



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES





STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES





BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA SARTHE

II^e SÉRIE. — TOME XV.

XXIII^e TOME DE LA COLLECTION

1875



LE MANS

IMPRIMERIE EDMOND MONNOYER, PLACE DES JACOBINS

1876



BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA SARTHE

T. XXIII. 1873.

TYPOGRAPHIE
EDMOND MONNOYER
AU MANS (SARTHE)

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS

DE LA SARTHE

II^e SÉRIE. — TOME XV.

XXIII^e TOME DE LA COLLECTION

1875



LE MANS

IMPRIMERIE EDMOND MONNOYER, PLACE DES JACOBINS

1875

STANDARD FORM 64

STACKED

APR 20 1972

DC611

S35155

v. 23

1875

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

Bureau pour 1875.

<i>Président</i>	MM. CLOUET.
<i>1^{er} Vice-Président</i> ..	H. CHARDON.
<i>2^e Vice-Président</i> ..	MARTIN.
<i>Secrétaire général</i> ..	RICOUR.
<i>Secrétaire</i>	BRINDEAU.
<i>Trésorier</i>	FAUCON.
<i>Archiviste</i>	N...
<i>Archiviste adjoint</i> ..	BERNARD.

Commission d'Agriculture.

<i>Président</i>	MM. VÉREL.
<i>Vice-Président</i>	DE VILLEPIN.
<i>Secrétaires</i>	PERCHERON et DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM fils.
<i>Archiviste</i>	N...

Commission d'Archéologie.

<i>Président</i>	M. HUCHER.
------------------------	------------

Commission de Rédaction.

MM. les PRÉSIDENTS des Commissions d'Agriculture et d'Archéologie, le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, l'INSPECTEUR d'académie, BELLÉE, GARNIER, MARTIN.

Commission des Lectures.

MM. le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, FOLLIE, GARNIER, JULIEN, DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM père.

Membres d'honneur.

M. le PRÉFET de la Sarthe.

M^{sr} l'ÉVÊQUE du Mans.

M. le RECTEUR de l'Académie.

M. le MAIRE de la ville du Mans.

M. l'INSPECTEUR d'académie résidant au Mans.

Membres honoraires.

Date de la réception dans la Société.		MM.
20 mai	1856.	BAILHACHE, ancien professeur, Grande-Rue, 110.
2 déc.	1857.	ÉTOC-DEMAZY, *, médecin honoraire de l'Asile de la Sarthe, rue du Quartier, 50.
15 déc.	1865.	LEPELLETIER * (de la Sarthe), membre de l'Académie de médecine, rue Montauban, 11.
15 déc.	1865.	GUÉRANGER (Ed.), membre de l'Institut des provinces et de plusieurs Académies, rue Sainte-Croix, 3.
6 févr.	1874.	PIOLIN (Dom), prieur de Solesmes, correspondant du 18 décembre 1855, à Solesmes.

Membres titulaires.

17 févr.	1846.	SURMONT (Paul), *, juge au tribunal civil, président de la Société d'horticulture, rue de la Motte, 2.
22 mai	1849.	HUCHER, * ✕ ○, membre non résidant du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes, membre de l'Institut des provinces, correspondant du ministère de l'Instruction publique, rue d'Hauteville, 25, ou à la Renardière, près Le Mans.

Date de la réception
dans la Société.

MM.

- 6 mai 1851. VÉTILLART (Marcel), membre de l'Assemblée nationale, à Pontlieue ou à Versailles.
- 25 nov. 1851. MORDRET, ✱, médecin de l'Asile de la Sarthe, à l'Asile.
- 21 déc. 1852. BONHOMET, anc. pharmacien, rue Chappe, 5.
- 6 janv. 1853. RICHARD, avocat, ancien maire du Mans, rue Bourgeoise, 15.
- 15 févr. 1853. LIZÉ, docteur-médecin, membre de la Société de chirurgie, rue du Mouton, 25
- 6 févr. 1855. LE BÊLE (Jules), ✱, docteur-médecin, chirurgien en chef de l'Hospice, rue de l'Hôpital.
- 2 déc. 1856. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (le baron Abel), avocat, agronome, rue des Maillets, 74.
- 16 déc. 1856. MARTIN, O ✱, inspecteur général des ponts et chaussées, rue Champgarreau, 14.
- 16 déc. 1856. RICOUR, ✱, ingénieur des ponts et chaussées, rue de la Batterie, 1.
- 16 déc. 1856. GARNIER, ancien professeur, rue de Flore.
- 6 janv. 1857. GAUMÉ, professeur de dessin, rue Bergère, 6.
- 20 nov. 1857. THORÉ (Henri), ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées, rue des Plantes.
- 8 janv. 1858. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (le vicomte), propriétaire-agronome, rue de Flore, 15.
- 20 juill. 1860. PEAU-SAINT-MARTIN, juge de paix, rue Sainte-Croix, 15.
- 20 juill. 1860. JULIEN, ✱, ingénieur des mines, rue de la Prêche, 1.
- 18 déc. 1863. DUGUÉ, propriétaire, rue du Parterre, 15.
- 5 févr. 1864. CHARDON (Henri), avocat, ancien élève de l'École des chartes, conseiller général, rue de Flore, 38.
- 4 mars 1864. CLOUET (Louis-Charles, le baron), ✱, ingénieur civil, rue de Flore, 61.

Date de la réception
dans la Société.

MM.

- 6 avril 1866. GUILLIER, conducteur des ponts et chaussées,
membre de la Société géologique de
France, rue Joinville, 14.
- 21 déc. 1866. BLIN, professeur, rue Belon, 49.
- 15 fév. 1867. DE PONTON D'AMÉCOURT, ✱, ingénieur des
ponts et chaussées, rue du Mouton, 27.
- 20 déc. 1867. BELLÉE, archiviste du département, avenue
de Paris, 62.
- 20 déc. 1867. ESNAULT (l'abbé Gustave), prosecretaire de
l'Évêché, rue de Ballon, 39.
- 6 mars 1868. PELLIER (Edm.), propriétaire-agriculteur,
rue Maupertuis, 5, ou à Yvré-le-Pôlin.
- 24 avril 1868. PERCHERON, propriétaire, rue de l'Abbaye
Saint-Vincent, 17.
- 16 avril 1869. VÉREL, propr.-agriculteur, maire du Mans,
président du Comice agricole du Mans,
à l'Angevinière-lez-le-Mans.
- 16 avril 1869. VIGNEAU, architecte, rue de la Mariette, 108.
- 7 janv. 1870. GROUAS, commis de l'Inspection académique,
rue Prémartine, 13.
- 21 janv. 1870. OGIER D'IVRY (Emile), propr., rue du Mail, 10.
- 5 juill. 1870. DE MAILLY (comte) ✱, ancien pair de
France, au château de la Roche-Mailly, en
Requeil.
- 7 juill. 1871. SURMONT (Armand), avocat, rue des Arènes, 3.
- 19 janv. 1872. BERTRAND ✱, archiviste-paléographe,
licencié en droit, conseiller de Préfecture,
à la Préfecture.
- 15 mars 1872. FOLLIE, O ✱, commandant du Génie, rue
Champ-Garreau, 1.
- 3 mai 1872. BARRANDE, inspecteur des forêts en re-
traite, rue de Ballon, 38.
- 3 mai 1872. MARQUET, professeur de mathématiques au
Lycée du Mans, rue Saint-Dominique, 2.

Date de la réception
dans la Société.

MM.

- 6 déc. 1872. DE VILLEPIN (Varanguien), directeur de la Ferme-École de la Sarthe, à la Pilletière, en Jupilles.
- 6 déc. 1872. RATHOIS, directeur de la fabrique de vitraux peints du Carmel, rue de la Mariette.
- 6 déc. 1872. D'ELBENNE (le baron MENJOT), licencié en droit, membre de la Société française de numismatique, au château de Couléon, en La Chapelle-Saint-Remy.
- 10 janv. 1873. AUGIER (Édouard), *, propriétaire, ancien conseiller général, rue Belon, 35.
- 24 janv. 1873. GRAFFIN, président du Comice agricole de Pontvallain, rue Bergère.
- 24 janv. 1873. D'ANGELY-SERILLAC, président du Comice agricole de Beaumont, à Doucelles, ou rue du Mail, 1.
- 24 janv. 1873. DE FROMONT, président du Comice agricole de Mamers, à Contilly.
- 21 mars 1873. RIANDIÈRE-LAROCHE, ancien sous-inspecteur des forêts, rue Julien-Bodereau, 17.
- 21 mars 1873. DINAUX DES ARSIS, propriétaire au château du Ronceray, en Marigné, près Écommoy.
- 21 mars 1873. GUY (Ernest), *, vétérinaire, professeur de zootechnie à la Ferme-École, à Château-du-Loir.
- 21 mars 1873. DE MONTENON, propriétaire, au château de Fontenailles, près Écommoy.
- 4 avril 1873. CAILLARD-D'AILLÈRES, conseiller général, président du Comice agricole de La Fresnaye, à Aillères.
- 25 avril 1873. FAUCON, propriétaire, rue du Quartier, 48.
- 25 avril 1873. DE GRANDVAL (Georges), propriétaire, rue du Cirque.

Date de la réception
dans la Société.

MM.

- 25 avril 1873. LEGUICHEUX, président du Comice agricole de Fresnay, à Fresnay.
- 25 avril 1873. DE TALHOUET (marquis), C ✱, membre de l'Assemblée nationale, président du Comice du Lude.
- 25 avril 1873. DE SAINT-ALBIN (Hortensius), O ✱, au Chevain.
- 25 avril 1873. TOUCHARD, conseiller général, président du Comice de Conlie, à Domfront.
- 9 mai 1873. CHAPPE D'AUTEROCHÉ (le baron), au château de Vert, près Brûlon.
- 23 mai 1873. DESNEUX, doct.-méd., à Saint-Calais.
- 6 juin 1873. PICHON (l'abbé), secrétaire général de l'Évêché, rue de Flore, 39.
- 26 déc. 1873. PÉAN, inspect. primaire, rue de la Fuie, 11.
- 9 janv. 1874. BERNARD, ancien notaire, rue de Flore, 27.
- 6 févr. 1874. BRINDEAU, archiviste adjoint du département, rue aux Lièvres, 54.
- 6 févr. 1874. VERLET DU MESNIL, juge au tribunal civil, rue de Tascher, 2.
- 20 mars 1874. BRIÈRE, négociant, rue de Gourdainne, 33.
- 17 avril 1874. DE MONTESSON (le vicomte Charles), avenue de Paris.
- 1^{er} mai 1874. CELLIER (Alexandre), avenue de Paris, 31.
- 5 juin 1874. DE LA GUÉRINIÈRE (Henri), rue des Arènes.
- 13 nov. 1874. GIRARD (Clément), agronome propriétaire, place Girard.
- 11 déc. 1874. DE LORIÈRE (père), château du Moulin-Vieux, en Asnières.
- 8 janv. 1875. MONNOYER, imprimeur, place des Jacobins.
- 3 févr. 1875. DE COURTILLOLES (Ernest), à Saint-Rigomer-des-Bois.
- 18 mars 1875. DAVID (Paul), rue des Minimes, 21.

Membres associés.

- | Date de la réception
dans la Société. | MM. |
|--|---|
| 18 déc. 1849. | DAVOUST, curé-doyen de Brûlon. |
| 3 déc. 1850. | DE LORIERE, fils (Gustave), géologue, membre
de l'Institut des provinces, à Chevillé,
près Brûlon. |
| 4 août 1854. | PAUGOUÉ, méd. vétérinaire, à La Chartre. |
| 19 fév. 1858. | LAIGLE DES MAZURES, *, agronome, à
Saint - Pierre - des - Ormes, canton de
Mamers. |
| 4 mars 1864. | DE CUMONT (le vicomte Charles), château de
l'Hôpital, à Crissé. |
| 21 déc. 1866. | COURTILLIER, agronome, conseiller général,
à Précigné. |
| 6 déc. 1867. | CHARBONNIER, doct.-méd., à Saint-Calais. |
| 17 juin 1870. | BORTEAU, orfèvre, rue Dumas, 23. |
| 17 juin 1870. | RODIER, architecte, rue Cauvin, 11. |
| 17 juin 1870. | QUENTIN DE POLIGNY, propriétaire, ancien
président du Tribunal de commerce, rue
du Tertre-Saint-Laurent, 1. |
| 5 août 1870. | SOYER, architecte, rue Saint-André, 16. |
| 5 août 1870. | FOURNIER, propr., rue de la Mariette, 27. |
| 5 août 1870. | GAULLIER, sculpteur, rue de Flore, 1. |
| 15 mars 1872. | HUCHER fils, archéologue, rue d'Haute-
ville, 23. |
| 25 avril 1873. | DROUIN, propriétaire agriculteur, à René, par
Courgains, canton de Marolles. |
| 22 janv. 1875. | RUILLÉ, sous-inspecteur des forêts, à
Écommoy. |
| 5 févr. 1875. | CHARLES (l'abbé), à la Ferté-Bernard. |

Membres correspondants.

- 11 avril 1843. MALO (Amand), inspecteur général de l'Agriculture, à Caen, place de la Reine-Mathilde.

Date de la réception
dans la Société.

MM.

- 16 mai 1843. BELLIN, juge suppléant, à Fontamerès, près Lyon.
- 4 juill. 1848. DE LESTANG, ✱, ancien officier de marine, membre de la Société de l'Histoire de France, rue Tajibout, 8, à Paris.
- 11 nov. 1854. GUILLORY, membre de plusieurs sociétés savantes et président de la Société industrielle, à Angers.
- 6 mars 1857. DE LORIERE fils (Léon), membre de plusieurs sociétés savantes, à Chemiré-le-Roi, château de Varennes.
- 8 nov. 1861. GOMART, ✱, membre de l'Institut des provinces, à Saint-Quentin (Aisne).
- 20 déc. 1861. MARSEUL (l'abbé), membre de la Société des provinces et de la Société entomologique de France, rue de Nemours, 18, à Paris.
- 7 fév. 1862. THIELENS (Armand), docteur-médecin, à Tirlemont (Belgique).
- 1^{er} août 1862. LEMAIRE, médec.-vétér., à Lecelles (Nord).
- 21 nov. 1862. JOUSSET, docteur-médecin, à Bellême (Orne).
- 22 avril 1864. TEILLEUX, ancien directeur-médecin de l'Asile départemental d'Auxerre.
- 4 nov. 1864. DE CAPELLA, O ✱, inspecteur général des ponts et chaussées, à Montauban (tit., 16 décembre 1856).
- 4 nov. 1864. CHARPENTIER, inspecteur d'académie, à Bourges (tit., 6 février 1857).
- 21 janv. 1865. CHATEL (Victor), présid. du Comice agricole de Campandré-Valcongrain (Calvados).
- 9 fév. 1866. TROUILLARD, avocat, à Mayenne.
- 19 fév. 1869. DE NEUFBOURG, conseiller à la Cour d'appel de Poitiers (tit., 21 décembre 1866).
- 4 juin 1869. DUBOIS (Gaston), archiviste-paléographe, rue Saint-Jacques, 57, à Paris.

Date de la réception
dans la Société.

MM.

- 4 mars 1870. DE LA SICOTIÈRE, avocat, membre de l'Assemblée nationale, rue Marguerite-de-Navarre, à Alençon.
- 19 janv. 1872. DENAIS, ancien professeur au Prytanée de La Flèche, rédacteur de l'*Écho du Velay*, au Puy.
- 15 mars 1872. BOUDY, agronome, à Saint-Aubin d'Écrosseville (Eure) (tit., 19 avril 1869).
- 20 déc. 1872. GASTÉ, professeur de rhétorique au lycée de Caen (tit., 7 janvier 1870).
- 20 mars 1874. DE TROMELIN, géologue, au château de Rosulieu, près Quimper.
- 7 août 1874. DOREAU, juge de paix, à Orléansville (Algérie), (tit., 24 janvier 1873).
- 7 août 1874. KERVILER, ingénieur des ponts et chaussées, à Saint-Nazaire.
- 13 nov. 1874. R. P. COLOMBIER, de la Compagnie de Jésus, à Laval.
- 13 nov. 1874. POSTEL (l'abbé), ancien vicaire général d'Alger, docteur en théologie, aumôn. du Carmel, à Nice (tit., 21 juillet 1871).
- 13 nov. 1874. CHARAULT, professeur de physique au Lycée de Montpellier (tit., 6 novembre 1868).

Sociétés correspondantes.

Sociétés françaises.

- ABBEVILLE..... 1 Société d'émulation.
- AIX..... 2 Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- ALGER..... 3 Société d'agriculture.
- AMIENS..... 4 Académie des sciences, agr., comm., belles-lettres et arts de la Somme.
- 5 Société des antiquaires de Picardie.

ANGERS.....	6	Société d'agriculture, sciences et arts.
—	7	Société d'horticulture.
—	8	Société académique.
—	9	Société linnéenne.
—	10	Société industrielle de Maine-et-Loire.
ANGOULÊME.....	11	Société d'agriculture, arts et commerce de la Charente.
ARRAS.....	12	Société centrale d'agriculture.
—	13	Académie d'Arras.
AUXERRE.....	14	Société centrale pour l'encouragement à l'agriculture.
—	15	Société des sciences historiques et naturelles.
BEAUVAIS.....	16	Société académique d'archéologie, sciences et arts.
BESANÇON.....	17	Société d'émulation du Doubs.
BÉZIERS.....	18	Société archéologique, scientifique et littéraire.
BLOIS.....	19	Société des sciences et lettres.
BORDEAUX.....	20	Académie des sciences, belles-lettres et arts.
—	21	Société d'agriculture de la Gironde.
—	22	Société linnéenne.
BOULOGNE-S.-MER.	23	Société d'agriculture, du commerce, des sciences et des arts.
BREST.....	24	Société académique.
CAEN.....	25	Académie des sciences, arts et belles- lettres.
—	26	Société des antiquaires de Normandie.
—	27	Institut des provinces.
—	28	Société linnéenne de Normandie.
—	29	Société d'agriculture et de commerce.
—	30	Société centrale d'horticulture du Calvados.
CAMBRAI.....	31	Société d'émulation.

- CARCASSONNE 32 Société d'agriculture de l'Aude.
CASTRES 33 Société littéraire et scientifique.
CHALONS-S.-MARNE 34 Société d'agr., comm., sciences et arts
de la Marne.
CHALON-S.-SAÔNE. 35 Société d'histoire et d'archéologie.
CHAMBÉRY 36 Académie des sciences, belles-lettres
et arts de Savoie.
CHATEAUDUN 37 Société Dunoise d'archéologie, his-
toire, sciences et arts.
CHERBOURG 38 Société nationale académique.
CLERMONT 39 Société centrale d'agric. du Puy-de-
Dôme.
COLMAR 40 Société d'histoire naturelle.
COMPIÈGNE 41 Société d'agr. de l'arrondissement.
DIGNE 42 Société d'agriculture des Basses-Alpes.
DIJON 43 Académie des sciences, arts et belles-
lettres.
— 44 Comité central d'agriculture de la Côte-
d'Or.
DOUAI 45 Société d'agriculture, sciences et arts.
DUNKERQUE 46 Société dunkerquoise.
ELBEUF 47 Société industrielle.
ÉPINAL 48 Société d'émulation des Vosges.
EVREUX 49 Société d'agriculture, sciences, arts et
belles-lettres de l'Eure.
FLERS 50 Société industrielle.
GRENOBLE 51 Académie delphinale.
— 52 Société de statistique du département
de l'Isère.
LAON 53 Société académique.
LAVAL 54 Société de l'Industrie, section des
lettres.
LE HAVRE 55 Société havraise d'études diverses.
LE MANS 56 Société de médecine de la Sarthe.
— 57 Association médicale.

LE MANS.....	58	Conseil départemental d'hygiène.
—	59	Société d'horticulture de la Sarthe.
—	60	Société du matériel agricole.
LE PUY.....	61	Société d'agriculture, sciences, arts et commerce.
LILLE.....	62	Société des sciences, de l'agriculture et des arts.
—	63	Comice agricole de Lille.
LIMOGES.....	64	Société d'agric., des sciences et des arts de la Haute-Vienne.
LYON.....	65	Académie des sciences, belles-lettres et arts.
—	66	Société littéraire.
MACON.....	67	Académie de Mâcon.
MARSEILLE.....	68	Société de statistique.
—	69	Académie des sciences et lettres.
—	70	Société d'horticulture.
MAYENNE.....	71	Société d'agriculture.
—	72	Société archéologique.
MEAUX.....	73	Société d'agriculture, sciences et arts.
MELUN.....	74	Société d'archéologie, sciences, lettres et arts.
MENDE.....	75	Société d'agric., indust., sciences et arts de la Lozère.
METZ.....	76	Académie.
MONTBÉLIARD....	77	Société d'émulation.
MONTPELLIER....	78	Société centrale d'agriculture.
MULHOUSE.....	79	Société industrielle.
NANCY.....	80	Académie de Stanislas.
NANTES.....	81	Société académique.
—	82	Société archéologique.
NICE.....	83	Société d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation.
NIMES.....	84	Académie du Gard.
NIORT.....	85	Société cent. d'agr. des Deux-Sèvres.

ORLÉANS	86	Société archéologique de l'Orléanais.
ORLÉANS	87	Société d'agriculture, sciences, belles- lettres et arts.
PARIS	88	Académie des sciences.
—	89	Société centrale d'agr. de France.
—	90	Société zoologique d'acclimatation.
—	91	Société des agriculteurs de France.
—	92	Société protectrice des animaux.
—	93	Société philotechnique.
—	94	Société de numismatique et d'archéo- logie.
PAU	95	Société des sciences, lettres et arts.
PERPIGNAN.	96	Société d'agric., sciences et belles- lettres.
POITIERS	97	Société acad. d'agriculture, belles- lettres, sciences et arts.
—	98	Société des antiquaires de l'Ouest.
PRIVAS	99	Société d'agriculture du département de l'Ardèche.
REIMS	100	Académie.
RIOM	101	Société centrale d'agriculture du dé- partement du Puy-de-Dôme.
ROCHEFORT	102	Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts.
ROUEN	103	Académie des sciences, belles-lettres et arts.
—	104	Société centrale d'agriculture de la Seine-Inférieure.
—	105	Société d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure.
SAINT-BRIEUC . . .	106	Société d'émulation des Côtes-du- Nord.
SAINT-ÉTIENNE . .	107	Société d'agr., industrie, sciences, arts et belles-lettres du départe- ment de la Loire.

SAINT-LÔ.....	108	Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle.
SAINT-OMER....	109	Société d'agriculture (Pas-de-Calais).
—	110	Société des antiquaires de Morinie.
SAINT-QUENTIN...	111	Société académique de Saint-Quentin.
—	112	Comice agricole de Saint-Quentin.
SENS.....	113	Société archéologique.
—	114	Société des sciences, agriculture.
SOISSONS	115	Société d'archéologie, histoire et sciences.
—	116	Société d'hortic. et de petite culture.
STRASBOURG.....	117	Société d'horticulture.
—	118	Société académique.
TOULON	119	Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var.
TOULOUSE.....	120	Académie des sciences, insc. et belles-lettres.
—	121	Société d'agr. prat. de la Haute-Garonne et de l'Ariège.
—	122	Société d'histoire naturelle.
TOURS.....	123	Société d'agric., sciences, arts et belles-lettres d'Indre-et-Loire.
—	124	Société archéologique.
TROYES	125	Société d'agric., sciences, arts et belles-lettres de l'Aude.
VALENCE.....	126	Société d'agriculture de la Drôme.
VALENCIENNES...	127	Société d'agriculture, sciences et arts.
VANNES.....	128	Société polymathique.
VENDÔME.....	129	Société archéologique du Vendômois.
VERSAILLES.....	130	Société d'agriculture et des arts.
VESOUL	131	Société d'agric., sciences et arts de la Haute-Saône.

Sociétés étrangères.

BOSTON (États-Unis)	132	Société d'histoire naturelle.
---------------------	-----	-------------------------------

COLUMBUS (Id.) ...	133	Board of agriculture of the state of Ohio.
CHRISTIANIA (Norwège)	134	Université royale.
LAUSANNE	135	Société vaudoise des sciences naturelles.
MADISON	136	Academy of sciences and letters.
—	137	Transactions of the Wisconsin State.
MANCHESTER	138	Letterary and philosophical Society.
SALEM	139	Proceedings of the Essex Institute.
Vienne (Autriche).	140	Kaiserlich-Königliche geologische Reichsanstalt.
WASHINGTON	141	Smithsonian Institution.
—	142	Patent office.
—	143	Department of agriculture.

INSTALLATION DU BUREAU

ALLOCUTION

De M. H. CHARDON, Président sortant

« MESSIEURS,

« Je ne veux, ni ne dois quitter la présidence, à laquelle vous m'avez fait si gracieusement l'honneur de m'appeler il y a deux ans, sans vous remercier de la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée et qui m'a rendu aussi facile qu'agréable l'accomplissement des fonctions que vous aviez bien voulu me confier.

« De mon côté, j'ai apporté autant de dévouement qu'il m'a été possible aux intérêts de la Société. Ce dévouement

je vous l'ai donné tout entier, pensant que c'était lui surtout que vous aviez pris en considération quand vous aviez voulu que je fusse infidèle à la fonction, j'allais dire au quinquennat de secrétaire général, pour devenir votre Président. Je regrette toutefois que mon défaut de résidence au Mans, que je vous avais annoncé, du reste, m'ait empêché de réaliser diverses améliorations qui, je le crois, auraient pu contribuer au bon fonctionnement ainsi qu'à la vitalité de notre compagnie ; et puisque l'usage veut que je ne me lève pas de ce fauteuil sans vous adresser quelques paroles, permettez-moi, Messieurs, de passer parallèlement en revue la marche de la Société depuis deux ans, surtout en ce qui touche son administration, et les usages que j'aurais aimé à introduire, si bien des travaux et des occupations multiples, l'absence et le reste ne m'avaient forcé de m'en tenir, à mon regret, à de bonnes intentions.

« Permettez-moi d'abord de vous parler du nombre de nos membres. Jadis le Société des Arts de la Sarthe était une société fermée, un petit cénacle académique, dont le maximum des membres était fixé à quarante, chiffre qui n'était pas toujours atteint. C'était le goût de l'époque : il ne faut pas en dire du mal. C'était bon sans doute alors, et quand même c'eût été un travers, il ne faudrait pas en médire ; chaque temps a les siens, et le nôtre est assez riche sous ce rapport pour se montrer indulgent envers le passé. La province avait voulu copier l'Académie française : chaque coin de terre avait voulu avoir, lui aussi, ses QUARANTE.

« Mais, Messieurs, à côté de ces Académies provinciales restées bien longtemps fidèles à de vieilles traditions, que tant d'autres s'empressent trop souvent et à contre-temps de jeter par-dessus bord, le monde avait marché et s'était transformé. Les humanistes d'autrefois, les hommes de loisir qui consacraient tout leur temps aux lettres ou aux sciences, et dont se composaient surtout les anciennes compagnies savantes, étaient devenus de plus en plus rares.

« Les Sociétés qui continuaient à rester esclaves de la tradition académique et à se recruter exclusivement dans un milieu devenu chaque jour plus restreint, étaient menacées de mourir d'inanition. A côté d'elles, au contraire, de jeunes compagnies de date plus récente ouvraient leurs portes au grand public, faisaient appel à tous et trouvaient à la fois dans cette large communication avec les divers représentants de la société moderne un puissant moyen d'action et un double élément de vitalité intellectuelle et de prospérité financière. Parmi elles, aux portes du Maine, dans des départements limitrophes, quelques-unes ayant un programme semblable au nôtre, les autres bornant leurs études à l'histoire et à l'archéologie, ayant leur siège dans de simples petites villes comme Vendôme ou Châteaudun, par exemple, arrivaient à un effectif d'environ deux cents membres. Dans la Sarthe même, des Sociétés plus jeunes, quasi des branches détachées du même tronc, mais Sociétés plus militantes et ne reculant pas devant le *compelle intrare*, arrivaient à une égale importance numérique, tandis que la Société mère et plus que centenaire d'Agriculture, Sciences et Arts, l'Académie au petit pied, qui, grâce à ses multiples attributions, à son renom scientifique, au prestige de son passé, eût dû voir se grouper autour d'elle tous les représentants distingués de l'agriculture, des sciences, de l'histoire et de l'archéologie locales, avait grand'peine à atteindre son chiffre fatidique de quarante membres, victime qu'elle était de son propre prestige et de l'opinion qui la faisait regarder, je ne dirai pas comme une effrayante tête de Méduse, mais comme une ancienne douairière trop faconnière et trop cérémonieuse.

« Vous avez, il y a six ans déjà, justement apprécié le dommage que cet état de choses causait à notre Société, et abaissant toutes les barrières, vous avez ouvert vos portes à tous les hommes honorables pour qui vos travaux pouvaient avoir de l'intérêt et qui étaient disposés à vous donner le concours de leurs sympathies. Quand vous m'avez fait l'honneur de

m'élire votre Président, pour succéder à un éminent collègue que la mort nous a si tristement enlevé depuis, bien que cette réforme comptât déjà quatre années de date, le souvenir du passé pesait encore si lourdement sur nous que nous n'avions recruté qu'un bien petit nombre de nouveaux adhérents.

« La connaissance de notre règlement modifié, ou si vous le voulez, de notre nouvelle constitution (bien que la Société des Arts en ait changé déjà plusieurs fois, elle est encore bien en retard sur la nation), cette connaissance, dis-je, n'était pas encore tombée dans le domaine public et la plupart de nos concitoyens continuaient à hésiter à frapper à notre porte, ignorant qu'elle était désormais ouverte à deux battants. Aussi, Messieurs, ma première préoccupation a-t-elle été de faire connaître davantage la réforme que vous aviez accomplie, de la faire entrer dans le domaine des faits, au lieu de la laisser subsister à l'état de lettre morte ; grâce à la courtoisie d'un bon nombre de nos compatriotes devenus aujourd'hui nos collègues, j'ai été assez heureux pour voir presque doublé en peu de temps le chiffre des membres de notre Société, ce qui permet d'attendre de l'avenir une égale et constante progression.

Cette augmentation de membres était en outre impérieusement commandée à plus d'un titre par l'état de choses résultant de votre nouveau règlement. En ouvrant à tous l'accès de la Société, vous aviez voulu faire succéder le règne de la liberté la plus entière aux errements de l'ancien régime prohibitif et coercitif à la fois. Faisant disparaître tout ce qui pouvait ressembler à des entraves, sans crainte même des dangers ou des excès de ce nouveau régime, vous aviez aboli pour tous les membres sans distinction les anciennes obligations d'assistance aux séances, ou de travaux annuels. Vous pensiez que le zèle de chacun, le dévouement à la Société, je ne parle pas même de la contrainte morale que chacun s'impose implicitement en entrant dans un corps savant, suffiraient pour inscrire et graver dans l'esprit de

chacun les obligations que vous aviez effacées de votre règlement. Mais la nature humaine est pétrie de telle façon que toujours elle abuse de tout, même de la liberté, même du bien ; aussi, Messieurs, si l'augmentation du nombre de nos membres ne vient pas dans une large mesure corriger les inconvénients et les excès de la liberté actuelle, la Société sera-t-elle peut-être bientôt réduite à regretter l'ancien régime de l'assistance obligatoire et des travaux forcés. Car, permettez-moi de vous le dire, le manque de travaux et l'absence des séances sont le *PHYLLOXERA VASTATRIX* qui menace chaque jour de plus en plus d'étendre ses ravages et de faire le vide dans notre Société.

« Dieu me garde d'oublier ceux d'entre nous qui sont restés fidèles à la bonne et ancienne habitude de communiquer à divers titres de la vie, de l'attrait, de l'intérêt à notre Compagnie, soit par la fréquentation de nos séances, soit par leurs utiles et savants travaux.

« Je leur suis trop reconnaissant de leur concours, pour ne pas saisir l'occasion de leur adresser, au nom de la Société, l'hommage de notre commune gratitude. Mais je n'oublie pas combien de travailleurs nous avons perdus avant l'heure depuis deux ans, combien de vides se sont ouverts parmi nous pendant cette période et ne sont pas encore comblés. Vous m'en voudriez, Messieurs, de ne pas donner ici un témoignage de regrets à des collègues qui, à des degrés divers, mais tous avaient apporté tant de dévouement à notre Société et dont le souvenir est toujours vivant parmi nous, à l'abbé Voisin, voué jusqu'à la dernière heure à l'étude des périodes obscures de notre histoire locale ; à notre excellent collègue, aussi savant que modeste, Léopold Charles, dont le nom est inséparable de sa ville, La Ferté-Bernard, à laquelle il a élevé par ses travaux un véritable monument ; et surtout au président Boisseau, dont la présidence si autorisée avait communiqué comme un relief nouveau à notre Compagnie, dont l'intelligence si fine et si déliée savait s'assimiler tant de

questions si diverses, et dont l'âme vient de nous être révélée avec toutes ses angoisses et ses mâles victoires sur le doute, dans des pages si nobles, si pleines d'une religieuse émotion et qui semblent l'écho fortifiant d'une voix d'outre-tombe.

« En outre de ces membres, à qui je dois ajouter M^r Fil-
lion, dont les vives sympathies, je le sais, nous étaient
acquises, et à qui succède heureusement un prélat dont la
bienveillance exquise qu'il vient de témoigner au congrès
archéologique d'Agen est un gage certain de celle qu'il vou-
dra bien nous accorder, en outre de ces membres que la
mort nous a ravis prématurément, d'autres s'en sont allés
loin de nous et ont sinon brisé du moins bien relâché les
liens qui les unissaient à notre Société. Vous avez sans
doute tous présents à l'esprit les noms de M. Charault, ce
professeur doué d'une science si sûre, d'une méthode d'expo-
sition si lucide et d'une obligeance si parfaite ; de M. l'abbé
Postel, dont le passage plus court parmi nous a cependant
laissé plus d'un souvenir. Puissent ceux qui leur succèdent
hériter de leur dévouement à notre Compagnie, lui apporter le
même concours, avec un empressement égal, et contribuer à
sa vitalité, tant par leurs travaux que par l'intérêt dont ils
feront preuve pour nos réunions et nos communes études.

« Toutefois ce n'est, je le répète, que par le nombre chaque
jour plus grand de nos collègues, que nous pouvons espérer
remédier victorieusement à la plaie de ce double absentéisme
dont je devais vous signaler les dangers. Aussi suis-je allé
au plus pressé, en tâchant de le combattre dans la modeste
mesure de mes forces.

• Mais j'avais encore, Messieurs, une autre ambition dans
l'intérêt du succès de la Société, celle de lui donner plus de
cohésion, de rapprocher plus intimement un plus grand
nombre de ses membres, au moins ceux qui s'occupent des
mêmes études, de créer entre eux plus de points de contact,
de remédier à l'isolement qui, souvent en province, est la
pierre d'achoppement des jeunes travailleurs.

« Déjà, Messieurs, avec un de nos collègues que nous avons perdu prématurément, et à une époque bien douloureuse elle aussi, qui a empêché la Société de lui payer sa dette de regrets, avec le regretté M. Manceau, j'avais naguère, dans un but analogue, pris l'initiative de demander la formation de différentes Commissions, afin de grouper les hommes spéciaux, et de soulager par un concours incessant le Président de notre Compagnie, fatalement impuissant à communiquer une même dose de sève et de vie à toutes nos études de nature si diverse.

« Les Commissions n'ont pas donné les résultats qu'il était permis d'attendre d'elles ; cependant ne vous hâtez pas de condamner l'institution en elle-même, et ne la rendez pas responsable du défaut de succès qu'elle a rencontré. Il y a, pour suspendre votre jugement, une excellente raison, c'est que (je constate seulement le fait) ces Commissions n'ont pas encore pour ainsi dire fonctionné d'une façon régulière. Je persiste à croire que, malgré certaines difficultés que je ne me dissimule pas, là est la principale chance d'intérêt, d'attrait, de charme, de vie pour les Sociétés savantes ; là est le moyen de relier dans un faisceau les hommes spéciaux et les jeunes adeptes de la science, sans pour cela rompre l'unité de la Société *souche*, à condition toutefois que l'action des Commissions soit combinée et agencée avec la sienne et qu'aucune d'elles ne soit tentée de se croire *prolem sine matre creatam*.

« En dehors de ces Commissions, j'aurais voulu établir un autre centre, faire naître un autre attrait à l'aide de notre Bibliothèque ; j'aurais aimé à voir former à certains jours comme un cercle littéraire, où nous eussions été attirés à la fois par la certitude d'y trouver un bon nombre de journaux, de revues de tout genre, de bulletins de nos Sociétés sœurs, représentant l'élément d'actualité, sans parler des livres trop peu connus de notre riche bibliothèque, et surtout par l'attrait de la causerie et d'un courtois échange d'idées et de connaissances avec des collègues s'occupant des mêmes recherches.

« Des rendez-vous s'y seraient certes donnés à des heures déterminées, d'intéressantes communications se seraient faites dans ces groupes ; les Commissions elles-mêmes auraient eu là leurs réunions permanentes formées quasi d'elles-mêmes, sans *invite* préalable. Chacun même eût pu augmenter par son apport personnel le nombre des publications reçues par la Société, sûr que son collègue userait à son tour des mêmes procédés. Grâce à cet attrait, à ce point de rapprochement, nous eussions appris à nous connaître plus intimement les uns les autres, à établir entre nous les liens qui existent dans d'autres Sociétés, qui y sont aussi resserrés soit par des promenades pleines de charme où l'archéologie et les sciences naturelles trouvent autant leur profit que l'amitié, soit même par des banquets annuels où l'on porte des toasts à la science en dégustant gaiement les vins du pays et même ceux de crus plus lointains, si le patriotisme local et l'amour du terroir n'y apportent pas leur *veto*.

« Je m'arrête, car vous pourriez croire que je suis pris de l'envie de loger notre Société dans l'île d'Utopie, et que j'oublie qu'elle est gîtée dans un local d'un accès un peu rébarbatif, reléguée parmi les objets hors de service du garde-meuble de la municipalité, qui lui donne une hospitalité gracieuse mais peu coquette et qu'enfin cette installation ne peut exercer la *great attraction* que j'ai rêvée. Je ne l'oublie cependant pas, Messieurs, pas plus du reste que vous ne l'avez oublié vous-mêmes, vous qui, voulant modifier avantageusement cet aspect antique bien que peu solennel de votre salle de Bibliothèque, n'avez pas reculé devant la dépense nécessaire pour y apporter le confort inséparable de nos habitudes modernes, et indispensable pour y créer un centre de réunion. On y trouve désormais la table ovale de rigueur, recouverte de son tapis vert, sans lesquels il est désormais de règle qu'on ne saurait délibérer, et au lieu du poêle d'échoppe de naguère une joyeuse cheminée dont le feu vous fait bon accueil, et dont le trumeau vient

d'être décoré d'un choix de tableaux de votre collection et surtout d'un beau La Fontaine que j'ai choisi parmi tous nos portraits comme celui du plus aimable, du plus séduisant de tous nos grands hommes, espérant que son irrésistible attrait porterait bonheur à notre Société.

« Ce premier pas fait pour l'organisation matérielle de la salle, restait à rendre abordables et familiers à tous nos collègues les livres de notre bibliothèque, demeurés trop longtemps oubliés par suite de l'absence de tout catalogue. Je me suis mis à l'œuvre, Messieurs, et aujourd'hui, tous les ouvrages, livres, plaquettes, brochures de la Société, reçus avant le 1^{er} mai 1874, sont numérotés, enregistrés dans un inventaire et inscrits sur deux cartes qui permettront facilement de faire le catalogue alphabétique et le catalogue méthodique de notre collection. Mes absences, le départ de l'employé temporairement chargé de la partie matérielle de ce travail dont je me propose de vous entretenir ultérieurement, m'ont empêché de procéder jusqu'ici au rangement des cartes, auquel cependant je suis loin de renoncer et que je serais heureux de mener à bien avec le concours indispensable d'un ou de plusieurs de nos collègues, et d'un employé capable de nous apporter un concours intelligent.

« Permettez-moi de vous le dire en passant, Messieurs, cet employé capable et intelligent est un besoin urgent pour nous. Si l'on me demandait ce que je crois le plus utile d'introduire aujourd'hui dans le fonctionnement de la Société, pour assurer sa prospérité et son avenir, je répondrais sans hésiter, et sûr de ne pas émettre un paradoxe, c'est un bon employé. Les petites causes produisent parfois de grands effets, et cet instrument qui nous fait défaut depuis longtemps contribuerait singulièrement à faciliter la marche de notre Compagnie. Il aiderait les membres de votre bureau dans la partie matérielle de leurs divers travaux, dont le détail et le nombre, bien qu'il échappe aux yeux, excède trop souvent la quantité de temps que chacun peut donner à

la Société. Déchargés de cette part onéreuse et peu attrayante de leur tâche, et qui serait désormais accomplie à point nommé, les membres du bureau pouvant ne plus avoir que la direction sans l'exécution de la besogne courante, pourraient aussi, chacun dans la mesure de leurs attributions, s'occuper d'apporter des améliorations, des perfectionnements de diverse nature au fonctionnement de la Société, alors qu'aujourd'hui le fardeau des détails ne laisse pas de loisir pour y songer. Enfin, c'est cet employé qui, après avoir inscrit, numéroté, au lendemain de nos séances, les journaux, revues, bulletins, etc., reçus par la Société, les disposerait avec art le mercredi sur la table de notre cercle, ainsi que toutes les publications qui auraient un intérêt d'actualité, de façon qu'on n'eût qu'à étendre la main pour les trouver toujours à leur place habituelle.

« C'est lui en un mot, Messieurs, que je considère comme l'instrument indispensable au succès des réunions hebdomadaires de ce cercle que je crois de nature à donner plus de vie et de cohésion à notre Société, et que je regrette qu'il ne m'ait pas été possible d'organiser. Aussi, à cette époque traditionnelle de vœux, me permettrai-je de souhaiter à notre Compagnie, pour étrennes, le cercle et l'employé, sûr de lui souhaiter par là même deux éléments de succès.

« Les temps sont durs aujourd'hui, je le répète après bien d'autres, pour les Sociétés savantes, qui ont plus besoin que jamais de s'aider elles-mêmes, et auxquelles il faut, pour leur plein épanouissement, la sécurité du présent exempte aussi des préoccupations du lendemain. Ce calme, cette pleine possession de nous-mêmes que nous n'avons qu'aux époques où la nation tout entière est solidement assise, je les souhaite à nous tous aussi, Messieurs, ainsi que le goût du travail, de ce travail sain et fortifiant dans lequel la France a besoin de se retremper si elle veut se relever de ses chutes ; je souhaite que notre Société contribue pour sa part au redressement moral et intellectuel de notre pays, et lutte contre

l'envahissement des doctrines insensées qui menacent de le conduire à sa perte.

« J'ai confiance qu'il en sera ainsi, Messieurs, en voyant que vous avez choisi pour le placer à notre tête un de nos collègues dont vous avez apprécié déjà la direction élevée qu'il a su imprimer naguère à notre Compagnie, et qui à des connaissances philologiques aussi variées que profondes, et qu'il sait exposer avec un charme si piquant, à la science précise de l'ingénieur, en réunit une autre encore plus précieuse à ses yeux, celle de l'homme et de Dieu, et donne à la morale et à la philosophie religieuse le pas sur les sciences humaines. En vous remerciant de nouveau de la bienveillance que vous m'avez témoignée, je vous remercie donc aussi, d'avoir remis le gouvernail de la Société en des mains qui lui permettront d'arriver à bon port et de rester toujours florissante, active, laborieuse et fidèle à son passé. »

DISCOURS

De M. CLOUET, Président entrant

« MESSIEURS,

« L'honneur que vous me faites, en m'appelant pour la seconde fois au fauteuil de la Présidence, est un honneur périlleux, je le sens, et j'ai besoin de vous le dire ; sans parler de mon insuffisance personnelle, dont les paroles bienveillantes de mon prédécesseur ne peuvent étouffer chez moi le sentiment, je puis bien constater devant vous la difficulté des temps, le trouble des esprits, l'instabilité de toutes choses, et par suite l'éloignement de ces conditions heureuses de loisir et d'étude, que Virgile caractérisait par ces mots célèbres :

« Studiis florentem ignobilis olli.

« *Ignobilis* ! Et c'est le prince des poètes latins qui s'exprime ainsi ! *Ignobilis*, et depuis dix-huit siècles, ses vers sont la gloire de la littérature et les délices des lettrés ! *Ignobilis* ! Il voulait parler seulement du secret, du silence, de la maturité qui sont nécessaires aux œuvres de l'esprit, pour qu'elles poussent de profondes racines et projettent à l'entour leurs rameaux bienfaisants. Hélas ! oui, ces loisirs sont loin de nous, et en attendant qu'un dieu nous les rende, prions le Dieu des dieux de pacifier les temps et de préparer les cœurs.

« En parlant ainsi, Messieurs, je ne crois m'écarter ni du règlement ni des usages. La politique et la religion nous sont interdites, et le bon sens appuie sans réserve les usages et le règlement. Mais les faits sont là, et rien ne peut prescrire contre l'évidence. La vie morale est devenue une lutte, un combat, et les Sociétés savantes ne sauraient, sans abdication, s'éloigner d'une arène où la vie se traduit par des faits de guerre. Guerre où le sang n'est pas versé, mais où l'on voit souvent couler des larmes, lorsque les dons de l'intelligence ne sont pas, comme ils le doivent, mis au service de la vérité.

« Me sera-t-il permis, Messieurs, de vous inviter tous à combattre ce bon combat ? que de sujets dignes de vos méditations et de vos labeurs ! L'histoire, cette expérience de nos aînés, trop souvent trahie et défigurée, et qui, dans votre seule province, réserve à ses courtisans bien des faveurs encore inconnues, dont la surprise relèvera les charmes ; l'étude de la nature, qui nous accordera peut-être, en nous révélant de nouveaux secrets, des remèdes contre les fléaux dont gémit notre agriculture, ou qui retardent l'essor de notre industrie ; la géographie, que nos vainqueurs sont venus nous apprendre au prix de si chères leçons, et qui reste encore, même pour des esprits instruits et cultivés, un témoignage de notre infériorité par rapport aux nations étrangères. — Hélas ! puisque je parle d'infériorité, puis-je

passer sous silence l'économie sociale qui révèle dans l'organisation intime de nos familles, tant et de si tristes misères, le luxe improductif, l'abus des jouissances, la décroissance de la race, que sais-je, tant de problèmes d'une importance majeure qui s'agitent sous nos yeux, et que l'ignorance ou le calcul résolvent contre le bien général? L'erreur élève cent bannières : la vérité n'a qu'un drapeau.

« A la rescousse donc, Messieurs, hommes d'intelligence, de savoir et de volonté. Chaque parcelle de vérité que vous aurez dégagée par vos travaux, est un germe fécond qui portera son fruit dans les intelligences. Je n'aurais pas loin à chercher pour trouver l'application de cette doctrine : l'exemple est tout près de vous. Mon honorable prédécesseur vous a montré, il nous le montrera encore, je n'en doute pas, comment on peut arracher aux fonctions publiques, aux affaires, au patronage, un temps précieux, pour l'employer avec un égal succès à l'honneur des lettres et au culte du vrai. »

DE LA NOURRITURE DES BESTIAUX

PENDANT L'HIVER

AU MOYEN DU MAÏS CONSERVÉ EN SILOS

Par M. PERCHERON

Membre titulaire et Secrétaire de la Commission d'Agriculture

M. Moreul, ancien élève de Grignon, longtemps Directeur de la ferme-école du Camp (Mayenne), exploite aujourd'hui la terre de la Grignonnière, près Laval.

Cette ferme contient 24 hectares, dont 6 hectares en prairies naturelles et 18 hectares en terres labourables.

M. Moreul ayant eu connaissance, il y a quelques années, des résultats étonnants qu'a obtenus en Allemagne M. Reilhen par la culture du maïs-fourrage et surtout par la conservation de la récolte en silos, en fut frappé. Cette méthode assurait en effet à l'agronome allemand, pendant tout l'hiver, pour ses bêtes à cornes, une nourriture succulente et substantielle, un fourrage nullement inférieur au fourrage frais, sous le double rapport de la production du lait et de la viande; enfin, en lui permettant d'augmenter le nombre de ses bestiaux, elle le conduisait à l'accroissement de ses fumiers, et à une plus grande fertilité de ses terres. M. Moreul se résolut à suivre un exemple si justifié, et depuis six ans, il cultive le maïs-fourrage, le conserve en silos, et nourrit abondamment pendant l'hiver ses bestiaux, dont il a augmenté considérablement le nombre et la qualité.

Aujourd'hui il possède cinquante-trois bêtes à cornes, toutes en état d'être vendues à la boucherie, à laquelle il en a livré quatorze il y a huit jours. Il avait donc en tout

soixante-sept têtes pour 24 hectares, résultat extraordinaire ; et il en retire une masse considérable de bons fumiers avec lesquels il améliore ses terres et ses prés.

Cet état de choses nous a frappés, M. Girard et moi, dans la visite spéciale que nous avons faite à la Grignonnière, le 16 mars dernier ; et d'autant plus frappés, que M. Moreul a une culture simple et pratique qui peut être suivie par tout autre cultivateur.

Sans doute on ne trouve pas chez lui ces soins minutieux, ce luxe de culture que l'on peut bien admirer chez les amateurs grands propriétaires : mais chez lui tout est pratique, tout tend à la réduction de la main-d'œuvre, si chère et si rare de nos jours.

Ainsi, il a pour tout personnel un vacher de soixante-cinq ans, une vachère, un jeune garçon de quatorze ans et un laboureur, enfin un petit pâtour ; au moment de la récolte du maïs et de sa son ensilage, il en est quitte pour quelques journées complémentaires. Pour des cultivateurs travaillant de leurs bras, il suffirait donc de deux serviteurs et un pâtour.

Nous n'entrerons pas dans la discussion ouverte entre lui et d'autres agriculteurs, sur la question de la suppression de l'alternance dans les récoltes.

M. Moreul, frappé de la dépréciation des céréales correspondant à une hausse très-accentuée du bétail, a supprimé les céréales et a fait de sa ferme une ferme à fourrages, pour-
uivant la prompte amélioration du sol avec le maximum de fumier de bétail et le minimum de main-d'œuvre ; et si, contre toute attente, les bestiaux tombent un jour en forte baisse, il fera toute autre chose, et sera d'autant plus en mesure de changer ses batteries qu'il aura utilisé la période de cherté du bétail pour élever sa terre à un très-haut degré de fertilité par la culture exclusive des fourrages de haut rendement, le maïs et la luzerne.

¹ C'est en suivant ces principes qu'il a converti ses 18 hectares de terre labourable en deux récoltes alternaires et suc-

cesives, 9 hectares de maïs-fourrage, et 9 hectares de luzerne ; sa luzerne dure ordinairement six ans en pleine production ; après six ans il la remplace par le maïs ; il remplace le maïs de six ans par une nouvelle luzerne ; et ainsi alternativement de six ans en six ans, tant qu'il trouvera de plus gros bénéfices dans la vente du bétail que dans celle des céréales.

Nous ne nous permettrons pas de conseiller son exemple absolu aux cultivateurs ; mais ils pourront, au moins, tout en conservant leur mode de culture, diminuer leurs *cotisations* et livrer la partie retranchée, à cette culture intensive des fourrages de haut rendement.

Il suffira que ces cultivateurs imitent les procédés si simples, si pratiques, adoptés par M. Moreul pour la culture du maïs-fourrage, et son ensilage ; qu'ils apprennent l'admirable parti qu'on peut tirer d'un coin de terre où rien n'est épargné pour la prospérité d'une plante qui absorbe et rémunère les plus hautes fumures, brave les sécheresses, n'exige pas beaucoup de main-d'œuvre et jette une énorme masse de fourrages dans l'exploitation rurale ; ressource si précieuse pour l'hiver où nos bestiaux souffrent ordinairement d'une nourriture peu substantielle, qui ne peut que les faire vivre maigrement et arrête leur développement.

Il est vrai que pour la litière de ses bestiaux M. Moreul n'a point de paille, mais il y supplée par de la fougère, ou à défaut par de la bruyère qu'il se procure à bien meilleur compte que la paille ; et il ne trouve pas dans son fumier une dépréciation égale à la différence du prix d'achat de la paille et de la fougère ou bruyère.

Nous nous bornerons donc à résumer ce que nous avons vu à la Grignonnière le 16 mars dernier, et ce exclusivement au point de vue de la culture et de l'ensilage du maïs-fourrage comme nourriture d'hiver.

M. Moreul sème son maïs en avril ou mai après seigle.

Il répand 100 kilogr. de semence à l'hectare, avec le semoir de Bodin de Rennes.

Dans le principe, M. Moreul n'avait pas la quantité nécessaire de fumier pour en donner suffisamment à une récolte de maïs-caragua, qui rapporte des récoltes de 180,000 à 200,000 kilogr., lorsqu'il est fumé copieusement, mais qui en tous cas demande beaucoup de fumier.

Il avait donc semé du maïs commun.

Mais au fur et à mesure que ses récoltes de maïs lui ont permis d'augmenter le nombre de ses bestiaux et par suite la quantité de son fumier, aujourd'hui sextuplé depuis six ans, il a semé du caragua qu'il appelle avec raison le roi géant des plantes annuelles.

Il lui donne encore la préférence parce que cette espèce offre le double avantage d'une végétation puissante et d'une végétation peu pressée. Si le temps le contrarie, le caragua attend, souffre, ferme ses feuilles, puis il repart lorsque le temps s'améliore.

Les autres maïs, lorsqu'ils souffrent longtemps de la sécheresse, donnent leur hampe, et c'est la fin de leur développement.

Pour parer à l'insuffisance de fumier ordinaire, M. Moreul conseille l'emploi de 200 kilogr. de bon guano, mis spécialement dans le rayon de la semence et par hectare. Le guano agit vite et fait partir la plante.

Si l'on n'avait pas de fumier du tout, il faudrait 500 kilogr. de guano par hectare.

Il ne conseille pas l'emploi de la chaux en même temps que du guano : à ce contact, le guano doit se décomposer trop vite et avec perte d'ammoniaque.

A défaut de maïs-caragua et de celui qu'on appelle dent de cheval, M. Moreul conseille le blanc des Landes, très-précoce. Les vaches le mangent très-volontiers, surtout en vert.

Il fait tremper la semence de maïs dans du purin, afin de l'attendrir et de faciliter la germination.

M. Moreul ne bine point ses maïs, mais il sème épais avec son semoir, pour obtenir des tiges serrées et minces avec une

grande quantité de feuilles et étouffer ainsi les mauvaises herbes ; ses lignes sont à 27 centimètres de distance seulement.

Le binage favoriserait probablement la récolte ; mais M. Moreul estime que le bénéfice ne couvrirait pas la dépense à beaucoup près ; et puis d'ailleurs on ne trouve pas toujours la main d'œuvre nécessaire, même à prix d'argent ; et sous son maïs épais il ne pousse pas d'herbe, comme on a pu le voir.

Il récolte vers fin septembre, dans un état de végétation avancée, et autant que possible par un temps beau et ferme.

Il obtient en moyenne 80,000 kilogr. à l'hectare et espère obtenir davantage avec ses fumures considérablement augmentées.

Il laisse sécher six à huit jours, lorsque le temps est favorable ; le maïs ainsi séché perd la moitié de son poids.

Il charroie le maïs sec dans le silo, en camion ou en tombereau.

Le silo est creusé dans la terre ; il a 2 mètres de largeur au fond et 2 mètres 50 au niveau du sol, afin d'obtenir des parois obliques et non verticales, parce que, comme le dit M. Reithen, la pression du maïs contre et le long de parois obliques se fait bien plus régulièrement que contre des parois perpendiculaires au fond.

La hauteur du silo est à 2 mètres au niveau du sol ; puis à partir de ce niveau du sol, il s'élève en prisme ou triangle à une hauteur de 4 mètre 50 ; de manière à former une arête vive.

La longueur du silo est calculée en proportion de la récolte à loger.

Le silo est creusé dans un champ au-dessus du niveau d'un chemin, de manière que le fond du silo soit à peu près au niveau de ce chemin ; le camion entre par le chemin dans ce silo et sort par le bout ; le poids du camion et du cheval commence le tassement du maïs.

Le maïs tombe en masse et tout entremêlé, du camion dans le silo; un homme le dresse avec une fourche, le foule avec soin et répand le sel par lit de 20 centimètres d'épaisseur à peu près.

M. Moreul emploie environ 3 kilogr. de sel par 1,000 kilogr. de maïs; il sale faiblement le milieu du silo, mais fortement les bords et la partie supérieure; et particulièrement à la section du niveau du sol, là où la fermentation détermine le plus de moisissure.

On met ensuite une couverture de 6 centimètres de la terre provenant du creusement, sur le maïs en prisme ou triangle, au-dessus du niveau du sol; cette couverture est tassée fortement: c'est là l'opération la plus importante, dont dépendra le sort du silo; il faut avoir grand soin de combler avec le pied les crevasses de la couverture pendant les trois ou quatre jours où se produit le plus grand affaissement et surtout recouvrir le faite du triangle pour empêcher l'eau et l'air de pénétrer jusqu'au maïs.

M. Moreul ne met point de paille sur le maïs, pour le garantir du contact de la terre.

Il en résulte bien un peu plus de moisissure à la surface de la conserve, surtout au départ du triangle du niveau du sol. Mais cette portion défectueuse est étendue sur la terre à la sortie du silo, y sèche; on la mêle ensuite au bon maïs et les bêtes la mangent sans difficulté.

Il y a peu de perte; M. Moreul estime la sienne pour l'hiver 1874-1875 à quatre camions sur quatre cent vingt-cinq.

En présence de cette perte insignifiante, M. Moreul ne veut pas payer la main-d'œuvre qu'exigerait la mise en place de la paille nécessaire pour préserver la surface extérieure du maïs du contact de la terre.

Évidemment ceux qui ne tiennent pas à la main-d'œuvre feront mieux d'envelopper le maïs dans une couverture de paille, ou au moins de feuilles, mais le bénéfice ne couvrira pas la dépense.

Dans le mois de décembre ou janvier, M. Moreul ouvre son silo ; il en découvre assez pour fournir la nourriture de son étable pendant une semaine entière, 3 à 4 mètres en longueur ; il n'y a plus de fermentation et la conserve se maintient intacte pendant toute cette semaine ; elle brunit bien un peu , mais sans inconvénient ; c'est ce qu'il nous a été donné de vérifier.

Comme nous l'avons dit, on enlève le dessus un peu détérioré par la moisissure, on l'étend sur la terre où le maïs revient pour la majeure partie en assez bon état pour être mêlé au bon maïs et être mangé sans difficulté par les bestiaux.

Le camion entre dans le silo découvert ; un homme coupe avec une hache la ration de la journée, du haut en bas de la conserve ; puis avec une fourche jette la conserve dans le camion, on la reprend de même pour la mettre dans les râteliers de l'étable, les bestiaux la dévorent sans laisser le moindre tronc.

Ces troncs ont été si bien stratifiés, amollis par la fermentation, qu'ils n'offrent plus qu'une petite résistance dont les bestiaux viennent facilement à bout.

Nous avons vu toute cette opération, depuis l'extraction du silo jusqu'à l'absorption complète par les bestiaux.

M. Moreul nous fit observer que chaque année ses bestiaux refusaient de manger ce maïs le premier jour, probablement à cause de la forte odeur vineuse et sucrée que ce maïs exhale ; il ne leur sert pas autre chose, la faim les pousse à le goûter et ils le dévorent ensuite.

Les amateurs et les écrivains agricoles recommandent, comme *condition absolue*, de hacher le maïs lors de la mise en silo, ou au moins, lors de l'extraction du silo.

Ce mode est bon assurément, surtout pour celui qui veut mélanger avec le maïs, lors de la mise en silo, des pailles, des balles, et tous autres condiments. Mais il n'est pas praticable pour tout le monde.

Le hachage, lors de l'ensilage, demande une grande célérité, pour soustraire le plus promptement possible le maïs aux pluies d'automne; il faut un personnel nombreux, une machine puissante pour hacher les troncs, et par suite une force motrice correspondante.

Ce hachage ne doit pas être recommandé à la culture ordinaire, qui ne pourrait s'y conformer, faute de main-d'œuvre, de machine, et surtout de force motrice suffisantes.

Et, d'ailleurs, pourquoi tout cet embarras quand on voit chez M. Moreul le maïs ensilé sans hachage, se conserver très-bien et surtout dévoré par les bestiaux en son entier?

Depuis six ans M. Moreul suit son procédé; sa conserve se maintient très-bien jusqu'à la fin de la saison, sans détérioration sensible; ses bestiaux la mangent sans en rien laisser; il en a quelquefois conservé une année entière avec le même succès; et si ses besoins l'exigeaient, il en conserverait pendant deux ans, et il a la conviction que la conserve n'en serait que meilleure.

La certitude de pouvoir, sans inconvénient, se dispenser de hacher le maïs, a décidé, en 1874, quarante-deux cultivateurs de la Mayenne à cultiver ce fourrage pour le mettre en silos. Cette considération détermine M. Percheron à suivre cet exemple; elle pourra influencer sur d'autres agriculteurs. L'obligation de hacher eût rendu le travail impraticable chez beaucoup de métayers.

M. Moreul donne 20 kilogr. à peu près de maïs par tête et par jour.

Mais ainsi que M. Villeroy, le grand agriculteur d'Allemagne, son imitateur de la Mayenne reconnaît que le maïs ne doit pas être donné seul aux bestiaux; le maïs fournit bien la substance sucrée, mais par suite de l'insuffisance d'azote il ne nourrirait pas assez; aussi M. Moreul donne-t-il en outre à ses bestiaux environ 5 kilogr. de foin, soit de ses prairies, soit du seigle fané; quand le foin diminue, comme à la fin de la saison, on y supplée par de la paille qu'on achète (1 kilogr. de

foin et 4 kilogr. de paille); ce fourrage a d'ailleurs l'avantage de tempérer un certain agacement que le sucre du maïs cause aux bestiaux, et qui les empêche de boire suffisamment.

En tous cas, M. Moreul conseille d'ajouter à la ration de maïs, de temps en temps, 1 à 2 kilogr. de tourteau de colza; à l'exemple de Villeroy, il préfère le tourteau de colza à celui de lin, parce que le premier coûte 18 francs et le second 30 francs les 100 kilogr. Si d'ailleurs on se préoccupe de la production du lait, cette différence de prix ne serait pas compensée, parce que la teneur en azote est à peu près la même dans les deux substances. Les vaches laitières, les meilleures seules, reçoivent de la drèche à raison de 5 kilogr. par tête, quand le maltre peut s'en procurer à Laval.

Ainsi M. Moreul, avec la culture de 9 hectares de maïs, de 9 hectares de luzerne, de 6 hectares de pré, avec son ensilage du maïs aussi simple, aussi pratique que possible, sans frais autres que ceux qui sont à la portée de tous les cultivateurs, même les moins intelligents, obtient une masse de conserves en parfait état, qui lui permet, pendant tout l'hiver, de nourrir abondamment soixante-sept bêtes à cornes, de les entretenir dans un état de santé, de graisse même, qui frappe les yeux; j'ai dit qu'à notre voyage, le 16 mars, il venait de vendre quatorze bêtes aux bouchers de Laval; les cinquante-trois autres paraissaient être en état d'être vendues de même au boucher.

D'un autre côté, jamais le lait et le beurre des vaches ne sont plus abondants et plus savoureux qu'à l'époque où elles mangent du maïs.

N'est-ce pas là un résultat remarquable, important, digne de l'attention de tous les cultivateurs?

La théorie trouvera à blâmer dans cette pratique une enture trop terre à terre; mais les cultivateurs, en général, n'y verront qu'un bon exemple à suivre.

Pendant l'été, M. Moreul nourrit ses bestiaux, d'abord au printemps, avec le seigle semé après la récolte du maïs, en

septembre ou octobre ; lorsque le seigle arrive à l'épiage, il le coupe, le fait sécher, et en fait un très-bon foin qu'il donne à ses bestiaux en hiver, comme nous l'avons dit. par 5 kilogr. à la fois, comme complément du maïs-consève.

Après le seigle, M. Moreul trouve ses 9 hectares de luzerne, pour le reste de l'année, jusqu'au maïs, qu'il fait manger en vert pendant la fin de l'automne, puis vient en dernier lieu le maïs-consève.

Il faudrait parler maintenant des 9 hectares de luzerne que M. Moreul appelle si justement la merveille des plantes vivaces ; des précautions qu'il prend pour se procurer de la graine infectée le moins possible de cette maudite cuscute ; du soin minutieux que prend M^{me} Moreul, son intelligente collaboratrice, pour passer elle-même aux tamis ses graines de luzerne, pendant de longues journées ; de sa patience, de sa persévérance à examiner avec le compte-fils s'il reste encore de la cuscute ; tout cela est bien long, bien fatigant ; mais aussi l'ennemi ne pénètre point dans la place et M. Moreul obtient des luzernes qui font à la fois son profit et le bonheur de ses bestiaux pendant tout l'été ; il ne faut pas oublier entre autres peines les vigoureux hersages qu'il donne à ses luzernes à la fin de février ou au commencement de mars.

Nous avons vu ces magnifiques luzernières, il n'y avait pas traces de cuscute.

Mais cette étude si intéressante nous entraînerait trop loin.

Revenons à l'étable de M. Moreul et finissons par elle, car elle est le critérium de la culture.

M. Moreul se préoccupe surtout d'avoir de bonnes laitières ; il vend tous les jours son lait à 0 fr. 15 le litre à des fabricants de fromages de Laval, et il réalise de suite son bénéfice.

Il élève environ douze génisses par an, vend ses veaux mâles.

Il a toujours un bon taureau Durham pur, pour les saillies ; il avait vendu, le 10 mars, son taureau de deux ans et demi

pour 800 fr. aux bouchers de Laval ; un autre de dix-huit mois va le remplacer.

Il a environ vingt vaches Durham pures ; les autres sont des vaches du pays, mancelles croisées pour la plupart.

Il va réduire le nombre de ses vaches pur sang, parce qu'elles sont généralement moins bonnes laitières que ses vaches croisées du pays ; comme ses vaches, forcées d'une nourriture abondante et succulente, en vue d'en obtenir beaucoup de lait, engraisseront souvent plus qu'il ne voudrait, au préjudice du rendement en lait, il est obligé de les vendre et y réussit moins avantageusement avec ses durhams qu'avec ses croisées ; la valeur de ses vaches Durham est trop élevée pour la boucherie, tandis que ses vaches croisées vont de son étable à l'étal, en tout temps, en toute occasion, avec un prix rémunérateur, avec un bénéfice certain ; et en résumé, la vache croisée lui rapporte plus pour le lait, plus pour l'étal.

M. Moreul vend toutes ces bêtes au poids à la boucherie, au cours et à 4 fr. le kilogramme, en moyenne ; il a une bascule chez lui, pèse ses bêtes et vend à coup sûr ; il n'éprouve aucune des difficultés, des mécomptes qu'on rencontre dans les foires et marchés ; il réalise ainsi très-facilement ses bénéfices sur son élevage.

Nous avons vu qu'il en est de même pour le lait.

Aussi M. Lecouteux dit-il que beaucoup de propriétaires, faisant valoir par métayage et amateurs du beau bétail, trouveraient dans l'application de ce système un excellent moyen d'accroître les revenus de leurs terres.

M. Girard va faire l'expérience du maïs ensilé dans sa propriété de Pontlieue, il soumettra son travail et les résultats à l'appréciation des Agriculteurs, et la Société jugera peut-être utile d'attendre l'exemple qu'il donnera pour motiver des conseils aux cultivateurs de la Sarthe.

VENTE D'ANIMAUX REPRODUCTEURS

Une vente d'animaux reproducteurs de race Durham a eu lieu au Mans, le 16 avril 1875, sous la direction de la Commission d'Agriculture.

Vingt-quatre sujets ont été inscrits au catalogue : douze mâles et douze femelles, tous jeunes animaux de six à dix-huit mois ; vingt et un ont été présentés et ont trouvé acquéreurs ; sauf un seul peut-être, un jeune taureau, très-méritant, mais tenu par son propriétaire à une mise à prix trop élevée, nous disons « peut-être » parce qu'il y a lieu de croire qu'il a été vendu plus tard amiablement, comme cela s'est passé, au reste, pour un grand nombre de sujets. — Les frais énormes (9 à 10 p. 0/0) d'une vente publique, par ministère de commissaire-priseur, provoquent nécessairement vendeurs et acheteurs à les éluder, et la chose s'est pratiquée à la vente du Mans d'après les proportions que voici : la vente officielle a produit 2,175 francs ; la vente amiable, plus de 3,200 francs.

Ce fait mérite certainement l'attention ; si d'une part il y a irrégularité à soustraire ainsi à l'impôt une marchandise qui a d'abord paru vouloir s'y soumettre, il y a, d'autre part, abus, dans ce chiffre de 10 p. 0/0 qui représente souvent plus que le bénéfice de l'éleveur.

Les comices de Thionville, de Gray-sur-Saône, etc., étaient représentés à la vente ; leurs acquisitions ont été de quinze têtes.

La Commission d'Agriculture, en provoquant des ventes de reproducteurs de race Durham, a surtout pour point de mire les Comices, qui, au moyen de pertes insignifiantes entre les prix d'achat et de revente, peuvent si facilement aider à

l'amélioration du bétail de leurs circonscriptions. A ce sujet, un reproche a été fait à la Commission d'Agriculture; c'est que ses ventes sont trop tardivement annoncées, et que acheteurs et vendeurs n'avaient pas le temps suffisant pour prendre leurs mesures, ou préparer convenablement leurs animaux. La justesse de cette observation a été parfaitement démontrée par les faits; les animaux en bon état de présentation ont été l'objet d'une faveur telle, qu'il y a évidemment tout intérêt pour les éleveurs à les bien préparer, comme il y a alors convenance, pour la Commission, de prévenir bien à temps les éleveurs.

C'est pourquoi la Commission d'Agriculture se propose d'opérer au Mans une nouvelle vente d'animaux reproducteurs de race Durham, dans le courant du mois d'avril 1876, sans préjudice de celle qui suivra, au mois de septembre prochain, le concours départemental, dont la Société d'Agriculture, Sciences et Arts, d'accord avec le Département et avec la Ville, prépare actuellement la réalisation.

UNE SATIRE JANSÉNISTE ET MANCELLE

DE L'AN 1772

Publiée par le R. P. COLOMBIER, membre correspondant.

La Providence a mis entre mes mains une petite pièce de vers qui causa une certaine émotion dans la ville du Mans et ailleurs, en 1772. J'ai cru faire une œuvre utile et agréable aux membres de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, en leur offrant ce poème comme présent de bienvenue (1).

Depuis l'an 1767, le diocèse du Mans était gouverné par Louis-André de Grimaldi, évêque qui n'a pas laissé une haute réputation de sainteté. Cependant ce prélat, tout en se permettant la chasse et autres divertissements peu canoniques, voulait maintenir les autres dans le droit chemin et il avait confié l'administration de son diocèse à un prêtre vertueux et zélé pour la bonne doctrine. Ce grand vicaire, nommé Joseph Paillé, avait surtout à cœur de bannir du Mans le jansénisme que les administrateurs précédents y avait laissé grandir dans l'ombre. Dans ce but, il appela comme prédicateur du carême le saint et savant P. Beurrier, prêtre de la congrégation des Eudistes. Les succès de cet orateur furent assez grands pour inquiéter le parti. On chercha donc à entraver la mission en calomniant le missionnaire et en l'accusant de pélagianisme (2) : c'était l'insulte que les jansénistes jetaient à la tête de tous les catholiques. Selon eux, tous ceux qui ne niaient pas la liberté humaine,

(1) Sur ces faits on peut voir D. Piolin, *Histoire de l'église du Mans*, t. VI, p. 545, 546. — *Nouvelles ecclésiastiques*, 16 mai 1774, 12 mai et 5 juin 1775, et *ibid.* 23 mai, 30 mai, 6 juin 1774 et 7 et 24 juillet 1775. — Carron, *Modèles du clergé*, 2^e édit. *Vie de M. V.-T. Beurrier*, t. II, p. 73-79.

(2) Ils cherchèrent même à lui faire un mauvais parti.

faisaient par là même injure à la grâce divine. Mais le grand vicaire prit hautement la défense de son prédicateur et dissipa l'orage.

Les jansénistes furieux se vengèrent en composant le petit poème qu'on va lire. Dans le temps on l'attribua au P. Roy, oratorien fort suspect de jansénisme comme presque tous ses confrères. Celui-ci, déjà très-brouillé avec l'administration diocésaine à raison de ses doctrines, désavoua le pamphlet. Ce désaveu n'est rien moins qu'une preuve décisive : car les ennemis des restrictions mentales ne montrèrent pas toujours une horreur bien prononcée pour le mensonge et la calomnie.

Quoi qu'il en soit de l'auteur, je reproduis scrupuleusement son texte suivant la copie que j'en possède. Je n'ai pas négligé les notes ajoutées en marge par l'auteur ou le transcritteur. Afin d'éviter toute confusion, j'ai rejeté à la fin les quelques indications nécessaires pour rendre intelligibles aux lecteurs de notre époque un certain nombre de passages devenus obscurs.

SENTENCE

DE MONSIEUR L'OFFICIAL DU MANS

M. PAILLÉ, DOCTEUR DE LA NOUVELLE SORBONNE, GRAND VICAIRE
ET OFFICIAL, DU 14 AVRIL 1772.

Ce jour, M. le Promoteur, M. Dugast, étant entré, a dit :

MONSIEUR,

Lorsque de l'Eternel la sage providence
Sur le siège du Mans plaça notre prélat,
Epris de vos vertus et de votre science,
Dès lors il vous remit toute sa confiance,
De la pourpre avec vous il partagea l'éclat.
Mais de quel noir transport votre âme fut émue,
Lorsque considérant cette vaste étendue (1)
Vous vîtes en tous lieux le démon de l'erreur
Répandre son venin et lancer sa fureur.

(1) M. le Promoteur a une idée bien grande du diocèse du Mans.

- 10 Secondé des efforts d'une secte infernale (1),
Le cruel jansénisme étendoit son pouvoir.
Votre âme grande et sage et qui scait tout prévoir
Pénétra les complots de la noire cabale.
Si l'on n'eût arrêté votre noble courroux,
Le monstre terrassé périssoit sous vos coups.
Digne objet du courroux d'une âme sulpicienne,
Moi-même à votre ardeur réunissant la mienne
Par mes efforts actifs, encore plus par mes vœux,
Cent fois j'ay soutenu votre bras redoutable.
- 20 Je vous ay découvert les réduits ténébreux
Où le monstre exerçoit son empire exécration.
Pour prix de mes travaux j'ay vû déjà, j'ay vû
Croître mes dignités avec mon revenu.
Paré d'une mozette (ornement respectable) (2)
J'ay senti redoubler mon zèle infatigable.
Armés du bouclier terminons nos exploits.
Que le monstre périsse, il n'est point invincible.
Vous le savez, Monsieur, et mille et mille fois
Hélas ! vous avez vu mon cœur tendre et sensible
- 30 Dévoré de chagrins et navré de douleur.
.... concitoyens déplorer le malheur,
Plongés dans l'ignorance, en proie à l'hérésie,
Plus obstinés cent fois que Calvin et Luther;
Dans des délires affreux vomis par Lucifer,
Je les vois tous les jours nourrir leur frénésie.
Le furieux Arnaud et l'impudent Paschal
Mézangui, Le Tourneux, enfants de Port-Royal,
La Bible de Sacy, les *Essais* de Nicole,
Et tant d'autres sortis de cette infâme école,
- 40 Sont les auteurs pervers qui coulent dans leur cœur
Le funeste poison d'une exécration erreur.
Et toi de Montpellier emporté Catéchisme,
Toi surtout de Quesnel ouvrage séducteur,

(1) De qui veut-il parler ici ? Serait-ce des déistes ?

(2) Habillement moderne des chanoines de la cathédrale. M. le Promoteur porte la mozette avec grâce.

- C'est vous qui dans ces lieux avez planté le schisme.
O ma chère patrie, ô mes concitoyens,
Ouvrez enfin les yeux ; dans des sources plus pures
Cherchez à vous instruire ; et devenus chrétiens
Connoissez du salut des routes bien plus sûres.
Le tendre Berruier et Languet le pieux
- 50 Et l'austère Pichon vous ouvriront les cieux.
Lisez surtout, lisez et méditez sans cesse
Ces chefs-d'œuvre dictés par l'esprit de sagesse.
Dans *Le Chemin du ciel*, et *Le Pensez-y bien*,
Dans la *Dévotion au saint Ange gardien*,
Dans celle au Sacré Cœur de Jésus, de Marie.
Apprenez à régler saintement votre vie :
De Brigitte lisez les saintes Oraisons,
Dans Marie Alacoque (1) et les Sept Allégresses (2)
Cherchez à convertir vos âmes pécheresses,
- 60 Tenons ferme, Monsieur, nous les convertirons.
Hélas ! ils ne sont plus ces fils du grand Ignace,
Vrais soutiens de la foi, deffenseurs de la grâce (3).
Nous avons bien pleuré tous deux leur triste sort,
On les eût vus, Monsieur, à l'ombre de vos ailes,
Attaquer de Quesnel les sectateurs rebelles,
Et d'un zèle de feu soutenant leurs efforts
Exterminer au Mans l'hydre du jansénisme
Pour y planter la croix du vrai christianisme.
Hélas ! ils ne sont plus, mais l'esprit vit encor
- 70 Et s'est perpétué chez les doctes Eudistes.
L'univers les connoit comme antijansénistes
De la Société célèbres rejettons.
Ils sont de l'hérésie ennemis implacables,
De l'Eglise romaine appuis inébranlables.
A peine dans Le Mans connoissait-on leur nom,
Telle était des Manceaux l'ignorance profonde,
Que ce corps si fécond en immortels écrits,

(1) C'est une sainte que cette Marie Alacoque.

(2) Il paraît que M. le Promoteur connoit les bons livres.

(3) De quelle grace, de l'efficace ou de la suffisante.

- Si savant, si connu, si vanté dans le monde,
Dans ma patrie, hélas ! était dans le mépris.
- 80 Elle leur préférerait un damné quesnelliste (1).
On saura donc enfin ce que c'est qu'un Eudiste.
Dans le sein de ce corps se formoit à loisir
Un homme (2) qui devait selon votre désir
Du parti de Quesnel achever la ruine.
C'est là que l'Esprit-Saint par sa force divine
L'animoit de son feu, lui transmettoit sa loi,
Et le zèle de Paul et son glaive et sa foy
De l'évesque Augustin lui dictoit la doctrine
Et lui mettoit en main les foudres menaçans
- 90 Dont il anéantit Pélage l'hérétique.
Enfin il a paru cet homme apostolique,
Il presche la croisade, et déjà dans Le Mans
On l'a vû s'élancer contre les faux croyans,
Et feignant saintement d'attaquer le déisme,
De mille coups mortels frapper le jansénisme.
C'est vous, Monsieur, c'est vous dont l'esprit pénétrant
Sagement inventa ce pieux stratagème,
Chef-d'œuvre consommé d'une prudence extrême.
Ah ! vous comptiez, Monsieur, sur son zèle constant.
- 100 Mais hélas ! notre espoir seroit-il chimérique,
O fâcheux contre-temps ; l'humaine politique
A suspendu l'effet de son bras triomphant (3).
O politique aveugle ! à la voix de l'Eudiste
On entendoit rugir l'orgueilleux janséniste.
De rage et de fureur le monstre frémissant
A ses pieds fut venu tomber en écumant (4)
Vous avez vu, Monsieur, le curé, le chanoine,
Le noble, le bourgeois, l'artisan et le moine

(1) Monsieur le Promoteur, comme vous damnez les gens.

(2) Nommé Beurier.

(3) Conversation au sujet du prédicateur chez le curé de la Couture, du 26 mars 1772.

(4) M. le Promoteur a lu Racine. Mais ce Racine n'étoit-il pas un peu janséniste.

- Et tous enfin pressés d'un divin Eguillon
110 Avec empressement accourir au sermon.
Jamais ni Duplessis ni le tonnant Bridaine
N'ont vu, lorsqu'ils prêchoient, une église aussi pleine.
Vous avez vu, Monsieur, le concours merveilleux ;
Mais tous les auditeurs du saint missionnaire
Ont-ils su découvrir l'artifice pieux ?
Lorsqu'enflammé d'ardeur et brûlant dans la chaire
Ils l'ont vu de Luther tracer un portrait feint,
Ont-ils bien aperçu (pourrait-on s'y méprendre)
Sous ces noires couleurs le jansénisme peint ?
120 Il en a dit assez pour qui l'a sçu comprendre ;
Rien n'a dû résister à ses rudes assauts,
Achevez et mettez le comble à ses travaux.
Faites taire, Monsieur, cette secte endurcie,
Ces démons déchaînés, ces vils adulateurs
Dont la brigue impuissante et les vaines clameurs
Voudroient du monde entier bannir l'orthodoxie.
Etouffez à jamais leur insolent babil,
Ainsi-soit-il, Monsieur, Monsieur, ainsi soit-il (1).

SENTENCE SUR LE RÉQUISITOIRE DE M. LE PROMOTEUR.

- Vu la nécessité d'arrêter les clameurs
130 De je ne sçai combien de calomniateurs ;
Vu que le sieur Eudiste en notre cathédralle
N'a débité que la saine morale ;
Vu qu'on le prenne au soir, qu'on le prenne au matin,
Il n'a jamais parlé qu'après saint Augustin ;
Vu qu'avant lui jamais aucun missionnaire
N'avoit mieux des Manceaux connu le caractère,
Et par ses prédications
N'avoit fait sur leurs âmes autant d'impressions ;
Vu que par son maintien, ses pieuses histoires
140 Que par ses gestes et son ton,
Il a dans leur esprit, leurs cœurs et leurs mémoires
Inséré la religion

(1) C'est ainsi que l'Eudiste a terminé ses sermons.

- Et que dans le pays du Maine
Il l'a rendue aisée, aimable, douce, humaine ;
Tandis que rempli de rigueur
Le janséniste impitoiable
La présentait hideuse, détestable ;
Enfin vu que pour notre honneur
Il faut mettre ledit Eudiste
150 Tout à fait à l'abri du caquet janséniste ;
Le tout vu très-diligemment
Et tout considéré mûrement,
Nous ordonnons à quelconque personne
Fidèle ou non, de croire et de tenir pour bonne
La doctrine et la foy dudit prédicateur,
De croire comme l'évangile
Tout mot sorti du savant docteur ;
Ordonnons de penser que le susdit Eudiste
N'est ni farceur, ni baladin,
160 Qu'auprès de cet homme divin,
Quoi qu'en dise le janséniste
Et Bossuet et Fénelon,
Bourdaloüe et Massillon
Malgré leur élégance
Leur dignité,
Leur majesté,
Leur sublime éloquence
Ne sont tous que des avortons (1) ;
De plus enjoignons, ordonnons
170 De croire fermement qu'avant ledit Eudiste
Tout étoit dans Le Mans incrédule ou déiste
Et, qui bien pis est, janséniste ;
Qu'après avoir entendu ses sermons,
Le lendemain de Pâques fleurie
Toute la ville enfin se trouve convertie.
Le fait est sûr. Nous le croyons,
Car animé d'un esprit prophétique
Ainsi l'avoit prédit cette homme apostolique (2)

(1) Ce mot est du style de l'officialité.

(2) Dans son dernier sermon.

- Et si l'on a ri ce n'étoit qu'aux dépenz
180 De l'appelant, de l'incrédule
Qu'il a tournés fort bien en ridicule
Qui pestent et grincent des dents
De se voir contraints de se rendre
A ses rigoureux arguments.
Ordonnons qu'il est bon d'apprendre
Au même peuple, aux femmes, aux enfants
Tout ce que Spinoza, Rousseau, Bayle, Epicure,
Luther, Calvin, Voltaire et l'auteur sans bon sens
Du *Système de la nature*
190 Ont dit pour décrier notre religion
Ce qui pis est la constitution.
De plus nous ordonnons de croire
Pour l'instruction du public,
Que le saint paradis, quoi qu'en dise l'histoire.
Est plus beau que la cour du roi Théodoric (1),
Car on y trouvera des vierges
Faisant procession avec de très-beaux cierges (2),
De plus auprès du lac Mœris
Que les Égiptiens mettoient leurs chats en cage
200 Et que ces animaux étoient assujettis
Sans quoy fuyant l'encens, le culte et les hommages
On les eût vu poursuivre les souris (3);
En outre qu'à leur bœuf Apis,
Ces peuples autrefois si sages
N'eussent point accordé leurs adorations
S'il n'avait eu des dispositions.
De plus sur la foy de l'Eudiste
Assurément très-bon naturaliste,
Nous ordonnons de croire et nous croyons
210 Que la souris n'est qu'un insecte,
Quoi qu'en dise Quesnel et sa méchante secte (4),

(1) Beau trait d'érudition.

(2) Sermon sur le ciel.

(3) Sermon de la première semaine de carême.

(4) Sermon sur les miracles.

- Qu'un scribe du prétoire étoit en tout égal
Au greffier du présidial.
Plus, à saint Augustin nous disons anathème
Pour avoir damné jadis
Les enfants morts sans batême,
Car ils auront à part un petit paradis.
Nous ordonnons que sur notre parole
De ce nouvel article on charge le simbole,
220 Que si par hasard un enfant
Laisse choir sa balle en jouant
Et si d'un hérétique ou mieux d'un janséniste
Ladite balle va toucher le vêtement,
Voulons comme le dit l'Eudiste,
Qu'il la passe et repasse au feu
Avant de retourner au jeu.
De plus condamnons aux flammes,
N'en déplaise aux belles dames,
Tout madrigal, tout bouquet à Iris,
230 Tous livres de vignettes ou d'estampes garnis,
Couverts de maroquin ou bien dorés sur tranche
Comme imprégnés du suc de la petite branche.
Qu'on en soit propriétaire ou non
Qu'on les brûle en procession.
Car le poison n'est à personne,
L'Eudiste l'a dit; je l'ordonne.
Qu'il est très-bien prouvé que les dames du Mans
Des livres ne jugeant que par la couverture,
Croient, tant elles ont d'esprit et de bon sens,
240 Que tant beaux au dehors, ils sont bons au dedans;
Voulons encor que toute créature
Tienne que Mahomet grim pant sur sa monture
Avec sa vache rouge et son ange aux grands yeux
A balayé, c'est chose sure,
Le jansénisme de ces lieux.
Que les *Lettres édifiantes*,
La *Légende dorée*, avec les *Fleurs des saints*
Fournissent au chrétien des armes triomphantes
Tant contre l'Alcoran que contre les rabins

- 250 Que Vincent de Paul a fait quatre-vingt cinq miracles (1)
Dont cinq mis au rebut, narrés par un François,
Mirent au sac, à Londres, un janséniste anglois.
Que saint Pierre arrivant malgré tous les obstacles
Pour prescher Jésus-Christ à Rome (2)
Se vit accosté d'un homme
Qui lui dit : « Mon ami vous perdez le bon sens, »
Et que cet homme étoit un Romain janséniste ;
Plus voulons faire croire à tous mauvais croyans,
A tout athée ou déiste
- 260 Que notre religion
Est une grande princesse
Laquelle allant à la messe
En grande dévotion
Par la juive se fait suivre
Qui lui présente son livre.
Qu'un chrétien sçait ce qu'il croit
En croyant nos saints mystères
Comme l'aveugle sçavoit
(Chose inconnue aux saints Pères)
- 270 Que la couleur rouge étoit
Le son d'un flageolet.
Ordonnons d'expliquer en chaire
Dorénavant par la digestion
La transubstantiation
Comme l'a fait ce grand missionnaire ;
Voulons que sur l'avis de cet homme de Dieu
L'on publie en tout lieu
Contre la queneliste engeance
(Sauf la loi du silence)
- 280 Notre bulle *Unigenitus*,
Car Quesnel et Jansénius
Étoient deux damnés hérétiques
Puisqu'il a démontré que Luther et Calvin
Étoient deux anticatholiques ;

(1) Sermon du mardi de la quatrième semaine.

(2) Sermon du jeudi de la quatrième semaine.

- Quant à saint Augustin
Voulons que toute âme chrétienne
Que toute femme et tout enfant retienne
Certain petit raisonnement
Qui démontre fort clairement
290 Que ce qu'on lit dans ce saint Père
Ne s'y trouve pas cependant,
Que c'est par là qu'on fait taire
Tout opiniâtre *appelant*;
Ordonnons encore de conclure
De cette phrase que voici :
« Que Dieu n'a pu nous faire que pour lui » :
Que l'état de pure nature
Est possible réellement;
Nous ordonnons enfin à toute créature
300 De publier partout, et croire constamment
Que le susdit docteur sçait très-bien sa phisique :
Car à propos d'amour de Dieu
Dans son chef-d'œuvre il explique (1)
Avec noblesse, avec feu,
L'origine des puits et des fontaines,
Rejettant les eaux souterraines
En véritable chrétien :
Car le carthésianisme
Sent un peu le jansénisme.
310 Sera donc hérétique et calomniateur
Quiconque aura l'impudence
De décrier ce grand prédicateur.
Donnons en mandement à notre promoteur
De faire publier la présente sentence
315 Et la faire observer en sa forme et teneur.

Donné, en l'Officialité du Mans le 14 avril 1772. Signé : etc., etc.

(1) Il avoit annoncé le sermon de l'amour de Dieu comme son chef-d'œuvre.

Cette pièce n'a, comme on le voit, qu'un assez faible intérêt littéraire. La poésie n'est pas toujours nette et quelquefois l'auteur, on le sent, a été dominé par les difficultés de la versification. Dans la seconde partie se rencontrent des fautes de prosodie qui ne peuvent toutes être mises sur le compte du copiste. Cependant il faut reconnaître que ce petit poème ne manque pas d'un certain sel et que la facture du vers y présente souvent une certaine aisance commune au siècle dernier et rare dans celui-ci.

V. 16. — Les sulpiciens comptèrent toujours parmi les adversaires du jansénisme. Tout ce passage est le plus faible du poème.

V. 31. — Le commencement du vers fait défaut. Le sens demande *de mes, de nos*, ou quelque expression analogue.

V. 36 et suiv. — Arnauld, Pascal et Nicole sont assez connus. Mésenguy, janséniste *appelant*; bien que plusieurs de ses ouvrages soient à l'index, on ne laisse pas d'en rencontrer souvent encore dans les bibliothèques même des personnes pieuses. On en peut dire autant de Le Tourneux, auteur de l'*Année chrétienne*. La Bible de Lemaitre de Sacy s'est inspirée du Nouveau Testament de Mons, copié lui-même dans les bibles calvinistes.

V. 42. — Le *Catéchisme de Montpellier* composé, dit-on, par l'oratorien Pouget, sur les ordres de l'évêque Colbert, fut corrigé par Monseigneur de Charancy, successeur de Colbert.

V. 43. — Quant aux *Réflexions morales* de Quesnel, l'histoire des troubles qu'elles ont excités, remplit une bonne partie du XVIII^e siècle.

V. 49, 50. — Berruyer, jésuite, auteur de l'*Histoire du peuple de Dieu*, ne semble pas avoir excellé dans l'obéissance : les ennemis des Jésuites profitèrent avec empressement de ses fautes qu'ils exagérèrent beaucoup. Sa vie et ses œuvres offriraient un champ peu exploré et susceptible de produire

de curieuses découvertes. — Le P. Pichon, au contraire, fut un saint religieux. Son ouvrage imprimé en son absence et probablement interpolé par une main malveillante, fut mis à l'index. Le Père se soumit immédiatement à sa condamnation et depuis lors aucun jésuite ne chercha à propager ses erreurs. Monseigneur Languet fut un évêque savant, pieux et zélé.

V. 53 et 54. — Les livres cités dans ces vers sont pour la plupart fort connus et hautement approuvés par l'Église.

V. 62. — Toute grâce donnée à l'homme est suffisante pour lui faire accomplir le bien et éviter le mal ; quand, avec le libre concours de celui qui la reçoit, une grâce obtient son effet, elle prend le nom de grâce efficace.

V. 70. — Le P. Eudes, d'abord Oratorien, se sépara de ses confrères parce qu'ils ne voulaient ni fonder des séminaires ni même lui permettre d'en établir. Les Eudistes se distinguèrent toujours par leur attachement à la vraie foi.

V. 181. — *Appelant*. On désignait par ce mot et l'on regardait comme séparés de l'Église ceux qui avaient appelé de la constitution *Unigenitus* au futur concile, c'est-à-dire, en bon français, ceux qui dans la pratique ne reconnaissaient pas l'infailibilité du Pape.

V. 189. — Holbach.

V. 191. — La constitution : la bulle *Unigenitus* qui condamna le livre des *Réflexions morales* de l'Oratorien Quesnel.

V. 216. — Il est très-permis aux catholiques de croire que les enfants morts sans baptême jouissent d'une certaine félicité *naturelle* incomplète, et même de penser que saint Augustin s'est exprimé trop durement sur le sort de ces petits êtres, déjà assez malheureux d'être privés de la vision de Dieu.

V. 250. — Vincent de Paul. Les jansénistes mirent tout en œuvre pour empêcher la canonisation de ce père des pauvres, et quand le Pape l'eut décrétée malgré eux, ils l'attaquèrent par un pamphlet en trois volumes, justement appelé *l'avocat du diable*.

V. 261. — Le couteau du relieur a fait disparaître la note relative à ce vers.

V. 297. — L'état de pure nature est celui où les hommes n'auraient pas eu pour fin dernière la vision et la possession de Dieu même. N'en déplaise aux jansénistes, tout catholique est obligé de croire à la possibilité de cet état.

V. 315. — Les signatures manquent et n'ont probablement jamais été écrites.

H. COLOMBIER.

NOTE GÉOLOGIQUE
SUR
LE BELINOIS

Par A. GUILLIER, Membre titulaire.

Considérations.

Chacune de nos anciennes provinces a sa physionomie particulière : la Beauce, la Sologne, le Limousin, etc., sont des unités, et, ainsi que l'ont fait remarquer les savants auteurs de la Carte géologique de la France (1), leurs noms ne sont point destinés à périr. *Les limites de ces régions naturelles restent invariables au milieu des révolutions politiques et elles pourraient même survivre à une révolution du globe qui déplacerait les limites de l'Océan et changerait le cours des rivières, car elles sont profondément inhérentes à la structure du sol.*

Mais, en outre de ces grandes divisions que chacun connaît et qui correspondent à des divisions géologiques importantes, il existe des subdivisions, telles que le Belinois, le Saosnois, la Champagne de la Sarthe, en rapport, aussi, avec des différences géologiques.

Étudions aujourd'hui le Belinois.

Exposé.

Le voyageur qui prend, au Mans, le chemin de fer de Tours, est frappé, au départ, de l'aridité du pays qu'il traverse; il ne rencontre guère, en effet, que des landes ou des sapinières dont la végétation maigre et sombre l'accompagne jusqu'au delà de la station d'Arnage, vers Moncé-en-Belin ;

(1) *Explication de la carte géologique de la France*, t. I, p. 7.

là, tout change, à la pauvreté succède la richesse, la végétation devient très-belle, on traverse une oasis, puis, après Écommoy, le désert recommence.

L'oasis, c'est le Belinois.

Désignation géographique.

Le comté de Belin, Belinois ou Blinois, dit Pesche (1), se composait principalement de sept paroisses qui sont : Moncé, Laigné, Saint-Gervais, Saint-Ouen, Saint-Biez, Teloché et Écommoy, auxquelles on peut ajouter Brette et Mulsanne.

C'est une division parfaitement naturelle, nous allons chercher à nous rendre compte de sa constitution géologique.

Mode de formation.

Il est probable que les sables rouges de Moncé et ceux d'Écommoy formaient jadis une couche non interrompue ; mais les grands courants de l'époque quaternaire qui, en creusant nos vallées, se sont répandus bien au delà du lit des cours d'eau actuels, ont entraîné des masses énormes de ces sables ; or, un mouvement intérieur du globe ayant produit, antérieurement, un bombement considérable, suivant une direction qui sera indiquée à la fin de cette note, il est résulté du double phénomène d'exhaussement du fond, et d'enlèvement du dessus, l'arrivée au jour de couches inférieures, d'une nature minéralogique toute différente et dont les aptitudes agricoles sont beaucoup plus grandes.

Formes et dimensions.

Le pays ainsi formé, le Belinois, représente comme le bas Boulonnais ou le Pays de Bray, une sorte de boutonnière dont les bords, en forme de falaises, sont composés de sables ferrugineux portant des sapinières et des landes ; son centre se trouve à mi-chemin entre Mulsanne et Écommoy, sa plus

(1) *Dictionnaire de la Sarthe*, t. I, p. 145.

grande longueur, des environs de Brette à ceux de Château-l'Hermitage, est de 20 kilomètres ; sa plus grande largeur, de Ponthibault aux environs d'Écommoy, est à peu près de 10 ; il offre un sol ondulé dont les altitudes varient de 45 à 108 mètres.

Constitution géologique.

La masse du terrain, celle qui donne au Belinois sa physionomie, c'est l'Oxford-Clay, c'est-à-dire le terrain de Marolles-Braults, dans la Sarthe, et du pays d'Auge, en Normandie ; mais ce dépôt n'existe pas partout ; dans certains points, en effet, les courants diluviens ont laissé en place des témoins de sable, tels que celui sur lequel a été construit le château de Belin ; dans d'autres, au contraire, le soulèvement s'étant fait sentir d'une manière plus intense, des couches plus profondes ont été mises à découvert ; un point très-intéressant à cet égard est la carrière du fourneau de La Roche, près Teloché, aux environs de laquelle on peut constater une série de couches inférieures à l'Oxfordien. Quelquefois, aussi, on remarque entre les sables cénomaniens et l'Oxford-Clay, des dépôts coralliens discontinus, comme à La Fontaine près Outillé et à Écommoy.

Jetons un coup d'œil rapide sur chacune de ces couches.

Étage cénomanien.

1° TERRAIN CRÉTACÉ.

Étage cénomanien. — a. — Sables ferrugineux avec blocs géodiques ou couches de Roussard. (N° 17 des profils géologiques des routes de la Sarthe.)

Ces sables forment la ceinture du Belinois et quelques flots dans son intérieur, ils constituent des sols maigres, très-perméables, où on ne rencontre guère que des landes et des sapinières ; les parties les mieux cultivées présentent en outre le seigle, le maïs, le sarrasin, la pomme de terre et des châtaigniers dont le produit est estimé. Les matériaux sont le

sable pour mortier et allées de jardins, et le moellon ferrugineux dit Roussard. — Les fossiles y sont rares et mal conservés.

b. — *Argile glauconieuse et ferrugineuse.* (N° 18 des profils géologiques.)

C'est la base du terrain crétacé dans nos environs, elle présente quelquefois des couches de minerai, jadis exploitées, et qui sont très-fossilifères ; malheureusement les fossiles, presque toujours à l'état de moules, sont difficiles à déterminer, on y reconnaît cependant : *Ammonites falcatus*, Mantell, et *Cardium Hillanum*, Sow.

Quoique cette couche soit continue, ses affleurements sont peu importants, parce que, le plus souvent, ils sont masqués par les éboulements des sables supérieurs ; lorsqu'elle est à nu, elle offre des terres fraîches favorables aux prairies.

Types : les environs des gares d'Arnage et d'Écommoy, ainsi que Mulsanne.

Étage corallien.

2° TERRAIN JURASSIQUE.

a. — *Étage corallien.* (N° 20 des profils.)

Cet étage est visible aux environs d'Outillé et d'Écommoy, on y rencontre des carrières de pierre à chaux grasse d'une certaine importance ; les fossiles, rares à Outillé, sont très-communs à Écommoy(1). On remarque dans cette dernière localité plusieurs petites failles, d'un à deux mètres d'amplitude ; les parois en sont tapissées de pyrite de fer géodique

(1) On peut citer : *Pholadomya paucicosta*, Roemer. — *Myoconcha compressa*, d'Orb. — *Perna corallina*, d'Orb. — *Pinnigena Saussurii*, d'Orb. — *Rhynchonella inconstans*, d'Orb. — *R. Garantiana*, d'Orb. — *Terebratula Bucculenta*, Sow. — *T. pectunculus*, d'Orb. — *Terebratulina disculus*, E. Desl. — *Pygurus fragilis*, Cou. — *Echinobrissus scutatus*, d'Orb. — *Collyrites bicordata*, Désor. — *Pygaster umbrella*, Ag. — *Acrosalenia decorata*, Wright. — *Stomechinus lineatus*, Désor. — *Magnosta nodulosa*, Désor. — *Glypticus hieroglyphicus*, Ag. — *Hemipedina Guerangeri*, Cou. — *Pseudodiadema lenticulatum*, Désor. —

formant de petits filons; la présence de ce minéral est sans doute due au soulèvement qui, en brisant les couches du terrain, a donné issue aux émanations de l'intérieur.

Il est difficile de se rendre compte de la nature des cultures les mieux appropriées à cause de l'exiguïté des affleurements, cependant les céréales semblent s'y plaire.

Étage oxfordien.

b. — Étage oxfordien. (N° 21 des profils.)

L'Oxfordien occupe presque toute la surface du Belinois, il se compose de bancs de calcaire argileux bleuâtre, de 0 mètre 20 à 0 mètre 60 d'épaisseur, séparés par des argiles sableuses grises ou bleues; quelquefois, le calcaire, au lieu de former des bancs continus, se présente en boules plus ou moins régulières, dont le diamètre va souvent jusqu'à 1 mètre, et dont le centre est occupé par une Ammonite ou une réunion de Rhynchonelles. On peut parfaitement étudier ce terrain dans les tranchées du chemin de fer, entre Moncé et Écommoy : on y voit une série d'alternances de calcaire et d'argile en bancs ondulés et quelquefois même brisés, comme dans la tranchée qui se trouve après les ruines du château de Belin ; il existe là, en effet, une faille assez importante, traversant la voie et se reliant sans doute à celle de Teloché dont il sera question plus loin.

Les bancs calcaires sont exploités dans les carrières bien connues de la Vacherie près Écommoy, qui ont fourni les matériaux de la halle du Mans, du pont de Pontlieue sur l'Huisne et du pont de Coëmont près Château-du-Loir. — Les ouvrages d'art du chemin de fer, entre Arnage et Écommoy, sont aussi en calcaire oxfordien tiré, en grande partie, d'une carrière aujourd'hui abandonnée et qui se trouvait sur

P. hemisphericum, Desor. — *Hemicidaris crenularis*, Ag. — *Diplocidaris gigantea*, Desor. — *Cidaris propinqua*, Munster. — *C. cervicalis*, Ag. — *Millericrinus Goupiliannus*, d'Orb. — *Prionastrea striata*, d'Orb. — *Synastrea Oceani*, d'Orb. — *Centraastrea Moreana*, d'Orb.

le bord de la ligne, près du lieu de l'Épine, à 3 kilomètres environ avant d'arriver à Écommoy. — Il existe encore à l'extrémité de la tranchée enfaillée, citée plus haut, une exploitation souterraine dans les mêmes couches. Les matériaux de ces différentes carrières doivent être choisis avec soin lorsqu'ils sont destinés à subir les influences atmosphériques, car beaucoup sont gélifs.

Les argiles servent à la fabrication de la brique et même de la poterie.

Ce terrain offre un sol argilo-calcaire d'assez perméable, particulièrement propre à la culture du chanvre ; produisant aussi d'abondantes récoltes de céréales et plantes sarclées, c'est en un mot une des meilleures terres du département.

Les fossiles sont assez fréquents (1).

Étage callovien.

C. — Étage callovien. — a. — Callovien supérieur ferrugineux. (N° 22.) — Cet horizon géologique, comme ceux qui vont suivre, ne se rencontre que dans les environs de Teloché ; on peut l'étudier dans de petites carrières à moellon ouvertes au nord et près du four à chaux de La Roche ; il se compose d'un calcaire tendre, argileux et ferrugineux, pétri de fossiles (2).

b. — Callovien inférieur argileux. (N° 23). Composé de

(1) *Belonites hastatus*, Blainv. — *Ammonites cordatus*, Sow. — *A. Arduennensis*, d'Orb. — *A. perarmatus*, d'Orb. — *Trigonia clavellata*, Park. — *Mytilus imbricatus*, d'Orb. — *Gervillia aviculoides*, Sow. — *Perna mytiloides*, Lamk. — *Ostrea gregaria*, Lamk. — *Rhynchonella varians*, d'Orb. — *Terebratula insignis*, Schabler. — *Pseudodiadema superbum*, Desor.

(2) *Ammonites Bacheri*, Sow. — *A. lunula*, Zieten. — *A. anceps*, Reinecke. — *A. coronatus*, Brug. — *Pholadomya trapezicosta*, d'Orb. — *Isocardia tener*, Sow. — *Corbis inæquilateralis*, d'Orb. — *Mytilus gibbosus*, d'Orb. — *Pecten fibrosus*, d'Orb. — *Terebratula dorsoplicata*, Muen. — *T. Trigert* E. Desl. — *T. umbonella*, Lamk. — *Rhynchonella Finckert*, Rouill. — *R. spathica*, Lamk. — *Collyrites elliptica*, Des Moulins. — *Holotypus depressus*, Desor.

calcaire argileux et d'argile, se voit au nord de la carrière de La Roche, il n'est pas utilisé (1).

Étage bathonien.

D. — Étage bathonien. — a. — Calcaire à Montlivaltia. (N° 24.) Couche de 0 mètre 40, d'un calcaire compacte, avec quelques oolites ferrugineuses (2).

b. — Argile (N° 25.) Lit de 0 mètre 15 d'argile bleuâtre entremêlée de calcaire argileux de même couleur, ne se rencontre, ainsi que le calcaire à Montlivaltia, que dans la carrière de La Roche, côté nord (3).

d. — Grande oolithe. (N° 26.) Calcaire blanc, oolithique, exploité comme pierre à chaux grasse et comme pierre de taille, se rencontre à la partie inférieure, du côté nord, on y a trouvé le *Clypeus Trigeri*, Cott.

Étage bajocien.

E. — Étage bajocien. — Oolithe inférieure. (N° 28.) Calcaire blanc oolithique, ressemblant beaucoup au précédent, dont il est séparé par une surface durcie, couverte d'huitres plates ; sans fossiles déterminables, visible seulement sur le côté sud de la carrière. C'est la couche la plus inférieure qui apparaisse dans le Belinois.

Les étages callovien, bathonien et bajocien, ne se rencontrent donc que dans les environs de la carrière de La Roche, près Teloché, là où le soulèvement s'est fait sentir de la manière la plus intense ; en ce point, il n'y a pas eu un simple bombement, mais bien une brisure complète des

(1) *Ammonites macrocephalus*, Schoth. — *Pholadomya decussata*, Ag. — *Plicatula peregrina*, d'Orb. — *Ostrea Alimena*, d'Orb. — *Rhynchonella Fischeri*, Rouill. — *R. spathica*, Lamk.

(2) *Pleurotomaria Lorieri*, d'Orb. — *Trigonia striata*, Sow. — *Corbis Davousti*, d'Orb. — *Lima proboscidea*, Sow. — *Montlivaultia Sarthacensis*, Edw. et H.

(3) *Trochus Halesus*, d'Orb. — *Echinobrissus clunicularis*, d'Orb. — *Rhabdocidaris copeoides*, Desor. — *Diastopora tncrustans*, d'Orb.

couches, l'oolithe inférieure vient en effet butter contre l'oxfordien et accuse ainsi une dénivellation considérable.

Les trois terrains ci-dessus se présentent en couches très-inclinées vers le nord-ouest ; ils n'ont, par suite, que des affleurements de peu d'importance et il est difficile de se rendre compte de leurs aptitudes agricoles ; toutefois, sur le Bathonien et le Bajocien, on retrouve l'aspect de la Champagne de la Sarthe.

Ligne de soulèvement.

Le soulèvement auquel est due l'existence du Belinois ne s'est pas fait sentir là seulement ; son influence s'est manifestée suivant une ligne droite dirigée des environs de Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir) sur Echemiré, près Beaugé (Maine-et-Loire), à travers tout le département de la Sarthe ; ligne sur le parcours de laquelle on rencontre à chaque pas des accidents intéressants ; partant, en effet, des terrains soulevés et enfaillés de Nogent, elle traverse l'affleurement de calcaire à Astartes de La Ferté-Bernard, dans sa plus grande longueur, suit le cours de l'Huisne jusqu'à Connerré en rasant le mamelon de meulière de Villaines-la-Gosnais et en traversant le coral-rag de Vouvray-sur-Huisne, traverse près de Connerré le monticule de meulière et de calcaire lacustre de Duneau, ainsi que celui qui est en face, de l'autre côté du ruisseau de Dué ; parcourt, suivant son grand axe, le dépôt corallien de Nuillé-le-Jalais et Soullitré, rencontre les dépôts lacustres d'Ardenay et l'Oxford-clay de Parigné-l'Évêque, puis arrive dans le Belinois où elle passe par les carrières de Teloché, après quoi elle se dirige parallèlement aux principaux coteaux crayeux vers les deux affleurements jurassiques d'Echemiré, qu'elle traverse l'un après l'autre.

Cette ligne de soulèvement est dirigée à peu près du nord-est au sud-ouest ; c'est une des plus importantes qui existent dans notre département. Les accidents géologiques qu'elle a occasionnés sont très-frappants : ils consistent surtout en

l'arrivée au jour de dépôts jurassiques, calcaires ou argilo-calcaires, exploités pour divers usages, au milieu de dépôts crétacés stériles, formés le plus souvent de sable maigre ferrugineux.

Une parallèle à cette ligne, menée de Contres à La Chapelle-d'Aligné, offrirait des faits analogues ; enfin on rencontre souvent la même direction dans des terrains plus à l'ouest.

Le sous-sol de notre pays présente donc, indépendamment des autres directions, une série de plis dirigés du nord-est au sud-ouest. Les parties convexes de ces plis montrent des couches profondes, qui, sans eux, seraient cachées à nos regards ; le Belinois doit son existence à ce phénomène ; les parties concaves, au contraire, ont reçu des dépôts plus récents.

Age du soulèvement.

Une question délicate se présente ici : à quelle époque s'est produit ce soulèvement ? sa direction est celle assignée par Élie de Beaumont au système de la Côte-d'Or, du mont Pilate et de l'Erzgebirge, qu'il considère comme s'étant manifesté entre le dépôt du terrain crétacé et celui du terrain jurassique. Il est difficile d'avoir, à cet égard, une opinion bien arrêtée : à première vue, il semble que le soulèvement a influencé les couches crétacées et que par conséquent il est plus récent qu'elles ; on voit, en effet, sur sa direction, à Nogent, à Duneau, à Connerré, une série de failles affectant le terrain crétacé, mais la direction de ces failles n'est pas celle du soulèvement que nous considérons, et peut se rapporter à d'autres, plus récents, qui ont également laissé dans notre pays des traces profondes. On voit aussi, dans certains points, les couches crétacées fortement inclinées sur les flancs des couches oxfordiennes, ou coralliennes ; on peut citer à cet égard la butte sur laquelle est bâti l'ancien château de Belin, ainsi que les environs de la gare d'Écommoy ; mais cela n'est pas non plus très-concluant, car on sait que, sous l'influence

des courants, les couches de sédiment peuvent se déposer avec une assez forte inclinaison. Ainsi le problème n'est pas résolu.

Conclusions.

Le Belinois présente donc un accident géologique ayant donné lieu à une division territoriale bien naturelle, puisque les aspects, les cultures, les matériaux y sont distincts ; nous pensons que d'autres parties du département, telles que le Saosnois et la Champagne peuvent se prêter à des considérations analogues, c'est ce que nous nous proposons d'étudier prochainement.

NOTA. — Voici, pour Le Mans, d'après le Prodrôme de géologie de M. Vezian et les calculs que M. de Lapparent a bien voulu faire, sur notre demande, l'ordre chronologique et la direction des différents systèmes de Montagnes d'Elle de Beaumont :

Alluvions modernes.

Alluvions anciennes.

Système du Tenare. N. 21° 21' O. — Axe volcanique méditerranéen N. 70° E.

Alpes principales N. 69° 44' E.

Sables subapennins d'Asti, Pliocène supérieur.

Système du mont Serrat N. 42° 59' O.

Marnes bleues subapennines, Pliocène inférieur.

Système des Alpes occidentales, N. 23° 7' E.

Terrain miocène supérieur.

Système de l'Erymanthe. N. 56° E.

Terrain miocène moyen.

Système du Vercors, N. 3° 20' E. — Système du Sancerrois, N. 63° 44' E.

Terrain miocène inférieur.

Système du Tatra, N. 79° 53' E.

Grès de Fontainebleau.

Système de Corse et de Sardaigne, N. 7° 37' O.

Système des Pyrénées, N. 74° 30' O.

Terrain nummulitique méditerranéen.

Calcaire pisolitique. — Craie blanche.

Système du mont Viso. N. 27° 33' O.

Craie chloritée. — Gault. — Grès vert. — Terrain néocène.

Système de la Côte-d'Or. N. 44° 8' E.

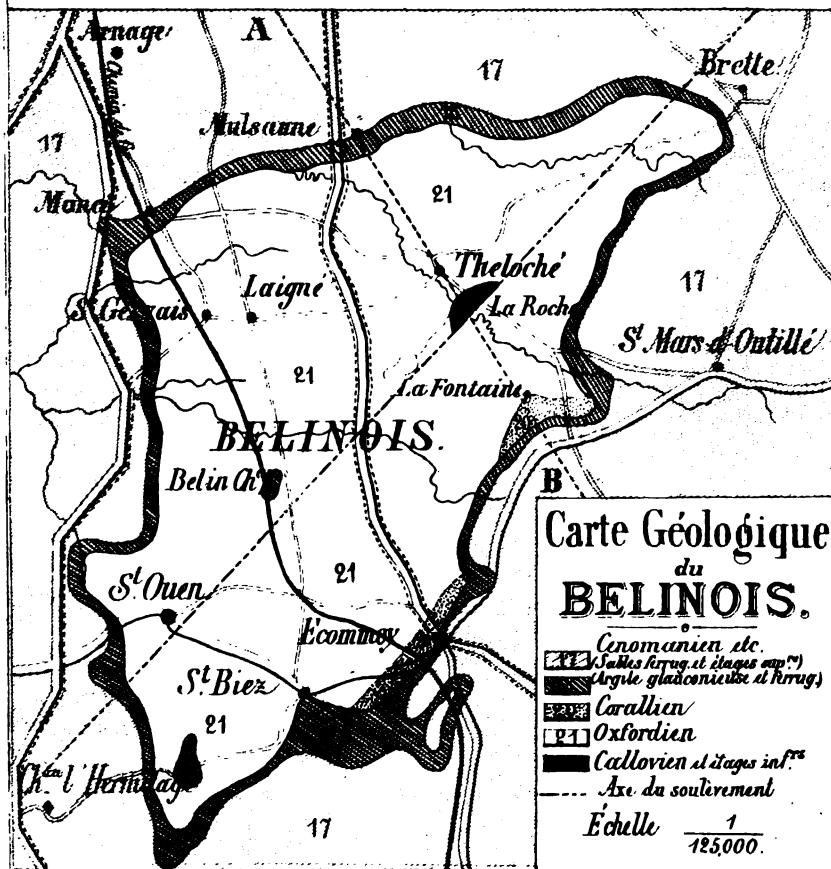
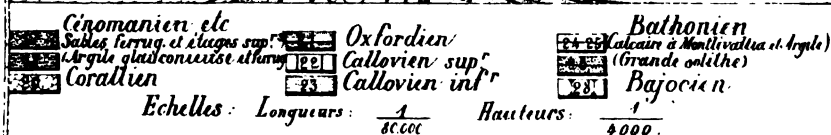
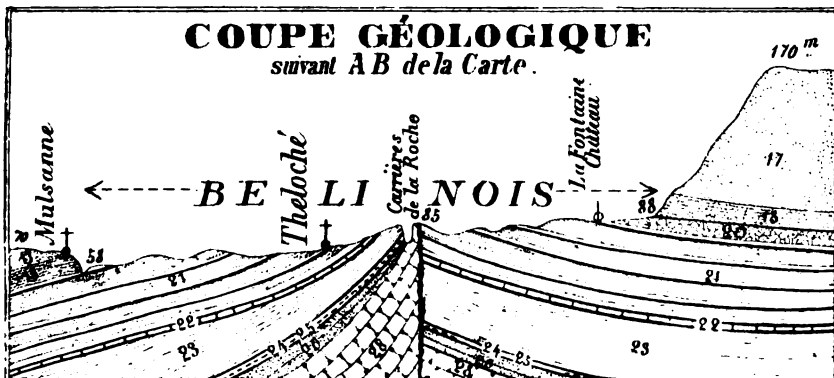
Terrain oolithique supérieur.

Corn-brash. — Forest-marble. — Grande oolithe.

LE BELINOIS.

COUPE GÉOLOGIQUE

suyant AB de la Carte.



Couches infra-oolithiques. — Lias.

Système du mont Seny. N. 32° 51, E. — Système du Thuringerwald.
N. 57° 37' O.

Terrain triasique.

Système du Rhin. N. 14° 57' E.

Grès vosgien.

Système des Pays-Bas. N. 79° 49' E.

Terrain permien. — Nouveau grès rouge.

Système du Nord de l'Angleterre. N. 3° 14' O.

Terrain houillier proprement dit.

Système du Forez. N. 18° 26' O.

Mill-stone grit. — Anthracite de la Loire.

Système des Ballons. N. 80° O.

Calcaire carbonifère. — Terrain devonten.

Système du Hunsrück. N. 54° 12' E.

Terrain silurien supérieur.

Terrain silurien inférieur.

Système du Longmynd. N. 23° 3' E. — Système du Morbihan, N. 48° 58' O.

Terrain cumbrien.

Système du Finistère. N. 72° 55' E. — Système de la Vendée. N. 21° 25' O.

Schistes azoïques. — Gneiss.

TRÉSOR DE MONNAIES ROMAINES

DU III^e SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

DÉCOUVERT A LA BLANCHARDIÈRE, COMMUNE DE BEAUFAY (SARTHE)

Par Eugène HUCHER

Membre titulaire, Président de la Commission d'Archéologie

Le 30 août 1874, dans le champ des Trois-Barreaux, dépendant de la ferme de La Blanchardière, commune de Beaufay (Sarthe), deux vases en terre cuite, grisâtre, à couverture également grise, quoique un peu plus foncée, ont été trouvés à 50 centimètres de la superficie, remplis de monnaies romaines de billon et de cuivre, d'un module uniforme, le petit bronze.

Le carrier qui a fait la découverte, extrait des pierres pour le service vicinal et descend ainsi à une profondeur plus grande que celle atteinte par la charrue; c'est ce qui explique que ce trésor ait échappé, jusqu'ici, aux générations qui se sont succédé et ont laissé, dans ce champ, de nombreux témoins de leur passage : j'ai extrait moi-même, de la terre noire qui entourait ces vases, des restes de poteries de tout âge, depuis les sévères vases cinéraires aux couvertes noirâtres et aux pieds coniques, jusqu'aux assiettes et aux bols en terre rouge samienne, chargés d'ornements en relief.

Les deux vases dont il s'agit étaient placés, du reste, d'après la déclaration du carrier, sous une voûte protectrice formée par quelques pierres de grande dimension que j'ai vues gisantes sur le sol. La terre dont ces deux vases sont formés, est une de ces argiles bleuâtres qui donnent des produits blancs, lorsqu'elles sont affinées; ces terres semblent sortir

d'une vaste douve située dans le voisinage et dépendant de la belle terre du Chénay, appartenant à la famille Lambert. Celle-ci a mis une obligeance extrême à me procurer la possession intégrale du trésor, pour en doter le Musée archéologique de la ville du Mans. Je lui dois un hommage public de reconnaissance ; on ne trouve pas tous les jours un tel empressement à servir les intérêts de la science.

La ferme de la Blanchardière fait partie du domaine du Chénay, dont le château est situé sur le territoire de Torcé, tandis que le champ des Trois-Barreaux est compris dans la commune de Beaufay.



L'un des vases dont il s'agit, avait, avec le bord qui aujourd'hui est absent, 24 centimètres de hauteur sur 24 centimètres de largeur au milieu de sa hauteur ; c'était donc un vase presque sphérique reposant sur un pied conique de 7 centimètres seulement. Son épaisseur, à la panse, n'est que de 5 millimètres et même de 3 à la partie supérieure ; ce vase a reçu un ou plusieurs coups de pic qui lui ont causé des avaries considérables ; cependant les deux tiers de sa capacité existent encore et le culot reste en possession d'une petite masse de monnaies agglutinées par l'oxyde et l'argile du sol. Ce vase paraît avoir été plein de médailles, au moins l'on voit des traces circulaires de pièces jusqu'en haut.

Le second vase, qui a conservé une partie de son bord, a très-exactement 16 centimètres de hauteur sur 13 centimètres de diamètre à la panse ; il repose sur un culot de 5 centimètres $1/2$ environ. Presque sphérique comme on le voit, il est aux deux tiers complet et comprend encore dans sa partie inférieure un amas de 100 à 150 médailles agglutinées par l'oxyde et l'argile. Il était plein comme le pré-

cèdent. L'épaisseur de ce vase n'est que de 4 millimètres à la panse.

Dès que M. Lambert apprit que cette découverte avait eu lieu, il fit tous ses efforts pour en réunir tous les éléments; il m'écrivit aussitôt et je pus, grâce à sa bonne intervention, acquérir toute la masse, M. Lambert faisant généreusement l'abandon de la moitié à laquelle il avait droit, d'après la loi, comme propriétaire foncier. C'est grâce à son zèle éclairé que le Musée archéologique de la ville du Mans est devenu propriétaire d'une des plus curieuses séries de monnaies qu'on puisse trouver. Sans doute ce n'est ni l'or ni l'argent qui recommandent cette trouvaille, mais la science des médailles lui devra des faits précieux et nombreux, constatés sur un vil métal, il est vrai, mais révélés pour la première fois au monde savant; et tant qu'il existera des érudits qui demanderont à la science des médailles, des notions qui suppléent à l'absence des textes, on parlera de la découverte de la Blanchardière et de ceux qui y ont aidé.

C'est que la série des médailles contenues dans ces deux vases est des plus intéressantes et qu'elle offre un grand nombre de pièces inédites et d'une grande importance pour l'histoire si imparfaite des règnes des deux Tétricus; on en aura une idée lorsque j'aurai dit que la série de Tétricus père offre 56 pièces inconnues jusqu'ici et celle de Tétricus fils 51, même après le travail de M. de Witte.

Parmi ces 107 pièces, quelques-unes sont d'un intérêt majeur; ce sont celles qui accumulent sur la tête de Tétricus fils les titres, un peu ambitieux pour son jeune âge, d'*Auguste* et d'*Imperator*, conjointement avec celui de *Cæsar*, dont on sait par l'*Histoire Auguste* qu'il fut revêtu; de plus le nom de *Pius* lui est donné aussi *en toutes lettres*, sur de nombreux types que n'ont connus ni M. Cohen (dont l'ouvrage recevra de notre trouvaille un ample complément), ni M. de Witte qui, tout en jetant de si vives lumières sur les règnes de ces princes gaulois, nous a laissé encore à glaner dans le trésor, de nombreux types inconnus jusqu'ici.

Voici le tableau des règnes ou des personnages dont nous avons lu et classé les médailles.

	Nombre de médailles.	Nombre d'inédites.
Philippe père	1	»
Trajan Dèce	1	»
Valérien père	9	»
Mariniana	1	»
Gallien	723	14
Salonine	67	1
Salonin	4	»
Postume	60	1
Lélien	1	»
Victorin	882	3
Marius	16	1
Claude II	677	11
Quintille	48	»
Aurélien	47	»
Tétricus père	3,628	56
Tétricus fils	1,813	51
Médailles non classées pour défaut quelconque de certitude, soit au droit, soit au revers, ci.....	400	»
Médailles restées au fond des vases	200	»
	8,578	138

On comprendra, en voyant cette masse de monnaies aux noms de deux personnages, qu'il ait pu s'y trouver un nombre considérable de pièces inédites ou mal appréciées jusqu'ici, au point de vue de la rareté. Nous avons relevé un si grand nombre d'anomalies dans l'ouvrage de M. Cohen, que nous avons été forcé d'expliquer les divergences que présente le livre de cet estimable auteur, par cette hypothèse, peut-être hasardée, qu'au moment de l'enfouissement de notre trésor, tel ou tel type qualifié par lui comme commun, *n'était pas*

encore émis. Dans tous les cas, et quel que soit le sentiment qu'on adopte à l'égard des pièces restées rares dans notre trésor, malgré les assertions contraires de M. Cohen (que nous voulons croire basées sur un nombre concluant d'observations), nos affirmations resteront comme des points inattaquables et sur lesquels on pourra baser des conclusions sérieuses.

Nous allons citer un petit nombre de faits qui prouveront combien ce règne de Tétricus ménage de surprises aux érudits.

Mentionnons d'abord ce revers de Postume adopté par Tétricus père : — CONCORD EQVITVM, complètement inconnu ; — le FIDES MILITVM avec IMP. C. TETRICVS etc., et la couronne radiée ; — un autre FIDES MILITVM avec le prénom ESVVIVS de Tétricus en toutes lettres ; — le FIDES EXERCI..., imitation de Claude tout à fait inconnue ; — un FORTVNA REDVX aussi inédit. — Au sujet du type d'*Hilaritas*, la variété cotée 3 fr. par M. Cohen offrait 436 exemplaires, tandis que celle cotée 1 fr. n'en donnait que 41 ; il semble donc bien qu'on doive renverser les termes ; mais ce fait si grave ne pouvait être constaté catégoriquement que par une trouvaille du genre de la nôtre, étudiée avec un soin minutieux. Signalons encore, dans cette série, les variétés inédites avec les noms IMP. C. PI. ES. TETRICVS — avec le nom LAETITAS AVG — avec l'Allégresse à droite — avec une figure de femme portant couronne, sceptre et corne d'abondance ; — de nombreuses variétés de LAETITIA AVGN avec IMP. C. TET..... des monnaies aux légendes VIP. C. TETRICVS, etc. — PEIITAA... IAESPCC... — LAETITAS AVG type très-différent de celui à la même légende cité plus haut — LAETITIA AVG avec les attributs de l'Allégresse et non de la Joie — avec ceux de l'Abondance, — avec LETITAS — avec AVT, figure mixte entre Esculape, la Santé et la Joie. Citons un PAX AVG rétrograde — PAX AVG avec la Paix à droite — une variété inédite à ce type, avec IMP C TETRICVS PF AVG. et sceptre transversal — un PAX AVG

avec la figure de l'Espérance et la légende IMP C TETRICVS, variété du n° 84 de M. de Witte, — le PAX AVGVSTIPS. — le CAV. XA9 — le SAI-ACC — le nom IIVXTERICVS (sans plus) — les noms IMP C. TRICVS PF AVG — le revers PONTV inconnu — le PRIN IVVENT avec enseigne, tout à fait inédit — la rareté du type PROVID. AVG qualifié commun par M. Cohen, constatée par l'absence de tout exempl. (M. de Witte ne le donnant pas non plus). — L'existence d'un PROVIDENTIA sans AVG et de deux PROVIDEMTA. — Le type de la Santé donnant à manger à un serpent près d'un autel et appuyée sur un sceptre — qualifiée commune par M. Cohen — en unité seulement dans le trésor. — La variété SALVS AVG à la couronne, qualifiée commune par le même, n'existant pas dans le trésor — les variétés inédites de SALVS AVG et AVGG avec IMP TETRICVS sans C et le serpent dans les bras, soit à droite soit à gauche — Diverses variétés barbares avec M. TIRICV. M. TETIRICVS PND.

Citons encore dans le type de *Spes*. la variété SPES AVG de Banduri, qualifiée commune par M. Cohen, qui n'existe pas dans le trésor ; — le type inédit IMP TETRICVS sans C ; — la légende rétrograde OVA SEQS — avec l'Espérance à droite — deux autres types à droite également avec des légendes aussi rétrogrades — plusieurs types avec SAI. SAES. VC. CA.... AVGG — une série inédite offrant l'Espérance comme l'Allégresse avec une couronne et une ancre — ou comme la Valeur avec un sceptre trifide ou avec une haste et un bouclier. — Relevons encore l'épithète de *commune* donnée par M. Cohen aux belles pièces sur lesquelles on lit ESVVIVS en toutes lettres, dans la série SPES PVBLICA et qui ne figureraient qu'au nombre de deux exemplaires, tandis que le type ordinaire en donne 185. — Citons la rare monnaie de cette série qui offre au droit IMP. C. C. P. ESV. TETRICVS... — la variété barbare JIIS PVBLICII avec IMP. C. TET ou sans C. — La curieuse variété avec C. PIV. ESV. TETRICVS et le buste très-barbu, ce qui ne permet pas de ranger cette

pièce parmi celles de Tétricus fils. — Relevons encore le n° 113 de M. Cohen, coté *commun* et introuvable dans le trésor; — le singulier revers TET... AVG inconnu — le n° 116 coté 3 fr. dans M. Cohen et trouvé au nombre de 115 exemplaires dans le trésor, ce qui doit nécessairement le faire déclarer commun; — la variété inédite, au nombre de 3 exemplaires, de VICTORIA AVG ayant au droit la rare légende IMP. C. C. P. ESV TETRICVS AVG; — celle non moins curieuse avec ESVVIVS en toutes lettres, qui était unique dans le trésor et vaut assurément plus de 3 fr. par cela même; — celle tout à fait inconnue au même revers VICTORIA AVG avec IMP TETRICVS seulement — la variété barbare portant STORIA AVG. — Dans la série *Virtus* signalons le VIRTVS AVGG avec IMP TETRICVS P. F. AVG sans C, tout à fait inédit, dont il y avait 19 exemplaires; — la variété, aussi rare, offrant au droit IMP. C. TETRICVS AVG (sans plus) et au revers VIRTVS AVG, qui n'est pas le n° 170 de M. de Witte, enfin plusieurs autres variétés barbares non signalées encore.

TÉTRICUS FILS

Mentionnons d'abord, comme nous l'avons fait à Tétricus Père, le CONCORD EQVITVM, restitution inconnue d'un type de Postume, avec la curieuse légende du droit C. PIVS TETRICVS CAI; — la monnaie inédite, offrant au revers, FELICITAS AVG avec caducée et corne d'abondance, que ni M. de Witte ni M. Cohen n'ont connue; — la rare monnaie HILARITASAVG offrant la Joie debout, enlevée aux *communes*, car elle n'était qu'au nombre de 6 exemplaires; — la variété inédite avec C. P. E. TETRICVS — avec C. PIV. ESV TETRICVS CAES — avec serpent entrelacé dans le rameau — avec HILARITAS AVGPC; — la rare monnaie LAETITIA AVG. N enlevée aux *communes* (n° 17 de M. Cohen). Cette monnaie ne s'est pas trouvée dans le trésor, et M. de Witte ne la donne pas non plus. — La belle médaille tout à fait inédite portant LAETITIA AVG, avec cette légende si remarquable

au droit : C. PIVS ESV. TETRICVS. CS (4 exemplaires).
— Cette autre non moins inédite, avec C. PIV. ES. TETRICVS CAES. — Signalons cette monnaie inconnue dans la série LAETITIA : IMP TETRICVS. PF. avec le buste imberbe et très-jeune de Tétricus fils ; — cette autre de la même série IMP. C. TET..... — Nous retrouverons plus loin les mêmes titres avec celui d'Auguste accumulés sur la tête du jeune prince. — Signalons la curieuse et inédite monnaie LAETITAS AVG avec C. PIVS TETRICVS CAE. — et la Joie répandant une liqueur de la main gauche (revers identique déjà rencontré dans la série de Tétricus père) (6 exemplaires) — diverses variétés barbares inédites. — Dans la série PAX AVG, signalons la variété inédite avec C. PIV. ESV TETRICVS AVG, avec le sceptre transversal et V dans le champ. — Ce petit bronze n'est pas le billon de M. Oppermann, n° 42 de M. de Witte. — La variété inédite portant IMP. CEAS. TETRICVS AVG. au droit, et au revers la Paix avec couronne et haste. — Mentionnons la variété C. P. TETRICVS. CES, n° 19 du supplément de M. Cohen et qualifiée commune, comme introuvable dans le trésor qui donne en échange 6 beaux exemplaires de l'inédite C. P. E. TETRICVS CAES, différente des n° 46 et 48 de M. de Witte ; — la très-curieuse médaille avec la légende PAX AVG et le type de l'Espérance relevant sa robe ; — celle à la légende rétrograde OVA XAQ ; — plusieurs variétés barbares inédites. — Dans la série PIETAS AVG, la confusion était grande ; M. de Witte a beaucoup amélioré ce paragraphe, cependant il reste encore à faire. — Ainsi la variété PIETAS AVGG avec deux G et le vase à gauche, variété dont personne n'a parlé, est ici représentée par 59 exemplaires ; — une variété inédite aussi de cette pièce portant certainement PIETAS AVG avec un seul G était représentée par deux exemplaires. — Un grand service rendu par M. de Witte dans cette série a été de rétablir la vraie leçon PIETAS AVGVSTOR pour les variétés communes C. P. E. TETRICVS et C. PIV. ESV. TETRICVS. Nous

sommes d'ailleurs persuadé que M. Cohen a voulu écrire, à son n° 32 qualifié *commun*, PIETAS AVGVSTOR et non AVGVSTO, bien qu'il n'ait pas rectifié cette erreur dans son supplément. Toutefois, la rare médaille portant AVGVSTO existe, il ne s'en est trouvé qu'un exemplaire dans le trésor, et ce n'est pas celui-là que M. Cohen a voulu signaler comme commun. — Deux exemplaires offraient avec C PIV. ESV TETRICVS CAES et le vase à gauche, la légende certaine et inédite PIETAS AVG. — Une seule, avec cette légende du droit, a donné PIETAS AVGG, le vase à gauche. Ces variétés sont tout à fait inconnues. Deux exemplaires offraient la légende rétrograde NOTSVQVA SATIPI; — diverses variétés barbares. — Dans la série PRIN IVVENT, signalons la variété C. P. E. TETRICVS CAES qui n'est pas le n° 57 de M. de Witte. — Dans la série PROVIDENTIA AVGG, mentionnons la variété inédite avec AVG seulement — et celle avec PROVIDENTIA AVGN inconnue. — Dans la série SALVS AVGG, il faut faire remarquer le type inconnu de la Santé à droite tenant un serpent dans sa main avec C PIV ESV TETRICVS CAES, variété inédite de celle de Banduri; — l'es-pèce aussi inconnue avec P. C. TETRICVS P. — Mais la variété de SALVS la plus importante consiste en 46 exemplaires d'une série tout à fait inconnue jusqu'ici, portant au droit CAES TETRICVS PIVS F AVG et au revers SALVS AVGG avec la Santé, une ancre à la main gauche, l'autel et le serpent. — Il est inconcevable que cette pièce si importante n'ait jamais été publiée. — Une variété offre CAES TETRICVS. PI. F. AVG.

La série si commune SPES AVGG était représentée par 468 exemplaires certains, plus 100 autres incertains. Une seule pièce de cette série offrait le buste radié à gauche; — nous la figurerons, comme toutes les inédites, à raison de son état plus complet que celui des exemplaires de MM. Cohen et de Witte. — Les n° 50 et 52 de M. Cohen nous étonnent fort; la variété 50, C. P. ES. TETRICVS CAES, qualifiée *commune*,

n'a pas été trouvée dans le trésor, et par contre, la médaille SPES PVBLICA au revers de C. PIV. ESV TETRICVS CAES cotée 3 fr. dans M. Cohen, était au nombre de plus de 500 exemplaires. C'est évidemment l'inverse qu'a voulu dire M. Cohen. — Voici encore une série bien faite pour nous étonner : le trésor renferme 16 exemplaires de la pièce suivante, analogue à une autre de mêmes style et légende, que nous avons signalée déjà dans la série SALVS; cette pièce porte. IMP. CEAS ou CAES TETRICVS. AVG. revers SPESAVGG. — Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance de cette médaille pour l'histoire des Tétricus. — Signalons encore 3 exempl. à la légende C TETRICVS PIVS AVG d'un intérêt aussi grand. — Puis viennent les légendes rétrogrades : OVA SÆI — ou RVQ VÆV avec le type de l'Espérance à droite. — Une autre avec la singulière légende C. PI. ESV ACARICS et diverses variétés tout à fait barbares avec PEZ AVGG — PIIS AVGC — SPES. CAG — SESP AVGG — SXVAPC (Sur cette pièce bizarre, l'Espérance semble tenir à la main comme un *titulus*). — PAS. PVBLIC — PALICA — Mentionnons un exemplaire bien conservé, portant SPVS AVGG et offrant non l'Espérance mais la Joie, avec couronne et ancre; — un autre avec SPES. NA... C et l'Espérance avec deux rameaux. — Nous appellerons encore l'attention, d'une manière toute spéciale, sur trois exemplaires portant au droit C. PIVS. TETRICVS. CA et au revers LIIS PVBLICA avec l'Espérance marchant à gauche. — Ce même revers a été employé avec les effigies de Victorin et de Tétricus père. — Nous avons déjà signalé un cas semblable pour le revers CONCORD EQVITVM, type créé par Postume. Tétricus fils a certainement réédité pour son propre compte ces deux légendes avec sa tête d'abord et puis avec celles des trois empereurs Postume, Victorin et Tétricus père. Ces faits si caractéristiques tendent à prouver de plus en plus l'intime union de cette série d'empereurs essentiellement gaulois et mus par une même pensée d'affranchissement et d'indépendance. On

sait comment l'indiscipline et le désordre qui régnaient alors dans la Gaule firent échouer misérablement et d'une manière peu digne, ces tentatives honorables dans leur principe. La série VICTORIA AVG était peu représentée dans le trésor, et en général, les monnaies étaient mal frappées. Nous n'avons pu trouver dans le trésor le n° 55 qualifié *commun* par M. Cohen ; est-ce encore une de ces pièces que nous sommes forcé de supposer non encore émises au moment de l'enfouissement de notre trésor, ce serait fort extraordinaire. — Il est à remarquer que M. de Witte ne donne non plus que des légendes incomplètes où l'on ne peut voir s'il y a AVG ou AVGG. Le trésor possède les n° 87 et 94 de M. de Witte, un peu plus complets ; plus, quelques variétés inédites avec ESV T.... ..ES (Il n'y a rien avant ESV et la Victoire a des ailes) ; — une autre avec C. P. TETRICVS (La Victoire est aussi ailée) ; — Une autre avec C. P. E. TRICVS et au revers VICTORIAS AG (avec ailes) ; — une autre à la légende 'rétrograde VVHHTOTIV, la Victoire ailée marche à droite. — Dans la série VIRTVS AVG et AVGG, nous devons faire l'observation suivante, suggérée par le résultat de notre minutieux examen : il existe dans le trésor *soixante-dix exemplaires* de la variété, à fleur de coin, portant au droit C. PIV. ESV. TETRICVS CAES — VIRTVS AVGG avec deux G, que n'ont connue ni M. Cohen, ni M. de Witte.

De plus, le n° 57 de M. Cohen est coté *commun* et nous ne l'avons pas rencontré dans le trésor, serait-ce encore une de ces pièces non émises au moment de son enfouissement ? S'il nous était permis d'émettre une hypothèse, nous dirions que peut-être le mot AVG n'est pas complet. C'est aussi le cas de l'exemplaire n° 95 de M. de Witte, qui ne paraît complet ni au droit ni au revers, mais qui porte bien comme les nôtres C PIV ESV TETRICVS, le mot CAES existait, sans doute, à la fin de la matrice qui n'a pas porté en cet endroit. — Par contre, voici une charmante variété, représentée par 17 *exemplaires*, portant au droit l'intéressante légende, bien nouvelle

pour tout le monde : CAES. TETRICVS. PIVS. F. AVG et au revers VIRTVS AVG par un seul G. Cette légende déjà signalée dans la série SALVS est bien digne de fixer l'attention, puisqu'ici le mot PIVS semble plus qu'un membre du protocole ordinaire impérial. — Il est bien étonnant que ces séries de médailles aux mots PIVS en toutes lettres, unis à la qualification AVGVSTVS, soient restées inconnues jusqu'à ce jour.

M. de Witte a donné, sous n° 4 de la pl. XLV, le beau médaillon du Musée de Grenoble trouvé à Andancette et publié en l'année 1823 par M. le marquis de Pina. Dès ce moment, les noms PIVS.ESVVIVS semblaient devoir être fixés ; cependant la reproduction de M. Cohen, antérieure à celle de M. de Witte, laissait à désirer précisément à l'endroit où le mot PIVS se trouve empreint.

M. de Longpérier, avec la science et la précision qui président à toutes ses observations, est revenu, dans un article du *Journal des Savants* du mois d'octobre 1873, sur les noms des deux Tétricus fournis par les médailles, en s'appuyant sur le travail de M. de Witte, auquel nous ne pouvons, comme lui, donner trop d'éloges. Ce sont des épreuves telles que celle que l'examen de notre trésor fait subir aux travaux de nos devanciers, qui assignent le vrai rang que doivent tenir dans la science des médailles, ces mêmes travaux ; pour M. de Witte, c'est une confirmation complète de ses assertions et de ses représentations ; sans doute cet honorable savant n'a pas tout connu ; mais ce qu'il a donné est à l'abri de la critique.

La base adoptée par M. de Longpérier est donc excellente et toutes ses données numismatiques sont irrécusables ; seulement aujourd'hui elles ont besoin d'être complétées, et c'est ce complément que l'examen du trésor de la Blanchardière fournit avec usure.

Dans la série VIRTVS AVG, signalons encore l'importante médaille IMP. CEAS TETRICVS AVG du même style et de la même fabrique que la variété signalée plus haut sous la rubrique PAX AVG. — Terminons cette nomenclature trop

longue par cette autre pièce à la légende IMP. C. TET. PIVS. CES également très-inconnue.

De sorte qu'à la nomenclature des noms fournis par les monnaies de Tétricus fils, donnée par M. de Longpérier, d'après M. de Witte, il faut ajouter ceux ci-après :

- 1 C. PIVS TETRICVS. CAI au revers de CONCORDIA EQVIT
et de IIII PVBLICA.
- 2 C PIVS ESV. TETRICVS CS au revers de LAETITIA AVG.
- 3 C PIV. ES. TETRICVS CAES id.
- 4 IMP. TETRICVS. P. F. id.
- 5 IMP. C. TET..... id.
- 6 C. PIVS TETRICVS CAE au revers de LAETITAS AVG
- 7 C. PIV. ESV. TETRICVS AVG avec PAX AVG
- 8 IMP CEAS TETRICVS AVG id. et VIRTVS
AVG
- 9 CAES. TETRICVS. PIVS. F. AVG avec SALVS AVGG et
VIRTVS AVG.
- 10 CAES. TETRICVS. PI. F AVG avec SALVS AVGG.
- 11 IMP CAES TETRICVS AVG avec SPES AVGG.
- 12 C TETRICVS PIVS AVG id.

Ce qui frappe dans cet ensemble de monnaies nouvelles, c'est la persistance du mot *Pius* en toutes lettres dans presque toutes les légendes, tantôt avant et tantôt après le surnom Tétricus, seule dénomination dont les historiens se soient préoccupés. Il ressort cependant de ces légendes que le nom ou le titre familial PIVS a été très-prisé par Tétricus fils et qu'il lui a donné même la prééminence sur l'autre nom ESVVIVS qu'il n'a jamais inscrit en toutes lettres sur le petit bronze, comme l'avait fait son père, puisqu'on ne le trouve ni sur les quatorze variétés de légendes citées par M. de Longpérier, ni sur les douze nouvelles que nous donnons aujourd'hui.

Il y aurait également quelque chose à dire sur le titre AVG qui termine ici six nouvelles légendes, de même que M. de Witte

l'avait signalé sur neuf autres n^{os} 21^b, 26^a, 37, 54, 55^a, 73^a, 82, 91, 92, 93, 97. Quelle valeur historique doit-on donner à ce titre ? On sait par l'*Histoire Auguste* que Tétricus fils fut proclamé César dès son bas âge : « Hic puerulus à Victoria « *Cæsar* est appellatus, quum illa *Mater castrorum* ab « exercitu nuncupata esset ; » mais dans le paragraphe relatif à Tétricus père, Trebellius Pollion s'était exprimé en ces termes : « Interfecto Victorino et ejus filio, mater ejus Victoria, sive Victorina Tetricum Senatorem pop. Rom., præsidatum in Gallia regentem, ad imperium hortata ; quod ejus « erat, ut plerique loquuntur, affinis, *Augustum* appellari « fecit, filiumque *Cæsarem* nuncupavit. »

Ce n'est donc pas Victorine qui a décoré le jeune Tétricus du titre d'Auguste s'il l'a réellement porté, comme l'ensemble de ses médailles paraît le prouver ; c'est sans doute plus tard que son père, usant de son autorité souveraine, l'aura associé à la dignité impériale. Il est à remarquer, en effet, que la figure du jeune Tétricus est extrêmement enfantine sur les grandes séries de médailles comme *Pietas* et *Spes* avec les titres ordinaires C PIV ESV TETRICVS CAES ou C. P. E TETRICVS CAES ; tandis que, sur nos nouvelles médailles, où le titre AVG figure, la tête est celle d'un jeune homme. Je sais bien qu'à cette époque, la chute de l'art peut inspirer des doutes sur la valeur du diagnostic artistique, appliqué à la détermination de l'âge d'un personnage ; mais il est à remarquer que les médailles d'Aurélien, dont les coins ont été fabriqués sans nul doute loin de la Gaule et dans des pays plus civilisés, sont inférieures comme *art iconographique* aux monnaies de Postume, de Victorin, de Marius et des deux Tétricus frappées dans les Gaules, d'après des coins dus à des artistes gaulois. J'attache donc une certaine confiance à cette remarque.

Mionnet avait traité cette question avec sa prudence et son tact ordinaires ; il croit que les sigles C. AVG qui terminent la légende d'une médaille d'or de ce jeune prince, peuvent avoir été gravés au lieu et place de CAES. Mais les légendes citées

plus haut n^{os} 8, 9, 10 et 11 ne peuvent plus laisser subsister le plus léger doute sur la réalité du titre AVGVSTVS, puisque dans ces quatre cas, le titre CAESAR est cumulé avec le précédent.

Quant à la question de savoir si Tétricus fils a pu porter le titre d'*Imperator* que lui donnent notamment les médailles au revers de *Victoria*, de *Spes*, de *Pax*, de *Virtus*, et de *Lætitia*, ce n'est pas à nous à la résoudre, et l'on pourrait prétendre que nos médailles ne sont pas aptes à la trancher malgré leur incontestable authenticité. Cependant soyons justes : les inscriptions lapidaires ne donnent pas jusqu'ici le titre d'*Auguste* au jeune Tétricus et cependant nous venons d'être conduit à le lui concéder, à raison de l'accord unanime de quinze médailles différentes *naguères inconnues* ; quant au titre d'*Imperator*, il n'était donné du temps de Mionnet, que par deux médailles, si l'on ne tient pas compte des médailles d'or aux deux têtes de Tétricus avec les légendes IMPP TETRICVS PII AVGG, et autres analogues, autrefois au Cabinet de France. On pouvait objecter, en effet, que sur ces monnaies de famille, l'adulation des chefs du monnayage et une certaine condescendance du père vis-à-vis de son fils avaient pu laisser graver les deux P du titre IMPP, sans que cette double qualification tirât à conséquence ; mais aujourd'hui M. de Witte, tout en rééditant les belles pièces d'or aux deux têtes, anciennement connues, donne un certain nombre de monnaies de Tétricus fils, inédites jusqu'à lui, avec le titre formel IMP : n^{os} 9, 49, 54, 66, 67, 69^a, 82, 91, 92, 93, 97^a.

A ces onze pièces nous ajoutons aujourd'hui quatre autres médailles aussi inédites, les n^{os} 4, 5, 8 et 11, — ce qui porte à quinze le nombre des coins particuliers à Tétricus fils sur lesquels il a pris le titre d'*Imperator*.

Après cela, je crois qu'on ne peut guère se refuser à lui accorder une dignité qui lui aura été décernée, *in extremis*, à l'occasion de quelque succès militaire auquel le jeune prince aura été associé ; remarquons que ce sont surtout des

médailles au revers de *Victoria* qui lui donnent ce titre (nos 91, 92 et 93 de M. de Witte). — Du reste nous possédons, dans le trésor de la Blanchardière, d'autres médailles avec IMP aux revers de *Lætitia*, de *Pax*, de *Spes* et de *Virtus*, et, chose à noter, ces médailles sont du genre de celles qui donnent le titre AVG, où la figure est celle d'un adulte et non d'un enfant.

A la suite de son travail sur les noms de Tétricus fils, M. de Longpérier a examiné sommairement ceux de Tétricus père, d'abord dans les inscriptions lapidaires de Bittern près Southampton, puis dans le beau milliaire de Niort si complet, qui nous donne en toutes lettres les noms C. PIO. ESVVIO. TETRICO PIO FELICI INVICTO, etc., dans lesquels on remarquera, avec grand intérêt, la répétition du mot PIO, d'abord nom familial, puis mot du protocole impérial ; et ce fait n'est point le résultat du hasard, car l'inscription de Magnazeix (Haute-Vienne) offre la même répétition, PIO. ESVV. TETRICO PIO AVG. M. de Longpérier finit l'examen des inscriptions lapidaires par celle du milliaire d'Andematunum donnant GAIO ESVVIO TETRICO PIO FELICI INVICTO, où nous remarquons la suppression du nom familial PIO.

M. de Longpérier passe ensuite aux légendes des monnaies d'après l'ouvrage de M. de Witte.

La légende IMP TETRICVS PIVS AVG vient confirmer l'usage adopté par les Tétricus de donner au mot PIVS du protocole impérial une grande importance. Nous avons vu dans Tétricus fils trois nouvelles médailles offrant cette particularité qu'il faut attribuer, peut-être, aux sentiments de piété filiale voués par Tétricus fils à son père, et par ce dernier à Victorine sa bienfaitrice.

Nous trouvons dans le trésor indépendamment des légendes ordinaires IMP. TETRICVS. P. F. AVG et IMP. C. TETRICVS P F AVG celles ci après :

- 1 IMP. C. P. ESV. TETRICVS AVG
- 2 ESVVIVS TETRICVS AVG

- 3 IMP. C. PI. ES. TETRICVS.....
- 4 VIP C TETRICVS. P. AVG
- 5 II V X TERICVS.
- 6 IMP. C. TRICVS. P. F. AVG
- 7 M. TIRICV
- 8 M. TETIRICVS PND.
- 9 IMP. C. C. P. ESVVIVS TETRICVS AVG
- 10 IMP. C. C. P. ESV. TETRICVS. AVG
- 11 C. PIV. ESV TETRICVS

De ces légendes, les n^{os} 1^{er}, 3 et 11 méritent seuls l'examen ; les autres, les n^{os} 4, 5, 6, 7 et 8 sont évidemment des transcriptions barbares, et nous pouvons l'affirmer avec d'autant plus de certitude que le faire de ces médailles est très-mauvais ; quant aux autres, les n^{os} 2, 9 et 10, ils étaient connus et ont été cités par M. de Longpérier. Du reste, ces médailles ne changent rien aux conclusions de ce savant.

Le n^o 3, avec IMP. C. PI. ES. TETRICVS, lui donne même des armes pour soutenir la thèse qu'il a plaidée avec son talent habituel, à savoir que la légende des monnaies de Victorin : IMP. C. PIAV. VICTORINVS P. F. AVC doit être lue IMP. C. PIVS AVVONIVS VICTORINVS PIVS FELIX AVGVSTVS..... le mot PI AV offre en effet les mêmes coupures que PI ES : c'est-à-dire que la chute se fait dans le premier mot sur une voyelle et dans le second, sur une consonne, et cependant nous ne sommes pas convaincu. Nous n'excipons pas de ce qu'AVVONIVS n'est pas AVONIVS, nom régulier de la gens Avonia ; PIAVVONIVS est donné par les médailles, mais les inscriptions lapidaires offrent PIAVONIVS par un seul V, comme dans la stèle de Neath dans le Glamorgan (*Archeol. Journ.* III, p. 274 ; Orelli, t. III, p. 108). Rien n'empêcherait donc de voir là le mot PIVS joint à celui de la famille AVONIA, si les inscriptions lapidaires ne formulaient pas ordinairement en toutes lettres le mot PIVS. Une autre objection grave qui se présente à nous, c'est que le mot PIAV

ne s'est jamais offert fractionné comme sur les monnaies des Tétricus, en P. AV..., PIV. AV..., PIVS AV... c'est toujours invariablement PI., PIAV. et PIAVVONIVS qui se présentent. De plus, chose grave, Victorin n'omet jamais après ses noms, le titre du protocole impérial : PIVS. FELIX. Or il faudrait admettre que, toujours, il a pris le *nom* en même temps que le *titre* PIVS sur les médailles, ce qui est contraire à l'usage. — Les Tétricus ne l'ont fait qu'une fois et c'est sur une pièce que je soupçonne avoir été retouchée, après coup, par le graveur, sans motif suffisant (n° 13 de la pl. XXXII de M. de Witte). Les lettres P. F. AVG. semblent avoir été ajoutées après la première morsure. M. de Longpérier, qui connaît mes sentiments à son égard, ne m'en voudra pas de cette dissidence que je ne relève que pour lui fournir l'occasion d'en faire justice.

On voudra bien nous pardonner cette longue dissertation sur les monnaies des deux Tétricus et de Victorin qui, pour nous, Français, offrent tant d'intérêt.

D'ailleurs, c'est bien là la partie la plus curieuse de la découverte, celle qui offre le plus de types inédits ou appréciés incomplètement jusqu'ici.

Nous représenterons toutes les inédites par une gravure procédant d'un dessin naturaliste, c'est-à-dire, cherchant à conserver exactement les airs de tête des empereurs, si variés, dans une même série pour Gallien, Claude II, Victorin et les deux Tétricus, et à saisir exactement le caractère des légendes.

Nous estimons que l'art gaulois, qui atteint parfois à une perfection relativement supérieure à celle de l'art romain, mérite, sur notre terre française, d'être étudié à fond aussi bien dans ses spécimens les plus parfaits que dans ses produits hâtés et irréguliers créés sous l'empire du trouble et de l'incertitude des temps.

DESCRIPTION SOMMAIRE DES MONNAIES

COMPOSANT LE TRÉSOR DE LA BLANCHARDIÈRE, COMMUNE DE
BEAUFAY (SARTHE).

NOTA. — Le premier numéro à gauche est celui du livre de M. Cohen
sur les monnaies impériales romaines.

PHILIPPE PÈRE.

(*Marius Julius Philippus 244-249.*)

86. IMP. PHILIPPVS AVG. Son buste radié à droite.
R) SAECVLARES AVGG. Gazelle marchant à gauche;
à l'exergue V ou VI (1001, de J. C. 248)AR..... 1

TRAJAN DÈCE.

(*Caius Messius Quintus Trajanus Decius 249-251.*)

102. IMP. C. M. Q. TRAIANVS DECIVS AVG. Son buste
lauré à droite avec la cuirasse.
R) S. C. Mars casqué, debout, à gauche, appuyé sur
un bouclier et tenant une haste.PB..... 1

VALÉRIEN PÈRE.

(*Caius Publius Licinius Valerianus 253-258.*)

40. IMP. C. P. LIC. VALERIANVS. P. F. AVG. Son
buste radié à droite.
R) FELICITAS AVGG. La Félicité debout, à gauche,
tenant un caducée et une corne d'abondance..... 1
83. IMP. C. P. LIC. VALERIANVS. P. F. AVG. Son
buste radié à droite.
R) ORIENS AVGG. Le soleil radié, debout, à gauche,
levant la main droite et tenant un fouet..... 2
87. IMP. VALERIANVS AVG. Son buste radié à droite.
R) ORIENS AVGG. Le soleil radié, debout, à gauche,
levant la main droite et tenant un globe,..... 2
102. IMP. C. P. LIC. VALERIANVS. P. F. AVG. Son
buste radié à droite.
R) P. M. TR. P. III. COS. III. P. P. Le soleil radié

- marchant à gauche, levant la main droite et tenant un fouet..... 1
107. IMP. C. P. LIC. VALERIANVS. P. F. AVG. Son buste radié à droite.
- R) PROVIDENTIA. AVGG. La Providence debout, à gauche, tenant une baguette et une corne d'abondance ; à ses pieds un globe..... 1
140. IMP. C. P. LIC. VALERIANVS. P. F. AVG. Son buste radié à droite.
- R) VICTORIA. AVGG. Victoire debout, à gauche, appuyée sur un bouclier et tenant une palme..... 1
143. IMP. C. P. LIC. VALERIANVS. P. F. AVG. Son buste radié à droite.
- R) VICTORIA. AVGG. Victoire debout, à gauche, tenant une couronne et une palme..... 1

MARINIANE.

(*Mariniana vers 254*), femme ou sœur de Valérien.

9. DIVAE MARINIANAE. Son buste, voilé à droite, et entouré d'un croissant.
- R) CONSECRATIO. Paon volant à droite et enlevant l'impératrice..... 1

GALLIEN.

(*Publius Licinius Gallienus, 253-268.*)

28. GALLIENVS AVG. Buste radié à droite, sans paludament.
- R) ABVNDANTIA. AVG. Quelquefois B dans le champ..... 32
4. Des add. GALLIENVS AVG. Buste radié à droite, sans paludament.
- R) AEQVIT. AVG. L'Équité debout, à gauche, avec balance et corne d'abondance..... 1
34. (id.) Buste radié, à droite, nu.
- R) AEQVITAS AVG. L'Équité debout, à gauche, aux mêmes attributs, avec G ou VI dans le champ..... 4

- (id.) Buste radié, à droite, avec cuirasse et paludament..... 4
Même revers.
39. GALLIENVS AVG. Buste radié.
R̄ AETERN. AVG. Le soleil radié, à demi nu, debout, à gauche, etc., globe..... 7
41. Même légende et buste sans cuirasse.
R̄ AETERNITAS AVG. Même personnage, *toujours gamma* dans le champ, Γ, mais quelquefois c'est le gamma rustique  25
Même légende et buste cuirassé.
Même revers, un exemplaire avec Γ et deux sans Γ.. 3
54. Même légende et buste cuirassé.
R̄ ANNONA. AVG. L'Abondance debout, avec épis et gouvernail..... 1
58. Même légende. Buste non cuirassé.
R̄ APOLLINI. CONS. AVG. Centaure tirant de l'arc, à droite, quinze avec l'exergue ζ, un avec Σ 16
59. Mêmes légende et buste.
R̄ Centaure marchant à gauche et tenant un globe et des flèches, à l'exergue H pour dix et N pour quatre. Total..... 14
61. Mêmes légende et buste.
R̄ Griffon marchant à gauche, Δ à l'exergue..... 6
66. Mêmes légende et buste.
R̄ APOLLO. CONSER. Apollon nu tenant une branche de laurier et portant le manteau sur le bras gauche..... 2
74. Mêmes légende et buste.
R̄ BON. EVEN. AVG. Génie nu, debout, à gauche, auprès d'un autel allumé, tenant une patère et des épis, à l'exergue MT..... 4
81. Mêmes légende et buste.
R̄ CONCOR. AVG. La Concorde assise à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance, à l'exergue MT..... 4

97. Mêmes légende et buste.
 R̃ CONSERVAT. PIETAT. Gallien en habit militaire, debout, à gauche, tendant la main à un petit personnage nu, agenouillé, et s'appuyant de l'autre sur une haste, à l'exergue XII. Très-rare..... 1
100. GALLIENVS. P. F. AVG. Buste radié à droite avec le *paludament*.
 R̃ DEO MARTI. Mars casqué, debout dans un temple à quatre colonnes, avec haste retournée et bouclier. Rare..... 1
103. IMP. GALLIENVS AVG. Tête radiée sans cuirasse ni *paludament*.
 R̃ DIANAE. CONS. AVG. Biche marchant à droite et regardant à gauche, à l'exergue, epsilon ¶ et non G, comme il est dit au n° 103..... 9
 Autres, sans le mot IMP, même buste, même exergue..... 11
105. Même légende sans IMP et buste.
 R̃ Même légende. Biche marchant à gauche, regardant à droite, même *exergue*..... 2
106. Même légende et buste.
 R̃ Même légende. Cerf marchant à droite, à l'exergue X et non XII comme le porte le n° 106..... 5
107. Mêmes légendes et buste.
 Cerf marchant à gauche, à l'exergue X..... 21
108. Sous ce n°, M. Cohen groupe des types divers qu'il importe de distinguer :
 1° GALLIENVS AVG. Buste cuirassé.
 R̃ Antilope à droite, à longues cornes abaissées et un peu ondulées; XII à l'exergue..... 1
 2° Même légende. Buste non cuirassé.
 R̃ Antilope à droite à petites cornes très-ondulées, Γ à l'exergue..... 1
 3° Type commun. Mêmes légende et buste.
 R̃ Antilope à cornes droites, XI à l'exergue..... 21
109. Sous ce n°, il y a lieu également de distinguer, pour établir le degré de rareté:

- 1° Type commun. Mêmes légende et buste.
 ῥ Antilope à gauche, à petites cornes très-ondulées,
 à l'exergue Γ..... 18
 C'est la contre-partie du n° 2 ci-dessus.
 2° Mêmes légende et buste.
 ῥ Antilope, la tête très-levée, les deux cuisses visi-
 bles, XI en exergue..... 1
 3° Variété de la précédente, la tête très-levée, mais
 une seule cuisse visible, à l'exergue gamma rus-
 tique q..... 1
 4° Chèvre avec barbe au menton; q à l'exergue, et
 chèvre sans barbe, même exergue..... 2
 5° Autre variété commune, les cornes sont droites,
 longues, cannelées, renversées sur le dos; XII à
 l'exergue..... 19
 118. GALLIENVS AVG. Buste radié sans cuirasse.
 ῥ FELICI AVG. La Félicité debout, à gauche, tenant
 un caducée et une corne d'abondance..... 1
 119. Mêmes légende et buste avec cuirasse analogue au n°.
 ῥ FELICIT. AVG. La Félicité debout à droite,
 s'appuyant sur un sceptre et un globe, pas de lettre
 dans le champ, inédite..... 1



121. Mêmes légende et buste.
 ῥ FELICIT. AVG. La Félicité debout, tenant un
 sceptre et un caducée, P dans le champ..... 3
 129. Mêmes légende et buste avec cuirasse.
 ῥ FELICITAS AVGG. La Félicité debout, à gauche,
 avec caducée et corne d'abondance..... 1
 134. GALLIENVS AVG. Buste radié avec cuirasse.
 ῥ FELICITAS PVB. La Félicité assise tenant un
 caducée et une corne d'abondance..... 1

145. GALLIENVS AVG. Buste radié à droite, avec paludament.
 R FIDES EXERCIT VIII. La Foi debout à droite, tenant une aigle légionnaire transversale et une enseigne, sans lettre ni dans le champ ni à l'exergue. 1
151. Même légende, même buste.
 R FIDES MILITVM. 1 avec N dans le champ, 4 sans lettres, mais avec MP à l'exergue, au total. 5
152. Même légende et même buste sans paludament.
 R FIDES MILITVM. La Foi debout, à gauche, tenant une enseigne et un sceptre droit. 1 avec H dans le champ, 8 avec N, au total. 9
169. Même légende, buste avec paludament.
 R FORTVNA. REDVX. La Fortune debout, à gauche, tenant une corne d'abondance et un gouvernail sur un globe, dans le champ un gamma rustique ç.... 3
170. Même médaille mais sans le paludamentum, même lettre ç 43
 Autre sans la lettre ç 6
176. IMP. GALLIENVS AVG. Buste, 2 avec paludament, 1 sans paludament.
 R FORTVNA REDVX. La Fortune assise, à l'exergue MS. 3
 Autre sans IMP avec S à l'exergue, confondu avec le précédent. Buste nu. 3
194. GALLIENVS AVG. Buste nu.
 R INDVLG. AVG. L'Indulgence ou l'Espérance tenant une fleur et relevant sa robe. 2
200. Mêmes légende et buste.
 R INDVLGENTIA AVG. L'Indulgence comme la Providence, jambes croisées, appuyée sur une colonne avec baguette, corne d'abondance, globe et XI dans le champ. 5
205. Mêmes légende et buste.
 Chèvre marchant à gauche, avec ç à l'exergue. 14
206. Même légende, buste avec cuirasse.

	♁ IOVI CONS AVG. Chèvre marchant à droite, à l'exergue gamma rustique ç	1
206	bis. Mêmes légende, buste sans cuirasse. Chèvre marchant à droite avec ç à l'exergue. (Variété non indiquée dans Cohen)	9
215.	Mêmes légende et buste avec paludament. ♁ IOVI. CONSERVA. Jupiter nu avec manteau sur les épaules, sceptre et foudre à la main ; à ses pieds, un aigle	1
216.	Mêmes légende et buste sans paludament. ♁ IOVI CONSERVAT. Jupiter debout, mêmes attributs, mais sans l'aigle, V dans le champ, à gauche. Autre, mêmes légende et buste; même revers, N dans le champ, à gauche 11, même lettre dans le champ, à droite, 7, au total	18
227.	Mêmes légende et buste. ♁ IOVI PROPVG NAT. Jupiter nu, marchant à gauche et regardant à droite. (On a mis marchant à droite, dans Cohen.) Dans le champ XI	10
230.	Mêmes légende et buste. ♁ IOVI STATOR. Jupiter nu, debout de face, regardant à droite, appuyé sur un sceptre	1
241.	IMP. GALLIENVS AVG. Buste radié avec cuirasse. ♁ IOVI VLTORI. Jupiter, nu marchant à gauche, regardant à droite, portant le manteau au bras gauche et la foudre à la main droite. S dans le champ à gauche	1
242.	GALLIENVS AVG. Buste cuirassé. Mêmes revers et personnage, S dans le champ à gauche	4
243.	Même légende, buste nu. Mêmes revers et personnage, S dans le champ à gauche	3
247.	Variété de ce n° inédite. Même légende et buste. ♁ IVNO REGINA. Junon debout tenant une patère et un sceptre sans le paon	1



249. GALLIENVS AVG. Buste nu.

↻ LAETITIA AVG. La Joie debout tenant une couronne et une ancre, S à l'exergue sur un exemplaire, les autres n'ont pas d'exergue, ou il est invisible..... 12

Mêmes légende et personnage. Le buste de l'empereur est cuirassé sur 1 exemplaire, et porte le paludament seulement, sur 2. Cette dernière décoration n'est pas indiquée dans Cohen..... 3

Variété inédite du n° 249. IMP. GALLIENVS. P. F. AVG. GERM. Buste cuirassé.

↻ LAETITIA AVGG. La Joie debout, tenant une couronne et une ancre, pas de lettre dans le champ ni à l'exergue..... 1



327. GALLIENVS AVG. Buste cuirassé.

↻ LIBERAL AVG. La Libéralité à gauche, tenant une tessère et une corne d'abondance, S à droite sous le champ 2, S à gauche 1..... 3

Autre non décrite, mêmes légende et personnage. Le buste n'est pas cuirassé..... 2

337. Même légende. Buste cuirassé et avec paludament..

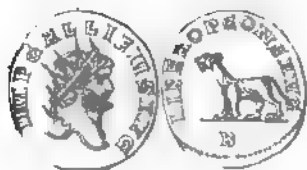
↻ LIBERO. P. CONS. AVG. Panthère marchant à gauche, à l'exergue B..... 1

— Même légende, buste nu.

↻ Même légende et animal à gauche, B à l'exergue. 28

— Variété. IMP. GALLIENVS AVG. Buste nu.

↻ Même revers, inédite..... 1



340. Même légende, buste nu.
 Ɱ LIBERT AVG. La Liberté debout, les jambes
 croisées tenant un bonnet et un sceptre transversal,
 appuyée sur une colonne..... 1
342. Mêmes légende et buste.
 Ɱ LIBERTAS AVG. La Liberté debout, tenant un
 bonnet et un sceptre transversal, dans le champ XI.. 8
- Autre inédite avec LIBERITAS..... 1



354. Même légende, buste sans cuirasse ni paludament...
 Ɱ MARTI PACIFERO. Mars casqué debout, à gau-
 che, tenant une branche d'olivier et appuyé sur un
 bouclier, A ou N dans le champ..... 31
355. Mêmes légende et personnage, sauf que le buste est
 cuirassé..... 2
366. Même légende avec buste cuirassé.
 Ɱ NEPTVNO. CONS. AVG. Hippocampe à droite, à
 l'exergue N..... 4
367. Même médaille avec le buste nu..... 11
- Variété de ce n° inédite et non décrite. IMP.
 GALLIENVS AVG. Buste nu.
 Revers. Mêmes légende et animal..... 1



372. Même légende, buste avec le paludament.
 Ɱ ORIENS AVG. Le Soleil debout, la main droite
 levée, et tenant un fouet..... 3
373. GALLIENVS AVG. Buste nu.
 Ɱ ORIENS AVG. Le Soleil radié, nu, debout, à gau-
 che, levant la main droite et tenant un globe.....

376. Mêmes légende et buste.
 Rê Mêmes légende et personnage courant à gauche, levant la main droite et tenant un fouet de la gauche, Σ dans le champ. 15
384. IMP. GALLIENVS AVG. La Paix debout, à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal, dans le champ Δ 2
 Variété avec GALLIENVS AVG sans IMP. Supplément Cohen p. 273 et *Numismatique belge*, 1869, p. 5.. 1
385. IMP. CAES. GALLIENVS AVG. Tête radiée à droite, sans paludament.
 Rê PAX AETERNA AVG. La Paix debout, à gauche, tenant une branche d'olivier et un spectre transversal, dans le champ Δ 1
390. Analogue à ce n°. GALLIENVS AVG. Tête radiée à droite, sans cuirasse.
 Rê PAX AVG. La Paix debout, à gauche, avec une branche de laurier et un sceptre transversal.
 Dans le champ Δ , 3
 id. S.I., 2
 id. V, 3
 id. T, 2
 id. sans lettres, 10
 Au total. 20
390. GALLIENVS AVG. Tête radiée avec cuirasse à droite.
 Rê PAX AVG. La Paix debout, à gauche avec branche d'olivier et sceptre transversal, dans le champ, 4 avec V, 4 avec T. 8
391. Analogue à ce n°, inédit. GALLIENVS AVG. Tête radiée à gauche, buste cuirassé.
 Rê PAX AVG. La Paix debout, avec branche d'olivier et sceptre transversal. 4
 Pas de lettres dans le champ.



393. Variété inédite. GALLIENVS AVG. Buste nu.

⌚ PAX AVG. La Paix debout, appuyée sur un sceptre et présentant un rameau..... 1



404. Même légende, buste nu.

⌚ PAX AVG. La Paix marchant à gauche, avec branche d'olivier et sceptre..... 3

410. Analogue à ce n°. Même légende, tête radiée à droite sans cuirasse.

⌚ PAX PVBLICA. La Paix assise, tenant une branche d'olivier et un sceptre, V à l'exergue..... 3

444. IMP. GALLIENVS AVG. L'empereur radié à droite avec le *paludamentum*.

⌚ PIETAS AVG. La Piété, debout à gauche, auprès d'un autel allumé, levant les deux mains, P à l'exergue..... 1

445. GALLIENVS AVG. Tête radiée à droite. Même revers, S dans le champ..... 1

Autre. — Mêmes légende et personnage, point de lettres dans le champ, MP à l'exergue..... 8

437. Mêmes légende et tête.

⌚ P. M. TR. P. VII COS. Gallien debout, à gauche, sacrifiant sur un trépied allumé et tenant un sceptre court ; à l'exergue MP..... 2

442. IMP. GALLIENVS AVG. Tête radiée à droite.

⌚ P. M. TR. P. VII. COS. Gallien voilé, assis à gauche sur une chaise curule, tenant un globe et un sceptre, à l'exergue MS. Rare..... 3

460. GALLIENVS AVG. Tête radiée à droite, sans cuirasse ni paludament.

⌚ P. M. TR. P. XVI. COS VII. Gallien debout tenant un globe et un sceptre, dans le champ une étoile... 3

Variété inédite du n° 460. GALLIENVS AVG. Tête radiée à droite, avec cuirasse et *paludamentum*.

- ἥ P. M. TR. P. XVI. COS VII. Gallien debout, tenant un globe et un sceptre ; dans le champ une étoile..... 1



462. GALLIENVS AVG. Tête radiée à droite avec cuirasse.
 ἥ PROVI AVG. La Providence debout avec baguette, globe et corne d'abondance..... 1
 Variété. Même légende, même buste, mais sans cuirasse, non décrite dans Cohen ; dans le champ M. 2
 Autre Variété. Mêmes légendes et personnage.
 Sans lettre dans le champ..... 4
 Variété inédite, IMP. GALLIENVS. P. AVG. GERM.
 Buste avec le paludament, à droite.
 ἥ PROV... La Providence debout, avec baguette et globe, mais s'appuyant sur un sceptre vertical.... 1



464. GALLIENVS AVG. Buste nu, à droite.
 ἥ PROVID. AVG. La Providence debout, avec globe et sceptre transversal, en exergue MP..... 4
 Variété sans lettres à l'exergue..... 9
 466. Même légende, même buste.
 ἥ PROVID. AVG. La Providence debout, avec baguette, globe et corne d'abondance, dans le champ X..... 4
 469. Même légende et buste.
 ἥ PROVIDEN. AVG. La Providence debout, avec baguette, globe et corne d'abondance..... 1
 500. IMP. GALLIENVS AVG. Tête radiée à droite.
 ἥ SALVS AVG. Esculape debout, à gauche, tenant

- un bâton autour duquel est enroulé un serpent, à l'exergue MP..... 3
503. GALLIENVS AVG. Tête radiée à droite.
 à SALVS AVG. Hygiène à droite, nourrissant un serpent qu'elle tient dans ses bras.
 XI dans le champ, à droite. 1.
 MS à l'exergue..... 3.
 Sans lettres..... 4. Au total..... 8
504. Mêmes légende et buste.
 à SALVS AVG. Hygiène debout, à gauche, donnant à manger à un serpent qui s'échappe d'un autel. Dans le champ SI. 1 exemplaire et P. 1 exemplaire... 2
518. GALLIENVS AVG. Buste radié, à droite, avec cuirasse.
 à SECVRIT PERPET. La Sécurité debout, à gauche, les jambes croisées, tenant un sceptre et s'appuyant sur une colonne, dans le champ N 1
 Variété du n° 518 inédit. Même pièce. Le buste de l'empereur est orné d'un *paludamentum* très-développé, sans cuirasse..... 1



- Même pièce. Le buste est nu. Dans le champ H. . 18
519. GALLIENVS AVG. Tête radiée à droite.
 à SECVR. TENPO. La Sécurité debout, à gauche, les jambes croisées, tenant un sceptre et s'appuyant sur une colonne..... 3
524. Mêmes légende et tête.
 à SOLI. CONS. AVG. Pégase à droite, s'élevant sur ses jambes de derrière.
 A l'exergue A ou N. Il est difficile de se prononcer. 8
 A avec certitude..... 3
 R..... 3
 L'exergue n'est pas visible..... 4 18
541. Variété de ce n° sans cuirasse. Mêmes légende et buste

- à VBERITAS AVG. La Félicité debout, tenant une grappe de raisin et une corne d'abondance.
 Dans le champ Q 22
 Sans lettre dans le champ.. 14
 Avec un T couché..... 1..... 37
 578. GALLIENVS AVG. Buste nu à droite.
 à VICTORIA. AET. La Victoire debout, à gauche, tenant une couronne et une palme. Dans le champ un N couché simulant un Z..... 11
 582. Mêmes légende et buste.
 à VICTORIA AVG. Victoire debout, à gauche, tenant une couronne et une palme..... 2
 649. GALLIENVS AVG. Tête radiée à droite, avec cuirasse.
 à VIRTVS AVG. Mars casqué, debout, à gauche, tenant un globe et un sceptre, P dans le champ.... 4
 650. Même légende, tête radiée à droite. Même revers.... 3
 Analogue au n° 650 ; inédite. GALLIENVS AVG.
 Rétrograde. Tête radiée à gauche.
 à Même légende non rétrograde, même type..... 1



656. Mêmes légende non rétrograde et buste avec cuirasse.
 à VIRTVS AVG. Mars casqué debout à gauche ... 1
 — Même médaille, buste avec paludament..... 3
 657. Même médaille, buste nu, S à l'exergue..... 8
 L'un de ces exemplaires a VI dans le champ, à droite.
 670. IMP. GALLIENVS. P. F. AVG GM. Variété de ce n° portant GERM. en toutes lettres, tête radiée à droite, avec cuirasse.
 à VIRTVS AVGG. Mars casqué marchant à droite, portant une haste et un trophée..... 1



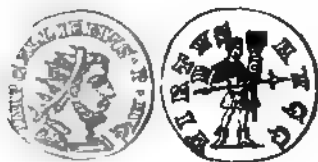
677. IMP. C. LIC. GALLINVS. (*sic*) P. F. AVG. Buste radié à droite, avec cuirasse.

⌚ VIRTVS AVGG. La Valeur casquée, debout, à gauche, appuyée sur un bouclier et tenant une haste renversée..... 1

L'E supprimé ne constitue pas réellement une variété.

689. Variété inédite. IMP. GALLIENVS. P. AVG. Buste radié à droite avec le paludament seulement.

⌚ VIRTVS AVGG. L'empereur à droite tenant une haste transversale de la main droite et une enseigne de la gauche..... 1



694. GALLIENVS AVG. Tête radiée à droite.

⌚ VIRTVS AVGVSTI. Mars casqué à gauche, posant le pied sur un casque et tenant un rameau et un sceptre. Dans le champ X..... 12

(Sera continué.)

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Du 1^{er} Trimestre de 1875

Séance du 8 janvier 1875.

PRÉSIDENCE DE MM. CHARDON ET CLOUET.

M. RICOUR, SECRÉTAIRE.

M. le Président donne lecture d'une circulaire de M. le Préfet, relative au classement des monuments historiques. Le nombre des monuments classés dans la Sarthe est très-restreint : il en existe un grand nombre, églises, monuments druidiques, etc., qui mériteraient de figurer sur la liste de classement. C'est notre Société qui pourrait signaler utilement ceux qu'il conviendrait d'insérer sur cette liste.

M. Percheron signale une note sur l'exportation des orges de France en Angleterre : cette exportation s'est élevée pendant les deux mois de septembre et octobre à 2,841,710 hectolitres. Le plus beau produit en orge a été obtenu dans la Sarthe par M. de Villepin, directeur de la Ferme-Ecole. L'orge récoltée par notre honoré collègue pesait 70 kilog. l'hectolitre.

M. le Président signale dans le *Bulletin d'Alger* une étude sur le rouissage du lin et du chanvre : ce travail est soumis à l'examen de M. Guéranger. M. le Président exprime en même temps le regret que le Conseil général n'ait pas voté, au budget de 1875, les fonds nécessaires pour la construction d'un routoir modèle; il y a lieu d'espérer que le crédit sollicité sera accordé sur un autre exercice.

Le *Bulletin monumental* constate l'existence près de l'église de Vaas d'un cimetière gallo-romain : dans les carrières de sable et de gravier ouvertes sur l'emplacement de ce cimetière se trouvent des silex qui paraissent être des déchets d'ateliers de l'époque quaternaire. M. Ricour signale, comme se rattachant à cette observation, la découverte faite à peu de distance sur la rive droite du Loir, d'une masse considérable d'ossements à dix mètres de profondeur dans les alluvions du Loir, lors de la fondation du pont du chemin de fer d'Aubigné à La Flèche. Parmi ces ossements, se trouvait un crâne humain dolichocéphale. Ce crâne fait partie aujourd'hui des collections de notre collègue M. Guillier.

Au moment de procéder à l'installation du nouveau bureau, M. le Président prend la parole en ces termes (Voir page 19) :

M. le Président sortant cède le fauteuil à M. Clouet, nouveau Président élu qui s'exprime en ces termes (Voir page 20) :

L'ordre du jour appelle la lecture du travail de M. de Villepin ayant pour titre : *De la transformation de la race mancelle*. A la suite de cette lecture la discussion est ouverte.

M. de Villiers de l'Isle-Adam fils partage entièrement la manière de voir de M. de Villepin, au moins sur tous les points essentiels. Le mauvais état de notre bétail est un fait indéniable, il faut l'attribuer au peu de soin que l'on apporte dans le choix des reproducteurs et surtout à la mauvaise nourriture. Les animaux sont mal nourris parce que nos cultivateurs manquent de fourrages. L'insuffisance des récoltes fourragères provient de deux causes : l'une physique et l'autre économique. Une grande partie du département de la Sarthe possède un sous-sol perméable, ne retenant pas la fraîcheur et par conséquent peu propre à la production des fourrages. Avant l'établissement des chemins de fer, la Sarthe, bien pourvue de communications, assez voisine de Paris, avait des débouchés plus avantageux que beaucoup d'autres départements, et le prix de location des terres s'y est considérablement élevé. Ce haut prix de location joint au peu d'aptitude du sol pour la production fourragère, fait ressortir le prix de revient des fourrages à un taux très-élevé. Il ne croit pas se tromper en disant que, dans certains cas, il atteint le triple du prix de revient dans la Mayenne. De là une conséquence incontestable : tandis que le fermier de la Mayenne fait le plus possible de fourrages, le cultivateur de la Sarthe en fait le moins qu'il peut, et si un trèfle a manqué, ce qui arrive souvent, il le remplace non pas par d'autres plantes fourragères, mais le plus souvent par du chanvre ou des pommes de terre.

Comment améliorer notre bétail ? M. de Villepin dit avec raison que c'est perdre son temps et sa peine que de procéder par voie de sélection ; c'est à juste titre qu'il préconise le croisement durham-manceau. M. de Villepin ne croit pas devoir approuver le croisement normand-manceau, parce qu'il regarde la race normande (ou cotentine) comme exigeante pour la nourriture et s'accommodant mal de la stabulation permanente. Depuis une dizaine d'années, M. de Villiers compose son étable presque exclusivement de vaches normandes, plusieurs fermiers des environs en font autant et ils ne se plaignent pas des inconvénients signalés par M. de Villepin. Il est très-possible que le croisement normand-manceau ne donne pas de très-bons résultats, et lorsqu'un agriculteur veut se livrer principalement à la production du beurre, ce qu'il a de mieux à faire c'est de se procurer des bêtes de race normande (ou cotentine), ce qui est très-facile dans notre département ; mais toutes les fois qu'un agriculteur veut faire de l'élevage ou de l'engraissement, il doit sans hésitation donner la préférence au croisement durham.

Le croisement seul ne peut pas suffire pour améliorer notre bétail; quant au croisement normand-durham, il faut surtout et d'abord travailler à améliorer son régime alimentaire et enseigner à nos fermiers l'art de produire des fourrages même dans des terres qui ne sont pas très-favorables à ce genre de production.

M. Chardon rappelle que la Société s'est occupée à différentes reprises de la conservation et de la réhabilitation de la race mancelle, et que, notamment dans un rapport adressé au Ministre par le Président au nom de la Société, à la date du 10 janvier 1874, les idées de M. de Villepin se trouvent déjà exposées.

De toutes les races françaises, la mancelle se prête le mieux aux croisements avec la race durham, pour qui elle a tant d'affinités. Ces croisements donnent des résultats si excellents, qu'ils sont préférés par les grands éleveurs aux durhams purs et leur assurent des produits plus rémunérateurs. Conduits et pondérés avec intelligence, opérés surtout au moyen des durhams laitiers, ils permettent même d'espérer, au bout d'un certain temps, pour notre département, une race indigène se reproduisant par elle-même, sans nouvelle importation de taureaux anglais, tout à fait appropriée à la culture du pays, et pouvant devenir alors dans la Sarthe une véritable race locale.

M. Verlet du Mesnil signale à la Société un remède préventif contre le sang de rate.

Séance du 22 janvier 1875.

PRÉSIDENCE DE M. LE BARON CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président fait part à la Société de la perte douloureuse qu'elle vient d'éprouver en la personne de M. David père. Il loue les services, les sentiments d'excellente confraternité, le dévouement de ce regretté collègue. Il se plaît surtout à rappeler son talent tout particulier pour les rapports verbaux. La Société accueille avec des sentiments unanimes ce tribut d'éloges et de regrets et s'y associe.

Lecture est ensuite donnée par M. le Secrétaire de la liste des Membres de la Société.

M. le Président signale dans la correspondance imprimée : *la France et l'Alsace dans le passé*, par M. Danzus ; *Le socialisme dans l'Empire romain*, par M. Paul Allard ; *Une étude sur l'île de Jersey*, par M. Dubois ; *Trois versions et trois thèmes*, par M. Vavas seur ; *La doctrine secrète des Templiers*, par M. J. Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans.

Il annonce à cette occasion qu'au lendemain de chaque séance, les volumes et les publications, au lieu d'être immédiatement classés dans les rayons de la bibliothèque, seront à l'avenir disposés sur la table; ce

qui facilitera encore les recherches aux personnes désireuses de consulter ces ouvrages.

M. le Président de la Société d'horticulture nous demande de lui désigner les personnes auxquelles nous penserions devoir partager les 55 pieds d'arbres fruitiers dont le jardin modèle de la Société peut disposer cette année, comme encouragement aux progrès de l'arboriculture dans le département de la Sarthe.

M. de Villiers de l'Isle-Adam fils fait observer qu'on ne peut guère songer à placer ces arbres dans un rayon éloigné du Mans. Et, comme le dernier concours a justement eu pour théâtre l'arrondissement du Mans, il est décidé, sur la proposition de M. le Président, qu'on appellera à profiter de la libéralité de la Société d'horticulture, les concurrents de ce dernier concours.

Il est alors passé à la présentation du budget pour l'année 1875 par M. Faucon, trésorier.

Le projet de budget est approuvé.

M. Surmont père demande si dans le projet de budget de la Commission d'agriculture figure un crédit de 100 fr. qu'un vote antérieur avait destiné à couvrir les frais d'un travail sur le rôle utile ou nuisible des oiseaux au point de vue agricole. Il est fait droit à cette demande.

Après avoir nommé MM. Martin, Surmont et Peau Saint-Martin, membres de la Commission qui sera chargée d'assurer les comptes de M. de Villiers de l'Isle-Adam père, trésorier sortant, la Société épuise son ordre du jour par la lecture d'une satire janséniste et mancelle envoyée par le R. P. Colombier, de Laval.

Séance du 5 février 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CHARDON.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président dépose successivement sur le bureau :

Le *Mandement de MM. les Vicaires capitulaires* pour le prochain Carême ;

Une *lettre des mêmes grands Vicaires* et une autre lettre de M. le Préfet invitant les Membres de la Société à assister, le mardi 2 février, à la cérémonie de l'intronisation de Mgr Hector Chaulet d'Outremont, nouvel évêque du Mans, ainsi qu'à la réception officielle, par ce Prélat, des autorités, fonctionnaires et corps constitués ;

Une lettre par laquelle M. Ed. Guéranger fait part à ses collègues de la mort de son frère, le Révérendissime abbé de Solesmes Dom Guéranger, membre honoraire de la Société.

M. le Président rappelle les titres glorieux qui font de la mort du savant abbé un deuil non-seulement pour notre Société, et pour notre pays en particulier, mais encore pour l'Église tout entière. Dom

Guéranger, restaurateur en France de l'ordre des Bénédictins, a été de nos jours, on peut le dire, un des plus vaillants champions de l'orthodoxie. L'unité liturgique à laquelle on voit tous les diocèses de France aujourd'hui ramenés, est en grande partie son œuvre. Aussi est-ce avec l'unanimité la plus entière que la Société s'associe au tribut de regrets et d'éloges que son Président paye ici à la mémoire du pieux et vénérable abbé de Solesmes.

Un mémoire de M. Vigneau, du Mans, rendant compte d'un moyen découvert par lui de garantir les vignes des effets désastreux des gelées tardives.

Une note dans laquelle M. Percheron, secrétaire de la Commission d'Agriculture, signale à notre attention (*Gazette des Campagnes*, n° du 30 janvier 1875) : le compte rendu du concours départemental de Nevers. M. Percheron demande à l'occasion de ce compte rendu, s'il n'y aurait pas lieu de provoquer dans la Sarthe :

1° Un essai de crédit agricole ;

2° La fondation d'un prix spécial pour la création de prairies, création qui a fait tant de progrès dans la Nièvre et enrichi si singulièrement l'agriculture de ce département.

La Société pense que l'étude de ces questions appartient spécialement à sa Commission d'Agriculture et que ce serait à elle qu'il conviendrait, le cas échéant, d'en confier l'examen.

(*Journal de Barral* du 30 janvier). Un article qui traite d'un moyen découvert par M. le comte de Launay, cultivateur dans l'Aube, de guérir le sang de rate par l'emploi de la craie.

Une découverte de M. Duponchel, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, pour la destruction de la cuscute de la luzerne, au moyen du sulfure de calcium.

Il résulte d'un échange d'observations auxquelles M. le Président, MM. Ricour, Martin, d'Angély et de Villiers de l'Isle-Adam fils prennent part, que l'important serait de s'assurer si les luzernes ainsi traitées par le sulfure de calcium sont assez radicalement guéries pour que l'emploi de leurs graines soit lui-même sans danger. Trop souvent en effet, il arrive que c'est dans la graine elle-même que le germe de la cuscute réside et que c'est par elle que la maladie se transmet et se perpétue.

L'ordre du jour appelant la Société à se prononcer sur la nomination :

1° De M. Bailhache, en qualité de membre honoraire

2° De M. de Courtilloles, comme membre titulaire

3° De M. l'abbé Charles, comme membre associé.

Il est successivement procédé à ces différents scrutins dont le résultat unanimement favorable aux trois candidats est proclamé par M. le Président.

Avec la même unanimité, la Société désigne sur la présentation de M. l'Archiviste, M. Bernard, pour remplir les fonctions d'archiviste adjoint.

M. Leprince, archiviste, donne lecture de la liste des Sociétés savantes correspondantes. Elles sont au nombre de cent trente dont cinq nouvelles, savoir : Brest, Chambéry, Cherbourg, Soissons et Châteaudun. M. le Président remercie M. Leprince au nom de la Société du zèle et du dévouement traditionnels avec lesquels il remplit les fonctions d'archiviste.

M. Guillier lit un rapport, en ce qui a trait à la géologie, sur l'ouvrage de M. Charles Grad, intitulé : *Considérations sur le progrès et l'état présent des sciences naturelles*.

M. le Président remercie et félicite M. Guillier de son intéressant travail et déclare la séance levée.

Séance du 19 février 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président signale :

1^o Dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture du Gard*, une étude sur la nécessité du reboisement;

2^o Dans le *Bulletin de la Société académique de Brest*, une pièce de vers intitulée : *l'Œillet rose*, et une étude sur le langage créole de la Martinique;

3^o Dans le *Bulletin de la Société centrale d'Agriculture de France* (n^o du 9 juillet 1874), un article indiquant l'emploi de la pouzzolane comme un moyen efficace de combattre dans les vignes les ravages du Phylloxera. — (N^o du 10 août 1874) Une *carte agricole de la France* dont les divisions sont basées sur le revenu des terres par hectare.

4^o Dans les *Annales de la Société d'Agriculture du Puy* (volume de 1870-1871), une note sur l'apostolicité des églises de France, par M. l'abbé Frugère. Les antiquités préhistoriques gauloises et gallo-romaines du Cheylonnet, commune de Saint-Vidal (Haute-Loire), par M. Aymard.

5^o Dans le *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, des détails intéressants sur les fouilles faites à l'occasion de la reconstruction de l'église Saint-Donatien. Une étude sur Acté, maîtresse de Néron, et sa conversion au christianisme. Un travail sur l'état de l'instruction primaire en France avant 1789.

M. Bertrand demande la parole et signale dans le *Bulletin du 2^e semestre de 1874 de la Société des sciences de l'Yonne*, la publication de documents inédits de la correspondance de François Watrain, adjudant du général Hoche pendant les guerres de la Vendée, par M. A. du Chatellier.

Comme les faits auxquels se rattache cette correspondance ont eu notre pays pour théâtre, et que Watrain a lui-même administré le département de la Sarthe pendant quelques mois, cette communication est accueillie

avec intérêt par la Société qui remercie M. Bertrand d'avoir bien voulu la lui faire.

En l'absence de M. Charles de Montesson, lecture est faite par M. le Secrétaire de la *première partie des Mémoires inédits de M. le capitaine Morin*, recueillis par M. le comte Raoul de Montesson de la bouche même de l'auteur.

Séance du 5 mars 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CLOURT.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président signale :

Dans la *Bibliographie universelle*, une étude intéressante sur le darwinisme. Moines et sibylles dans l'antiquité judéo-grecque, par M. Ferdinand Delaunay. Correspondance des contrôleurs généraux des Finances avec les intendants des provinces, par M. de Boislisle.

Dans les *Mémoires de la Société académique d'Angers* (tomes XXIX et XXX). Les progrès de la grammaire en France depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, par Arthur Loiseau. Recherches de la capillarité dynamique, par M. Dechaux.

Dans le n° de janvier 1875 de *Maître Jacques*, un article plein d'humour sur le persil.

Dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture et des Arts de Seine-et-Oise* (2^e série, tome VIII), la biographie de M. J. A. Leroy.

Dans les *Annales de la Société d'émulation des Vosges* (tome XIV, 2^e cahier 1872) : *Souvenirs de 1814 à 1848*, par M. Ch. Charton ; *De l'avenir des prêts en Algérie et en Alsace*, par M. Robin Herzog.

M. le Président dépose encore sur le bureau :

1^o Un exemplaire de la Correspondance de François Watrain, adjudant du général Hoche, dont l'auteur, M. A. du Chatellier, a bien voulu faire hommage à la Société.

2^o La chronologie des grands baillis d'Alençon ;

3^o Les documents relatifs à la tenue des états généraux du bailliage d'Alençon en 1789, ouvrage de M. de Courtillolles et offert par lui.

4^o Une lettre par laquelle M. le Préfet de la Sarthe adresse à la Société la copie d'une délibération du Conseil général, en date du 29 octobre 1874, portant vote d'une subvention de 3,000 fr. pour le concours d'animaux reproducteurs qui doit être organisé au Mans.

M. le Président exprime l'avis que l'allocation de ces 3,000 fr. étant insuffisante pour l'organisation de ce concours, il y a lieu d'espérer que la ville complètera la somme nécessaire, ainsi qu'elle l'a fait en toute occasion analogue.

L'ordre du jour appelle la Société à donner son avis sur le nouveau projet de loi relatif à l'*Organisation des Fermes-Ecoles*, conformément à

la demande que lui en a faite M. le comte de Bouillé, président de la Commission parlementaire chargée d'étudier ledit projet de loi.

M. le Président, après avoir donné lecture du projet de loi à l'étude, fait remarquer que ce qui caractérise surtout ce projet, c'est la substitution au système de la loi de 1848, qui avait la gratuité pour base, d'un système différent, suivant lequel la pension des élèves serait payée par leur famille.

Et afin d'éclairer immédiatement la question par un jour opposé, M. le Président donne aussi lecture à la Société d'un travail analogue à celui qu'on lui réclame, rédigé par M. de Villepin, directeur de la Ferme-Ecole de la Sarthe, lequel conclut au maintien de la gratuité.

La discussion s'engage donc sur le projet de loi et sur le rapport de M. de Villepin, mis en présence.

Après un échange plein d'intérêt d'explications, d'observations et d'aperçus divers, tour à tour fournis par MM. Saint-Martin, Bertrand, Lizé et M. le Président, la Société s'accorde à donner la préférence au système exposé par M. de Villepin dans son rapport.

En conséquence :

Elle réclame, avec M. le Directeur de la Ferme-Ecole, le maintien absolu de la gratuité dont le retrait entraînerait à ses yeux la mort de la plupart sinon de la totalité des établissements départementaux d'instruction agricole.

Elle considère en outre que le meilleur moyen d'améliorer le régime de la loi du 3 octobre 1848, serait l'adoption des dispositions suivantes :

1^o Accorder aux Directeurs de Fermes-Ecoles une latitude plus grande, pour la direction à imprimer à l'enseignement et pour le recrutement des élèves; élever à l'encontre le niveau des épreuves prescrites pour la délivrance des diplômes de capacité.

2^o Admettre les élèves diplômés des écoles régionales qui prendront l'engagement de se vouer pendant dix ans à l'enseignement public et *qui exerceront cet enseignement*, soit dans une école d'agriculture, soit dans une école normale, soit dans une ferme-école, au bénéfice de l'art. 79 de la loi du 15 mars 1850 sur le recrutement, au même titre que les instituteurs primaires.

3^o Admettre gratuitement dans les écoles régionales, vétérinaires, normales et à l'école d'horticulture, les élèves des fermes-écoles qui auront obtenu le certificat de capacité et satisfait aux conditions d'entrée de ces divers établissements.

4^o Ouvrir dans chaque département un concours annuel entre les candidats de la série agricole au volontariat d'un an et dispenser de tout versement les *trois* engagés classés au premier rang par le jury d'examen.

5^o Enfin laisser aux fermes-écoles la faculté de se transformer peu à peu en écoles pratiques d'agriculture en prenant des élèves payants.

Séance du 19 mars 1875.

PRÉSIDENT DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président commence le dépouillement de la correspondance et dépose sur le bureau un certain nombre de brochures. Parmi les articles que contiennent ces diverses publications, il signale :

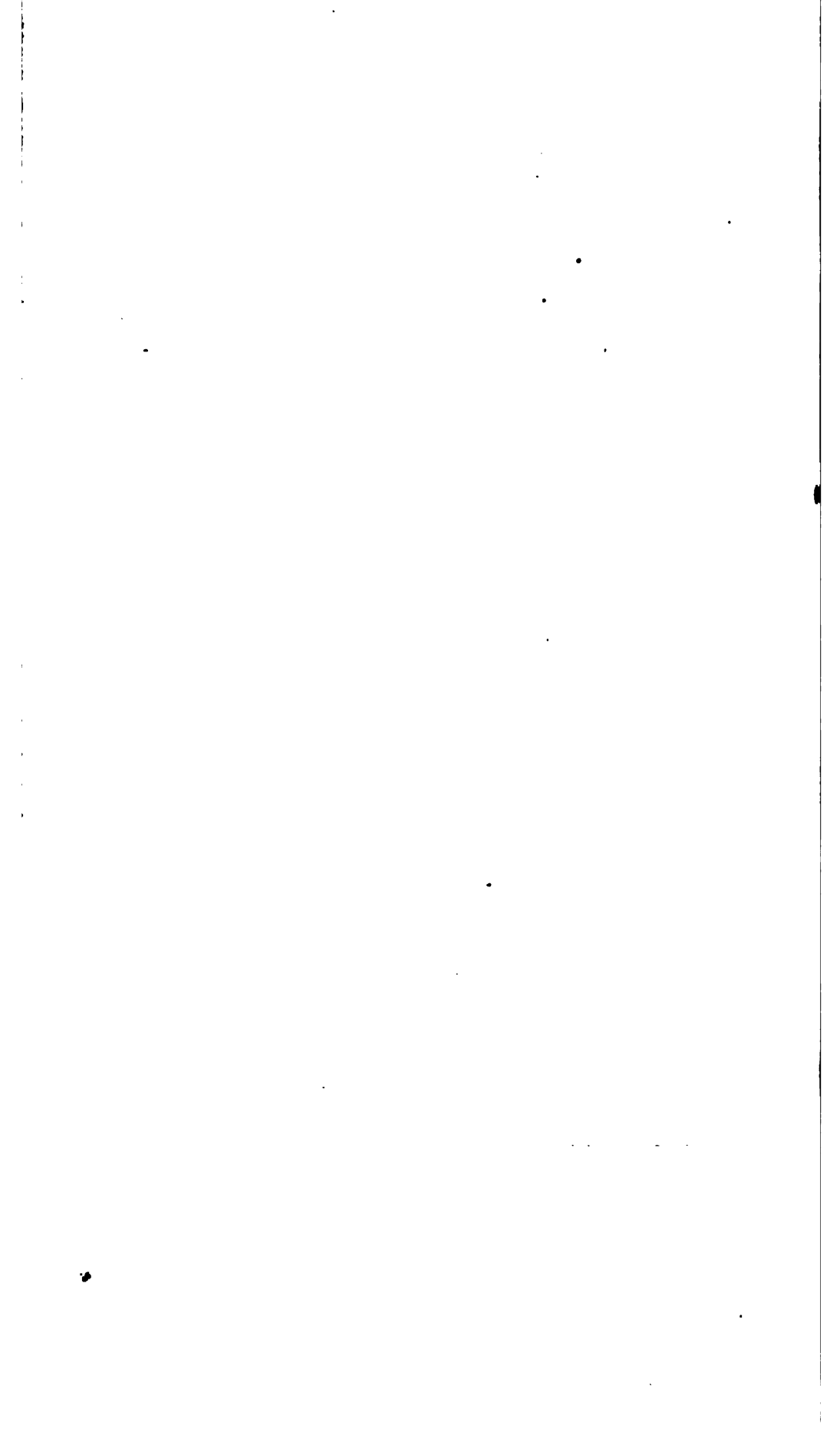
Dans le *Bulletin mensuel de la Société des Agriculteurs de France*, (n° de mars 1875), un article sur la culture des arbres à cidre. Un avis sur le nouveau projet de loi à l'étude concernant les fermes-écoles. M. le Président donne lecture de cet avis et fait observer que ses conclusions concordent avec celles exprimées par notre Société sur le même objet.

Dans le *Journal de la Société d'horticulture de basse Alsace* (tome XVIII, n° 91), l'indication d'un procédé pour empêcher la vigne de geler.

Dans les *Annales de la Société centrale d'Agriculture de Nancy* (tome I^{er} 1870 à 1873), une étude sur les salines de l'Est et la question de l'emploi du sel en agriculture. Recherches sur le rôle des matières organiques du sol dans les phénomènes de la nutrition des végétaux, par M. L. Grandeur. De l'avantage qu'il y aurait à établir des plants d'osiers dans les terres peu productives.

Il est procédé au vote sur la candidature de M. David fils, qui sollicite son admission en qualité de membre titulaire. Le résultat du scrutin, unanimement favorable à ce candidat, est proclamé par M. le Président.

La parole est alors donnée à M. Ricour qui a bien voulu se charger de faire un rapport verbal sur les séances tenues à Lille par l'Association pour l'avancement des sciences.



CONCOURS RÉGIONAL DE CAEN

Par M. De VILLEPIN, Membre titulaire

Délégué par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts pour la représenter à la réunion des délégués des Associations agricoles, des membres du Jury et des exposants du Concours régional de Caen, nous sommes heureux de lui faire connaître, en même temps, les vœux exprimés par cette réunion et la part glorieuse que notre agriculture maucelle a prise aux récompenses attribuées aux diverses catégories d'animaux et d'instruments admis à cette remarquable exposition agricole, la plus importante que la France ait vue en 1873.

Réunion des Délégués.

Vingt-cinq vœux ont été présentés à la réunion des délégués, composée de plus de deux cents personnes, au nombre desquelles nous avons remarqué : M. Vérel, président de notre Commission d'agriculture; M. le comte d'Andigné de Resteau, membre du Jury du Concours hippique; M. E. Pellier, membre du Jury des produits agricoles; M. Grollier, membre du Jury de l'espèce bovine; M. Lépine, M. Desvignes, M. Gerbouin, M. Trottin et d'autres représentants de la Sarthe dont les noms nous échappent.

Parmi les vœux qui ont été accueillis, voici ceux qui nous semblent offrir le plus d'intérêt :

1° Suppression de l'article 3 du programme ainsi conçu :

Pour les races étrangères, les propriétaires de ces animaux, nés et élevés en France, auront le droit de les faire inscrire au catalogue des Concours qu'il leur conviendra de choisir. Ces animaux seront admis à disputer les prix attribués à la race à laquelle ils appartiennent ;

2° Rétablissement du chiffre des primes, tel qu'il était avant 1870 ;

3° Établissement d'un concours spécial de houes bineuses ou ratissoires appliquées à la grande culture ;

4° Réduction de 50 0/0 sur le transport des délégués des Associations agricoles, des membres du jury, des commissaires, des exposants et de leurs ouvriers régulièrement pourvus de pièces ministérielles attestant qu'ils se rendent aux concours régionaux, et distribution de billets d'aller et retour valables pour dix jours.

**Concours de bestiaux. — Race normande.
Première catégorie.**

Dans l'espèce bovine, la race normande était représentée par M. Lajuppe, à Blèves (Sarthe), dont le taureau, primé en 1874 au concours de Saint-Lô, n'a obtenu aucune mention cette année. Nous n'avons pas mission d'examiner ici pourquoi les éleveurs de la Sarthe s'abstiennent généralement de présenter des animaux de race normande au concours régional, nous constatons le fait avec la pensée d'en tirer plus tard les conséquences naturelles.

Race Durham. Deuxième catégorie.

Dans la deuxième catégorie, soixante et onze animaux de la race Durham, présentés par seize concurrents, se sont partagé vingt-six prix, d'une valeur totale de 5,725 francs. Sur ce nombre, treize prix, d'une valeur de 2,875 francs, ont été remportés par cinq éleveurs de la Sarthe.

M. Lépine et M. le marquis de Nicolay ont eu les honneurs de ce brillant concours.

M. le marquis de Talhouët-Roy, M^{lle} de Rougé et notre Ferme-École ont aussi vaillamment soutenu la réputation de la Sarthe en l'absence de M. Courtillier et de M. Girard, dont les produits si estimés ont été vivement regrettés.

Le prix d'ensemble a été décerné d'une voix unanime par

tous les éleveurs et par le Jury à M. Lépine, dont le magnifique lot, composé de neuf têtes d'une rare distinction et parfaitement tracées, a fait sensation parmi les connaisseurs.

Six prix, d'une valeur de 1,100 francs, ont été attribués à trois éleveurs de l'Orne; M. le marquis de Grosourdy, de Saint-Pierre, en a eu quatre pour sa part; M. le baron de Fontenay et M. Grégoire, chacun un.

Les sept derniers prix, d'une valeur de 1,750 francs, nous ont été soufflés par six exposants redoutables des départements de la Mayenne et de Maine-et-Loire. Si l'on considère l'ancienneté de leur élevage de pur sang, la fertilité de leurs terres, la qualité de leurs fourrages, la puissance d'amélioration propre à leur système de métayage, on nous passera l'expression dont nous nous sommes servi vis-à-vis de nos honorables concurrents de la région voisine qui ont si bien mis à profit l'article 5 du programme dont nous demandons la suppression. Car, si notre département, l'un des moins favorisés de la région au point de vue de l'élevage, a soutenu si honorablement la lutte avec les étables de deux régions plus fertiles, il n'en est pas moins vrai qu'il a payé les frais de la guerre.

Croisements Durham. Troisième catégorie.

Il peut y avoir utilité à le constater, car le programme ministériel n'est pas très-favorable à la masse de nos cultivateurs; après avoir supprimé la catégorie de la race mancelle, il a supprimé celle des races françaises diverses, tandis qu'il attribue à la race normande quarante-quatre prix, d'une valeur de 9,445 francs, sur lesquels nous n'avons rien à prétendre. Que reste-t-il pour nos petits éleveurs? La troisième catégorie, celle des croisements Durham, comprenant vingt-cinq prix, d'une valeur de 4,800 francs. Ici encore, nous devons signaler les succès de M. Lépine, de M. le marquis de Nicolay, de M^{lle} de Rougé, de M. le marquis de Talhouët-

Roy, et de notre Ferme-École auxquels nous sommes heureux d'adjoindre M. Pichon, fermier à Auvers-le-Hamon, qui a obtenu un premier prix. Le contingent de la Sarthe, dans cette catégorie, est de douze prix, d'une valeur totale de 2,023 francs ; ce résultat est très-satisfaisant sans doute, mais il serait à désirer que le nombre de prix attribués à cette catégorie fût doublé pour permettre à nos fermiers d'entrer sérieusement en lice avec les propriétaires.

Espèce ovine.

L'espèce ovine joue un rôle secondaire dans la Sarthe, cependant elle était dignement représentée à Caen par M. Desvignes et la Ferme-École qui ont obtenu cinq prix, d'une valeur de 773 francs sur un total de 3,780 francs attribué à cette classe d'animaux.

Espèce porcine.

M. Desvignes, dont l'exposition était hors ligne, n'a pas eu de peine à conquérir les premiers prix des races étrangères et le prix d'ensemble de l'espèce porcine.

La race craonnaise, si estimée et si répandue dans la Sarthe, n'avait pas de représentant à Caen.

Animaux de basse-cour.

M^{me} Aillerot (de la Flèche) a soutenu à elle seule la vieille réputation de nos animaux de basse-cour. Le prix d'ensemble lui était bien acquis, car elle a obtenu treize prix sur vingt-huit attribués à cette exposition.

Matériel agricole.

MM. Gerbouin frères (de Sablé) étaient les seuls exposants de la Sarthe dans la division des machines. Leur exposition, qui ne comprenait pas moins de treize instruments d'intérieur et d'extérieur, était une des plus remarquables. Aussi,

à la suite des épreuves faites sur le terrain, le Jury leur a-t-il décerné le premier prix de herses, le deuxième prix de faucheuses, le premier prix de faneuses et le deuxième prix de râpeaux à cheval.

Signalons en passant les charrues de MM. Pinel, Fondateur et Louis, la faucheuse Hornsby et Sons, qui a mérité le premier prix ; la machine à battre Brouhot, recommandable par la régularité de sa marche, la solidité et la bonne proportion de ses organes et la modicité de son prix ; enfin les machines Albaret et Gautreau, le pressoir Mabillet et la pompe Noël.

La Société d'Agriculture, Sciences et Arts applaudira sans doute à ces brillants succès, dus au mérite de quelques hommes qui s'avancent courageusement dans la voie du progrès agricole pour l'éclairer et en rendre l'accès plus facile à la grande armée des cultivateurs ; mais, en même temps, elle recherchera les causes de leur isolement dans cette lutte pacifique, où les intérêts économiques de notre département sont engagés, et les moyens les plus propres à lancer les gros bataillons ruraux à la suite de cette avant-garde de notre état-major agricole.

De l'examen rétrospectif des résultats généraux des concours régionaux, il nous semble résulter que l'ancienne population bovine de la Sarthe, composée de races mancelles et normandes, ne prend aucune part au mouvement agricole de la région ; il en est de même de l'espèce ovine ; en sorte que les encouragements destinés aux races françaises n'atteignent plus leur but dans notre département. Par contre, la Sarthe se place depuis quelques années au premier rang de la région dans le grand mouvement agricole qui entraîne vers le croisement Durham et le croisement Southdown nos vieilles races de boucherie des espèces bovines et ovines. Nos associations agricoles, nos comices doivent-ils enrayer cette transformation de nos étables en continuant à distribuer inutilement leurs encouragements à quelques tristes spécimens de ces races abâtardies, qui sont la résultante de systèmes de culture épuî-

sants et ruineux ; ou bien doivent-ils suivre avec résolution l'impulsion donnée par les hommes d'État, les économistes, les inspecteurs généraux et tous les agronomes qui dirigent si sagement notre administration centrale de l'agriculture ?

Le moment est venu de résoudre cette question. Un concours départemental s'organise au Mans, le 18 septembre prochain. Qu'il soit le rendez-vous de tous les agriculteurs, de tous les présidents de nos comices, et l'examen comparatif des diverses catégories d'animaux exposés sur le quinconce des Jacobins imposera à tous les convictions nouvelles qui ont déjà pénétré dans nos cercles agricoles les plus avancés (1).

La Pilletière, le 7 août 1875.

P. DE VILLEPIN.

(1) Le *Bulletin* de la Société n'ayant été publié qu'à la fin du troisième trimestre, ce vœu de M. de Villepin n'a pu y être inséré qu'après le Concours départemental annoncé.

DESCARTES ET LEIBNITZ

ENVISAGÉS

COMME PHYSIOLOGISTES ET MÉDECINS

Par M. le docteur LIZÉ, Membre titulaire.

Descartes a beaucoup écrit sur la médecine ; il connaissait l'anatomie de son temps ; il savait plus de physiologie que les plus grands docteurs de son époque ; il faisait des expériences et pratiquait des vivisections ; contre la Faculté de Paris, il a soutenu et vulgarisé la découverte de Harvey ; dans son magnifique traité de *dioptrique*, il a établi sur des bases inébranlables la véritable théorie de la vision ; il a écrit sur l'hygiène, sur la médecine légale, même sur la thérapeutique.

Il paraît qu'il donnait volontiers des conseils aux malades, et l'un de ses contemporains les plus illustres, Pascal, atteint déjà du mal qui devait l'enlever prématurément à la science, aurait désiré consulter Descartes et se serait bien trouvé de ses prescriptions.

Mais les nombreux écrits du grand philosophe sur la science médicale ne forment pas un corps d'ouvrage ; ils sont disséminés dans la volumineuse collection de ses œuvres et c'est de là qu'il faut les extraire pour en saisir l'ensemble et l'enchaînement. — Ce soin pieux a été pris par un de ces médecins qui savent trouver attrait et profit dans l'étude du passé, par M. le docteur Berthrand de Saint-Germain, qui fit paraître en 1869 un volume intitulé : *Descartes considéré comme physiologiste et médecin*.

Nous voudrions vous faire une analyse complète et substantielle de ces ouvrages, mais, comme le temps nous manque, qu'il nous suffise d'en mettre quelques fragments sous vos yeux.

Parmi les vérités physiologiques entrevues, soupçonnées ou légitimement induites de l'expérience ou du raisonnement par Descartes, on est étonné de rencontrer la base même sur laquelle repose la physiologie moderne, le point de départ de toute organisation, la cellule élémentaire. Certaines particules de matière arrondies par la force de la chaleur, voilà le point initial de toute plante et de tout animal : *In eo convenit formatio plantarum et animalium quod fiant à partibus materiæ vi caloris in orbem convolutæ.*

Si Descartes avait eu le microscope à son service, nul doute qu'il n'eût observé directement ce qui ne fut qu'une simple vue de son esprit.

A la vieille idée de la *coction*, dans l'acte de la digestion, l'illustre philosophe a substitué une idée neuve, hardie et vraie, celle de la *dissolution*. Il a deviné le suc gastrique. « Les viandes, dit-il, se digèrent dans l'estomac par la force
« de certaines liqueurs qui, se glissant entre leurs parties,
« les séparent, les agitent et les échauffent, ainsi que l'eau
« commune fait celles de la chaux vive, ou l'eau-forte celles
« des métaux. »

Ce grand initiateur a soupçonné la théorie Lavoisienne de la respiration. « L'air de la respiration, dit-il, se mêlant
« aussi en quelque façon avec le sang, avant qu'il entre dans
« la concavité gauche du cœur, fait qu'il s'y embrase plus
« fort, et y produit des esprits plus vifs et plus agités. »

N'est-ce pas là une intuition étonnante de la théorie de la combustion ?

Il a connu, défendu, propagé la découverte de la circulation du sang, et il l'a exposée d'une manière aussi claire que précise. Il a eu une idée très-nette de la circulation capillaire et de son rôle dans les phénomènes de la nutrition.

Il faut lire dans ses ouvrages les idées originales qu'il émet sur le système nerveux, sur les sens, les passions, sur les corrélations de l'âme et du corps, sur les influences réciproques du physique sur le moral ; sur la thérapeutique qu'il réduit presque à cet aphorisme naturiste : *beaucoup de soins et peu de remèdes* ; sur l'hygiène dont l'expérience et le bon sens dictent les règles : sobriété, activité, recherche des pensées agréables.

La médecine légale elle-même fixa l'attention de Descartes. L'étude approfondie du physique et du moral de l'homme et leur influence réciproque devaient l'y amener. Il démontre en effet que nous ne sommes pas tous libres au même degré ni chacun également en toutes circonstances, et que, même dans l'état de santé et sans qu'il y ait aliénation mentale proprement dite, la responsabilité de nos actes est souvent atténuée, quelquefois même abolie, par la fougue du tempérament et la violence des passions qui font taire la raison et subjuguent la volonté ; puis, devant l'esprit moderne, il appelle de tous ses vœux une jurisprudence plus clémentine que celle qui règne à son époque.

Évidemment, dit M. le docteur Berthrand de Saint-Germain, Descartes n'a pas observé, dans l'interprétation de la nature, la sage réserve que les règles tracées dans sa *Méthode* auraient dû lui imposer, il ne s'est pas borné comme Galilée à une déduction rigoureuse des faits. Entraîné par un insurmontable besoin d'explication, il a procédé *à priori* ; il a soumis tout à ses calculs et aux principes géométriques, pour lesquels il avait une prédilection particulière ; il a entassé hypothèse sur hypothèse. Mais dans cet entraînement, s'il a pris trop souvent des idées nettes ou nettement exprimées pour des idées claires et démonstratives, il est à remarquer qu'il n'a jamais eu recours pour sortir d'embarras, aux causes occultes, aux causes premières, ni même à la cause des causes. Non qu'il méconnût les causes premières et la première de toutes les causes ; personne n'a proclamé plus

hautement et plus constamment l'existence d'une intelligence suprême dans l'univers et celle d'une intelligence finie et distincte du corps dans l'homme. Aucune vérité mathématique ne lui paraissait plus évidente, plus solidement établie, plus facile à démontrer.

La pensée si différente de tous les produits matériels et qui les domine, est pour lui la base de toute certitude, et le principe de la pensée, l'essence même de l'être ; mais dans le monde physique, il ne voit que des phénomènes soumis à des lois inhérentes à la matière ; ou plutôt il ne voit que de la matière en mouvement et produisant par des mouvements variés à l'infini des combinaisons réalisables.

Ne croit-on pas entendre parler nos physiologistes contemporains ?

On peut avancer que Descartes a fait une révolution et une école en médecine comme en physique et en métaphysique. Il y a eu des médecins cartésiens et des chaires de médecine cartésienne en France, en Hollande et en Italie. Il y a eu en médecine, une école qui a suivi le mécanisme du grand philosophe et qu'on a désignée sous le nom d'*Ecole Iatro-mécanique*. Borelli a été le plus illustre représentant de cette école, et son célèbre ouvrage *Sur le mouvement des animaux* (de *Motu animalium*) n'est que le développement des principes physiologiques de Descartes.

Si des médecins de cette école ont voulu faire tourner au profit du matérialisme le mécanisme physiologique cartésien, il n'est pas juste de rendre responsable de cette confusion le philosophe qui a si complètement séparé l'âme du corps, tandis qu'il faut lui attribuer les grands services rendus par cette école.

Non-seulement la physiologie de Descartes a débarrassé la science de toutes les *causes occultes* et mystérieuses, de toutes ces âmes, esprits ou archées qui détournaient de l'observation des phénomènes, mais aussi, par cela même qu'elle se fondait exclusivement sur l'anatomie, elle a contribué aux

progrès de l'étude des organes et de leurs fonctions, et conséquemment aux progrès de l'art de guérir.

Dans la séance du 12 juillet 1873, à l'Académie des Sciences morales et politiques, M. le docteur F. Papillon, si prématurément enlevé à la science, lisait un mémoire intitulé : *Leibnitz physiologiste, naturaliste et médecin*.

Comme Descartes, Locke et Berkeley, Leibnitz était versé dans la physiologie et a consacré une bonne part de ses méditations à la médecine, et si par sa doctrine il a contribué grandement à l'avancement de ces sciences, il y a coopéré aussi d'une manière plus directe par ses conseils et par l'inspiration qu'il a communiquée à plusieurs médecins célèbres.

Mais avant de faire ressortir les services rendus par Leibnitz à la physiologie, à la médecine et à l'histoire naturelle en général, M. Papillon expose les doctrines de l'auteur de la *Monadologie* sur la biologie et examine successivement : 1° L'essence de la vie; 2° les monades, en qui réside la vie; 3° la diffusion de la vie, et 4° la continuité de la vie. Faute de temps, nous ne reproduisons de ce remarquable exposé qu'une citation qui se rapporte à la diffusion de la vie et que le docteur Papillon emprunte à la *Monadologie* : « Il y a, » dit Leibnitz, « un nombre de créatures, de vivants, d'animaux « d'entéléchies, d'âmes dans la moindre partie de la matière. « Chaque partie de la matière peut être conçue comme un « jardin plein de plantes et comme un étang plein de poissons. Mais chaque rameau de la plante, chaque membre de « l'animal, chaque goutte de ses humeurs est encore un tel « jardin et un tel étang. Et quoique la terre et l'air interceptés entre les plantes du jardin, et l'eau interceptée entre « les poissons de l'étang ne soient point plante ni poisson, « ils en contiennent pourtant encore, mais le plus souvent « d'une subtilité à nous imperceptible. Ainsi, il n'y a rien

« d'inculte, de stérile, de mort dans l'univers, point de
« chaos, point de confusion qu'en apparence. On voit par là
« que chaque corps vivant a une entéléchie dominante,
« mais les membres de ce corps vivant sont pleins d'autres
« vivants, plantes, animaux, dont chacun a encore son enté-
« léchie. »

Cette doctrine de la diffusion de la vie est dans un rapport étroit avec l'idée des monades vitales qui sont des « unités substantielles, indivisibles, ingérables et incorruptibles, toujours innées à des corps organiques diversement transformables. » Il en résulte que la naissance et la mort ne sont que des changements dans l'ordre et le concert de ces principes éternels de la vitalité. « Ces conceptions de Leibnitz, dit le docteur Papillon, « et c'est ce qui les rend admirables, — sont le résultat immédiat de l'intuition, le triomphe du génie métaphysique. Elles sont *a priori* absolument vraies, et on peut mesurer les progrès de la biologie à la proportion des découvertes en accord avec la doctrine Leibnitzienne de la vie et de la mort. » On comprend que Leibnitz ait suivi avec une attention soutenue les observations faites dès cette époque à l'aide du microscope, et il importe de constater que ses vues théoriques ont été de plus en plus confirmées par la science expérimentale.

Il n'est pas étonnant qu'un métaphysicien ayant les doctrines et les tendances qui viennent d'être indiquées se soit senti attiré vers la médecine. Descartes aussi y pensait toujours. Il ne s'agissait pas, bien entendu, pour cet illustre penseur, de cet ensemble de pratiques qui constituent la profession de médecin. Il concevait la médecine à un point de vue idéal; il la considérait comme l'art d'élever et d'améliorer l'organisme, de perfectionner les conditions physiques et, par suite, les conditions intellectuelles de la nature humaine. Tel paraît avoir été aussi le sentiment de Leibnitz. Mais celui-ci, plus organique et plus pratique à certains égards, envisage directement les besoins les plus actuels et

les plus pressants de la médecine, et manifeste un désir ardent de voir les médecins s'engager dans des recherches vraiment utiles et dont il indique la direction.

Ce qui frappe surtout dans les opusculs médicaux de Leibnitz, c'est un vif sentiment de la réalité et de la nécessité de faire des expériences. « Ce philosophe, dit M. Papillon, « auquel on a reproché d'être chimérique, était au contraire « pénétré de l'importance des observations exactes et rigou-
« reuses, des expérimentations précises et multipliées. Il « avait un système métaphysique de la vie et de la mort, une « conception philosophique qu'il considérait avec raison « comme un instrument général de progrès, et qu'il propo-
« sait avec confiance aux investigateurs occupés de recher-
« ches purement abstraites. Mais, d'autre part, il compre-
« nait avec une admirable clairvoyance, et beaucoup mieux « que les praticiens en général fort routiniers, le prix d'une « connaissance plus complète des faits eux-mêmes. Il poussait « de toutes ses forces aux études même empiriques, à la « collection persévérante des détails, convaincu qu'il faut « d'abord commencer par là et que le perfectionnement gra-
« duel de l'art est lié à la possession d'un nombre croissant « de bonnes observations. » L'auteur du mémoire cite, entre autres, un passage dans lequel Leibnitz insiste sur l'importance de la statistique médicale, sur les services qu'elle peut rendre, et fait connaître l'existence de relevés périodiques suivis, tant à Paris qu'à Londres, en Italie et ailleurs.

Leibnitz tout en considérant la médecine comme la plus importante des sciences naturelles, n'a pas négligé les autres. Il s'est notamment beaucoup occupé des plantes, et l'on a de lui une longue lettre sur la méthode botanique, dans laquelle il développe ce principe : qu'une classification naturelle doit être établie d'après la connaissance de la *nature totale* des choses qu'il s'agit de classer, d'après la connaissance de la constitution intérieure de ces choses et de leurs ressorts cachés.

Comme sur toutes les sciences auxquelles il a touché, Leibnitz a émis des idées nouvelles sur la géologie.

M. le docteur Papillon résume ainsi les résultat de ses études sur Leibnitz et principalement sur ses travaux de biologie : « L'histoire du développement ultérieur de ces sciences (de la vie), est le plus bel éloge qu'on puisse faire de la philosophie de ce grand homme. C'est une partie de sa gloire, comme l'histoire de la physique est une partie de la gloire de Descartes. C'est aussi un témoignage éloquent du souverain ascendant et de la persistante fécondité de tout ce qui procède de la raison : aussi bien, c'est l'opportunité d'accumuler les témoignages de ce genre, pour les opposer à l'empirisme de la science actuelle, qui m'encourage le plus à poursuivre ces études. Cet empirisme n'est pas tel cependant qu'il y faille voir une rupture avec la philosophie. Cette rupture est impossible. Ni l'orgueil qui la désire, ni l'ignorance qui la considère comme accomplie, n'empêcheront la philosophie de rester maîtresse de l'esprit. Rien ne fera que les idées qui donnent aux théories de la nature toute vertu, toute lumière ne soient pas filles de la pure activité spéculative. Rien ne retirera du tissu de la science les fils d'or que la main du philosophe y a introduits et qui en sont l'éclatante et solide parure. Vainement alléguera-t-on que le langage des sciences d'aujourd'hui n'a plus rien de commun avec celui des sciences d'autrefois, et que les démonstrations de l'expérience présente détruisent les affirmations de la raison passée. Les affirmations de la raison passée subsistent sous la terminologie d'invention récente. La présence réelle des idées de Leibnitz dans la biologie, en apparence la plus émancipée et la plus nouvelle, est un des faits qui le prouvent et qui méritent le plus d'être recommandés à la méditation des contempteurs de l'esprit. »

ÉTUDE

SUR L'OUVRAGE DE M. CHARLES GRAD

INTITULÉ

**Considérations sur les progrès et l'état présent des sciences
naturelles. — GÉOLOGIE**

Par M. Albert GUILLIER, Membre titulaire

Le travail de M. Grad (1) résume assez exactement l'état actuel de nos connaissances en géologie. Toutes les branches de la science y sont passées en revue par un savant autorisé. Nous allons chercher à en donner une idée.

L'ouvrage entier comprend neuf chapitres. Après les considérations générales, formant l'objet du premier chapitre, le suivant nous donne l'histoire de la géologie. On y voit que les anciens, Hérodote en tête, savaient apprécier d'une manière assez juste les phénomènes géologiques les plus importants, puis, qu'ensuite la science est devenue stationnaire, qu'au moyen âge les fossiles étaient considérés comme « jeux de la nature » et que Voltaire, à une époque plus éclairée, prodiguait des sarcasmes aux pèlerins de la Terre sainte « qui avaient porté des coquillages au haut des montagnes pour prouver le déluge par supercherie. » Léonard de Vinci et Bernard de Palissy donnèrent à la présence des fossiles sa véritable signification ; mais leurs voix furent peu écoutées, et ce n'est guère que dans notre siècle que la géologie put, en s'appuyant sur la minéralogie, la stratigraphie et la paléon-

(1) Extrait du *Bulletin* de la Société d'Histoire naturelle de Colmar, 14^e et 15^e année, pages 315 à 428. — Juillet 1874.

tologie, obtenir la place qui lui convient parmi les sciences naturelles, grâce surtout aux admirables travaux de Brongniart, Cuvier, de Buch, Élie de Beaumont, Dufrenoy, etc., etc.

Dans son chapitre III l'auteur expose les systèmes de montagnes, d'après Élie de Beaumont, cette grande conception dont les détails peuvent avoir besoin d'être revus à nouveau, mais qui s'appuie sur des faits indiscutables ; M. Grad donne d'ailleurs, ce qui à notre connaissance n'existait que dans le *Prodrome de Géologie* de M. Vezian, l'âge relatif des divers systèmes.

Le chapitre suivant est consacré au réseau pentagonal ; on sait qu'après avoir achevé l'étude de ses Systèmes de soulèvement, Élie de Beaumont, frappé de la fréquence de certains angles de croisement, se demanda si les différents soulèvements n'appartenaient pas à un système régulier. Il fit circuler sur un globe terrestre des réseaux à mailles de formes diverses ; il lui sembla qu'un réseau formé par quinze grands cercles se coupant de façon à figurer douze pentagones sphériques, réguliers, ou formant un dodécaèdre pentagonal inscrit dans la sphère, reproduisait suffisamment les cercles de comparaison représentant les différents systèmes de montagnes. Le pentagone européen a son centre près de Remda, au milieu de l'Allemagne ; les douze pentagones sphériques se décomposent en cent vingt-cinq triangles scalènes, pouvant se grouper sans déplacement en trente losanges ou vingt triangles équilatéraux, etc. Inutile d'entrer dans plus de détails sur toutes ces lignes abstraites, qu'Élie de Beaumont lui-même considérait comme purement idéales et qu'il ne donnait que comme de simples moyennes arithmétiques. Ce n'est que plus tard qu'il s'efforça de montrer le réseau pentagonal, non comme une abstraction géométrique, mais comme l'expression d'un fait matériel dont la structure du globe manifeste clairement l'empreinte.

M. Charles Grad, malgré les doutes que lui inspire la théorie d'Élie de Beaumont, ne se prononce cependant pas d'une

manière définitive, en raison, surtout, du peu de renseignements géologiques que nous possédons sur les contrées hors d'Europe.

Le chapitre V est consacré aux cartes géologiques. La carte du monde, celle de l'Europe et les cartes des différents pays sont successivement mentionnées; l'auteur fait remarquer que les trois quarts de la surface du globe sont couverts par les eaux et que les investigations géologiques embrassent à peine le tiers de la surface émergée. « Dès lors, comment s'étonner de l'imperfection et des lacunes de la science ? Quoi ! l'Europe, la France nous ménagent encore de fréquentes surprises, sur un sol fouillé depuis cent ans par des milliers de chercheurs, et l'on voudrait que des événements dont l'ordre de succession est exprimé par des caractères et des faits épars, disséminés sur toute la surface terrestre, sans ordre apparent, se déploient déjà devant nos yeux, sans aucune obscurité ! »

La reproduction artificielle des métaux et des roches, et la géologie expérimentale en général, font l'objet des deux chapitres suivants. Beaucoup de minéraux naturels ont été reproduits avec tous leurs caractères chimiques et cristallographiques dans nos laboratoires ; on a reproduit aussi les contournements et la fissilité des schistes, les galets arrondis, les sables et le limon provenant de leur désagrégation ou de leur usure ; on a même fait artificiellement des météorites, de ces pierres qui « tombent du ciel, » et au moyen desquelles nous pouvons étudier, sur échantillons, en chimistes et en géologues, la structure et la composition des corps célestes. Le nom de M. Daubrée se place en première ligne quand il s'agit de géologie expérimentale, c'est surtout à lui que l'on doit la connaissance intime des météorites et « leur reproduction artificielle ; l'imitation des types observés constitue un chapitre nouveau et fondamental de la géologie, sur lequel M. Stanislas Meunier, un jeune émule de M. Daubrée, a jeté de vives lumières : sur vingt-

« deux corps simples observés jusqu'à présent dans les météorites, il n'en est pas un qui n'appartienne aussi à la terre (1). N'y a-t-il pas là une preuve de l'unité d'origine du système solaire, que Laplace formulait naguère en disant que tous les corps qui composent ce système dérivent d'une même nébuleuse de composition homogène. »

Les deux derniers chapitres sont consacrés à la Paléontologie. « Vers la fin du xvi^e siècle, dit l'auteur, le potier Bernard de Palissy déclara à Paris que les coquilles pétrifiées ou fossiles, étaient de vraies coquilles, déposées par la mer aux lieux où nous les voyons. Mais les docteurs du temps appelaient ces pétrifications des « jeux de la nature » ; et longtemps après, Voltaire les attribuait encore à « une supercherie des pèlerins de la Terre sainte, s'efforçant de prouver le déluge. » En 1670, Augustin Scellac renouvela la déclaration de Palissy qui fut soutenue aussi par Leibnitz, puis Buffon la reproduisit à son tour et la rendit populaire. Qui ne sait quelles rêveries, quels systèmes fantastiques furent échafaudés pour expliquer l'histoire du monde d'après ces premières observations. Il était réservé à Cuvier d'élever la paléontologie au rang des sciences exactes, en exposant ses vues sur les animaux perdus dans une lecture fameuse sur les éléphants fossiles comparés aux espèces vivantes, faite à la première séance publique de l'Institut de France, le 1^{er} pluviôse an IV. Cette lecture mémorable a ouvert pour l'histoire naturelle l'ère des plus grandes découvertes. Dès lors la paléontologie accomplit de rapides progrès, et, en même temps qu'elle restituait à l'histoire du globe la connaissance des

(1) Ajoutons que l'analyse spectrale indique dans le soleil la présence du fer, du nickel, du chrome, du potassium, du sodium et du magnésium ; on y a aussi reconnu deux métaux nouveaux, dont l'un est le rubidium. A la suite de recherches subséquentes, on a fini par trouver sur la terre ces deux corps. Il est intéressant de voir découvrir ainsi d'abord, une substance dans le soleil et de constater ensuite sa présence sur notre terre.

« êtres perdus, elle portait la géologie dans sa voie véritable. » Nous ne suivrons pas l'auteur dans la description des principaux ouvrages de paléontologie et nous arriverons tout de suite aux considérations suivantes sur le développement de la vie, lesquelles terminent le travail que nous avons voulu analyser.

« Impuissante à résoudre toutes les questions posées par la genèse des êtres, la paléontologie fournit néanmoins des données positives sur leur mode de développement et sur l'apparition successive, à différentes époques, d'êtres doués d'une organisation de plus en plus parfaite. Sans tenir compte des corps détruits peut-être par le métamorphisme des premiers dépôts de sédiments, les fossiles découverts indiquent l'avènement de types de plus en plus parfaits, mais sans que le perfectionnement ait porté sur les organes isolés, ni sur chaque groupe d'animaux et de plantes. Si, dans l'embranchement des animaux vertébrés, les espèces les mieux douées sont venues en dernier lieu, des espèces supérieures ont souvent paru avant les espèces inférieures dans les divisions des mollusques et des zoophytes. Ce sont des plantes et des animaux exclusivement marins qui se montrent d'abord; des zoophytes, des mollusques, des articulés et des poissons ont vécu pendant les formations sédimentaires les plus anciennes; des végétaux terrestres couvrent ensuite les surfaces émergées de l'époque dévonienne, et des reptiles à respiration aérienne vivent pendant l'ère houillère; plus tard, les oiseaux viennent avec le grès rouge et le grès bigarré du trias, après lequel les premiers mammifères apparaissent, et l'homme lui-même semble remonter à la fin de l'époque tertiaire(1). Peut-être, ces dates d'apparition des diffé-

(1) Nous ne connaissons aucun fait positif qui démontre la présence de l'homme sur la terre à une époque aussi reculée; ce n'est qu'à l'époque quaternaire que l'on en trouve des preuves certaines. — Nous ferons remarquer aussi que les plus anciens sédiments ne renferment pas de

« rents types du règne animal seront-elles encore modifiées
« par des découvertes nouvelles, car la chronologie des formations géologiques n'est pas encore établie d'une manière
« définitive. Ce qui est certain, c'est la tendance manifeste
« de la nature à varier le degré de perfectionnement auquel
« s'élève l'organisation générale, sans cependant que le
« même plan organique lui-même se soit toujours perfectionné. Les types les plus parfaits sont venus après des
« types plus simples, mais sans que rien indique la dérivation des uns des autres par une évolution naturelle. Les
« mollusques et les coralliaires des terrains de transition
« étaient aussi bien doués, aussi parfaits que les animaux
« des mêmes classes qui les ont suivis dans la suite des âges
« et qui peuplent les mers actuelles. Les mammifères dont on
« a découvert les restes dans le trias offrent beaucoup d'analogie avec des espèces que nous avons encore sous les
« yeux. En somme, les espèces éteintes se rangent naturellement entre les espèces vivantes, et si certains groupes
« offrent aujourd'hui des espèces supérieures à celles d'autrefois, d'autres ont rétrogradé ou sont restés stationnaires;
« l'ensemble des caractères est devenu plus parfait sans
« indiquer pour cela une évolution constante et progressive
« d'un type à un autre. »

Les conclusions de M. Grad sont généralement admises aujourd'hui, elles sont en contradiction avec la célèbre théorie de Darwin, mais s'appuient sur le témoignage de plusieurs savants, et spécialement de M. Joachim Barrande qui a démontré d'une manière presque mathématique l'inexactitude des assertions de l'auteur anglais.

vertébrés et que ce n'est que dans le Silurien supérieur ou même dans le Dévonien que se trouvent les premiers poissons.

(Note de M. A. GUILLIER.)

Le Mans, 25 janvier 1873.

DOCUMENTS INÉDITS
SUR
L'HISTOIRE DU MAINE
AU XVI^e SIÈCLE

Par M. Arthur BERTRAND, Membre titulaire.

Les documents que nous publions aujourd'hui sont empruntés aux innombrables pièces que possède la bibliothèque de la rue Richelieu, à Paris, où nous avons eu la bonne fortune de les découvrir ; en les faisant imprimer, notre but est de les tirer de l'oubli, notre désir de les mettre à la portée de ceux qui s'occupent de l'histoire du Maine pendant les guerres de religion ; heureux si nous pouvons ainsi contribuer à faire préciser davantage quelques-unes des péripéties qui ont ensanglanté le xvi^e siècle.

Nos pièces appartiennent à des années trop éloignées entre elles pour nous permettre de chercher à refaire, même sous forme d'une esquisse sommaire, l'histoire du Maine pendant le règne des Valois ; le R. P. Dom Piolin, dans son *Histoire de l'Église du Mans*, a raconté, avec tous les développements nécessaires, les évènements des d'Angennes et les nombreux malheurs qui, à cette époque, ont éprouvé le diocèse du Mans. Nous nous contenterons donc, après quelques mots d'introduction, d'accompagner le texte même des documents des notes nécessaires pour en éclairer les points obscurs.

En l'année 1562, dans presque toutes les provinces de France, les protestants, auxquels la liberté des années précédentes avait permis de s'organiser et qui venaient d'achever leurs préparatifs, prenant pour prétexte l'événement purement fortuit appelé si pompeusement Massacre de Vassy, et

obéissant au mot d'ordre donné par le prince de Condé (1), se soulevèrent et s'emparèrent sans peine des villes dénuées de leurs défenseurs (2) ; ils y régnèrent en maîtres, y abolirent le culte catholique et firent partout main basse sur les trésors des églises (3) dont ils fondirent les métaux précieux et détruisirent les magnifiques objets d'art, héritage sacré des générations disparues.

Le Mans tomba d'autant plus facilement aux mains des huguenots (4), que les chefs du complot étaient des magistrats ayant à leur tête Jean de Vignolles, lieutenant particulier de la sénéchaussée (5). M. Chardon, dans la préface de son

(1) Voir Henri Martin, *Histoire de France*. Furne, 1857, in-8, tome IX, p. 122. Voir aussi Mourin, *la Réforme et la Ligue en Anjou*, Angers, 1856, in-8°, p. 26.

(2) Orléans, Lyon, Rouen, Meaux, Bourges, Poitiers, Angers, Angoulême, Blois, Tours, Vendôme, Beaumont. (Arrêt du 27 juillet 1562 dans les *Mémoires de Condé*, in-4°, tome 1^{re}, p. 92.)

(3) Voir *Discours du saccagement des églises de France*, par Dom Claude de Saintes. Verdun, in-8°, 1562, ou Paris, 1563. De curieux fragments des procès-verbaux des pillages de Poitiers et de Montmorillon, en 1563 ont été publiés dans le *Bulletin archéologique du Comité*. T. II, pages 405, 729, 736.

(4) Cette occupation du Mans par les huguenots est relatée dans le *Journal de Jehan de la Fosse*, publié par M. Edouard de Barthélemy, sous ce titre : *Journal d'un curé ligueur*. (Paris, Didier, 1865, in-12.) C'est en effet par erreur que dans sa note, page 48, l'éditeur a expliqué le M. par Mâcon ; l'occupation du Mans est caractérisée par l'assassinat d'un chanoine appelé Ruillé et non de Rigny, comme le dit Jehan de la Fosse.

(5) Les lieutenants particuliers étaient, après les lieutenants généraux, les véritables chefs de la justice dans les bailliages et les sénéchaussées. La royauté n'avait pas vu d'abord sans répugnance les baillis se décharger sur des lieutenants de leurs fonctions judiciaires ; aussi par diverses ordonnances leur a-t-elle prescrit de rendre la justice en personne ; mais elle finit par reconnaître que « les baillis et sénéchaux n'étaient gens idoines et capables pour le fait de la judicature », et autorisa, dès le commencement du xvi^e siècle, l'établissement de lieutenants dont les charges finirent par être érigées en titre d'offices. Pour étudier l'organisation judiciaire de la France pendant le xvi^e siècle et le commencement du xvii^e, je ne connais pas d'ouvrage plus précieux que ceux de Jean Chenu de Bourges : *Recueil d'édits sur créations d'estats*. Paris. *Livre des offices de France*, in-4°, Paris, 1620. *Recueil de réglemens notables*, in-4°, Paris, 1603. Ces ouvrages dont Brunet ne parle pas et que Nicéron a oublié de faire figurer dans

intéressante publication du registre du Consistoire (1), a fait ressortir le rôle important joué par les magistrats protestants dans tout ce qui fut au Mans organisation de l'Eglise réformée; celui de Vignolles y est nettement tracé : fort assidu aux séances du Consistoire, où il entra le 9 octobre 1561, Vignolles est certainement l'âme de cette conspiration qui aboutit, le vendredi saint, 3 avril 1562, au coup de main préparé depuis longtemps. L'information sur l'occupation du Mans dont la publication est due aussi à M. Chardon (2), contient des détails circonstanciés sur les actes de Vignolles (3) pendant cette fatale journée et pendant celles qui l'ont suivie jusqu'à la Sainte-Scholastique (4). Les protestants abandonnant alors Le Mans dévasté (5), allèrent ravager la Normandie

le catalogue des œuvres de Jean Chenu, contiennent, entre autres choses précieuses, des arrêts du Conseil d'Etat et du Parlement réglant les prérogatives et la juridiction des diverses autorités. Nous y trouvons relatés les divers arrêts cités par Ledru dans son Supplément à la Bibliographie du Maine (*Annuaire pour l'an XII*, pages 66 et 67). Voir *Recueil de réglemens*, pages 149, 150, 244, 245, 247, 409. *Livre des offices*, page 188. Nous y rencontrons aussi l'édit de création des lieutenants de robe courte et le rôle des prévôts des maréchaux. Ce qui regarde le Maine se trouve dans ce dernier ouvrage, pages 330 et 244.

(1) *Annuaire de la Sarthe* pour 1867, Monnoyer, in-18.

(2) *Annuaire de la Sarthe* pour 1868.

(3) L'hôtel que Vignolles habitait au Mans existe encore : il se trouve entre la place du Gué-de-Maulny et la rue de l'Ecrevisse, il s'appelle aujourd'hui *Hôtel du Grand-Louvre*. Un article lui a été consacré dans le n° 28 du tome I^{er} de la *Province du Maine*; mais au lieu de décrire cet intéressant édifice construit, dit-on, sur les plans de Simon Haye-neufve, l'auteur s'est borné à raconter le coup de main de 1562. Il serait intéressant d'étudier en détail cette curieuse construction.

(4) Voir Bondonnet, *Triomphe de sainte Scholastique*. La procession établie en commémoration de l'abandon de la ville, amena des plaintes des huguenots qui sont relatées dans les remontrances du 10 août 1584. (*Mémoires de Condé*, t. V, p. 277.)

(5) C'est à cette époque que fut détruit le Jubé de la cathédrale, dont le savant archéologue M. Hucher vient de faire connaître tous les détails par sa splendide reproduction du dessin d'un architecte contemporain; *Le Jubé du cardinal Philippe de Luxembourg à la cathédrale du Mans décrit... et reproduit en fac-simile*, par Eugène Hucher. Grand in-folio. Le Mans, Monnoyer, 1875.

où ils commirent des déprédations inouïes que nous ne pouvons détailler, mais dont le triste tableau se trouve dans l'ouvrage de M. Le Hardy (1).

De tous les documents contemporains il ressort qu'après avoir abusé de son autorité pour fomenter la sédition, Vigoules avait profité de la révolte pour commettre de nombreux crimes. Il semblait donc que, plus que personne, il devait subir les rigueurs des édits ; mais le cardinal de Rambouillet (2) qui avait reçu son abjuration, ainsi que le seigneur de Rambouillet (3), son frère, furent ses avocats auprès du

(1) *Histoire du protestantisme en Normandie*, par G. Le Hardy. Caen, 1869, in-8°. Voir aussi de Thou, *Histoire universelle*, in-4°. Londres 1734, tome IV, p. 242.

(2) Charles d'Angennes, cardinal de Rambouillet, deuxième fils de Jacques d'Angennes et d'Isabeau Cotereau, dame de Maintenon, né le 30 octobre 1530, occupa l'évêché du Mans de 1536 à 1587 ; il fut fait cardinal par saint Pie V, en 1570. L'évêché du Mans possède son portrait qui porte cette inscription : « Charles d'Angennes, cardinal de Rambouillet. »

(3) Nicolas d'Angennes, seigneur de Rambouillet, de la Villeneuve et de la Moutonnière, vidame du Mans et sénéchal du Maine, frère du cardinal, fut, sous Charles IX et Henri III, lieutenant général des armées et capitaine des gardes. D'après Beauvais-Nangis, il aurait fait partie du conseil intime où fut décidée la mort du duc de Guise, en 1588. (*Mémoires du marquis de Beauvais-Nangis*, édités par la Société de l'histoire de France, in-8°, 1862, p. 44.) C'est par erreur que, dans sa note, M. Montmerqué avance qu'il fut « vice-roi de Pologne avant que Henri III eût pris possession de ce trône électif. » M. le Marquis de Noailles, dans son important ouvrage : *Henri de Valois et la Pologne en 1572*, indique le but du voyage de Nicolas d'Angennes (voir tome II, p. 387 ; tome III, p. 487-491) et publie deux documents relatifs à sa mission ; mais il commet un anachronisme en lui donnant, en 1573, le titre de marquis sous lequel est surtout connu son fils Charles, époux de la célèbre Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet. Voir aussi sur la mission de d'Angennes en Pologne, la lettre insérée à la page 139 du tome IX des *Archives curieuses de l'histoire de France : extrait des lettres d'un gentilhomme de la suite de M. de Rambouillet, ambassadeur du Roy au royaume de Pologne*, de Cracovie, le 12^e jour de décembre, 1573.

Quant à sa complicité dans les meurtres de Blois, les ligueurs avaient sur ce point une conviction si absolue, que, lors de la conférence de Suresnes, ils ont témoigné une invincible répugnance à entrer en relation avec lui. Rambouillet crut devoir se justifier, nous avons de cet incident deux versions contemporaines : la version royaliste dans les *Mémoires*

roi et obtinrent de Charles IX, le 14 octobre 1572, deux mois après la Saint-Barthélemy, les lettres que nous publions aujourd'hui, qui, le relevant de la déchéance dont le frappait le récent édit, le rétablirent dans son office de lieutenant particulier du sénéchal.

Notre document n° 2 montre que l'opinion favorable à Vignolles n'était pas unanime comme le proclamaient ses patrons : au moment même où les Rambouillet obtenaient de la cour sa réhabilitation, le maréchal de Cossé (1), gouverneur de la province, donnait ordre de le faire arrêter et déclarait que « le roi ne voulait se servir de tel factieux. » Le président du Présidial (2), Jean Le Peltier (3), qui nous a fait

d'Estats..... en suite de ceux..... de Villeroy, Paris, in-12, 1665, tome IV, p. 117, et celle des ligueurs dans les *procès-verbaux des états de 1593*, p. 175, publiés dans la *Collection des Documents inédits*, in-4°. — Voir la généalogie de la famille d'Angennes dans le P. Anselme, tome II, p. 426.

(1) Arthus de Cossé, seigneur de Gonnor, comte de Secondigny, etc., deuxième fils de René de Cossé et de Charlotte Gouffier, maréchal de France, grand panetier du roi, gouverneur de Touraine, d'Anjou et de l'Orléanais, etc. Il mourut le 15 janvier 1582. (Voir son éloge dans les *Additions de Le Laboureur aux Mémoires de Castelnau*, t. II, p. 532.)

(2) Les sièges présidiaux ont été créés par un édit donné par Henri II à Fontainebleau, en janvier 1531 (vieux style). C'était un tribunal à la fois criminel et civil, jugeant, selon les cas spécifiés par l'édit, en premier ou en dernier ressort et recevant, dans la limite de sa juridiction, les appels « des sièges particuliers et subalternes étant sous iceluy siège. » Dans l'édit de Reims, en mars 1531 (vieux style), établissant les trente-deux sièges présidiaux, nous trouvons ainsi fixée la juridiction de celui du Mans : « En la ville du Mans, siège présidial pour la sénéchaucée du Mayne, huit Conseillers, et un greffier d'Appeaux, auquel siège présidial ressortiront le siège dudit Mans, les sièges du Chasteau-du-Loir, Laval, Beaumont, Sainte-Suzanne, Chasteau-Gontier, La Flèche, et Mayne-le-Juaiz, Sablé, et La Ferté-Bernard. » Le traitement des huit conseillers était de 1,600 livres par an. En 1597, la juridiction du Présidial fut restreinte par la création obtenue par Guillaume Fouquet, marquis de la Varenne, général des postes, d'un siège présidial à La Flèche. (Voir Jean Chenu, *Livre des offices et Recueil de réglemens*.)

La *Revue de l'Anjou* a publié en 1852 et 1854 des articles de MM. Métivier et de Beauregard sur l'origine et les attributions du Présidial.

(3) Jean Le Peltier, fils de Pierre Le Peltier, syndic du Mans, et de Jeanne Le Royer, épousa Jeanne Deniau, de Fresnay. Il n'en eut pas d'en-

connaître cet ordre, semble l'approuver pleinement. Dans une lettre énergique et dont le style concis tranche si complètement avec les phrases longues et embrouillées de l'époque, il indique les motifs qui justifiaient cette mesure, et passe en revue les désastres causés par cet étrange collaborateur (1) qu'on voulait lui rendre et dont il était si bien placé pour connaître tous les crimes. Il semble avoir peine à croire à la réalité de cette réhabilitation survenant au milieu d'une information basée sur tant de sérieux griefs, et réclame sur ce point des instructions précises. Cette lettre nous a paru curieuse à plus d'un titre, et nous croyons qu'on ne la lira pas sans y trouver un certain intérêt.

Les trois documents de 1575 ont été écrits par le chef de la puissante famille d'Angennes : Nicolas, seigneur de Rambouillet, celui-là même dont nous venons de parler.

En 1575, la situation de la France était fort critique : les protestants soulevés de tous côtés faisaient de vigoureux efforts, les reîtres passaient le Rhin (2) et le frère même du roi, le duc d'Alençon, quittait la cour (3) et prenait le commandement des mécontents, dont il cherchait à coordonner les forces. Le roi se crut assez menacé pour convoquer dans le royaume le ban et l'arrière-ban (4). Nicolas d'Angennes, qui était sénéchal du Maine et qui, à ce titre, devait com-

fant. (Voir la *Généalogie* de la famille Le Peltier, dans la deuxième partie de l'*Histoire de Sablé*, p. 136 à 153.)

(1) Le lieutenant particulier était de droit membre du Présidial et le présidait à défaut du président et du lieutenant général.

(2) Cette invasion fut en grande partie arrêtée le 10 octobre, par la victoire que le duc de Guise remporta sur les reîtres à Port-à-Binçon, entre Château-Thierry et Épernay. (Voir *Mém. de Claude Haton* ; M. de Bouillé, *Histoire des ducs de Guise* ; de Croze, *Les Guises, les Valois et Philippe II.*)

(3) Voir dans L. Merlet (*Lettres des rois... aux habitants de Chartres*, in-8°, Orléans, 1855) le texte de la lettre du 27 septembre par laquelle Henri III annonce que son frère a quitté la cour.

(4) Claude Haton, dans ses précieux mémoires, dont nous devons la publication au regretté M. Bourquelot, parle de cette convocation, page 786, et indique combien peu de forces produisit cette levée extraordinaire.

mander l'arrière-ban, fit tout ce qu'il put pour organiser les ressources que fournissait la province; il était en état de marcher en avant dès le 24 septembre. Les documents que nous publions témoignent de son activité. Il sera utile de les rapprocher de ceux que possède la Bibliothèque du Mans.

Nous donnons ensuite le texte de deux pièces datées de 1588, et relatives à un essai infructueux tenté, le 20 juillet de cette même année, pour faire tomber Le Mans au pouvoir du parti qui, lors de la journée des Barricades, l'avait emporté sur le roi (1).

Presque toutes les villes de France avaient acclamé la victoire du peuple de Paris. Le Mans ne s'associa pas à ce mouvement et resta soumis à Henri III, à qui on députa l'adjoint Berthelot pour assurer le monarque de l'obéissance inviolable des habitants. Cette fidélité ne les exempta pas de bien des malheurs; car la province eut fort à souffrir des troupes royales, ainsi que le témoignent la plainte très-vive de l'avocat du roi Danguy (2), et les deux curieuses lettres publiées par le R. P. Dom Piolin (3). Le vif mécontentement causé par ces ravages décupla les forces de la Ligue; aussi, le 20 juillet, une partie de la population se soulevait, la Motte-Serrant (4) et Boisdapphin (5) pénétraient dans la

(1) Voir les détails sur la journée des Barricades que donne la lettre du 13 mai 1588, insérée à sa date dans les *Négociations de la France avec la Toscane*, publiées par A. Desjardin dans les *Documents inédits*. M. de Hübnér dans son importante *Histoire de Sixte-Quint* (3 vol. in-8°, Paris, Franck, 1870, tom. II, p. 189-200), raconte l'impression que produisit sur le pape la nouvelle du 13 mai 1588.

(2) Archives municipales, n° 243. Voir sur les avocats du roi, le titre XIV du *Livre des offices* de Jean Chenu.

(3) Dom Piolin, V, 544. Elles se trouvent aussi aux pages 46 et 53 du *recueil H*. Ce volume est le huitième de la collection dite *Recueil alphabétique* (34 vol. in-12, Fontenay, Luxembourg, Paris, 1745-1761). Elles sont également insérées au tome XII des *Archives curieuses de l'histoire de France*, 27 vol. in-8°.

(4) Claude de Brie, seigneur de la Motte-Serrant, gentilhomme angevin, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances du roi.

(5) Urbain de Laval, fils de René II de Laval et de Jeanne de Lenon-

ville, dont ils furent sur le point de se rendre maîtres. Ce coup de main eut un certain retentissement, car nous le trouvons relaté dès le 26 juillet 1588, dans la très-curieuse correspondance où les agents de la Toscane résidant à Paris et chargés de tenir le Grand-Duc (1) au courant de ce qui se passait, ont inscrit au fur et à mesure, et selon qu'ils venaient à leur connaissance, les événements contemporains; cette correspondance aujourd'hui publiée jusqu'à la fin du règne de Henri III forme une véritable histoire de France qui, écrite au jour le jour, est très-intéressante à étudier.

Voici la traduction du passage dans lequel le médecin de Mantoue, Cavriana, qui tint la plume pendant la fin du règne de Henri III, relate l'événement dont nous nous occupons.

court-Nanteuil, sa seconde femme, épousa Madeleine de Montéclair, dame de Bourbon, d'Airon, etc., et vécut jusqu'en 1629.

Gouverneur pour la Ligue du Maine et de l'Anjou, il joua dans ces provinces un rôle considérable (Dom Piolin, livre XXX; Dom Taillandier, suite de l'*Histoire de Bretagne* par Dom Morice, livre XIX; Mourin, *La Réforme et la Ligue en Anjou*). Il fut député aux états généraux de 1588 et incarcéré par ordre d'Henri III, après les meurtres des Guises, et à ceux de 1593 où il ne put assister et se fit remplacer par Jehan de Blony, seigneur de Pincé, auquel il remit un pouvoir daté de Laval, 20 février 1593, et inséré *in extenso* dans les procès-verbaux de la noblesse (*Etats Généraux de 1593*, p. 582).

Le tome VI de la *Correspondance de Duplessis-Mornay* (Paris, 1824, 12 vol. in-8°) a conservé de nombreuses traces des négociations auxquelles ont donné lieu la reconnaissance de Henri IV par Bois-Dauphin et le désarmement de ses troupes. Cette reconnaissance, décidée en principe depuis plusieurs mois, eut lieu seulement au milieu de 1595. (Voir dans le *Recueil des édits et articles accordés par le roy Henri III pour la réunion de ses sujets*, 1596 ou 1613, p. 89, l'édit pour Bois-Dauphin donné à Lyon en août 1595.)

Dès le 12 septembre suivant, Henri IV appelait Bois-Dauphin au secours de Cambrai. (*Lettres missives*, tom. IV, p. 400.)

Le 23 novembre 1593, Bois-Dauphin avait acheté pour 90,000 livres, du duc de Mayenne, la terre de Sablé qui, le 7 janvier 1602, fut érigée, en marquisat-pairie par le roi dont les lettres patentes sont conservées parmi ses ordonnances aux Archives nationales.

(1) Saint Pie V, par une bulle du 27 août 1569, avait accordé aux ducs de Toscane le titre de Grand-Duc.

« J'oubliais (1) de raconter, écrit-il le 26 juillet, ce qui vient de se passer dans le Maine : un prédicateur, dans l'un de ses sermons, avait parlé du Roi en termes pleins d'irrévérence, ce qui lui avait attiré de son évêque un blâme sévère ; il en tint si peu compte, que le lendemain il redoubla de violence ; ayant été menacé de la prison par le prélat, il demanda secours au peuple qui, appelant à son aide les gentilshommes ligueurs du voisinage et les faisant pénétrer dans la cité, contraignit à coups d'arquebuse l'évêque à se retirer dans le château (2) de cette ville appelée Le Mans, située du côté de Vendôme. Le prélat fut vivement pressé et en grand danger d'être pris ; heureusement pour lui, le Roi le secourut à temps et mit fin à cette guerre, fruit des discordes de ces gens d'église..... Cet évêque (3) est frère du cavalier le plus accompli que je connaisse ; il appartient à la famille de Rambouillet et a résidé à Florence autrefois. »

Nous avons cru devoir donner ce passage en entier, parce

(1) *Négociations de la France avec la Toscane*, 4 vol. in-4°, Paris, tom. IV, p. 302.

« Mi scordavo dirle, che al paese du Maine, un predicatore, parlando « indiscretissimamente al popolo del Re, fu agramente ripreso dal vescovo « del luogo ; il predicatore, sprezzando la correzione, parlò ancora peggio « il dì seguente ; e, minacciandolo il vescovo di carcere, egli ebbe ricorso « al popolo ; il quale, avendo avvertito certi gentiluomini Ligarii vicini, « li ritirò dentro alla città, e cacciò il vescovo a colpi di archibugio nel « castello della città, detto Le Mans, verso Vendôme, e lo assediava con « speranza di pigliarlo. Ma il Re, mandatovi soccorso, ha fornito la guerra « nata tra questi homini ecclesiastici..... Il vescovo e fratello del più da « bene cavaliere che si possa desiderare, ed è della famiglia di Ram- « bouillet, ed è stato a Fiorenza altre volte. »

(2) Le château du Mans était au nord-est de la cathédrale, dans l'intérieur de ce que M. Hucher appelle enceinte de la cathédrale et de l'évêché. (Voir *Etudes sur les monuments de la Sarthe*, par M. E. Hucher. Le Mans, Monnoyer, 1836, in-8°.)

(3) Claude d'Angennes, frère de Nicolas d'Angennes, était né à Rambouillet, le 26 août 1538 ; il fut évêque de Noyon en 1577 et transféré, à la fin de 1587, à l'évêché du Mans qu'il occupa jusqu'au 15 mai 1604. C'était, au dire de dom Piolin (t. V, p. 531-635), un prélat pieux, charitable, sobre, continent et vivant dans la crainte de Dieu. Vers 1566, il avait été chargé d'une ambassade à Florence.

que cette correspondance avec la Toscane, dont le tome IV est publié depuis peu de temps, ne se trouve pas dans toutes les mains; il est du reste curieux de comparer ce récit avec le rapport qu'on trouvera plus loin. Il s'en éloigne à tel point, que nous aurions été tenté de l'appliquer à quelque événement antérieur au 20 juillet. Mais Louis d'Angennes ne parle que légèrement de l'agitation qu'il avait cru apercevoir quinze jours avant l'attaque dont il rend compte; d'un autre côté, ce détail caractéristique du récit de Cavriana, ce prédicateur soulevant le peuple (1), s'il eût été exact, aurait trouvé place dans le rapport au Roi comme symptôme de l'état des esprits dans la ville. Nous croyons donc que les deux récits sont relatifs au même événement. Fidèle à notre modeste rôle d'éditeur, nous ne chercherons pas à examiner si les Seize avaient intérêt à travestir les faits qui s'étaient produits au Mans, et si, en cette circonstance, ils ont jugé à propos de cacher aux Parisiens une partie de la vérité.

Le R. P. Dom Piolin a raconté le coup de main des ligueurs, ce n'est donc pas un fait nouveau que nous révélons; grâce cependant à la qualité de son auteur, notre document n'en est pas moins important: Louis d'Angennes, baron de Meslay, seigneur de Maintenon, était gouverneur du Mans; c'est donc un rapport officiel que nous avons la bonne fortune de faire connaître. Responsable de tout ce qui venait de se passer, d'Angennes cherche à pallier son insuccès et à s'excuser d'avoir transigé avec les rebelles; le Roi qui venait lui-même d'accorder au duc de Guise tout ce qu'il demandait (2), ne pouvait se montrer bien sévère pour son lieutenant et ne semble

(1) M. Charles Labitte a recueilli une foule de preuves de l'influence exercée par les prédicateurs à l'époque de la Ligue; son livre a eu deux éditions, la seconde malheureusement fourmille de fautes d'impression: *de la Démocratie, chez les prédicateurs de la Ligue*; in-8°, Paris, Durand, 1863.

(2) On peut comparer les exigences des ligueurs (*Sommaire des demandes de Messieurs les princes unis*, inséré dans le *Second recueil contenant l'histoire des choses plus mémorables advenues sous la*

pas l'avoir réprimandé d'une faiblesse que l'impopularité du parti royal rendait bien nécessaire.

La tentative du 20 juillet n'eut pas de suite; elle ne semble même pas, ainsi que le croit Dom Piolin, avoir amené le départ immédiat de l'évêque Claude d'Angennes, qui était encore au Mans le 27 juillet, alors que l'émotion était calmée. Le Mans restait au pouvoir du parti royal, pour ne le quitter (1) que le jour où l'explosion de mécontentement causée par les meurtres du duc de Guise et du Cardinal, son frère (2), devait décider la ville à entrer à son tour dans le parti de la Ligue.

Ligue, 1589, p. 609) avec les dispositions de l'édit de juillet 1588 (*Edict du Roy sur l'union de ses subjects catholiques*, vérifié en la cour de parlement le 21^e jour de juillet 1588, Ibid. p. 612.) — *Articles accordés au nom du Roy, entre la Royne sa mère d'une part et Monsieur le Cardinal de Bourbon, Monsieur le Duc de Guise, tant pour eux que pour les autres princes, prélats, seigneurs, Gentils-hommes, Villes, Communautés, et autres qui ont suivi ledit parti, d'autre part* (troisième recueil... de la Ligue, 1604, p. 56). Nous ignorons pourquoi les historiens indiquent ces derniers articles comme destinés à demeurer secrets (de Thou; in-4^o, Londres, 1734, tom. X, p. 324; de Bouillé, *histoire des ducs de Guise*, tom. III, p. 285; de Croze, *Les Guises*, tom. II, p. 99); les diverses éditions de *Mémoires de la Ligue* en reproduisant cette pièce la terminent par cette mention : *publiés en la cour de parlement, et par la ville et carrefours de cette ville de Paris, le 21 de juillet 1588*.

(1) Claude d'Angennes n'était plus au Mans depuis longtemps. Après avoir assisté aux États de Blois, il avait été envoyé à Rome demander l'absolution du roi. On trouve dans le *Sixte-Quint* de M. de Hübner des détails jusqu'ici inédits sur cette négociation. (*Sixte-Quint*, t. II, p. 225 à 244.)

(2) Voir dans les *Négociations de la Toscane*, t. IV, p. 868, une lettre du légat Morosini sur sa conduite lors de l'assassinat du duc de Guise; cette lettre dont le baron de Hübner n'a pas eu connaissance, complète son récit. (T. II, p. 208.)

I

1572, 14 octobre, de Paris.

CHARLES IX AU MARÉCHAL DE COSSÉ.

Lettres pour le restablissement du sieur de Vignolles, lieutenant particulier au siège du Mans. (Paris, Bibl. nat., fonds français, n° 3216, f° 12.)

Charles, par la grâce de Dieu, Roy de France, à nostre cher et amé cousin le conte de Segondigny, mareschal de France, gouverneur et nostre lieutenant général ès noz païs et duché d'Orléans, Touraine et le Maine, ou à nostre lieutenant en son absence, sénéchal du Maine, et autres justiciers et officiers et à chascun d'eulx, si comme à luy appartiendra, salut. Ayant esté certioiez et assertenez par nostre cousin le cardinal de Rambouillet de par le seigneur de Rambouillet, son frère, chevalier de nostre ordre, cappitaine de l'une de noz gardes et sénéchal du Maine, de l'intégrité et du bon, fidèle et loyal devoir que nostre amé et féal conseiller et lieutenant particulier au siège présidial du Mans, M^e Jehan de Vignolles a par cy devant faict en l'exercice de son office au contentement d'ung chascun, spécialement de la noblesse de nostre païs du Maine, qu'il en est demouré digne envers nous de singulière recommandation, et que combien qu'il eust cy devant faict exercice et profession de la nouvelle Religion, néantmoins il avoit icelle abjurée, et protesté mesmes ès mains de nostre cher cousin le cardinal de Rambouillet, comme son évesque, de servir l'Église catholique, apostolique et romaine, pour doresnavant y vivre et mourir soubz nostre obéissance ; de manière que maintenant qu'il est (grâces à Dieu) réduit et retourné au gyron de l'Église catholique, il ne fault point doubter que si par le passé, en estant distraict, il a esté si agréable au païs, il ne le soit encores davantaige que noz subjectz sont moins divisez de Relligion qu'ilz n'estoient par cy devant, et aurons a bon droict plus de confidence et d'assurance en luy et en sa probité, estant tesmoignée par les dessus dictz qui le cognoissent de longue main, et pareillement les affaires dudict païs du Maine que de nul autre que nous eussions peu commettre et

choisir en son lieu pour exercer son dict office, s'il eust persisté en ladicte nouvelle opinion; Pour ces causes, inclinans aussy à la supplication et Requeste qui faicte nous a esté par aucuns de noz especiaux serviteurs et ministres en sa faveur, avons, par l'avis de la Roynes, nostre très-honorée dame et mère, et nostre très-cher et très-aimé frère le duc d'Anjou et de Bourbonnoys, et autres princes et gens de notre conseil privé, estant chez nous dict et déclaré, disons et déclarons par ces présentes que nostre voulloir et intention est que ledict de Veignolles continue l'exercice de son dict office de lieutenant particulier tout ainsi qu'il a cy devant faict, feroit et faire pourroit; Et les déffences et interdictions que nous avons ordonné (1) estre faictes à tous noz officiers, tant de judicature que de finances estant de ladicte nouvelle Relligion, encores qu'ils abjurassent icelle, ne fussent intervenues; èsquelles, attendu le tesmoignage qui nous a esté rendu de luy par les dessus dictz, ne voulons qu'il soit aucunement ni entendu, ains l'en avons excepté et réservé, exceptons et réservons, et imposé et imposons silence à nostre procureur général; et davantaige, le tenant et réputant pour bon subject et digne serviteur, uny en nostre Relligion, ne voulons ne entendons luy estre aucune chose imputé pour le faict de ladicte nouvelle Relligion ne de toutes les choses qui en deppendent, et, à ceste fin, deffendons très-expressément à tous noz officiers, tant des cours souveraines que autres, de ne l'en reschercher, travailler ne molester ores ne pour l'advenir en aucune manière, comme chose abolie, oublyée et non advenue, à la charge qu'il vivra doresnavant selon les constitutions de l'Église Catholique, Apostolicque et Romaine. Si vous mandons et expressément enjoignons que de noz présens voulloir et intention et de tout le

(1) Le 22 septembre 1572. Cet édit est inséré dans les *Mémoires de l'estat de France sous Charles neuvesme*, Meidelbourg, 1578, in-8°, t. I, p. 301. L'éditeur protestant de ce curieux recueil a ainsi intitulé ce document : *Mémoires envoyez par le Roy à tous les gouverneurs et lieutenants de ses provinces pour destituer et démettre de leurs estats et charges tous ceux de la Religion encores qu'ils la voulussent abjurer réservé ceux qui sont pourvus de menus estats et offices, auxquels Sa Majesté permet de continuer leurs dils estats, pourvu qu'ils abjurent ladite Religion selon la forme d'abjuration qui est envoyée à cette fin*. La formule d'abjuration est imprimée en suite de l'édit, page 303.

contenu cy dessus vous faictes, souffrez et laissez jouyr et user ledict de Vignolles selon et ainsi que desus est dict, cessans et faisans cesser tous troubles et empeschemens au contraire. Car tel est nostre plaisir, none obstant les susdites deffenses et interdictions que ne voulons luy nuire ne préjudicier en aucune manière. Ains, pour les considérations susdites avons à icelles, pour bon regard et sans y préjudicier, en autres choses, dérogé et dérogeons par ces lettres présentes. Donné à Paris, le quatorziesme jour d'Octobre, l'an de grâce mil V cent soixante et douze, et de nostre Regne le douziesme. Signé, par le Roy, la Royne sa mère et Monseigneur, duc d'Anjou et de Bourbonnoys, son frère et lieutenant général, présent, Brullart.

II

1572, 27 octobre. Du Mans.

LE PRÉSIDENT LE PELTIER AU MARÉCHAL DE COSSÉ. (*Bibl. nat. f. fr. n° 3217, fol. 60.*)

*A Monseigneur le Mareschal de Cosse
(Cette lettre est d'importance.)*

Monseigneur, le commandement que vous feistes à Mons^r l'avocat du Roy de ceste ville, d'arrester le sieur de Veignolles prisonnier et que le Roy n'entendoit se servir de tel factieux, nous a mys en tel trouble par decza, que la Justice en est grandement retardée, d'autant que ayant esté ledit de Vignolles remys en son estat par Monsieur de Rambouillet, sans vouloir donner ne aux gens du Roy ne à ceulx de la ville communication desdictes patentes, ne mesmes entendre les particulières accusations dont j'avoys congnoissance, par information contre ledit de Veignolles, comme d'avoir pris ceste ville et Chasteau, rompu les églises, brisé les reliques, bruslé les temples, fait pendre les presbtres, favorisé les huguenots et avoir opprimé les Catholiques en justice ; bref avoir esté tel que le pays se fust garanty de plus de six millions s'il n'eust jamays eu ledict de Veignolles pour Juge ; sans mettre en ligne de compte la mort advenue de plus de deux mil bons habitans serviteurs du Roy, le moindre desquelz valloit myeulx que ledit de Veignolles. Et, néanmoins

tout ce que dessus, veult triumpber auourd'huy en la Justice par le support de Messieurs de Rambouillet au grand préjudice du pays, sur quoy je désire bien fort recevoir votre commandement et advis pour vous obéir en tout ce qu'il me sera possible, priant Dieu, Monseigneur, vous donner en parfaite santé bonne, longue et heureuse vie. Au Mans, ce xxvii octobre 1572.

(*Post-scriptum* autographe.) Monseigneur, je le trouve aussi chargé d'avoir dict, lors que le S^r de Montgomery passa par ceste ville : Adieu la Messe; voicy celluy qui a tué ung Roy. Il en tuera encores ung aultre. Cela me met en grande doute, et ne scay quel moyen je y doibx tenir, de peur qu'en la commission que m'avez envoyée, je soys veü dissimuler pour le service du Roy. Et néantmoins, je congnoys, pour dire vérité, que je me suscite des envieux et des ennemys.

Vostre très-humble et obeissant serviteur,

J. LE PELTIER, Président au Mans.

III

1575, 24 septembre. Du Mans.

NICOLAS D'ANGENNES (1) AU DUC DE NEMOURS. (*Bibl. nat. f. fr.*
n° 3323, fol. 102.)

A Monseigneur le duc de Nemours, pair de France.

Monseigneur, le courrier qu'il vous a pleu m'envoyer, arriva en ce lieu jedy au soir, ou je l'ay retenu attendant la réponse que me feroient Messieurs de Malicorne (2) et de Lavardin (3) sur ce qu'il vous a aussi pleu leur escrire. Et présentement, je viens

(1) Un examen attentif nous a fait découvrir, écrite par une main contemporaine et cachée sous la monture de ce document, la mention suivante: *de M. de Rambouillet*, qui ne laisse aucun doute sur l'attribution de cette lettre et des deux suivantes.

(2) Jean de Sourches, seigneur de Malicorne, épousa Françoise de Daillon. Cette alliance fut, d'après La Croix du Maine, célébrée par le poète Pierre Goussier.

(3) Jean III de Beaumanoir, marquis de Lavardin, connu sous le nom de maréchal de Lavardin, né en 1551, de Charles de Lavardin et de Marguerite de Sourches. Voir Dom Piolin, t. V, p. 582.

de recevoir de leurs lettres par lesquelles ils me mandent qu'ils ne sont encores du tout prestz à marcher, mais qu'ils s'assemblent en la plus grande dilligence qu'il leur est possible ; comme aussi faict monsieur de Théualles(1) qui se doyt trouver au mesme rendez-vous que nous. Quant à moy, je suis tout prest, avec ce peu que j'ay auprès de moy. Et si vous me commandez de me mettre en chemin sans eulx, je le feray tout aussitôt, après avoir receu vostre commandement, ne désirant rien tant au monde que de faire ung bon service au Roy et à vous, Monseigneur, de qui je suis très humble serviteur. Monsieur Duvau est icy venu me trouver pour employer les moyens qu'il a à faire très humble service du Roy et à vous ; et vous irons trouver de compaignie. Le jeune Clermont (2) a passé en ces cartiers avec près de troys cens chevaulx, et quelques gens de pied, et peult estre maintenant es environs de Bellesmes. Il ne se haste guères, attendant une troupe de Craonnoys et de Bretons qui se doyvent joindre à luy, qu'on dict estre d'environ quatre-vingts chevaulx. Monseigneur, je supplie le Créateur qu'il vous doint en parfaicte santé et prospérité, très-longue et très-heureuse vie. Du Mans, ce xxiii^e jour de septembre 1575.

Monseigneur, depuis la présente escripte, j'ay sceu que Clermont partis de Bellesme pour aller coucher à quatre lieues par delà Mortaigne et ira aujourd'hui bien près de Dreux.

Vostre très-humble et très-obéyssant serviteur,

D'ANGENNES (3).

(1) Jean de Thévalles de Chemeré-le-Roi. (Voir *Archives de la Sarthe*, E. 192, n^{os} 12, 18, 19, 21) C'est sans doute le même chevalier qui prit part au siège d'Issouire en 1377. (Voir Imberdis, *Histoire des guerres religieuses en Auvergne*, Riom, in-8^o, 1846, p. 230-244. De Thou, *Histoire Universelle*, tome VII, p. 302.)

(2) Georges I^{er}, seigneur de Clermont, en faveur duquel la seigneurie de Clermont fut érigée en marquisat, en 1576. (Voir *Additions aux mémoires de Castelnau*, t. II, p. 483-490.)

(3) Nicolas d'Angennes, que les documents de l'époque désignent toujours par son titre de seigneur de Rambouillet, a signé toute sa vie comme ici : d'Angennes, sans aucune addition : Bibliothèque nationale, fonds français, n^o 3623, fol. 103, lettre du 9 août 1593 ; n^o 3570, fol. 88, 10 décembre 1599 ; n^o 3583, fol. 129, 18 janvier 1605 ; n^o 3584, fol. 34, février 1606.

IV

1575, 29 octobre. Du Mans.

NICOLAS D'ANGENNES AU DUC DE NEVERS. (*Bibl. nat. f. fr.*
n° 3323, fol. 109.)

Monseigneur le duc de Nevers, pair de France.

Monseigneur, comme j'estoys sur le poinct de monter à cheval avec bonne troupe de gentilzhommes, tant de la maison du Roy que de la gendarmerie et de volontaires, il est icy survenu ung mandement du Roy par lequel il veult que ceulx de sa maison le voyent trouver au huitièsme du moy prochain, et ceulx qui sont des ordonnances s'acheminent en Poitou ou en Champagne, selon le département qui en a esté fait à ceste cause. La plus part de ceulx à qui le commandement touche, commencent à se séparer, et par ce moyen diminuent grandement la troupe que je pensoys vous mener. Si m'en demeure il encores quelque nombre avec lequel je vous iray trouver, si vous me le commandez et jugés qu'elle puisse faire quelque service au Roy et à vous. Je vous supplie très-humblement, Monseigneur, me faire cest honneur que de me faire entendre sur ce vostre volonté, laquelle j'ensuyeray de poinct en poinct, ne désirant rien tant en ce monde que de vous faire très-humble service.

Monseigneur, je suply le Créateur, qui vous doint en parfaite santé très-longue et très-heure vie, vous baisant très-humblement les mains. Du Mans ce vingt-neufiesme jour de septembre 1575.

Vostre très-humble et très-obéissant serviteur.

D'ANGENNES.

1575, 2 octobre. Du Mans.

NICOLAS D'ANGENNES AU DUC DE NEVERS. (*Bibl. nat. f. fr.*
n° 3323, fol. 114.)

Monseigneur le duc de Nevers, pair de France.

Monseigneur, sitost que j'ay sceu que Monsieur (1) avoyt passé la Rivière, et qu'il s'esloignoit de vous a grandes journées, j'ay prié Monsieur du Vau de vous aller trouver, tant pour sçavoir ce qu'il vous plairoyt nous commander que pour vous rendre compte de l'estat des affaires de ce pays, et vous faire entendre ce qui s'y est passé depuis le partement de mondict Sr d'avec le Roy, de quoy il est bien instruit pour s'estre trouvé à tout. Je vous supplie très-humblement, Monseigneur, de me vouloir faire entendre par luy voz commandemens, et me tenir en vostre bonne grâce, comme vostre très-humble serviteur qui, après vous avoir baisé très-humblement les mains, supplie le Créateur, Monseigneur, qu'il vous doint en parfaicte santé et prospérité, très-longue et très-heureuse vie. Du Mans, ce n° jour d'octobre 1575.

Vostre très-humble et très-obéissant serviteur,
D'ANGENNES.

1588, 25 juillet. Du Mans.

LOUIS D'ANGENNES A HENRI III. (*Bibl. nat. f. fr. n° 3408, fol. 37.*)

Au Roy.

Sire, estant venu en ceste ville suyvant le commandement qu'il a pleu à vostre Majesté m'en faire, je mis peine de recongnoistre quelle estoit la dévotion des habitants, tant en général qu'en particulier. Je sceuz qu'il y en avoit quelques ungs, mais

(1) Le duc d'Alençon, huitième enfant de Henri II et de Catherine de Médicis. Voir la liste des enfants de Henri II dans les *Négociations sous François II*, p. 892. Il reçut lors de sa naissance le prénom d'Hercule qu'il changea contre celui de François (*Ibid.* p. 779).

en fort petit nombre, desquels j'avois à me deffier. Je fuz aussi adverty de quelques endroicts qu'on brassoit quelque entreprise pour soustraire cette ville de l'obéissance de Vostre Majesté, et mesmes, il y a environ quinze jours que j'en cuyday descoverir quelque chose. Pour tout cela je ne voulleiz point lever aucunes forces ni en remplir cette ville pour ne mettre le pais en despençe, et aussi pour ce que Monsieur du Mans (1) n'estoit pas d'avis pour la bonne opinion qu'il avoit de la fidélité de la pluspart de ceux de cette ville. Et puis je voyois que on estoit sur le point de conclure la paix; et avecques tout, je craignois, si je remuois quelque chose, que cela pourroit donner occasion à quelque couleur de brouilles à ceulx qui avoient mauvaise volonté. Après, je sceuz les remuemens que faisoit le S^r de Boisdalphin; mais je ne feiz pas aussi grand compte de cela, pensant que la paix que l'on tenoit desja pour faicte, y remedieroit.

Mardi dernier, qui fut le xix^e de ce mois, je receuz vostre lettre de Mons^r de Bourgneuf qui me mandoit avoir esté adverty qu'on faisoit entrer des soldats en cette ville, lesquels estoient soudain receuz et cachez dans des maisons particulières; il m'offroit de s'approcher icy, avec ce qu'il avoit de forces, si je pensoys qu'il en fust besoin pour vostre service; il disoit que le sieur de Jarzay (2) n'estoit pas loin de luy avec son régiment, et que, si je voulois, il le feroit aussi avancer. Soudain, après en avoir communiqué à M^r du Mans, je le feiz entendre aux principaulx de cette ville, lesquelz ne voullurent point ouyr parler d'approcher des forces, et disoient que tous estoient tellement affectionnés pour vostre service que je n'avois rien à craindre. Ils ne voullurent pas aussi que j'allasse visiter les maisons qui estoient suspectes, de peur que cela ne fust cause d'émouvoir quelque chose et ne donnast commencement au mal. Je leur diz que c'estoit à eulx à y penser, tant pour s'acquitter de ce qu'il devoient à Vostre Majesté, comme aussi pour l'intérêt qu'ilz avoient qu'on ne troublast leur repos. Je ne peuz faire que ce qu'ils vouloient pour ce que je n'avoys point de forces. Seulement le soir, je feys redoubler les gardes,

(1) L'évêque Claude d'Angennes, voir ci-dessus la note p. 141.

(2) Voir sur la conduite des troupes de M. de Jarzay les deux lettres citées p. 139.

et commanday qu'un chascun se tint en armes en son cartier, et feiz venir des faulxbourgs quelque nombre de harquebusiers que je feiz mettre dans la ville par les eschevins affin que personne n'en prist l'alarme; une bonne partie eutra sans aucune difficulté et vint jusques à moy; les aultres furent arrestez par le bailly de la prevosté, cappitaine de l'un des cartiers de cette ville, et par un chanoyne nommé Saussay, et quelques aucuns qui les suyvoient, lesquelz un peu auparavant s'estoient mis en armes et s'estoient saiziz de la grande église (1) pendant que j'estoys allé par toutes les portes veoir quelle garde l'on y faisoit. Soudain j'en fuz advertiz et manday le président (2) et le lieutenant général (3); je manday aussi les cappitaines des cartiers; touz lesquels se sont tousjours montrés bien affectionnés à vostre service, et envoyay le président devers eulx pour leur demander pour quelle occasion ils faisoient cela. Il y alla bien volontiers et fect tant qu'ils se retirèrent, et me amena le Bailly de la prevosté, lequel me dist que ce qu'ils en avoient faict n'estoit pas pour rien entreprendre ny offenser personne, mais seulement pour se garder, et qu'ils craignoient qu'on leur voullust courir sus, voyans que l'on avoit faict mettre toute la ville en armes et que l'on avoit faict entrer dans icelle des gens des faulxbourgs. Je n'adjoustay pas beaucoup de foy à son dire, toutesfois il fallut que je m'en contentasse pour ce que tous ceulx qui estoient avecques moy m'en prièrent très-instamment, et m'asseurèrent qu'il n'y avoyt aultre chose, ce que je croy qu'ils faisoient de bonne foy, et qu'ils y ont esté les premiers trompéz. Je les retins ce nonobstant le reste de la nuict avec moy, et ne voulluz point les laisser aller qu'il ne feust grand jour, pour ce que tousjours je me deffiois qu'il y avoyt quelque entreprise, ce qui estoit vrai, comme il se descouvrit bientost

(1) La cathédrale.

(2) Le Président Jean Le Peltier dont il a été question ci-dessus.

(3) Le titre de lieutenant général venait de ce que, avant la création des lieutenants criminels, faite en 1532, les lieutenants connaissaient généralement du civil et du criminel (Jean Chenu, *Livre des offices*, p. 188.) Au Mans, le lieutenant général était maire perpétuel de la ville. (Voir le règlement entre le président du Présidial, le sénéchal et ses lieutenants, dans Jean Chenu, *Recueil de réglemens* 150.) En 1568, le lieutenant général était François Le Vayer.

après ; mais elle fut rompue pour la bonne garde qu'on faisoit. Car environ le midy l'on m'amena quatre soldatz qu'on avoit arrestéz par soubçon, voullant sortir de cette ville. Soudain je pensay que Dieu les avoit envoieez pour nous esclairsir de ce que nous craignons : et n'y fuz pas trompé. Car voyant cela, je me retiray à l'evesché (1) avec Monsieur du Mans, attendant quelle en seroit l'issue, et y passasmes toute la nuit ensemble, bien peu assistés de ceulx de cette ville, encores que les principaulx nous eussent promis de ne nous abandonner, et de nous faire venir tant d'hommes que nous voudrions ; mais nous ne veismes ny les ungs ni les autres. Sur les quatre heures du matin, nous fusmes advertiz que le Sr de la Motteserrant estoit entré dans la ville avec quelque nombre de cuirasses et de harquebusiers, et soudain nous gaingnasmes le chasteau, sans qu'aucun de ceste ville nous suyvist, et nous y trouvassmes au commencement bien peu accompagnez. Et tout le secours que Monsieur du Mans tira de son clergé, ce fut qu'ilz luy envoièrent dire qu'ilz luy conseilloyent de s'en aller hors du chasteau et de se retirer à Touvoye (2) pour estre en seureté. A quoy il feist response qu'il estoit bien seurement, mais quand celane seroit, q e pour mourir il ne m'habandonneroit. Mais en peu de temps il nous vint du secours de tous costéz et se veid clairement que V^{re} M. avoit en ce país beaucoup de bons serviteurs lesquelz estoient prests à exposer leur vie pour se maintenir en son obéissance. Il nous vint incontinent quelques harquebusiers des villages voisins. Monseigneur le prince de Conty (3) nous

(1) L'évêché était au nord de la cathédrale. (Voir *Etudes sur les monuments de la Sarthe*, par M. E. Hucher.)

(2) Touvoie appartenait aux évêques du Mans. C'était une propriété située près de Savigné-l'Évêque, qui se composait d'un château fortifié, et de dépendances fort importantes. (Voir *l'Histoire de l'Eglise du Mans* de Dom Piolin, t. III-VI, *passim*.)

(3) François de Bourbon, prince de Conty, souverain de Château-Regnault, etc., second fils du prince Louis de Condé et d'Éléonore de Roye, né le 19 août 1538, mort le 3 août 1614. — Par son mariage avec Jeanne de Couesme il devint seigneur de Bonnetable. Henri IV lui délégua la lieutenance générale sur la Touraine, le Maine, l'Anjou, le Poitou, le grand et le petit Perche, le Berry, le Blaisois, le Vendomois, le Dunois, le Limousin et la Marche. (Voir les lettres du 23 mars 1593 conservées aux Archives de la Sarthe, E, 220) Nous avons conservé de lui un portrait peu

escrivit premièrement qu'il nous enverroit bientost du secours, et la nuit ensuyvant arriva le S^r de Malherbe (1), guydon de sa compagnie, qui amena une bonne troupe de gentilshommes et de harquebusiers. Le S^r de Coulan vint aussi le lendemain à nostre secours avec une bonne troupe, et le S^r de Bourgneuf semblablement. Et le S^r de Jarzé se y acheminoit aussi et estoit bien avancé quand il sceut qu'il n'estoit point besoin qu'il passast outres. Il en est venu aussi de plus loin, et, en aultres, mon cousin de La Louppe (2), mon frère de Saint Estienne, et avons à toutes heures nouvelles de plusieurs qui se sont mis en chemin pour y venir, ou qui s'y vouloient mettre. Mais ils sont demeurés sachant que l'occasion estoit passée, et les S^{rs} du Bellay et de Touarsay son fils, avoient amassé un grand nombre de gentilshommes en Anjou, et s'en vinrent nous trouver si on ne les eust contremandez. Il n'a, graces à Dieu, poinct esté besoin de tout cela. Car le S^r de Boisdaulphin qui entra en cette ville quelque peu de temps après La Motteserrant, voyant que nous tenions le chasteau, et qu'il n'y avoit pas apparence qu'ilz le peussent emporter, employèrent le président de cette ville pour parler d'accord. Et pour avoir quelque couleur de se retirer, et à la fin après quelques allées et venues, le jour mesme qu'ilz y estoient entrez, ils promirent qu'ils s'en iroient le landemain de bon matin. Seulement ils demandèrent que je pardonnasse, tant au général qu'au particulier, à ceulx de la ville qui les avoient introduicts et, qu'en ce faisant, ilz ne pilleroient ni ne rançonneroient personne, ce que je leur accorday pour ce que je n'avois pas encore des forces pour les empescher de s'en aller, et aussi pour garder que cette ville ne feust pillée n'y saccagée des ungs ou des aultres; ils deslogièrent le landemain, suyvant ce qu'ils avoient promis, et quelque temps après, nous rentrasmes, Mons^r du Mans et moy, dans la ville laquelle est à ceste heure paisible, Dieu mercy, et bien remise et assurée en

Matteu tracé par un envoyé de la cour de Savoye : Conty, dit-il, le premier de la maison de Bourbon, après le Navarrois, est quasy inhabile, sourd, mal parlant et demy fol. Mss. Colbert, vol. XVIII, p. 314, cité par Capefigue, *La Ligue et Henri IV*, p. 225, in-12, Paris, 1843.

(1) Pierre de Malherbe, seigneur de Poillé en la paroisse de Marçon.

(2) René d'Angennes, seigneur de La Loupe, second fils de Denis d'Angennes.

l'obéissance de Vostre Majesté. Mais pour ne plus tomber en l'inconvénient où j'ay esté, j'ay retenu quelque nombre de gens de pied suyvnt l'estat que j'en envoie à Vostre M. Elle me fera cet honneur, s'il luy plaist le faire veoir en son conseil et d'ordonner ce qu'il luy plaira que d'en faire. Elle ordonnera aussi, s'il luy plaist, quelle recherche et poursuite elle voudra qui soit faicte pour ce qui est arrivé. Car je me suis bien obligé de paroles que je ne leur demanderois rien pour mon regard. Mais je n'ay rien promis pour Vostre Majesté. Aussi l'on ne m'en a point parlé, et je sçay bien que je ne le pouvois faire.

Hormis quelques mutins, je n'ay guères congneu de mauvaise volonté au reste de ceste ville et V. M. y a beaucoup de bons serviteurs, et entre aultres le président qui tint quelque temps une tour où il s'estoit retiré, et le lieutenant général aussi, comme j'ay desja dict, semblablement le lieutenant criminel qui est cap^{ne} d'un des cartiers, et un conseiller du siège présidial nommé Chambourdon, aussi cap^{ne} de son cartier. Leseschevins et plusieurs aultres, et quelque mandement ou menace qu'on leur feist dela part des S^r de Boisdauphin et de La Motteserrant. Il n'y en eut guères en toute la ville qui se voulussent mettre en armes en leur faveur, et y en eut qui se tindrent tousjours baricadez contre eulx sans leur permettre d'entrer dans leur cartier. Voilà tout ce qui a passé et ce remuement dit l'estat auquel nous sommes.

Sans se faire trop presser, le premier d'eulx à qui je parlay me dist que le S^r de la Motteserrant luy avoyt commandé le jour auparavant de venir en cette ville, et qu'il se retirast en la maison dudit Saussay, ce qu'il auoit faict, luy et ses compagnons, et y avoient passé toute la nuict avec une douzaine d'aucuns qu'ils y avoient trouvez, mais qu'ils n'avoient rien peu faire, pour ce qu'ils avoient esté découverts, et que le matin on les avoit faict desjeuner, et puis on les avoit renvoiez. Ses trois compagnons en dirent aultant et quasi tous d'une mesme façon, avec quelques particularités qui sont en la déposition, qu'en prist après le lieutenant général, laquelle j'envoie à Vostre Majesté. Ayant veu ce qu'ils disoient, je voulluz allez soudain prendre Saussay, mais Mons^r du Mans ne fut point d'avis que je le feisse sans

premièrement en communiquer à ceulx de cette ville, et leur faire veoir ce qu'avoient confessé ces soldats. Je le creuz et mis entre les mains du lieutenant général lesdits soldats, affin qu'il les oyst; en attendant qu'il eust pris leur déposition, j'envoïay les eschevins et les capp^{ns} de la ville qui estoient lors avec moy, pour prendre garde que rien ne s'esmeust, et que ceulx quise sentoient coupables et se veoyoiendescouverts ne soubzlevassent la ville et ne meissent peine d'achever l'entreprise qu'ils avoient faillie. Le lieutenant fut un peu long à l'envoyer, et pendant qu'il estoit à cela, il advint comme j'avois pensé, et bientost on me deist que toute la ville estoit esmeue et armée, et incontinent après, je sceuz que ceulx qui la nuit d'au précédent s'estoient saisy de l'église, y estoient retournez et la tenoient avec armes descouvertes, et qu'aucuns d'entreulx alloient par les rues, esmouvans le peuple à prandre les armes et disans que l'on vouloit mettre les huguenots dans la ville. Monsieur du Mans y voullut aller et, quelque émotion qu'il y eût, il pensa qu'il avoit assez de crédit et deréputation pour ne rien craindre et mesmement en son église. Ils le laissèrent entrer, mais ils luy parlèrent si irrévéramment sans vouloir escouter aucune raison, qu'il fut contraint de se retirer; par ce aussi qu'il y en vint encores une troupe, laquelle le poussa à l'entrée si rudement qu'a peu qu'elle ne le feist tomber. Au sortir de là, il alla par toute la ville remonstrant au peuple le malheur qui leur estoit prochain, s'ils se laissoient aller à la persuasion de ceulx qui, pour leur intérêt et passion particulière, les vouloient faire départir de l'obéissance qu'ils devoient à V^{re} M. Mais il n'y gaigna guères. Comme il fut de retour dans l'evesché, il y eut la pluspart des principaulx de cette ville qui le vindrent trouver et moy aussi; et nous dirent que ceulx qui s'estoient mis dans l'église demandoient qu'on leur rendit les soldats qu'on avoit arrestés, et, que cela fait, ils promettoient de se retirer, et nous prièrent avec grande instance que nous ne voullussions pas, pour si peu de chose, mettre tout sans dessus dessous. Je leur diz que ce n'estoit pas la façon qu'on devoit tenir pour avoir quelque grâce, de la demander en armes et de vouloir forcer la justice et ceulx qui avoient cet honneur de commander icy pour V^{re} M.; que si j'avois des forces, je sçaurois bien

y remédier, mais n'en ayant poinct, je ne pouvois que faire, sinon avoir recours à eulx, et qu'ils eussent à faire retirer ceulx qui estoient en armes dans l'église, ou bien qu'ils me baillassent quelque nombre d'hommes, et que je leur feroys quitter la place. Ils me dirent que j'eusse pitié d'eulx et de leur ville qui s'en alloyt en feu, si ce désordre continuoit, et quant à eulx qu'ils ne pouvoient se mettre en armes contre leurs frères et proches parens; et me firent telle instance que je voullusse rendre les prisonniers, que je fuz contrainct à la fin de le faire, n'ayant poinct de moien de résister à leur volonté, et pour aussi veoir si cela appaiserait l'émotion. J'allay après faire un tour par la ville, encores qu'on me dist assez qu'il n'y faisoit pas trop seur pour moy, n'ayant aucunes forces; et seulement menay avec moy V^{re} lieutenant général lequel, comme j'ay desja dict, s'est tousjours monstré bon et fidelle serviteur de Vostre Majesté. Je m'arrestay à toutes les portes et à toutes les gardes, et leur diz que s'ils estoient bien sages, ils s'opposeroient à ceulx qui les vouloient perdre. Que cela estoit bien aisé à faire, qu'ils estoient en petit nombre, et que s'ils vouloient m'ayder nous en aurions bien la raison. Ils m'escoutoient assez, mais ils s'en esmouvoient aussi peu que si j'eusse parlé une langue estrangère, ny grands ny petits; en quoy je ne les veulx pas tous condamner d'infidélité; mais ils ne se peuvent excuser de lâcheté. Monsieur du Mans estoit allé de son costé pour veoir s'il pourroit par remonstrances faire quelque chose, mais il gaingna aussi peu que moy; et, ce que peu de gens avoient osé entreprendre plusieurs l'approuvoient, et tous le suyvoient pour le moins. Il n'y eut personne qui s'y voullust ou osat opposer pour cette heure. V^{re} M. me fera cet honneur, s'il luy plaist, de me faire entendre sa volonté, et je mettray peine d'y obéir et de luy rendre toujours le très-humble service que je luy doibs et je prie Dieu, Sire, qu'il donne à V. M. en santé et prospérité très-longue et très-heureuse vie.

Du Mans, le xxv^e de juillet 1588.

Vostre très-humble et très-obéissant subject et serviteur.

MAINTENON.

VII

1588, 27 juillet. Du Mans.

LOUIS D'ANGENNES A HENRI III. (*Bibl. nat. f. fr. n° 3408, fol. 41.*)

Au Roy.

Sire, j'ay reçu la depesche qu'il a pleu à Vostre Majesté de m'envoyer où il y a deux lettres que me faict cest honneur de m'escire toutes deulx du xxiiii^e de ce mois ; Vostre Majesté aura entendu par le cappitaine Belin que je lui ay envoyé pour ceste occasion, l'estat auquel nous sommes en ceste ville. Et comme, grâce à Dieu, toutes choses y sont assez paisibles soubz vostre obéissance, je ne vous en diray davantage pour n'ennuyer Vostre Majesté de redittes. J'ay retenu la lettre du sieur de La Mothe-Serrant, et n'ay pas voulu que le courier la lui portast pour ce que, Dieu mercy, il n'en est point de besoin ; et aussi, je croy qu'il fault autre chose pour le contenir en son devoir. Les principaulx auteurs de l'émotion se sont absentéz et se sont retiréz chez luy, ce dict-on, et chez le Sr de Boisdaulphin, et aujourd'huy l'on a dict à Monsieur du Mans et à moy, qu'ils sont à présent à leur faire reprendre leurs brisées, et leur promettent qu'ils feront mieulx qu'ils n'ont faict, et qu'ils les feront à ce coup aisément maistres, et de la ville, et du chasteau ; je croy qu'ils n'en ont pas le moien, et cela me faict croire qu'ils ne l'entreprendront pas. Mais s'il plaist à Vostre Majesté, elle trouvera bon que je retienne quelques forces suyvant ce qui est porté par ma deppesche précédente ; c'est le plus seur moien qui y soit pour s'asseurer ; et, aiant cela, j'espère aisément maintenir ceste ville en vostre obéissance. J'ay veu ce qu'il plaist à Vostre Majesté me mander de la paix (1) qu'avez faicte ; Dieu la vous doint bonne, et la veuille bien entretenir. Je ne faudray à faire le serment (2) suivant de commandemt qu'il plaist à Vostre

(1) Par l'édit d'union, voir ci-dessus page 132.

(2) Le serment prescrit par l'édit. A la séance du 18 octobre 1588 des états de Blois, Henri III et les principaux seigneurs prêtèrent solennellement ce serment (Second recueil... de la Ligue, 1589, p. 795.)

Majesté m'en faire; et mettray peine de faire retirer toutes les troupes qui se trouveront levées en ce païs sans vos commissions. Ce pendant et tousjours, je prirai Dieu, Sire, qu'il donne à Vostre Majesté en santé et prospérité très-longue et très-heureuse vie. Escript au Mans le xxvii^e jour de juillet 1588.

Vostre très-humble et très-obéissant sujet et serviteur.

MAINTENON.

TRÉSOR DE MONNAIES ROMAINES

DU III^e SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

DÉCOUVERT A LA BLANCHARDIÈRE, COMMUNE DE BEAUFAY (SARTHE)

Par Eugène HUCHER

Membre titulaire, Président de la Commission d'Archéologie

DESCRIPTION SOMMAIRE DES MONNAIES

(Suite)

NOTA. — Le premier numéro à gauche est celui du livre de M. Cohen sur *les monnaies impériales romaines*. — Le second à droite est le nombre des médailles.

SALONINE.

(*Cornelia Salonina*, femme de Gallien.)

- | | | |
|-----|--|----|
| 14. | SALONINA AVG. Son buste diadémé à droite. | |
| | R̄ AVG. IN PACE. Salonine assise à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre; à l'exergue MS | 3 |
| 19. | Mêmes légende et buste. | |
| | R̄ CONCOR AVG. La Concorde assise à gauche, tenant une patère et une double corne d'abondance..... | 1 |
| 30. | Même légende et buste. | |
| | R̄ FECVNDITAS AVG. La Fécondité debout à gauche, tendant la main à un enfant et tenant une corne d'abondance. Dans le champ Δ..... | 16 |
| 32. | CORNEL. SALONINA AVG. Buste diadémé avec le croissant. | |
| | Même revers..... | 1 |
| 42. | SALONINA AVG. Buste diadémé avec le croissant. | |
| | R̄ IVNO AVG. Junon assise à gauche tenant une fleur et un enfant emmaillotté. A l'exergue MS et S. | 2 |

43. Mêmes légende et buste.
 R IVNO CONSERVAT. Junon debout à gauche tenant une patère et un sceptre ; à ses pieds un paon. Dans le champ N..... 3
46. Mêmes légende et buste.
 R IVNO REGINA. Junon debout à gauche tenant une patère et un sceptre droit..... 9
50. COR SALONINA AVG. Buste diadémé avec croissant.
 R IVNONI. CONS. AVG. Biche marchant à droite. A l'exergue Δ..... 1
51. COR SALONINA AVG. Son buste diadémé à droite avec le croissant.
 R IVNONI. CONS. AVG. Biche marchant à gauche. A l'exergue Δ..... 9
 Evidemment ce n° est plus commun que le n° 50 coté le même prix et qui ne figurait qu'en unité dans le trésor.
57. SALONINA AVG. Même buste.
 R PIETAS AVG. La Piété debout à gauche mettant un grain d'encens dans la flamme d'un autel et tenant une boîte à parfums..... 1
58. Mêmes légende et buste.
 R PIETAS AVGG. Salonine assise à gauche et tenant la main à deux enfants nus et tenant un sceptre ; à côté de son siège un troisième enfant.
55. SALONINA AVG. Même buste.
 R La Piété voilée, debout à gauche, levant la main droite et tenant une boîte à parfums. Dans le champ P 2
62. Mêmes légende et buste.
 R PVDICITIA. La Pudeur debout à gauche, tenant son voile ou son sceptre. Dans le champ, quelquefois un Q..... 7
63. Mêmes légende et buste.
 R PVDICITIA. La Pudeur assise à gauche, tenant son voile et un sceptre. A l'exergue VI..... 2
80. Mêmes légende et buste.

- ⌚ VENUSGENETRIX. Vénus debout à gauche, tenant un globe et un sceptre, à ses pieds Cupidon debout. VI ou S dans le champ..... 1
87. Mêmes légende et buste.
⌚ VENVS VICTRIX. Vénus debout à gauche, appuyée sur un bouclier et tenant un casque et un sceptre transversal; à ses pieds un petit personnage les mains liées derrière le dos. Inédite. — Analogue au n° 87 de M. Cohen..... 1



87. Mêmes légende et buste.
⌚ VENVS VICTRIX. Vénus debout à gauche, tenant un casque d'une main et de l'autre un sceptre transversal, et appuyée sur un grand bouclier à gauche avec umbo. — Variété du n° ci-dessus. Inédit. . . 1
87. Mêmes légende et buste.
⌚ Même légende. Vénus à gauche, tenant un casque à la main droite et s'appuyant de la gauche sur un sceptre vertical; à ses pieds à gauche un petit bouclier. Dans le champ M et H..... 6
94. Mêmes légende et buste.
⌚ VESTA. Vesta assise à gauche, tenant une patère et un sceptre transversal. A l'exergue Q..... 4

SALONIN.

(*Publius Licinius Cornelius Valerianus Saloninus, César en 253-259.*)

41. DIVO. CAES. VALERIANO. Sa tête radiée à droite avec le *paludamentum*.
⌚ CONSECRATIO. Autel allumé orné de deux palmettes..... 1
38. LIC. COR. SAL. VALERIANVS N. CAES. Son buste radié à droite avec le *paludamentum* et la cuirasse.

- ñ PIETAS AVGG. Bâton d'augure, conteau de sa-
 crificateur, patère, vase tourné à gauche, simpule
 et aspersoir..... 2
 51. DIVO CAES. VALERIANO. Sa tête radiée à droite.
 ñ PRINC. IVVENT. Salonin en habit militaire, de-
 bout à gauche, tenant un globe et une haste; à
 ses pieds un captif. Variété du n° 51..... 1
 Cette médaille donnée par Banduri est citée par
 M. Cohen à la p. 488 du IV^e vol.

POSTHUME

(*Gaius Marcus Cassianus Latinus Postumus, 258-267.*)

13. IMP. POSTVMVS AVG. Son buste radié avec le palu-
 damentum.
 ñ CONCORD EQVIT. La Fortune debout à gauche
 posant le pied sur une proue et tenant une patère
 et un gouvernail. A l'exergue S..... 4
 12-13. IMP. C. POSTVMVS P. F. AVG. Même buste.
 ñ Même revers. Le tout très-barbare..... 2
 Variété des n° 12 et 13.



Cette variété est très-curieuse et mérite l'attention
 des numismatistes. — Le droit est très-barbare et
 ne rappelle que de très-loin le buste de Postume
 si caractérisé dans la fabrication courante. Le
 ñ offre cette particularité bien curieuse qu'il
 figure identiquement le même dans les séries de
 Victorin, de Tétricus père et de Tétricus fils. Ce
 qui donne à penser que cette pièce a été gravée
 et émise dans les ateliers de Tétricus fils. Nous
 aurons les mêmes observations à présenter à
 l'égard des ñ LIIS PVBLICA et VIRTVS.

22. Mêmes légende et buste.
 R COS. IV. Victoire à demi-nue debout à droite
 tenant une couronne et une palme..... 1
27. Mêmes légende et buste.
 R FELICITAS AVG. La Félicité debout à gauche,
 tenant un caducée et une corne d'abondance..... 1
32. IMP POSTVMVS AVG. Son buste radié à droite avec
 le paludament.
 R FIDES EQVIT. La Foi assise à gauche, tenant une
 patère et une enseigne militaire. A l'exergue P... 5
34. IMP. C. POSTVMVS. P. F. AVG. Même buste.
 R Même revers..... 2
39. Mêmes légende et buste.
 R FIDES MILITVM. La Foi debout à gauche, tenant
 deux enseignes militaires..... 1
70. IMP. C. POSTVMVS P. F. AVG. Même buste.
 R IMP XCOSV. Victoire à demi-nue debout à droite,
 tenant une couronne et une palme..... 4
79. Mêmes légende et buste.
 R IOVI STATORI. Jupiter nu debout de face, regar-
 dant à droite, tenant un sceptre et un foudre..... 1
80. POSTVMVS AVG. Son buste radié à gauche, avec la
 peau de lion sur l'épaule gauche et une massue.
 R Même revers; belle pièce..... 1
84. IMP C. POSTVMVS P. F. AVG. Son buste radié à
 droite avec le *paludamentum*.
 R IOVI VICTORI. Jupiter nu marchant à gauche et
 se retournant; tenant un foudre levé et une haste
 à la main gauche..... 1
91. Mêmes légende et buste.
 R MONETA AVG. La Monnaie debout à gauche,
 tenant une balance et une corne d'abondance..... 4
95. Mêmes légende et buste.
 R ORIENS AVG. Le Soleil radié marchant à gauche,
 tenant un fouet et levant la main droite. Dans le
 champ P..... 3
97. Mêmes légende et buste.
 R PAX AVG. La Paix debout à gauche, tenant une

- branche d'olivier et un sceptre transversal. Dans le champ P..... 12
100. Mêmes légende et buste.
 R̄ Même légende. La Paix marchant à pas précipités à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre. Haut billon (Variété)..... 2
118. Mêmes légende et buste.
 R̄ P. M. TR. P... COSIII. P. P. Mars nu avec un manteau flottant marchant à droite, portant une haste et un trophée..... 1
156. Mêmes légende et buste.
 R̄ SAECVLI FELICITAS. L'empereur en habit militaire debout à droite, tenant un globe et une haste..... 2
158. Mêmes légende et buste.
 R̄ SALVS AVG. Esculape debout de face et regardant à gauche, appuyé sur un bâton autour duquel est enroulé un serpent. P à l'exergue..... 2
168. Mêmes légende et buste.
 R̄ SALVS PROVINCIAEVM. Le Rhin le front armé de deux cornes, étendu à gauche, accoudé à une urne, posant la main droite sur un vaisseau et tenant une ancre..... 1
170. Mêmes légende et buste.
 R̄ SERAPI. COMITI. AVG. Sérapis debout à gauche, levant la main droite et tenant un sceptre transversal..... 1
176. Mêmes légende et revers.
 R̄ VBERTAS. La Fertilité debout à gauche, tenant une grappe de raisin et un corne d'abondance..... 1
184. Mêmes légende et buste.
 R̄ VICTORIA AVG. La Victoire marchant à gauche, tenant une couronne et une palme ; à ses pieds un captif..... 1
192. Mêmes légende et buste.
 R̄ VIRTVS AVG. L'empereur nu-tête, en habit militaire, à droite, tenant une haste et un bouclier, à ses pieds à droite un captif assis..... 1

195. IMP POSTVMVS AVG. Même buste.

↻ VIRTVS EQVIT. Soldat marchant à droite, tenant une haste et un bouclier. A l'exergue T..... 4



IMP. C. POSTVMVS P.F.AVG. Même buste.

↻ Même revers. Inédite..... 1

— Autre variété du N° 195. Mêmes légende et buste.



↻ VIRTVS EQVITVM. Hercule nu debout, posant le revers de la main droite sur son flanc et s'appuyant sur une massue. A l'exergue S..... 1



LAELIEN

(*Caïus Ulpius Cornelius Laelianus, 267.*)

3. IMP C LAELIANVS PF AVG. Buste cuirassé couronné de l'empereur à droite.

↻ VICTORIA AVG. La Victoire courant à droite portant une couronne et une palme.

VICTORIN

(*César? Marcus? Piarvoni? Victorinus, 265-268.*)

6. IMP C VICTORINVS P. F. AVG. Son buste radié à droite.

↻ AEQVITAS. L'Équité debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance..... 1

Monnaie inédite. IMP. C. VICTORINVS P F AVG. Buste méconnaissable de Victorin à droite.

à CONCORD EQVIT. La Concorde avec un gouvernail et une patère.



Cette pièce est comme une restitution d'un revers de Postume ; le revers se retrouve identiquement le même chez Tétricus père et fils et paraît avoir été gravé dans les ateliers de ce dernier..

1

14. DIVO VICTORINO PIO. Sa tête radiée à droite.

à CONSACRATIO (*sic*). Un aigle debout sur un globe aplati.

Même légende. Le buste est cuirassé.....

1

à Même revers. CONS... ATIO laisse douter s'il n'y a pas CONSECRATIO.....

1



19. Monnaie inédite. IMP C. VICTORINVS P. F. AVG.

Buste à droite avec le palude et la couronne.

à FELICITAS AVG. La Félicité debout à gauche avec le caducée, l'un très-long, l'autre très-court, et corne d'abondance.



Deux exemplaires. MM. Cohen et de Witte n'ont pas connu ces médailles.....

2

21. IMP. C. PIAV. VICTORINVS P. F. AVG. Son buste.
 R) FIDES MILITVM. La Foi debout à gauche, tenant
 deux enseignes militaires..... 8
21. Variété.
 R) On lit FIDES MILITAS : la monnaie est belle..... 1
30. IMP C. VICTORINVS PF. AVG. Son buste radié à
 droite.
 R) INVICTVS. Le Soleil à demi-nu marchant à gauche,
 levant la main droite et tenant un fouet. Dans le
 champ une étoile..... 140
 Évidemment, il y a une erreur dans la détermi-
 nation de la valeur de cette médaille que M. Cohen
 cote 3 fr., le même prix que les médailles aux
 légendes IMP C PIAV.... et IMP. C. PI dont pas
 un exemplaire ne s'est trouvé dans le trésor.
 L'un de ces INVICTVS, très-beau, portait la lé-
 gende suivante PNVICTVS, autour du Soleil.
 Un autre NVS. P. F. AVGORINVS PF AVG du
 coté de la tête. La médaille ne semble pas avoir
 été surfrappée.
48. IMP C VICTORINVS PF AVG. Son buste radié à
 droite avec le paludamentum.
 R) PAX AVG. La Paix debout à gauche, tenant un
 rameau d'olivier et un sceptre transversal. Dans le
 champ V et une étoile..... 136
49. IMP. C. PIAV. VICTORINVS. P. F. AVG. Même
 buste.
 R) Même revers..... 9
51. IMP C VICTORINVS P. F. AVG. Son buste radié à
 droite avec la cuirasse.
 R) PIETAS. La Piété debout à gauche auprès d'un
 autel allumé, y mettant un grain d'encens et tenant
 une boîte à parfum..... 70
57. IMP C VICTORINVS. P. F. AVG. Son buste radié
 avec la cuirasse.
 R) PROVIDENTIA AVG. La Providence debout à
 gauche tenant une baguette et une corne d'abon-
 dance, à ses pieds un globe..... 153

Pas une de ces pièces ne porte IMP. C. PI....

59. DIVO VICTORINO PIO. Sa tête radiée à droite, le col nu.

↳ Même revers que dessus... 2

La Providence pourrait avoir un gouvernail au lieu d'une baguette à la main. La fabrique de ces pièces est assez mauvaise. On y sent le travail des monnaies semi-barbares de Tétricus..... 2

NOTA. — Le gouvernail est visible chez M. de Witte. N° 75.

65. IMP. C. VICTORINVS P F AVG. Son buste cuirassé à droite.

↳ SALVS AVG. La Santé debout à droite, nourrissant un serpent qu'elle tient dans ses bras..... 76

70 Mêmes légende et buste.

↳ Même légende. La Santé debout à gauche, présentant à manger à un serpent enroulé autour d'un autel et tenant un sceptre..... 150

Pas une des pièces des n° 65 et 70 ne porte IMP. C. PIAV.

Variété barbare IMP C. VICTORINVS. P. F. AVG.

Buste de Victorin à droite.

↳ IIIS PVBLICA. Revers identiques à ceux de Tétricus père et fils, dont nous parlerons plus loin.

Il est probable que cette pièce et d'autres que nous citons ont été gravées et émises dans les ateliers de Tétricus fils..... 5

75. Mêmes légende et buste.

↳ VICTORIA AVG. La Victoire debout à gauche tenant une couronne et une palme..... 8

Dans ce nombre il y a deux monnaies frappées dans les ateliers de Tétricus fils.

80. Mêmes légende et buste radié à droite avec le *paludamentum*.

↳ VIRTVS AVG. Mars casqué à droite tenant une haste et appuyé sur un bouclier..... 118

82. Mêmes légende et buste.

↳ Même légende. Mars est à gauche ; l'un de ces

quatre exemplaires est d'un bon style, l'autre est aussi barbare que les plus mauvais Tétricus..... 4



Cette mauvaise fabrique se reproduit identiquement la même, comme nous l'avons dit et comme nous le verrons dans les séries de Postume, de Tétricus père et Tétricus fils, et il est certain dès lors qu'elle sort des ateliers de ce dernier. On ne peut penser à une imitation frauduleuse, car les têtes de Tétricus fils sont celles des monnaies officielles de ce prince. Seules, celles de Postume, de Victorin et de Tétricus père sont de maladroites imitations.

MARIUS

(*Caius Marcus Aurelius Marius*, 268.)

4. IMP. C. MARIVS P. F. AVG. Son buste radié avec le *paludamentum*.
R CONCORDIA MILITVM. Deux mains jointes..... 2
13. Mêmes légende et buste.
R SAEC. FELICITAS. La Félicité debout tenant un caducée et une corne d'abondance; c'est par erreur que M. Cohen a mis un sceptre en place de la corne d'abondance. Nos cinq exemplaires sont identiques et d'ailleurs M. de Witte n'a représenté à ce type que des cornes d'abondance (pl. XXXI, n° 5 et 6)..... 7
16. IMP. C. M. AVR. MARIVS. P. F. AVG. Son buste radié à droite avec la cuirasse.
R VICTORIA AVG. La Victoire debout à gauche avec couronne et palme..... 6
- 18 Variété inédite. IMP C. M. AVR MARIVS AVG. Même

buste. La Victoire court à gauche au lieu d'être debout 1



(M. de Witte ne la donne pas non plus ; celle possédée par M. Robert porterait, d'après M. Cohen, IMP. C. MARIVS. P. F. AVG.) Cependant l'exemplaire que nous a transmis en cliché, M. Robert, offre IMP M. AVR MARIVS... et la Victoire court à droite.



17. Mêmes légende et buste.

à VICTORIA AVG. La Victoire courant à droite, tenant une couronne et une palme..... 2

Nous devons mentionner ici une pièce fort extraordinaire et qu'il est bien difficile d'expliquer. La tête est incontestablement celle de Marius; nulle trace d'imitation de celle de Victorin et cependant la légende du droit est... PI. VICTORINVS AVG.

à Celle du revers est AEQVITAS AVG avec l'Équité debout tenant une balance et une corne d'abondance.

Cette monnaie est fort rare puisqu'elle se trouvait en unité dans le trésor. M. Cohen fait remarquer que cette médaille est l'une de ce celles qu'on a attribuée à Victorin fils; nous n'avions donc pas été le premier à être frappé du type de la figure qu'elle présente, nous ne pensons pas cependant qu'on doive y voir un fils de Victorin, la tête est très-barbue et porte des traits vieillis, très-semblables à ceux de Marius. Cette pièce peut avoir été frappée par ce dernier dans les premiers moments de son installation; elle serait une nouvelle

preuve de l'assistance que lui prêta la célèbre Victorine.



CLAUDE II dit le Gothique

(*Marcus Aurelius Claudius*, 268-270.)

- | | |
|--|----|
| 27. IMP. C. CLAVDIVS. AVG. Son buste radié à droite. | |
| ↻ ADVENTVS AVG. Claude à cheval à gauche, levant la main droite et tenant un sceptre..... | 1 |
| 29-32. Mêmes légende et buste IMP CLAVDIVS AVG. | |
| ↻ AEQVITAS AVG. L'Équité debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance. Dans le champ un gamma cursif q..... | 16 |
| Même médaille. Point de lettre dans le champ... | 33 |
| Une remarque est à faire au sujet de ces médailles. | |
| Il en existe dans deux séries qui portent le prénom C. (Caius) avec ou sans la lettre q et d'autres qui ne le portent pas; le tri en est impossible parce que très-souvent le commencement de la légende manque. | |
| N° 3 du Supplément. IMP CLAVDIVS. P.F. AVG. | |
| ↻ Même revers. Sans lettre..... | 2 |
| 35. IMP CLAVDIVS AVG. Tête radiée sur l'une et buste radié sur l'autre. | |
| ↻ AETERNITAS. AVG. Le Soleil debout à gauche, levant la main droite et tenant un globe..... | 2 |
| 36. DIVO CLAVDIO. Tête radiée à droite. | |
| ↻ AETERNIT... Même figure..... | 1 |
| 38-39. IMP. CLAVDIVS AVG; et IMP. C. CLAVDIVS AVG. Buste lauré. | |
| ↻ ANNONA AVG. L'Abondance debout à gauche, | |

tenant des épis et une corne d'abondance et posant le pied sur une proue de vaisseau peu caractérisée.

Il est encore impossible ici de faire un tri exact des deux variétés ; mais elles paraissent en nombre égal

22

40-41. IMP CLAVDIVS AVG. Tête radiée à droite.

Æ APOLLINI CONS. Apollon nu debout à gauche, tenant une branche de laurier et appuyé sur une lyre posée sur un rocher. H. dans le champ de l'un des exemplaires, rien dans l'autre. Tous deux bien conservés.....

2

45. IMP CLAVDIVS. P. F. AVG. Buste radié à droite.

Æ CONCOR EXER... La Concorde debout à gauche tenant une enseigne et une corne d'abondance...

1

49. DIVO CLAVDIO. Sa tête radiée à droite.

Æ CONSECRATIO. Aigle debout à gauche se retournant. L'exergue n'est pas souvent visible ; lorsqu'il l'est, il ne porte rien.....

44

Dans ce nombre on trouve cinq ou six pièces très-petites, 12 mill., tandis que d'autres très-épaisses ont 20 mill.

49 bis. IMP CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée.

Æ CONSECRATIO. Même aigle. Rien à l'exergue, 17 mill. Cette pièce est inédite.....

1



On va trouver dans la série suivante une pièce analogue.

51. DIVO CLAVDIO. Sa tête radiée à droite.

Æ CONSECRATIO. Autel allumé, pourvu de deux palmettes aux angles. L'exergue est peu visible, lorsqu'il l'est, il n'y a rien.....

63

Dans ce nombre 48 de ces pièces portent des autels divisée en quatre compartiments, et ornés de points. 15 offrent des autels avec guirlandes de fleurs en avant; deux de ceux-ci ont des guirlandes verticales pendant aux angles.



- On trouve un exemplaire avec CONTACA.....
54. DIVO CLAUDIO GOTHICO. Sa tête radiée à droite;
 R CONSECRATIO. Autel à quatre divisions ponctuées
 A l'exergue T..... 2
55. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite.
 R CONSECRATIO. Autel allumé avec guirlande sans
 lettre à l'exergue..... 1
- Citée par Banduri et M. Cohen; c'est la contre-
 partie du n° 49 bis ci-dessus.
65. IMP. CLAVDIVS P. F. AVG. Buste radié à
 droite.
 R DIANA LVCIF. Diane debout à droite avec une
 torche. P à l'exergue..... 1
67. IMP. C. CLAVDIVS. Son buste cuirassé à
 droite.
 R FELICITAS AVG. La Félicité debout à gauche,
 tenant un caducée et une corne d'abondance; B dans
 le champ à gauche..... 3



Variété du n° 67.

- Même légende, mais le col est nu.
- R Mêmes légende et sujet. B dans le champ, dans
 2 exempl..... 4

- 6 . IMP. CLAUDIVS. AVG. Tête radiée à droite.
 ↳ Même revers. Dans le champ B sur six exemplaires..... 12
71. IMP CLAUDIVS. P. F. AVG. Son buste à droite orné du *paludamentum*.
 ↳ FELIC TENPO avec un N et non M. La Félicité, debout à gauche, tenant un caducée et s'appuyant sur un sceptre. Voir la rectification de M. Cohen, p. 299 du tome VII..... 13
74. IMP CLAUDIVS AVG. Tête radiée à droite. Un seul avec cuirasse.
 ↳ FIDES EXERCI. La Foi militaire debout à droite, tenant deux enseignes dont l'une est transversale. Toujours dans le champ XI..... 8
 Variété inédite du n° 74. La Foi est à gauche.



74. IMP. C. CLAUDIVS AVG. Buste avec cuirasse ou *paludamentum*.
 ↳ Mêmes légende et sujet..... 38
75. IMP. CLAUDIVS P. F. AVG. Buste radié avec *paludamentum* à droite.
 ↳ FIDES MILIT. La Foi militaire debout à gauche, tenant deux enseignes. A l'exergue S..... 9
76. IMP. CLAUDIVS AVG. Sa tête radiée à droite.
 ↳ FIDES MILITVM. La Foi militaire debout à gauche tenant un étendard et une haste; dans le champ G..... 5
78. DIVO CLAVDIO. Sa tête radiée à droite.
 ↳ Même revers..... 1
81. IMP. CLAUDIVS AVG. Buste avec *paludamentum* à droite.
 ↳ FORTVNA. RED. La Fortune debout à gauche,

tenant un gouvernail et une corne d'abondance.

Variété inédite du n° 84..... 2



83. IMP. CLAVDIVS AVG. Tête radiée à droite.
 ⌚ FORTVNA. REDVX. Même sujet, dans le champ
 N..... 2
85. IMP CLAVDIVS P. F. AVG. Même buste.
 ⌚ FORTVNAE RED. ⌚ ou S à l'exergue..... 1
88. Mêmes légende et tête.
 ⌚ GENIVS AVG. Génie coiffé du modius, debout à
 gauche auprès d'un autel, tenant une patère et une
 corne d'abondance. Dans le champ F..... 3
89. IMP C. CLAVDIVS AVG. Buste à droite.
 ⌚ Mêmes revers et sujet..... 16
93. IMP. C. CLAVDIVS. AVG. Son buste radié à
 droite.
 ⌚ GENIVS. EXERCI. Même sujet. Sans lettre dans
 le champ..... 21
94. IMP. CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite.
 ⌚ Mêmes légende et revers..... 7
99. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Buste radié à droite.
 ⌚ IOVI STATORI. Jupiter nu à gauche avec sceptre
 et foudre..... 15
101. Même légende, buste radié à gauche.
 ⌚ IOVI VICTORI. Jupiter nu debout à gauche, tenant
 un foudre et un sceptre tantôt élevé, tantôt hori-
 zontal et tantôt baissé. Dans le champ N..... 34
102. IMP CLAVDIVS AVG. Tête ou buste à droite.
 ⌚ Mêmes légende et sujet..... 6
109. Même légende. Son buste radié à droite.
 ⌚ LAETITIA AVG. La Joie debout à gauche, tenant

- une couronne et une corne d'abondance. I dans le champ sur 4 exempl. P sur 2. 6
L'exergue n'est pas visible.
114. Même légende. Sa tête radiée à droite.
 ↳ Même légende. La Joie debout à gauche, tenant une couronne et une ancre. Dans le champ XII... 4
113. IMP C CLAVDIVS AVG. Son buste radié à droite.
 ↳ LIBERALITAS AVG. La Libéralité debout à gauche, tenant une tessère chargée de ponctuations et une corne d'abondance..... 7
118. IMP CLAVDIVS AVG. Sa tête ou son buste radié.
 ↳ LIBERT. AVG. La Liberté debout à gauche, tenant un bonnet et un sceptre. X dans le champ.. 10
119. IMP C CLAVDIVS AVG. Même tête.
 ↳ Même revers, sauf qu'il n'y a pas de lettre dans le champ. C'est une variété inédite du n° 119 qui porte IMP C. CLAVDIVS AVG, ici le C manque sur deux exemplaires au moins; on ne peut voir sur les autres le commencement de la légende..... 15
120. DIVO CLAVDIO. Sa tête radiée à droite.
 ↳ Même revers sans lettre. Pièce très-barbare; citée par Banduri, elle est représentée ci-dessous.



124. IMP CLAVDIVS AVG. Sa tête radiée à droite.
 ↳ MARS VLTOR. Mars casqué nu à droite, tenant une haste et un trophée. Dans le champ H.:..... 9
125. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Son buste radié à droite.
 ↳ Mêmes légende et sujet; sur un seul exemplaire, H dans le champ..... 12
126. IMP CLAVDIVS AVG; Sa tête radiée à droite.
 ↳ MARTI. PACIF. Mars casqué marchant à gauche et tenant un rameau de la main droite et de la gauche une haste et un bouclier. X dans le champ. 1

138. IMP. CLAVDIVS P.F. AVG. Son buste radié à droite.
 ⌚ ORIENS AVG. Le Soleil radié debout à gauche, levant la main droite et tenant un globe. A l'exergue P 3
144. IMP CLAVDIVS AVG. Son buste radié à droite.
 ⌚ PAX AVG. La Paix debout à gauche tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal. Dans le champ A sur l'une 4
146. IMP CLAVDIVS P.F. AVG. Son buste radié à droite.
 ⌚ PAX AVG. La Paix marchant à pas précipités à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal. A l'exergue T..... 11
146. Mêmes légende et buste.
 ⌚ Même légende; la Paix debout tenant une branche d'olivier et appuyée sur un sceptre. Variété très-tranchée du n° 146. Non décrite..... 3



153. IMP C CLAVDIVS AVG. Sa tête ou son buste radié.
 ⌚ P. M. TP. P. II. COS. P. P. Claude debout à gauche, tenant un rameau et un sceptre..... 7
 Sur les 7 médailles, deux têtes ont le col nu.
154. IMP CLAVDIVS AVG. Son buste radié.
 ⌚ P. M. TR. P. II. COS. P. P. Claude marchant à droite tenant un sceptre transversal et un globe. Dans le champ Δ..... 3
161. IMP. C. CLAVDIVS AVG. Son buste radié à droite.
 ⌚ PROVID. AVG. La Providence debout à gauche ayant un globe dans la main droite et un sceptre

transversal dans la gauche. Variété inédite du n° 161,
où le globe est à ses pieds..... 1



168. IMP C CLAVDIVS AVG. Sa tête ou son buste radié à droite.
 à PROVIDENT AVG. La Providence debout à gauche, les jambes croisées, indiquant, avec une baguette, un globe qui est à terre, tenant une corne d'abondance et appuyée sur une colonne. Une seule a XII dans le champ..... 17
171. IMP CLAVDIVS AVG. Sa tête ou son buste.
 à Mêmes légende et sujet. 5 ont XII dans le champ. 7
172. Mêmes légende et buste.
 à Même légende. La Providence debout à gauche, indiquant avec une baguette un globe à ses pieds, et tenant un sceptre. 3 ont des gamma rustiques dans le champ. Un l'a à l'exergue..... 4
173. DIVO CLAVDIO. Sa tête radiée à droite.
 à Même revers, sauf que la Providence tient une corne d'abondance et non un sceptre comme l'indique ce numéro.
 Variété inédite..... 1



189. IMP CLAVDIVS AVG. Son buste radié à droite.
 à SALVS AVG. La Santé debout, donnant à manger à un serpent enroulé autour d'un autel et tenant un sceptre..... 13
193. Mêmes légende et tête.
 à SECVRIT. AVG. La Sécurité debout à gauche, les

	jambes croisées, tenant un sceptre et appuyée sur une colonne. Dans le champ XI.....	2
199.	Mêmes légende et buste. R SPES AVG. L'Espérance marchant à gauche et tenant une fleur ou une plante et relevant sa robe. Dans le champ I.....	3
202.	IMP C CLAUDIVS. AVG. Buste radié à droite. R SPES PVBLICA. Même sujet.....	3
203.	IMP CLAUDIVS P. F. AVG. Buste radié à droite. R Mêmes légende et sujet. P à l'exergue.....	14
205.	IMP CLAUDIVS AVG. Même buste. R VBERTAS AVG. La Fertilité debout à gauche, tenant une grappe de raisin et une corne d'abondance. Q dans le champ.....	4
209.	IMP. C. CLAUDIVS AVG. Son buste radié à droite. R VICTORIA AVG. Victoire debout tenant une couronne et une palme.....	22
—	IMP CLAUDIVS AVG. Buste cuirassé radié à droite. R Victoire à gauche debout avec palme et couronne. A dans le champ.....	41



Cette variété n'est pas signalée par M. Cohen ; elle n'est pas au supplément et ne paraît pas rare cependant.

213.	IMP CLAUDIVS. P. F. AVG. Buste radié à droite. R Même légende. Victoire marchant à droite et tenant une couronne et une palme. S à l'exergue..	12
214.	IMP CLAUDIVS AVG. Tête radiée à droite. R Même légende et victoire. Dans le champ I'.....	2
223.	IMP. C. CLAUDIVS AVG. Tête ou buste radié à droite.	

ἡ VIRTVS AVG. Mars casqué debout à gauche tenant un rameau et une haste, à ses pieds un bouclier. Sur les médailles où le col est nu, on voit un
 € à droite ou à gauche D..... 43

— IMP CLAVDIVS AVG. Tête radiée à droite.
 ἡ Même revers, avec € à droite sur deux et D à gauche sur 1..... 3



Variété ; paraît inédite, non citée dans le Supp. de M. Cohen.

224. IMP CLAVDIVS P. F. AVG. Son buste radié à droite.
 ἡ Même légende. Mars casqué nu, marchant à droite et portant une haste et un trophée. A l'exergue P..... 7

227. IMP CLAVDIVS AVG. Sa tête ou son buste radié à droite.
 ἡ VIRTVS AVG. Soldat casqué debout à gauche appuyé sur un bouclier et tenant une haste. Sur deux, B dans le champ ; sur une, H à droite et étoile à gauche dans le champ..... 3

QUINTILLE

(*Marcus Aurelius Quintillus*, frère de Claude II, 270.)

6. IMP. C. M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG. Son buste radié à droite avec le *paludamentum*.
 ἡ AETERNIT. AVG. Le Soleil radié, debout à gauche, avec le manteau déployé derrière lui, levant la main droite et tenant un globe. Dans l'une, à l'exergue III, dans le champ de l'autre N..... 2
 9. Même légende et même tête.

- R) APOLLINI CONS. Apollon nu debout à gauche, tenant une branche de laurier et s'appuyant sur sa lyre qui est posée sur un rocher. Deux médailles ont H dans le champ et l'autre à l'exergue. 3
15. Même légende. Son buste avec la cuirasse.
 R) CONCORDIA AVG. La Concorde debout à gauche, sacrifiant sur un autel et tenant une double corne d'abondance. Dans le champ Δ. 4
20. IMP. QVINTILLVS. AVG. Son buste radié à droite avec le *paludamentum*.
 R) FIDES MILIT. La Foi debout à gauche, tenant deux enseignes. A l'exergue S. 2
22. IMP. C M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG. Son buste à droite avec le *paludamentum*.
 R) FIDES MILITVM. La Foi debout à gauche, tenant un étendard et une haste. Dans le champ Ε. 5
23. Même légende et même buste.
 R) FORTVNA REDVX. La Fortune debout à gauche, tenant un gouvernail posé sur un globe et tenant une couronne. Dans le champ Ζ. 2
29. Même légende et même buste.
 R) LAETITIA AVG. La Force debout à gauche, tenant une couronne et une ancre posées sur un globe. Dans le champ XII. 4
36. IMP. QVINTILLVS AVG. Même buste.
 R) MARTI PAC ou PACI. La Valeur casquée et en habit militaire debout à gauche tenant une branche d'olivier et une haste transversale. A l'exergue P. 5
38. IMP. C. M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG. Son buste radié à droite avec le *paludamentum* et la cuirasse.
 R) MARTI PACIF. Mars casqué marchant à gauche et tenant une branche d'olivier et une haste. Dans le champ X. 3
40. Même légende. Son buste avec le *paludamentum*.
 R) PAX AVGVSTI. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal. Dans le champ A. 2

45. IMP. C. M. AVR. CL. QVINTILLVS AVG. Son buste radié à droite avec le *paludamentum*.
 R PROVIDENT. AVG. La Providence debout à gauche, indiquant avec une baguette un globe qui est à ses pieds et tenant une corne d'abondance. Dans le champ Γ ou S..... 5
47. Même légende et même buste.
 R SECVRIT. AVG. La Sécurité debout à gauche, les jambes croisées, tenant un sceptre et s'appuyant sur une colonne. Dans le champ XI, dans l'une XI est à gauche..... 5
50. Même légende et même tête.
 R TEMPORVM. FELI. La Félicité debout à gauche, tenant un caducée et une corne d'abondance. Dans le champ P..... 1
52. Même légende et même tête.
 R VICTORIA AVG. Victoire marchant à droite et tenant une couronne et une palme. Dans le champ F..... 3
55. Même légende et même tête.
 R VIRTVS AVG. Soldat casqué à gauche, appuyé sur un bouclier et tenant une haste. Dans le champ B. 2

AURÉLIEN

(*Claudius Lucius Domitius Aurelianus, 270-275*).

69. IMP. C. AVRELIANVS AVG. Son buste radié à droite avec le *paludamentum*.
 R CONCORDIA MILI. Deux femmes debout se regardant, tenant chacune une enseigne, avec une troisième entre elles. A l'exergue S..... 2
100. IMP AVRELIANVS AVG. Son buste radié à droite avec la cuirasse.
 R FORTVNA REDVX. La Fortune assise à gauche, tenant un gouvernail et une corne d'abondance. A l'exergue P ou MT..... 3
105. Même légende. Son buste radié à droite avec la cuirasse et le *paludamentum*.

- R GENIVS ILLY. Génie coiffé du *modius* debout à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance. A droite une enseigne militaire. A l'exergue P..... 1
109. Même légende et même buste avec cuirasse.
- R IOVI CONSER. Aurélien debout à gauche, en habit militaire, tenant un sceptre transversal, et se disposant à recevoir un globe que lui présente Jupiter, nu, debout avec son manteau déployé derrière lui, tenant un sceptre vertical. A l'exergue P..... 2
148. IMP AVRELIVS AVG. Son buste radié à droite avec cuirasse et *paludamentum*.
- R PANNONIAE. La Pannonie voilée debout à gauche, regardant à droite, levant la main droite et tenant une enseigne transversale. A l'exergue T. . 1
150. IMP. C. L. DOM. AVRELIANVS. AVG. Sa tête radiée à droite avec le *paludamentum* et la cuirasse.
- R PAX AVGVSTI. La Paix debout à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal. Dans le champ A..... 1
153. IMP. AVRELIANVS AVG. Son buste radié à droite avec cuirasse.
- R PIETAS AVG. Aurélien debout à gauche, tenant un sceptre *transversal*, et sacrifiant sur un autel allumé : en face de lui Sévérine debout, tenant une patère et son vêtement. A l'exergue S..... 1
171. Même légende ; buste radié à droite avec cuirasse ou *paludamentum* et cuirasse.
- R RESTITVT ORIENTIS. Femme debout à gauche, présentant une couronne à Aurélien lauré, en habit militaire et tenant une haste. A l'exergue P..... 3
182. Même légende ; son buste radié à droite avec la cuirasse.
- R ROMAE AETERNAE. Aurélien debout à gauche, en présence de Rome casquée assise à droite sur un bouclier, tenant une victoire et un sceptre..... 1
185. IMP. C. L. DOM. AVRELIANVS AVG. Son buste radié à droite avec le *paludamentum*.

- Æ SECVRIT. AVG.** La Sécurité debout à gauche, les
 jambes croisées, levant la main droite et s'appuyant
 sur une colonne. A l'exergue XII..... 1
- 206. Mêmes légende et buste.**
Æ VIRTVS AVG. La Valeur casquée debout à gauche,
 appuyée sur un bouclier et tenant une haste. Dans
 le champ A..... 1
- 212. IMP AVRELIANVS AVG.** Son buste radié à droite
 avec cuirasse.
Æ VIRTVS MILITVM. Aurélien debout à gauche, en
 habit militaire tenant une haste et un globe ; un sol-
 dat debout lui présente une Victoire et tient une
 haste transversale. A l'exergue T..... 3

(Sera continué.)

ÉTUDE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

du T. R. P. Guéranger, abbé de Solesmes

Par M. l'Abbé PICHON

Ch. hon., Secrétaire de l'Evêché, Membre titulaire.

La Congrégation des Bénédictins de France a perdu, il y a quelques mois, son fondateur et son représentant le plus illustre, le T. R. P. Dom Guéranger. De toute part, dans le monde catholique, des voix se sont élevées pour honorer une mémoire si chère à l'Eglise. La Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, qui, depuis plus de quarante ans, avait l'honneur de le compter au nombre de ses membres, ne pouvait rester étrangère à ce concert de louanges. Elle a voulu qu'on rappelât devant vous, au moins par une courte notice, la vie et les travaux du R. P. Abbé de Solesmes, et elle a daigné me confier cette tâche aussi lourde qu'honorable. Que puis-je dire, en effet, après l'éloquente oraison funèbre prononcée par Monseigneur l'Evêque de Poitiers? Ne suffirait-il d'ailleurs, pour louer Dom Guéranger, de rapporter le témoignage, si rare dans les annales de l'Eglise, qu'il a reçu du Souverain Pontife. « Doué d'un génie puissant, riche des « trésors d'une érudition rare et d'une science bien connue « dans les matières canoniques, nous dit Pie IX, dans son « bref du 19 mars 1875, notre cher fils Prosper Guéranger, « abbé de Saint-Pierre de Solesmes, s'appliqua constamment, « pendant le cours de sa longue vie, à défendre avec un « très-grand courage, dans des écrits de la plus haute importance, la doctrine de l'Eglise catholique et les prérogatives « du Pontife Romain.... Toutefois, l'objet principal de ses « travaux et de ses pensées fut de faire rentrer en France « la liturgie romaine, qui en avait été pour ainsi dire exilée.

« Il a su, dans ses écrits, conduire cette œuvre avec une
« telle constance et un zèle si intelligent, que c'est à lui, plus
« qu'à tout autre, qu'il faut en rapporter le succès.... La
« gloire d'une vie, ainsi consacrée tout entière à procurer le
« bien de la religion catholique, rejaillit sur la Congrégation
« Bénédictine de France, et ajoute à cette Congrégation, déjà
« célèbre à d'autres titres, une nouvelle splendeur. »

Il ne peut entrer dans mon dessein de raconter la vie ni d'analyser les nombreux travaux du R. P. Dom Prosper Guéranger. Mon but est bien plus modeste, et je dois me borner à esquisser à grands traits ses œuvres principales : la reconstitution en France de l'ordre de Saint-Benoît, le rétablissement de la liturgie romaine, et la part qu'il a prise aux controverses théologiques de notre temps.

I

Le R. P. Dom Prosper Guéranger est né à Sablé, le 4 avril 1805, à une faible distance de cet ancien prieuré de Solesmes dont le nom est désormais inséparable du sien. Pendant ses premières années, il visita bien souvent l'église du Prieuré et les magnifiques statues qui en forment le plus bel ornement, préservées si heureusement du vandalisme révolutionnaire, et qui avaient continué, même après que l'église avait cessé de servir au culte, d'être le but de pèlerinages où la curiosité se mêlait à la piété. « Que de fois, nous dit l'évêque de Poitiers, sa jeune imagination ne repeupla-t-elle pas ces cloîtres, cette église, ces stalles de Solesmes qu'il ne se lassait pas de visiter ! » Tout en effet le portait vers la vie monastique : son amour pour les offices de l'Église et les cérémonies sacrées, ses habitudes sérieuses et la passion de ressusciter un passé pour lui si plein de charmes. Aussi ses condisciples, témoins de ses goûts et peut-être confidents de ses aspirations, l'avaient-ils surnommé le *moine*, singulière prévision de leur part et présage des destinées futures de leur jeune condisciple.

Après avoir fait ses études aux collèges de Sablé et d'Angers, l'abbé Guéranger entra au séminaire du Mans en 1822. En 1826, Monseigneur de La Myre, évêque du Mans, l'appela auprès de sa personne en qualité de secrétaire particulier. Représentant de l'ancienne société française et de l'illustre clergé gallican, où il avait eu de grandes relations, Monseigneur de La Myre était plus que personne propre à donner à son jeune secrétaire les traditions de la bonne société, en même temps qu'il lui faisait connaître, dans les épanchements de l'intimité, de bien curieux détails sur les hommes et les choses du passé. A partir de ce moment, l'abbé Guéranger n'a pas cessé d'avoir, ou directement ou par correspondance, des relations avec presque toutes les personnes qui ont joué de nos jours un rôle important dans les affaires religieuses, dans la politique ou dans les lettres. Ami de M. de Montalembert, de M. de Falloux, du R. P. Lacordaire, de M. Louis Veuillot et d'une foule d'autres hommes éminents qui ont aimé à venir visiter dans leur gracieuse solitude les Bénédictins de Solesmes, et à jouir de la société et de la conversation de leur illustre abbé, ce dernier s'est trouvé mêlé ainsi à tous les événements qui ont intéressé l'Église de France pendant une moitié de ce siècle.

Le P. Guéranger avait commencé à dicter à un de ses religieux ses souvenirs sur tous les événements de la fin du siècle dernier, dont il avait connu les acteurs, et sur ceux de notre siècle dont il avait été personnellement témoin. Nous craignons que ces mémoires, qui seraient si pleins d'intérêt, n'aient été qu'ébauchés ; ils pourront du moins servir, avec la nombreuse correspondance du P. Guéranger, à l'historien de sa vie.

Après la mort de Monseigneur de La Myre, en 1829, l'abbé Guéranger resta à Paris, et il exerça pendant quelques années le saint ministère dans la paroisse des Missions Étrangères. C'est à cette époque qu'il publia dans le *Mémorial Catholique* des *Considérations sur la Liturgie catholique* ; et, en 1831,

un travail sur l'Élection des Evêques, question qui intéressait si vivement les catholiques à cette époque (1).

Dans une lettre du 4 février 1875, le cardinal-archevêque de Bordeaux nous apprend que l'abbé Guéranger songea aussi à s'adjoindre aux Missionnaires de France. Son Éminence se plait à nous énumérer les ecclésiastiques de talent qui composaient cette société et qui presque tous sont parvenus aux plus hautes dignités de l'Eglise. Le P. Guéranger n'était certes pas indigne de figurer au milieu d'eux. Mais la Divine Providence l'appelait à une œuvre bien différente et plus ardue : le rétablissement de l'ordre de Saint-Benoît en France.

II

En 1831, au moment où la France tremblait encore de la secousse que lui avait imprimée la Révolution de Juillet, et lorsque nos provinces de l'Ouest étaient menacées de devenir le théâtre de la guerre civile, quatre ou cinq prêtres du diocèse du Mans (2) se rendaient acquéreurs de l'ancien prieuré de Solesmes, et, avec l'assentiment de Monseigneur Caron, évêque du Mans, commençaient à y vivre en communauté suivant la règle de Saint-Benoît. En 1832, les Constitutions du nouveau monastère furent approuvées par l'autorité diocésaine, et la Communauté fut régulièrement constituée, le 10 juillet 1833, par l'élection du P. Guéranger comme Prieur.

(1) *Considérations sur la Liturgie catholique* (Mémorial catholique, 30 janvier et 30 mars 1830); — *De l'Élection des Evêques* (Paris, in-8°, 1831). La même année, il publia une traduction de *La Voie facile du salut* par le B. Alphonse de Liguori (Paris, in-8°, 1831). — Voir le *Polybiblion*, 3^e livraison de 1875.

(2) Le P. Dom Fontaine, vicaire de Sablé, et encore aujourd'hui membre de la Congrégation des Bénédictins; M. l'abbé Jouanne, né à Sablé, et M. l'abbé Leboucher, né à Bannes-en-Charnie et condisciple du P. Guéranger au collège d'Angers. Ces deux derniers ne restèrent pas longtemps à Solesmes.

— 1
— 2
— 3

Il manquait au nouvel institut l'approbation de Rome. Muni des recommandations de Monseigneur Bouvier, évêque diocésain, des archevêques de Tours et de Paris, et grâce aux bons offices de M. de Latour-Maubourg, ambassadeur de France à Rome, Dom Guéranger obtint, le 1^{er} septembre 1837, un bref solennel de Grégoire XVI qui donnait aux Bénédictins leurs constitutions définitives, érigeait Solesmes en abbaye, et reconnaissait son prieur comme abbé et supérieur général de la nouvelle Congrégation des Bénédictins de France.

Cet essai de faire revivre parmi nous l'ordre de Saint-Benoît n'était pas le premier qu'on eût tenté depuis la Révolution. Quelques membres de l'ancienne Congrégation de Saint-Maur s'étaient réunis à Senlis en 1816; mais ils n'avaient pas tardé à renoncer à leur entreprise et à se séparer (1). Les difficultés étaient grandes, en effet, et bien capables de décourager un esprit moins résolu que celui du R. P. Guéranger.

L'ordre de Saint-Benoît avait eu les plus glorieuses destinées. Pendant plusieurs siècles, il avait été la pépinière inépuisable où l'Église était allée prendre les ministres de ses autels, ses évêques et souvent même ses Papes. Dans tous les temps, les monastères bénédictins avaient été un asile pour la sainteté et la science; et dans les siècles qui ont précédé la Révolution française, la Congrégation de Saint-Maur, par ses doctes travaux dans les lettres et dans l'érudition sacrée et profane, avait rendu le nom de bénédictin synonyme de savant.

(1) Un peu plus tard, M. l'abbé Badiche, originaire du diocèse de Rennes, auteur de plusieurs travaux sur l'hagiographie, essaya aussi à Paris de rétablir l'ordre bénédictin. Mais son entreprise n'eut aucun succès.

Il parle lui-même « de quelques tentatives, sans consistance et « presque sans but, faites dans le midi de la France pour rétablir une « maison de bénédictins. » (*Dictionnaire des Ordres religieux*, tome I, p. 430.)

Plus ce passé était glorieux, plus il semblait difficile de le faire revivre. Les nouveaux bénédictins avaient repris la sainte obligation de l'office public ; mais cette charge leur rendait plus difficiles, soit la carrière de l'enseignement, soit les travaux du saint ministère auxquels se livraient d'ailleurs de nombreuses Congrégations religieuses nouvellement instituées. Tout naturellement les nouveaux fils de saint Benoît étaient portés à reprendre les traditions de la Congrégation de Saint-Maur et à se livrer presque exclusivement aux travaux littéraires. Mais que les conditions faites par la société moderne au nouvel institut étaient différentes de celles où se trouvaient leurs illustres devanciers ! Nos anciens monastères, contemporains par leur fondation de l'origine même de la monarchie française, puissants par leurs relations et leurs richesses, offraient, à ceux de leurs membres qui se livraient à l'étude, des ressources de toute espèce, et les mettaient à l'abri des besoins de la vie et de toute préoccupation de l'avenir. En est-il de même de leurs successeurs ? Malheureusement, non.

Malgré les promesses de liberté civile et religieuse inscrites en tête de la Charte de 1830, le Pouvoir n'était rien moins que favorable au rétablissement des ordres religieux : Bénédictins, Capucins ou Dominicains se trouvaient exposés au même mauvais vouloir, et l'on ne tendait à rien moins qu'à leur refuser le droit de vivre en commun et de porter l'habit religieux. A plusieurs reprises, les ministres des cultes écrivirent à l'Évêque du Mans pour demander quelle était cette nouvelle institution qui se formait à Solesmes, et on laissait assez entrevoir les mesures de police qu'on pouvait prendre contre elle. L'honneur des évêques du Mans est d'avoir toujours, dans ces circonstances, soutenu les droits de l'Église et les vrais principes de la liberté civile (1).

(1) Le 11 septembre 1838, le P. Guéranger écrivait à Monseigneur Bouvier : « Je ne finirai point cette lettre, Monseigneur, sans vous prier d'agréer mes remerciements pour la réponse que vous avez faite à la

Bien loin de trouver aucun appui, le nouvel institut rencontrait mille obstacles dans la législation civile. Le seul droit d'association que le Code reconnaisse est celui qu'on forme pour un négoce temporaire. Comment asseoir sur une base si mobile l'œuvre permanente d'un monastère? Comment lui assurer des ressources stables? Son existence peut dépendre de la mort ou de la défaillance d'un de ses membres, puisque n'ayant aucune existence légale, la communauté ne peut ni posséder ni recevoir par donation ou par testament.

Nous devons admirer la puissante vitalité des institutions religieuses qui s'appuient sur Dieu et sur les seules forces de la conscience pour surmonter tant d'obstacles. Aujourd'hui, l'institut des Bénédictins de la Congrégation de France possède deux abbayes, celle de Solesmes et celle de Ligugé, et le prieuré de Sainte-Madeleine à Marseille. « Malgré des « difficultés matérielles compliquées par les revers publics, » nous dit Monseigneur de Poitiers, « le R. P. Guéranger « nourrissait dans son cœur une confiance invincible dans « l'avenir de Solesmes. Son œuvre avait essuyé mille orages; « mais loin d'être renversée, elle se développe chaque « jour. »

III

La nouvelle Congrégation n'avait pas attendu sa Constitution définitive pour commencer la publication de ces nombreux et savants travaux qui la rendent déjà digne de ses illustres devancières les Congrégations de Saint-Vanne et de Saint-Maur. En 1835, elle publia un volume in-4° sur les *Origines*

« lettre par laquelle le Ministre vous annonçait de mauvaises intentions « à notre égard. J'ai vu dans la démarche du Gouvernement un nouvel « acte de ce Gallicanisme dont nous sommes certainement appelés, un « jour ou l'autre, à éprouver les sévices; mais dans votre réponse, « Monseigneur, une impartialité, une intégrité vraiment épiscopales. Votre « Grandeur a fait voir noblement qu'Elle ne nous considérait pas, quoi qu'il « en fût de nos débats, comme les ennemis de son caractère sacré ou de « sa juridiction. »

de l'Église Romaine. On démontrait que le *Liber Pontificalis* d'Anastase le Bibliothécaire avait été composé sur les notes contemporaines des Papes dont on faisait la vie, et que la coordination de ces notes appartenait seulement à Anastase. Cet hommage rendu à la papauté et à la tradition de l'Église romaine mérita aux Bénédictins un bref de félicitation du Souverain Pontife Grégoire XVI, daté du 20 octobre 1835. La part principale de ce travail appartenait au P. Guéranger ; et le jour de sa sépulture, on a eu la délicate attention d'en relire au réfectoire la Préface qui est comme le programme des doctes et nombreux travaux du R. P. Abbé (1).

Mais l'œuvre principale du R. P. Guéranger, et celle qui a rendu son nom illustre dans le monde entier, a été son travail sur la liturgie, et la part qu'il a prise au rétablissement de l'unité liturgique dans les diocèses de France.

La liturgie est l'ensemble des formules de prières et des cérémonies sacrées par lesquelles l'Église rend à Dieu un culte public. Beaucoup de ces formules sont de la plus haute antiquité ; quelques-unes remontent aux Apôtres ; d'autres sont d'une date plus récente. Mais sur toutes l'Église veille avec le soin le plus scrupuleux pour qu'elles ne subissent aucune altération qui influerait sur la foi de ses fidèles.

Au ix^e siècle, Charlemagne, de concert avec le Pape, établit en France une parfaite unité liturgique ; et lorsque le Concile de Trente autorisa les églises particulières qui jouissaient d'une liturgie plus que deux fois centenaire à la conserver, les églises de France qui profitèrent de ce privilège différaient très-peu de la pure liturgie romaine.

Mais dans le xvii^e siècle, la France, qui avait échappé à

(1) *Les Origines de l'Église Romaine* (Paris, 1836, in-4^o). Le *Polybiblion* attribue aussi au R. P. Guéranger : *Notice sur l'abbaye de Solesmes*, 1839. — *Essai historique sur l'abbaye de Solesmes*, suivi de la description de l'église abbatiale, avec l'explication des monuments qu'elle renferme, 1846. Ces deux ouvrages ont été publiés au Mans, chez Fleuriot. — *Explication sur les corps des saints martyrs extraits des catacombes, sur saint Léonce*. (Angers, 1838.)

la réforme protestante, se sentit prise du besoin de réformer au moins sa liturgie. Un esprit de critique exagérée dans l'examen des faits historiques fit révoquer en doute beaucoup de faits inscrits dans les légendes du bréviaire romain ; le goût de la belle latinité amena le mépris pour le latin et la versification des anciennes prières liturgiques ; et enfin la secte janséniste de plus en plus puissante n'était pas étrangère à ce besoin d'innover dont elle espérait profiter pour insinuer ses nouveautés. Chaque évêque, sous prétexte de corriger la liturgie, se crut en droit de la modifier intégralement ; et ce que l'un avait fait, un autre trouvait bon de le changer. Dans le cours des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, et même après le Concordat, tous les diocèses de France furent successivement soumis à ces modifications.

Après le Concordat, la délimitation de presque tous les diocèses de France se trouva changée par suite de la suppression d'un grand nombre de sièges épiscopaux. Des tronçons de diocèses servirent à en former un nouveau, et comme trop souvent chaque diocèse avait sa liturgie particulière, il en résulta un désordre inexprimable, qui n'avait pas même cessé partout lorsque le P. Guéranger publia ses *Institutions liturgiques*.

Le premier volume, publié en 1839, faisait l'histoire de la liturgie jusqu'au Concile de Trente : il établissait le droit que les Souverains Pontifes s'étaient réservé de régler les formules de la prière publique et les cérémonies sacrées. Le second volume parut deux ans après, et produisit une impression bien plus vive que celle occasionnée par le premier. Le R. P. Abbé y racontait les multiples changements opérés dans les liturgies gallicanes depuis deux siècles. Il montrait par les faits les plus incontestables que ces modifications avaient été opérées contrairement au droit, sans respect pour les plus vénérables traditions, et par des hommes d'une foi fort suspecte.

La controverse fut extrêmement vive. L'archevêque de

Toulouse, depuis cardinal d'Astros. Monseigneur Fayet, évêque d'Orléans, M. l'abbé David, depuis évêque de Saint-Brieuc, et beaucoup d'autres soutinrent ce qu'ils estimaient être le droit des évêques, et s'attachèrent surtout à montrer la beauté des liturgies gallicanes et leur supériorité sur la liturgie romaine. Les doctrines du R. P. Abbé de Solesmes avaient été fort goûtées : ses partisans ne furent pas moins ardents à combattre les innovations liturgiques des derniers siècles. Ecouragé par le cardinal-archevêque de Reims et par Monseigneur Parisi, évêque de Langres, qui avait le premier donné l'exemple du retour à la liturgie romaine, Dom Guéranger soutint lui-même la lutte, avec autant d'esprit que de solide érudition, sur toutes les questions de droit canonique ou d'histoire ecclésiastique soulevées par ces controverses(1).

Dix ans après le commencement de cette controverse, en 1851, une réponse célèbre faite à M. le chanoine Lottin par le Cardinal-Préfet de la Congrégation des Rites vint y mettre fin : on y déclarait que la liturgie cénomane, l'une des plus régulières qui eussent été conservées en France, n'était cependant pas conforme au droit, et qu'on devait revenir à la liturgie romaine. Aujourd'hui tous les diocèses de France y sont revenus ; et les fidèles ont la consolation, quelque part qu'ils aillent, de retrouver les mêmes formules de prières, et leur piété n'est plus attristée par des variétés qu'ils avaient peine à comprendre. Les églises de France ont renoué avec Rome ces liens sacrés de l'unité liturgique qui sont le signe et souvent le meilleur soutien de l'unité de la foi.

Avant l'heureuse conclusion de cette controverse qui lui

(1) *Les Institutions Liturgiques* (tome I^{er}, 1839 ; tome II, 1841 ; tome III, 1851.) *Lettres à Monseigneur l'Archevêque de Reims sur le droit liturgique* (Paris, 1840, in-8°) ; *Défense des Institutions Liturgiques*, comprenant : 1° *Une lettre à Monseigneur l'Archevêque de Toulouse* ; 2° *Lettres à Monseigneur Fayet, évêque d'Orléans*, 1^{re} et 2^e lettre 1846, in-8° ; 3° *lettre* 1847, in-8° ; *Réponses sur le droit liturgique à M. l'abbé David*, aujourd'hui évêque de Saint-Brieuc.

fait tant d'honneur, le R. P. Guéranger avait entrepris un autre travail sur la liturgie. Il s'attacha, dans l'*Année liturgique*, à faire goûter aux fidèles, qui l'avaient trop désappris, la beauté et la plénitude de doctrine de la prière liturgique qui est vraiment la voix de l'Eglise, toujours digne de Dieu auquel elle s'adresse, et répondant pleinement aux besoins des âmes. « Ceux mêmes, nous dit-il, qui ne sont pas du nombre des enfants de Dieu, admirent quelquefois en Elle cette incommunicable propriété, et conviennent que l'Eglise catholique seule connaît le mystère de la prière. »

Dans la préface du premier volume de l'*Année liturgique*, Dom Guéranger nous fait connaître l'esprit de l'Eglise dans la célébration des fêtes de chaque année, et résume en quelques mots le but qu'il s'est lui-même proposé. « Combien nous voudrions, dit-il, raconter dignement les merveilles saintes de ce calendrier mystique dont l'autre n'est que la figure et l'humble support... Au moyen du cycle liturgique, l'Eglise est visitée par son Époux dans la proportion de ses besoins. Chaque année elle le revoit enfant dans la Crèche, jeûnant sur la montagne, s'offrant sur la Croix, ressuscitant du sépulcre, remontant à la droite de son Père, et les grâces de ces divers mystères sont tour à tour renouvelées en elle.... Chaque année l'Eglise puise un surcroît de vie dans les maternelles influences que la Vierge bénie épanche sur elle aux jours de ses joies, de ses douleurs et de ses gloires ; enfin les brillantes constellations que forment dans leurs radieux mélanges les Esprits des neuf chœurs et les Saints des divers ordres, d'apôtres, de martyrs, de confesseurs et de vierges versent sur elle de puissants secours et d'ineffables consolations.

« Or ce que l'année liturgique opère dans l'Eglise en général, elle le répète dans l'âme de chaque fidèle attentif à recueillir le don de Dieu. Cette succession des saisons mystiques assure au chrétien les moyens de cette vie sur-naturelle sans laquelle toute autre vie n'est qu'une mort

« plus ou moins déguisée ; et il est des âmes tellement éprises
« de ce divin successif qui est dans le cycle catholique, qu'elles
« parviennent à en ressentir physiquement les révolutions :
« la vie surnaturelle absorbant l'autre, et le calendrier de
« l'Eglise celui des astronomes. »

Le R. P. Guéranger était une de ces âmes qui savent goûter si pleinement l'esprit de l'Eglise dans la célébration annuelle des mystères de Notre Seigneur Jésus-Christ et des fêtes des saints : aussi son *Année liturgique* est-elle remplie d'une doctrine éminemment propre à nourrir la piété, sans que l'auteur ait oublié d'y répandre des trésors d'érudition par la traduction des plus belles hymnes ou prières des liturgies orientales ou qui ont cessé d'être usitées. Plusieurs éditions successives, et des traductions en anglais et en allemand, montrent assez le mérite de cet ouvrage, et l'estime qu'on en a faite (1).

Une autre publication compléta les œuvres liturgiques du R. P. abbé de Solesmes : c'est la *Vie de Sainte Cécile* (2). La vie ou, comme nous le disons, la légende de cette illustre martyre, patronne de la musique, n'avait pas trouvé grâce devant la critique exagérée du siècle dernier. Les bréviaires gallicans avaient, en conséquence, rejeté comme apocryphe le récit si touchant que nous lisons dans le bréviaire romain, et ils avaient remplacé les magnifiques répons et les antiennes qui font de cet office de sainte Cécile un des plus beaux et des plus pieux de notre liturgie.

Sans aucun doute, l'Eglise n'impose pas comme vérité de foi les récits historiques ou les pieuses traditions contenues

(1) *L'année Liturgique* : 1^o *Avent* (1841) ; 2^o *Le temps de Noël* (2 vol., 1845 et 1847) ; 3^o *La Septuagésime* (1851) ; *Le Carême* (1854) ; *La Passion et la Semaine sainte* (1857) ; *Le temps Pascal* (1859. — 2^o 1860. — 3^o 1866) Cet ouvrage est malheureusement inachevé. Les nouvelles éditions des volumes de *L'Année Liturgique* ne sont pas de simples réimpressions, mais le plus souvent un travail refait et bien amélioré.

(2) *Vie de Sainte Cécile*, in-12, à Paris 1849 ; 2^e édition 1852 ; traduite en anglais.

12

13

dans son bréviaire ; mais il y a toujours une certaine témérité à s'élever contre le témoignage des siècles et l'autorité de l'Église. En ce qui concerne la légende de sainte Cécile, le R. P. Guéranger montra que les critiques étaient peu fondées, et que les difficultés alléguées contre l'exactitude du récit n'étaient point insolubles.

La divine Providence ménageait un triomphe glorieux et à l'illustre Patronne de la musique et au docte Bénédictin qui s'était établi son dévoué champion. Des fouilles récentes faites par M. le chevalier de Rossi dans les Catacombes, ont montré la parfaite sincérité du bréviaire romain et l'exactitude des moindres détails du récit si touchant qu'il nous fait de la vie, de la mort et de la sépulture de l'illustre fille des Cæcilius.

En 1873, le R. P. Guéranger a publié une nouvelle étude sur *Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles* de l'ère chrétienne (1). Profitant des dernières découvertes faites dans les Catacombes, il corrobore les détails si émouvants qu'il avait donnés dans les premières éditions de la vie de sainte Cécile sur le martyre de cette illustre vierge. Mais la partie la plus intéressante de ce nouveau travail est celle où il montre l'Église chrétienne trouvant des adeptes dans les familles les plus nobles de l'ancien patriciat romain ; et la nouvelle société ayant assez de ressources, dès ces premiers siècles, pour creuser les immenses catacombes destinées à servir au culte et à la sépulture des chrétiens, et qui ne sont point, comme on l'avait pensé si longtemps, d'anciennes carrières appropriées à de nouveaux besoins.

IV

Le triple travail du R. P. Guéranger sur la liturgie catholique suffirait seul à rendre son nom illustre. Mais il n'est pas le seul qui ait occupé la longue carrière de ce vaillant

/4 ——— (1) *Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles*, ouvrage illustré. (Paris, Didot, 1873, in-4°.)

champion de l'Eglise et du Saint-Siège. Aucune question ne l'a trouvé indifférent, et, dans toutes les controverses qui ont agité notre époque, il est intervenu avec l'autorité que lui avaient acquise ses précédents travaux. « Dès que l'Eglise « avait marqué une préférence doctrinale, indiqué une direction, nous dit Monseigneur de Poitiers, la ligne du « P. Guéranger était tracée, son jugement fixé. De là une « sureté de coup d'œil, une justesse de langage qui lui ont « valu, malgré les contradictions dont plus que personne « il a été l'objet, de n'être jamais repris ni contesté dans son « exactitude théologique. » Aussi peut-on lui appliquer l'éloge que l'Eglise fait de saint Grégoire de Nazianze : « qu'au jugement des hommes les plus éminents en science « et en piété, l'on ne trouve rien dans ses écrits qui ne soit « parfaitement conforme à la vraie piété et à la foi catholique (1). »

En 1850, le R. P. Guéranger publia son *Mémoire sur la question de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge*; et à la veille de la définition de ce dogme si cher à la piété des serviteurs de Marie, le Souverain Pontife Pie IX renvoyait au mémoire de l'Abbé de Solesmes comme à la pièce la plus convaincante qu'on eût produite sur la matière (2).

Vingt ans plus tard, lorsque pendant le Concile du Vatican éclata, l'ardente controverse non sur l'infailibilité même du Souverain Pontife que personne, au moins parmi les membres de la vénérable assemblée, ne songeait à contester, mais sur la possibilité d'une décision conciliaire et sur l'opportunité de cette décision dogmatique, le R. P. Guéranger publia divers écrits, et surtout son livre de la *Monarchie Pontificale*, « fruit merveilleux et comme spontané d'une maturité théologique dont on citerait peu d'exemples, et dans lequel les « PP. [du Concile] trouvèrent la solution que tant de sophismes leur dérobaient. »

(1) *Légende de saint Grégoire*, brév. rom. 9 mai.

(2) Paris, 1850, in-8°.

C'est l'appréciation de l'un des membres les plus éminents du Concile du Vatican, Monseigneur l'évêque de Poitiers (1).

Uni par les liens de la plus étroite amitié avec les disciples les plus célèbres de Lamennais qui devinrent plus tard les chefs du parti catholique en France, le R. P. Guéranger n'avait eu cependant que des relations très-passagères avec l'abbé de Lamennais lui-même, et jamais il n'avait partagé ses fausses théories sur l'impuissance de la raison humaine (2). Mais s'il n'avait garde de déprécier l'élément naturel, il était bien plus attentif encore à maintenir dans toute son intégrité l'action et l'influence surnaturelle, soit dans l'homme pris isolément, soit dans la société. « A cet égard, » dit Monseigneur de Poitiers, « son zèle s'est exercé contre les amis « dangereux plus encore que contre les ennemis et les « indifférents.... Par rapport aux premiers, dont les écrits

16 ———
17 ———
18 ———
19 ———
(1) Voici les ouvrages publiés à l'occasion du Concile du Vatican : 1^o *De la monarchie pontificale à propos du livre de Monseigneur de Sura-* (Paris 1870, in-8°, 2^e édition.) 2^o *Défense de l'Église romaine contre les attaques du P. Gratry* (2 lettres 1870); 3^o *De la définition de l'Infaillibilité pontificale* (1870); 4^o *Réponse aux dernières objections contre cette définition.*

(2) Le P. Guéranger n'en fut pas moins accusé d'être disciple de Lamennais; et Monseigneur Bouvier fut obligé, en 1834, de donner aux nouveaux religieux de Solesmes une attestation que nous sommes heureux de citer parce qu'elle est aussi honorable pour l'évêque du Mans que pour les Bénédictins eux-mêmes: « Societatem nobis gratam esse et « acceptissimam, nosque illius membra paterno affectu indesinenter « fovere testamur. Ideo per præsentis litteras declaramus falsas penitus « et calumniosas esse assertiones quæ a quibusdam circumferuntur, « dictitantibus prædictam societatem novitatibus, opinionibus, systemati- « busque hujus sæculi esse addictam: hanc enim certa scientiâ novimus « tam individue quam collective adhærentem, in omni zelo, universis « Ecclesiæ catholicæ, ac Sedis Apostolicæ decretis et præsertim duabus « postremis litteris Encyclicis S. S. D. N. Gregorii Papæ XVI. »

« Quapropter hanc societatem commendamus omnibus superioribus « ecclesiasticis, ut induentes erga illam viscera charitatis et paternitatis, « nobiscum sint unanimis in fovendo, tuendoque proposito filiorum « nostrorum carissimorum, qui magno ac plane meritorio operi instau- « randæ apud nos rei monasticæ benedictinæ, verâ abnegatione, sub « auspiciis nostris incumbunt. »

« empreints d'un caractère religieux pouvaient être acceptés
« des nôtres, il exerçait à bon droit une critique exacte,
« sévère, détaillée, prolongée, ne voulant rien laisser debout
« de ce qui était de nature à fausser la conscience chré-
« tienne, ou à dénaturer les actes de l'Église. »

Dans ces quelques lignes, Monseigneur l'évêque de Poitiers rappelle toute une série d'articles, publiés dans l'*Univers* ou le *Monde*, contre le *Naturalisme*, et l'*Ecole dite Libérale* (1).

Les articles publiés dans l'*Univers* contre l'ouvrage du Prince de Broglie, *l'Etat et l'Eglise au IV^e siècle*, ont été réunis en un volume. Dans la préface, le R. P. Guéranger répond à ceux qui ont trouvé sa critique hors de propos :
« M. de Broglie, dit-il, est venu lui-même par sa seconde
« édition confirmer surabondamment la critique que j'ai osé
« faire de son livre. Il l'a corrigé en plusieurs endroits qui
« lui ont été signalés ; cette franchise chrétienne atteste sa
« bonne foi. Parmi ces corrections, il en est qui portent
« sur des points d'une haute importance ; que ceux-là
« donc qui m'ont trouvé tracassier et outrecuidant veuil-
« lent bien reconnaître désormais M. de Broglie lui-même
« parmi les fauteurs de la guerre très-pacifique que j'ai osé
« lui faire (2). »

(1) *Polémique relative à l'erreur du naturalisme* : 1^o *Contre M. le prince de Broglie* (*Univers*, octobre 1856 - mai 1857. Réunis en un volume in-8°, Paris, 1858.) ; 2^o *Du naturalisme dans la Philosophie* (*Univers*, septembre 1857 - janvier 1858) ; 3^o *Du naturalisme dans l'histoire* (janvier 1858 - août 1860) ; — *Le Jansénisme et la Compagnie de Jésus* (1857, 3 articles dans la *Revue de l'Anjou et du Maine*) ; — *Marie d'Agréda et son livre de la Cité mystique de Dieu* (28 articles publiés dans l'*Univers* mai 1858 - novembre 1859) ; *Saint Louis et la Papauté* (8 articles publiés dans le *Monde*, mars 1860 - février 1861) ; *Madame Swetchine : sa vie et ses œuvres*, par M. le comte de Falloux (5 articles publiés dans le *Monde*, avril et décembre 1860) ; *Sixte-Quint et Henri IV* par M. Segretain (5 articles publiés dans le *Monde*, août 1860 - janvier 1862) ; *L'Eglise romaine et le premier Empire*, par M. le comte d'Haussonville (14 articles dans l'*Univers*, mai 1868 et suiv.).

.....	90
.....	91
.....	92
.....	93
.....	94
.....	95
.....	96
.....	97
.....	98

(2) Préface, p. LXII.

V

Malgré l'altération de sa santé, le R. P. Guéranger, trompé par la vivacité d'une intelligence qui n'avait subi aucune atteinte de l'âge ni des infirmités, nourrissait des projets de travaux littéraires qui eussent demandé une vie tout entière. Sans compter son *Année liturgique*, pour le complément de laquelle il avait recueilli de nombreux matériaux, il se proposait d'écrire la *Vie de saint Benoît* et de publier un *Commentaire de la Règle Benedictine*. Si Dieu, en abrégeant les jours de son serviteur; lui a enlevé la consolation de ces utiles travaux, il lui a donné une gloire bien plus grande. Il l'a rendu père d'une nouvelle famille qui perpétuera le nom et la gloire du patriarche des moines d'Occident, et ce privilège, il le partage avec un bien petit nombre de saints personnages. Et quant au *Commentaire de la Règle Benedictine*, il l'a écrit d'une manière bien plus parfaite en le gravant par ses instructions quotidiennes dans l'esprit et l'âme de ses enfants.

« Un jour pourtant, ajoute Monseigneur l'Évêque de Poitiers, « que je tremblais de vous voir mourir laissant le travail in-
« achevé, je m'aperçus que l'impression s'en faisait en carac-
« tères d'or, je veux dire dans ces âmes virginales, fruit
« de votre seconde paternité et douce joie de votre vieillesse.
« Pendant huit ans vous avez partagé entre cette double
« famille vos soins et vos labeurs, dirigeant à la fois des
« deux côtés ces jets de lumière et de génie qui devenaient
« plus ardents et plus vifs à mesure que vous approchiez du
« foyer éternel (1). »

(1) Quelques ouvrages du P. Guéranger n'ont pu entrer dans l'énumération que j'ai faite. Il a publié : *Pontificale Romanum cum Commentariis Catalaris* (Editio nova, Parisiis, 1830 in-8°). *Les actes des Martyrs depuis l'origine de l'Eglise jusqu'à nos jours* (Traduction, Paris, 1836, 4 vol. in-8°). — *La triple couronne de la Mère de Dieu* (Le Mans, 1840, 3 vol. in-8°). — *Euchiridion Benedictinum* (Angers, 1862, in-18.) — *Essai sur l'origine, la signification et les privilèges de la médaille ou croix de Saint-Benoît*. (Poitiers, 1862, in-18. Quatre éditions, traduit en allemand

29
30
31
32
33

Je termine, par ces éloquentes paroles de l'illustre successeur de saint Hilaire, ce travail trop long et pourtant si incomplet que j'ai consacré à l'étude de la vie et des ouvrages du R. P. Guéranger, appelant de tous mes vœux la prompte publication d'une vie qui, comme le dit encore Monseigneur de Poitiers, est due à la chrétienté.

et en anglais.) — *Les exercices de sainte Gertrude* (Traduction, Poitiers, 1863, in-12).

Nous devons ajouter enfin à cette liste beaucoup d'articles publiés dans *l'Ami de la Religion*, *l'Univers*, *le Monde*, et *l'Auxiliaire Catholique* qu'il avait fondé en 1845.

DES CAUSES

QUI INFLUENT

SUR LA LONGUEUR DE LA VIE MOYENNE

THÉORIE DE M. DUPUIT. — OBJECTIONS PROPOSÉES

Par M. CLOUET, Membre titulaire.

Depuis que l'Allemagne, unifiée sous la rude main de la Prusse, a laissé tomber sur nous le poids immense d'un million et plus de combattants, les pensées patriotiques se sont tournées vers ce réservoir d'hommes, dont le niveau s'élève de plus en plus, malgré ses périodiques débordements. D'où vient que la population prussienne progresse si vite en nombre, tandis que la nôtre se maintient à peu près stationnaire? Y a-t-il quelque loi divine à laquelle on puisse attribuer cette divergence effrayante, dont la prolongation est un péril pour nous?

Ce doute cruel semble donner de l'à-propos à un traité qui a été composé avant nos malheurs, et par conséquent en dehors de toutes les préoccupations que ces malheurs justifient. C'est un ouvrage que l'auteur, M. Dupuit, mort aujourd'hui, alors inspecteur général des ponts et chaussées, a publié dans le *Journal des Économistes*, au tome XLVII, en juillet 1865. Il est intitulé : *Des causes qui influent sur la longueur de la vie moyenne des populations.* » On ne trouvera, dans cette étude, rien qui fasse allusion à la puissance que la Prusse doit en partie à la fécondité de ses enfants. On y verra, au contraire, comment un esprit, d'ailleurs éminent, épris de ce qu'il appelle le bien-être, a pu consi-

dérer comme un progrès de la civilisation, ce qui constitue pour les peuples une infériorité réelle et une cause d'affaiblissement.

Les lignes suivantes qui terminent le travail de M. Dupuit, en formulent les conclusions et la substance :

« La fécondité de la population est une cause de misère, dont aucune mesure économique ne peut triompher.

« Le principe de prévoyance qui consiste à n'avoir d'enfants que quand on est assez riche pour les bien élever au physique et au moral, est observé en France dans de nombreux départements ; il pourrait donc l'être dans tous.

« Les départements où la population s'impose ce devoir, sont aussi ceux qui présentent le moins grand nombre d'enfants naturels. »

Ces paroles sont tristes. Je voudrais avoir le talent nécessaire pour les réfuter. Mais en attendant qu'une plume plus autorisée entreprenne ce travail, je veux du moins protester contre une thèse évidemment immorale dans son application, et qui n'a pas même pour excuse d'être certaine dans sa théorie abstraite. Cette doctrine, qui emprunte une importance considérable à la position élevée qu'occupait son auteur, semble au premier abord appartenir uniquement aux sciences morales ; mais comme l'argumentation repose sur l'équilibre entre les subsistances et les besoins de la population, l'examen de la thèse rentre tout à fait dans le ressort des études d'une société d'agriculture, sciences et arts.

M. Dupuit débute (page 7) par une formule qui exprime la longueur de la vie moyenne dans une population stationnaire. Le développement en série est régulier, et la formule inattaquable. Tout se réduit d'ailleurs à ceci : quand il meurt autant de gens par année qu'il en naît, la population reste stationnaire. Personne ne s'inscrira en faux contre cette vérité.

Mais pourquoi la population est-elle stationnaire ? qu'est-ce qui cause cet arrêt ? Pourquoi, appelant N les naissances et

D les décès, a-t-on dans un certain temps et dans un certain pays $N=D$? C'est ce que je n'ai pas pu comprendre d'une manière complète. Essayons d'éclaircir la question par quelques citations.

« On a souvent comparé la vie à la lumière d'une lampe. »
(Page 9.)

M. Dupuit reconnaît que la consommation d'huile n'est pas la même à l'intérieur des appartements qu'aux intempéries de l'atmosphère. Acceptons pour un moment cette image. « Il en est ainsi », dit-il, « de la vie de l'homme en « société : elle s'éteint presque toujours, bien avant d'avoir « atteint sa limite possible ; c'est en vain qu'on ajouterait « de l'huile dans le récipient. » Cela veut dire apparemment, que l'extinction de la lampe n'est pas due au défaut d'huile, mais aux difficultés extérieures que la combustion éprouve. Eh bien, dix lignes plus loin, on lit : « La cause de « la durée de la vie moyenne des populations, n'est donc « pas physiologique, mais économique. » Économique, c'est-à-dire due à l'insuffisance de l'huile même, nécessaire à la combustion. Et de peur qu'on ne puisse s'y tromper, M. Dupuit ajoute : « Ce qui a manqué... c'est ce que les économistes appellent « la subsistance. » Comment concilier deux affirmations si opposées ?

D'ailleurs, la comparaison de la lampe ne soutient même pas l'examen dans son principe, car la lampe est sans action sur la quantité, et la qualité de son huile. La lampe ne peut ni vicier son huile bonne, ni améliorer son huile mauvaise. Or la qualité de l'huile chez l'homme, c'est la santé, et la santé est l'œuvre de l'homme, elle est l'œuvre des mœurs. Chez des nations vertueuses, la santé est robuste ; chez des nations corrompues, elle décline et se précipite. Et, chose étrange, l'amoindrissement de la race n'entraîne nullement, comme un corollaire nécessaire, l'abréviation de la vie moyenne. Des êtres étiolés peuvent, à force de soins, prolonger leur existence débile.

Quel est le ressort de la force vitale ? C'est l'économie de la sève productrice, et son emploi réservé uniquement à la reproduction. Or jusqu'à quelles limites ne porte pas ses ravages, chez les nations prétendues civilisées, ce vice inconnu aux peuples barbares, ce vice, « homicide dès le commencement, qui veille incessamment sur les sources de la vie, « pour les appauvrir et les souiller ! » Qu'on vienne à ce propos nous parler de subsistances ! Mais donnez à ce malheureux la nourriture la plus substantielle, le vin le plus généreux, l'abri le plus sûr contre les causes extérieures des maladies, et voyez à quel point sa puissance reproductrice est limitée, et combien ses enfants, s'il en a, sont amoindris dans leur nature. Voyez ces familles d'origine aristocratique, dont la noblesse primitive avait pour cachet la splendeur des formes et la vigueur du sang, ces familles auxquelles la subsistance n'a jamais manqué, car elles ont eu toujours, non-seulement le nécessaire, mais l'abondance de la vie ; voyez-les flétries par une longue oisiveté, et par les vices qui en sont la suite ; elles s'éteignent faute de rejetons ; ou si elles se traînent quelque temps encore sous nos yeux, elles nous font pitié, par l'étrangeté de leurs avortons :

« C'est d'un illustre tronc une branche pourrie. »

Ne comparons donc pas la sève vitale à l'huile d'une lampe. L'économie s'y oppose, comme la physiologie. Ce n'est pas le défaut seul de subsistance qui empêche les naissances de surpasser les décès.

Il y a plus. La subsistance, dont le défaut arrêterait l'accroissement de la population, ne dépend pas seulement de causes physiques, mais de causes morales. M. Dupuit (page 20) affirme que « pour tous les êtres vivants, la subsistance est « limitée par la surface du sol. » Et il compare les habitants d'un pays à des bêtes renfermées dans un parc. « Supposons, par exemple, que la surface du parc soit suffisante « pour nourrir cinq cents têtes de bétail, dans un état « hygiénique qui ne laisse rien à désirer, il est probable

« que six cents bêtes pourront y subsister encore, mais dans
« un état de dépérissement qui abrégera leur vie, et que,
« quelle que soit la fécondité des brebis, le troupeau atteindra
« un certain chiffre qu'il ne pourra plus dépasser. Ainsi,
« la *limitation* de la surface *détermine* un premier chiffre
« de population, au delà duquel commence la misère. »

Il n'est pas flatteur pour les humains, de se voir comparés à des moutons : cela n'est pas exact d'ailleurs, parce que le maître des moutons les tient enfermés dans son parc, tandis que pour les hommes le territoire de la patrie n'est pas une prison. Ajoutez que les moutons consomment sans produire, excepté dans un sens restreint et tout animal. Néanmoins il y a quelque chose d'admissible au fond de cette doctrine, c'est qu'un des petits cantons de la Suisse ne peut pas nourrir autant d'habitants que la France ou la Russie. Qui en doute ? Mais ce qu'il n'est pas possible de prouver, c'est que la *limitation* de la surface détermine un chiffre de population au delà duquel commence la misère. Pour que les limites fussent des limites, il faudrait que l'on pût dire : Etant donnés tant d'hectares de terres cultivables, il n'y pourra vivre que tant de têtes d'hommes. Or ce théorème est encore à démontrer.

M. Dupuit le sent bien. Aussi, page 21, ajoute-t-il : « Cette
« limite ne dépend pas seulement de la surface mais de la
« fertilité, c'est-à-dire de la quantité de subsistances qu'elle
« produit, ou de celle que les habitants peuvent se procurer
« en changeant d'autres produits contre des subsistances. »
Mais on trouve plus loin : « On doit donc reconnaître que l'obs-
« tacle à la population n'est pas la *fécondité de l'espèce humaine*,
« mais la fécondité du sol. Il y aurait évidemment cent
« soixante-un habitants par kilomètre carré en Grèce comme
« en Belgique, si le sol pouvait fournir de la subsistance
« pour cent soixante-un habitants ; il n'y en a que vingt-
« trois, parce que le sol n'en fournit que pour vingt-trois.
« L'excédant de population qui serait dû à la fécondité de
« l'espèce, est impitoyablement retranché par la misère. »

Il est facile de voir la contradiction qui existe entre les deux passages cités. Nous venons de lire : « l'obstacle à la « population n'est pas la fécondité de l'espèce humaine ; » mais d'un autre côté nous avons lu : « la fécondité de la population est une cause de misère, dont aucune mesure économique ne peut triompher ; » et encore : « l'excédant de population qui serait dû à la fécondité de l'espèce, est retranché par la misère. » Que croire ?

En ce qui regarde particulièrement l'assertion relative aux limites, l'exemple est mal choisi et dément la maxime. Si la limite de la surface et de sa fertilité, détermine un chiffre de population, on ne doit donc tenir aucun compte de l'importation de produits, due à l'industrie des habitants. M. Dupuit raisonnait autrement tout à l'heure. Mais ce qu'il met de côté, plus complètement encore que ce point de vue commercial, c'est l'histoire. « La Grèce, dont l'histoire « remonte beaucoup plus haut que celle des contrées que « nous venons de citer (la France et la Belgique), ne compte « encore que vingt-trois habitants par kilomètre carré, le « tiers de ce qui existe en France, le septième de ce qui « existe en Belgique. »

La Grèce ne compte *encore*....! Mais combien avait-elle d'habitants lorsque le Péloponèse seul en renfermait deux millions, lorsque l'Attique étroite et stérile, comme chacun sait, nourrissait vingt mille citoyens avec leurs familles, et quatre cent mille esclaves ? Si la densité de la population a été en Grèce, triple ou quadruple de ce qu'elle est aujourd'hui, et c'est un fait, que devient l'exemple cité en faveur de la théorie de la limite ?

Un jour, un ministre de la guerre, qui avait enlevé aux compagnies d'élite le sabre, alors marque distinctive des fantassins choisis, passait une revue devant les soldats qu'il avait ainsi allégés. « Eh bien, mes amis, » leur disait-il, « vous « devez être heureux que je vous aie fait ôter ce sabre qui « battait dans vos jambes et embarrassait votre marche. »

« Tiens », dit un voltigeur à son camarade, quand le ministre fut passé, « celui-là qui croit qu'on marche avec les « jambes. » Le *pioupiou* avait raison, c'est avec le cœur et la tête que l'on marche; c'est aussi avec le cœur et la tête que l'on travaille la terre et qu'on la féconde.

Dans la campagne de Crimée, le soldat anglais ne mourait-il pas dans son inertie glacée, victime des intempéries et de la faim, à côté du soldat français, qui avait su tout d'abord se *taner*, comme un renard, dans son *gourbi*?

Qui ne se rappelle ces quinze mille Romains, allant chercher au fond de l'Asie Mineure trois cent mille Asiatiques? « S'ils viennent à nous comme ambassadeurs, ils sont trop « de monde, » disait le roi d'Arménie; « si c'est comme ennemis, ils sont trop peu. » Et cependant les gros bataillons furent vaincus par les petits. C'est que la masse et la longueur ne font pas toute la puissance du levier, il y faut encore la vitesse, et la vitesse est donnée par les pulsations du cœur. Quand il s'agit de l'homme, les lois physiques ne décident pas de tout. Le souffle vivifiant, l'action de l'âme, le moral en un mot : voilà l'inconnue qui se glisse dans toute les formules, pour les rendre vaines, ou pour les dominer.

Et ce que la valeur guerrière fait raconter de ses œuvres, se prouve aussi en fait de subsistances par la valeur de l'agriculteur. Le Basque et le Valencien savent arracher à la montagne, et soutenir par des appuis industriels, des parcelles de terrain, où ils multiplient les récoltes, tandis que dans les plaines fertiles de l'Estramadure ou du Léon, l'indolent Castillan voit pousser, sans souci, les maigres moissons qu'il a semées sans sueurs. Et cependant quel pays nourrit plus d'enfants, sur son sol étroit et rocailleux, que l'industrielle et vaillante Biscaye? Les recherches de M. Leplay en font foi. De même en Algérie, le Kabyle travailleur multiplie les générations et les récoltes, en

face de l'Arabe errant et oisif. Le proverbe populaire a raison contre la théorie des limites inflexibles : *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.*

Après avoir essayé de prouver que la fécondité de la population est une cause *insurmontable* de misère, M. Dupuit s'occupe du côté opposé de la question, c'est-à-dire du bien-être social, et il formule ainsi qu'il suit son opinion (page 7) :

« La longueur de la vie moyenne peut être considérée comme « le vrai thermomètre du bien-être des populations. »

Qu'est-ce que le bien-être ? M. de Rothschild se croirait réduit à la plus affreuse misère s'il ne possédait que *trente mille livres de rente*. Ce chiffre, au contraire, représente une fortune des *Mille et une Nuits*, aux yeux de celui qui gagne son pain de chaque jour. Pour que l'homme « se trouve « bien », et c'est apparemment ce que signifie ce mot bien-être, il faut que ses besoins réels soient satisfaits ; mais il n'est nullement nécessaire qu'il en soit de même de ses besoins factices, car il n'y a pas plus de limite à ces derniers qu'aux désirs mêmes de son cœur. Or les besoins réels sont tout à fait différents, selon le climat, selon les habitudes. Partout il faut aux hommes le *vivre* et le *couvert*, mais il ne leur faut ni le même vivre, ni le même couvert. Le Napolitain qui ne mange de la viande qu'aux grandes fêtes, est tout aussi robuste que l'Anglais qui ne vit que de chair. Il y a plus, les Italiens, dont la sobriété est si connue, résistent beaucoup mieux aux intempéries que les peuples du Nord, comme sont les Anglais et les Allemands. La campagne de Russie en a fourni un exemple signalé. Plus encore : le bien-être d'un peuple est souvent le *mal-être* d'un autre. Les Anglais qui vont demeurer aux colonies et qui veulent y vivre du même régime que dans leur patrie, y meurent en peu de temps. Comment donc un bien-être qui est si variable, pourrait-il avoir pour mesure le fait absolu de la plus grande longueur de la vie moyenne ?

La relation entre la vie moyenne et le bien-être n'étant nullement absolue, il pourrait sembler inutile de citer la formule de la vie moyenne, telle que la donne M. Dupuit. La voici cependant, pour que les déductions qu'il en tire soient appréciées à leur valeur. « Quand une population est complètement stationnaire (page 7), on démontre facilement « que la vie moyenne a pour expression, soit la population « divisée par le nombre annuel des naissances ou des décès, « soit l'âge moyen des décédés. »

Suit un théorème, auquel j'ai fait allusion plus haut, conduisant à formuler la population P , en fonction des naissances N : $Vm = \frac{P}{N}$; et comme dans une population stationnaire, N , les naissances, égale D , les décès, la vie moyenne Vm aura pour expression :

$Vm = \frac{P}{D}$ dans laquelle D remplace N .

Il n'est pas besoin de signes algébriques pour faire comprendre que, s'il meurt chaque année autant de gens qu'il en nait, la population reste stationnaire. Mais il s'agit précisément d'expliquer *pourquoi* il ne nait pas plus d'enfants qu'il n'en meurt, et c'est ce qu'une formule ne dira point.

Et à ce propos, disons, en passant, qu'il ne faut pas s'en faire accroire par la régularité des formules, lorsqu'il s'agit de problèmes complexes, qui, loin de se tenir dans les régions de l'abstraction pure, sont le résultat d'un ensemble de phénomènes. La vie, dont le secret ne sera pas trouvé, et surtout la vie sociale, où chaque vie individuelle est simultanément active et passive, renferme des éléments multiples, dont les expressions sont non-seulement des variables, mais des fonctions de variables. Qui peut se flatter de représenter les actions mutuelles des éléments l'un sur l'autre au moyen des signes algébriques ? Qui pourra se promettre de dégager la formule, de ces liens d'opérations antérieures qui la rendent irréductible ? On en voit tous les jours des exemples dans la mécanique. Les formules sont démontrées rigoureusement. Mais

dans la pratique, il faut les modifier par l'introduction du coefficient d'expérience. C'est la résistance absolue ou relative des bois ou des métaux, du sol, des pierres, etc., tous éléments fugitifs qui sont absolument incalculables, autrement que par approximation. Il n'y a donc pas lieu de contester à M. Dupuit, l'exactitude de sa formule $Vm = \frac{P}{N}$ sur la vie moyenne. Toute la difficulté repose dans l'égalité collatérale $D=N$. Hypothèse qui doit devenir fait, pour que la formule puisse obtenir une valeur d'application. Quand la population est stationnaire, la vie moyenne s'exprime par la formule donnée. Soit. Mais la formule n'engendre pas le fait; pourquoi donc la population est-elle stationnaire? C'est ce qu'il s'agirait de démontrer.

L'auteur ne se hasarde pas à soutenir que plus il naît d'enfants et moins la population augmente. Car il est évident que si $D > N$, la population diminue; si, au contraire, $D < N$, la population s'accroît. Et comme dans la formule $Vm = \frac{P}{N}$, le numérateur P est variable, c'est toujours dans la valeur de D par rapport à N qu'il faut en chercher la signification.

Ne pouvant donner la cause de cette relation variable, M. Dupuit cherche celle de la durée moyenne de la vie par rapport au nombre annuel des naissances. Il l'énonce ainsi (page 11) : « La longueur de la vie moyenne est en raison inverse du nombre proportionnel des naissances. » En d'autres termes, plus il naît d'enfants, moins ces enfants vivront longtemps.

Sur quoi s'appuie cette affirmation absolue? Sur des tableaux statistiques dont je donne en l'abrégeant le premier ci-après. On y trouve les noms de trente départements classés par ordre croissant de fécondité. Pour abréger, je réduis les trente départements à douze, les premiers et les derniers et le département moyen, les intermédiaires se rapprochant des deux groupes extrêmes ou de la moyenne. Aux renseignements sur le nombre d'habitants se rapportant à une

naissance, à la vie moyenne, au nombre d'enfants par mariage, au nombre d'enfants naturels par dix mille habitants, je me permets d'ajouter, comme terme de comparaison, une sixième colonne, où je mets la population spécifique par kilomètre carré.

Tableau n° 1.

DÉPARTEMENTS classés par ordre croissant DE FÉCONDITÉ	Nombre d'habitants pour une naissance	Vie moyenne ou âge moyen des décédés	Nombre d'enfants par mariage	Nombre d'enfants naturels pour 10.000 habitants	Population spécifique par kilom. carré	Population absolue en 1888 par 1000. sans fraction
1 Lot-et-Garonne.	53.47	48.64	(3) 2.21	5.64	63.51 9	340
2 Orne	53.66	46.99	(4) 2.23	7.32	70.54 6	430
3 Gers	53.96	46.92	(15.) 2.15	8.36	48.48 10	304
4 Eure	51.67	44.85	(2) 2.15	18.30	67.92 7	405
5 Manche.....	45.96	43.87	(8) 2.69	14.48	100.40 3	595
6 Maine-et-Loire.	45.76	41.70	(6) 2.57	10.96	73.64 5	524
7 Côte-d'Or.....	44.76	42.02	(7) 2.64	13.03	43.96 11	385
8 Gironde	44.65	43.85	(4) 2.14	23.00	65.78 8	641
9 Finistère	30.19	30.42	(9) 3.33	13.61	90.25 4	607
10 Seine.....	29.89	30.86	(5) 2.38	88.15	3.632.85 1	1.727
11 Nord	27.65	29.24	(10) 3.58	35.56	213.41 2	1.212
12 Départ. moyen.	37.18	36.80	2.91	20.70	67.95	419

Quoique l'on y relève quelques différences avec ceux de l'*Annuaire* du Bureau des longitudes pour la même année, ce tableau est exact quant aux chiffres, il n'y a pas lieu d'en douter; mais il pêche contre le principe de l'*homogénéité des quantités*, car le nombre des enfants naturels est rapporté à dix mille habitants, tandis que celui des enfants légitimes est rapporté non pas à un nombre d'habitants, mais à celui des mariages. Or, si la fécondité par mariage suit approxi-

mativement l'ordre indiqué pour les départements, il n'en est pas du tout de même de la fécondité hors mariage. Et, cependant ces deux éléments devraient être réunis et rapportés à la même unité de comparaison, pour que l'un et l'autre pussent être comparés au chiffre de la deuxième colonne, celui qui donne le nombre d'habitants pour une naissance.

Malgré ce défaut, voyons ce que l'on peut conclure des données de ce tableau. Il indique, il est vrai, qu'en France; en 1888, dans deux départements, le Finistère et le Nord, ceux où il est né en moyenne trois enfants un tiers et trois enfants et demi par mariage, la vie moyenne est descendue à trente et même vingt-neuf ans, tandis que dans la Gironde, le Gers, l'Eure et le Lot-et-Garonne, où la fécondité légale est réduite à deux enfants et quelques centièmes, la vie moyenne monte à quarante-trois et même à quarante-huit ans sept mois. Mais l'ordre néanmoins ne se conserve pas, tel que dans la première colonne. Ainsi la Gironde, qui mérite la prime de stérilité, n'occupe que le sixième rang pour la durée de la vie, et la Manche, qui est la plus féconde dans le mariage, vient, avec un écart de cinquante-cinq centièmes, la cinquième en longévité. D'autre part, la Seine, qui n'a que deux enfants un tiers par mariage, a une vie moyenne presque identique à celle du Finistère où l'on compte presque un enfant de plus. Que peut-on conclure au vu de telles anomalies?

La cinquième colonne du tableau nombre les enfants naturels. C'est ici le lieu de rappeler l'aphorisme de notre auteur. « Les départements » dit-il, « où la population s'impose ce « devoir (de la contrainte morale) sont aussi ceux qui présentent le moins grand nombre d'enfants naturels. » Eh bien ! cette assertion est contredite par les chiffres mêmes introduits pour la prouver. Le Finistère et la Seine ont, aux décimales près, le même chiffre de 30, pour le nombre des habitants donnant une naissance. Mais la Seine a 88,15 bâtards, tandis que le Finistère n'en compte que 13,60 par dix mille habitants.

Et la Gironde, où le mariage donne le minimum de fécondité, se venge par la multitude de ses enfants naturels. Elle dépasse la moyenne générale de France, malgré la bonne note que lui mérite sa prévoyance malthusienne.

Mais dira-t-on, pourquoi introduisez-vous dans le tableau de M. Dupuit la population spécifique, dont il ne s'est pas occupé? C'est que lui-même l'amène au tableau n° 4, où il compare l'accroissement de la population dans diverses contrées du globe.

Tableau n° 4. (Page 22.)

No d'ordre d'accroissement annuel	NOMS DES CONTRÉES	Population par kilomètre carré	Accroissement annuel par 100	Période de doublement	No d'ordre de densité
1	États-Unis	5	4.40	16 ans	9
2	Grèce.....	23	1.50	43 —	7
3	Espagne.....	31	1.22	57 —	6
4	Russie.....	12	1.06	66 —	8
5	Belgique.....	161	0.81	86 —	1
6	Angleterre.....	91	0.64	109 —	2
7	Italie.....	84	0.51	136 —	3
8	France	60	0.35	196 —	4
9	Autriche.....	57	0.26	267 —	5

Que signifie ce tableau?

Si la loi du retranchement par la misère (citée page 21) et, j'ose le dire, par la concurrence des convives au festin de la vie, si cette *loi* était une *loi*, les pays qui ont la plus grande densité de population devraient avoir le moindre accroissement annuel. Car, ainsi que le répète M. Dupuit (page 28), ce qui fait le bien-être de la population (le contraire de la misère), c'est la ration qui est due à chacun de ses membres. Or que voyons-nous dans le tableau n° 4? La Russie

où la densité kilométrique est treize fois moindre que dans la Belgique, ne surpasse celle-ci que de 25 millièmes, le quart d'un pour cent par an. Et la Grèce qui a presque deux habitants pour un par rapport à la Russie, au lieu de témoigner un accroissement moitié plus lent, en a un de moitié plus rapide. Les États-Unis seuls justifient le tableau. Comme ils sont les moins peuplés, spécifiquement, ils sont aussi les plus rapides dans l'accroissement annuel. Le parc est très-vaste, il y a peu de moutons, le nombre des bêtes qui peuvent y vivre n'a pas encore rencontré ses limites territoriales. Nous sommes en plein dans la théorie de l'auteur. Mais les États-Unis forment une exception, et d'autant moins significative, que l'accroissement annuel est dû pour une bonne part à l'immigration européenne. Il n'en est pas de même pour la Grèce. Ce petit pays qui ne pouvait tout à l'heure suffire qu'à vingt-trois habitants par kilomètre carré, double ses habitants en quarante-trois années, juste moitié de la période de quatre-vingt-six ans nécessaire à la Belgique. Dans un demi-siècle, à partir des observations de M. Dupuit, le rapport d'un pays à l'autre sera entièrement renversé.

Un fait cependant ressort de ce tableau, c'est la lenteur avec laquelle notre population française se double. A part l'Autriche, qui obtient la palme dans ce concours à rebours, nous sommes les avant-derniers. Nous mettons deux siècles à doubler notre population, tandis que tous nos voisins enrichissent rapidement leurs pépinières d'hommes. Quel bien-être individuel peut consoler de cet amoindrissement national ?

Amoindrissement que l'on signalait encore hier (le 2 avril 1875) à l'Assemblée générale des comités catholiques de France. Cent habitants donnaient :

De 1817 à 1832...	3,11 naissances par 100 habitants.	
— 1833 à 1846...	2,86	—
— 1847 à 1865...	2,65	—
— en 1868.....	2,54	—

« De cette stérilité, » disait le rapporteur, « on comprend
« tout de suite, quelles doivent être les suites sociales. C'est
« d'abord une perturbation profonde dans l'assiette agricole
« du pays ; c'est ensuite l'amoindrissement de notre puissance
« militaire qui est compromise, et enfin c'est l'effacement de
« la race française et de son influence. . . »

Di talem avertite casum !

La statistique constate les faits tels qu'ils existent à certains moments et dans certains lieux, mais elle ne saurait enregistrer toutes les causes secondes qui influent sur les résultats. Disons ces causes, telles qu'elles nous apparaissent, sans formules et à la lumière du bon sens, ces causes qui font que la France met deux siècles à doubler sa population, et que par conséquent cette population y est sensiblement stationnaire.

Si les mariages sont moins féconds, c'est que les mariés sont moins riches en principes fécondants. Cette vérité, aussi claire que celles qu'on attribue à M. de La Palice, n'a pas besoin d'être démontrée. Pourquoi maintenant les mariés sont-ils moins riches de séve vitale ? Ah ! ici il y aurait une enquête à ouvrir, et, sans avoir recours à la contrainte morale, Providence temporelle qui a droit au culte de l'auteur (page 26), on peut affirmer que la contrainte matérielle joue un grand rôle dans la décroissance de fécondité.

Les mariages sont moins féconds, parce qu'ils sont plus tardifs, et force en est à la conscription qui empêche l'établissement des trois quarts des jeunes hommes avant vingt-huit ans.

Les mariages sont moins féconds, parce qu'après la conscription vient le luxe qui interdit aux hommes de se donner la charge d'une femme et d'une famille.

Les mariages sont moins féconds, parce que les années de retard enlevées aux unions légitimes ne sont pas dérobées au vice, bien au contraire.

Les mariages sont moins féconds, parce que la race est amoindrie, comme le prouvent la santé de plus en plus frêle des femmes, et pour les hommes la tolérance de plus en plus grande qu'on est forcé de mettre aux limites de taille, dans les choix des diverses armes qui composent l'armée.

Les mariages sont moins féconds, parce que l'égalité des partages lance sans besoin dans le mariage, des femmes qui auraient pu vivre heureuses dans le célibat.

Je viens d'écrire un mot, gros de controverses. Que n'a-t-on pas dit contre le célibat ecclésiastique, et l'obstacle qu'il était censé apporter au développement de la population ? L'Espagne cependant, où le doublement de la population se fait en cinquante-sept ans suivant M. Dupuit, et où les religieux abondent, ne va-t-elle pas deux fois aussi vite en besogne, que la protestante Angleterre, où le même phénomène requiert cent sept ans ? Que serait-ce, si la statistique de notre auteur avait opéré sur le royaume de Naples, cette fourmilière humaine, et cette terre classique des couvents ?

De ci-devant seigneurs qui se débattent aujourd'hui dans le bourbier de l'égalité sociale, se plaignent de ce que le clergé se recrute principalement dans les classes inférieures de la société, et n'apporte pas toujours dans l'exercice de son ministère, et dans ses relations avec le monde, les manières élégantes et polies qu'ils aimeraient à lui reconnaître. Comment pourrait-il en être autrement ? Dans des familles où il n'y a qu'un enfant ou deux, quelle peut être la part du bon Dieu ? Ce fut la gloire de l'ancien régime, de comprendre que la paternité chrétienne est l'origine d'un séminaire, et dans toutes les familles riches ou aisées d'alors, il y avait quelque enfant qui se consacrait à l'Église. Sans doute, comme les pères étaient des hommes, il y a eu des abus, et il a pu arriver quelquefois qu'une vocation était violente, et c'était un mal : mais aucune n'était entravée, et c'était un bien.

Résumons-nous.

De l'examen des assertions et des tableaux de M. Dupoit, il nous semble résulter :

1° Que le développement numérique de la population, n'est pas dû au plus ou moins de subsistances ; la quantité nécessaire à un chacun variant suivant une foule de circonstances ;

2° Que la quantité même de ces subsistances, n'est point une fonction déterminée de la superficie et de la fécondité du sol, mais qu'elle varie suivant le degré d'activité et d'intelligence des habitants ;

3° Que la vie moyenne n'est point en rapport nécessairement inverse avec la fécondité des mariages, et que les mœurs d'une part, le genre de vie de l'autre, jettent des inconnues dans les formules et empêchent la déduction de la loi.

Il importe de ne pas reconnaître, sans preuves décisives, des lois absolues, dans les problèmes de la vie humaine, car la loi serait le lien de notre liberté. L'homme exerce malheureusement sur lui-même et sur la société dont il est membre, une puissance redoutable, dont la mesure est inconnue. Les exemples abondent. Les Chinois veulent avoir, et ils ont en effet beaucoup d'enfants, mais ils ne se soucient pas d'en garder l'embarras. Une fille leur suffit ; la seconde et les suivantes sont exposées ou vendues : contrainte physique. Chez les Romains, ce n'était pas le sexe qui était un titre à la proscription, c'étaient les défauts corporels. Lorsqu'un enfant était né, on l'apportait aux pieds de son maître et de son juge, qui se rendait compte de la conformation et de la force du produit, et s'il ne découvrait pas de vice rédhibitoire, il prenait dans ses bras la petite créature, il l'élevait, c'était le mot propre, et il indiquait par là qu'il consentait à être son père tout entier. Autre application de la contrainte physique.

Chez nos modernes païens, l'esprit est chinois et romain. les moyens seuls sont devenus plus savants. Exercez la con-

trainte morale, vous crie une sagesse d'en bas : mais après avoir mesuré à votre aune et réduit à votre gré, le précepte de la divine économie *crescite et multiplicamini*, qui vous garantit que votre population prétendue stationnaire ne deviendra pas décroissante ? qui vous dit que N égalera toujours D , dans la formule de M. Dupuit ?

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Du 2^e et du 3^e Trimestre de 1878

Séance du 9 Avril 1878.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président donne lecture d'une double invitation adressée aux membres de la Société, à l'occasion du concours régional agricole ouvert à Caen du 29 au 7 mai, et de l'exposition artistique ouverte en même temps. Le vote pour la nomination d'un délégué de la Société à ce concours est reporté à la prochaine séance.

A l'occasion du dépouillement de la correspondance imprimée, M. le Président relève dans la troisième livraison du *Polybiblion*, une notice nécrologique sur Dom Guéranger, abbé de Solesmes, et invite les membres de la Société qui l'ont plus particulièrement connu à rappeler leurs souvenirs pour apporter leur pierre à l'édifice que l'on élèvera tôt ou tard à la mémoire de l'illustre abbé. — Il signale également dans cette publication, une appréciation très-flatteuse pour l'auteur, de deux travaux empruntés à notre bulletin, savoir : *Les débuts au Mans de Marin Cureau de la Chambre* et *Une lettre inédite de Saint-Simon*, par M. Henri Chardon.

MM. d'Angély et Bertrand présentent, en qualité de membre titulaire, M. le comte de Perrochel. Le vote sur l'admission de ce candidat est inscrit au premier ordre du jour.

Le secrétaire donne lecture d'un travail de M. Hucher, intitulé : *Le Sceau de Jean de Tanlay, évêque du Mans (1277-1291)*.

La parole est ensuite donnée à M. Ricour, qui a bien voulu se charger de faire un rapport verbal sur les séances tenues à Lille par l'Association pour l'avancement des sciences et spécialement sur la question de la constitution de la matière. Pendant plus d'une heure, le savant ingénieur rive littéralement à l'exposé habile qu'il sait faire de cette question, l'attention générale.

M. le Secrétaire achève la lecture des *Mémoires* du capitaine Morin, recueillis et mis en ordre par M. le comte Raoul de Montesson.

Séance du 16 Avril 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

Après avoir procédé au dépouillement de la correspondance imprimée, M. le Président dépose sur le bureau deux brochures de M. le Docteur Jousset, membre correspondant, intitulées : *La civilisation naissante au Crochemétier*, et *L'instruction publique était-elle plus généralisée, plus avancée au siècle dernier qu'aujourd'hui ?*

Il donne lecture d'une circulaire de M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce, demandant l'avis de la Société sur la question de renouvellement des traités de Commerce et de Navigation conclus depuis 1860 et dont la durée expire le 30 juin 1877.

M. le Président et les Membres présents estiment que la Société, généralement étrangère aux questions de commerce, n'est guère en mesure de formuler cet avis.

L'assemblée ne se trouvant pas en nombre, remet à sa prochaine réunion les votes : 1° Sur la nomination d'un délégué au Concours régional de Caen ; 2° sur l'admission de M. de Perrochel en qualité de membre titulaire.

Lecture est donnée, par M. le Secrétaire, de la *Description du Trésor de la Blanchardière, commune de Beaufay*, par M. E. Hucher.

M. le Président lit ensuite quelques extraits des *Chroniques sur Moitron*, par M. Leguicheux, membre titulaire.

Séance du 7 Mai 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président rappelle à la Société la perte récente qu'elle a faite en la personne de M. Leprince. Il esquisse en quelques mots la physionomie calme et gaie de cet aimable vieillard, auquel une verte vieillesse semblait encore promettre, en dépit des années, de longs et heureux jours. M. Leprince, le doyen des Membres de la Société, remplissait depuis longues années les fonctions d'archiviste bibliothécaire. M. le Président exprime ses craintes sur la difficulté que la Société aura de trouver à M. Leprince un digne remplaçant.

M. le Président donne lecture du Programme du Concours agricole départemental qui doit avoir lieu cette année dans la Sarthe, pour les cantons de La Flèche, Le Lude, Mayet et Pontvallain. — D'une lettre de M. Pasquier, du Lude, inventeur d'un procédé préservatif contre la gelée de la

vigne. La Société invite M. le Président à prendre en son nom communication de ce procédé. — D'une lettre de la Société de Viticulture de France, demandant à la Société son avis sur la dénonciation prochaine du traité de commerce franco-italien, en ce qui concerne le commerce des vins. La Société pense, avec M. David, que cette question intéresse peu la Sarthe, dont les vins ne s'exportent pas en Italie.

Les noms de MM. de Villepin et Vérel sont cités comme ceux des membres auxquels le titre de Délégué au Concours régional de Caen peut être offert. M. le Président leur écrira.

M. Percheron, secrétaire de la Commission d'Agriculture, donne lecture d'une note sur la culture du maïs comme plante fourragère. Dans ce travail, M. Percheron rend compte d'une visite qu'il a faite à l'exploitation de M. Moreul, directeur de la ferme-école de la Mayenne, où l'ensilage du maïs est pratiqué avec un plein succès. M. de Villiers de l'Isle-Adam fils complète ces intéressants renseignements.

M. Guillier lit, au milieu de l'attention qui accueille toujours ses savantes communications, un travail intitulé : *Une note géologique sur le Belinois*.

Il est procédé au vote sur l'admission de M. le comte de Perrochel, qui est admis comme membre titulaire de la Société.

Séance du 21 Mai 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

En dépouillant la correspondance, M. le Président signale, entre autres articles intéressants : un travail publié dans les mémoires de la Société Dunkerquoise, travail analogue à celui si heureusement entrepris par M. Bellée, pour la Sarthe, sur l'état de l'instruction primaire avant 1789. M. le Président ajoute que déjà plusieurs fois depuis quelque temps il a eu occasion de remarquer de semblables études dans les Bulletins de diverses sociétés savantes. Ce qui le conduit à penser que le moment est venu pour les esprits sérieux de réfuter victorieusement cet injuste préjugé, à savoir : qu'avant la Révolution l'enseignement public n'avait pas en France une organisation complète comme aujourd'hui.

M. le Président dépose sur le bureau un volume intitulé : *Biographie de N.-D. de Beaufort en Vallée*, par M. Joseph Denais. Ce volume est offert par l'auteur à la Société. M. Garnier veut bien se charger d'en donner une analyse. — Il lit également une lettre dans laquelle M. Ricour s'excuse, sur ses nombreux travaux, de ne pouvoir donner par écrit le compte rendu verbal, si remarquablement fait par lui, des séances tenues à Lille par l'Association pour l'avancement des sciences, et spécialement sur la constitution de la matière.

M. le Président rend compte de la visite que lui a faite M. Pasquier, inventeur d'un appareil pour protéger la vigne contre la gelée.

M. Bertrand donne lecture de divers documents inédits, recueillis par lui à la Bibliothèque nationale, et ayant trait à l'histoire du Maine pendant la dernière moitié du xvi^e siècle. Cette savante communication est du plus grand intérêt.

Le secrétaire lit également un travail intitulé : *Nicolas Denisot et le tombeau de Marguerite de Navarre*, par M. Gasté, membre correspondant.

Séance du 4 Juin 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président met sous les yeux de la Société un catalogue que M. Monnoyer, imprimeur au Mans, vient d'éditer à l'occasion de la remarquable publication faite par M. E. Hucher, du jubé du cardinal de Luxembourg dans la cathédrale du Mans. — Il donne communication : de l'acceptation par M. de Villepin du titre de délégué de la Société au Concours régional de Caen ; — d'une lettre du Ministre de l'Agriculture et du Commerce annonçant le mandatement de la subvention annuelle de 700 fr. ; quant à la subvention de 300 fr. du Ministre de l'Instruction publique, on n'en a toujours point de nouvelles.

M. l'abbé Pichon donne lecture de l'étude qu'il a bien voulu faire sur la vie et les ouvrages du R. P. Dom Guéranger, Abbé de Solesmes. — M. le Secrétaire lit divers extraits d'un travail de M. Leguicheux, sur les seigneurs de Fresnay. — M. le Président lit lui-même son travail intitulé : *Des causes qui influent sur la longueur de la vie moyenne, et objections opposées à la théorie de M. Dupuit*, inspecteur général des ponts et chaussées.

Séance du 18 Juin 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. Chardon donne lecture à la Société d'une notice sur : *Les Nouveaux nouveaux de ce présent an mil cinq cent et douze, composés par M^e François Briand, maître des Ecoles de Saint-Benoist en la cité du Mans*. M. le Président remercie M. Chardon et le félicite. Il déplore la pénurie des travaux à inscrire à l'ordre du jour et fait de nouveau appel au zèle et au dévouement de tous pour combler cette lacune

Le dépouillement de la correspondance amène sur le bureau le dépôt d'un certain nombre de brochures et publications, entre autres du mandement de Mgr l'Évêque du Mans à l'occasion de la consécration de l'Eglise universelle au Sacré Cœur de Jésus.

Séance du 2 Juillet 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

L'ordre du jour appelle la discussion du projet d'augmentation des cotisations.

M. le Président expose que, de même qu'en 1873, le budget voté cette année se solde au moyen d'un emprunt au fonds de réserve. Mais que le fonds de réserve, épuisé par les emprunts précédents, est à la veille de disparaître et que, par conséquent, si la Société ne peut vivre que par le renouvellement de cet expédient, elle est appelée à se trouver bientôt sans ressources.

Le Bureau, préoccupé de cette fâcheuse situation, a été amené, pour y porter remède, à proposer l'augmentation des cotisations annuelles. Après un assez long débat sur cette proposition du Bureau, débat auquel prennent une part active M. Bertrand, M. de Villiers de l'Isle-Adam fils, M. Surmont père, M. le docteur Lizé, M. Ricour et M. le Président, la Société écarte en principe l'idée d'augmenter la cotisation et vote la nomination d'une Commission chargée d'examiner quelles sont les économies qu'il est possible de réaliser sur le budget, de façon à équilibrer, avec ses ressources actuelles, son chapitre des dépenses et celui des recettes.

MM. les Membres des deux Commissions de Rédaction et des Finances sont appelés à composer cette nouvelle commission.

Séance du 16 Juillet 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

La Société remercie M. Bertrand qui lui annonce qu'à la suite de démarches faites à Paris, la subvention de 300 fr. du Ministre de l'Instruction publique est enfin obtenue.

M. Hucher envoie le dernier travail du regretté M. Charles, intitulé : *Robert et Jean Courtois, verriers, et quelques autres artistes locaux révélés par les archives paroissiales de La Ferté-Bernard*. Malheureusement ce travail, déjà publié dans la *Revue des Sociétés savantes*, ne peut, aux termes du règlement, être réimprimé par la Société.

M. Peau Saint-Martin, rapporteur de la Commission nommée à la dernière séance pour examiner les économies à réaliser et dresser un projet de budget modèle, s'excuse de ne pouvoir encore déposer son travail. Il le fournira plus tard.

La même Commission a examiné les comptes de M. de Villiers de l'Isle-Adam père, trésorier sortant, et les a trouvés réguliers. La Société donne décharge à M. de Villiers. Le Président lui transmettra le résultat de ce vote.

Une demande d'admission en qualité de membre titulaire est présentée par M. Bertrand et M. le Préfet de la Sarthe, en faveur de M. de Chauvigny, propriétaire à Bessé. Le vote sur cette demande est porté au prochain ordre du jour.

M. le Président consulte la Société sur le mode de classification à suivre pour le classement des livres de la Bibliothèque. L'adoption du système emprunté à la Bibliographie de Brunet est recommandée.

M. le docteur Lizé lit deux intéressantes études intitulées : *Descartes et Leibniz envisagés comme physiologistes et médecins*. M. le Président remercie l'auteur et lui exprime, au nom de la Société, l'espérance de l'entendre souvent.

Séance du 6 Août 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président, au cours du dépouillement de la correspondance, signale dans le du numéro 1^{er} juillet 1875 de la *Revue des questions historiques*, un élogieux compte rendu de l'ouvrage de M. Bellée, sur l'état ancien de l'Instruction publique dans le Maine.

M. de Ponton d'Amécourt, nommé ingénieur en chef à Tours, quittant Le Mans, adresse à la Société sa démission de membre titulaire. M. le Président espère que le démissionnaire voudra bien rester membre correspondant.

L'assemblée n'étant pas suffisamment nombreuse, le vote sur l'admission de M. de Chauvigny est reporté à la prochaine réunion.

M. Mordret lit ensuite un travail intitulé : *Fragment d'étude sur la sensibilité*. Ce travail où l'auteur s'élève aux plus hauts aperçus scientifiques et se déclare l'adversaire des idées matérialistes, est fort approuvé par la Société.

Séance du 19 Août 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président fait savoir que la Commission chargée cette année de la visite des fermes, a terminé ses travaux et son rapport; que la distribu-

tion des prix décernés aux agriculteurs devant être faite pendant les vacances, lors du concours agricole de septembre, il importe que ledit rapport soit imprimé pour cette époque et par conséquent soumis à la Société aujourd'hui même. En conséquence, M. Percheron, rapporteur de la Commission d'Agriculture, donne lecture du rapport ci-dessus indiqué, dont les conclusions sont adoptées.

Il est alors procédé au vote sur la candidature de M. Léger de Chauvigny qui, à l'unanimité des suffrages, est proclamé membre titulaire de la Société.

CONCOURS DÉPARTEMENTAL D'EXPLOITATIONS RURALES EN 1876.

RAPPORT

PRÉSENTÉ

Par M. PERCHERON,

SECRÉTAIRE DE LA COMMISSION D'AGRICULTURE ET MEMBRE TITULAIRE,

A LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA SARTHE

MESSIEURS,

Je viens, au nom de votre Commission d'Agriculture, vous présenter le compte rendu du Concours départemental des exploitations rurales ouvert en 1876 dans l'arrondissement de La Flèche, pour les quatre cantons de La Flèche, Le Lude, Pontvallain et Mayet.

M. le Ministre de l'Agriculture a bien voulu, comme les années précédentes, mettre à la disposition de la Société, une somme de 700 fr., pour être distribuée en primes aux agriculteurs les plus méritants et les plus dignes d'être cités comme exemples à leurs voisins.

Vous étiez disposés à accorder des médailles et des mentions honorables aux lauréats qui en paraîtraient dignes.

Votre Commission d'Agriculture a choisi, pour composer la Commission spéciale chargée de visiter les exploitations : MM. Courtillier, Président du Comice de Sablé, membre du Conseil général, lauréat du Concours régional de 1872 ; Touchard, Président du Comice de Conlie, membre du Conseil général, et Lépine, agriculteur à Rouez, lauréat dudit Concours régional.

Cette Commission, qui a bien voulu me charger du rapport sur cette visite, s'est rendue sur les lieux les 19, 20 et 21 juillet 1878.

Elle avait à visiter onze exploitations : quatre dans le canton du Lude, quatre dans le canton de Pontvallain, deux dans le canton de Mayet et une dans le canton de La Flèche.

Il est à regretter que dans le canton de La Flèche, il ne se soit présenté aucun fermier ; il est vrai que la Commission a eu la grande satisfaction de visiter l'intéressante exploitation de M. A. Desvignes, à La Masselière, commune de Bazouges ; mais il n'en est pas moins pénible de voir les fermiers de ce canton ne pas vouloir, soit par indifférence, soit par crainte, soumettre leur exploitation à l'examen d'hommes aussi compétents que MM. Courtillier, Touchard et Lépins.

Nous analyserons d'abord les cinq exploitations qui ont paru les plus méritantes, tout en félicitant les autres concurrents, chez lesquels nous avons trouvé de bonnes choses, mais que l'exiguité de nos ressources ne permet pas de récompenser.

Nous décrivons ensuite les deux exploitations de M^{me} de Pronleroy et de M. Desvignes, que leur situation personnelle met hors concours, pour les primes en argent.

M. LELARGE. — *Ferme de la Foucarie, commune de Pontvallain. — Mention honorable.*

I. — Ferme de la Foucarie, à Pontvallain, 21 hectares.

La Commission vous parlera d'abord de l'exploitation du sieur Lelarge, à la Foucarie, commune de Pontvallain.

La Société du Matériel agricole va lui décerner un prix pour l'intelligent emploi de ses outils agricoles, dont quelques-uns sont perfectionnés, pour le soin et l'emploi remarquables de ses purins, et le rapporteur du Matériel saura bien faire ressortir les mérites du sieur Lelarge.

Néanmoins nous pouvons dire que le sieur Lelarge a su recueillir ses purins dans des trous en terre forte, terres qui retiennent au moyen de barrages en gaules, dont le service paraît dater de loin ; ces récipients sont à la portée de tous les fermiers qui veulent bien faire et améliorer leur culture.

Avec le purin de ses écuries et de ses porcheries, il arrose son fumier qui était dans un bon entretien de fermentation et de fraîcheur.

Avec le purin de son étable, qu'il conduit dans de vieilles chaudières, il arrose ses luzernes, ses betteraves, ses choux, après l'avoir convenablement étendu d'eau.

Aussi voit-on une végétation luxuriante, une luzerne à sa troisième coupe, des betteraves globe-jaune promettant un poids très-rémunérateur, des choux aux larges feuilles, au tronc arrondi, qui feront le bonheur de la fermière et de ses vaches.

Les choux et les betteraves sont d'une propreté, d'une netteté remarquables, on y voit le travail continu de la houe à cheval.

La luzerne de cinq ans ne porte aucune trace de teigne ou cuscute ; sur notre interpellation, il nous a dit qu'à deux ans sa luzerne avait été attaquée par la cuscute, ou plutôt par une plante parasite qu'il appelle fil d'alouette ; et d'après ses indications sur la nature de ce fil d'alouette, ses filaments blancs envahissants, sa petite fleur blanche, il y a tout lieu de penser que c'était bien de la cuscute. Pour s'en débarrasser, il a eu soin de faucher très-ras de terre les taches qui se présentaient à la seconde coupe, en juillet ; de bien enlever tous les filaments avec un fort râteau, puis, en plein soleil de midi, de verser du purin pur, deux jours de suite ; et sous l'action corrosive de ce purin pur, des rayons ardents du soleil, la cuscute était brûlée et n'a jamais reparu.

Il est bon de citer aux cultivateurs ce moyen si simple, si énergique et si à la portée de tous les cultivateurs.

La Commission croit devoir témoigner sa satisfaction au sieur Lelarge, en lui accordant une Mention honorable.

M. GAUTELIER. — *Ferme de la Roche, commune de Mayet.* —
Mention très-honorable.

II — La ferme de La Roche, à Mayet, exploitée par les époux Gautelier.

La Commission y a trouvé une bonne exploitation en général, mais surtout remarquable par une culture de vigne exceptionnelle.

Aussi le Comice de Mayet a-t-il déjà primé deux fois le sieur Gautelier, par un premier prix en 1867, et par un autre premier prix en 1874.

On a trouvé dans cette ferme un matériel complet pour la culture de la vigne, un fort pressoir avec une forte vis de fonte, dans un local spacieux ; une cave convenable, bien tenue ; on y a remarqué une petite chèvre de bois pour soulever doucement les barriques en vidange et soutirer ; ce petit instrument est très-précieux et n'est pas assez répandu.

Le clos de vigne est en parfait état de propreté ; Gautelier taille sa vigne lui-même, et la fait bêcher sous sa direction ; on y voit l'œil du maître ; aussi végète-t-elle et prospère-t-elle bien ; on espère soixante-dix barriques de vin pour cette année. Entre les lignes de ceps on voit de bons potages.

Maître Gautelier néglige un peu ses fumiers, ses purins ; son fumier n'est point arrosé par le purin qui se perd dans la cour, au lieu d'être recueilli dans une fosse ; spécialement le purin de ses étables sort par derrière dans un fossé sur le chemin ; il peut bien, par de grandes pluies, être conduit plus bas sur des prés ; mais il doit s'en perdre la majeure partie par l'évaporation, et il serait bien mieux employé à arroser les fumiers.

Il n'y a point de laiterie, et le lait est renfermé dans un coffre dans la maison manable ; on pourrait mieux faire.

En somme, la Roche présente dans son ensemble une bonne exploitation, et la Commission vous propose de décer-

ner une mention très-honorable à maître Gautelier, spécialement à cause de la culture de la vigne.

M. CORVAISIER. — *Ferme de la Minardière, commune de Requeil.* — 3^e Prix de 100 fr.

III. -- La Minardière, à Requeil, canton de Pontvallain.

La Minardière, de 35 hectares, est composée de sols assez pauvres. La Commission a dû faire entrer en ligne de compte et en comparaison la nature du sol et les résultats obtenus.

Ces résultats sont bons. Le fermier, maître Corvaisier, auquel il manque, comme à trop de nos cultivateurs, la connaissance de procédés agricoles meilleurs, est un travailleur tenace, difficile à décourager.

Aussi, depuis neuf ans qu'il occupe la ferme, il l'a singulièrement améliorée; il nous a parlé d'une augmentation de rendement de plus d'un quart. Sans couvrir de sa responsabilité cette assertion peut-être un peu exagérée, il n'est pas douteux pour la Commission que l'augmentation existe et que le fermier a dû enrichir son propriétaire.

Ses méteils sont réellement excellents; ses blés seraient assez bons s'ils n'étaient mangés par une quantité bien trop considérable de noyers, que le propriétaire aura la bonne pensée d'enlever, pour le plus grand bien de l'exploitation. Les avoines sont médiocres, mais nous en avons trouvé d'inférieures dans des sols bien plus riches, et il ne faut pas oublier combien l'année a été peu favorable aux céréales de printemps.

Les trèfles dans l'avoine étaient bien plantés.

Les choux et les betteraves étaient en bon état d'entretien.

Mais ce qu'il faut louer sans réserve, c'est la culture des pommes de terre; leur végétation abondante couvrait la terre. Il convient de faire remarquer surtout un champ où le fermier a fait un travail important qui lui a demandé plusieurs années, et où il n'a dû ménager ni son temps

ni sa peine. Ce champ était hérissé de pierres ou plutôt de roches du poids de plusieurs centaines de kilogrammes qui rendaient tout labour profond et par conséquent toute récolte sérieuse impossibles. C'est par centaines que le fermier a extrait ces pierres et les a transportées le long de la haie qui sépare cette pièce du champ voisin. Le travail a dû être des plus pénibles. Sur le champ ainsi transformé, la récolte de pommes de terre est superbe.

Une des prairies, que le fermier nous a assuré avoir fortement fumée, est en bon état.

En revanche, deux autres prairies, qu'avec quelques travaux il eût été facile de rendre aussi bonnes, sont tout à fait abandonnées.

La Commission a dû blâmer vivement le fermier, et ce point particulier a fait hésiter à donner à la Minardière le prix qu'elle paraissait mériter d'ailleurs.

Les chevaux de travail sont bons, les porcs également ; l'étable trop peu nombreuse (une douzaine de têtes) est médiocre.

Après hésitation et délibération, tenant compte de la nature du sol, des difficultés que le fermier a eu à vaincre, des travaux qu'il a entrepris, des récoltes qu'il a obtenues, et enfin de sa belle culture de pommes de terre, la Commission a décerné au sieur Corvaisier, fermier de la Minardière, le troisième prix de 100 fr.

M. FOUGERIE Édouard. — *Ferme des Touches, commune de Pontvallain.* — 2^e Prix de 200 fr.

IV. — La ferme des Touches, de 34 hectares, est occupée depuis neuf ans par le fermier actuel, le sieur Fougérie Édouard.

L'assolement est par tiers comme dans la plus grande partie du Département. Il a le grand tort d'amener successivement deux céréales, mais ce tort est trop général pour

que nous puissions en faire un grief au fermier des Touches.

Ses blés sont bons dans leur ensemble. Les avoines, dans un sol qui ne leur convient qu'à demi, sont encore, malgré leur médiocrité, des meilleures que nous ayons rencontrées dans notre inspection.

Les choux, les betteraves et surtout les pommes de terre, d'une surface de 7 hectares, sont fort beaux, nets d'herbes, dans un guéret excellent.

Les prairies naturelles, soigneusement terreautées, coupées de rigoles dans les endroits où l'on peut faire descendre l'eau, sont en bon état d'entretien.

Les luzernières, d'une étendue de 3 hectares, sont tout à fait remarquables; soigneusement tenues, arrosées avec du purin, elles présentaient une végétation luxuriante qu'a mérité au fermier les compliments de la Commission.

La porcherie est très-bonne.

Les chevaux, au nombre de quatre, sont en excellent état.

La race des bêtes à corne est ordinaire, comme dans toutes les fermes que nous avons parcourues; mais elles sont bien tenues, propres, suffisamment grasses; leur nombre est de seize.

Sous leur litière, et par un aménagement particulier, se trouve une couche de sable assez profonde qui absorbe et retient les urines des animaux. Quand ce sable est suffisamment saturé, le fermier l'enlève et le conduit sur ses près et sa luzerne, à l'état de terreau. Peut-être serait-il préférable de laisser couler le purin dans la fosse et de faire auprès de celle-ci le mélange qui s'opère dans l'étable. En tout cas, l'idée du fermier est bonne et digne d'éloges.

La fosse à purin est simple d'installation, peu coûteuse et pratique. Sa création prouve que le fermier des Touches comprend la valeur de cette essence du fumier, que dans beaucoup de fermes on laisse s'écouler où elle peut, inutile toujours, nuisible souvent.

En résumé, si nous n'avons pas trouvé aux Touches des transformations, des entreprises de longue durée, comme dans l'exploitation qui a mérité le premier prix, au moins avons-nous rencontré un ensemble de culture très-bon. Le fermier se contente trop de suivre les habitudes du pays, mais il les améliore par la façon dont il les suit. S'il n'a pas innové, au moins emploie-t-il avec soin et intelligence des procédés un peu vieilliss. Qu'il étudie et qu'il compare, son courage au travail et son désir de réussir lui feraient vite s'assimiler des procédés de culture plus avancés.

Telle qu'elle est, la ferme des Touches est une exploitation bien dirigée, et votre Commission vous propose de lui décerner le deuxième prix de 200 fr.

M. CHEVREUIL Joseph. — *Ferme de la Guittière, commune de Dissé-sous-le-Lude. — 1^{er} Prix de 400 fr.*

V. — La ferme de la Guittière est de beaucoup la plus grande des exploitations visitées par la Commission ; son étendue est de 400 hectares. Le fermier actuel, le sieur Chevreuil Joseph, la tient à bail à ferme de son père, depuis treize ans, avec le concours de sa sœur, jeune et intelligente fermière de vingt-quatre ans, qui le seconde d'une manière si remarquable, que la Commission va ci-après lui décerner le premier prix des fermières.

Cette décision doit vous faire compter de prime abord sur une exploitation hors ligne, car généralement la bonne fermière est le corollaire du bon fermier.

Un court résumé des changements entrepris et des améliorations réalisées, vous prouveront que maître Joseph Chevreuil a si laborieusement et si intelligemment employé ses treize années d'exploitation, que la Commission ne doute pas que vous n'approuviez l'attribution du premier prix qu'elle vous propose pour ce fermier que vous pourrez sans crainte présenter comme modèle aux autres fermiers.

Près de la moitié de la ferme se composait de landes taillis, semées çà et là d'arbres rares et rabougris, coupées de petits marécages. Quelques parcelles sont demeurées encore en cet état et ont fourni à la Commission un utile point de comparaison entre l'état ancien et l'état actuel.

Le sieur Chevreuil a pris l'initiative courageuse d'une entreprise considérable. 35 hectares déjà ont été défrichés par lui et mis en pleine valeur. C'est là un travail de longue haleine, un résultat qui a été poursuivi et atteint avec une persévérance digne d'éloge et une intelligence agricole très-remarquable, et il entend bien poursuivre et réaliser ce défrichement si méritant jusqu'à la régénération complète de ses landes et marécages.

Sur ces défrichements nous avons vu des blés fort beaux dans leur ensemble, et une culture de pommes de terre en parfait état.

Le reste de la ferme n'a pas été négligé.

Une luzernière d'un hectare et demi, située près de la ferme, en bon état, promettait à l'étable un utile secours ; elle poussait une troisième coupe vigoureuse.

Les choux, sans avoir rien de particulier, étaient suffisamment tenus.

Une culture de navets, trop récente pour qu'on en puisse préjuger le rendement, devra, par son étendue même, et à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles, fournir plus tard une abondante récolte fourragère.

Une création d'environ 7 hectares de pré, alors qu'il n'y avait que 1 hectare de prés vieux, était un travail indispensable, mais ne prouve pas moins chez le sieur Chevreuil un esprit, une force d'initiative tout à fait rare dans nos pays.

La cour et les alentours de la ferme sont bien disposés et bien tenus ; mais nous en parlerons spécialement dans le rapport sur la fermière.

La Commission a remarqué de belles plantations nouvelles de pommiers dans les champs,

Quant aux plantations du jardin, elles sont plus spécialement l'attribution de la fermière, et nous les louerons à leur lieu et place.

Il a été donné à la Commission de voir 28 hectares de froment, 15 hectares $1/2$ d'avoine, autant de trèfle, 4 hectares $1/2$ de vesces, 7 hectares de pommes de terre, le tout en bon état.

Il y a treize ans, et d'après la déclaration du fermier, on récoltait sur la ferme, 160 hectolitres de tous grains; aujourd'hui on récolte : 24 hectolitres de blé, à l'hectare, soit, pour 28 hectares, 672 hectolitres de blé; 18 hectolitres d'avoine à l'hectare, soit pour 15 hectares $1/2$, 270 hectolitres; ensemble, 951 hectolitres contre 160.

On doit comprendre que de tels résultats, dans un espace de temps relativement court, n'ont pas été obtenus sans fumures énergiques.

Pendant deux ans le fermier a étendu sur ses terres de l'engrais humain, sur le pied de six busse par nuit; cet engrais venait de la ville du Lude.

Pendant trois ans il a acheté le fumier de la caserne de gendarmerie.

Il a fait des achats de guano pendant six années consécutives, pour environ 800 fr. par année.

Enfin pendant deux ans il s'est servi d'os pulvérisés.

Ces dépenses assez considérables, et que bien peu de cultivateurs eussent osé aborder, ont été largement payées par les résultats obtenus, et l'on y trouve encore cet esprit d'initiative signalé plus haut.

Il convient toutefois de remarquer que le sieur Chevreuil est fermier de son père, et qu'en améliorant le sol sur lequel il travaille, il aura un jour une partie du bénéfice acquis; mais cette situation de futur propriétaire, si elle explique l'intensité des efforts faits, n'ôte rien au fermier de son mérite.

La Commission n'aurait donc, après quelques restrictions

sur le matériel agricole, qui n'est pas suffisant, que des éloges à adresser, si son attention n'avait pas été appelée sur une lacune importante dans cette exploitation si bien menée d'ailleurs, lacune sur laquelle il est utile d'appeler l'attention.

Après la visite des terres, la Commission a visité les étables. Elle a trouvé des bêtes à cornes de race très-ordinaire, mais en bon état ; de bons chevaux et une porcherie remarquable.

Mais elle est restée stupéfaite du petit nombre de ces animaux, quand on le compare avec la superficie cultivée.

L'étable proprement dite ne contient que sept bœufs, cinq bouvards, un taureau, six vaches, cinq génisses et cinq veaux de lait, en tout vingt-neuf têtes de bétail ; si vous y ajoutez cinq chevaux, trente-quatre têtes en tout, c'est-à-dire un tiers de tête par hectare, comparativement aux 100 hectares de culture.

Sur nos observations, le fermier a répondu que c'était un état provisoire, dont il reconnaissait le tort ; mais qu'il n'avait pas de pré avant qu'il en eût créé, et qu'on ne pouvait pas avoir de bétail sans fourrages.

Nous lui avons fait remarquer qu'il avait une grande surface de trèfles, et enfin de la paille et des pommes de terre en abondance.

Malheureusement il s'est laissé aller à vendre une grande partie de ces deux récoltes ; alors qu'en hachant sa paille, en la mélangeant au trèfle et au peu de foin qu'il avait d'abord, enfin en la combinant d'une façon rationnelle avec ses pommes de terre et ses autres racines, il eût pu augmenter son bétail d'un tiers.

Aujourd'hui que 7 hectares de prairies nouvelles vont entrer en plein rapport, le fermier de la Guittière peut et doit doubler à bref délai le chiffre de ses bestiaux.

Il faut qu'il se pénètre de cette idée fondamentale, que les pailles et les fourrages doivent être consommés sur place, et que toute vente de ce genre, profit dans le présent, est

l'appauvrissement pour l'avenir. Que les engrais achetés, quelle qu'en soit l'excellence, ne doivent être que le complément, la surabondance, pour ainsi dire ; mais que la véritable fabrique à fumier, le véritable trésor inépuisable, quand on sait s'en servir, doit être dans la grange aux fourrages et aux pailles, le silo aux racines et l'étable.

Ces réserves faites (et la Commission devait les faire), nous avons trouvé à La Guittière un effort considérable, des améliorations qui sont de véritables transformations, un esprit de travail, de conduite, chez le frère et la sœur, une intelligence et une puissance d'initiative qu'il est rare de rencontrer à ce degré.

Aussi votre Commission a-t-elle été unanime à décerner à La Guittière le premier prix de 400 fr.

Comme M^{lle} Chevreuil, la si digne collaboratrice de son frère, va être gratifiée de la médaille d'argent, il n'y a pas lieu d'en attribuer une autre au sieur Chevreuil.

Bonnes Fermières.

L'année dernière vous avez commencé à accorder des médailles spéciales aux fermières qui, par leur intelligence agricole, leur travail assidu, leurs soins continus dans la bonne tenue de l'intérieur de la ferme, avaient rendu les plus grands services à l'exploitation de la ferme, en prêtant un concours utile aux fermiers, dont elles secondaient l'intelligente initiative.

C'est que vous vous souveniez que partout où vous aviez eu à récompenser un fermier intelligent et travailleur, vous aviez remarqué qu'à côté de lui la fermière avait souvent une forte part dans les éloges que vous décerniez.

Vous vous rappelez le mérite des trois fermières lauréates de 1874, la fille aînée de Jean Drouard, de Teloché, la femme de Dupuis Louis, de Saint-Mars-d'Outille, la femme Boulard, de Marigné.

Cette année, la Commission a aussi rencontré dans les fermières des exploitations ayant obtenu les prix, des cultivatrices dignes de vos éloges et de vos récompenses.

M^{lle} CHEVREUIL Léontine. — *Ferme de la Guittière, commune de Dissé-sous-le-Lude. — 1^{er} Prix.*

Pour le premier prix elle vous propose la sœur de Joseph Chevreuil, de la Guittière, à Dissé-sous-le-Lude, votre premier prix de ferme, M^{lle} Léontine Chevreuil, âgée de vingt-quatre ans.

Cette jeune fermière rend à son frère, dans son exploitation, les plus grands services ; douée d'une intelligence remarquable, rehaussée par une instruction qu'on voit trop rarement chez les fermières, elle suit avec une attention, une surveillance de tous les instants, l'administration de l'intérieur de la ferme. Ses étables, sa porcherie, sa laiterie, sa cave, son poulailler sont tenus avec un soin et une propreté dignes d'éloges.

Nous avons dit que dans les étables une couche de sable est mise sous la litière, pour absorber le purin ; mademoiselle Chevreuil en retire un terreau précieux dont elle consacre la majeure partie à ses luzernières que nous avons vues poussant une troisième coupe avec une végétation luxuriante. Ses luzernes sont sa plus grande préoccupation, car elles sont la vie de ses vaches ; elle a le plus grand soin de les faire herser au printemps, aussitôt que les fortes gelées ne sont plus à craindre ; à la moindre apparition de cuscute, elle fait enlever cuscute et luzerne, laboure profondément, herse sans cesse, laisse le terrain sans aucune production au moins pendant une année ; la cuscute lève bien encore, mais, ne trouvant plus d'aliment dans la luzerne, elle périt ; et de cette manière on s'en débarrasse, et on resème de la luzerne.

Dans ses porcheries, nous avons vu dix-huit jeunes laitons d'une beauté, d'une santé remarquables, que faisaient com-

prendre la propreté et les soins minutieux dont ils étaient entourés. Les deux truies de dix-huit mois avaient une grande valeur; ces animaux étaient de la race craonnaise.

Dans la laiterie, nous avons remarqué une crémoire en fer battu, une baratte de Mettray, des pots à lait évasés, bien plus favorables pour la montée de la crème que les pots longs à petite ouverture; tout y était propre et avec une aération convenable.

Nous n'avons retrouvé ces pots évasés que chez M. Desvi-gnes et M^{me} de Pronleroy.

Dans la cave tout était à sa place, propre, avec un petit caveau fermé à clef pour les vins et liqueurs.

Dans la cour on remarquait une pompe de fonte desservant facilement les différents besoins d'eau de la ferme; mademoi-selle Chevreuil a ménagé auprès de cette pompe de petits bas-sins pour le bien-être de ses vingt canes et de ses soixante poules. Autrefois il y avait un nombre considérable d'oies, mais depuis qu'un chemin nouveau a séparé une belle et grande mare du jardin, M^{lle} Chevreuil a dû renoncer à ces oies qu'elle ne pouvait plus retenir et qui gênaient les voisins.

Les bâtiments sont vastes et en parfait état d'entretien; on y voit des vestiges d'architecture, spécialement des fenêtres à meneaux qui rappellent une ancienne habitation de maître et témoignent de sa grandeur passée. Une ancienne chapelle, où se trouve aujourd'hui un énorme pressoir tout en madriers énormes de chêne, possède encore une belle fenêtre ogivale en pierre finement taillée et modelée.

Dans l'intérieur de la maison manable, tout est en ordre; une grande et vieille cheminée Renaissance avec ses nervures, ses dentelures, ses figures, le tout remis et entretenu en très-bon état. La batterie de cuisine, les armoires, buffets et tables dans un état de propreté, de brillant qui ne peuvent être l'œuvre d'un jour; les chambrées, la salle à manger, on ne peut mieux tenues.

Mais c'est dans le jardin que nous avons suivi avec le plus

de plaisir les mains de la fermière intelligente, voulant procurer à son nombreux personnel de bons et beaux légumes ; de bons et nombreux fruits. On y remarque des poiriers en quenouilles, des poiriers en espaliers, en contre-espaliers très-régulièrement conduits ; des vignes en échalas et en treilles, des abricotiers, des pêchers et autres bons arbres ; le tout bien taillé, bien attaché, bien arrosé, et biné et qui présentait un aspect très-satisfaisant et témoignait des soins et du travail continus.

C'est assurément l'un des plus beaux jardins que nous ayons vus dans les fermes ; et ce sera la meilleure occasion, pour la Société d'horticulture du Mans, de placer les jeunes arbres qu'elle veut bien mettre à notre disposition pour encourager et récompenser une branche de produits agricoles généralement peu soignés, dont l'utilité est cependant si incontestable pour la santé et le bien-être des cultivateurs.

En résumé, M^{lle} Chevreuil est une fermière qui mérite d'être louée et donnée en exemple, et la Commission, espérant qu'elle n'abandonnera pas la noble profession de cultivatrice, pour laquelle elle est si bien douée, vous propose de récompenser son mérite, en lui accordant, comme premier prix une médaille d'argent.

Maitresse FOUGERIE Edouard. — *Ferme des Touches,*
commune de Pontvallain. — 2^e Prix.

La maitresse Fougerie, aux Touches, à Pontvallain, dont le mari vient d'obtenir le deuxième prix, est une fermière très-recommandable ; elle prend un très-grand soin de ses vaches, de ses porcs, de ses luzernes, de ses choux ; il est vrai qu'elle est favorisée par des constructions neuves, que M. Graffin a fait édifier avec le plus grand soin, avec la plus grande attention pour ménager à la fermière une exploitation facile ; mais la maitresse Fougerie a su profiter de ces bonnes dispositions, bien mieux que d'autres fermières dans la même

position. Il lui manque bien encore une laiterie, mais son maître, intelligent ami de l'agriculture, compte bien lui en faire faire une incessamment. En tout cas la fermière nous a promis de se procurer des pots à lait évasés comme en possède M^{lle} Chevreuil.

Que cet ami du progrès agricole nous permette d'appeler son attention sur ce fait, que dans sa porcherie neuve, si bien établie d'ailleurs, le purin sort par la porte, ce qui rend le service désagréable et peu propre pour la porchère.

La Commission a été très-satisfaite de l'administration de la maltresse Fougerie et lui décerne, comme second prix de fermière, une médaille de bronze.

Maltresse CORVAISIER. — Ferme de la Minardière, commune de Requeil. — 3^e Prix.

Enfin la Commission vous propose d'accorder, comme troisième prix, une médaille de bronze à la maltresse Corvaisier, de la Minardière, à Requeil, dont le mari vient d'obtenir le troisième prix de culture.

Elle n'est pas avantagée de bâtiments neufs, comme la maltresse Fougerie, mais ses bâtiments sont convenables, et elle les entretient en bon état de propreté. Ses étables, sa porcherie, sont bien tenues. Elle n'a point de laiterie, mais elle a un emplacement convenablement tenu dans un bon cellier ; sa crémoire de fer battu, ses pots, sont en bon état.

Elle mérite d'être encouragée, ainsi que sa fille aînée qui la seconde parfaitement.

Comme vous le voyez, Messieurs, les trois fermières que la Commission a jugées les plus dignes d'être récompensées, sont précisément les sœur et femmes des trois fermiers à qui vous venez de décerner vos trois prix. C'est que la fermière concourt souvent autant que le mari à la bonne tenue, à la bonne exploitation de la ferme, et mérite souvent autant que lui les éloges et les récompenses.

Marquise DE PRONLEROY. — *Ferme de la Cour-du-Broc, commune de Dissé-sous-le-Lude. — Médaille de vermeil.*

M^{me} la marquise douairière de Pronleroy exploite elle-même la ferme de la Cour-du-Broc, attenante à son château, depuis longues années.

En 1862, votre Société lui avait décerné une mention très-honorable avec une médaille de vermeil.

En 1866, votre Commission, considérant que M^{me} de Pronleroy, loin de rester stationnaire, avait au contraire progressé constamment; qu'elle avait fait exécuter avec beaucoup d'intelligence de grands travaux sur ses terres; qu'elle avait amélioré l'intérieur de son exploitation, notamment ses fosses à purin, et les conduites du purin; qu'elle avait transformé en bonnes prairies une grande partie de vieilles prairies à marécages et de la plus mauvaise qualité; qu'elle avait remplacé par des outils agricoles perfectionnés un grand nombre d'anciens outils du pays; qu'en un mot tout, dans cette exploitation, indiquait un travail bien entendu et bien dirigé avec une persévérance digne d'éloges, lui avait attribué le deuxième prix.

A sa dernière visite, votre Commission a pu constater que M^{me} de Pronleroy avait maintenu son exploitation dans la bonne voie signalée en 1866, et elle n'aurait pu que lui décerner les mêmes éloges; mais son attention a été particulièrement appelée sur la culture de 7 hectares de vignes, culture très-remarquable et qu'on peut donner comme exemple aux cultivateurs du pays du Lude, où la vigne prend une importance assez grande pour qu'on cherche à la pousser dans une voie de plus en plus progressive.

Aussi la Commission croit-elle utile de signaler à l'attention des cultivateurs les procédés de M^{me} de Pronleroy.

M^{me} de Pronleroy a appelé surtout notre attention

sur la nouvelle installation de 1 hectare de vigne d'après le système Peccault ; comme M^{me} de Pronleroy ne cherche que le progrès de l'agriculture et surtout à répandre le plus possible ce progrès autour d'elle ; se prêtant avec la plus gracieuse bienveillance à donner toutes les explications utiles à tous ceux qui veulent bien aller visiter ses cultures, nous allons entrer dans quelques détails sur cette nouvelle installation, d'après les renseignements produits.

Les frais de cette installation se sont élevés à 1,648 fr.

Pour 1874, ses frais de culture de 7 hectares de vignes se sont élevés à 1,543 fr.

Il y aurait encore à ajouter les impôts.

Pour cette même année 1874, M^{me} de Pronleroy a vendu pour la somme de 2,808 fr. 20 en vin, eau-de-vie, marcs, et plant.

Il y a encore à compter le vin qu'elle garde pour son personnel.

La récolte s'élevait à soixante-trois pièces de vin.

Il faut aussi noter que sur ses 7 hectares de vignes, 3 hectares $1/2$ sont seulement en plein rapport.

Pour 1875 elle estime sa récolte à cent cinquante pièces.

En 1871 elle a eu quatre-vingt-six pièces.

Elle estime que la culture d'après le système Peccault la garantit beaucoup contre la gelée et les autres intempéries.

L'installation de son pressoir, de ses cuves, de sa cave est vraiment remarquable.

Les cuves, en trois compartiments, sont montées en briques doubles, et enduites de ciment ; elles contiennent ensemble quatre-vingt-quinze barriques ; un robinet, dans le pied de chacune, les vide facilement dans un caniveau en brique avec ciment, facile à laver, qui conduit le vin dans la cave au-dessous.

La cave, parfaitement voûtée, facile à aérer, a 27 mètres de long.

Pour la façon du vin, M^{me} de Pronleroy ne diffère qu'en deux choses de la mode du pays :

1° Elle attend que son raisin blanc soit *pourri* avant de le vendanger.

2° Dès que son raisin rouge cesse de bouillir dans ses cuves, elle le fait mettre en barrique; ordinairement au bout de quinze jours de cuve.

Elle obtient ainsi du vin vif, tandis que dans le pays on le laisse macérer plus longtemps et l'on n'obtient que du vin mort et plat. Aussi les habitants du Lude achètent-ils son vin rouge de préférence aux autres vins du pays.

Comme vous le voyez, Messieurs, la culture et la production de la vigne à la Cour-du-Broo sont très-intéressantes, méritent d'être citées comme exemple aux cultivateurs et M^{me} de Pronleroy est digne de vos éloges, spécialement pour ce genre de production.

Aussi la Commission vous propose-t-elle de lui décerner une médaille de vermeil, comme témoignage de votre vive satisfaction.

M. DESVIGNES. — *La Masselière, commune de Bazouges.*
— *Médaille de vermeil grand module.*

Si dans sa tournée d'inspection la Commission a eu le vif regret de ne trouver inscrit parmi les concurrents aucun fermier du canton de La Flèche, elle en a été bien dédommagée par l'inspection de l'exploitation de la Masselière, qu'elle a été appelée à faire sur la gracieuse invitation du châtelain de la Masselière, M. A. Desvignes.

Ce nom bien connu dans la Sarthe, ne l'est pas moins dans les annales du sport. Son écurie de courses était justement renommée. Un de ses chevaux, *Auricula*, que nous avons retrouvé reposant sa glorieuse vieillesse et digérant ses lauriers dans le haras de la Masselière, a été un des plus grands vainqueurs du steeple, il y a quelques années.

La meute de M. Desvignes, après avoir rempli du bruit de ses exploits les forêts du Maine et de l'Anjou, a, pendant plusieurs saisons, fait les honneurs de Chantilly aux veneurs de Paris, avec un éclat qui n'a point été éclipsé.

Par son élevage de chevaux, M. Desvignes tenait déjà à l'agriculture ; mais depuis quelques années il a voulu s'y rattacher plus intimement, et c'est ainsi qu'au haras de la Masselière sont venues se joindre une étable de quelques superbes cotentines, et surtout une bergerie et une porcherie qui actuellement, en France, ont des rivales, mais ne reconnaissent pas de maitresses.

Il n'y a guère que quatre ou cinq ans que M. Desvignes prend part aux concours régionaux et les premiers prix s'accumulent sur les murs de sa ferme ; et les objets d'art obtenus pour les prix d'ensemble couvrent sa table si largement hospitalière.

La bergerie est uniquement composée de Southdowns. Cette race, plus rustique que le Dishley, peut vivre sur des sols plus pauvres. Elle a une facilité et une précocité d'engraissement particulières. La laine en, est surtout très-estimée. La bergerie renferme actuellement cent vingt têtes. Les brebis des agriculteurs voisins sont reçues *gratuitement* chaque année pendant un mois pour être saillies, et, grâce à cette combinaison, la race ovine s'améliore rapidement dans la contrée qui environne la Masselière.

La porcherie est très-nombreuse, on y voit plusieurs races diverses : le Windsor, le Windsor-Midsex, le New-Leicester, races blanches ; et enfin le Berkshire, race noire.

Ces animaux sont merveilleux ; les blancs surtout présentent à l'œil un énorme boudin très-ferme sur quatre pattes imperceptibles.

Leur aptitude à l'engraissement est étonnante. La race noire plus grande, moins délicate, est d'un engraissement un peu moins rapide.

M. Desvignes a suivi avec attention le croisement de ces

deux races. Il regarde les produits comme excellents, réunissant les qualités plus précoces de l'une à la structure plus rustique de l'autre. Il les recommande à l'attention de tous les agriculteurs comme une sous-race parfaite, d'acclimatation facile et pouvant rendre à notre pays les plus grands services.

Déjà les fermiers voisins de la Masselière ont reconnu, surtout dans ces derniers temps, que la boucherie venait acheter ces produits de préférence aux leurs, qu'elle les payait au moins aussi cher ; et comme il n'est douteux pour personne que les races anglaises perfectionnées, mieux construites pour s'assimiler la nourriture, fournissent, à égalité de poids d'aliments consommés, un plus gros poids de viande que nos races indigènes, les producteurs commencent à profiter *largement*, à la plus grande satisfaction de M. Desvignes, des verrats qu'il met également *gratuitement* à la disposition de tous.

Les porcelets purs, jugés impropres à faire des reproducteurs de choix, sont aussi devenus très-recherchés par les petits nourrisseurs, particulièrement ceux de la race noire Berkshire ; et en cela les acheteurs n'ont qu'à moitié tort, car si les races blanches anglaises donnent plus de bénéfice au point de vue de la vente, leur engraissement étant encore plus facile que celui des Berkshire, il n'en est pas moins certain pour M. Desvignes que la chair de ces derniers est d'une qualité supérieure à celle des autres.

M. Desvignes a cherché d'ailleurs à fusionner autant que possible les qualités inhérentes à chacune de ces races, et de là les animaux croisés de l'une et l'autre espèce, que nous avons vus à la Masselière.

Tous les instruments agricoles perfectionnés se trouvent à la Masselière, charrues de toutes espèces, double brabant de Boitel, herses de toute sorte, houes, scarificateurs, faucheuses, faneuse, râteau à cheval, etc..., l'énumération en serait trop longue.

La Commission a visité avec un vif intérêt le haras, les poulinières, les poulains de l'année, les deux étalons *Vaucresson* et *Eckmühl*, dont les produits commencent à se répandre dans les cantons ouest de la Sarthe.

On ne saurait oublier non plus une laiterie, modèle de goût comme de construction, et en même temps d'une parfaite installation agricole. Il y a l'élégance mêlée à la simplicité ; il y a un très-grand nombre de barattes, entre autres, la baratte atmosphérique, la baratte de Mettray et enfin la baratte Fouju, que M. Desvignes, après un grand nombre d'essais et d'expériences, trouve la plus simple, la plus facile à nettoyer ; de belles crématoires en cristal, protégées par des toiles métalliques ; des vases à lait très-évasés dressés sur des étagères en marbre blanc ; cette laiterie un peu descendue sous terre pour la fraîcheur, bien éclairée, bien aérée, facile à laver, présente dans son ensemble toutes les qualités qu'on peut désirer.

Ce qui nous a frappés, nous agriculteurs, c'est le cachet simple et pratique de toutes ces constructions agricoles, éminemment confortables et commodes au service. Elles ne sont, en général, pas plus coûteuses dans leur élégance qu'un tas de bâtisses lourdes et disgracieuses à l'œil.

On peut dire sans crainte aux plus modestes cultivateurs : allez voir la ferme et le haras de la Masselière ; vous y prendrez la connaissance des beaux animaux et des installations simples, commodes, et pour la plupart imitables. Ne vous informez pas si tel animal a été plus cher à nourrir que tel autre. La fortune, dont M. Desvignes use si largement, lui permet de ne pas entrer dans ces détails. Il vous dira avec sa spirituelle bonhomie qu'il ne se donne pas en exemple à suivre en tout et pour tout, mais qu'il vous apporte de nouveaux éléments de prospérité, dont vous pourrez vous servir modestement mais utilement, dans la mesure de vos forces.

Voilà en quoi la Commission a été heureuse de rendre

pleine justice à M. Desvignes. Il met à la portée de tous le résultat de dépenses que peu de gens peuvent se permettre. Ses instruments perfectionnés sont à la disposition de tous ses voisins. Les saillies de ses admirables pur sang sont, pour les fermiers, au même prix que celles des plus mauvais étalons de campagne, à 12 fr. et encore nous disait-il que la plupart des fermiers ne lui payaient pas ces 12 fr., qu'il ne réclamait jamais ; nous avons dit qu'il livrait gratuitement et aussi largement qu'il le pouvait ses béliers, ses verrats, assez heureux d'améliorer progressivement les races du pays.

Ce sont là de véritables services rendus à l'agriculture. Aussi les agriculteurs du voisinage savent les apprécier et commencent à en profiter.

En considération de ces services qui deviennent de plus en plus précieux pour l'agriculture, et comme souvenir du plaisir que votre Commission a eu à visiter avec M. Desvignes sa belle et utile installation agricole, elle vous propose de lui offrir la plus haute distinction que la Société d'Agriculture puisse accorder, la Médaille de vermeil grand module, hors concours.

Tels sont Messieurs les résultats de l'enquête de votre Commission d'Agriculture.

Elle sera heureuse de vous voir approuver et confirmer ses propositions.

Pour la Commission d'Agriculture :

Le Rapporteur,

PERCHERON.

Le Mans, le 20 août 1875.

Les conclusions du présent rapport ont été approuvées par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe dans sa séance du 20 août 1875,

LA TROUPE
DU ROMAN COMIQUE DE SCARRON
DÉVOILÉE
ET
LES COMÉDIENS DE CAMPAGNE
AU XVII^e SIÈCLE

Par M. Henri CHARDON, Membre titulaire.

CHAPITRE PREMIER.

La clef du *Roman comique*. — La troupe de comédiens mise en scène par Scarron. — La légende de cette troupe. Son identification avec la troupe de Molière par MM. Paul Lacroix, Fournel, Edouard Fournier, Moland. — Fausseté de cette légende. — Madeleine Béjart comparée à M^{lle} de l'Etoile. — M^{me} de Modène. Erreur sur son compte des historiens de Molière. — Les événements du *Roman comique* sont antérieurs aux pérégrinations de l'*Illustre théâtre*. — Le voyage de Scarron au Mans, en 1646, n'est qu'une passade. Sa lettre à M^{me} d'Hautefort. — La jeunesse de Scarron et le véritable temps de son séjour au Mans. — Date des origines du *Roman comique*. — Les rapports vrais de Scarron et de Molière. — Le testament de Scarron. — Le *Songe du resueur*.

Une des pages les plus curieuses de l'histoire du théâtre en France au XVII^e siècle, c'est certes le *Roman comique* de Scarron. Aussi les modernes historiens de notre théâtre ne se sont-ils pas fait faute de le citer. MM. Fournel, Despois, Moland, et bien d'autres, ont plus d'une fois fait appel aux différents chapitres de Scarron, comme aux témoins les plus vrais de l'état de la scène et des mœurs des comédiens de

province, à l'époque qui précéda la mort de Mazarin et qui fut, au lendemain de la protection de Richelieu, comme le beau temps des comédiens et surtout des troupes de campagne.

Néanmoins on n'a pas cherché à lire entre les lignes de l'œuvre de Scarron considérée comme roman de théâtre, et à deviner quelle troupe avait posé devant lui pendant son séjour dans le Maine. M. V. Fournel s'est un instant préoccupé de la clef du *Roman comique* en tant que roman de mœurs provinciales. Il a cité le résumé d'une prétendue clef trouvée par M. Paul Lacroix, le savant conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, et que je ferai bientôt connaître en son entier ; mais il n'a pas cherché, dans son édition de la burlesque épopée de Scarron, à dénouer les cordons des masques de Destin, de M^{lle} de l'Étoile, d'Angélique, de la Rancune, ni des autres comédiens de la troupe comique.

A la veille de publier un volume sur Scarron, son séjour dans le Maine et son *Roman*, dont je crois avoir deviné la véritable clef, bien différente de ce que j'appellerai la fausse clef de l'Arsenal, et aussi de la fausse clef mancelle, que se sont transmise traditionnellement de rares curieux du Maine depuis le milieu du XVIII^e siècle, j'ai essayé d'avoir la main aussi heureuse pour les acteurs de sa troupe de campagne que je crois l'avoir eue pour les personnages provinciaux qu'il a mis en scène d'une façon si plaisante. C'est le résultat de ma découverte relative à la troupe du *Roman comique*, que je viens soumettre dès aujourd'hui à ceux qui, à l'exemple de MM. Paul Lacroix, Ed. Fournier, V. Fournel, Soulié, Ed. Thierry, L. Moland, Despois, Bonassies, etc., etc., sont curieux de connaître les détails de l'histoire de notre ancien théâtre.

Avant de mettre la dernière main à mes études sur Scarron et sur son œuvre la plus vivace, je serais heureux d'avoir des renseignements, non pas plus concluants mais plus complets, je ne dirai pas sur l'identité, mais sur la composition de la vraie troupe de campagne qu'il a peinte dans son *Roman*.

Les caravanes des comédiens de province erraient sans relâche à travers la France. En présence de ces allures nomades et de la mobilité de leur personnel, il est bien difficile d'arriver à connaître l'ensemble des acteurs dont se compose une troupe à un moment donné. Ce n'est qu'en éveillant l'attention des *curieux* provinciaux, en provoquant quasi une enquête sur les pérégrinations et la composition de la troupe du *Roman comique*, qu'il sera possible d'arriver à une preuve plus complète que celle que j'apporte aujourd'hui. Cette enquête, on l'a faite pour Molière, pour ce qui a été appelé par son biographe allemand, M. Paul Lindau, ses années d'apprentissage et de voyage. Grâce au concours des curieux de province mis en éveil par les travaux des Taschereau, des Bazin, des Soulié, on commence à voir quelque peu clair dans les pérégrinations du grand comique qui ont précédé son retour à Paris (1). Puisse-t-il en arriver de même pour la troupe du *Roman comique*, dont je viens ici faire connaître quelques-uns des comédiens !

C'est le but que j'ai surtout en vue en révélant le premier mot de l'énigme que je crois avoir devinée. Ai-je été bon devin ? je le pense. Aurais-je fait fausse route, qu'on me pardonnerait, je l'espère, en reconnaissant que du moins j'ai fait pénétrer un rayon de lumière dans la nuit qui enveloppe les troupes de campagne autres que celle de Molière, et qu'il m'a été donné même de redresser, en chemin, plus d'une erreur relative aux personnages de cet *illustra théâtre*.

Je me trompais tout à l'heure, en disant qu'on ne s'était nullement préoccupé des comédiens dont la rencontre avait pu

(1) Qu'il me suffise de rappeler les heureuses découvertes de MM. Péricaud et Brouchoud, à Lyon ; F. Bouquet et Gosselin, à Rouen ; Benjamin Fillon, dans l'Ouest ; Paul Raymond (Emmanuel Galibert), Magen et Louis Lacour (de la Pijardière), dans le Languedoc, etc., etc. On trouvera, du reste, dans la 2^e édition de la *Bibliographie Moliéresque*, l'indication complète des nombreux travaux faits dans ces derniers temps, en province, sur la troupe de Molière.

donner à Scarron l'idée de les introduire dans son *Romain*. Il s'est formé à leur égard, dans ces vingt dernières années, une véritable légende qu'on s'est empressé d'accueillir tout d'abord, sans prendre la peine de la contrôler. On répète maintenant de tous côtés que la troupe qui a posé devant Scarron, n'est autre que celle de l'*Illustre théâtre*, celle que les Béjart et leurs associés avaient formée le 30 juin 1643 avec le jeune Poquelin, épris des beaux yeux de Madeleine Béjart, et qui, après les insuccès répétés et les malheurs qu'elle avait éprouvés à Paris, s'était mise à courir les provinces à partir de 1646.

Nous allons assister à la formation et au développement de cette légende.

M. Paul Lacroix, qui me semble lui avoir donné naissance, termine ainsi un de ses chapitres de *la Jeunesse de Molière* (1):

« Nous consignerons ici, sans l'approfondir aujourd'hui, une observation que nous a suggérée dès longtemps la lecture du *Roman comique* de Scarron, qui composa cet ouvrage de 1646 à 1652, dans le prieuré que M. de Lavardin, évêque du Mans, lui avait accordé à la sollicitation de M^{me} d'Hautefort.

« Scarron avait vu Molière et sa troupe à leur passage dans le Maine. On a la preuve que cette troupe de comédiens était à Nantes en 1648. Ce fut en 1646 ou 47 que Scarron, après avoir pris possession de son bénéfice, forma le projet de son roman : « Des comédiens étaient alors au Mans, » dit l'auteur de sa vie (édit. de ses OEuvres, 1752), « et il n'en fallut pas davantage pour mettre son imagination en train. » Scarron, qui ne s'était encore fait connaître que par des poésies, prit le goût du théâtre et s'essaya bientôt dans la comédie.

« N'est-il pas très-probable que la troupe de Molière lui donna l'idée et les principaux éléments de son *Roman comique*, qui ne parut qu'en 1654 ? Ne pourrait-on pas retrouver parmi les personnages de ce roman quelques-uns des comédiens de cette troupe.... ?

(1) *La Jeunesse de Molière*, 1838, p. 83.

« Le *Roman comique* a tous les caractères d'un tableau fait d'après nature ; ce ne sont pas des portraits de fantaisie, et il ne serait pas impossible de découvrir dans la troupe de Molière les types de Destin, de la Rancune et de l'Olive, ainsi que ceux des demoiselles de l'Etoile, de la Caverne et de l'Estang (1). »

M. Paul Lacroix, qui persévère encore aujourd'hui dans les mêmes sentiments, a vu son opinion ou son hypothèse adoptée par la plupart des historiens de Molière.

En 1862, M. Victor Fournel, dans sa *Littérature indépendante*, ajoutait à son étude sur Scarron cette page qui ne figure pas dans l'introduction placée en tête de son édition du *Roman comique* (2) :

« Il serait piquant de retrouver la troupe comique qui a posé devant lui. Que serait-ce donc si l'on pouvait démontrer que cette troupe est celle avec laquelle Molière, à peu près inconnu, courait alors la France ! Quelques considérations semblent militer en faveur de cette conjecture que je signale aux nombreux et passionnés historiographes de Molière. » Ici M. Fournel reproduit littéralement les dires de M. P. Lacroix et il ajoute : « Il en suit que Molière pouvait parfaitement, entre 1646 et 1648, être dans la ville du Mans qui se trouve justement en un point intermédiaire sur le chemin de Paris à Nantes. Du reste, les troupes qui couraient

(1) Sans vouloir insister sur toutes les erreurs échappées ici à M. P. Lacroix, j'indique cependant que c'est en décembre 1636, et non pas en 1646, que Scarron prit possession, au Mans, de son canonicat ; que, dès 1645, il avait le goût de la comédie, puisqu'il publiait alors *Jodelet ou le maître valet* ; qu'il eut au Mans un canonicat et non un prieuré, que M^{me} d'Hautefort ne contribua nullement à lui faire obtenir, et que M^{gr} Charles de Beaumanoir mort dès 1637, et non son neveu, l'évêque Philibert de Lavardin, lui accorda. Enfin, on sait qu'il n'y a pas de demoiselle de l'Estang dans le *Roman comique*, dont la première partie parut dès 1651, et que c'est la fille du pâtissier-acteur Ragueneau, plus tard femme de La Grange, qui portait ce nom de théâtre.

(2) La *Littérature indépendante et les écrivains oubliés*, 1862, in-8°, p. 268.

alors la province, en dehors de celles des opérateurs, auxquelles on ne peut songer ici, étaient assez peu nombreuses pour que cette hypothèse acquière un degré de vraisemblance de plus. Si les personnages qui composaient la troupe de Molière étaient mieux et plus intimement connus, on y retrouverait peut-être, en tout ou en partie, les originaux des types de Scarron ; mais, dès maintenant, ne serait-il pas permis, sans trop de témérité, de rapprocher dans ses lignes générales la figure même du jeune Poquelin, qui s'était fait comédien par amour pour Madeleine Béjart, de celle du Destin que sa passion pour M^{lle} de l'Étoile a poussé à la même résolution ? Comme Molière, encore, le Destin est jeune, bien fait, de noble mine, d'un caractère plutôt porté à la tristesse et à la contemplation qu'à la joie, d'un esprit plus élevé et d'une meilleure naissance que ses compagnons. Je me borne à indiquer ce rapprochement sans m'y appesantir..... Peut-être la découverte de quelque nouveau document relatif aux pérégrinations de Molière viendra-t-elle un jour transformer en certitude ce qui n'est aujourd'hui qu'une conjecture assez vraisemblable. »

On voit que la conjecture avait fait la boule de neige en chemin, et qu'on l'étayait de quelques arguments spécieux.

L'année suivante, M. Edouard Fournier se mettait aussi de la partie et ajoutait d'autres considérations à l'appui :

« La vie des comédiens de l'*Illustre théâtre*, dit-il (1), dans ces courses errantes rappela souvent les péripéties du *Roman comique*. Aussi, comme en se dirigeant vers Nantes ils purent passer dans le Maine où Scarron a placé les scènes de son épopée grotesque ; comme d'un autre côté l'évêque du Mans, M. de Lavardin, ami de Scarron et tenant de fort près à M. de Modène, pouvait avoir intérêt à faire tourner en ridicule cette troupe de comédiens et de comédiennes où le baron s'était presque mésallié, on a pu penser, non sans quelque

(1) *Roman de Molière*, p. 53.

raison, que les héros et les héroïnes de la burlesque *Odyssee* étaient de la troupe de Molière (1). »

De même, M. Louis Moland, à la même époque, dans sa préface aux *Œuvres de Molière*, nous montre dans la vie des comédiens de campagne, décrite par Scarron en son fameux *Roman*, la peinture fidèle de ce que devait être la destinée et la fortune de la troupe ambulatoire de Molière. Étendant plus loin, et à un point plus incertain, la conjecture et l'induction il se complait à se demander si, comme l'a dit Sainte-Beuve, il n'y a pas de rapport, de reflet plus directs de l'un de ces groupes comiques à l'autre et si Scarron, du temps qu'il était au Mans, n'a pas eu l'occasion d'y voir cette troupe de passage des Béjart (2).

Cette conjecture a plu en général à la critique, qui, de son côté, ne s'est pas donné la peine de la vérifier, et elle a si bien fait son chemin parmi les lettrés qu'elle a conquis auprès de bon nombre d'entre eux plein droit de bourgeoisie (3).

Eh bien ! j'en demande pardon aux savants historiens de notre théâtre, à ces habiles et fins chercheurs, à ces patients investigateurs de la vie de Molière, la plupart du temps si heureux dans leurs découvertes et à qui les curieux doivent une si vive reconnaissance. Eh bien ! ce n'est là, je le répète, qu'une simple légende, complètement en désaccord avec l'histoire vraie du *Roman comique*, et dont tout concorde à établir le peu de fondement et le défaut d'authenticité. Il y a tout

(1) Je dirai plus bas ce qu'il faut penser du rôle qu'on fait jouer ici au baron de Modène ; mais je ferai remarquer tout de suite que Mgr de Lavardin ne devint évêque du Mans qu'en 1649.

(2) *Œuvres complètes de Molière*, Garnier, 1863, t. I^{er}, p. LIV et suiv. C'est même M. Moland qui, après avoir dit que la troupe qui mit en train l'imagination de Scarron était peut-être celle de Molière, a relevé le plus de ressemblances entre les deux troupes, et indiqué les conversations de Destin avec M. de la Garouffière comme un germe des *Précieuses ridicules* et des *Femmes savantes*.

(3) Voir entre autres M. E. Deschanel, *La vie des Comédiens*, p. 9 et 153 ; Soleirol, *Molière et sa troupe*, p. 4 ; M^{me} du Parquet, *Le roman en France* (*Revue des Deux-Mondes*, 1862, tome IV, p. 402), etc., etc.

à la fois impossibilité dans les caractères des personnages, dans leurs situations, comme dans les dates des événements, impossibilité morale comme impossibilité physique d'identifier la troupe des Béjart avec celle dont Scarron a fait le portrait dans son joyeux Roman.

Qu'en voyant Destin, ce jeune homme riche de mine, excellent comédien, entré tout récemment dans la troupe comique pour les yeux d'une belle Chloris, ayant bien de l'esprit, faisant voir qu'il avait été bien élevé, sachant discourir avec autant de sens que de finesse des choses du théâtre, de la littérature, du monde même, au point d'étonner M. de la Garouffière, ne parlant guère de son naturel, et même un peu taciturne ; qu'en voyant ce comédien *honnête homme*, peint avec une touche si délicate par Scarron, on se soit pris à songer tout de suite au jeune Poquelin, entrant aussi pour les beaux yeux de Madeleine Béjart dans l'*Illustre théâtre*, devenu bientôt la plus fameuse des troupes de campagne, courant les provinces pendant une douzaine d'années sur le chariot de Thespis ; qu'on ait songé à celui qui devait être Molière, le *contemplateur*, le mélancolique, le rêveur, l'*hypochondre* même, comme disent ses ennemis, on conçoit fort bien que cette idée soit venue naturellement à l'esprit, et qu'elle ait entraîné même un instant les curieux, par ce qu'elle avait de spécieux et de séduisant ; mais elle ne saurait résister longtemps à un sérieux et complet examen.

Est-ce en effet Madeleine Béjart, cette franche coquette, aussi célèbre par ses galanteries que par son talent de comédienne, l'actrice volage, fameuse par ses nombreuses amours au Marais dans l'impasse Thorigny, comme au Languedoc, la maîtresse avouée du comte de Modène, qu'on peut comparer à M^{lle} de l'Etoile, dont Scarron dit qu'il n'y avait pas au monde de fille plus modeste, d'une humeur plus douce, et que Destin vivait avec elle dans le plus grand respect du monde, qu'elle était fort sage et qu'elle paraissait plutôt fille de condition que comédienne de campagne ? Y a-t-il rien dans

les aventures bien connues de la Béjart, qui s'était de bonne heure fait un nom parmi les demoiselles du Marais, qui avait lancé ses vers et peut-être ses œillades à la tête de Rotrou, qui avait fait la bonne fortune de bien des galants, qu'on puisse rapprocher de la vie de la douce l'Etoile ? Y a-t-il le plus léger trait de ressemblance entre la vie de sa mère M^{lle} de la Boissière, dont Scarron raconte l'existence semée de traverses à Rome, et celle de la mère de Madeleine, Marie Hervé, douée d'assez de complaisance et d'assez peu de sens moral pour tenir elle-même sur les fonts de baptême l'enfant de sa fille et du comte de Modène, en 1638 ? La troupe comique aurait-elle pu un seul instant se prêter à regarder comme frère et sœur Molière et la Béjart, bien connue de vieille date déjà dans le monde comique et que Magnon, en 1647, appelait la plus malheureuse et l'une des plus intéressantes comédiennes de France ?

Quant à identifier Molière avec le jeune Léandre, échappé du collège de La Flèche, et amoureux d'Angélique, la fille de la Caverne, il n'y faut pas songer un seul instant. Le portrait de l'apprenti comédien est trop effacé, trop terne pour se rapporter à Molière. Ni la jeune Angélique qui n'a que seize ans, ni sa mère la Caverne, dont Scarron a laissé malheureusement inachevée la biographie, ne peuvent non plus poser un seul instant pour la Béjart ou pour sa mère Marie Hervé, la femme du procureur Béjart.

J'ajoute que la composition de la troupe de Molière et de Dufresne, bien connue enfin dans ces derniers temps, le nombre et la qualité de ses personnages, ne permettent pas un seul instant de la confondre avec celle du *Roman comique*, ce qui pouvait arriver il y a vingt ans encore (1).

(1) Je parle ici de la troupe de Dufresne après sa jonction avec celle de Molière, connue à partir de 1648 ; car, au contraire, il y a lieu d'examiner si Scarron n'a pas eu en vue la troupe de Charles Dufresne, que l'on n'a rencontrée toutefois jusqu'ici qu'à partir de 1643, à Lyon. Dufresne n'était pas né loin du Maine. Après avoir quitté le théâtre à Paques 1639,

L'Illustre théâtre ne paraît pas non plus être jamais allé en Hollande, tandis que la troupe de Scarron y avait séjourné avant de venir dans le Maine.

Il n'y a, en un mot, ni ressemblance dans les caractères ou dans la condition des personnages, ni aucune vraisemblance dans le rapprochement qu'on a tenté. Il y a enfin ce que j'ai appelé une impossibilité morale, ressortant de la situation de Madeleine Béjart vis-à-vis de la femme de son amant, vis-à-vis de M^{me} de Modène, veuve en premières noces du marquis de Lavardin, qui continuait à habiter le Maine, au château de Malicorne, et était encore la plus grande dame de la province.

C'est ici, en effet, qu'il me faut redresser une erreur échappée à presque tous les historiens de la vie de Molière.

Voyant le comte de Modène afficher publiquement, le 3 juillet 1638, sa liaison avec Madeleine Béjart, au point non-seulement de se reconnaître comme père d'une fille dont elle était la mère, mais de faire tenir cette enfant sur les fonts de

il se retira à Argentan, son pays natal, dit le *Journal de La Grange*. Il appartenait à la famille des Dufresne, peintres d'Argentan, dont on retrouve encore aujourd'hui des tableaux dans les églises du Maine. M. Hillemacher l'a même confondu avec le peintre Charles Dufresne de Postel, fils de Claude, bien que les dates ne permettent pas cette identification, puisque le peintre, homonyme de l'acteur, n'est né qu'en 1642, comme le prouvent les renseignements communiqués à M. E. Soulié, par M. de Chennevières. (Voir Hillemacher, *Galerie de la troupe de Molière; Molière et sa troupe à Lyon*, par M. Eudore Soulié, 1866, in-8°, pp. 5, 10 et 19 du tirage à part.)

Le comédien, poète et auteur de romans Nicolas-Marie Desfontaines, qui fait songer à Roquebrune, du *Roman comique*, et qui connut certes, lui aussi, Denys Beys, faisait partie de la troupe de Dufresne à Lyon en 1643. On le retrouve en 1644, à Paris, dans la troupe des Béjart. La plupart de ses pièces de théâtre et de ses romans vont de 1637 à 1647. On trouve, cependant, dès 1632, de ses vers en tête des *Passions égarées* du poète saumurois Richemont Banchereau, à côté des vers de Racan, de Mairet et de Gombauld.

Je reviendrai, en parlant de Roquebrune, sur le compte de cet auteur si fécond, que les historiens de la troupe de Molière n'ont pas assez pris la peine de faire connaître.

Saint-Eustache par son propre fils Gaston de Modène, né de lui et de Marguerite de la Baume-Suze sa femme, veuve du marquis de Lavardin, les biographes de Molière ont cru, sinon justifier, du moins expliquer et atténuer cette absence complète de sens moral chez le jeune gentilhomme, en disant que sa femme était morte alors, et que, devenu libre de tout lien, il révélait ainsi l'intention d'épouser bientôt sa maîtresse.

M. Paul Lacroix a cru que le comte de Modène devait être veuf alors (1). M. Edouard Fournier, tout en faisant mourir seulement M^{me} de Modène vers 1641, dans son *Roman de Molière*, dit que Madeleine Béjart pouvait dès lors tout espérer de son amant et aspirer à sa main. Dans sa conférence du mois de mai 1873 sur la famille et l'enfance de Molière, il ajoute qu'en 1643 Madeleine était revenue à Paris « pour suivre près du comte de Modène des espérances de mariage, dont quatre ans auparavant la naissance d'une fille reconnue par lui avait été le gage (2). »

Comme la plupart des auteurs qui ont parlé du monstrueux acte de baptême du 11 juillet 1638, M. Eudoré Soulié a cru, lui aussi, que M. de Modène était libre de contracter alors une seconde union, et qu'il pensait sans doute à régulariser par le mariage la position de Madeleine Béjart, ce qu'indiquait le choix si singulier du parrain et de la marraine de l'enfant (3). Soleirol fait même mourir la femme du baron de Modène des suites de sa couche, au lendemain de la naissance de leur fils, l'année d'après leur mariage qui avait eu lieu le 10 janvier 1630 (4).

(1) Voir *La Jeunesse de Molière*, p. 44.

(2) *Revue politique et littéraire*, du 24 mars 1873.

(3) *Recherches sur Molière*, p. 72-73. M. Jal, du moins, dit qu'il ne sait si M^{me} de la Baume était morte quand son mari afficha ainsi sa passion pour la Béjart, mais qu'il l'espère pour l'honorabilité assez compromise de M. de Modène.

(4) *Molière et sa troupe*, p. 80 et 110. Il est surprenant que M. Fortia d'Urbain, qui a écrit l'histoire du comte de Modène, d'après les archives de la famille, soit tombé aussi dans les mêmes erreurs.

Eh bien ! c'est une erreur. M^{me} de Modène, Marguerite de la Baume, vivait encore alors, et ne mourut que longtemps après, en 1649.

Veuve du marquis de Lavardin, mort prématurément le 1^{er} février 1620, elle n'avait pas su rester fidèle au beau nom de Beaumanoir. Elle s'était remariée à ce jeune fou de baron de Modène, d'une famille du comtat Venaissin, à qui la rattachait sans doute l'origine provençale de sa propre famille. Esprit de Raymond de Mormoron, baron de Modène, attaché à Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, en qualité de page, puis de chambellan, et aussi ami du plaisir et de la débauche que l'était son maître, l'avait rendue mère, en 1631, d'un fils Gaston-Jean-Baptiste, tenu sur les fonts par le duc d'Orléans lui-même. Mais le baron se livrant tout entier à sa vie de folies, les deux époux durent se séparer en fait d'assez bonne heure et vivre probablement étrangers l'un à l'autre. On voit la plupart du temps M^{me} de Modène dans le Maine, tandis que son frivole mari vit à Paris au milieu d'acteurs et de poètes bohèmes, de danseurs et de musiciens, est aux pieds de fameuses comédiennes ou prend part aux conspirations et aux aventures du comte de Soissons, de Gaston d'Orléans, ou du duc de Guise.

M^{me} de Modène était restée dans le Maine, au château de Malicorne qui faisait partie de son douaire et où furent élevés les enfants de son premier mariage, l'abbé de Lavardin, futur évêque du Mans, le marquis, son fils aîné, mort à vingt-huit ans, en 1644, d'une blessure reçue au siège de Gravelines, et la belle Madeleine qu'épousa le comte de Tessé et pour laquelle avait soupiré d'Armentières (1).

(1) On voit cependant les amis de son second mari pénétrer jusqu'aux près des enfants de son premier mariage. C'est ainsi qu'on trouve une lettre de Tristan l'Hermite adressée à la jeune M^{lle} de Lavardin dès avant 1638, c'est-à-dire pendant que vivait encore son oncle l'évêque Charles de Beaumanoir. Voir *Lettres mêlées du sieur de Tristan*, Courbé, 1642, in-8°, p. 41 : « A M^{lle} de Lavardin, en luy donnant un livre de principes de cosmographie ». Tristan dans le *Page disgracié*, 1643, in-8°.

L'année même où son second mari, âgé de trente ans, se compromettait bassement et avait l'inconvenance et l'impudeur de compromettre le nom de son jeune enfant dans une intrigue de coulisses, M^{me} de Modène assistait, ainsi que le constatent les registres paroissiaux de Malicorne, au mariage de sa fille Madeleine de Beaumanoir qui fut unie, dans la chapelle du château, le 8 novembre 1638, au comte de Tessé. Scarron eut bien soin de ne pas l'oublier dans l'épithalame qu'il fit à ce propos :

« O Grand'dame de Malicorne (1)... »

Plus tard on la voit marraine de sa petite-fille Marguerite de Froullay-Tessé, à Malicorne, le 8 avril 1642. Au Mans, le 12 août 1644, paroisse de Saint-Vincent, elle tient sur les fonts son petit-fils Henri-Charles de Beaumanoir-Lavardin. Enfin les registres de Malicorne mentionnent ainsi la mort de la douairière de Lavardin :

« Marguerite de la Baume, épouse en secondes noces de M. de Modène et en premières noces de M. le marquis de Lavardin, confessée et contrite, non communie à cause d'un mal de cœur qu'elle avait continuellement, ointe des extrêmes onctions, fut inhumée dans le chancel de l'église de céans le 9 février 1649 (2). »

Le 10 février, le doyen du Chapitre de l'église cathédrale du Mans fut prié, par ses confrères, de visiter M. de Lavardin, nommé évêque du Mans par le roi, sur le décès de M^{me} de Modène sa mère. Ce jour-là et le lendemain un service solennel fut célébré en l'église Saint-Julien (3).

Quinet, 3^e partie, p. 426, parle précisément de ses connaissances en cosmographie. Plus tard, il célébra encore en vers M^{lle} de Lavardin, devenue M^{me} la comtesse de Tessé. Voir *Mélanges du sieur Tristan*, p. 90.

(1) V. Épithalame du comte de Tessé et de M^{lle} de Lavardin, *Œuvres de Scarron*, tome VII, p. 206. Édition Bastien, 1787, in-8°.

(2) Extrait des registres de la paroisse de Malicorne.

(3) Extraits des registres inédits du chapitre de Saint-Julien. L'abbé de

M^{me} de Modène, mère du nouvel évêque, avait aussi été la belle-sœur de l'évêque Charles de Beaumanoir, qui n'était mort qu'à la fin de 1637 et dont le grand souvenir était vivant encore dans tout le Maine. Les parents de son premier mari continuaient d'y exercer les premiers emplois de la province; tout faisait une loi au Chapitre de ne pas lui laisser quitter ce monde sans l'honorer de ses prières.

Peut-on croire maintenant que la Béjart, malgré sa vanité et son absence de scrupules, eût osé affronter le Maine, la présence de M^{me} de Modène qu'elle avait si cruellement offensée et comme femme et comme mère, et celle des Lavardin qui remplissaient la province et connaissaient à fond ses aventures.

Si, à l'époque à laquelle les historiens de Scarron et de Molière rapportent le passage de la troupe comique dans le Maine (1646-1648), M. de Modène était bien loin de la France, hors de laquelle l'avait entraîné le romanesque duc de Guise, parti en guerre à la conquête d'un royaume, la Béjart qui ne l'avait pas oublié, malgré ses nouveaux liens, et qui devait plus tard devenir simplement son amie et son homme d'affaires, n'avait pas intérêt à compromettre dans le Maine le nom de son ancien amant. Elle devait chercher, pour rétablir la fortune de ses associés déjà si fortement atteinte, une province qui dût être plus hospitalière à sa troupe, et où elle ne dût pas rencontrer tant de préventions et de motifs même d'expulsion (1).

Lavardin, nommé évêque du Mans après le décès de M. de La Ferté, n'était arrivé que le 22 janvier au Mans, qu'il fut bientôt obligé de quitter momentanément par suite de la Fronde. Il tenait le parti de la cour ainsi que les membres de sa famille, le baron de Lavardin, lieutenant pour Sa Majesté dans le Maine, le marquis de Jarzé, etc.

(1) Les expulsions de comédiens étaient même assez fréquentes. En 1630, on voit une troupe de comédiens expulsée d'Angers par l'hôtel de ville. En 1662, le prince de Conti empêche de se fixer à Uzès une autre troupe qui passe le Rhône pour se retirer en Provence. Voir *Lettres de Racine*, du 5 juillet, t. VI de ses Œuvres, p. 497, Edition des grands écrivains de France. Les registres municipaux de Dijon contiennent un assez grand

Quant à l'évêque de Lavardin, sans parler en ce moment de l'impossibilité des dates ; quant à l'évêque de Lavardin, fils de M^{me} de Modène, c'eût été de sa part une singulière manière de se venger de la Béjart, ou du baron, que d'appeler l'attention sur la rivale de sa mère et de la vouer à l'immortalité en la faisant peindre par Scarron de la façon que chacun sait. M. Fournier, en disant qu'il « pouvait avoir intérêt à faire tourner en ridicule cette troupe de comédiens et de comédiennes où le baron s'était presque mésallié, » a oublié que Destin, l'Etoile, Angélique, la Caverne, Léandre, n'étaient rien moins que ridicules, avaient au contraire les beaux rôles du roman et que M^{lle} de l'Etoile, entre autres, y était peinte sans ombres et en pleine lumière. Scarron, de son côté, l'ancien *domestique* de l'évêque de Beaumanoir, l'ami même, si l'on veut, de l'évêque de Lavardin ; Scarron, chanoine du Mans, se serait abstenu de mettre en scène de la sorte les acteurs de la troupe comique, tout enfant terrible qu'il resta toute sa vie, s'il s'était rencontré parmi eux des personnes touchant de si près à ses anciens protecteurs.

Sans m'appesantir plus qu'il ne faut sur cette considération, que je n'aurais pas même présentée si l'on n'avait pas fait intervenir le baron de Modène pour colorer d'un peu plus de vraisemblance la conjecture de M. P. Lacroix, j'arrive à l'argument décisif qui suffit à lui seul pour renverser ce léger échafaudage de séduisantes inductions. Les événements du *Roman comique*, ainsi que le principal séjour de Scarron dans le Maine, ont eu lieu tous à une époque antérieure à la formation de l'*Illustre théâtre*, à l'entrée de Molière dans cette troupe, à ses pérégrinations. Il ne peut donc, en un mot, être nullement question du grand comédien dans le *Roman*, parce qu'il était encore sur les bancs du collège lorsque se

nombre d'ordres de départ ou de refus d'admission à l'adresse des comédiens. — On sait, qu'au contraire, la troupe du *Roman comique* fut bien accueillie, au Mans, par M. le marquis d'Orsé et la noblesse du Maine.

passaient les aventures que Scarron a mises en scène, et qu'il avait vues de ses yeux lors de son séjour dans le Maine. Si Molière, ce qui reste douteux, vint jamais au Mans en prenant la route de Nantes, au début de ses courses errantes à travers la France, il n'y put venir que dix ans environ après les événements qui ont donné naissance au burlesque roman et à une époque à laquelle Scarron avait quitté le Maine pour n'y plus jamais revenir.

Je ne puis, à cette place, donner toutes les preuves de ces allégations ; on les trouvera dans le volume où j'étudie la vie de Scarron, les origines et les types du *Roman comique*. Qu'il me suffise de dire ici que ce n'est pas en 1646, époque à laquelle Scarron avait quitté Le Mans depuis bientôt ^{six} ans, et où il n'y revint passer que deux mois à peine, alors qu'il était devenu progressivement, depuis 1638, le paralytique et presque le cul-de-jatte que chacun sait ; ce n'est pas à 1646 certes que se rapportent les événements auxquels est due la conception du *Roman comique*. Ce n'est pas alors qu'il était cloué depuis longtemps par la douleur sur ce fameux fauteuil, sur lequel Della Bella l'a peint, dès 1641, alors que le monde, comme il le dit, était réduit pour lui à deux chambres, que le futur auteur du *Virgile travesti*, a pu observer sur les grands chemins, dans les hôtelleries, à la comédie, dans les tripots, ces types célèbres qu'on sent instinctivement avoir été peints d'après nature. Ce n'est pas lors de son séjour de quelques semaines au Mans, au commencement de 1646, qui n'a été qu'une passade, qu'il a pu ramasser ce riche butin d'observations d'où est sortie plus tard sa burlesque épopée, lui qui, écrivant alors de cette ville à M^{me} d'Hautefort, ne sait quelle nouvelle lui mander :

« Or ça, dame Hautefort la belle,
Vous dirai-je quelque nouvelle
Des Mancelles et des Manceaux
De qui les chapons sont si beaux :

Mais que vous en pourrais-je dire ?
Je n'y vois pas le mot pour rire ;
On ne peut rien mander d'ici.
A Paris ce n'est pas ainsi :
C'est là que l'on dit des nouvelles.....
Ici la ville bien fouillée
A grande peine en fournirait
Autant qu'un poulet en dirait.
Que vous dirai-je donc du Maine ?
La peste, que j'en suis en peine (1). »

Il ne lui dit pas un mot des prétendus comédiens qu'on veut qu'il ait rencontrés alors , ce qu'il n'aurait pas manqué de faire, s'il avait eu la bonne fortune d'en voir au Mans, et d'aller écouter leurs belles tirades, ne fût-ce que porté sur sa chaise, lui qui dans sa première légende de Bourbon, de 1641, a grand soin de rendre compte à M^{me} d'Hautefort du plaisir qu'il a eu dans cette ville à assister à « force comédies, » et à voir le duc de Longueville donner à cette troupe de campagne

« Deux mille livres
En argent, vêtements et vivres,
Dont les pauvres comédiens
Gueux comme des Bohémiens,
Devinrent gras comme des moines,
Et glorieux comme chanoines ;
Dont j'eus grand' consolation,
Car j'aime cette nation (2). »

(1) *Œuvres de Scarron*, tome VII. Epître à M^{me} d'Hautefort, p. 134.

(2) *Œuvres de Scarron*, t. VII, p. 5. Il serait curieux de connaître ces comédiens qui se trouvaient à Bourbon pendant la saison des bains de 1641. Dans le *Roman comique*, 2^e partie, ch. XII, Scarron écrit : « Il est vrai que Destin espéra voir Verville à Bourbon où il devait aller, et où Destin lui promit de faire aller sa troupe. » La troupe qui se trouvait à Bourbon, en 1641, ne pourrait-elle pas être celle même qui avait passé dans le Maine, et Verville ne pourrait-il pas être reconnu parmi les

D'ailleurs, je le répète, Scarron ne fit alors que passer deux mois environ au Mans où il était venu pour assister au Chapitre général de la Saint-Julien 1646 ; il quitta la ville vers la fin de mars. Ce voyage n'avait été, à vrai dire, qu'une échappée de Paris. La principale lacune qui existe dans la connaissance des pérégrinations de Molière va au plus tôt de Pâques 1646, 1^{er} avril (moment auquel se reformaient d'habitude à Paris les troupes de campagne avant de recommencer leurs courses errantes), ou même de la fin de cette année au 19 avril 1648. époque à laquelle on le trouve à Nantes avec la troupe de Dufresne (1). On voit donc que même le dernier séjour de Scarron au Mans, pendant l'hiver de 1646, ne cadre nullement avec la période à laquelle il est permis, par une simple conjecture, de supposer un passage dans le Maine de la troupe de l'*Illustre théâtre*, forcée de quitter Paris pour courir après la fortune, et après une vie moins émaillée de créanciers et d'emprisonnements au Châtelet.

Il faut remonter dix ans environ en arrière, au temps de la belle jeunesse de l'abbé Scarron dans le Maine, au temps où il écrivait les poulets de Mademoiselle Coquille, où l'ami Rosseteau l'accompagnait de nuit, où il passait pour

gentilshommes que Scarron y a rencontrés et dont il donne les noms à Mme d'Hautefort ? Les registres de l'état civil de Bourbon peuvent contenir quelques renseignements sur les troupes de passage en cette ville.

On vient de voir que Scarron dit des comédiens « qu'il aime cette nation. » Les comédiens de Paris, qu'il paraît avoir le plus aimés, ce sont ceux du Marais. « L'inimitable Mondory » déjà retiré de la scène, il est vrai, depuis l'automne de 1637, figure dans ses *Adieux au Marais et à la place Royale* ; c'est lui aussi qui, dès 1630, avait joué dans le *Lygdamon et Lydias* de Scudéry, en tête duquel se trouvent les vers élogieux de Scarron. Plus tard, ce fut au Marais que l'auteur de *Typhon* donna ses pièces de théâtre ; l'acteur Jodelet, dont il emprunta si souvent le nom, fut le prototype de ses valets. Voir aussi ses deux affiches pour les comédiens. (*Œuvres*, t. VII, pp. 345-6.)

(1) Voir M. Fillon, *Recherches sur le séjour de Molière dans l'Ouest*, Fontenay, 1871, in-8°.

le meilleur baladin du Mans, ce qui faisait écrire à son adresse dès 1644 :

« Vous qui dansastes des aubades,
Qui dans ballets fîtes gambades
Non pas au ballet des Romans,
Mais dans quelques autres au Mans. »

Il faut remonter au temps où il habitait l'évêché comme *domestique*, c'est-à-dire comme étant de la maison de Monseigneur Charles de Beaumanoir, qui l'emmenait avec lui en 1635 en Italie; au temps où il faisait partie de beaux compérages avec des jeunes filles de bonne maison, où il dînait à la table des Lavardin et des Tessé, y payant son écho en joyeuses reparties, en bel esprit, en poésies de société assez gaillardes, lui qui était poète dès 1630, et qui inscrivait de ses vers en tête du *Lydamon et Lydias* de son ami Scudéry ; il faut remonter jusqu'à cette époque, avant sa cruelle maladie dont il ressentit les premières atteintes dès 1638, moins de deux ans après avoir été gratifié par l'évêque d'un canonicat dont il prit possession le 18 décembre 1636 ; il faut remonter jusque-là pour retrouver les origines du *Roman comique*.

C'est dans ce premier tome de la vie de Scarron, resté dans l'ombre jusqu'ici, et sur lequel j'ai à fournir plus d'une curieuse révélation, qu'il est vraisemblable de pouvoir découvrir la source de ses joyeux récits. C'est alors qu'on le trouve en rapports avec les personnages provinciaux qu'il a mis en scène, et que, selon la mode du temps, il a affublés de masques dont je suis enfin parvenu à dénouer les cordons ; c'est alors qu'il courait les grandes routes ; qu'il suivait, pour aller dans un fastueux château du bas Maine, chez un Mécène manceau, le chemin qu'il fait suivre à ses comédiens courant à la poursuite d'Angélique et de l'Étoile ; c'est alors qu'il s'embourbait comme eux en se rendant à Bonnétable chez la comtesse de Soissons, qu'il riait des hôtesses et des aventures d'hôtellerie, qu'il vivait côte à côte avec Ragotin, et que dans la fleur de sa

jeunesse, courant les bals et les festins, galant abbé de l'école de Retz, papillon en petit collet comme Montreuil, il pouvait aller brûler ses ailes à la flamme des beaux yeux des comédiennes, Angélique ou l'Étoile, et rire des provinciales hors cadres, comme M^{me} Bouvillon, qui, bien que sur le retour, avaient encore des ardeurs de soleil couchant.

C'est à cette époque, sans doute, que se rapporte le passage au Mans de la troupe comique, qui dut lui donner l'idée de joindre un roman de théâtre à un roman de mœurs provinciales et de fondre dans un seul tout les aventures des princesses et des amoureux de la rampe avec celles des bourgeois ridicules comme Ragotin, des lieutenants de prévôt patibulaires comme La Rappinière, des grosses sensuelles comme M^{me} Bouvillon, aux dépens de qui il voulait surtout rire, et qu'il trouvait moyen de ridiculiser davantage en les mêlant à cette société de comédiens de campagne, à qui il donnait sur eux l'avantage du beau rôle en en faisant les *honnêtes gens* de son *Roman*.

Je ne puis, en passant, ni ne veux donner aujourd'hui les dates précises qui établissent à quelles années se rapportent les événements vrais du *Roman* ; on le verra en lisant la vie réelle des divers personnages que Scarron a mis en scène. Qu'il me suffise de dire qu'ils sont compris dans une période allant de 1634 environ à 1644 au plus tard. Il s'agit, bien entendu, d'une série, d'un ensemble d'événements de dates diverses, compris dans ces limites, et que l'imagination de Scarron a groupés au gré de sa fantaisie dans un seul cadre, pour donner plus de couleur et de relief à son tableau et sans s'astreindre aucunement à suivre l'ordre chronologique et à respecter la vérité. C'est bien, en effet, un roman qu'il a produit, qu'il a créé au vrai sens du mot, et non pas seulement une chronique de mœurs provinciales qu'il a écrite au jour le jour.

Cela suffit pour aujourd'hui, je l'espère, à établir qu'il ne peut être question de Molière dans le *Roman comique*.

Scarron avait-il vu, de 1643 à 1646, le jeune comédien

avant son départ de Paris, jouant un instant, non loin de la place Royale, au jeu de paume de la Croix noire ? Beys ne l'avait-il pas mis en rapport avec l'*Illustre théâtre* ? C'est possible, mais c'est une simple probabilité.

Quand l'auteur du *Roman comique* a parlé de Molière, il était déjà bien près de sa fin. Ce n'est, en effet, que dans son testament que je trouve le nom de l'ancien amoureux de la troupe de l'*Illustre théâtre*, parti vagabond et revenu à Paris à la fin de 1658, sinon grand homme, comme on l'a dit, du moins en passe de le devenir. Pendant les deux années qui s'écoulèrent depuis le retour de Molière jusqu'à la mort de Scarron (octobre 1658 à octobre 1660), la renommée de l'auteur de l'*Étourdi*, du *Dépôt amoureux*, des *Précieuses ridicules* avait eu le temps d'arriver jusqu'à l'auteur de *Dom Japhet d'Arménie*, qui avait dû s'entretenir plus d'une fois de son confrère avec Mignard leur ami commun.

Molière, à qui, comme on l'a dit, les grands auteurs refusaient alors leurs pièces, ne voulant pas se brouiller avec les grands comédiens de l'hôtel de Bourgogne ni avec ceux du Marais, avait joué plusieurs pièces de Scarron imprimées et tombées dès lors, d'après l'usage du temps, dans le domaine public, *Jodelet maître et valet*, *Dom Japhet*, l'*Héritier ridicule* (1). Il avait même enlevé au théâtre du Marais, au théâtre de Scarron, sa principale célébrité, le vieil acteur sur lequel l'auteur du *Roman comique* avait modelé le type de tous ses *Jodelets*, Julien Bedeau. Jodelet était passé le 26 avril 1659 dans la troupe de Monsieur, et y avait joué le rôle du vicomte de Jodelet dans les *Pré-*

(1) On voit, d'après le registre de La Grange, que quelques-unes de ces pièces de Scarron produisaient de bien faibles recettes. La recette descendit jusqu'à 60 livres, le 16 juin 1659, avec *Jodelet maître et valet*, et même jusqu'à 48 et 40 livres (11 et 9 mars 1660), avec l'*Héritier ridicule* et *Sancho Pança*. En 1660, Molière joua souvent *Jodelet maître et valet* ou *Dom Japhet*, ou l'*Héritier ridicule* avec les *Précieuses ridicules* et *Sganarelle*. Voir Molière, Edition des grands écrivains de France, t. II, pp. 32 et 130.

cieuses ridicules, à côté de Molière remplissant celui de Mascarille (1).

Bien que les souffrances de Scarron alassent toujours en empirant, il ne restait étranger à aucune des nouvelles de la littérature et du théâtre. De même qu'il eut connaissance alors du sonnet de jouissance de M^{me} de Villedieu (M^{lle} Desjardins), de même il connut *Sganarelle*, nouveau type sous lequel Molière acteur se révéla au printemps de 1660. Encore sous le coup de cette actualité quand il fit son burlesque testament, il se donna bien garde d'oublier l'auteur de la pièce nouvelle dans les legs qu'il fit aux plus fameux poètes du temps, aux deux Corneille, à Loret, Boisrobert, Benserade, Saint-Amant, et Quinault. Il légua :

« A Molière le cocuage »

et mourut bientôt après, au commencement d'octobre (2).

Quant à Molière, qui joua plus d'une fois encore des comédies du poète burlesque, il semble avoir pris part à la polémique que suscita *la Pompe funèbre* de Scarron, pièce anonyme où l'on reconnut la plume de Beaudeau de Somaize. On trouve des vers signés de lui dans le recueil qui fut publié en réponse à Somaize sous le titre de *Songe du Resveur*, livret dont on ne connaissait que deux exemplaires avant que M. Paul Lacroix

(1) La mort ne permit pas à Jodelet (Julien Bedeau) de jouer longtemps chez Molière ; il mourut avant Scarron, le 27 mars 1660, et fut enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois.

(2) Voir à ce propos, *Œuvres de Molière*. Edition de M. Moland, t. I^{er}, p. cxi. — Je n'ai pas besoin de dire que dans sa *Gazette burlesque* du 23 février 1663, où Scarron dit :

« Je fis chère très-singulière
Avecque l'aimable Molière,...
La femme de Mollière aussi
Et sa fille ange en raccourcy, »

ce n'est pas du grand comique qu'il s'agit, mais du célèbre musicien danseur Mollier.

l'eût fait réimprimer, en 1867, dans la collection Moliéresque (1).

Voilà les seuls rapports à ma connaissance qui aient existé entre Molière et Scarron (2). Le *Roman comique* leur est bien antérieur. Passons donc outre, sans nous attarder à vouloir plus longtemps prouver l'évidence.

CHAPITRE II.

Les troupes de campagne au xvii^e siècle. — Leur nombre, leurs usages, leurs rapports avec les théâtres de Paris. — Voyage à la découverte de la troupe du *Roman comique*. — La troupe du duc d'Epéron. Les Béjart à Bordeaux. — La troupe du prince d'Orange. — Rapport des comédiens français avec la Hollande. — La troupe du Marais. — Voyages de Mondory en province. — La troupe du Marais dans le Maine. — Son protecteur, le comte de Belin, qui n'est autre que le marquis d'Orné du *Roman comique*. — Preuves du goût du comte de Belin pour les comédiens, tirées de Tallemant des Réaux, des lettres inédites de Chapelain et de Scarron. — Charles Lenoir et sa femme. Renseignements sur ces acteurs trop peu connus du Marais. — Zacharie

(1) Voici les vers parus sous le nom de Molière dans le *Songe du resveur*, p. 15, G. de Luynes, 1660, édition originale :

« Epigramme de M. Molière, dont le mesme auteur a dit : c'est un
« bouffon trop sérieux. »

« Ce digne auteur n'estoit pas yvre
Quant il dit de moy dans son livre
C'est un bouffon trop sérieux ;
Certes il a raison de le dire,
Car s'il se présente à mes yeux
Je l'empescheray bien de rire. »

(2) On peut y joindre leur goût commun pour Gassendi, s'il est vrai, comme le dit un ami de Scarron que nous ferons connaître ailleurs, que l'auteur du *Roman comique* s'attacha un instant à une traduction de la *Morale* de Gassendi. J'ajouterai encore les nombreux emprunts faits par Molière aux *Nouvelles* de Scarron, telles que la *Précaution inutile*, et à ses autres œuvres. Il faut indiquer aussi comme rapports d'outre-tombe l'*Entretien de Scarron et de Molière*, Cologne, P. Marteau, 1690, in-12, attribué à Eustache Lenoble.

Jacob, sieur de Montfreny. — La méthode de critique naturelle. — Cercle des pérégrinations de la troupe du *Roman comique*. — Les comédiens dans l'Ouest et dans le centre de la France sur les bords de la Loire. — Un trait de lumière dans le *Théâtre françois* de Chappuzeau. — La rencontre de Floridor et de Filandre, à Saumur, en 1638. — Portrait de Floridor. — Marguerite Baloré, sa femme. — Sa comparaison avec Destin. — Ce n'est qu'un faux sosie de l'amant de M^{lle} de l'Etoile.

S'il ne peut être question de Molière dans la troupe du *Roman comique*, s'il faut renoncer à la séduisante hypothèse qui faisait poser devant Scarron le plus célèbre des comédiens errants, on pourrait presque dire le seul chef bien connu des troupes de campagne, sur qui faut-il donc se rabattre ?

On pourrait croire qu'après avoir deviné les obscurs provinciaux qui ont servi de types aux personnages de Scarron, il doit être bien moins difficile et chose quasi aisée de découvrir les noms des acteurs qu'il a placés à leurs côtés, les comédiens étant des personnages plus répandus et de nature à mieux attirer l'attention dans leurs courses bruyantes que de modestes bourgeois, restés obscurément renfermés dans les murs de leur ville natale. Hélas ! on se tromperait et beaucoup.

Chercher à découvrir quelle est la troupe de campagne qu'a dépeinte l'auteur du *Roman comique*, c'est se lancer sur une mer sans rivages, c'est s'enfoncer dans les broussailles inextricables d'une véritable forêt vierge.

On ne sait encore presque rien aujourd'hui des troupes de province autres que celle de Molière. Avant l'enquête qui s'est ouverte hier, pour ainsi dire, sur tous les points de la France, que savait-on des pérégrinations de Molière lui-même ? J'ajouterai que sait-on maintenant de bien précis et de bien complet sur les premiers temps des troupes de l'hôtel du Bourgogne et du Marais ? Si les origines des théâtres de Paris sont encore à peine débrouillées, comment s'étonner que l'histoire des comédiens de campagne soit restée tout à fait dans l'ombre jusqu'à ce jour et que ce soit chose difficile de se

reconnaître au milieu de ces caravanes, qui avaient pris naissance au commencement du siècle, depuis que les courses des *Gelosì* et des *Fedeli* avaient répandu dans les provinces elles-mêmes le goût du théâtre ?

Cependant ce serait folie de laisser se prolonger le dédain avec lequel l'érudition a laissé si longtemps dans l'oubli ces rivaux de Bellerose et de Mondory.

La plupart des comédiens en renom dans la capitale, avaient commencé par courir les campagnes avant de venir à Paris, qu'ils quittaient même parfois par intermittences et surtout pendant l'été, pour exploiter le sol plus productif alors des bords de la Loire, de la basse Seine et du Rhône. Guillot Gorju (Bertrand-Harduin de Saint-Jacques) avait d'abord couru la province avec les opérateurs, race qui n'est pas encore éteinte et qui vendait ses drogues au poids de l'or, même plus abondamment qu'aujourd'hui, grâce aux farces qu'elle débitait gratuitement en apparence devant un public idolâtre, comme de nos jours celui de Bilboquet, aimant à bayer devant les spectacles en plein vent, et à se laisser exploiter pourvu qu'on sache y mettre des formes, et qu'on ne lui prenne son argent que sous couleur de l'amuser (1). Deslauriers-Bruscambille parcourut le Midi et eut pour collègue et pour maître, pendant ses pérégrinations, l'opérateur nomade Jean Farine. Gautier Garguille donnait des représentations à Rouen en 1623 (2).

(1) Sans rappeler ici bien des illustres successeurs de Mondor et leurs héritiers dans ce siècle, les célèbres *saltimbanques* Bilboquet, Gringalet et Zéphirine, qu'il me suffise de dire que j'ai rencontré hier encore une de ces troupes ambulantes, dite la Troupe grenobloise des Bénévent, courant toute la France, montant en plein air son théâtre improvisé, jouant des pièces de tout genre, vaudevilles, opérettes, etc., du répertoire actuel, vendant ensuite un baume et des poudres, qualifiés de véritables panacées, et arrachant les dents sans aucune douleur.

(2) Tallemant nous montre Gros Guillaume (Robert Guérin), et ses camarades, allant jouer dans les provinces et notamment à Bordeaux après la mort d'Henri IV. Tome I^{er} des *Historiettes*, p. 38. Edition in-8°, 1854.

Lorsque Hardy, le grand manufacturier, n'eut plus le monopole du théâtre et que commença une ère plus riche en poètes et en œuvres dramatiques, grâce à Théophile, à Mairet, à Scudéry, à Tristan, à Rotrou, à Corneille enfin, le goût des spectacles alimentés dès lors plus largement par un élément autre que la farce, se répandit dans toutes les classes de la société. On vit les troupes de comédiens exister en plus grand nombre et recruter leurs sujets dans un milieu plus relevé, plus bourgeois, plus lettré, parfois même parmi de jeunes gentilshommes épris d'amour pour les Isabelle et les Léonore. Le théâtre tournait toutes les têtes, comme le feu de la rampe attire toutes les libellules. Ce n'était peut-être pas tant à vrai dire l'estime dans laquelle Richelieu tenait l'art dramatique et ses interprètes, la retenue et la décence relativement plus grandes que s'étaient imposées auteurs et acteurs et qui faisaient écrire à Mondory par Balzac, le 15 décembre 1636, qu'il pouvait se glorifier d'avoir réconcilié la comédie avec la vertu, ce n'était pas tant cela qui attirait de toutes les conditions les plus diverses ces acteurs improvisés, que les beaux yeux des comédiennes venant monter sur les planches, pour recueillir les applaudissements et les faveurs du public, ou pour se soustraire au joug de leur famille et jouir d'une plus grande liberté.

Quoi qu'il en soit, on voyait Ragueneau quitter sa boutique de pâtissier ; Jean de la Traverse et François Juvenon (de la Fleur), leurs fourneaux de cuisinier et de traiteur ; Boyron, le comptoir de mercier de son père à Issoudun ; Georges Pinel, sa plume de maître écrivain, pour devenir au théâtre rois ou simplement moucheurs de chandelles, tout aussi bien que des fils de famille bourgeoise tels que Molière, René Berthelot (Du Parc), les Varlet, Villequin, etc., enfin tout comme de jeunes gentilshommes de race plus ou moins ancienne, de noblesse plus ou moins authentique, tels que Floridor (Josias de Soulas), Zacharie Jacob, sieur de Montfleury, François Chastelet, sieur de Beauchâteau, du Croisy,

et d'autres dont nous parlerons plus au long (1). M. Gosselin a déjà dit avant moi, en parlant de l'influence exercée par le *Cid* : « Désormais le métier de comédien était presque en honneur ; des jeunes gens de famille, des fils de nobles seigneurs ou de riches bourgeois, envieux d'interpréter les tragédies nouvelles, ne dédaignaient pas d'aller solliciter les applaudissements de la foule, en dissimulant sous un nom de guerre souvent fort transparent leur véritable personnalité. Les succès de Bellerose et de Mondory avaient tellement séduit la jeunesse parisienne, que bientôt la capitale se trouva pourvue d'un nombre assez considérable de sociétés dramatiques (2). »

Il en fut de même pour celles qui exploitaient la province à la même époque. Mais ce n'est que lorsqu'on aura exploré les archives locales, les registres des paroisses et des hospices, les minutes des notaires, comme on l'a fait à Paris, à Rouen, à Lyon, à Narbonne, pour faire sortir de l'ombre les pérégrinations de la troupe de Molière, qu'on pourra tenter une histoire générale et un peu complète des caravanes des comédiens de campagne.

Leur nombre encore assez grand, leurs fréquentes décompositions, pour ne pas dire leurs révolutions, ne permettent en effet qu'à grand'peine de les suivre dans leurs courses nomades.

Chappuzeau, qui écrivait en 1673, dit des bandes ambulatoires de son temps :

« Les comédiens de province, autant que je l'ai pu décou-

(1) Comme on le voit déjà par quelques-uns de ces noms, les gentilshommes entrent même dans les troupes de campagne ; à Rouen, en 1652, on trouve dans la même troupe que La Rocque, jouant au jeu de paume des Deux-Mores, noble homme Laurent Conseil, sieur d'Argil, comédien. — Les comédiens, se disant officiers du roi, en étant venus à se donner le titre d'écuyer, et prenant pour noms de guerre ou de théâtre, des noms nobiliaires, on doit se tenir en garde vis-à-vis de leurs prétentions à la noblesse.

(2) Voir *Molière à Rouen*, p. 9.

vrir, peuvent faire douze ou quinze troupes, le nombre n'en étant pas limité (1). C'est dans ces troupes que se fait l'apprentissage de la comédie ; c'est d'où l'on tire, au besoin, des acteurs et des actrices qu'on juge les plus capables pour remplir les théâtres de Paris, et elles y viennent souvent passer le carême, pendant lequel on ne va guère à la comédie dans les provinces, tant pour y prendre de bonnes leçons auprès des maîtres de l'art, que pour de nouveaux traités et pour des changements à quoi elles sont sujettes (2). »

Il insiste ailleurs, en effet, sur la variabilité des troupes ambulantes. « Elles ont si peu de fermeté, dit-il, que dès qu'il s'en est fait une, elle parle de se désunir (3). » Ce peu de consistance des troupes, le petit nombre des acteurs, leur expérience et leur capacité moins grandes, le peu de commodité des lieux où elles représentent, sont, d'après lui, autant de causes de leur infériorité vis-à-vis des troupes de Paris ; et cependant, ajoute-t-il, il y en a de raisonnables qui sont goûtées dans les grandes villes et n'en sortent qu'avec beaucoup de profit. Néanmoins Paris prenait toujours aussi le dessus du panier et Chappuzeau a bien soin d'écrire : « Les troupes de Paris sont leurs colonnes d'Hercule où ils bornent leurs courses et leur fortune. » Il avait certes lu le *Roman comique* ; car Scarron (Liv. I, chap. XII), parlant de la Caverne et de sa fille qui n'avaient jamais eu l'honneur « par malheur plutôt que faute de mérite » de monter sur les planches des théâtres de Paris, avait déjà dit : « Les théâtres de l'hôtel de Bourgogne et du Marais l'un et l'autre sont le *non plus ultra* des comédiens ; ceux qui n'entendront pas ces trois petits mots latins auxquels je n'ai pu refuser place ici, tant ils se sont présentés à propos, se les

(1) Dans son *Europe vivante*, 3 vol. in-4°, 1667, il ne compte en France que huit ou dix troupes de campagne.

(2) Chappuzeau, *Théâtre français*, édition de Bruxelles de 1867, avec notes de M. Ed. Fournier, p. 109.

(3) *Ibidem*, p. 81.

feront expliquer s'il leur plait. » Chappuzeau, on le voit, n'a fait que traduire le *non plus ultra* par les colonnes d'Hercule.

Il n'y eut pas à atteindre ces colonnes que la troupe de Molière, dont Chappuzeau lui-même, qui l'avait vue à Lyon, disait en 1656 que « tout ambulatoire qu'elle est, elle vaut bien celle de l'hôtel qui demeure en place (1). » La plupart des comédiens qui se firent un nom sur les scènes de Paris (en dehors de la troupe de Molière) continuèrent à sortir des troupes de campagne.

Le premier noyau de la future troupe de Monsieur, formée elle-même de celles des Béjart et de Dufresne, s'était grossi en route de bons acteurs empruntés à d'autres troupes de campagne. A Lyon, en 1653, Molière avait enrégimenté la belle et fière Marquise-Thérèse de Gorle, devenue la femme de Duparc, fille de l'opérateur italien Jacomo de Gorla, qui accompagnait dans cette ville la troupe d'Abraham Mitallat, dit la *Source* (2). A Rouen, au printemps de 1658, s'étant rencontré avec la troupe de Philibert Gassaud, sieur du Croisy, dont on a cru que faisait aussi partie La Grange, il s'était chargé, dit-on, momentanément des acteurs de cette troupe rivale, dont les principaux comédiens du Croisy et La Grange(?) se réunirent définitivement à lui l'année suivante. Plus tard, Baron et les Beauval, en 1670, quittèrent aussi, comme nous le verrons plus au long, par ordre du roi, la troupe où ils jouaient en Bourgogne, pour entrer dans celle de Molière.

De même la plupart des comédiens de l'hôtel de Bourgogne et du Marais avaient débuté par les troupes de province. C'est ainsi que firent la Bellerose, Nicole Gassaud, sœur de du Croisy, veuve de feu Mathias Meslier, comédien, depuis peu arrivée de Calais quand elle épousa Bellerose en 1630, Floridor, Brécourt, Montfleury et sa femme, Baron 1^{er}, le

(1) *Lyon dans son lustre*, 1656, p. 43.

(2) C'est là aussi, d'après l'auteur de la *Fameuse comédienne*, qu'il aurait recruté de Brie et sa femme.

père du célèbre acteur, Champmeslé, et sa femme Marie Desmares, les Raisin, Raymond Poisson, Rozidor et bien d'autres ; mais il est grand temps de terminer cette énumération sans fin, dans laquelle je n'ai cité que les noms des acteurs les plus fameux.

Ce qui est difficile, ce n'est pas de mentionner les comédiens sortis des troupes de province ; c'est, pendant une période déterminée, de préciser le nombre des troupes existantes, d'indiquer leur composition, de suivre leur itinéraire, leurs changements de personnel, de faire, en un mot, leur histoire.

Heureusement le cercle de mes recherches est ici plus limité. Il n'y'a que la troupe du *Roman comique* dont je veuille découvrir la piste aujourd'hui. La chasse est ouverte. Partons donc et tâchons de ne pas revenir bredouille.

Il est des pistes qu'il est inutile de suivre, car Scarron a pour ainsi dire lui-même éliminé quelques troupes de campagne de ce champ de recherches. Il fait, en effet, dire à Destin au début de son *Roman* : *Notre troupe est aussi complète que celle du prince d'Orange ou de Son Altesse d'Épernon*. Il est impossible dès lors de songer à ces deux troupes.

Les comédiens du duc d'Épernon c'est, sans aucun doute, la troupe de Béjart, que Scarron, malgré le soin qu'il en a quasi pris, n'a pu empêcher d'être confondue avec celle du *Roman comique*, et dont fit un instant partie Denis Beys avec qui le poète Roquebrune se vantait d'avoir fait la débauche.

De 1640 à 1643, le duc d'Épernon, Bernard de Nogaret, amateur de théâtre, avait donné, dit-on, asile et protection à Bordeaux à la troupe de Madeleine Béjart. Il avait fait le plus favorable accueil à la jeune actrice plongée dans la détresse par l'éloignement du duc de Modène et réduite ainsi à courir les provinces avant la formation de l'*Illustre théâtre*. Magnon, dit M. Édouard Fournier, ayant dédié,

plusieurs années après, au duc d'Épernon, gouverneur de Guyenne, sa tragédie de *Josaphat*, imprimée en 1647, insiste sur la reconnaissance que lui devait la Béjart et avec elle le Parnasse tout entier; il parle de la protection et des secours donnés à la plus malheureuse et l'une des plus intéressantes comédiennes de France, et dont tout le Parnasse lui est reconnaissant : « Vous avez tiré cette infortunée du précipice où son mérite l'avoit jetée. Elle n'est remontée sur le théâtre qu'avec cette belle assurance de jouer dignement un rôle dans cette illustre pièce où, sous des noms empruntés, on va représenter une partie de votre vie (1). »

Ce ne fut pas seulement avant 1643 que la troupe de Madeleine Béjart se trouva en rapport avec le duc d'Épernon. Elle revint encore à Bordeaux après la chute de *l'Illustre théâtre* et son départ de Paris de 1646. On pouvait apparemment déjà dire de cette ville, comme dans le *Poète basque* :

« Pour les comédiens c'est où tombe la manne. »

Les notes de M. de Trallage semblent rapporter ce second voyage à la fin de 1648, à la veille des troubles de la Fronde, après le passage à Nantes. En voyant cette dédicace au duc en 1647, ainsi que d'autres qui lui sont adressées par Zacharie Montfleury (*la mort d'Astrubal*) et par Benigne Grignette en 1646 et 1647, on est presque tenté de rapporter plutôt à cette dernière date le séjour sur les bords de la Gironde de Madeleine Béjart et de Molière (2).

Mais, soit qu'il s'agisse, dans le *Roman comique*, de l'un ou l'autre des deux passages des Béjart à Bordeaux, il n'y a pas

(1) Voir M. Ed. Fournier, *Roman de Molière*, p. 44 et 45.

(2) M. Hillemacher met lui-même en avant la date de 1646. Ce qui a rapport au passage de Molière à Bordeaux, a encore besoin d'être élucidé. M. Armand Detcheverry, *Histoire des théâtres de Bordeaux*, 1880, in-8°, se refuse à croire que Molière ait joué dans cette ville *Étéocle* et *Polynice*, destinés à devenir plus tard les *Frères ennemis* de Racine.

de doute sur la troupe que protégeait le duc d'Épernon, et qui avait alors emprunté son nom à son protecteur actuel, quitte à le changer, en adoptant un protecteur nouveau (1). Sa célébrité hors ligne motivait bien la comparaison de Destin. Il y a donc là une raison de plus pour éliminer Molière du *Roman comique*, ainsi que je l'ai fait tout d'abord (2).

La troupe du prince d'Orange, sans la mention de Scarron, aurait pu être prise pour celle du *Roman comique*.

Celle-ci, en effet, vient de Hollande où la Rancune l'avait rejointe et où Destin et la l'Etoile étaient allés se réunir à elle tout récemment. Ce qui eût rendu plus encore la supposition plausible, c'est qu'on voit de fort bonne heure dans l'ouest de la France la troupe du prince d'Orange.

A la fin de 1618, les comédiens du prince d'Orange, Maurice de Nassau, sont à Nantes. Ils y jouent au moment de la réunion des États de la province, comme, plus tard, Molière à

(1) A Paris, les comédiens de l'*Illustre théâtre* s'étaient appelés un instant les comédiens de Monsieur, c'est-à-dire de Gaston duc d'Orléans, frère de Louis XIII, qui les protégeait à la suggestion de ses compagnons de plaisir et de ses amis, le duc de Guise et le baron de Modène. Ils devinrent, à la fin de 1653, comédiens du prince de Conti, puis plus tard à Paris, comédiens de Monsieur, frère de Louis XIV, enfin, comédiens du roi. Il y avait un peu avant l'*Illustre théâtre*, les comédiens du duc d'Angoulême, du duc de Vendôme, de M. le Prince ; plus tard, ceux de la reine, de Mademoiselle, de M. le Prince, ceux du Dauphin, de la Dauphine, etc.

(2) Scarron, bien qu'il n'ait mis la dernière main à son *Roman* qu'à la veille de l'impression, ainsi que le prouvent ce que j'appellerai des intercalations de la dernière heure, telles que la mention de *feu Rotrou*, du *Grand Cyrus*, et dans la seconde partie celle de *Dom Japhet* et de *Nicomède*, l'avait certes composé en partie dès avant 1648, ainsi que le prouve sa dédicace à Sarrazin et à Ménage. On retrouve, en les recherchant, les traces de ces deux couches successives. Sans doute la mention de la troupe du duc d'Épernon appartient au premier jet et a été écrite sous le coup de l'actualité, de même que le titre des pièces qu'il fait représenter à la troupe comique dans la première partie de son œuvre, la *Marianna* de Tristan, le *Soliman* de Malret, le *Cid* de Corneille.

Béziers (1). C'est ce que nous apprend une lettre de M^{lle} de Rohan à la duchesse de la Tremoille, du 10 décembre 1618 :

« Nous y avons vus de fort bons comédiens qui se disent à M. votre frère. Ils sont très-honnêtes, ne disant aucune vilaine parole, non-seulement devant nous, mès encore dans la ville à ce que l'on m'a dit (2). »

La troupe du prince d'Orange, de 1625 à 1629, donna même des représentations à Paris, à l'hôtel de Bourgogne et M. Soulié a mentionné les baux qui leur furent faits par les confrères de la Passion (3).

Charles Lenoir et sa femme, dont nous parlerons tout à l'heure, avaient été attachés à ce prince avant d'entrer au Marais et plus tard à l'hôtel de Bourgogne.

Cette troupe jouait le répertoire du Théâtre français, et semble s'être perpétuée longtemps. En 1657, MM. de Villiers virent représenter à Bruges la mort de Pompée, par une troupe qui, d'après leurs dires, « avait été à feu M. le prince d'Orange (4). »

Chappuzeau qui s'intitule parfois ci-devant précepteur de S. A. S. le prince d'Orange, dit en 1673 que « depuis la mort du dernier prince d'Orange, qui entretenoit une troupe de comédiens françois, elle n'eut pas grande satisfaction en cette partie des Pays-Bas où il commandoit, et elle trouva mieux son conte à Bruxelles auprès de la cour (5). »

(1) Règle générale, on trouve une troupe de comédiens à toutes les réunions d'États provinciaux. On en rencontre même lors de l'assemblée des Grands Jours à Clermont, en 1663, ainsi qu'on le voit dans les *Mémoires* de Fléchier, p. 132 et suiv., 1662, in-12.

(2) *Société archéologique de Nantes*, tome IX, 4^e trim. de 1869.

(3) M. Eudore Soulié, *Recherches sur Molière*, p. 138-160. La requête présentée par ces comédiens au lieutenant civil, pour obtenir de représenter, se trouverait peut-être aux Archives dans les Minutes du Châtelet.

(4) *Journal d'un voyage à Paris en 1657, 1658*, p. 16.

(5) *Théâtre françois*, édition Ed. Fournier, p. 129. On voit à l'époque dont parle Chappuzeau, de nombreux comédiens entrer au Marais à leur arrivée des Flandres. — A la fin de 1661, on trouve encore Brécourt réfugié en Hollande « pour y jouer dans la troupe du prince d'Orange. » *Archives de la Bastille*, t. VII, p. 59.

Il y a toutefois une observation à présenter relativement à cette troupe. Est-ce toujours *la même* qui se succéda, avec les modifications et les changements inévitables en pareille matière, et avec un tel laps de temps (j'emploie ce mot, bien entendu, dans le sens de Janot, disant qu'il a toujours *le même* couteau malgré le renouvellement du manche et de la lame) ? Ou bien le prince d'Orange ne donnait-il pas son patronage, et ne prêtait-il pas l'appui de son nom aux différentes troupes françaises qui à chaque saison venaient exploiter sa province ? Cette dernière opinion est peut-être la plus probable, mais reste à l'état d'hypothèse tant qu'on ne connaîtra pas le nom des nombreuses troupes françaises qui visitaient la Hollande. D'après une lettre du 21 mars 1638, insérée dans les notes de Tallemant par M. Paulin Paris, et datée du 20 mars 1638, on voit que la troupe des comédiens des Pays-Bas, qui jouait alors à La Haye dans le manège du prince, était composée de son directeur Guérin dit l'Espérance, des deux Barrés, de La Fontaine et de son fils, et de Cossart, dit le docteur Fariolo (1).

Bien des acteurs, qui se firent un nom à Paris, passèrent à leurs débuts ou allèrent finir leur vie de théâtre dans les troupes hollandaises.

La Beaupré, qui fut si fameuse en sa jeunesse, alla mourir vieille et laide dans une troupe française, enrôlée pour la Hollande. Brécourt, à différentes époques de sa vie aventureuse, passa aussi par cette province et les Pays-Bas, ainsi que fit probablement son père Pierre Marcoureau, connu au théâtre sous le nom de Beaulieu. La Bosco-Robertine montre Bois-Robert lui-même, après la mort du cardinal, « associé avec une troupe espagnole et hollandoise arrivée depuis peu à

(1) *Historiettes*, édition in-8°, tome VII, p. 187. Ce Guérin est-il Charles Guérin, plus tard comédien du roi, mari de Françoise d'Etriché de Bradane, père d'Isaac Guérin, second mari de la femme de Molière, et qui naquit vers 1646 ? La Fontaine et son fils sont sans doute Etienne et Louis Ruffin.

Paris pour le divertissement de la foire Saint-Germain (1). » L'ancien protégé de Richelieu devenu le compère du pitre Gilles le Niaïs, était sans doute le poète de ce théâtre de la foire, comme Hardy, le jeune Rotrou, et Roquebrune du *Roman comique* l'avaient été des troupes de leur temps, comme Lesage le devint après sa rupture avec les comédiens français.

Nous reparlerons plus tard, à propos de la vraie troupe du *Roman comique*, qui était allée en Hollande, je le répète, de quelqu'une de ces pointes que les troupes de France poussaient au-delà du Rhin (2). Pour le moment, mettons-nous en quête d'une autre piste, puisque Scarron a eu soin de dire que sa troupe était différente de celle du prince d'Orange.

Les troupes du duc d'Épernon et du prince d'Orange mises de côté, il faut aussi éliminer celles de l'hôtel de Bourgogne et du Marais.

Quand même Scarron n'eût pas dit que ni la Caverne ni sa fille n'étaient jamais montées sur les planches de ces théâtres, il n'eût pas été possible de confondre la pauvre troupe comique avec Messieurs les comédiens du roi. Confondre Messieurs de l'Hôtel, la troupe du roi, les grands comédiens avec les acteurs d'une minuscule troupe de campagne, quelle hérésie, quel crime abominable (3) !

Voir en ceux-ci les comédiens du Marais, ce n'eût pas été,

(1) Voir Bibl. nat., suppl. franc., n° 15244, p. 265, cité par M. Edouard Fournier, *Le Théâtre français au xvi^e et au xvii^e siècle*, in-4°, p. 531.

(2) M. Fournel, *Contemporains de Molière*, tome I^{er}, n° 480, a remarqué que les échanges d'acteurs entre les deux nations n'étaient pas rares, que beaucoup de comédies françaises, surtout du troisième et du quatrième ordre, n'ont été publiées qu'en Hollande. — On voit de nombreux auteurs de pièces de théâtre dédier leurs œuvres au prince d'Orange ; d'autres font imprimer les leurs à La Haye, à Maëstricht, etc.

(3) On rencontre cependant, même au temps de la Champmeslé, les grands comédiens allant donner des représentations en province où abondent des comédiens du roi ou des acteurs se disant tels.

au contraire, tout à fait insensé. Cette troupe « des petits comédiens » qui dans sa première époque endura des traverses sans nombre et eut tant de mal à bien prendre racine à Paris, courait les provinces pendant la saison d'été et s'en allait battre l'estrade de tous les côtés, sitôt que le succès chômaît dans la grande ville. Elle eût pu dès lors, sans grand mal, être confondue avec des comédiens de campagne.

On voit Mondory à Rouen, en 1628, en rapporter la *Mélite* de Corneille, puis le *Lygdamon et Lydias* de Scudéry, ce qui lui sert à remonter ou à remettre à la mode le théâtre du Marais, naguère obligé de se fermer à Paris, et le met en goût de revenir à Rouen pendant l'été. On croit aussi qu'en 1633, il alla jouer à Forges, devant la cour, nombre de pièces du poète normand qui lui avait porté bonheur, *Mélite*, *Clitandre*, *la Veuve*, et aussi la *Place royale* de Claveret (1). La troupe du Marais conserva longtemps l'habitude de ces pérégrinations. On la rencontre à Rouen en 1656 et 1657 ; le nom du comédien La Rocque qui paraît en cette ville en 1652 et 1659 fait même présumer qu'elle s'y trouvait aussi à ces époques (2). M. Fillon l'a trouvée jusqu'à l'extrémité de l'ouest de la France, à Fontenay-le-Comte (3). Enfin ce théâtre se disloquait souvent à l'exemple des troupes de pro-

(1) Dans la *Comédie des comédiens*, Scudéry suppose aussi la présence à Lyon de la troupe de Mondory.

(2) Voir M. F. Bouquet, *Louis XIII et sa cour aux eaux de Forges*, *Revue des Sociétés savantes*, mai 1859, p. 611-642; *Revue de Normandie*, 1860, p. 105 et 143, *Corneille et l'acteur Mondory*; 1863, p. 308, *Nouveaux documents pour l'histoire du théâtre de Rouen*; 1863, p. 33. *Simple notes sur l'histoire des anciens théâtres de Rouen*, par M. Gosselin; *L'histoire des théâtres de Rouen*, par M. J. L. B., 1860, in-8°, tome 1^{er}, introd.; M. Eudore Soulié, *Archives des Missions*, tome 1^{er}, 2^e série, 1863, in-8°, p. 481 et suiv. — Rosidor et La Roze se trouvaient aussi à Rouen le 13 janvier 1660. (*Théâtre françois* de Chappuzeau, Edition Ed. Fournier, p. 147.)

(3) M. B. Fillon, *Recherches sur le séjour de Molière dans l'Ouest*, 1871, in-8°.

vince. Chappuzeau nous dit de son côté : « Il y a eu de bons comédiens qui ont quitté le Marais, où ils étaient estimés, sans nulle nécessité et de gaieté de cœur, le poste de Paris leur plaisant moins que la liberté de la campagne (1). » On est donc fondé à répéter avec M. Fournel que le Marais était un véritable théâtre provincial (2).

Une autre raison qui eût permis de faire pencher la balance en faveur de la troupe du Marais, de la troupe de Mondory à ses débuts, c'est qu'elle dut très-probablement venir dans le Maine dans les premiers temps du séjour de l'auteur du *Typhon*. Elle était sous la protection d'un grand seigneur de la contrée, d'un Mécénas manceau dont je remets longuement en lumière le rôle littéraire dans mes études sur Scarron et qui n'est autre, je le dis tout de suite, que le marquis d'Orsé du *Roman comique*. C'est du comte de Belin, mort le 29 septembre 1638, que je veux parler, et je ne fais en ce moment que révéler son nom, resté trop ignoré jusqu'ici. Le comte de Belin, s'il faut en croire Tallemant (3), protégeait cette troupe, non pas tant à cause du talent de Mondory que des beaux yeux de la Lenoir qui avait toutes ses faveurs et pour laquelle il commandait des pièces à ses poètes, qui n'étaient autres que Mairet, Rotrou et Scudéry.

Chapelain, dans une de ses lettres inédites adressée au comte de Belin alors au Mans, le 8 décembre 1636, confirme le goût du grand seigneur pour le Marais, tout en remettant les choses à leur véritable place :

« A votre retour, si les choses ne changent, vous trouverez les grands comédiens avoir regagné le dessus sur les petits, nonobstant la protection que vous avez donnée à M. de Mon-

(1) *Théâtre françois*, liv. III.

(2) M. Fournel, *Contemporains de Molière*, tome III, p. xviii, dit en effet : « Par l'usage qu'avaient gardé ses acteurs de courir la province, dont ils rapportaient les traditions et les goûts, le Marais était un véritable théâtre provincial. »

(3) *Historiettes*, t. VII, p. 173.

dory auprès des puissances, et le rétablissement de son crédit sera un ouvrage digne de l'affection que vous avés pour lui. Et de peur que vous ne croyés le mal plus grand qu'il n'est, mes originaux ne m'ont dit autre chose sinon que l'hôtel de Bourgogne plaisoit plus que le tripot du Marests au gout de ceux à qui chacun d'eux essaie le plus de satisfaire. C'est pourquoi vous vous consolerez aisément de ce malheur (1). »

Il aimait passionnément la comédie et tous ceux qui s'en mêlaient, et c'est ce qui « attirait tous les ans, dans la capitale du Maine, les meilleures troupes de comédiens du royaume, » dit Scarron du marquis d'Orsé (2).

On aurait donc pu, très-légitimement, se laisser séduire tout d'abord par cette spécieuse conjecture et se laisser aller à voir dans la troupe du *Roman comique* celle de Mondory, de Lenoir, de sa femme et de la Villiers, qui, je le répète, dut certes venir dans le Maine, comme elle était allée en Normandie. Mais en y réfléchissant, quand même Scarron n'eût pas éliminé lui-même la troupe du Marais, ainsi que son personnage le plus en vue, son orateur, en le faisant trouver *trop rude* par la Rancune, qui ailleurs encore souhaite de vivre de ses rentes aussi bien que Mondory (3), il n'eût guère été possible de s'arrêter longtemps à cette séduisante hypothèse. Si Destin méritait être pris pour l'inimitable Mondory (4), si comme lui il avait dû sa fortune à son parrain,

(1) *Lettres de Chaplain*, t. I^{er}, p. 173. Bibl. nat., Ms. fr., n^{lles} acquis., n^o 1885. La date de cette lettre prouve que la Lenoir n'était pas la principale cause de la protection accordée par le comte de Belin à la troupe de Mondory, puisque, comme on le verra bientôt, elle l'avait quittée à la fin de 1634 pour entrer à l'hôtel de Bourgogne. — Corneille, avec le *Cid*, allait ramener les beaux esprits au Marais.

(2) *Roman comique*, liv. II, ch. xvii.

(3) Voir *Roman comique*, liv. I, ch. v et xi.

(4) Mondory était aussi « riche de mine » que Destin, d'après le portrait qu'ont fait de lui les frères Parfait (*Histoire du Théâtre français*, t. V, p. 97). Il était, disent-ils, d'une moyenne taille, mais bien prise, la mine haute, le visage agréable et expressif.

sa trop grande jeunesse, de même que toutes les rares qualités de sa maîtresse M^{lle} de l'Etoile qui dut, sans doute, devenir sa femme, ne permettaient pas de le confondre avec le grand acteur du Marais, que l'on trouve comédien dès 1620 environ, et qui tint toujours sa femme, Marie Berthelin, éloignée du théâtre.

Guillaume Gilbert, sieur de Mondory, l'orateur de la troupe du Marais, laissé de côté, on eût pu se rabattre sur Charles Lenoir et sa femme, pour y voir Destin et la l'Étoile. Leur qualité de protégés du comte de Belin, et d'attachés de vieille date au prince d'Orange (ce qui eût expliqué leur passage dans une troupe de Hollande dont parle le *Roman comique*), rendait surtout cette induction plausible, et j'avoue qu'elle m'a séduit tout d'abord.

Charles Lenoir et sa femme, par la pénombre même où sont restées leurs vies de comédiens, prêtaient, en effet, à cette identification avec Destin et la belle Léonore. Le peu qu'on sait de leur personne était loin de s'y opposer. Anciens comédiens en Hollande, ils avaient tous deux la réputation d'être bons acteurs. Cette Lenoir était une aussi jolie petite personne qu'on pût trouver, rapporte Tallemant. Le *testament de feu Gautier Garguille* (1634) dit d'eux aussi : « Lenoir et sa femme sont assez judicieux et assez exacts pour n'avoir pas besoin d'avis. Toutefois, comme leur bon amy, je les avertiray en passant, lui de garder toujours sa gravité et elle ses petites douceurs et ses gaillardises qui la rendent agréable à tout le monde (1). » Après la mort de son mari, la Lenoir se retira du théâtre (ce que le premier tome de la vie de Léonore eût permis de trouver très-naturel). J'ajoute que Lenoir paraît souvent comme chef des comédiens de sa troupe du Marais, ce qui correspondait bien aussi avec le rôle de Destin.

Cependant on doit reconnaître, en fin de compte, qu'à cause

(1) Voir M. Edouard Fournier, *Chansons de Gautier Garguille*. Edition Jeannet, 1838. Appendice, p. 163.

des dates il n'est pas facile de concilier cette conjecture avec l'ensemble du *Roman*. Charles Lenoir et sa femme ont abandonné le théâtre du Marais dès la fin de décembre 1634, par ordre du roi, pour passer à l'hôtel de Bourgogne. Il est malaisé de faire remonter à une date antérieure (ainsi qu'il le faudrait nécessairement) le passage de la troupe comique que vit Scarron dans le Maine et qui lui donna l'idée d'en faire le portrait dans son roman. Lenoir et sa femme, qui jouaient dès 1631 à l'hôtel de Rambouillet la *Virginie* de Mairet, paraissent de la sorte plus âgés que ne l'étaient Destin et M^{lle} de l'Étoile. Enfin (et c'est en somme la raison décisive), Scarron a positivement mis lui-même en dehors de ces recherches, ainsi que Mondory, la troupe parisienne du Marais (1).

Ce dessus du panier écarté, nous voilà retombés en plein

(1) Lenoir et sa femme, sauf leurs noms, sont, on peut le dire, restés jusqu'à ce jour inconnus de nos historiens du théâtre. Voici encore quelques renseignements à leur égard : On voit, le 23 février 1631, les comédiens de l'hôtel donner assignation à Lenoir et à ses associés pour six vingt et quinze journées qu'ils avaient représenté comédies hors de l'hôtel de Bourgogne. (Les comédiens du Marais avaient joué de la sorte pendant une grande partie de l'année 1630.) En 1632, ils sont condamnés pour ces représentations, par suite du privilège des comédiens de l'hôtel. On dit qu'ils ont représenté au jeu de paume de Berthault, qui, si je ne me trompe, était situé à l'Estrapade. Ce n'est donc pas au Marais que jouait alors la troupe, qui devait bientôt aller rue Michel-Lecomte. Enfin, le 8 mars 1634, on voit l'hôtel faire bail aux comédiens qui représentent au jeu de paume du Marais. Ces données, tirées des pièces produites par M. Eudore Soulié, complètent ce qu'on sait jusqu'ici de la troupe du Marais, dont Lenoir paraît le chef en 1631. M. Jal n'a rien dit de sa femme. On trouve seulement dans son *Dictionnaire*, Charles Lenoir se disant comédien du roy, parrain, le 9 octobre 1633, avec la femme de Mondory, à Saint-Nicolas-des-Champs, sa paroisse, et le 17 mars 1637, avec la femme de Bellerose, du dernier enfant de Turlupin (Henri Legrand). Il est regrettable que M. V. Fournel n'ait pas utilisé ces documents dans son troisième volume des *Contemporains de Molière* où l'Histoire du théâtre du Marais et celle de ses acteurs aurait pu recevoir de plus amples développements. Sur la composition de cette troupe en 1634 et 1635, voir le tome II du *Journal manuscrit du Théâtre français*, du chevalier de Mouhy, Bibl. nat., F. fr., n° 9230, p. 681.

inconnu, dans l'ombre épaisse où gît pêle-mêle la foule ignorée des troupes de campagne.

Par où commencer cette chasse à l'homme ?

Qui essayer tout d'abord ?

On pourrait songer à Zacharie Jacob, sieur de Montfleury, gentilhomme angevin, qui tout de suite fait penser au Léandre du *Roman comique*, ce jeune gentilhomme qui s'échappe du collège de La Flèche, épris des charmes d'Angélique, et se fait comédien par amour pour elle. Mais le premier des Montfleury est trop vieux pour être pris pour Léandre (1); de plus, peut-on supposer que le jeune étudiant amoureux d'une ingénue de seize ans, ayant tous les charmes de la jeunesse et de la beauté, en serait arrivé en 1638, c'est-à-dire bien peu de temps après ses premières amours, à épouser la veuve d'un comédien, Jeanne de la Chappe ? Ce serait vraiment tomber de trop haut.

Écartons Montfleury et passons ; mais où trouver un pilote, un phare, une balise pour nous diriger sur cette mer inconnue ?

Ouvrons le *Roman* et nous pourrons peut-être en rencontrer. Voyons d'après la méthode de la critique naturelle, si par hasard il ne renferme pas quelque moyen de contrôle.

Les deux premières parties de l'œuvre de Scarron nous montrent la troupe comique allant de La Flèche à Angers, à Tours, au Mans et à Alençon, ou du moins devant aller dans cette dernière ville sans la peste qui l'en empêcha. Le continuateur du *Roman* qui, bien que son livre ait été imprimé à Lyon, n'était probablement pas tout à fait étranger au Maine et à l'Alençonnais, précise davantage. Il dit qu'en quittant la bonne ville du Mans, les comédiens prirent la route d'Alençon à l'ordinaire. « J'ai dit à l'ordinaire, car ces sortes de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité, comme celui du soleil dans le zodiaque. En ce pays-là, ils viennent

(1) Il était, dès avant 1637, à l'hôtel de Bourgogne.

de Tours à Angers, d'Angers à La Flèche, de la Flèche au Mans, du Mans à Alençon, d'Alençon à Argentan ou à Laval, selon la route qu'ils prennent de Paris ou de Bretagne (1). »

Les troupes de comédiens avaient donc en général un itinéraire fixe. Il est précieux de l'apprendre, car sans cela on eût pu croire qu'elles se transportaient du nord au sud suivant leurs caprices, leurs espérances de gain, les variations de température, qui devaient les porter à se rapprocher l'hiver du Midi, comme les hirondelles, et comme les représentants actuels de la bohème errante des saltimbanques. Les dangers de la concurrence qui, sans cette sage mesure, eussent été désastreux pour les moins bien doués de ces nomades, leur avaient fait adopter sans doute en principe cette ligne de conduite. Chacun de ces rois de théâtre s'était taillé un petit empire dans un coin de la France. Cependant les fêtes, les réunions d'états provinciaux, les invitations princières devaient souvent les faire devier de leur route et empiéter sur le royaume du voisin. De là les inconvénients de ces rencontres fâcheuses de deux troupes de province en une même ville dont parle Chappuzeau, chacune faisant sacabale, s'opiniâtrant à représenter, et une ville divisée comme pour Uranie et Job (2). De là ces rencontres dont il est question plus d'une fois dans l'histoire de la troupe de Molière, à Lyon, au château de La Grange, près de Pézénas, à Rouen enfin (3).

Mais en somme, puisque l'itinéraire était généralement fixe, et que chaque troupe avait son champ de courses quasi délimité où elle tournait pour ainsi dire toujours sur elle-même,

(1) *Roman comique*, 3^e partie, chap. 1^{er}.

(2) *Théâtre françois*, p. 88.

(3) A Lyon, au commencement de 1633, sans doute, avec la troupe d'Abraham Mitallat; au château La Grange, à l'automne de la même année, avec la troupe de Cormier; à Rouen, en 1638 avec la troupe de du Croisy. Sur Cormier, voir *Variétés historiques*, t. VII, p. 103, l'hypothèse de M. Edouard Fournier qui le croit le même que l'opérateur du Pont-Neuf Cormier.

n'est-il pas opportun de chercher si quelque ville, dans le cercle des pérégrinations de la troupe du *Roman comique*, décrites par Scarron et son continuateur, ne laisse pas percer soit dans ses registres de l'état civil, soit dans ses registres municipaux, ses archives judiciaires et hospitalières, ses minutes de notaires, quelque nom de comédien à l'époque correspondant aux événements et aux origines de ce roman ? L'horizon des recherches ainsi agrandi et étendu en dehors du Mansdont, j'ai oublié de le dire, les archives locales ne nous apprennent rien sur ces comédiens, le plus beau fleuron de son ancien théâtre, si un nom d'acteur nous est alors révélé dans ces parages, ne serons-nous pas fondés à présumer qu'il peut appartenir à la troupe du *Roman*, et ne sera-t-il pas judicieux d'essayer le personnage, c'est-à-dire de le confronter avec les comédiens de Scarron ?

Malheureusement à la différence de Nantes, de Rouen, de la Vendée elle-même, l'Anjou, le Maine, la Touraine, l'Alençonnais, sont restés en dehors ce que j'ai appelé la grande enquête ouverte sur l'histoire du théâtre à l'époque des pérégrinations de Molière, ou du moins ces provinces n'ont apporté, que je sache, aucun document particulier à cette histoire. Cependant on a plus d'une fois la preuve du passage à Angers notamment de comédiens nomades, qui venaient jouer au parc des jeux établi à demeure sur la place des Halles, payant le gîte d'une représentation ou le droit des pauvres au profit de l'Hôtel-Dieu. On les y rencontre en 1623, 1627, 1629, 1630, 1634. Quelquefois même ils étaient assez mal accueillis. En 1630, une troupe de comédiens fut expulsée d'Angers par l'hôtel de ville (1).

Il est également avéré que les bords de la Loire étaient souvent explorés par des troupes de comédiens de talent. Mademoiselle nous montre, dans ses *Mémoires*, son père

(1) Voir M. Port, *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, V^e Angers, Théâtre et Archives municipales d'Angers; p. 93, d'après B. B. 73, f^o 23.

Gaston d'Orléans entretenant des comédiens à Tours et à Blois vers 1637 (1). Plus tard, au commencement de son court exil au lendemain de la Fronde, elle rencontra des comédiens à son passage à Orléans où se trouvait son père : « c'était une très-bonne troupe qui avait été tout l'hiver de devant (hiver de 1631 à 1632) à Poitiers avec la cour et l'avait suivie à Saumur. Elle avait eu beaucoup d'approbation de toute la cour. Je la fis jouer un soir à mon logis où son Altesse Royale vint. » Bientôt Mademoiselle eut elle-même à ses gages pendant tout l'hiver de 1633, jusqu'au carême, une troupe d'acteurs qui jouèrent sur le théâtre, bien éclairé et bien décoré, qu'elle avait fait monter à son château de Saint-Fargeau. Elle eut le plaisir de la rencontrer plus tard à Tours, ce qui la détermina à se donner de nouveau pendant deux mois, à Saint-Fargeau, le plaisir de la comédie, qui continua d'y être jouée pendant trois hivers de suite, de 1633 à 1635. La princesse nous apprend aussi qu'elle assista à la comédie à Blois, en octobre 1634 (2).

On trouve des troupes de comédiens dans l'Ouest jusqu'en Bretagne, notamment en 1648, ainsi que le montre l'historiette de Tallemant des Réaux relative au duc de Rohan-Chabot et à sa femme (3).

Ces pauvres comédiens, on ne se mettait guère en frais

(1) *Mémoires de M^{lle} de Montpensier*, 1746, in-16, t. 1^{er}, p. 22 et 35.

(2) *Mémoires de M^{lle} de Montpensier*, t. II, p. 281, 283, 314, 334, 370, 371, et Walckenaër, *Mémoires sur M^{me} de Sévigné*, t. 1^{er}, p. 492. La rencontre par Mademoiselle au commencement de février, à Orléans, en 1633, des comédiens qui avaient joué devant la cour, à Poitiers, en décembre 1631, semble bien indiquer que ce n'est pas la troupe de Molière qui se trouvait à Poitiers à cette date, ainsi que l'a prétendu notamment l'auteur du *Roman de Molière*. Au commencement de 1633, Molière est à Lyon, et assiste, le 23 février, au mariage de du Parc.

(3) *Historiettes*, t. III, p. 446. A propos des comédiens de campagne, en Bretagne, on me permettra aussi de rappeler ceux que M^{me} de Sévigné rencontra plus tard à Vitré, qui ne lui déplurent pas et lui tirèrent plus de six larmes. « N'est-ce pas assez, dit la spirituelle marquise, pour des comédiens de campagne ? »

pour eux ; on oubliait de se préoccuper de connaître leurs noms. Aussi sont-ils restés tous inconnus jusqu'ici.

Il est probable que si les curieux de ces diverses provinces se mettaient à l'œuvre, ils seraient payés de leur peine, comme l'ont été ailleurs les fureteurs de la vie de Molière ; mais il n'y a pas eu de recherche tentée dans ce sens en ces contrées-là et c'est une besogne qui ne peut être abordée que par des écrivains locaux. En ce qui me regarde, je l'ai entreprise pour Le Mans, mais infructueusement jusqu'ici.

A défaut de renseignements fournis par les Mémoires du temps et les explorateurs des archives locales, cherchons si nous n'en trouverons cependant pas quelque part sur les troupes exploitant alors ces provinces de l'Ouest.

Le *Théâtre françois* de Chappuzeau renferme un bien curieux passage. Après avoir parlé des rencontres fâcheuses de deux troupes de comédiens dans une même ville, il ajoute :

J'ay veu aussi des troupes s'accorder en ces occasions, se mesler ensemble et ne faire qu'un théâtre. Il me souvient qu'en 1638 cela fut pratiqué à Saumur par deux troupes que l'on nommait alors de FLORIDOR et de FILANDRE, parce que ces deux comédiens annonçoient et qu'ils estoient les meilleurs acteurs. Elles trouvèrent plus d'avantage en cet accommodement et en furent louées de tous les honnêtes gens, qui furent édifiés de leur bonne intelligence (1).

Voyant ces deux bandes de comédiens en 1638, c'est-à-dire au moment même du séjour de Scarron au Mans, à Saumur, c'est-à-dire sur le chemin d'Angers à Tours, j'ai toujours considéré ces lignes comme un précieux trait de

(1) *Theâtre françois*, p. 88. On voit que Chappuzeau paraît parler d'après ses souvenirs personnels (*j'ai veu, il me souvient*). En sa qualité de réformé, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il eût passé, comme la plupart de ses jeunes coreligionnaires, par l'Académie protestante de Saumur. Scellement Chappuzeau, né en 1623, était encore bien jeune écolier en 1638, pour s'occuper dès lors de théâtre.

lumière, comme pouvant renfermer le mot de l'énigme de la troupe du *Roman comique*.

Je ne m'étais pas trompé, mais restait à savoir s'il s'agissait chez Scarron de la troupe de Floridor ou de la troupe de Filandre. L'apprendre n'était pas chose aisée, car si les traits épars de la figure de Floridor, une fois rassemblés, étaient assez nombreux pour recomposer son individualité, et le comparer à Destin ou aux autres comédiens du Mans, que savait-on de Filandre, et dès lors quelle induction tirer de cette comparaison ? On va voir qu'il restait encore assez de points obscurs dans cette énigme, pour piquer l'intérêt et la perspicacité des chercheurs.

Est-ce à Floridor et à Marguerite Baloré sa femme qu'on avait affaire dans la personne de Destin et de M^{lle} de l'Étoile ? On eût pu tout d'abord croire la chose vraisemblable. Comme Destin, Floridor est un comédien d'élite, un lettré ; il fut honoré de l'amitié de Corneille, c'est tout dire.

Comme Destin, c'est un *honnête homme*, vrai type de probité ayant su se faire bien voir du roi qui ne prodiguait pas son estime. Tous deux sont quelque peu nobles. Les curieux connaissent tous la requête que Josias de Soulas, *écuyer*, sieur de Primefosse (c'est le vrai nom de Floridor), présenta au roi en 1668 pour être autorisé à justifier de sa noblesse. Supérieur à la plupart de ses camarades autant par le mérite que par l'éducation, il laissait, dit-on, percer le gentilhomme sous le masque du comédien. Ses parents Georges de Soulas, et Judith Donnay, sa mère, après avoir demeuré en Brie, ont habité la capitale (*Voir Jal*), tout comme le père de Destin, que Scarron fait habitant de Paris après nous l'avoir montré dans un village voisin. Comme Destin, Floridor est entré au théâtre par circonstance, sans que ce fût chez lui affaire de vocation, et s'est révélé artiste tout d'un coup. Braves l'un et l'autre, ils ont été blessés tous deux. Floridor a vu le feu des batailles, porté le mousquet dans le régiment des gardes-françaises et le régiment de Rambures et a reçu un coup

d'épée dans le poumon. Son âge cadre assez bien avec celui de l'amant de M^{lle} de l'Étoile ; il devait avoir environ trente ans en 1638.

Sa troupe est la meilleure, dit-on, des bandes de comédiens de son temps, et ses tournées lui rapportèrent d'assez beaux deniers, pour qu'il pût, après avoir passé trois ans au Marais, acheter en 1643, chose à peine croyable, moyennant la somme considérable de 20,000 livres, la place à l'hôtel de Bourgogne, de Bellerose qui se retirait alors (1). Je regrette beaucoup, je l'avoue, de ne pas connaître la composition *vraie* de la troupe de campagne que dirigea Floridor et dont quelques sujets le suivirent peut-être lors de son entrée au Marais, en 1640 (2).

Cette connaissance serait précieuse à la fois et pour l'histoire de l'ancien théâtre et pour celle même des comédiens du *Roman comique*, qui, à défaut de son chef, auraient pu compter parmi eux quelques acteurs de cette troupe.

Car, quant à Floridor, malgré ces analogies et tout bien pesé, il faut renoncer, quoiqu'à regret, à le prendre pour Destin, puisque Scarron lui-même a éliminé de sa troupe ce célèbre acteur, en faisant dire par la Rancune, à propos des grands comédiens de Paris, qu'il trouvait *Floridor trop froid*. J'ajoute aussi qu'un des principaux obstacles à cette identification, c'était la femme de Floridor, Marguerite Baloré, comédienne du Marais, qu'il avait épousée avant 1642, et qui le suivit à l'hôtel de Bourgogne où elle eut une carrière sans éclat. Non-seulement M^{lle} de l'Étoile dut avoir une carrière théâtrale plus en relief que celle de Marguerite Baloré, mais

(1) M. Ed. Fournier dit qu'il s'était fait une fortune en allant jouer à Londres.

(2) Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne faut pas ajouter foi aux allégations de Titon du Tillet, écrivant en 1732, dans son *Parnasse français*, que le premier Baron (André), s'engagea à Bourges dans une troupe de comédiens qu'il suivit à Paris « et où se trouvaient Montfleury, Floridor, Beauchasteau, M^{lles} du Parc, Duclos, et enfin la femme de Baron (Jeanne Auzoult.) »

d'autres particularités relatives à la famille de cette actrice ne cadrent nullement avec celles de la vie de l'Étoile ou de Léonore. La mère de *Mademoiselle de Floridor*, dont les registres de la paroisse Saint-Sauveur ne donnent malheureusement pas le nom, ne fut inhumée que le 2 février 1664, tandis que la mère de Léonore, M^{lle} de la Boissière, était morte avant que sa fille eût fait son entrée dans les coulisses d'un théâtre.

Renonçons donc à voir dans Floridor le type de Destin, tout séduisant que nous paraissait ce grand comédien *honnête homme*.

CHAPITRE III.

Filandre à Saumur en 1638. — Tallemant des Réaux, en 1657, le met sur le même pied qu'un *garçon nommé Molière*. — Son rôle et sa troupe dans l'*Agésilan de Colchos* de Rotrou. — Son vrai nom de Jean-Baptiste de Monchaingre. — Rareté des renseignements donnés, dans ces derniers temps seulement, sur son compte. — Ses voyages en Hollande. Anecdote de Jeanne Olivier-Bourguignon, recueillie par Filandre. — Son mariage à Lyon avec Jean Pitel de Beauval. — Erreurs des frères Parfait et des autres historiens du théâtre. — Le prétendu Paphétin soi-disant différent de Filandre. — Une trinité de noms. La vérité sur le cas de Paphétin. Pourquoi ce nouveau surnom donné à Monchaingre? — Date précise du mariage de la Beauval à Lyon. — Vente des habits de théâtre de Filandre à Baron, en août 1670. Le billet de Rollet. — Filandre assiste au mariage d'une fille de la Beauval, en 1633, avec le titre d'*officier de M. le Prince*. Que veut dire cette qualité?

Arrivons à Filandre.

La troupe de ce comédien, bien qu'elle ne soit aujourd'hui connue que de rares curieux, était cependant une des plus célèbres troupes de campagne de son temps; elle eut une célébrité précoce, puisque Chappuzeau parle de ses représentations de 1638, à Saumur, et que, comme nous le verrons,

on la retrouve trente ans plus tard et même encore plus près de la fin du siècle.

C'est, avec la troupe de la Béjart, la seule troupe de campagne que mentionne Tallemant, qui écrivait son *historiette* des comédiens à la fin de 1657 : « Il y a, dit-il, dans une autre troupe un nommé Filandre qui a aussy de la réputation, mais il ne me semble pas naturel (1). »

Filandre, on le voit, a de la réputation ; il a un nom, qui à cette époque (cela s'entend), était presque l'égal de celui de Molière courant les provinces ; il sort de la tourbe innommée des comédiens de campagne. On est tout de suite tenté de voir en lui le sosie d'un des acteurs du *Roman comique*.

Malheureusement, ce qu'on savait de Filandre jusqu'ici était bien peu de chose, et ne permettait guère de recomposer sa personne et de la comparer à celle d'un des acteurs de la fameuse troupe de Scarron.

D'après le jugement de Tallemant des Réaux, il était sans doute un comédien de l'école de Bellerose, que la Rancune disait trop affecté, que Tallemant lui-même appelait « un comédien fardé, regardant où il jetteroit son chapeau, » et à qui M^{me} de Montbazou trouvait l'air trop fade (2).

Comme Bellerose et Floridor, il jouait les grands rôles de la tragédie, à une époque où toutefois le même acteur faisait les personnages de rois et de paysans. On ne connaîtrait pas d'une façon certaine le genre de rôles qu'il remplissait, sans une distribution des rôles de l'*Agésilan de Colchos*, de Rotrou, dont M. Édouard Thierry vient de dire incidemment

(1) *Historiettes*, t. VII, p. 177. D'après Tallemant, M. Dospois met les deux troupes sur le même plan en disant qu'elles paraissent avoir été généralement distinguées des autres du même temps. (*Théâtre français sous Louis XIV*, p. 94.) Tallemant était difficile, tout en sachant juger du talent des acteurs. Il dit du *garçon nommé Molière*, qu'il ne le trouve pas un merveilleux acteur, si ce n'est pour le ridicule.

(2) L'auteur des *Historiettes* dit même de Floridor : « C'est un médiocre comédien, quoi que le monde en veuille dire. Il est toujours pâle. » (*Historiettes*, t. VII, p. 176.)

quelques mots dans sa préface du *Journal de La Grange*, et où se trouve le nom de Filandre (1).

Cette curieuse liste de noms de comédiens se trouve manuscrite en tête de l'édition originale de la pièce de Rotrou, comprise dans le précieux recueil in-4° du théâtre de cet auteur, à la Bibliothèque de l'Arsenal. Filandre joue le personnage de *Florisel*, c'est-à-dire un grand rôle d'amoureux, mais non pas de jeune premier ; c'est, comme on disait alors, le principal rôle noble de cette tragi-comédie.

Les autres rôles mentionnés sont remplis comme il suit :

Rosaran (c'est le capitaine de la pièce), Guérin ;

Diane (c'est l'amoureuse, la jeune première), M^{lle} Guérin ;

Anaxarte (c'est un rôle de tout jeune amoureux) et un page, le petit Guérin.

Cette énumération des principaux acteurs d'*Agésilan de Colchos* nous fait connaître, à une certaine époque, la composition de la troupe de Filandre. A quelle date faut-il la rapporter (2) ?

La pièce de Rotrou a été imprimée en 1637 et jouée dès 1635. Dans le *Baron de la Crasse*, qui date de 1662, Raymond Poisson cite comme un trait de provincialisme arriéré, la demande au comédien par le baron, comme pièce nouvelle, de cette tragi-comédie de Rotrou :

« LE BARON. — Avez-vous quantité de ces pièces nouvelles ?

« LE COMÉDIEN. — Quelles ?

« LE BARON. — L'*Agésilan de Colchos*, l'avez-vous ?

« LE COMÉDIEN. — Non... »

On peut présumer, pour ce qui a trait à Filandre, qu'il s'agit d'une représentation ayant eu lieu de 1630 à 1635. Dans le rôle de *Florisel*, il joue un personnage dans la pleine vigueur de son âge, un homme fait et bien proche de qua-

(1) *Charles Varlet de La Grange et son registre*, édit in-8°, note de la p. 45.

(2) On peut la comparer, comme curiosité, à la distribution des rôles inscrite sur un exemplaire de l'*Andromède* de Corneille, joué par la troupe de Molière. — Voir à l'*Appendice* les noms des autres acteurs d'*Agésilan*.

rante ans. Il est père de *Diane*, la jeune héroïne de la pièce de Rotrou.

D'autres acteurs permettent de serrer de plus près encore la question des dates.

Ce sont les trois Guérin qui figurent aussi dans la pièce. Guérin-*Rosaran* et M^{lle} Guérin-*Diane* sont sans doute le comédien Charles Guérin et sa femme Françoise d'Étriché de Bradane, morte le 23 juin 1688, à l'âge de soixante et onze ans, c'est-à-dire le père et la mère du second mari de la femme de Molière. Vers 1650, M^{lle} Guérin avait trente-trois ans environ ; en 1655, elle approchait de la quarantaine, âge auquel il est grand temps de renoncer aux rôles de jeunes premières(1). Leur fils, le *petit* Guérin, qui joue le rôle de page et du prince *Anaxarte*, c'est-à-dire Isaac-François Guérin, sieur d'Étriché, mourut le 25 juillet 1717, à l'âge d'environ qua-

(1) Ce Guérin est sans doute l'acteur qui jouait à La Haye le 21 mars 1638 et dont parle une lettre de Du Buisson que j'ai déjà indiquée à propos de la troupe du prince d'Orange : « Les divertissemens sont en cette ville et dans la cour qui est aussi grosse qu'elle scauroit estre... et dans les comédiens qui ne nous manquent point d'un seul jour, si ce n'est le dimanche, par la troupe de Guérin dit l'Espérance, les deux Barrés, La Fontaine et son fils, et Cossart, dit le docteur Fariolo, qui font du mieux qu'ils peuvent sur le théâtre qu'ils se sont basti dans le manège du prince. »

— Ce docteur Fariolo me fait rappeler qu'on sait peu de choses jusqu'ici des différents acteurs qui ont joué le rôle de *docteur*, ce type si souvent exploité au théâtre d'alors, à l'exemple de la comédie italienne. Si l'on connaît le nom et le type de Boniface, que sait-on de Fabrice ? Ce Fabrice était un type si populaire que Le Vert, dans son *Docteur amoureux*, joué à l'hôtel de Bourgogne en 1637, imprimé en 1638, et où il fait figurer dans un rôle épisodique seulement le docteur Fabrice, vieux péchant et vicieux amoureux ridicule, dit qu'il a cependant donné ce titre à sa pièce voulant « imiter les comédiens qui ont toujours convié les honnêtes gens et attiré les bourgeois sous le nom de Fabrice. » — Le docteur Gratian qu'on voit jouer à Vincennes devant la cour, en mai 1639, n'est pas un acteur français comme l'a cru M. Ed. Thierry, mais le comédien italien connu sous le nom de Gratiano Balcardo. Le *Docteur* figure dans le portrait des principaux farceurs italiens et français du foyer des artistes à la Comédie française, dont M. de La Pilorgerie possède une réplétion.

tre-vingt-deux ans. Il était né vers 1636 ou 35. Il ne pouvait guère jouer les rôles de jeune premier avant quinze ans, c'est-à-dire avant 1650 (1).

On peut donc par là présumer la date approximative de la distribution des rôles d'*Agésilas de Colchos*. C'est la seule pièce, en y ajoutant un rôle joué sur le théâtre de Lyon, dont nous parlerons plus loin, qu'on sache nettement avoir été jouée par Filandre, rival et contemporain de Molière dans ses courses à travers les provinces.

À côté de ce nom de théâtre, on ne connaissait pas son nom véritable avant ces dernières années; qui plus est, on a coupé sa personne en deux et l'on s'est obstiné à voir deux acteurs, deux chefs de troupe, là où il n'y a qu'un seul et même individu.

C'est depuis dix ans environ, seulement, que MM. Édouard Fournier et Jal ont su que Filandre s'appelait de son vrai nom Jean-Baptiste, sieur de Monchaingre (2). Les frères Parfait, Lemazurier et, après eux, les récents historiens du théâtre au xvii^e siècle, avaient entrevu, il est vrai, ce nom de Monchaingre tout en le défigurant. Ils parlent en passant d'un

(1) Le petit Guérin resta-t-il longtemps dans la troupe de Filandre? Chappuzeau, en 1673, l'indique comme faisant partie de la troupe du duc de Savoie. On connaît bien peu son histoire avant son entrée au Marais où il ne resta, dit-on, qu'un an, avant la jonction avec la troupe de Molière. Ses amours avec M^{lle} Guyot, puis son mariage avec M^{lle} Molière, ont fait sa réputation.

Il joua sans doute longtemps dans les Flandres. Beaucoup d'acteurs du Marais, comme Guérin, avaient passé par cette province; aux noms des comédiens bien souvent cités, j'ajouterai ces lignes extraites de l'avis au lecteur du *Médecin volant* de Boursault, imprimé à la fin de décembre 1664, après avoir été joué dès novembre 1661 à l'hôtel de Bourgogne. « Il est vrai qu'on le représente au Marais; mais, quoiqu'il soit en vers, on peut dire que la poésie ne lui a point donné de grâce; véritablement les nouveaux acteurs qui sont entrés dans cette troupe l'ont rapporté des Flandres et c'est pour cela que le langage de cette pièce est si corrompu. »

(2) M. Ed. Fournier, *Roman de Molière*, p. 401, et Jal, *Dictionnaire*. voir *Monchaingre*. Ce nom se trouve aussi écrit Montchaingre, Moncheingre, Monchingre.

comédien nommé *Monsinge*, *Monchinge*, *Moncheindre* ; mais ils le distinguent de Filandre et l'identifient avec un autre prétendu comédien, soi-disant attelé comme lui au chariot de Thespis, le comédien Paphetin (1). On va voir s'épanouir bientôt dans tout son plein cette confusion.

Quant à la troupe de Filandre, on avait appris bien peu de choses sur son compte. On savait vaguement qu'elle avait été en Hollande. On disait, sans donner de preuves, que Brécourt, le fils du comédien Beaulieu ou Pierre Marcoureau, y avait joué avec elle la comédie et que son talent avait été découvert par Filandre. Mais une curieuse anecdote que voici, confirmait d'une façon plus précise le passage de cette troupe en Hollande.

Ce fut dans une de ses courses dans ce pays et dans les Flandres, que Filandre vit chez la blanchisseuse qui avait soin du linge de la comédie une fillette de dix ans, née en Hollande de parents inconnus qui l'avaient abandonnée. Enfant de l'amour et du hasard, elle avait été trouvée sur les marches d'une église, comme le fut plus tard d'Alembert, le fils de M^{me} de Tencin et du chevalier Destouches. La brave femme qui l'avait recueillie lui avait servi de mère. Filandre à son tour adopta cette orpheline (2), qui grandit dans sa troupe, au milieu des tirades tragiques et des gaillardes reparties des servantes délurées. Des rôles d'enfant elle passa à ceux des jeunes amoureuses et des soubrettes accortes, suivant partout dans ses courses errantes le digne comédien qui lui tenait lieu de père. On l'appelait Jeanne Olivier-Bourguignon.

La troupe dont Filandre était l'orateur et le directeur se

(1) Les frères Parfait, t. XIV, p. 338 ; Lemazurier, *Galerie du théâtre français*, t. 1^{er}, p. 129, et t. II, p. 24.

(2) Les frères Parfait, et ceux qui les ont copiés, disent que *n'ayant pas d'enfant*, il s'était promis d'adopter un orphelin ; nous verrons par l'acte de décès de son fils, que cette assertion n'est pas des plus exactes.

trouvait à Lyon vers 1664, époque à laquelle l'histoire du théâtre lyonnais, récemment élucidée jusqu'au départ de Molière par M. Brouchoud, cesse d'être aussi bien connue qu'avant 1658. Elle y jouait avec succès, dit-on, la tragédie, la comédie et la farce, et comptait quelques acteurs sachant se distinguer par un réel talent.

Ici la fable va commencer à se mêler à la vérité. Filandre se serait rencontré à Lyon avec la troupe d'un autre directeur, celle de Paphetin, qui y donnait aussi, dit-on, des représentations. Les deux bandes se seraient disputé les faveurs du public. Paphetin aurait cherché même à faire des recrues dans la troupe de Filandre ; il lui aurait arraché sa protégée, sa pupille qui avait su plaire aux Lyonnais, et qui, oublieuse et ingrate comme bien des princesses de la rampe, n'aurait pas eu honte d'abandonner son bienfaiteur et de passer dans la troupe de Paphetin. J'expliquerai plus tard que c'est là tout simplement un roman, et je dirai ce qui lui a donné naissance.

Bientôt après Jeanne Olivier-Bourguignon contractait avec le moucheur de chandelles de la troupe de Paphetin, Jean Pitel, le singulier mariage que l'on sait, vrai mariage de comédie, malgré la présence du curé, et qui prouve qu'elle avait à la fois autant de tête que de finesse et de malice. Son caractère la destinait évidemment à jouer les rôles de servantes maitresses, ayant la langue bien pendue, et aimant les bons tours de la comédie italienne ou de la farce gauloise.

Afin de parer aux obstacles apportés à son mariage par Paphetin et au refus de bénédiction nuptiale fait par tous les prêtres de Lyon, par suite de la défense obtenue de l'archevêque, elle déclara publiquement prendre pour époux, à la face de l'église et de tous les fidèles, Jean Pitel, caché sous la chaire, au moment où le curé de la paroisse finissait le prône et ne s'attendait pas à être ainsi témoin malgré lui de ce mariage impromptu, qui vit tous les obstacles tomber devant

son étrangeté même (1). Jean Pitel et sa femme étaient destinés à devenir célèbres sous le nom de Monsieur et de Mademoiselle Beauval.

Voilà ce que racontent, à propos de l'histoire de la Beauval, les frères Parfait, copiés par de Mouhy, par Lemazurier, par Soleirol, par Jal, etc. Eh bien, comme je l'ai dit, il y a dans le récit de cette aventure une part de roman qui a embrouillé singulièrement la véritable histoire de Filandre.

Le roman, c'est la prétendue rencontre à Lyon de Filandre et du soi-disant comédien Monchaingre, dit Paphetin ; c'est l'enlèvement de Jeanne Olivier-Bourguignon par Paphetin à son père adoptif. Tout cela n'a existé que dans l'imagination de ceux qui ont raconté le mariage de la Beauval aux frères Parfait, d'après des souvenirs lointains et bien effacés. Tout cela n'est qu'une fable, pour une bonne raison, c'est que Filandre, Monchaingre et Paphetin sont un seul et même comédien, et que c'est bien à tort que les frères Parfait et leurs émules l'ont coupé en deux pour en faire deux rivaux. L'identité de Filandre et de Monchaingre n'est plus à prouver aujourd'hui, et je la rendrai plus évidente encore à l'aide des actes de l'état civil. Mais que penser de Paphetin ?

M. Jal, tout en restituant à Filandre, dans l'aventure de la Beauval, son vrai nom de Monchaingre, a fait un personnage distinct de Paphetin et continué à croire à la dualité des deux comédiens. Dès lors qu'il reconnaissait que Monchaingre et Filandre ne faisaient qu'un, cela eût dû lui faire ouvrir les yeux et découvrir son erreur. Car puisque les frères Parfait, Lemazurier et *tutti quanti* disaient que Filandre s'était rencontré à Lyon avec *Monsinge*, jouant sous le nom de Paphetin (ou plus connu sous le nom de Paphetin), cela indiquait bien que Paphetin et Monchaingre étaient une seule et même personne. M. Jal oublia de s'en apercevoir, ou il lui répugna

(1) Le moyen auquel eut recours Jeanne Olivier-Bourguignon, pour se marier, figure aussi à l'état d'essai dans les *Promessi sposi* de Manzoni.

de croire que le même acteur eût eu trois noms à la fois. C'était cependant la vérité. S'il avait lu attentivement les frères Parfait (qui eux n'avaient pas eu connaissance de l'identité de Monchaingre et de Filandre), il eût facilement reconnu son erreur. Ces historiens du Théâtre-Français citent en effet cette note, extraite, disent-ils, d'un manuscrit d'un anonyme : « La Beauval avait été élevée par M. de Monchiandre, vieillard de bonne mine, que j'ai vu. *Son nom de théâtre à Lyon était Paphetin* (1). »

Voilà clairement établie l'identité de Filandre, de Monchaingre et de Paphetin, et je crois inutile d'insister davantage.

Pourquoi le vieux comédien prit-il à Lyon ce second nom de théâtre de Paphetin, analogue à ceux des acteurs de la Comédie italienne, Mezzetin, Truffaldin, Trivelin, etc. ? L'adopta-t-il pour faire oublier son nom trop antique et quasi aussi vieux que l'Astrée, pour se rajeunir en quelque sorte alors qu'il touchait à la fin de sa carrière théâtrale, à l'exemple d'une beauté sur le retour qui se déguise pour reparaitre plus provocante et conquérir de nouveaux adorateurs ? Ne trouvait-il pas que son nom de pastorale ne convenait qu'à des amoureux, à des bergers, à des jeunes premiers en un mot, et n'était plus de saison pour un personnage mûr et un vieillard de son âge ? Son nouveau nom lui vint-il d'un rôle où il avait eu un grand succès et sous la physionomie duquel le public aimait et était habitué à le contempler, comme il en arriva pour la plupart des acteurs de son temps, le capitaine Matamore, Philippin, Jodelet, Gros-René, etc., plus connus sous ces noms de théâtre, empruntés à leurs rôles, que sous leurs noms véritables de Bellemore, de Villiers, Julien Bedeau et du Parc ? C'était l'habitude alors d'imposer aux acteurs, jusque dans la vie privée, le sobriquet du rôle qu'on s'était plu à leur voir jouer dans la farce. Ce fut l'usage pour tous les acteurs de la Comédie italienne, et peu s'en fallut que les surnoms de

(1) *Histoire du Théâtre français*, t. XIV, p. 533.

Mascarille ou de Sganarelle n'effaçassent même celui de Molière lors de ses débuts à Paris sur le théâtre de Monsieur. Les vieux acteurs de l'hôtel de Bourgogne avaient aussi porté plusieurs noms de théâtre, et leur sobriquet variait suivant qu'ils jouaient un rôle noble ou comique.

On peut choisir pour Filandre entre ces diverses hypothèses plus ou moins probables. Toujours est-il qu'il devint célèbre sous ce nouveau nom, qui, porté par lui alors qu'il était parvenu à l'apogée de sa réputation, fit mettre à Lyon les autres en oubli (1).

Les frères Parfait disent en effet qu'on rencontre le portrait gravé du comédien Paphetin dans les cabinets des curieux (2). J'ai inutilement cherché ce portrait au cabinet des Estampes à Paris et à Lyon, où il y avait cependant le plus de chances de le découvrir.

Monchasingre ne se doutait pas que cette trinité de noms nuirait à sa réputation posthume, et serait cause à son détriment de bien des erreurs. Dieu sait combien les plus habiles se sont trompés sur son compte, ne sachant comment reconnaître la troupe de ce pauvre Paphetin, ni à quelle date la saisir au passage ! M. Lacroix est allé jusqu'à faire rencontrer Molière lui-même à Lyon, en 1653, avec la troupe de Monsinge dit Paphetin dans laquelle se trouvait, dit-il, la jeune élève de Filandre, Jeanne Olivier-Bourguignon, troupe qui se serait débandée à son approche. M. Fournel s'est borné, comme les autres, à mettre côte à côte Monsinge dit Paphetin et Filandre,

(1) Il est probable que ce surnom lui vint d'un rôle joué à Lyon, car même dans les autres villes voisines, à Dijon par exemple, il continue à cette époque à être connu sous le nom de Filandre. Paphetin est sans doute le nom d'un personnage du Théâtre lyonnais.

(2) *Histoire du Théâtre français*, t. XIV, p. 528. De Beauchamp, qui n'est pas tombé dans les erreurs des autres historiens du théâtre, à l'égard du père adoptif de la Beauval, et qui lui donne le nom de Monsinge, dit aussi : « son nom de théâtre était Paphetin. Il y a de lui une figure gravée sous ce nom. » (*Recherches sur les théâtres de France*, t. III, p. 376, in-12, 1733.)

et c'est cette même date de 1653 qu'il a choisie malencontreusement (1).

J'espère que désormais l'histoire de la Beauval et de Monchaingre ne sera plus dénaturée par des détails apocryphes. Monchaingre ne se vit pas enlever sa pupille, qui, ce fut à ce moment toute son ingratitude, voulut seulement se marier malgré lui à un simple moucheur de chandelles, dans lequel elle reconnaissait une pâte molle de mari complaisant, alors que son père adoptif rêvait sans doute pour elle un avenir plus relevé. Malgré cette incartade, il voulut bien la garder dans sa troupe, et éleva Jean Pitel au rang d'acteur. Il est probable que la jeune et volontaire actrice, reconnaissante des bons procédés de son protecteur, continua, ainsi que son mari, à faire partie des comédiens de Monchaingre. Je reviendrai du reste sur ce point très-important pour l'histoire de Filandre; car on sait que quelques années plus tard, le 1^{er} août 1670, un ordre du roi enlevait Jean Pitel et sa femme (transformés en M. et M^{lle} Beauval) à la troupe dans laquelle ils jouaient tous deux à Mâcon, pour les faire passer sur le théâtre de Molière.

A quelle date précise eut lieu le mariage de la Beauval à Lyon ? Il y a eu, je viens de le dire, de graves inexactitudes émises à cet égard. Les uns sont allés jusqu'à parler de 1653, époque à laquelle Jeanné Olivier n'avait guère que quatre à cinq ans. D'autres comme Soleirol, dont M. Louis Moland a reproduit les dires, rapportent son union avec Jean Pitel à 1669 (2). M. Brouchoud dit qu'il n'a pas trouvé trace de son mariage. M. Péricaud le rattache à 1666, mais seulement d'après l'opinion de M. Taschereau dans sa *Vie de*

(1) M. Paul Lacroix, *Jeunesse de Molière*, p. 86, et M. Fournel, *Curiosités théâtrales*, p. 87.

(2) Voir Soleirol, *Molière et sa troupe*, p. 75, et M. Moland, *Œuvres de Molière*, t. II, introd. Soleirol a trouvé moyen d'émettre encore plus d'erreurs que de coutume sur le compte de la Beauval. — Il signale aussi sa présence à Rouen en 1667.

Molière (1): Cette dernière date a été aussi adoptée par M. Jal. Elle est cependant trop tardive. Car la Beauval ayant eu, en 1665 au plus tard, un premier enfant, une fille Louise qui jouait Louison du *Malade imaginaire* à huit ans, le 10 janvier 1673 et qui en se mariant en 1683 est dite avoir environ dix-huit ans (et les actrices, loin de se vieillir, se rajeunissent largement), il faut bien que le mariage de Lyon, à moins qu'il ne fût fait *in extremis*, soit antérieur des neuf mois ordinaires, ce qui fait remonter la scène de l'église à 1664 sinon à 1663 (2).

La Beauval mourut le 24 mars 1720, âgée d'environ soixante-dix ans, dit son acte de décès; les contemporains la font mourir âgée de soixante-treize ans, ce qui semble plus exact et la fait naître vers 1647. Les registres paroissiaux l'auraient ainsi rajeunie de trois ans; c'est une bagatelle, surtout pour une ancienne soubrette de théâtre (3).

En 1664, moment probable de son mariage, elle avait donc dix-sept ans tout au plus. Si elle avait été recueillie par Monchaingre à l'âge de dix ans, c'est donc vers 1657 qu'avait eu lieu cette tournée de la troupe française en Hollande et dans les Pays-Bas. C'est cette année-là que MM. de Villiers, je l'ai dit, virent représenter la *Mort de Pompée* à Bruges par une troupe « qui avait été à feu M. le prince d'Orange. » Ce pouvait donc fort bien être la troupe de Monchaingre (4).

(1) M. Brouchoud, *Origines du théâtre de Lyon*, p. 41; M. Péricaud, *Notes et documents pour servir à l'histoire de Lyon sous Louis XIV*, 3^e partie, p. 58.

(2) J'ajouterai plus tard d'autres preuves en faveur de cette date. Ainsi que je le dirai plus bas, on rencontre à Lyon, dès le 10 mai 1661, le nom du comédien Beauval.

(3) Jean Pitel mourut le 2 décembre 1709, âgé de soixante-quatorze ans. M. Hillemacher lui a donné une place dans sa *Galerie de la troupe de Molière*, p. 43, d'après un portrait à l'aquarelle sur vélin. Il a reproduit la Beauval, p. 107, d'après un portrait peint à l'huile. Soleilrot cite d'elle trois portraits.

(4) Une des pièces de Chappuzeau, *Damon et Pythias*, fut aussi jouée à Bruges en 1656. Ne serait-ce pas même parce que Monchaingre était

C'est vers cette époque-là même qu'elle était parvenue à la réputation dont parle Tallemant des Réaux.

Ce n'est malheureusement qu'à de rares intervalles qu'on rencontre la trace de Monchaingre, tout comédien renommé qu'il était de son temps, et ce n'est qu'à grand'peine qu'on peut recueillir les rares mentions faites de son nom, et laissées éparses jusqu'ici sans qu'on les ait rassemblées en gerbe,

Quand on le retrouve en 1670, il semble avoir la velléité de quitter le théâtre, car on le voit vendre ses habits à Baron.

M. Édouard Fournier a joliment raconté cette anecdote (1). Quand le jeune Baron revint à Paris, en 1670, de la troupe de campagne à laquelle l'enlevait la volonté du roi, n'ayant ni écus ni garde-robe dans sa valise, Molière vint généreusement à son secours, au risque de n'être payé, comme il arriva, que par de l'ingratitude. Il lui donna les moyens de se procurer des vêtements de théâtre. « La garde-robe d'un vieux comédien nommé Filandre qui avait eu de la réputation en son temps, dit M. Édouard Fournier, se trouvait à vendre. » Molière se fit la caution du jeune Baron vis-à-vis de Filandre qui lui vendit ses costumes de roi, de marquis et d'amoureux moyennant 300 livres, somme assez mince même alors. Un acte fut passé en bonne forme par-devant notaire, révélant cette fois d'une façon authentique les noms du sieur de Monchaingre, dit Filandre, et de demoiselle Moinier sa femme (ce dernier nom resté inconnu jusqu'à la découverte de cet acte).

L'ingrat Baron oublia de payer, bien entendu; la créance n'était pas encore remboursée quand mourut Molière, qui l'avait cautionnée. Elle était passée entre les mains de Rollet,

toujours demeuré en Hollande qu'on n'a guère trouvé jusqu'ici de traces de lui en France, de 1638 à 1657, c'est-à-dire dans l'intervalle compris entre les deux mentions de Chappuzeau et de Tallemant des Réaux ?

(1) *Roman de Molière*, p. 101 et suiv.

fameux usurier et fameux fripon, qui avait acheté le titre. Demeurée à la charge de la succession de Molière, elle fut payée par sa veuve, le 3 juin 1673, avec les intérêts qui étaient dus (1).

On pouvait croire qu'après cette vente de ses habits de théâtre, le vieux Monchaingre avait dit adieu pour toujours à la scène et qu'il annonçait nettement par là même l'intention de se reposer de ses longues courses nomades, lui qui brûlait les planches depuis près de trente-cinq ans.

L'acte du 31 août 1670 contenait la dernière mention de son nom, qui fut connue quand M. Jal vint le montrer encore vivant, et au milieu de comédiens ses camarades, treize ans plus tard, en 1683. Qui se fût attendu à une pareille longévité, pour ne pas dire à une telle résurrection ! Rien n'est plus authentique cependant.

(1) M. Edouard Fournier a raconté l'histoire de ce marché, d'après les *Mélanges curieux et anecdotiques tirés d'une collection d'autographes* de M. Fossé d'Arcosses, Techener, 1861, in-8°, p. 396, n° 779. Ce dossier était venu de chez un charcutier d'Auteuil. Voir M. Feuillet de Conches, *Causeries d'un curieux*, t. II, p. 485.

Voici l'analyse de la pièce telle qu'elle est faite dans le catalogue d'Arcosses : « 31 août 1670, Obligation contractée par le sieur Monchaingre, dit Filandre, et la demoiselle Moinier, envers Charles Rollet, procureur au Parlement de Paris, pour la somme de 300 livres qu'il leur a prêtée, et, en garantie de ce prêt, ils lui font cession et transport d'une créance de pareille somme de 300 livres, à eux appartenant, sur le sieur Michel Baron, comédien de la troupe du Marais, pour habits qu'ils lui ont vendus et livrés, pourquoi Molière est intervenu comme caution du sieur Baron et s'est obligé personnellement envers Rollet.

« Ensuite est la quittance, tant de la somme principale de 300 livres que des intérêts et dépens adjugés par sentence du Châtelet, rendue à l'encontre de la veuve Molière, de Baron et des sieur et demoiselle Filandre, en faveur de Rollet, qui a signé la quittance le 3 février 1673. »

L'acte du 31 août 1670 est le seul qui constate d'une façon authentique des rapports entre Molière et Monchaingre. Segrain, ou du moins le *Segraisiana* (id. de 1721, p. 212), dit des *Précieuses ridicules* : « La pièce ayant eu l'approbation de tout Paris, on l'envoya à la cour, qui étoit alors au voyage des Pyrénées, où elle fut très-bien reçue. » Si la pièce fut représentée, elle dut l'être par la troupe de Monchaingre et de Longchamp qui, comme on le verra, jouait alors devant le jeune roi.

Le 10 janvier 1683, Jean-Baptiste *Monchaingre* assiste à Paris au mariage de la fille aînée de la Beauval, son ancienne pupille. Il s'agit précisément de Louise Pitel, née vers 1665, peu de temps après l'original mariage de Lyon qu'on se rappelle sans doute. Monchaingre était sans rancune, puisqu'il est témoin du mariage de cette jeune fille, qui avait été le premier fruit de la singulière mais féconde union à laquelle il avait voulu s'opposer en 1664. Il avait conservé, on le voit, de bonnes relations avec la Beauval, à qui il avait pardonné, comme font en pareille matière les pères nobles dont il devait jouer les rôles en 1683, s'il était encore lui-même comédien à cette époque si éloignée de sa jeunesse.

Chose curieuse dans cet acte de mariage, c'est qu'en effet Monchaingre, entouré d'une foule d'acteurs de son temps, ses camarades et ceux des Beauval, y est qualifié « d'officier de M. le Prince. » Cela veut-il dire, selon l'usage, comédien de M. le Prince ? C'est tout d'abord l'explication la plus plausible, puisque Monchaingre se trouve à cette place à côté d'anciens confrères, acteurs comme lui, comme lui appelés officiers de M. le Prince, et qui n'ont d'autres titres à cette qualification que leur qualité de comédien.

1683 ! comédien du prince de Condé ! Ces quelques mots ont plus d'intérêt qu'ils n'en ont l'air. Filandre ayant encore le titre de comédien en 1683, lui qui est cité comme ayant été chef de troupe dès 1638 ! Quarante-cinq ans d'exercice de la profession d'acteur ! Quelle longue vie théâtrale ! Quelle fleur de jeunesse cela ne fait-il pas présumer pour lui lors de 1638 !

Comédien du prince de Condé ! Cela ne nous ouvre-t-il pas aussi des horizons nouveaux ? Cela ne permet-il pas d'espérer des données précieuses sur la troupe de Filandre-Monchaingre, si nous parvenons à retrouver quels étaient les autres sujets formant avec lui la bande de comédiens placés alors sous la protection du prince, et qui étaient ses camarades de théâtre ? Cela ne nous met-il pas en mesure de rechercher où se trouvaient antérieurement ces comédiens, et,

leur trace découverte, d'en induire qu'il s'prouvaient, dès cette époque, courir la province en compagnie de Monchaingre et faire partie de sa troupe? L'acte de mariage de 1683 est un trait de lumière. Partons à la découverte des comédiens de M. le prince de Condé!

CHAPITRE IV.

LES COMÉDIENS DE M. LE PRINCÉ.

Voyage à la découverte de la troupe de M. le Prince. — Les comédiens de M. le Prince à Paris, en 1610, 1614, 1630, et à Dijon en 1632. — Les troupes de comédiens du faubourg Saint-Germain. — Les comédiens de Mademoiselle. — Eclipse des comédiens de M. le Prince dans la polémique contre Molière. — *L'impromptu de l'hôtel de Condé*. — Rôle de Condé vis-à-vis de Molière. — Les comédiens de M. le Prince sont une troupe de campagne jouant dans son gouvernement de Bourgogne. — Les comédiens de M. le Prince à Dijon en 1662. — Le théâtre à Dijon. Molière dans cette ville. — Les acteurs de la troupe de M. le Prince : Filandre, Henri Pitel, Longchamp, Durieu, etc. — Longchamp à Saint-Jean-de-Luz en 1660. Durieu et Beauval à Lyon en 1661. — Le théâtre à Lyon. — Les Villeroy protecteurs du théâtre. — Pièces et auteurs. — Les comédiens de M. de Villeroy à Lyon et à Dijon. — Les Villeroy protecteurs de Filandre et des Beauval. — Châteauneuf, autre comédien de la troupe de M. le Prince. Incertitudes sur son compte. Son rôle dans la *Fameuse Comédienne*. — La troupe de Filandre en 1667. Départ en 1670 des Beauval et de Baron de la troupe de campagne où ils jouaient en Bourgogne. Quelle est cette troupe? Est-ce celle de Filandre? Non, c'est celle de Jean Deschamps, directeur de la troupe du duo de Savoie. — La troupe du duc de Savoie et le comédien Jean Deschamps de Villiers. — Les comédiens de M. le Prince après 1670. — Henri Longchamp. Ses pérégrinations en Angleterre et à Rouen. Mariage de sa fille avec Raisin. Entrée de trois comédiens de M. le Prince à la Comédie française. — Longchamp et sa famille. — Protection de M. le Prince à leur égard. — Les comédiens de M. le Prince à Dijon et à Lyon, jusqu'à la fin du siècle.

On pourrait croire que c'est chose très-facile, au milieu des informations de toute sorte du grand siècle, de décou-

voir quels étaient les comédiens d'un prince aussi en vue et aussi entouré des illustres lettrés de son temps que l'était le grand Condé, quasi aussi célèbre dans la dernière partie de sa vie par le haut patronage qu'il conférait à Racine, à Boileau, à La Bruyère, qu'il l'avait été dans sa jeunesse par ses victoires et par sa bonne et sa mauvaise gloire de la Fronde.

Hélas ! il n'en est rien, et pour retrouver quelques-uns de ces comédiens (je ne dis pas la troupe entière, dont personne jusqu'ici n'a parlé que je sache), il faut entreprendre encore un voyage à la découverte.

Puisqu'il est question des acteurs de M. le Prince, on peut présumer qu'il s'agit d'une troupe qui ne dut avoir ce titre qu'à partir de 1660 environ; c'est-à-dire au lendemain de la rentrée de Condé en France, au moment de la paix des Pyrénées (1).

Condé toutefois, en accordant à des acteurs le titre de ses comédiens ou de ses *officiers*, comme on disait alors, ainsi que l'honneur plus ou moins effectif de sa protection, ne faisait que suivre les traditions de sa famille. Dès 1614, il y avait à Paris des comédiens de M. le Prince, probablement même dès 1610, époque à laquelle on voit Claude Husson, dit Longueval, et ses compagnons jouant au faubourg Saint-Germain-des-Prés, et condamnés à payer la redevance habituelle due à l'hôtel de Bourgogne à raison de son privilège. En 1614, l'hôtel de Bourgogne passe bail à ces comédiens, représentés par noble homme Mathieu Roger, sieur de Champluisant, qui leur servait de caution. Ils occupèrent la salle du 1^{er} octobre au 22 novembre de ladite année, et ayant refusé de payer le prix de leur location, furent condamnés par sentence du Châtelet du 2 février 1615, ainsi que le gentilhomme qui les avait cautionnés.

(1) Il ne serait pas impossible, cependant, qu'une troupe française courant les Pays-Bas eût d'abord accepté, pendant l'exil de Condé, le patronage de sa protection et de son nom.

Les acteurs condamnés étaient Claude Husson, dit Longueval, Nicolas Gastreau et autres, leurs associés, comédiens ordinaires de M. le Prince (1).

M. le Prince devait être le protecteur né des acteurs qui s'établissaient au faubourg Saint-Germain, non loin de l'hôtel de Condé. On voit cependant en 1630 un autre grand seigneur que lui, entretenir aussi des comédiens sur la rive gauche de la Seine. Les comédiens du vieux duc d'Angoulême, du Rossay, Beaupré et leurs associés représentaient alors dans ce faubourg (2).

La même année, au mois d'août, on voit Hierôme Scelesier, comédien, demeurant au faubourg Saint-Germain, et ses associés, comédiens de M^{re} le Prince, ayant déjà représenté pendant quinze jours dans ce faubourg, condamnés à payer 45 livres aux comédiens de l'hôtel pour ces quinze jours de représentation (3).

Cette troupe allait dès cette époque donner des représentations en province, peut-être même n'était-ce qu'une troupe de campagne, qui était venue momentanément pousser une pointe dans Paris, une troupe appartenant surtout à la Bourgogne dont M. le Prince était gouverneur, ce qui explique comment il avait été amené à accorder à ces acteurs le patronage de son nom. On rencontre en effet dès 1632 à Dijon, dans la capitale de cette province, les comédiens de M. le Prince. Un arrêté de la Chambre de ville, du 27 juin, détermine la quotité du droit exigible de cette troupe au profit des pauvres (4).

(1) Vers 1674, on retrouve à Dijon une troupe de comédiens du roi dirigée par le sieur de Longueval.

(2) M. E. Soulié, *Recherches sur Molière*, p. 155, 157, 162. Le nom de Beaupré, ou plutôt celui de sa femme, est bien connu, à la différence de celui de du Rossay. Je ferai remarquer, cependant, que M. Jal a fait connaître que M^{lle} de Brie s'appelait Catherine Leclerc du Rozet. Elle était peut-être fille dès lors de ce comédien du duc d'Angoulême.

(3) M. Soulié, p. 162. En 1632, Richemont Banchercau, de Saumur, dédie l'*Espérance glorieuse* au prince de Condé.

(4) Les nombreux renseignements que je donnerai sur l'histoire du

Nous approchons de l'époque du *Roman comique* ; malheureusement les renseignements manquent désormais pendant plus de trente ans sur les comédiens patronnés par le prince de Condé, peut-être par suite du défaut de documents ou parce que M. le Prince devenu vieux ne se souciait plus d'entretenir des acteurs. Quant à son fils, il avait autre chose à faire à Rocroy et pendant la Fronde qu'à subventionner des comédiens, bien que ce fût la mode des grands seigneurs, aimant comme lui le faste et la renommée.

Il continua cependant, après 1630, à y avoir presque toujours, avec des alternatives de succès et de ruine (ces dernières apparemment plus fréquentes) des comédiens sur la rive gauche de la Seine dans les parages de l'hôtel de Condé, et aussi de la foire Saint-Germain qui ne laissait pas de les y attirer.

Le journal manuscrit de de Mouhy parle, en 1633, des

théâtre à Dijon, sont extraits ou de l'*Inventaire des archives communales de Dijon*, rédigé par M. de Gouvenain en 1867, ou des notes qu'a bien voulu me communiquer M. de Gouvenain lui-même avec une rare obligeance, dont je lui suis très-reconnaissant. Les manuscrits de Philibert de La Mare, du président Boubier, de La Monnoye, doivent aussi renfermer plus d'un document sur le théâtre de cette ville.

On trouve plusieurs fois, à Dijon, pendant la vie du père du grand Condé, la mention de passages de comédiens, mais sans que leur nom soit indiqué.

Ainsi, en 1643, le prince de Condé ayant mandé à Messieurs de la Chambre qu'ils devaient permettre les représentations de comédiens jusqu'à la mi-carême, il est répondu à Son Altesse qu'il en sera fait selon son désir, mais qu'on le prie de consentir à ce que les comédiens ne jouent qu'une fois par semaine et donnent quelque chose aux pauvres.

En 1644, vers l'époque de l'assemblée des États, permission de donner des représentations est accordée à des comédiens venus depuis peu en ville, à condition que le prix des places n'excédera pas 8 sous lors des représentations ordinaires et 10 sous pour les extraordinaires.

Je citerai aussi, après M. Fournel, le livret du *Ballet du bureau d'adresses, dansé devant Mgr le Prince par Mgr le duc d'Enghien*, le 30 décembre 1640; à Dijon, chez Guy Anne Guyot, in-12. On y voit parmi les danseurs Bossuet aîné et Bossuet puîné.

comédiens de la rue de La Harpe; il les montre encore (t. II, p. 798) en 1686 représentant une pièce de Benzerade. Dans son *Abbrégé* (t. III, p. 17), de Mouhy mentionne une troupe qui, après avoir joué avec succès devant la cour de Fontainebleau en 1638, obtint de donner des représentations à Paris dans le faubourg pendant la foire. De son côté, la *Gazette de France* du 6 janvier 1688, p. 15, disant que désormais Sa Majesté veut entretenir trois bandes de comédiens, indique comme troisième bande les comédiens du faubourg Saint-Germain. Le *Roman* de Scarron (I, xviii) nous montre aussi Destin, avant de s'engager dans la troupe comique, soupant par complaisance dans le faubourg avec des comédiens de la connaissance de la Rancune. Enfin l'on sait les tentatives malheureuses de l'*Illustre théâtre* pour attirer la foule à ses représentations dans ce quartier, aux jeux de paume des Métayers et de la Croix-Blanche.

Plus tard, Mademoiselle, à l'imitation de son père Gaston d'Orléans, qui de son palais du Luxembourg avait aussi patronné des comédiens dès 1683, et plus tard l'*Illustre théâtre* et d'autres troupes comiques, voulut aussi se donner le luxe de prêter, dans le faubourg où était sa petite cour, l'appui de son nom à une troupe d'acteurs.

Les comédiens de Mademoiselle, ainsi que nous le dirons plus longuement dans un appendice, n'étaient eux-mêmes qu'une troupe de campagne qui vint s'établir à Paris, rue des Quatre-Vents, en 1661, et ne put y séjourner que quelques mois, tant il était difficile dès cette époque de faire vivre des acteurs dans ces lointains parages du Luxembourg. Elle n'a laissé jusqu'à aujourd'hui, comme souvenirs, que les pièces de son fournisseur attiré le comédien auteur Dorimon, qui avec sa femme est le seul acteur connu de cette nouvelle troupe du faubourg Saint-Germain, sur laquelle je donnerai des renseignements inédits.

Revenons aux comédiens du grand Condé et remarquons tout de suite que leur nom, à la différence de celui de

M. le Prince, ne figure pas dans la polémique théâtrale qui s'ouvrit contre Molière en 1663 (1).

C'est chose étonnante, en effet, il faut bien l'avouer, de voir les ennemis de Molière se placer pour ainsi dire à l'abri de l'ombre du grand nom du prince de Condé et le prendre pour chaperon. On sait que le fils de Montfleury répondit à *l'Impromptu de Versailles*, joué en octobre 1663, par *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*, dont l'impression fut terminée dès le 19 janvier 1664. Bien que cette comédie ait paru sans dédicace, le nom de Condé ne s'en trouvait pas moins compromis par le titre de la pièce, qui ne put guère être adopté sans son assentiment, quand même sa complaisance se fût bornée à prêter le nom de son hôtel sans l'hôtel lui-même (2).

On ne sait pourquoi ce titre, a dit M. Taschereau dans sa *Vie de Molière*, ainsi que M. Paul Lacroix, le dernier éditeur de la pièce de Montfleury, Condé et son fils ayant cherché les occasions d'applaudir la pièce de Molière (3).

Certes Condé fut loin d'être un adversaire de Molière ; il donna une assez éclatante preuve de ses sentiments en ménageant la première et célèbre représentation des cinq actes de *Tartuffe* au Rincy, le 29 novembre 1664. Cependant il y a lieu de s'étonner de voir d'autres adversaires de l'auteur des *Ecoles des femmes* que Montfleury, dédier leurs pièces à Condé ou aux siens. C'est ainsi que Boursault venait de

(1) Les succès du grand comique avaient rendu jaloux la plupart des comédiens qui disaient de leur illustre rival :

« Ce diable de Molière entraîne tout chez lui. »

(2) M. Fournel, *Contemporains de Molière*, t. I^{er}, p. 239, et M. Despois, *Œuvres de Molière*, t. III, p. 140, tiennent pour la représentation à l'hôtel de Condé.

(3) *L'Impromptu de l'hôtel de Condé*, collection Moliéresque, 1873, in-8^o de 41 pages, San Remo, avec une notice bibliographique de M. Paul Lacroix. Cette pièce avait déjà été réimprimée, ainsi que le *Portrait du peintre et la Vengeance des marquis*, dans les *Contemporains de Molière*, de M. V. Fournel, t. I^{er}, 1863.

dédier son *Portrait du peintre* au duc d'Enghien (1). On se prend à se rappeler, sans lui donner plus d'importance qu'il n'en faut, cette page écrite par M. Édouard Fournier, dans ses notes sur La Bruyère :

« L'hôtel de Condé et Chantilly avaient toujours fait un peu d'opposition aux Tuileries et à Versailles. La petite cour ne voulait pas s'avouer qu'elle singeait la grande ; elle aimait mieux se faire l'honneur de rivaliser avec elle dans les affaires de magnificence, de fêtes, de galas (M. le Prince y excellait) et de littérature. On avait ses beaux esprits comme à Versailles... Quelques-uns, comme Racine et Boileau, étaient des deux cours ; mais, le plus souvent, il n'y avait point partage : celui qui était en faveur dans l'une, n'était rien moins que célébré dans l'autre. Ce fut, par exemple, ce qui arriva pour Molière, qui triomphant à Versailles, ne fut jamais favorisé des Mécènes de Chantilly. Il y eut une circonstance où l'antagonisme de l'une et de l'autre cour, à son sujet, éclata dans toute son évidence. Molière venait de donner l'*Impromptu de Versailles*. Montfleury, qui était tout à fait à la dévotion de M. le Prince, riposta sans désespérer par l'*Impromptu de l'hôtel de Condé*. Ces deux titres disent tout. Or les idées ne changèrent point chez M. le Prince, au sujet du grand comique, même lorsqu'il fut mort. » M. Fournier voit dans plusieurs passages de La Bruyère l'influence rancunière de la maison, et regarde le portrait d'*Onuffre*, écrit évidemment en haine du *Tartuffe*, comme une sorte d'autre *Impromptu de l'hôtel de Condé*.

C'est certes dépasser de beaucoup le but et la vérité, car on sait, je viens de le dire, que le *Tartuffe* fut précisément joué pour la première fois en entier, tout frappé de suspicion qu'il était, le 29 novembre 1664, au Rincy, par ordre de M^{gr} le prince de Condé chez la princesse Palatine, belle-mère de

(1) On a remarqué, toutefois, que le duc d'Enghien, dont tout le monde connaît le portrait fait par Saint-Simon, avait été beaucoup moins favorable à Molière que son père.

son fils le duc d'Enghien, marié depuis un an à Anne de Bavière.

Peut-être était-ce non pas tant pour jeter tout de suite son suffrage dans la balance en faveur de Molière que pour afficher sa liberté d'esprit et son goût plus hardi que celui de Versailles? M. Edouard Thierry a rappelé très-justement que la société du Rincy, composée de sceptiques, de gassendistes, d'épicuriens, était un peu suspecte, et que chez le prince de Condé qui, faute de guerre, avait le théâtre et protégeait les lettrés avec son despotisme habituel, l'esprit fort tournait surtout au goût des beaux esprits (1). C'était donc peut-être par goût d'indépendance, pour ne pas dire de libertinage, que Condé protégeait alors le *Tartuffe* de Molière suspect à Versailles.

Quoi qu'il en soit, M. le Prince continua ses bonnes grâces au grand acteur. Le 20 septembre 1668, la troupe de Molière fut même appelée à Chantilly, où Monsieur et Madame étaient allés se divertir, et où leur hôte leur fit goûter du fruit défendu en les régaland d'une nouvelle représentation de *Tartuffe*. Là, dit Robinet :

.. « Le grand Condé leur fit chère,
Je vous assure tout entière,
Et Molière y montra son nez.
C'en est, je pense, dire assez. »

La même année, il y eut encore une représentation de la troupe de Molière chez M. le Prince à Paris ; ces deux représentations furent payées 1,400 livres chacune. *Amphtryon* venait d'être dédié au grand Condé (2).

(1) M. Edouard Thierry, *Quatre ans du théâtre de Molière. Société académique de Cherbourg*, 1873, p. 132.

(2) On peut voir dans le tome II des *Cours galantes* de M. Desnoiretères quelques détails sur les splendeurs des fêtes de Chantilly.— *La Critique de l'école des femmes* et *l'Impromptu de Versailles*, avaient aussi été joués à l'hôtel de Condé en présence de Leurs Majestés et de toute la cour, le 11 décembre 1663, le soir même du mariage du duc d'Enghien avec la Palatine.

Au milieu de cette lutte ouverte dans Paris en 1664, n'est-il pas étonnant que les comédiens de M. le Prince brillent par leur absence ?

On voit cependant l'hôtel de Condé en relations fréquentes avec d'autres acteurs. C'est ainsi qu'en 1666, Brécourt dédia la *Noce de village* au duc d'Enghien et plus tard le *Jaloux invisible* et l'*Ombre de Molière* (1). Le 29 novembre 1669, Henri-Jules de Bourbon, le futur prince de Condé, était parrain à l'église Saint-Sauveur du fils de Raymond Poisson, l'excellent Crispin de l'hôtel de Bourgogne. Quelques jours plus tôt, le 22 octobre, on trouve sa femme, Anne Palatine de Bavière, marraine à Saint-Germain-l'Auxerrois d'une fille du fameux Dominique Biancolelli, le célèbre Arlequin de la comédie italienne.

Cette éclipse apparente de la troupe de M. le Prince, qui semble se dérober à tous les regards, n'empêche cependant pas qu'elle existât bel et bien ; mais le théâtre sur lequel elle se produisait était loin du faubourg Saint-Germain. Les comédiens qui la composaient n'étaient nullement une troupe parisienne, mais une troupe de campagne qui jouait spécialement en Bourgogne, à Dijon, chef-lieu de la province dont les Condé avaient le gouvernement héréditaire, et où dès 1632 nous avons rencontré des comédiens de M. le Prince. Peu de temps après la rentrée de Condé en France, nous trouvons dans cette province la troupe de ses comédiens. Ne les avait-il pas déjà connus pendant son exil dans les Pays-Bas où jouait une troupe française ? Ce n'est pas impossible. Toujours est-il qu'en 1662, dans la capitale de son gouvernement, nous découvrons la trace de ces acteurs.

Au mois de mai 1662, les magistrats municipaux de Dijon accordent aux comédiens de la troupe de Son Altesse Sérénis-

(1) M. Fournel, *Contemporains de Molière*, t. 1^{er}, p. 480, considère l'acceptation de la dédicace de l'*Ombre de Molière*, de Brécourt, en 1674, par le duc d'Enghien, comme une amende honorable du duc à la mémoire de Molière.

sième M^{re} le Prince, gouverneur, permission de représenter, à condition de fournir au maire la liste de leurs pièces, de donner 4 livres pour les pauvres par représentation, de ne pas prendre plus de 10 sous par personne pour les pièces anciennes et plus de 15 pour les nouvelles, lors même que celles-ci nécessiteraient l'emploi de machines. Plus tard, on convint qu'ils donneraient 100 livres pour les pauvres, moyennant quoi on les tint quittes des 4 livres réclamées de prime abord (1).

Dijon était dès lors, comme au siècle suivant, une ville aimant le plaisir, les fêtes et la comédie. La Fronde elle-même n'avait pas interrompu les représentations théâtrales qui s'y donnaient fréquemment et que devaient favoriser d'Épernon et Candale son fils, gouverneurs de la province. On voit la plupart des troupes de comédiens du temps, comédiens du roi, comédiens de Mademoiselle, opérateurs, montreurs de phénomènes ou de marionnettes etc., y faire de longs séjours.

Molière lui-même était venu de Lyon y jouer avec sa troupe au printemps de 1657 (2). On rencontre, en effet, dans les registres municipaux, le 15 juin 1657, la permission accordée aux comédiens de M. le prince de Conti de donner des représentations au tripot de la Poissonnerie, à charge de verser 90 livres pour les pauvres de l'hôpital, et de ne prendre que 20 sous pour les pièces nouvelles et 10 pour les anciennes.

Le tripotier qui louait les sièges ne devait pas exiger plus de 2 sous pour chaque chaise, à peine de 50 livres d'amende. C'étaient, à peu près, les mêmes conditions que pour les autres troupes, sauf que la somme à verser aux pauvres était un peu plus élevée. Ce droit que les comédiens devaient

(1) Voir *Inventaire des archives municipales de Dijon*, par M. de Gournain.

(2) Ce séjour de Dijon a échappé aux historiens de Molière, même à l'enquête faite sur place par M. Soulié. Solairol, page 12, a bien parlé d'un passage à Dijon, d'après la tradition, mais l'a daté de 1654.

payer, ou bien donner une représentation au bénéfice des pauvres, allait toujours en augmentant ; on voit que dans la capitale de la Bourgogne, pas plus qu'à Rouen, les comédiens ne s'y soumettaient pas très-volontiers. A Dijon, en 1661, le conseil de ville donna l'ordre d'incarcérer trois comédiens qui avaient répondu par des insolences et des blasphèmes au sergent de la Mairie qui leur demandait les 100 livres stipulées pour les pauvres. En 1654, les comédiens avaient été condamnés à 30 livres d'amende pour avoir joué toutes leurs plus belles pièces sans donner une représentation au profit des pauvres de l'hôpital (1).

Quels étaient les comédiens de M. le Prince qui représentaient à Dijon en 1662, probablement dans le jeu de paume de la Poissonnerie où avait joué Molière ? Je m'estime heureux de pouvoir révéler leurs noms restés inconnus jusqu'ici, ou du moins ceux des principaux d'entre eux.

(1) Voici le relevé rapide des mentions des registres municipaux de Dijon ayant trait, à cette époque, aux comédiens de toute sorte :

Registre de 1640 à 41. Mathieu Dupuitz, de Hollande, montreur de dromadaire.

— de 1641 à 42. Pierre de la Cour, de Paris, montreur de tête d'hippopotame.

— de 1644 à 45. Autorisation, en conséquence d'une ordonnance de M. le Prince, à *Orvietano*, opérateur italien, de donner la comédie et de vendre ses drogues.

— 1648. Collon et Larmonier, montreurs de curiosités d'Italie.

— de 1648 à 49. Comédiens du roi au tripot de la Poissonnerie. jouant comédies, tragédies, tragi-comédies. Il leur est défendu de continuer sous peine d'expulsion.

— 1649. Théâtre de Jacques Canal, sieur du Fresno, oculiste de la maison du roi. — *Excellente* troupe de comédiens au tripot de la Poissonnerie.

— 1650. Théâtre de Pierre de Tossa, de Milan, ancien opérateur et distillateur du roi, et de ses fils danseurs et voltigeurs de la corde du roi.

— de 1650 à 51. Maufredy, Maltais, le grand buveur d'eau, faisant voir les fontaines, qu'il fait sortir par

Les acteurs du prince de Condé, qui avaient sollicité l'autorisation des magistrats municipaux de Dijon, étaient *Filandre*, Lefebvre, Longchamp, Sardin et Durieu. Le nom de *Filandre* placé en tête de ceux de ses camarades, indique qu'il devait être le chef de la troupe, ce que fait du reste présumer sa notoriété plus grande que celle de ses compagnons de théâtre. La mention des autres noms inscrits dans les registres de Dijon a aussi une importance capitale au point de vue de l'histoire de ce comédien. Elle fait connaître la plupart des acteurs qu'il dirigeait, et permet dès lors d'étendre en dehors de lui les recherches qui peuvent mettre sur la trace des pérégrinations de sa troupe.

Celui de ces comédiens qui offre le plus d'intérêt, c'est Longchamp, c'est-à-dire Henri Pitel, sieur de Longchamp, frère aîné de Jean Pitel, beau-frère de la Beauval, l'ancienne pupille de *Filandre*, dont j'ai raconté les aventures et l'étrange mariage à Lyon. Une longue camaraderie l'unit à *Filandre*

sa bouche, de diverses couleurs et liqueurs différentes.

Registre de 1653 à 54. Charles Beroin, dit La Fleur, opérateur, a son théâtre sur la place de la Sainte-Chapelle.

— de 1654 à 55. Comédiens au tripot de la Poissonnerie, à plusieurs reprises.

— 1655. Comédiens ordinaires de Mgr d'Orléans et de Mademoiselle, dont je parlerai longuement.

— de 1656 à 57. Didier Brouard, Lorrain, montreur de marionnettes et de fontaines.

— de 1657 à 58. Guy la Belle, joueur d'instruments, montreur de figures artificielles et gouverneur d'animaux féroces du roi.

— 1660 (23 mai.) Les comédiens de Mademoiselle.

— de 1660 à 61. Comédiens du roi. Obligation de ne pas jouer des pièces scandaleuses ni des farces tendant à dissolution et de soumettre la liste au maire, etc.

— de 1661 à 62. Les sieurs Fontblanche et LaBour, opérateurs. Ce dernier débite son « stavant » sur un théâtre construit sur la place de la Sainte-Chapelle.

puisqu'il figure encore à côté de lui et avec le titre d'officier de M. le Prince, au mariage de sa nièce, Louise Pitel, à Paris en 1683.

Longchamp avait embrassé comme son frère le parti de la comédie. Il était entré déjà, sans doute, dans la troupe de Filandre deux ans avant leur commun séjour à Dijon en 1662, présomption que la durée de leurs relations rend plus que vraisemblable et qui nous donne par là même de nouveaux renseignements sur l'histoire de la troupe du sieur de Monchaingre.

Henri Pitel faisait en effet partie de la troupe de campagne qui en 1660 suivit la cour dans le voyage que le jeune roi fit en Provence, dans le Languedoc, puis aux frontières d'Espagne où il allait s'unir à l'infante Marie-Thérèse. Anne d'Autriche, ses fils et leur suite, s'étaient établis à Saint-Jean-de-Luz, en attendant le jour de l'entrevue, qui devait avoir lieu dans l'île des Faisans, et abrégeaient le temps de l'attente par les plaisirs de la comédie que leur donnait une troupe française, jusqu'à ce qu'ils pussent jouir des comédiens espagnols que l'infante attira après elle, ainsi qu'on le voit dans les *Mémoires* de M^{lle} de Montpensier. Une des actrices de la troupe française, accoucha dix-sept jours après l'arrivée du roi.

C'était Anne Legrand, femme d'Henri Pitel, sieur de Longchamp, comédien du roi. Cette actrice, Anne Legrand, pourrait bien être la fille de Turlupin (Henri le Grand), le célèbre comédien, née le 13 septembre 1633; supposition d'autant plus vraisemblable, que les enfants de Turlupin embrassèrent, dit-on, la profession de leur père. Ayant l'honneur de représenter devant la cour, les sujets de cette troupe se paraient naturellement de cette gloire pour se dire comédiens de Louis XIV. L'enfant fut tenu sur les fonts de Saint-Jean-de-Luz, le 16 mai 1660, par Monsieur, frère du roi, et par Mademoiselle, ou du moins par leurs représentants.

Il n'y a rien d'étonnant à voir jouer devant le roi cette troupe

de Monchaingre, puisque, Molière mis hors de cause et fixé d'ailleurs à Paris depuis l'automne de 1658, c'était la troupe la plus en renom de toutes celles de province ; elle était naturellement appelée à l'honneur de divertir Sa Majesté. '

Cette bande de comédiens qui se trouvait sur la frontière d'Espagne en 1660 était, je le répète, probablement la même que celle qui jouait à Dijon en 1662. Elle semble en effet unie par des solides liens et peu sujette aux dislocations, puisque dès 1662 on y trouve Durieu, c'est-à-dire Michel Durieu, le futur acteur de la Comédie française, qui devait plus tard devenir le gendre de Longchamp et épouser sa fille aînée, Anne, qui était encore toute jeune en 1662 (1).

Je regrette de ne rien savoir sur les deux autres comédiens de M. le Prince, Lefebvre et Serdy, acteurs du second ordre, sans doute (2) et qui n'ont pas eu la même notoriété que Longchamp ni Durieu.

Ce dernier nom nous sert à retrouver à Lyon, dès 1661, la trace de la troupe de Filandre. On voit figurer à cette date et dans cette ville le nom de Durieu, à côté de Beauval, Jean Pitel le frère de Longchamp, dans un acte de baptême.

La fille du sieur Jacques Desjardins, faiseur de cordons, est en effet tenue sur les fonts, à Lyon, le 10 mai 1661, par Michel Durieu, *comédien du roi*, et M^{lle} Marie Liet, femme du sieur Humbert Charpin ; on trouve à côté de son nom les signatures de Beauval et de Jacques de Gorla, le célèbre opérateur, père de M^{lle} du Parc, qui resta si longtemps à Lyon.

(1) Elle semble être née en 1631, puisqu'on la dit morte à l'âge de quatre-vingt-six ans, au mois de janvier 1737. Elle débuta à la Comédie française en 1683.

(2) En 1601, noble homme Mathieu Lefebvre, dit La Porte, mari de Marie Venier, était comédien du roi, avec Valleran Lecomte. Est-ce d'un de ses fils qu'il est ici question ? On trouve en 1634, en septembre, à Fontenay-le-Comte, avec les acteurs du Marais alors en représentation dans cette ville (parmi lesquels figurent d'autres comédiens de Lyon, tels que F. de La Cour), un François Sardin. Voir M. Benjamin Fillon, *Recherches sur Molière dans l'Ouest*.

Il est probable, dès lors, qu'au retour de Saint-Jean-de-Luz la troupe de Monchaingre s'était fixée à Lyon, le grand centre des comédiens dans cette région du sud-est de la France.

Le patronage d'une grande famille amie du faste et des lettres, ainsi que des plaisirs recherchés par la société polie du temps, contribuait aussi à entretenir à Lyon le goût du théâtre.

Cette ville avait depuis longtemps pour gouverneurs divers membres de la famille de Villeroy. [L'archevêque de Lyon, Camille de Neuville, frère du vieux maréchal Nicolas de Villeroy, gouverneur de Louis XIV, occupait alors toutes les grandes charges de la province et était même, par délégation de son frère, lieutenant général pour le roi dans le Lyonnais. Il favorisa les sciences, les lettres et les arts et fut, dans la seconde ville de France, le digne représentant de Louis XIV.

La vie élégante que l'on menait à sa maison de campagne de Vimy ou de Neuville, était comme un reflet de celle de la cour. On y rencontrait son neveu François de Neuville, marquis de Villeroy, fils du maréchal, compagnon des plaisirs et des ballets du roi, un des grands vainqueurs des belles à Paris et à Versailles, un des plus fameux représentants de la société galante au temps de la jeunesse de Louis XIV. M^{me} de Sévigné ne l'appelle que le *Charmant* dans ses *Lettres* où il est bien souvent question de lui. Il aimait naturellement le théâtre, comme l'aimait son maître, comme en raffolaient tous les courtisans de Versailles. Il figura même à deux reprises dans *les Amants magnifiques* de Molière, représentés en 1670 ; M^{me} de Sévigné nous l'a montré, de son côté, assistant à une représentation de *Bajazet* (1).

Des femmes charmantes faisaient aussi partie à Lyon de cette cour de Villeroy.

C'était la fille aînée du maréchal, Françoise de Neuville, « de Chaulnes la charmante veuve, » comme dit Loret, et à

(1) *Lettres de M^{me} de Sévigné*, t. II, p. 471. Edition des grands écrivains de France.

qui Françoise Pascal dédia sa tragi-comédie d'*Endymion* ; sa jeune sœur Catherine, mariée en 1660 ; la belle marquise de la Baume, nièce du maréchal, à qui Françoise Pascal adressa la dédicace de son *Sésostris*. Cette célèbre Lyonnaise était elle-même la protégée de la famille des gouverneurs de Lyon. Somaize, dans la *Clef du Dictionnaire des précieuses*, l'indique comme domestique des Villeroy, c'est-à-dire comme faisant partie de leur maison. Un autre poète tenait encore par des liens plus intimes à l'archevêque : c'était son secrétaire, l'avocat Claude Basset, l'auteur de la tragédie d'*Irène*, que représenta, dit-on, la troupe de Mollère. Il y avait même dans le palais du gouverneur un théâtre où furent donnés, en diverses occasions, des représentations dramatiques, des bals et des concerts. Cette salle de l'hôtel du gouvernement servait spécialement à donner des représentations au profit des pauvres. On voit les receveurs des hospices mentionner assez souvent les sommes qu'ils ont reçues des comédiens qui ont joué chez M^{re} le Gouverneur, pour une comédie qu'ils ont donnée pour les pauvres (30 décembre 1660), ou bien pour une comédie que M^{re} l'Archevêque a accordée au profit des pauvres. M. Brouchoud a relevé minutieusement les nombreuses indications qui, à partir de 1656, ont trait au droit des pauvres, payé à Lyon comme dans les autres villes par tous les comédiens de passage. On y trouve notamment de 1656 à 1664 les preuves des fréquents séjours des comédiens dans la capitale du Lyonnais.

Une autre preuve du goût des Lyonnais pour la comédie, c'est que, même après le départ de Molière, on voit de nombreuses pièces de théâtre continuer à prendre naissance dans leur ville. Je me contenterai de citer quelques-unes des pièces de Françoise Pascal, *Sésostris* et le *Vieillard amoureux* (1661-1664), imprimées chez Antoine Offray, l'éditeur de la troisième partie du *Roman comique* ; diverses comédies de Chappuzeau, le *Cercle des Femmes*, le *Partisan dupé*, la *Dame d'intrigue*, les *Eaux de Pirmont*. C'est aussi à Lyon,

ne l'oublions pas, que Dorimon joua pour la première fois à la fin de 1658 et fit imprimer son *Festin de Pierre* au commencement de 1659.

Cette grande cité était comme le point de ralliement des comédiens de campagne, le centre d'où leurs troupes rayonnaient vers l'Est et le Midi, ainsi que le prouve l'histoire des années d'apprentissage de Molière.

Il s'y trouvait même souvent à la fois plus d'une troupe de comédiens, comme on le voit soit par le récit des pérégrinations de Molière lui-même, soit par les *Mémoires* de Mademoiselle qui mentionne la présence de deux troupes lors du séjour de la cour à la fin de 1658, soit par les dires de Chapuzeau, soit même par les mentions des registres de l'état civil, sans parler des opérateurs qui abondaient dans cette ville, située sur le grand chemin de l'Italie à la capitale de la France.

Avant 1660 on y avait vu séjourner longtemps, à partir de 1644 (1), les comédiens de Son Altesse royale M^{sr} le duc d'Orléans, puis, à partir de la fin de 1652, la troupe de Molière, plus tard enfin, en 1658 et 1659, celle des comédiens de Mademoiselle, parmi lesquels on retrouve plusieurs des acteurs qui avaient naguère fait partie de la troupe de son père, sans parler d'autres troupes moins sédentaires, ni des opérateurs.

Le départ définitif de Molière au commencement de 1658,

(1) M. Brouchoud date de 1640 la présence de troupes ambulantes de comédiens. à Lyon. On rencontre leurs traces même quelques années plus tôt, comme on devait s'y attendre, du reste. M. Péricaud a cité une lettre de M. de Vauzelles au cardinal de Lyon, écrite de Lyon le 25 décembre 1637, où on lit : « Nous avons eu quelque temps des comédiens. Demandez à M. l'avocat comme tout s'y passoit. Personne ne rioit à la comédie que les filoux et les laquais ; pour preuve de mon dire, je l'ai vu effectivement pleurer et, pour donner coloris à ses larmes et prétexter son affliction, alléguer qu'il avoit le visage couleur d'amitié, et qu'il étoit sensible aux malheurs de Mithridate ou de Didon, etc. » (Péricaud, *Notes et documents pour servir à l'histoire de Lyon sous Louis XIV*, 1^{re} partie, p. 57.)

celui des comédiens de *Mademoiselle* qui s'établirent à Paris avec Dorimon au commencement de 1664, laissaient la place libre à Filandre, à son retour de la frontière d'Espagne après le mariage du roi.

En se fixant à Lyon, Filandre suivit l'exemple de ses prédécesseurs, c'est-à-dire que cette ville fut le centre d'où il rayonna sur les provinces voisines, vers la Bourgogne, comme vers le Languedoc, ce que j'appellerai son domicile théâtral, le lieu qu'il ne quittait qu'en conservant l'esprit de retour, la grande cité dont l'importance nécessitait de sa troupe de longs séjours, et sans doute même plusieurs séjours réitérés pendant l'année, tandis que dans ses courses nomades il ne faisait que donner quelques représentations dans les villes qu'il traversait en véritable oiseau de passage.

La preuve, c'est que malgré le titre de comédiens de M. le Prince que porte sa troupe à Dijon en 1662, on est longtemps sans rencontrer dans cette ville la mention expresse de la présence de la même troupe, qu'on s'attendait naturellement à retrouver dans la capitale du gouvernement de M. le Prince.

On ne la voit pas mentionnée sur les registres municipaux de cette ville avant 1670, bien que cette gaie capitale de la Bourgogne, cette joyeuse patrie de La Monnoye, de Piron, du président Bouhier, qu'on a comparée à l'abbaye de Thélème, semble avoir eu beaucoup de goût pour la comédie. Le passage de nombreuses troupes y est signalé entre ces deux dates et surtout en 1667, époque à laquelle, au milieu des préparatifs de la conquête de la Franche-Comté, Dijon fut le théâtre de fêtes splendides données par Condé et où on croirait devoir rencontrer ses comédiens avant toute autre troupe (1).

(1) Les comédiens continuaient à se presser à Dijon. On trouve de la fin de 1662 à 1664, deux passages d'une troupe de comédiens du roi dirigée par le sieur de Richemont, Hugues Poillebois. De 1666 à 1667, la troupe des comédiens du roi est dirigée par le sieur de Boncourt, c'est-à-dire Jean Hilleret, sieur de Boncourt, mari de Marie Blés,

Cette éclipse momentanée des comédiens de Filandre peut cependant recevoir une explication plausible, qui fait présumer que leur disparition était plus apparente que réelle, et qu'ils n'avaient simplement fait que changer de nom. Alors, en effet, qu'on ne rencontre plus à Dijon les comédiens de M. le Prince, on y voit mentionnée plusieurs fois la présence de la troupe lyonnaise des comédiens de Villeroy. A trois reprises différentes : 1663, 1665, 1668, on rencontre des demandes adressées aux magistrats municipaux de Dijon afin de permettre aux comédiens du marquis, du maréchal ou du duc de Villeroy de donner des représentations dans cette ville.

Cette troupe des comédiens de M. de Villeroy était sans aucun doute celle de Filandre, qui avait déjà paru à Lyon en 1661 et qui avait changé de nom en changeant à la fois de résidence et de protecteurs.

Son long séjour à Lyon sous le patronage des gouverneurs de cette ville, lui avait fait adopter la dénomination de troupe de M. de Villeroy, comme à Saint-Jean-de-Luz elle avait pris le titre de comédiens du roi, dont se paraient tant de comédiens sans y avoir des droits, au moins actuels, bien sérieux, et auquel Durieu n'avait pas renoncé à Lyon en 1661.

Ce qui prouve clairement à la fois ce séjour de Filandre à Lyon après 1661 et le patronage des Villeroy octroyé à sa troupe, c'est l'aventure du mariage de Beauval et de la pupille de Filandre que j'ai longuement racontée.

On se rappelle que l'archevêque de Lyon intervint pour s'opposer au mariage que la pupille de Filandre voulait contracter malgré la volonté de son père adoptif. Cette interven-

qui, en 1664, s'associait avec Nicolas Leroy, dit Lamare, pour former une troupe de campagne, et, en 1673, figure dans la troupe du duc de Brunswick. Les années suivantes, nouveaux séjours des comédiens du roi. Trois passages de la troupe du Dauphin, de 1667 à 1668. A cette date (moment des fêtes et de la réunion des Etats, qui attirait toujours des comédiens), on rencontre le passage de la troupe de Mademoiselle, du Dauphin, du duc de Savoie et du maréchal de Villeroy.

tion se comprend fort bien s'il s'agit d'une troupe protégée par les Villeroy, par l'archevêque-gouverneur lui-même, ainsi que par son neveu François de Villeroy qui partageait en fait avec lui le gouvernement du Lyonnais. Envers une autre troupe, cette intervention serait à la fois inexplicable et déplacée. Si l'archevêque voulut bien condescendre à se prêter aux désirs de Filandre, c'est qu'évidemment il avait accordé son patronage au vieux chef de troupe.

Ce qui prouve encore ce patronage des Villeroy, c'est que plus tard la femme du marquis, gouverneur de la ville, Marguerite de Cossé-Brissac, marquise de Villeroy, tint sur les fonts à Paris, le 4 septembre 1672, avec son frère, une fille de la Beauval, de cette actrice au caractère décidé dont le bizarre mariage avait laissé de longs souvenirs à Lyon après son départ. La marquise de Villeroy avait sans doute figuré elle-même dans le veto préliminaire de ce mariage d'une actrice de la troupe de son mari, et cela surtout avait contribué à ne pas lui faire oublier la soubrette si délurée, dont le jeu naturel et la gaieté avaient dû la charmer plus d'une fois lors de sa présence à Lyon.

Le mariage de M^{lle} de Brissac avec le marquis de Villeroy n'ayant eu lieu que le 28 mars 1662, c'est encore une raison de plus pour ne fixer qu'après cette date, ainsi que nous l'avons fait, le mariage de Jeanne Olivier-Bourguignon avec Beauval (4). Nous mentionnerons plus loin une autre protection accordée à Filandre, également par suite des liens que le séjour de Lyon avait créés entre le vieil acteur et la femme du gouverneur de la province.

(4) On mentionne même une arrivée, à Lyon, le 11 mars 1664, du marquis de Villeroy qui résidait plus souvent à la Cour que dans le Lyonnais, et c'est alors qu'il fut reçu lieutenant général au gouvernement de Lyon. Cette date se rapproche encore davantage de l'époque à laquelle nous avons rapporté le mariage de Beauval. — En 1639, François de Rébé, archidiacre et comte de Lyon et Catherine de Neufville avaient tenu sur les fonts un enfant de la du Parc, la célèbre actrice qui avait fait ses débuts à Lyon.

Le nom spécial de Paphetin sous lequel Filandre est connu à Lyon, tandis que dans les autres villes, même à Dijon, il conserve son ancien nom de théâtre, le portrait gravé qui fut fait de lui sous cette dénomination et probablement dans cette ville, les souvenirs qu'il y a laissés dans les Mémoires du temps et qu'ont recueillis les frères Parfait, tout concorde à prouver qu'il y fit un long séjour. De patientes recherches faites dans les registres de l'état civil de Lyon, de 1660 à 1670, relèveraient sans doute son nom ou celui des Beauval, de Longchamp ou de Durieu. M. Brouchoud a dit qu'il n'avait pas trouvé de traces du mariage de Jeanne Olivier-Bourguignon dans les divers registres paroissiaux. Celles de la naissance de ses enfants (et on sait qu'elle en eut beaucoup) seraient sans doute plus faciles à saisir, bien que la vie errante des comédiens de province rende toujours cette découverte très-hypothétique. Outre l'acte de baptême de 1661 dont j'ai parlé, M. Brouchoud ne cite pour cette époque qu'un seul acte relatif à des comédiens, parmi lesquels ne paraît aucun de ceux que je viens de citer (1).

En dehors d'eux je ne connais qu'un seul acteur qui figure un instant dans la troupe des comédiens de M. le Prince : c'est le comédien poète A. P. P. de Châteauneuf, comédien de M. le prince de Condé, qui fait imprimer la *Feinte mort de Pancrace*, comédie ou farce en vers de quatre pieds, en un acte (1663, in-12), jouée par les comédiens de M. le Prince. La dédicace de cette pièce à un prince étranger et, qui plus est, son impression à Maëstricht, porteraient à croire qu'elle a pu prendre naissance hors de France pendant une tournée de cette troupe de comédiens en Hollande.

(1) C'est la naissance, le 23 février 1663, d'un enfant de Pierre Pajot, comédien, et de Nicole *Petit*, sa femme, tenu par Baltazard du Vergier, comédien, et demoiselle Françoise Dorisy de la Boulaye. Dès 1655, on rencontre à Lyon une Françoise *Petit*, femme de Nicolas Biès, comédien du roy, bourgeois de Paris. — En 1661, on voit encore à Lyon, Michelle du Trasay, veuve de l'acteur La Barre, comédien de Son Altesse royale le duc d'Orléans.

Quel est ce Châteauneuf ? Est-ce l'acteur qui fit aussi partie de la troupe de Molière, dont le nom figure sur l'exemplaire de l'*Andromède* de Corneille provenant de la bibliothèque de M. de Soleinne, comme ayant rempli dans cette pièce le rôle de Phinée ? On sait d'une façon certaine par le registre de La Grange, que ce Châteauneuf était gagiste (ou acteur à l'essai) de la troupe de Molière en 1670 et 1672 ; que les Beauval en y entrant durent lui donner trois livres chaque jour de représentation. Il créa aussi Argatiphondas dans *Amphitryon*. L'auteur de la *Fameuse Comédienne* l'indique comme portier de la Comédie, tandis que sa femme ouvrait les loges au théâtre Guénégaud après la mort de Molière. C'est même, dit-on, cette dernière qui, après avoir été confidente de M^{lle} Molière (nous dirions *madame* aujourd'hui), se brouilla avec elle et fournit le fond réel de la *Fameuse Comédienne ou Histoire de la Guérin* (1).

En 1678, nous retrouverons la troupe des comédiens de M. le Prince dirigée, à Dijon, par un sieur de Châteauneuf. Ce pourrait bien être toujours le même personnage, cependant il me semble qu'il dut y avoir deux comédiens de ce nom. Lemazurier parle d'un Châteauneuf, comédien de province, qui avait épousé une fille des Duclos, comédiens du Marais, et dont la fille, née vers 1670, devint une actrice célèbre sous le nom de M^{lle} Duclos. Les frères Parfait, de leur côté, citent un acteur du même nom, qui semble appartenir à une époque un peu plus récente, lequel épousa M^{lle} Boncourt et passa avec elle, après 1693, dans la troupe de la cour de Hanovre (2). C'est peut-être du père et du fils qu'il est question tour à tour, et tous deux ont pu être comédiens du prince de Condé.

(1) La femme de Châteauneuf a été confondue, par Boffara, avec la Boudin, actrice de campagne, à qui l'on a également attribué la *Fameuse Comédienne*. Voir l'édition de l'*Histoire de la Guérin*, donnée, en 1870, par M. Bonassies, qui dit, p. xxvii : « quant au mari de la Châteauneuf, on hésite entre deux ou trois individus. »

(2) *Histoire du Théâtre français*, t. XIII, p. 437.

Quoi qu'il en soit, ces Châteauneuf méritent d'être étudiés d'assez près, ne fût-ce qu'à cause de leur rôle dans la *Fameuse Comédienne*, et du besoin qu'il y a d'élucider leur individualité. Elle est restée si confuse, que des historiens du théâtre, y compris M. Fournel dans ses *Curiosités théâtrales* et ses *Contemporains de Molière*, ont cru que l'auteur de la *Feinte mort de Pancrace* ne formait qu'une seule et même personne avec le comédien poète Nanteuil, qui fit partie de la troupe du duc de Brunswick, et s'intitula auparavant « comédien de la reine. »

Revenons à Filandre et à sa troupe qui, malgré son homogénéité plus grande que celle de beaucoup d'autres bandes de comédiens de campagne, ne devait pas durer sans subir de modifications. Le *Dictionnaire* de M. Jal mentionne même un acte de société des comédiens de M. le Prince, extrait du répertoire d'un des notaires de Paris, dont il a fouillé les minutes avec tant de bonheur. Cet acte de société, dont la minute n'existe malheureusement plus, est rapporté d'abord dans son dictionnaire à la date du 8 février 1667 ; mais quelques lignes plus bas, il est rattaché à 1671, et enfin à 1677. A quelle date s'arrêter au milieu de toutes ces mentions divergentes ? A Lyon pas plus qu'à Dijon, on ne rencontre malheureusement pas à cette époque de mentions datées du séjour de ces comédiens. Nous ne retrouvons leur passage signalé par les registres municipaux de Dijon qu'en 1670.

Le séjour de cette troupe, à cette date, dans la capitale de la Bourgogne, pique d'autant plus la curiosité, que c'est en 1670 que les Beauval furent enlevés, au mois d'août, à la troupe de campagne où ils jouaient alors à Mâcon, pour être incorporés, d'après l'ordre du roi et sur la demande de Molière, dans la troupe du Palais-Royal. C'est aussi de cette même troupe, renfermant, comme on le voit, des sujets d'élite qui faisaient envie, que fut tiré de Dijon, quelques mois auparavant, vers Pâques, le jeune Baron, pour venir renforcer le nombre des acteurs du grand comique.

La vie de Molière par Grimarest et le registre de La Grange prouvent évidemment que les Beauval et Baron venaient de la même troupe qui exploitait la Bourgogne (1). « Quelques jours après qu'on eut recommencé après Pâques (1670), dit La Grange, toujours bien informé, M. de Molière manda de la campagne le sieur Baron, qui se rendit à Paris après avoir reçu une lettre de cachet. Et deux mois après, M. de Molière manda de la même troupe de campagne M. et M^{lle} Beauval. »

Cette troupe paraît tout d'abord être celle de Filandre dont Jean Pitel et sa femme, ainsi qu'Henri Longchamp, faisaient partie à Lyon en 1665 ; la présence du vieil acteur au mariage de la fille aînée de la Beauval, en 1683, prouve qu'ils avaient conservé d'intimes relations d'amitié, et achève de rendre cette induction tout à fait plausible. Aussi M. Brouchoud qui, il est vrai, ne consacre que quelques lignes à ce couple d'acteurs, dit-il, dans le même sens, qu'ils quittèrent les tréteaux lyonnais en 1670.

(1) On sait que Baron avait quitté, presque encore enfant, la troupe de la Raisin, pour entrer un instant chez Molière, qu'il n'avait pas tardé à abandonner. — La Beauval fit ses débuts en 1670 devant le roi, à Chambord, au mois de septembre. On lit dans la *Gazette*, de Robinet, du 27 septembre :

« On voit depuis peu la Beauval,
Actrice d'un rare mérite,
Qui de bonne grâce récite
Ainsi qu'avec jugement
Et qui bref est un ornement
Le plus attrayant qu'ait la scène.
C'est une vérité certaine. »

L'élève de Monchaingre qui débuta alors par la Nicole du *Bourgeois gentilhomme*, et qui termina sa carrière théâtrale par le rôle de Lisette des *Folies amoureuses*, était assez grande, bien faite, mais avait la voix un peu aigre et, en somme, n'était pas jolie femme. Si Monchaingre avait su lui communiquer l'amour de son art, qu'elle eut plus qu'aucune comédienne de son temps, il avait oublié de s'occuper de son instruction littéraire. On sait que les connaissances en lecture et en écriture de la Beauval étaient des plus bornées. Jeanne Olivier-Bourguignon avait un esprit naturel qui lui tenait lieu d'éducation ; mais elle ne sut jamais se défaire de l'âpreté de caractère, de l'instinct de domination et des caprices fantasques dont elle avait donné de bonne heure la preuve lors de son mariage avec Jean Pitel, à Lyon.

landre et de plus prétendirent que ce départ leur permettait de faire rompre le contrat les attachant à la troupe et de dissoudre la société. Ce furent les Beauval qui élevèrent cette prétention, ainsi que le montre une sentence des requêtes de l'Hôtel, intervenue une douzaine de jours après la déclaration de Filandre, le 26 mars 1667 et réglant la contestation entre cet acteur, les Beauval, et les autres comédiens de M. le Prince (1).

« Entre Jean Pitel, sieur de Beauval, et Jeanne Olivier, sa femme, l'un et l'une des comédiens et comédiennes de la troupe de M. le prince de Condé, demandeurs aux fins de l'exploit du 11 février 1667, tendant à ce qu'attendu qu'Angélique Desmarets, femme de Jean Monchaingre, sieur de Philandre s'est retirée de ladite troupe et qu'icelle troupe n'est plus complète, comme elle a été, le contrat qui a été passé entre les demandeurs et les défendeurs ci-après nommés, le 31 octobre 1665, demeurera et sera déclaré nul et résolu et en cas de contravention, condamner les défendeurs aux dépens, par maîtres Robert et Charles Rollet, leurs avocat et procureur, d'une part ;

« Et Jean Monchaingre, sieur de Philandre, et ladite Desmarets, sa femme, défendeurs, par maîtres Jacques Corbin et Dupin, leurs avocat et procureur, aussi d'une part ;

« Et Antoine Lefebvre, Henri Pitel, sieur de Lonchamp, Charlotte Legrand, sa femme, Marc-Antoine de Houy-Derval, sieur de Rozange, Michel Durieux et Anne Pitel, sa femme, aussi défendeurs, par maîtres Jacques Pousset, Blondeau et Pierre Giry, leurs avocats et procureur, d'autre part ;

« Et entre ledit Jean Monchaingre et ladite Desmarets sa femme, demandeurs en requête judiciaire faite en plaidant tendant à ce qu'il plût à la Cour leur donner acte de la déclaration par eux faite au greffe d'icelle le 16 mars 1667, du remerciement et congé demandé à mondit sieur le Prince et à eux accordé qu'ils n'entendent plus continuer sa comédie dans ladite troupe ni dans aucune autre, attendu leur grand âge qui les rend incapables,

(1) Voir M. Campardon, *Nouvelles pièces sur Molière*, p. 161 et suiv.

il leur fut permis de se retirer d'icelle, les demandeurs pour avoir insisté au contraire condamnés aux dépens, par lesdits maîtres Jacques Corbin et Dupin, leurs avocat et procureur, encore d'autre part ;

« Et lesdits Lefebvre, Pitel, sa femme, Rozange, ledit Durieux et sa femme, encore défendeurs, par lesdits maîtres Jacques Pousset (1), Blondeau et Pierre Giry, leurs avocats et procureur, d'autre part ;

« La Cour, parties ouïes et le sieur du Tillet avocat du roi, après les déclarations des parties de... et Blondeau qu'ils consentent que la femme de Philandre soit payée de la part et portion à elle appartenant dans la société d'entre les parties, encore qu'elle ne joue pas et ne soit point actrice ; sur la demande des parties de Corbin et Robert, en résolution du traité de société, a mis et met les parties hors de cour et de procès, si mieux n'aiment les demandeurs payer la somme de deux mille livres tournois par an portée par le traité. »

On voit qu'à part son ancienne pupille, l'actrice volontaire et aux allures décidées, qui n'avait déjà pas respecté les volontés de son père adoptif à Lyon, Filandre n'avait pas vu ses camarades s'opposer au désir qu'il avait de prendre enfin un repos devenu nécessaire par suite de son grand âge. Ils avaient même consenti avec bienveillance à ce que sa femme, qui paraît avoir encore été plus pressée que lui de prendre sa retraite, fût payée de la part qui lui appartenait dans la société, bien qu'elle ne jouât plus. La juridiction des requêtes de l'Hôtel refusa aussi de prononcer la dissolution de la société, c'est-à-dire de consentir au départ des Beauval, à moins qu'ils ne payassent le dédit de 2,000 livres.

Filandre pourrait donc, d'après sa déclaration formelle, être considéré comme ayant renoncé à la scène en 1667. Cependant, puisqu'on retrouve encore sa troupe jusqu'en 1670,

(1) Ce Jacques Pousset avocat n'est autre que Pousset de Montauban, que sa qualité d'auteur de nombreuses pièces de théâtre appelait naturellement à plaider la cause des comédiens.

il ne semble pas avoir dès lors dit un adieu définitif au théâtre, si bien que ce sont les Beauval qui, en fin de compte, paraissent l'avoir quitté, et non pas lui qui aurait quitté les Beauval.

Voici, à l'aide de documents inédits, le récit de ce qui advint des Beauval (1).

Ils quittèrent Filandre pour s'associer avec Jean Deschamps, directeur de la troupe du duc de Savoie. Pourquoi s'étaient-ils brouillés avec le vieil acteur ? Est-ce parce que la vogue l'avait quitté ? Est-ce parce que le succès l'avait abandonné à mesure que lui venaient la vieillesse et les rides ? Quelles qu'en soient les causes, le procès de 1667 et ce départ n'en indiquent pas moins une fâcheuse ingratitude (2).

(1) Jusqu'à présent, on ne connaît guère ce qui a amené le passage de Beauval chez Molière que par la lettre du roi du 31 juillet 1670, que je reproduis d'après la *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV*, t. IV, p. 571, et d'après M. Jal :

« De par le Roy, Sa Majesté voulant tousjours entretenir les troupes de ses comédiens complètes et pour cet effet prendre les meilleurs des provinces pour son divertissement et estant informée que la nommée de Beauval, l'une des actrices de la troupe de comédiens qui est présentement à Mascon, a toutes les qualités requises pour mériter une place dans la troupe de ses comédiens qui représentent dans la salle de son palais royal, Sa dicte Majesté mande et ordonne à la dicte Beauval et à son mary de se rendre incessamment à la suite de sa cour pour y recevoir ses ordres ; veut et entend que les comédiens de ladicte troupe qui est présentement à Mascon, ayant à les laisser seurement et librement partir, sans leur donner aucun trouble ny empeschement, nonobstant toutes conventions, contracts et traites avec clauses de desdit qu'ils pourroient avoir fait ensemble, dont attendu qu'il s'agit de la satisfaction et du service de Sa Majesté, elle les a relevés et dispensez : Enjoint à tous ses officiers et sujets qu'il appartiendra de tenir la main à l'exécution du présent ordre.

« Fait à Saint-Germain-en-Laye le XXXI juillet 1670.

« (Signé) Louis, et plus bas : COLBERT. »

(2) C'est sans doute ce fait qui a donné lieu à la légende du départ de Beauval de chez Filandre, pour entrer chez Paphétin.

Depuis quelque temps, le vieux Filandre avait vu des troupes rivales prendre pied dans la Bourgogne, qu'il avait pu considérer naguère comme son petit royaume. Sans parler des comédiens de Mademoiselle, du Dauphin, et de ceux qui s'intitulaient Comédiens du Roi, une nouvelle troupe lui faisait surtout une rude concurrence à Dijon : c'était celle de Son Altesse royale le duc de Savoie. En 1668, elle avait été autorisée à jouer, à condition de céder la place aux comédiens du roi aussitôt leur arrivée ; depuis, elle avait obtenu une nouvelle permission de représenter, à charge de verser 60 livres pour les pauvres et de ne pas prendre plus de 20 sous par personne. Jean Deschamps qui la dirigeait parvint même à s'associer les Beauval.

C'était pour la troupe de Filandre une véritable dislocation. Le vieux comédien voulut d'abord se raidir contre la mauvaise fortune. La troupe qu'il dirigeait et que les Beauval venaient de quitter avait été autorisée à se rendre à Dijon au carnaval de 1670 et n'avait pu s'y trouver à l'époque fixée. La Delisle, femme du décorateur de cette troupe, pria MM. de la Mairie, dans une requête du 2 mars 1670, de vouloir bien lui concéder le privilège de représenter l'été prochain à l'exclusion de toute autre compagnie. Dans cette requête, la Delisle faisait de pompeux éloges des acteurs dont elle se disait la mandataire et auxquels elle donnait le titre de *comédiens du roi*. Aussi obtint-elle d'abord ce qu'elle demandait ; mais Deschamps et consorts, précédemment autorisés à représenter à Dijon après la Saint-Jean, ne se tinrent pas pour battus et répliquèrent aussitôt en exposant à la chambre de ville, que les prétentions de la Delisle n'étaient aucunement fondées, cette femme n'étant « advouée que de son mari, » et la troupe de Filandre étant presque entièrement dissoute depuis le départ des époux Beauval. Les comédiens du duc de Savoie terminèrent leur requête en offrant de venir dans la capitale de la Bourgogne incontinent après Pâques, proposition qui fut acceptée, et la permission d'abord

accordée à leurs concurrents « révoquée » par la chambre de ville.

Ainsi plus de six mois avant la lettre royale du 31 juillet 1670 qui les appela chez Molière, les Beauval n'étaient plus attachés à Filandre et faisaient partie des acteurs du duc de Savoie. Il est probable dès lors que lorsque Baron fut mandé de Dijon, vers Pâques, il était comédien de la même troupe (1).

Qu'était-ce que la troupe du duc de Savoie, qui se trouvait à Mâcon au 1^{er} août 1670, et son directeur Jean Deschamps? Chappuzeau parle avec éloge de cette troupe du duc de Savoie, Charles-Emmanuel, qui jouait tous les hivers à Turin, et repassait les Alpes l'été pour venir jouer en France. Il dit qu'en 1673, les acteurs qui la composaient étaient de Beauchamp, de Châteauvert, Guérin, Provost, de Rochemore, de Rosange, de Valois, et les demoiselles de Lan, Mignot, de Rosange et de Valois (2).

Chappuzeau ne s'est-il pas trompé en citant Beauchamp au lieu et place de Deschamps? Il y a bien un acteur de l'époque qui porte le nom de Jean Uscet, sieur de Beauchamp.

(1) Je ne dis pas il est certain, à cause du peu de temps que les Beauval paraissent avoir passé avec Deschamps. — Je regrette de ne rien savoir sur l'histoire du théâtre à Mâcon. *L'inventaire des archives municipales*, par M. Michon, ne mentionne au commencement de la deuxième portion du XVII^e siècle, que la naissance d'une fille de Simoni, comédien du roi.

(2) *Théâtre françois*, p. 110. Guérin est sans doute l'acteur qui épousa la veuve de Molière. M^{lle} de Lan appartient à une famille de comédiens qu'on retrouve dans bien des troupes du temps. Le nom de Mignot est également connu, à la différence de ceux des autres comédiens de la troupe du duc de Savoie. En 1681, on rencontre celui de *Prépost*, dans la troupe de Molière, en qualité de figurant. (Voir Hillemacher, *Galerie de la troupe de Molière*.) Est-ce le même que le Provost cité par Chappuzeau? En 1684, une demoiselle Provost était préposée depuis vingt ans à la recette de la Comédie française. Un acteur de campagne, du nom de Provost, débuta, mais ne fut pas reçu, le 9 mars 1693 (Parfait, t. XIII, p. 437). Rochemore entra au Théâtre français en avril 1685, dit La Grange, à la place de Poisson.

Molière et *Mademoiselle Beauval* tinrent même sur les fonts de Saint-Sauveur à Paris, le 11 février 1673, une fille de cet acteur et de sa femme Claudine Mallet. Malheureusement on a bien peu de renseignements sur son compte. On voit figurer parfois dans la troupe de Molière le danseur et chanteur Beauchamp ; on parle aussi d'une bonne actrice de Paris, *Petit* de Beauchamp, dite la Bellebrune, grand'mère maternelle de du Bocage, dit M^{lle} Poisson dans ses articles du *Mercur*e de 1740, page 845, et qui mourut dans la troupe du duc de Brunswick-de la branche de Zell (1).

Toujours est-il que, soit que Chappuzeau ait commis une confusion, soit que Beauchamp ait abandonné la troupe du duc de Savoie pour venir à Paris où on trouve, en 1673, un comédien de ce nom, chose curieuse, à côté de la Beauval, soit qu'il ne l'ait dirigée que postérieurement, c'est Jean Deschamps que les registres de ville de Dijon nous indiquent comme chef de cette troupe en 1670. L'année qui suivit son conflit théâtral avec Filandre, c'est encore lui qui dirige la troupe du duc de Savoie venant représenter à Dijon pendant la tenue des États.

La troupe du duc de Savoie revint encore souvent dans la capitale de la Bourgogne ; on l'y retrouve, je ne dirai pas tous les ans, mais à des intervalles néanmoins peu éloignés, jusqu'à 1678 (2). Elle joue des pièces à machines, des pièces toutes nouvelles, *Iphigénie*, *Phèdre*, *Hippolyte*, *Jephthé*, et *Adonis*, en 1677. Mais quand on rencontre de nouveau Deschamps à Dijon en 1687, il figure cette fois comme directeur d'une troupe de comédiens du roi.

Qu'était-ce donc que ce Jean Deschamps, qui, nouveau Protée, semble avoir subi plus d'une transformation dans sa carrière théâtrale ? C'était probablement le même que Jean

(1) Vers 1690 seulement, on trouve à Dijon une troupe de comédiens dirigée par un sieur de Beauchamp.

(2) A partir de cette date, je ne la trouve signalée à Dijon que dix ans plus tard, en 1688.

Deschamps, sieur de Villiers, plus connu sous ce dernier nom, né en 1648, et fils de Claude Deschamps, sieur de Villiers, le célèbre acteur de l'hôtel de Bourgogne, bien connu des curieux ne fût-ce que par l'*Impromptu de Versailles* et par la *Vengeance des marquis*. On retrouve Jean de Villiers dans les parages que devait exploiter la troupe du duc de Savoie, à Grenoble (1), où il épousa Catherine Raisin; à Lyon, où le 6 janvier 1674, sa femme le rendait père d'une fille qui reçut le nom de Catherine-Marie. Toutefois on eût été plus disposé tout d'abord à le considérer comme acteur de la troupe des Dauphins, c'est-à-dire des Raisin; mais le peu de solidité des troupes de comédiens, et les fréquents changements qu'elles subissaient permettent de se rendre compte comment il a pu passer de l'une à l'autre (2). Plus tard il se transporta à Rouen avec les siens, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, et entra à la Comédie française en 1679 avec Raisin le cadet et sa femme Françoise Longchamps. Pour se rendre à Paris, « il avait quitté, dit-il lors de la réunion de 1680, un établissement considérable à Rouen, où il avait tout son bien (3). » C'était sans doute le théâtre enfantin, la troupe d'enfants, dite du Dauphin, que sa femme la Villiers-Raisin, fidèle aux traditions de famille, continua un instant à diriger dans cette ville, puis à Paris. Malgré ses plaintes de 1680, il passait pour un des riches comédiens de son temps. Dans le curieux *Voyage à Guibray*, dont je parlerai longuement à l'appendice, le comédien Floridor vante les gros profits qu'on peut faire dans la vie des comédiens de campagne « et que tout nouvellement y avaient fait Deschamps,

(1) Quelque temps avant, on voit à Grenoble le comédien bibliophile Rosimond, qui, en 1668, y fit représenter et imprimer le *Duel fantasque*. On sait ou on ne sait pas que le Catalogue de la bibliothèque de Rosimond se trouve à Saint-Petersbourg.

2) En 1672, du 29 avril au 11 août, un de Villiers figure aussi comme gagiste chez Molière. Ne serait-ce pas le départ des Beauval et de Baron qui aurait fait abandonner à Deschamps la troupe du duc de Savoie

(3) Voir M. Bonassies, *La Comédie française*, p. 58.

Guérin, le Baron, Rozimont et la Champmeslé (1). » C'était en 1704, que paraissait le *Voyage à Guibray* ; Jean Deschamps était mort en 1701.

Il était bien jeune encore en 1670, il n'avait que vingt-deux ans alors, quand les Beauval s'étaient associés à sa fortune, après avoir quitté le vieux Filandre, et quand il comptait aussi sans doute, dans sa troupe, le beau Baron encore plus jeune que lui.

Que devint Filandre, après l'abandon des Beauval, qui laissait sa troupe *presque entièrement dissoute*, après la vente de sa garde-robe théâtrale à Baron ?

Se retira-t-il enfin du théâtre, pour toujours, ou pour ne plus y faire que de rares apparitions ? C'est plus que probable. La qualité d'officier, c'est-à-dire de comédien de M. le Prince, qu'il prend en 1683, en se trouvant au milieu de ses anciens camarades, ne vise certainement que son passé, et n'a nullement trait à sa profession actuelle. Il serait possible néanmoins que, comme plus d'un de ses confrères, comme plus d'un acteur de notre temps, le vieux comédien n'eût pu s'arracher à cette vie factice du théâtre, qui était devenue pour lui la vie réelle et qu'en vendant une partie de sa garde-robe à Baron il n'eût pas dit pour cela un dernier adieu à la scène.

Pour arriver à la certitude sur ce point, au lieu de simples probabilités, il faudrait connaître les noms des comédiens composant après 1670 la troupe de M. le Prince, et on est réduit à quelques mentions bien sèches constatant leur séjour à Dijon.

On voit, il est vrai, des troupes de comédiens dans cette ville ne portant aucune qualification spéciale, ou celle très-vague de « comédiens du roi, » que la troupe de Filandre prenait elle-même en 1670.

Après le départ de Deschamps de Dijon, en 1670, le 11 décembre, la Mairie accorde l'autorisation de jouer pendant un

(1) Voir le *Voyage à Guibray*, 1704, in-12, p. 20.

mois aux sieurs de Richemond, Longueuil, Duperche, « comédiens du roi. » Était-ce ceux en faveur desquels avait intercédé au mois de mars la requête de la Delisle ? Il n'est pas facile de le savoir, la délibération de ce jour ne parlant nullement de Filandre (1).

A l'entrée du duc d'Enghien en 1671 à Dijon, permission de donner des représentations, pendant le séjour de M. le Duc en cette ville, fut accordée aux comédiens de Son Altesse Sérénissime M^{re} le Prince, à charge de verser 60 livres pour les pauvres et de ne jouer ni pièces, ni farces scandaleuses.

En 1674, la Chambre de ville accorde aux comédiens de M. le Prince gouverneur la permission de représenter, à condition de ne prendre que 10 sous pour les pièces anciennes et sans machines, et 20 sous pour les autres.

Ils étaient sans doute encore à Dijon pendant l'été de cette année, car on voit une délibération du 3 juillet 1674 autoriser les comédiens de M. le duc d'Enghien (probablement les mêmes que ceux de son père) à dresser leur théâtre dans le lieu le moins incommode au public qu'il se pourra, à charge de ne faire payer que 15 ou 20 sous, selon les pièces, et d'indiquer le prix sur les affiches placardées en ville (2).

On ne retrouve les comédiens de Son Altesse Sérénissime

(1) Ce n'est pas la première fois que le nom de Richemond se montre sur le théâtre de Dijon. A deux reprises différentes, en 1663 et 1664, on voit l'autorisation de jouer accordée aux comédiens du roi, dont le directeur est Hugues Poillebois, sieur de Richemont, à la troupe dirigée par le sieur de Richemont. C'était un rival de Filandre à cette époque. Quant à Longueuil et à Duperche, nous les retrouverons à Dijon ou plutôt à Lyon, en 1689.

(2) Ces comédiens sont-ils les mêmes que ceux de Son Altesse Sérénissime M^{re} le Duc, qui représentèrent à Lille la tragédie d'*Hippolite*, de Bidard, dédiée au maréchal d'Humières, en 1673 ? — Dijon continue, à cette époque, 1670-1681, à regorger de comédiens, comédiens de la reine, comédiens du Dauphin, comédiens du duc de Savoie, comédiens du roi dirigés par le sieur de Longueval, comédiens de la Dauphine. Les comédiens du roi présentent une requête signée par *Champmeslé* lui-même, afin d'obtenir de représenter à Dijon en 1676. La ville refuse à cause de l'état actuel des affaires et du mauvais temps qui « font que l'on a plus

M. le Prince, à Dijon, qu'en 1679, après une absence de quatre ans, au tripot de la Poissonnerie. Quel avait été tout d'abord, et avant cette date, leur chef, après la retraite de Montchaingre ?

Ce fut sans doute Henri Pitel, sieur de Longchamp, élevé du rang de simple acteur à celui de directeur de troupe.

Vers 1676 ou 77, on dit qu'il passa en Angleterre avec sa fille Françoise, devenue plus tard la célèbre M^{lle} Raisin (et sans doute aussi avec sa femme et sa fille aînée Anne, mariée à son camarade Durieu). La troupe qu'il dirigeait brilla beaucoup à la cour de Charles II, qui aimait les plaisirs du théâtre et les jolies comédiennes. Après y avoir passé quinze à dix-huit mois, ils revinrent en France et jouèrent pendant quelque temps à Rouen, où Françoise Pitel (Fanchon Longchamp, comme on l'appelait) épousa le fameux comédien Raisin le cadet, qu'elle avait dû déjà rencontrer en Bourgogne et à Lyon. En 1679, elle entra à l'hôtel de Bourgogne avec son mari et son beau-frère, Jean Deschamps de Villiers, dont j'ai parlé.

Le séjour de Henri Longchamp et de sa famille à Rouen dut même être assez long, à en croire les différents historiens du

besoin de prières que de divertissements. » Les opérateurs ou montreurs de curiosités pullulent. On voit, tour à tour, les marionnettes italiennes montrées par Gérard, natif de Picardie ; le danseur Rémond, montreur de curiosités, joueur des menus plaisirs du roi ; le fameux Maurice Goudebecq, sauteur du roi et sa troupe ; Pierre Dupillier de Belletour (ou Bellecour, dit Dupillé), opérateur du roi, du duc de Savoie et de M^{sr} l'archevêque de Lyon, seul distributeur d'orviétan, dans les provinces de Languedoc, Dauphiné et Lyonnais, qui monte un théâtre pour sa troupe et pour vendre son orviétan, place Saint-Jean ; le sieur Jeandamo, danseur et voltigeur de corde du roi, venant de Maëstricht, et sa troupe ; les frères Desvaux, anglais, qui montrent la famille des *Mandragones*, avalent des charbons ardents et de l'eau bouillante ; l'opérateur Larmurier, de Plaisance ; les célèbres marionnettes de Jean Datelin, dit *Brioché*, joueur des menus plaisirs du roi, de M^{sr} le Dauphin et des enfants de France ; Jacques Orgères, montreur de marionnettes anglaises et grand buveur d'eau, sans parler des phénomènes et des géantes, etc.

théâtre. De Mouhy (*Abrégé de l'histoire du théâtre*, II, 424) l'appelle, lui et sa femme, comédiens de Rouen. Hillemacher, qui reproduit ses traits d'après un portrait à l'aquarelle, le dit directeur d'une troupe exploitant Rouen et le Lyonnais (1). Soleirol, toujours plein d'erreurs, et qui en fait bien à tort aussi un comédien de la troupe de Molière, prétend qu'il avait été peu goûté à Lyon, à cause de son âge peu avancé, et qu'il fut ensuite directeur à Rouen (2).

La troupe qu'il y avait dirigée était, on l'a vu, celle des comédiens de M. le Prince, fixée alors bien loin de la capitale de la Bourgogne.

Au mois d'avril de cette année 1679, de Visé écrivait dans le *Mercur Galant* (p. 363, 364) : « La troupe du roy a fait paraître trois nouveaux acteurs qui ont eu de grands applaudissemens. Vous n'en serez point surpris quand vous scaurez qu'ils étaient dans la troupe de M. le Prince, qui, après les deux qui jouent à Paris, est la meilleure qui soit en France. » C'était Raisin, sa femme et de Villiers. Les camarades de Montchaingre avaient maintenu leur ancienne réputation, et, chose curieuse, Jean Deschamps était devenu, lui aussi, comédien de M. le Prince.

Les frères Parfait ont cru, bien à tort, que ces lignes du *Mercur* se rapportaient à la troupe de M^{re} le Dauphin, c'est-à-dire à celle qui, en 1664, s'était placée sous le jeune patronage de son nom. On sait que la troupe des Raisin, formée d'abord à cette date d'une troupe d'enfants pour les amusements du Dauphin, devenue ensuite troupe foraine, puis troupe de campagne, avait vu grandir les jeunes *Ragotins*, qui la composaient tout d'abord.

(1) C'est bien à tort que M. Hillemacher a donné une place à Longchamp dans sa *Galerie de la troupe de Molière*. Si Longchamp, ce qui reste douteux, joua par instants à la Comédie française, ce ne fut qu'après 1680, c'est-à-dire bien longtemps après la mort de Molière. Il était, dit-on, fin et spirituel dans les *Crispins*.

(2) Soleirol, *Molière et sa troupe*, p. 103. Il cite dix-sept portraits ou costumes d'Henri Longchamp !

Elle avait couru la province, composée qu'elle était des deux frères Raisin, de leur mère, de leur sœur Catherine, mariée plus tard au comédien de Villiers. On voit les comédiens ordinaires de M^{se} le Dauphin représenter à Dijon, bien peu de temps après leur départ de Paris, 1664-1665. On les retrouve même les années suivantes jusqu'à 1668 dans cette ville, où la réunion des États provinciaux, à la veille de la conquête de la Franche-Comté, fut l'occasion de fêtes splendides données par M. le Prince, et amena un grand concours de comédiens. Après un répit de quelques années, on les revoit encore à Dijon de 1672 à 1673. Les comédiens de M^{se} le Dauphin ayant présenté à la Chambre une requête signée par les sieurs Raisin, Moller (Molier la célèbre danseur musicien) et autres, on leur permit de construire leur théâtre à condition de soumettre préalablement au maire la liste de leurs pièces, de verser 60 livres pour les pauvres, de ne prendre que 18 sous par personne, si ce n'est lorsqu'ils représenteraient le *Bourgeois Gentilhomme*. Ils étaient alors autorisés à prendre 20 sous.

Vers la même époque, leur troupe paraît à Lyon. Elle y représentait au mois de novembre 1673. Chappuzeau (liv. III, p. 160) a bien soin de signaler alors dans cette ville la présence de la troupe des Dauphins, qui, dit-il, « savent conserver l'estime générale qu'ils ont acquise, et sont toujours suivis, » tandis qu'une autre bande de comédiens languissait à côté d'eux. En 1674 elle est encore à Lyon, où Catherine Raisin devient mère le 6 janvier.

Plus tard, on la rencontre à Rouen, où ses principaux acteurs s'abouchent avec Henri Pitel-Longchamp, qu'ils avaient sans doute déjà rencontré à Dijon. Raisin cadet épousa alors, ainsi que je l'ai dit, la plus jeune des filles de ce comédien ; il entra sans doute dans la troupe de son beau-père avec les autres membres de sa famille, ou, si l'on veut, les deux bandes de comédiens n'en firent plus qu'une.

Ainsi s'explique comment on trouve qualifiés tous deux, à Paris, du titre d'*officiers de M. le Prince*, Henri Pitel de Longchamp, au mariage de sa nièce Louise, le 18 janvier 1683, et Jacques Raisin, Raisin l'aîné, le 21 août 1683 (toujours cette même année), au baptême d'un de ses neveux. Jacques Raisin devait bientôt troquer ce titre contre celui d'officier du roi, car il entra le 24 mars 1684 à la Comédie française, lors de la retraite d'Hauteroche. Si Raisin cadet et sa femme, qui fut une des plus belles et des plus fameuses actrices de son temps, et que sa longue liaison avec le grand Dauphin a rendue célèbre à un autre titre, ne paraissent pas à Paris avec la qualité d'*officiers de M. le Prince*, c'est précisément que dès leur arrivée dans cette ville, dès 1679, ils étaient entrés à l'hôtel de Bourgogne. Ils n'en eurent pas moins pour cela des relations avec l'hôtel de Condé, car on voit, le 12 novembre 1680, Louis de Bourbon, le grand Condé, et Anne de Bavière, duchesse d'Enghien, sa belle-fille, tenir (par procureurs) sur les fonts de baptême de la paroisse Saint-Sulpice un de leurs premiers enfants, Anne-Louise.

C'était évidemment Henri Pitel de Longchamp et leur commune qualité d'anciens comédiens de M. le Prince qui étaient cause de cette protection, se traduisant en parrainage. On voit même la famille de M. le Prince honorer de ses bons offices l'autre gendre de Henri Pitel, l'acteur Michel Durieu, ancien comédien de la troupe de M. le Prince, mort en 1701, buis-sier du cabinet du prince de Condé, et qui, moins heureux que sa femme, n'avait pas eu de succès à la Comédie française, où l'influence de M^{lle} Raisin les avait fait entrer.

Quant à Henri Longchamp, le chevalier Mouhy dit qu'il fut à Paris receveur des billets du parterre à la Comédie française (1). Sa femme, Anne Legrand, M^{lle} de Longchamp,

(1) Voir de Mouhy, *Abrégé*, t. II, p. 424. En 1682, Longchamp porte aussi le titre d'employé dans les fermes de Sa Majesté. (Voir Jal.)

qu'on a confondue souvent avec sa fille, M^{lle} Durieu, devint *souffleuse* au même théâtre. Ce fut leur hôtel des Invalides.

M^{lle} de Longchamp mit elle-même la main à une pièce de théâtre. Elle composa *Titapouf* (*Titapapouf*), ou *Le Voleur*, petite comédie en un acte et en prose, qui fut donnée le 4 novembre 1687, et n'eut que trois représentations. Aussi cette pièce ne lui rapporta-t-elle que 27 livres seulement « pour *part d'autrice*, » dit le registre de la Comédie (1).

Voilà les seuls comédiens de M. le Prince contemporains de Filandre dont je connaisse les noms. Les acteurs qu'on trouve à ses côtés et à ceux d'Henri Pitel-Lonchamp assistant au mariage de 1683, ou qu'on voit en relations de camaraderie avec les Beauval, peuvent jusqu'à un certain point être présumés avoir passé par cette troupe ou avoir eu des rapports avec ses directeurs. Je rappellerai donc les noms de Brécourt, qui précisément, on l'a vu, fut un élève de Filandre; celui de son neveu François du Mouriez du Périer, qu'il faut distinguer de l'auteur qui mit ses vers en tête du *Festin de Pierre* de Dorimon joué et imprimé à Lyon à la fin de 1658; enfin ceux de Nicolas Desmares, frère de la Champmeslé (2) et d'André Hubert, célèbre comédien du Marais et de la troupe de Molière.

A cette date de 1683, l'ancienne troupe de Filandre toute disloquée, presque complètement renouvelée, ne faisait guère que se survivre à elle-même. Les beaux jours des comédiens de M. le Prince étaient passés.

Je donnerai cependant encore quelques renseignements sur leurs représentations en Bourgogne jusqu'en 1700, pour compléter leur histoire pendant le xvii^e siècle.

En 1678, permission de jouer au jeu de paume de la Pois-

(1) Voir de Mouhy, t. II, p. 424, les frères Parfait, t. XIII, p. 58, et M. Despois, *Le Théâtre français sous Louis XIV*, p. 151.

(2) On a malheureusement peu de renseignements sur son compte et sur son homonyme, l'auteur de *Merlin Dragon*, qui fut officier de M. le Prince. Sont-ils bien deux personnages différents ?

aonnerie à Dijon est accordée aux comédiens de Son Altesse Sérénissime M. le Prince. On voit MM. de la Chambre se réserver le premier rang des places sans payer. C'est l'avènement de la loge municipale de nos jours. L'acteur qui dirige alors cette troupe est le sieur de Châteauneuf, dont j'ai déjà parlé assez longuement. Il n'est plus question ni de Monchaingre ni de Longchamp.

En 1680, nouvelle autorisation. Après cette date, on est dix ans environ sans revoir à Dijon la troupe des comédiens de M. le Prince. N'existait-elle plus, ou n'était-elle pas allée, suivant une ancienne coutume, chercher fortune à Lyon ? On pourrait croire qu'elle avait pris ce parti, quand on voit au mois de novembre 1689 les comédiens de M. le Prince ne pas vouloir quitter Lyon pour se rendre en Bourgogne, ainsi qu'ils s'y étaient engagés. Était-ce la même troupe qui, en janvier 1689, avait obtenu l'autorisation de représenter à Dijon ? Cette dernière était composée des sieurs Raincy, Dufresne, de Floridor, Perche et Longueil qui avaient précédemment écrit à la veuve Febvre, maitresse du tripot de la Poissonnerie, une lettre datée de Lyon, ce qui donne lieu de croire que ces acteurs faisaient partie de la troupe de M^{re} le Prince, établie à la fin de l'année dans la seconde ville de France (1).

En 1691, elle joue de nouveau dans la capitale de la Bourgogne, toujours dans le même tripot. On connaît presque toutes les principales pièces de son répertoire. Il est dit en effet qu'elle ne devra prendre que 15 sous aux représentations de pièces ordinaires, 30 à celles d'*Amphitryon* et d'*Orphée aux enfers*, 20 pour le *Malade imaginaire*, le *Bourgeois gentilhomme*, le *Festin de Pierre*, *M. de Pourceaugnac*, les *Coups d'Amour et de Fortune*, le *Grondeur* (de Brueys), le *Secret révélé* (de Palaprat), la *Folle Enchère* et

(1) A la fin de 1670, on a déjà vu, à Dijon, Duperche et Longueil. Dans le *Voyage à Guibray*, de 1704, que nous ferons bientôt connaître, on rencontre le comédien de campagne Floridor.

l'Âté des coquettes (de Dancourt), *le Veau perdu* (de La Fontaine et Champmeslé), *Marie Stuart*, *Brutus* et *Tiridate*. En 1694, 1698, c'est-à-dire jusqu'à la veille de la fin du siècle, on revoit encore à Dijon les comédiens de M. le Prince (1).

Je m'arrête : à d'autres de grossir cette gerbe de renseignements que j'ai laborieusement rassemblés sur les comédiens de M. le Prince, ainsi que sur la vie de théâtre de Monchaingre, qui m'a conduit à m'étendre sur la troupe d'acteurs restée inconnue jusqu'à ce jour, dont il fut le directeur et le chef. A d'autres d'apporter leur contingent de découvertes, relatives à ce que j'appellerai le premier tome de la vie de Monchaingre, resté encore plus dans l'ombre que le second.

C'est peu de documents sur cet acteur. Faut-il cependant s'en étonner ? C'est le sort des comédiens de disparaître du souvenir de tous les contemporains dès le lendemain de leur mort. Pendant leur vie, ils jouissent de l'ivresse du succès et des applaudissements de la foule ; mais leur réputation est

(1) De 1680 à la fin du siècle, Dijon continue à être visité par les comédiens et les saltimbanques de toute espèce. La troupe royale y vient représenter pendant les États, pendant le séjour du roi, et presque régulièrement, à vrai dire. En 1686, elle est dirigée par le sieur Bonneval (qui fit partie de la troupe de Brunswick en 1673) ; plus tard, par Deschamps. On rencontre les comédiens de M^{re} le Dauphin, du duc de Savoie, du sieur de Beauchamp. Vers 1690, la troupe des comédiens du roi est dirigée par le sieur Bocage, sans doute l'acteur Antoine Chantrelle du Bocage, entré plus tard à la Comédie française. Enfin, on voit à Dijon les comédiens de la ville de Lyon. Au commencement du XVIII^e siècle, permission de jouer l'opéra à la Poissonnerie est accordée aux acteurs de l'Académie de musique de Lyon. On sait que cette Académie de musique avait été établie à la fin de 1687 et avait débuté par la représentation du *Phadon*, de Quinault. Les opérateurs Belletour, Lescot, César Deschamp, Depolony, Demonty, la plupart se disant natifs de Venise, affluent ainsi que les montreurs de phénomènes, sauteurs et danseurs. Je me contenterai de citer les danseurs anglais et hollandais de la troupe d'Honoré et Nevelon, les sauteurs de Couille de Rome, l'automate parlant de Pierre Cadet de Beaupré, ingénieur et machiniste du roi pour les comédies, etc.

toute viagère. Ils ne laissent guère après eux qu'un nom pour héritage. L'auteur au contraire, dont ils ont interprété les œuvres, attend pendant de longues années la gloire et le sourire de la fortune qui, souvent, hélas ! ne lui viennent qu'après sa mort. Aussi cette gloire posthume n'a-t-elle pas la même fragilité. Comme le marbre des statues, elle défie les ravages du temps et survit à travers les siècles. Musset l'a dit dans ses belles stances à la Malibran :

« O Maria Felicia ! le peintre et le poète
Laissent en expirant d'immortels héritiers ;
Jamais l'affreuse mort ne les prend tout entiers. »

Comme tous ses pareils, Monchaingre n'a laissé après lui que son nom, enveloppé même dans une brume légendaire, d'où il m'a fallu le faire sortir pour reconstituer son individualité. En sait-on bien davantage, Molière à part, de la plupart des grands comédiens du XVII^e siècle ? En sait-on beaucoup plus des pérégrinations de Molière lui-même à travers la France ?

CHAPITRE V.

Monchaingre dans la vie privée. — Jean-Baptiste, sieur de Monchaingre, dit Filandre, écuyer, seigneur de la Brosse, en Anjou. — Les révélations des registres paroissiaux de Brissac. — M^{lle} Angélique Meunier. — Filandre et sa femme sont le *Léandre* et l'*Angélique* du *Roman comique*. — Traits de ressemblance ; leur âge. — Les comédiens gentilshommes. Filandre gentilhomme campagnard. — Sa vie en partie double. — Protection des Brissac. — Filandre, concierge du château de Brissac. — Filandre, officier de M. le Prince en 1683. Est-il encore alors comédien ou simplement officier de M. le Prince dans sa baronnie de Trèves ? — Mort de Filandre et d'Angélique. — Angélique enterrée dans l'église de Brissac. — Comédiens inhumés dans les églises. — Portrait d'Angélique. — Le mari de la Caverne. — Monchaingre et la troisième partie du *Roman comique*. — Origine du nom de Filandre. —

Incertitudes sur Destin et M^{lle} de l'Etoile. — La Rancune. Son portrait. — Le poète comédien Roquebrune. — Ses sosies probables, le poète Nicolas Desfontaines, etc. — Invitation à une enquête provinciale sur la troupe de Filandre.

Voilà tout ce que j'avais pu apprendre et découvrir de la carrière de Jean-Baptiste Monchaingre, sans y rien trouver qui vint à l'appui des quelques mots de Chappuzeau qui pouvaient permettre d'y voir un acteur de la troupe du *Roman comique*, quand je lus dans le *Dictionnaire de Maine-et-Loire* qu'un Jean-Baptiste *Mouchaingre* (c'est ainsi que l'appelle M. Port) avait acheté et possédait en 1671, en Anjou, la terre de la Brosse, commune de Quincé, autrefois paroisse de Charcé, canton de Thouarcé, non loin du château et de la ville de Brissac (1). Ce fut là une piquante révélation qui me mit l'esprit en éveil. Jean-Baptiste Monchaingre avait donc habité l'Anjou, à la porte du Maine. Il y avait, dès lors, une probabilité de plus pour qu'il eût été question de lui dans le *Roman comique*, dont la troupe exploitait les bords de la Loire. Il y avait à Brissac et dans les environs, chance de rencontrer des documents sur son compte, et sur sa femme M^{lle} Moinier, dont le Catalogue Fossé d'Arcosses n'avait pas donné le prénom. Je m'enquis de renseignements auprès du savant archiviste de Maine-et-Loire dont l'amicale courtoisie m'avait obligé déjà plus d'une fois, et M. Port voulut bien me confier les notes qu'il avait recueillies dans les registres des paroisses de l'Anjou sur ce personnage, resté pour lui inconnu.

Voici ce que j'y lus : « Le septième jour de may 1664 a été ensépulture à l'église Saint-Vincent à Brissac, Louis fils de Jean-Baptiste de Moncheingre, escuyer, sieur de la Brosse, et de demoiselle Angélique Moulmier, *comédiens*, qui ayant acquis la Brosse s'habituerent en cette ville (2). »

(1) Voir *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, V^e Brosse.

(2) Registre des décès de la mairie de Brissac. — M. Port croit toujours que le véritable nom est *Mouchaingre* et non Monchaingre. La signature du personnage qui se trouve répétée trois et quatre fois au moins dans

Ces quelques lignes étaient tout simplement pour moi une mine d'or. Dès lors je pus vraiment dire : *facta est lux*. Je tenais en effet un comédien gentilhomme, tout jeune encore à l'époque des origines du *Roman comique*, un comédien qui était venu se délasser de sa carrière théâtrale, se reposer sur la belle terre angevine, non loin sans doute du sol natal, un comédien dont la femme s'appelait *Mademoiselle Angélique*, un comédien dont le nom de théâtre était Filandre ; c'était presque le nom qu'avait écrit Scarron dans son *Roman* (la ressemblance est tout à fait transparente). Je tenais en un mot le *Léandre* de la fameuse troupe comique.

N'est-ce pas là, en effet, le *Léandre* de Scarron, gentilhomme d'une maison assez connue dans la province, qui abandonne le collège de La Flèche pour suivre les pas de la comédienne *Angélique* dont les beaux yeux l'ont ébloui et dont il est tellement amoureux, qu'il ne peut plus faire autre chose que l'aimer ? N'est-ce pas là le jeune écolier qui s'est fait comédien par amour, comme Molière, et comme l'ont encore fait bien des collégiens de naguère pour s'attacher aux pas de la Déjazet ? N'est-ce pas là Léandre, qui à Durtal s'est transformé en valet de Destin, en valet de comédie, et qui, en bien peu de temps, a déjà appris à faire bonne figure sur la scène ? Il prétendait à devenir comédien, faisait assez bien, dit Scarron, entendait assez ce qu'il disait, était de fort bonne mine et avait de l'esprit. Ce qui lui en donnait encore davantage, c'est qu'il brûlait d'épouser sa chère Angélique, si bien que la Caverne finit par approuver la passion des deux amoureux, séduite par le mérite, la conduite et l'amour du jeune gentilhomme, après s'être opposée tout d'abord, en mère sage, à laisser s'aventurer dans cette intrigue une jeunesse de seize ans.

les registres paroissiaux de Brissac, est, dit-il, d'une écriture bien nette, large, ferme, qui ne laisse pas le doute. L'autre forme, généralement adoptée, me semble cependant pouvoir revendiquer en sa faveur la tradition orale.

L'âge de Monchaingre et de sa femme, je veux dire l'âge de Filandre et d'Angélique, cadre bien avec celui que le *Roman* donne ou suppose à Léandre et à la fille de la Caverne. Je connais en effet l'âge des deux époux indiqué dans leurs actes de décès :

« Le 25 avril, Hilaire-Baptiste de Moncheingre, dit Filandre, est inhumé, âgé de soixante-quinze ans, le 25 avril 1691 à Trèves. » — « Le 31 avril 1695 est inhumée dans l'église de Brissac la veuve du sieur de Monchingre, Angélique Lemousnier, âgée de soixante-dix-huit ans environ. »

Hélas ! que nous sommes loin de la saison de la belle jeunesse et de l'heure des premières amours des deux amoureux ! Près de soixante années s'étaient passées depuis que le beau Léandre courait à la poursuite des ravisseurs d'Angélique. Bien des rides sillonnaient sans doute le front des deux époux, qui devaient sourire et voir se réveiller les plus doux souvenirs du printemps de leur vie quand ils lisaient dans le livre de Scarron le récit de leurs aventures, tout comme devaient le faire aussi Roland le Vayer de Boutigny et sa femme, lorsque, au déclin de leur carrière, devenus d'austères jansénistes, ils lisaient dans *Tarsis et Zélie*, le récit de leurs amours écrit par le jeune amoureux lui-même.

En 1636 Filandre a environ vingt ans ; c'est bien l'âge que le *Roman* suppose à Léandre, et que devait avoir un jeune gentilhomme à la veille de sortir du collège. En 1636, sa femme Angélique a dix-sept ans. La Caverne donne seize ans à sa fille, et l'on sait que les mères, les mères d'actrices surtout, ne manquent jamais de rajeunir les filles qu'elles ont à marier. Après tout, la troupe comique pouvait aussi bien se trouver au Mans dès 1634 ; car le chiffre que je viens de mettre en avant est tout simplement une moyenne. Pour que Filandre fût devenu acteur et quasi chef de troupe dès 1638, il lui fallait déjà un certain temps d'apprentissage. Arriver à être alors directeur de comédiens à vingt-deux ans, cela suppose à la fois qu'on a débuté de bonne heure, qu'on est doué de vrais talents,

ou qu'on a avec soi une bonne fée pour marraine. Il est vrai que le jeune écolier, comme Molière à Paris, au collège de Clermont, avait pu commencer son apprentissage sur le théâtre des Jésuites à la Flèche, très-florissant alors, dont j'ai raconté l'histoire ailleurs, et que le *Roman comique* a bien soin de ne pas oublier.

Filandre, on le voit aussi, était un véritable gentilhomme ; on dit le sieur de Monchaingre, écuyer, dans l'acte de décès de son fils. Cette noblesse n'était donc pas seulement une noblesse de chrysocale, comme les oripeaux de théâtre, une noblesse de comédie, comme celle de bien des acteurs qui se faisaient appeler M. de Beauchâteau, M. de Bellombre, M. de Beau-soleil, ou comme celle du célèbre Baron, qui se faisait dénommer parfois écuyer.

Elle était de bon aloi, de même, du reste, que celle de quelques-uns de ses confrères ; car Monchaingre n'est pas le seul gentilhomme d'alors qui soit devenu acteur, puisque, on l'a vu, il y avait en même temps que lui, sur les planches, Floridor, Montfleury, Tristan de Vauzelles, du Croisy, etc. Le fait cependant vaut la peine d'être signalé. Si les gentilshommes devenaient comédiens, c'est qu'à cette époque l'opinion publique ne se montrait pas sévère pour ceux-ci comme elle le fut plus tard, et qu'un comédien estimable pouvait être estimé. L'ordonnance du 18 avril 1644, rendue par Louis XIII à la requête évidente du cardinal de Richelieu leur protecteur, et qui réhabilitait les comédiens honnêtes, ne fut que l'expression judicieuse des sentiments de la société polie du temps. L'arrêt du Conseil d'État de 1668, rendu pour le cas de Floridor, et souvent cité, fait connaître clairement que la qualité de comédien pouvait ne pas déroger.

Après ce qu'ont écrit à ce sujet Chappuzeau et tout dernièrement M. Despois, il est inutile du reste d'insister.

Filandre, gentilhomme quoique acteur, et acteur quoique gentilhomme, s'éprit sans doute en artiste d'une grande

passion pour sa nouvelle profession. Il s'éprit des applaudissements du public, du feu de la rampe, des tirades tragiques, du sceptre et du trône des rois de théâtre; car il n'abandonna pas la scène malgré l'héritage paternel qui dut lui permettre de vivre riche et à son gré. Il y persévéra même longtemps, puis qu'il ne l'abandonna au plus tôt (et même peut-être pas définitivement encore) qu'en l'année 1670, alors qu'il céda sa garde-robe de théâtre à Baron, après être resté comédien environ trente-cinq ans et s'être conduit en galant homme, en gentilhomme qu'il était, ainsi que le prouvent son adoption de Jeanne Olivier-Burguignon, et les bons sentiments qu'il garda envers son ancienne pupille, malgré son incartade de Lyon. Néanmoins, au milieu de ses succès le vieux roi de théâtre avait pensé à revenir sur la terre natale, à se reposer un instant de ses campagnes non loin des bords de la Loire, qui avaient été le théâtre de ses premiers débuts (1).

Si la profession de comédien eût entraîné dès lors la réprobation qui la frappa plus tard, Monchaingre ne se serait pas rapproché de son pays natal et serait allé jouir de sa richesse à l'abri de l'incognito.

Le long exercice de son métier de comédien, indépendamment de l'héritage paternel, l'avait rendu riche (2); il voulut lui aussi, à côté de sa royauté de théâtre, avoir une suzeraineté plus effective. Il acheta à la porte de Brissac la terre seigneuriale de la Brosse qu'il possédait en 1671, et qu'il

(1) Monchaingre n'est pas le seul comédien distingué de ce temps qui ait des liens avec l'Anjou. Sans parler de Zacharie-Jacob Montfleury, on voit dans le *Journal* de La Grange, à propos de la retraite de L'Espy, frère de Jodelet, quittant le théâtre en 1663 : « Le sieur de l'Espy, l'un des acteurs, âgé de plus de soixante ans, s'est retiré auprès d'Angers, à une terre achetée du vivant de son frère Jodelet, nommée Vigray. » — Est-ce Vigré, en Saint-Martin-du-Bois, non loin de Châteaugontier ?

(2) Le curieux *Voyage à Guibray*, qui contient l'histoire de Flandre et d'Alizon, et dont je traiterai à part dans l'*Appendice*, fait du Flandre dont il est question dans ce nouveau *Roman comique*, le plus riche des comédiens de campagne de son temps. (Voir *Voyage à Guibray*, 1704, in-12, p. 80.)

acquies de Pierre Gaisne (1). Cette terre de la Brosse de Tessigné faisait partie de la petite et bien humble paroisse de Charcé, perdue dans un vallon humide, tout au bord de l'étang de Brissac, aujourd'hui desséché. En devenant seigneur, Jean-Baptiste de Monchaingre, écuyer, devenu plus tard l'acteur Filandre, transformé cette fois en sieur de la Brosse, dépoillait pour ainsi dire tout à fait le rôle de comédien. Ce nouveau nom, qui sentait tout à fait le gentilhomme campagnard, sonnait évidemment mieux aux oreilles angevines que son nom de théâtre, tout célèbre qu'il était, et même que son nom paternel un peu compromis par son intrusion dans les coulisses. Il lui permettait dès lors de frayer avec les voisins de sa gentilhommière. Ainsi Tabarin lui-même, Antoine Girard, le célèbre *embabouineur* des badauds du Pont-Neuf, avait été (en même temps que son frère Philippe Girard, Mondor de son nom de guerre) sieur de Fréty et de Coteroye (2).

Après l'achat de la Brosse, Monchaingre et sa femme s'*habituèrent* à Brissac. L'exercice de leur profession leur laissait des loisirs. Pendant le carême, les troupes de campagne chômaient invariablement ; il est probable qu'il en était parfois de même pendant les chaleurs de la canicule. Léandre et Angélique menaient donc la vie en partie double, gentilshommes campagnards en Anjou, comédiens en Bourgogne.

Après avoir vu mourir leur fils à Brissac, en mai 1664, on rencontre dans cette ville, le 5 avril 1670, la femme

(1) M^{lle} Durieu, Anne Pitel de Longchamp, fille et femme de deux camarades de Monchaingre, acheta aussi une terre à la campagne, la Davoisière, près Falaise, où elle se retira et où elle mourut ainsi que sa sœur, M^{lle} Raisin.

(2) Les comédiens devenus seigneurs étaient exposés parfois à d'assez drôles mésaventures de la part des gentilshommes qui relevaient d'eux et même d'autres personnes, telles que ce curé dont parlent les *Anecdotes dramatiques*, t. II, p. 576, disant à son prône : « Mes chers frères, prions Dieu pour la conversion de monsieur un tel, comédien, seigneur de cette paroisse. » — La Brosse, achetée de Pierre Gaisne, appartenait en 1710 à Louis Rogeron.

de Monchaingre, demoiselle Angélique Meunier (*sic signat*), en qualité de marraine de l'enfant posthume d'un chirurgien; c'est l'année même de l'entrée de la Beauval chez Molière et du conflit avec Deschamps.

Un autre attrait, celui d'un durable souvenir de sa vie de comédien, et d'une noble amitié, conviait aussi le vieil acteur à se fixer à Brissac. A Lyon, il avait été remarqué par la femme du gouverneur de la ville, M^{me} Marguerite de Cossé-Brissac, femme du marquis de Villeroy, gouverneur du Lyonnais. La marquise avait aussi gardé le souvenir de sa pupille, puisque le 4 septembre 1672, elle tint sur les fonts, à Paris, une fille de la Beauval avec son frère le duc de Brissac, messire Henry-Albert de Cossé, duc et pair de France (1643-1698). Les Brissac connaissaient de la sorte le comédien gentilhomme, dont ils avaient été à même de remarquer les talents ainsi que l'honnêteté. Ils le prirent à leur service à Brissac, comme il avait été, mais d'une autre façon, à celui des Villeroy à Lyon.

En 1675, le 27 mai, dans un acte de mariage où il signé comme témoin, et l'année suivante dans des actes analogues (28 juillet et 20 septembre 1676), Jean-Baptiste de Moncheingre est dit demeurant au château de Brissac.

Un acte plus explicite de 1680, le dit *concierge* du château de Brissac (1).

Le vieux comédien avait ainsi trouvé pour abriter honorablement sa vieillesse, une généreuse hospitalité dans un des plus magnifiques châteaux de France, qui, dans le premier tiers du siècle, avait été décoré par de nombreux artistes angevins et manceaux et où on déployait un faste vraiment royal.

(1) De 1630 à 1646, le château a pour « concierge » un commissaire de l'artillerie de France, Barbelevée, en 1647 Herbinot. Voir *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, V^o Brissac. — Le peintre manceau Gasselín, qui fut un des artistes du château de Brissac, se maria dans la famille de ce Barbelevée.

Comment retrouve-t-on au commencement de 1683, c'est-à-dire treize ans après la vente de sa garde-robe à Baron, Monchaingre à Paris, qualifié d'officier de M. le Prince ? Continuait-il à mener sa vie de Janus et à être tour à tour, selon les lieux et les saisons, comédien ou gentilhomme ? J'ai peine à le croire.

Monter à soixante-sept ans encore sur les planches du théâtre, faire d'une façon continue le métier d'acteur à cet âge, après avoir goûté, depuis longtemps déjà, les douceurs de la vie de foyer dans la conciergerie de Brissac, ou dans les grandes salles de la Brosse, c'est bien extraordinaire pour être probable, à moins que Monchaingre, comme beaucoup de comédiens qui ne peuvent renoncer aux planches du théâtre, n'eût été pris de la nostalgie de la tragédie, puisque ce n'était pas, comme pour tant d'autres, le besoin qui le forçait à prolonger sa carrière théâtrale. S'il se trouve à Paris en 1683, c'est simplement comme témoin du mariage d'un enfant de sa fille adoptive qu'il y figure. Son titre d'officier de M. le Prince n'implique pas alors, il me semble, l'exercice de la profession de comédien. Ce titre avait été acquis par lui de vieille date ; se retrouvant dans une fête de famille, au milieu d'anciens camarades qui avaient été comme lui comédiens de Condé, il a pris comme eux la qualité d'officier de M. le Prince, de même que ceux qui avaient un instant fait partie de la troupe royale se paraient, le restant de leur vie, du titre d'officier du roi.

Le curieux acte de décès de 1664 le montre bien à la fois sous sa double physionomie de châtelain et de directeur, puisqu'il parle de lui et de sa femme comme de « comédiens qui, ayant acquis la Brosse, s'habituèrent en cette ville. » A cette date, pas plus qu'au commencement de 1670, ils n'avaient renoncé à leur profession, et lui eussent-ils dit adieu qu'ils n'auraient pas eu le temps encore de se refaire une virginité et de faire oublier leur ancien métier. Mais en 1683 la vieillesse était venue, et depuis treize ans leur nom ne se ren-

contre plus, que je sache, parmi ceux des acteurs de ce temps. En 1683, l'année même où il figure à Paris au mois de janvier, on le trouve à Brissac dès le 17 avril (1).

Ce n'est qu'à l'aide de dates plus nombreuses qu'il sera possible d'arriver à la vérité sur ce point. Ce n'est pas d'un seul coup qu'on a débrouillé l'histoire de Molière avant son retour à Paris ; encore est-elle loin d'être bien complète aujourd'hui. Il est cependant presque certain, après la déclaration de 1667 et la vente de 1670, que la qualité d'officier de M. le Prince que prend Monchaingre en 1683, est un titre d'ancienne date et non la preuve de l'exercice continu de la profession de comédien.

Peut-être même répond-elle simplement à une tout autre fonction ? Après un silence de huit années sur les derniers jours de la vie de Monchaingre, on le voit inhumé à Trèves le 23 avril 1691, à l'âge de soixante-quinze ans. Pourquoi vient-il laisser ses cendres à ce joli village des bords de la Loire, peu éloigné de La Flèche et surtout de Saumur où, en 1638, il avait eu des succès si flatteurs pour un jeune comédien de campagne, en compagnie de Floridor ? Avait-il donc quitté le château de Brissac pour s'attacher par un nouveau lien à M. le Prince, à qui appartenait du chef de sa femme la baronnie de Trèves, et devenir ainsi *son officier* à un autre titre que celui de comédien (2) ? Cela ne serait pas impossible.

C'est à Brissac toutefois que mourut sa femme qui lui survécut encore quatre ans. Elle fut inhumée dans l'église de

(1) J'ai remarqué toutefois qu'on ne rencontre pas son nom à Brissac pendant les mois d'hiver. — Si l'on avait vu la troupe des comédiens de M. le Prince, contribuer à ses plaisirs dans un de ces jours de gala où il déployait tant de magnificences, on eût pu croire que Filandre remontait sur le théâtre pendant quelques soirées avec ses anciens amis, comme le fit plus tard Barou dans les appartements de Versailles.

(2) On sait que le duc de Brissac, comme dit Saint-Simon, fut réduit « à n'avoir pas de pain longtemps avant de mourir, sans table, sans équipage, sans cour, sans guerre. » Voir aussi sur ce triste personnage les *Archives de la Bastille* de M. Ravaisson, t. V, p. 482, et t. VI, p. 61. — Cette détresse a pu motiver le changement de condition de Monchaingre.

cette ville, le 31 avril 1695, à l'âge de soixante-dix-huit ans environ (1).

Une comédienne enterrée dans l'église, quand Molière eut grand'peine à obtenir par prière un peu de terre bénite pour reposer dans un cimetière, cela peut étonner ceux qui ne sont pas familiers avec l'histoire de notre ancien théâtre, et ne connaissent pas l'opinion du monde et du clergé à l'égard des comédiens, avant les avanies que leur valurent le *Tartuffe* et le *Festin de Pierre*. Il n'y a cependant là rien d'extraordinaire. Isabelle Andréini, en 1604, eut de solennelles obsèques à Lyon, et son épitaphe disait : *Religiosa, pia... hic resurrectionem exspectat*. La veuve de Tabarin, l'Italienne et ancienne danseuse Vittoria Bianca, avait eu à l'église Saint-Paul, en 1633, un splendide enterrement, auquel avaient assisté vingt-quatre prêtres outre les quatre prêtres porteurs. Gautier Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin comédiens de l'hôtel de Bourgogne, avaient été inhumés en l'église Saint-Sauveur, comme le fut plus tard aussi l'acteur Poisson (2). Madeleine Béjart elle-même, en 1672, avait été enterrée sous les charniers de l'église Saint-Paul, et l'on connaît les fondations pieuses contenues dans son testament. Ragueneau, l'ex-pâtisier devenu comédien-poète, fut inhumé à Lyon, en 1654, en l'église Saint-Michel. On connaît du reste assez par le célèbre chapitre de Chappuzeau sur la conduite des comédiens, ce qu'il dit de la vertu et de la religion des acteurs de son temps. Rien d'étonnant donc à ce que la femme de Filandre, Angélique, qui était une comédienne des anciens jours, du bon vieux temps, eût elle-même cette conduite vertueuse et ces sentiments religieux qui furent aussi le lot de la famille de

(1) Monchaingre et sa femme, au moment de leur mort, étaient presque les plus vieux comédiens de leur temps. Je n'en connais guère de plus vieux, sauf Scaramouche, mort le 7 décembre 1694, à quatre-vingt-six ans « dont les six derniers peu plaisants. » Voir la *Vieillesse de Scaramouche*, par MM. Campardon et Longnon, 1875, 28 p. in-8°.

(2) Jodelet fut inhumé en 1660, à Saint-Germain-l'Auxerrois. L'honnête La Grange fut aussi inhumé dans l'église de sa paroisse, en 1692.

La Grange, de Floridor, de du Croisy, et qu'elle en ait été récompensée par l'abri donné à sa dépouille mortelle sous les dalles de l'église de Brissac (1).

« Elle étoit très-honnête fille, dit Scarron, avoit été bien élevée par sa mère et avoit de l'esprit (2). » Son humeur enjouée et libre l'empêchait d'observer beaucoup de cérémonies, et si elle se débarrassait des galants provinciaux à toute outrance qui l'obsédaient, à l'aide d'un coup de pied dans l'os des jambes, d'un soufflet, d'un coup de dent, ou même d'un grand coup de busc, comme Ragotin en reçut un sur les doigts, elle n'étoit pas pour cela dévergondée; c'étoit pure gaieté de caractère. Chose rare, a-t-on dit, elle étoit ingénue dans la vie privée comme sur le théâtre. Elle et sa mère méritoient d'être aimées autant que comédiennes de France. Aussi voit-on dans le *Roman comique* Destin la confier, après son enlèvement, à la sœur du vieux curé du village où se trouvaient les comédiens, jusqu'à ce qu'on vint la querir du Mans. On a remarqué avant moi qu'on trouvoit dans le *Roman* de Scarron la preuve de l'honnêteté de la vie des comédiens de son temps et des bonnes relations qu'ils avaient avec les membres du clergé, et qu'on ne pouvait plus en dire autant des comédiens de l'époque de *Gil Blas* et du *Diable boiteux*. Il n'est donc pas surprenant qu'Angélique Meunier, après avoir été bien vue pendant sa jeunesse par les curés de village que rencontrait la troupe comique dans ses courses nomades, soit morte et ait été enterrée en chrétienne, alors qu'à l'âge de soixante-dix-huit ans elle devait depuis longtemps être désabusée de l'éclat de la vie de théâtre, qu'elle

(1) Du Croisy, retiré à la campagne, étoit regardé par son curé comme un de ses meilleurs paroissiens. La mort de bien des comédiens, à défaut de leur vie, étoit chrétienne, témoin celle de Bellerose, de la Champmeslé, de la des Oeillets, de Beaubourg. Voir aussi M. Despois, *Le théâtre sous Louis XIV*, liv. IV, ch. 1; *Les comédiens et le clergé*, p. 314, et M. Ed. Thierry, *La Grange et son registre*, p. 73, in-8°.

(2) *Roman comique*, liv. I, ch. VIII et XII.

n'avait embrassée uniquement, du reste, que par suite de sa qualité de fille de comédienne.

Elle était, s'il en fut, de race de comédiens, puisque sa mère, actrice comme elle, était elle-même fille d'un comédien et née à vrai dire comédienne. L'interruption, dans le roman, de l'histoire de la Caverne, laissée si malencontreusement inachèvement par Scarron, comme son *Roman* lui-même, nous empêche malheureusement de connaître l'histoire du père d'Angélique (1). Le nom de Meusnier, Moulmier, Moinier, Lemousnier, qu'elle porte, nous donne cependant le nom de son père. Peut-être trouvera-t-on ce Meunier figurant dans quelque troupe (2) ?

(1) La troisième partie du *Roman comique* contient la fin des aventures de la Caverne; mais tant qu'on n'aura pas deviné le continuateur de Scarron, resté inconnu jusqu'à ce jour, on peut considérer cette troisième partie comme un pur roman, comme une œuvre de pure imagination, n'offrant aucun renseignement biographique.

Dans mes études sur Scarron, j'examine cette question de son continuateur laissée sans solution par M. Fournel dans son édition du *Roman comique*, et j'essaye les différents auteurs possibles de cette suite. On remarquera que, bien que l'œuvre paraisse à Lyon, l'auteur connaît bien le Maine, l'Alençonnais, la route du Mans à Alençon, etc., et l'on se prend à penser que l'impression à Lyon a uniquement pour but de dérouter la recherche du véritable auteur, qui ne devait pas être étranger à ces contrées.

Il n'est pas jusqu'à Monchaingre lui-même qui ne puisse être essayé comme auteur probable. On peut dire que, ne voulant pas laisser inachevé le récit de ses aventures et de celles de sa femme, il a poursuivi lui-même ce récit ou l'a fait poursuivre par un ami, et qu'il l'a publié à Lyon dans l'un de ses passages, chez le libraire Antoine Offray, qui imprimait abondamment alors des œuvres de théâtre. Monchaingre ou l'éditeur n'auraient pas voulu, en tête du livre, mettre un nom de comédien, ce qui explique le silence étonnant gardé sur le nom de l'auteur. On expliquerait très-bien, de la sorte, la publication à Lyon de la troisième partie du *Roman*, allée à la connaissance du pays parcouru par la troupe comique. Seulement, quelques passages ne permettent guère de croire qu'elle ait été écrite par un comédien et surtout par Léandre qui parle avec trop de sans façon du désir qu'il a de la mort de son père.

(2) Ce nom, écorché habituellement encore aujourd'hui dans la langue usuelle et qu'Angélique signe *Meunier*, paraît quelquefois dans le monde théâtral d'alors. En 1672, dans la *Psyché de Molière*, on voit un Mosnier

Il est regrettable de ne pas savoir quel était le nom de famille de la Caverne. Peut-être si on l'eût connu, eût-il été possible de retrouver ses parents dans quelque troupe du Midi, où ils devaient jouer au commencement du siècle, et de savoir dans quel lieu du Périgord était le château où ils avaient représenté *Roger et Bradamante* de Robert Garnier, le château de ce baron de Sigognac, dont Théophile Gautier a emprunté le nom pour en faire le héros de son roman du *Capitaine Fracasse*, pastiche curieux de l'œuvre de Scarron, qui révèle si bien la différence du goût littéraire des deux époques, et débute par la merveilleuse peinture de ce château de la Misère.

Pour aujourd'hui, c'est déjà quelque chose que d'avoir fait connaître le *Léandre* et l'*Angélique* du *Roman comique*, ainsi que le nom que portait la Caverne depuis son mariage. Voilà enfin pénétrée l'ombre qui n'avait laissé deviner jusqu'ici aucun nom des comédiens de la troupe mise en scène par Scarron, troupe qui mérite d'avoir son histoire écrite dans ses détails comme celle de l'*Illustre théâtre*. La troupe des Béjart et celle de Filandre, ne l'oublions pas, sont les seules bandes de comédiens de campagne dont ait parlé Tallemant, qui les met quasi sur le pied d'égalité. Maintenant que l'intérêt de la recherche est justifié, Filandre a des droits légitimes à ce que les curieux entreprennent aussi une enquête sur son compte, afin de suivre ses pérégrinations et de découvrir les acteurs qui ont figuré à ses côtés pendant sa longue carrière dramatique, et surtout lors de ses débuts, à l'époque où il jouait à Saumur en même temps que Floridor, et au Mans devant le jeune abbé Scarron.

parmi les personnes qui chantent sur le théâtre. Soleirol, *Molière et sa troupe*, p. III, à propos des portraits de la troupe de Molière, indique parmi les portraits de comédiens inconnus de l'époque, celui de *M^{lle} Monnier*. Le 16 décembre 1691, une fille de La Grange épousa à Paris François-Louis Musnier, avocat au Parlement, de la paroisse Saint-Jean-en-Grève, plus tard receveur des États de Bretagne.

Ce nom de guerre de Filandre, si commun dans les Bergeries du temps, et que M. Jal trouve assez rare dans la vie réelle, était cependant un prénom porté quelquefois alors, notamment par le père de M^{me} de Beauvais, la fameuse femme de chambre d'Anne d'Autriche, *Catho la Borgnesse*, comme disent les *Mazarinades*, qui en apprit plus long au jeune Louis XIV que son *Pater*. Mais c'est très-probablement au théâtre que l'avait emprunté le jeune Monchaingre. Filandre est le titre d'une des premières pièces de Rotrou, et le nom porté par le héros de cette comédie. On le retrouve en 1619 dans les *Amours de Philandre et de Marisès*, tragi-comédie de Gilbert Giboin, en 1629 dans la *Comédie des comédiens* de du Péchier, en 1631 dans l'*Uranie* de Bridard, tragi-comédie pastorale en cinq actes et en vers, comme dans les *Passions égarées*, tragi-comédie de 1632, de l'avocat Richemont Banchereau, originaire de Saumur, sans parler du *Philandre* de Maynard, et de Philandre, amant de Cleris dans la *Mélite* de Corneille (1). Nul doute que l'apprenti comédien n'ait pris son surnom dans une de ces pièces contemporaines ou voisines de ses débuts. L'écolier de La Flèche était un lettré et devait s'affubler d'un nom moins vulgaire que ceux des Beaulieu, des Bellombre, des Beau-château. Quant à son autre nom de Paphetin, qu'il portait au théâtre de Lyon, j'en ai parlé assez longuement pour n'y plus revenir.

Peut-être trouvera-t-on un jour quelque autographe de Monchaingre, autre que ses signatures sur les registres de Brissac ou sur le billet de Rollet. Isabelle elle-même, devenue une vieille accroupie, n'a-t-elle pas, un soir d'hiver, en lisant le *Roman comique*, annoté de quelques lignes de sa main le récit, embelli sans doute et *romancé* par Scarron, des amours qu'à l'avril de son âge, à la saison des roses de sa jeunesse,

(1) On trouve de même dès 1597 dans l'*Arimène* de Nicolas de Montreux et en 1633, dans la *Comédie des comédiens*, de Gougenot, le nom de Floridor qu'adopta plus tard Josias de Soulas.

elle avait noués dans un œillade, à La Flèche, avec l'écolier-gentilhomme ?

Si l'on trouvait un pareil exemplaire dans quelque grenier de la Brosse ou des environs, quelle bonne fortune sans pareille et *inespérée* (1) ! Peut-être y lirait-on le vrai nom de Destin et de M^{lle} de l'Étoile, car, on le voit, ces noms restent encore à découvrir. Il y a lieu aussi de s'étonner de trouver Léandre orateur ou chef de troupe dès 1638.

Quel avait donc été le sort de Destin, pour que celui qui avait été un instant son valet se trouvât, au bout de si peu de temps, placé à la tête d'une troupe, qu'il était plus naturel de supposer dirigée encore, en fait, par l'amant de Léonore (2) ?

On pourrait supposer, à cause du peu de solidité des troupes de campagne, qui se débandaient sans cesse et se renouvelaient presque en entier, que Destin avait fait bande à part ; mais où trouver ailleurs un comédien qu'on puisse considérer comme son sosie ? Floridor eût pu soutenir la comparaison avec lui ; mais nous avons vu qu'il semblait difficile, à cause surtout des dires de Scarron, de les identifier l'un avec l'autre. Le peu qu'on sait, jusqu'à ce jour, de Charles Dufresne, n'autorise pas non plus à les rapprocher l'un de l'autre, jusqu'à plus ample informé. Il est peu probable d'ailleurs que Filandre et Destin, s'ils étaient restés tous deux comédiens, eussent songé à se séparer. On voit Scarron dire en parlant d'eux : « Léandre fit à Destin des protestations d'amitié si tendres, qu'il en fut aimé *dès ce temps-là* autant qu'un honnête homme peut l'être d'un autre. » Destin quitta sans doute de bonne heure la comédie, puisqu'on trouve sa

(1) On sait que les éditions originales du *Roman* de Scarron sont des plus rares ; je m'en suis étonné plus d'une fois, ainsi que de l'absence de l'inscription de toute clef sur les exemplaires subsistants.

(2) On peut remarquer, toutefois, après M. Fournel, *Contemporains de Molière*, t. I, p. 424, que la troupe du *Roman comique* paraît une véritable république où tous les acteurs sont égaux, et qui n'a ni maître ni directeur. — Filandre n'a peut-être dû, après tout, qu'à sa richesse exceptionnelle, d'être arrivé si vite à la qualité d'orateur de la troupe.

place d'orateur de la troupe occupée, et qu'on ne le découvre pas au milieu d'une autre bande de comédiens, où ses talents et sa bonne mine l'eussent certes mis en évidence, ainsi que M^{lle} de l'Étoile. Il dit quelque part à Léandre, en l'engageant à rester avec eux : « Vous n'êtes pas le seul qui ferez la comédie et qui pourriez faire quelque chose de meilleur » (1). Une fois uni à M^{lle} de La Boissière, il s'est sans doute décidé à faire quelque chose de meilleur, ayant trouvé des ressources soit dans la protection de M. de Saint-Sauveur, son parrain, ou de Verville, son ami, soit dans l'héritage paternel. Il n'aurait fait ainsi que passer très-peu de temps dans la troupe comique, ce qui rend moins facile la découverte de son nom et de celui de Léonore, qui, elle aussi, était fort bonne comédienne et fort jolie (2).

Scarron dit en parlant des représentations de ses acteurs : « M^{lle} de l'Étoile y ravit tout le monde par sa beauté; Angélique eut des partisans pour elle. L'une et l'autre s'acquittèrent de leur personnage à la satisfaction de tout le monde... Elles donnèrent de l'amour aux cavaliers et de l'envie aux dames. Destin et ses camarades firent aussi des merveilles, et ceux de l'assistance qui avoient souvent entendu la comédie dans Paris avouèrent que les comédiens du roi n'eussent pas mieux représenté. » On voit donc bien qu'on ne peut songer à identifier Destin et M^{lle} de l'Étoile qu'avec des sujets *da primo cartello*, surtout parmi les comédiens de campagne.

En dehors d'eux reste encore à découvrir l'identité du

(1) *Roman comique*, liv. II, ch. xv.

(2) Cela dit, toutefois, sous toutes réserves, la vérité ne pouvant être connue qu'au moyen de la découverte de noms de comédiens dans la région des bords de la Loire dans les années qui suivent 1635. On a vu par les *Mémoires* de Mademoiselle, qu'il y en avait qui représentaient devant Gaston, à Tours et à Blois, vers 1637. Le nom que portait Léonore dans la troupe, s'il n'était pas le plus vrai de tous les noms de théâtre pour une jeune et belle actrice de talent, ferait songer au *jeu de paume de l'Étoile*, de la rue Neuve-des-Fossés, Saint-Germain-des-Prés, qui devint à partir de 1687, le gîte de la Comédie française. — Le nom de La Boissière est celui d'un cousin de Scarron.

fameux la Rancune et du poète Roquebrune, deux figures fort caractéristiques, le teint très-haut en couleur, peintes en plein relief par Scarron, et pouvant dès lors être rapprochées de vrais comédiens en chair et en os, à la différence du personnage fort effacé de l'Olive.

On remarquera qu'en Hollande la troupe comique avait dû se trouver bien disloquée, puisque Destin, Léonore et Léandre sont de frâches recrues et que la Rancune n'est allé en ce pays qu'en même temps que Destin, pour y rejoindre « ces pauvres restes d'une troupe délabrée. » Avant 1635, avant la date probable de l'entrée de Filandre, c'est donc le nom du mari de la Caverne, Meunier, qu'on doit *à priori* considérer comme le jalon capable de mettre sur la voie de ces acteurs, tant qu'on n'aura pas découvert comment se nommaient la Rancune et Roquebrune, maître juré poète de la troupe.

La Rancune est un vieux comédien qu'on voit se teindre le poil et qui faisait partie depuis longtemps des troupes de campagne. « Il n'étoit plus souffert dans la troupe qu'à cause qu'il avoit vieilli dans le métier. Du temps qu'on étoit réduit aux pièces de Hardy, il jouoit en fausset et sous les masques les rôles de nourrice, » tout comme le faisait Alizon, le célèbre acteur androgygne (1). Il avait été de longues années dans le métier comme Tibaut-Garray, qui joua cinquante ans, comme le firent Jodelet et Laroque, encore comédien à quatre-vingts ans.

« Depuis qu'on commença à mieux faire la comédie, il étoit le surveillant du portier, jouoit les rôles de confident, ambassadeur et recors, quand il falloît accompagner un roi, assassiner quelqu'un ou livrer bataille ; il chantoit une méchante taille aux trios et se farinoit à la farce. Sur ces beaux

(1) On dit qu'à Paris les hommes commencèrent à ne plus jouer ces rôles de femmes, ces rôles de *Perrine*, à partir de la représentation de la *Galerie du Palais*, de Corneille, en 1634. André Hubert, le comédien du Marais et de la troupe de Molière, les joua encore jusqu'à sa retraite en 1685.

talents-là, il avoit fondé une vanité insupportable, laquelle étoit jointe à une raillerie continuelle et une médisance qui ne s'épuisait point (1). »

Malgré toutes ses qualités et sa longévité théâtrale, il n'est pas facile de reconnaître la Rancune parmi les acteurs de son temps (2).

C'est plutôt un type, un caractère qu'a peint Scarron au lieu d'un comédien en chair et en os, dans la personne de cet acteur misanthrope, malicieux comme un singe, voleur comme une pie, envieux comme un chien, malpropre, méchant, aimant à jouer des tours pendables, homme d'honneur en aucune façon, faisant assez bien de méchants vers, ayant de l'amour pour le bien d'autrui, *avec tout cela le meilleur homme du monde*. C'est peut-être le portrait le mieux réussi du *Roman*, et il faut avouer qu'il n'est pas flatté; mais il n'est pas plus facile pour cela d'en attribuer les traits à un des comédiens encore trop peu connus de cette époque.

Il sera moins difficile sans doute de découvrir le vrai Roquebrune, le divin Roquebrune, le poète gascon, le nourrisson des Muses, aussi célèbre par ses hableries que par le grand nombre de ses œuvres. Scarron a pris soin de le rattacher à la vie réelle par plus d'un trait qui permettra de le reconnaître. C'était « un poète ou plutôt un auteur, car toutes les boutiques d'épiciers du royaume étoient pleines de ses œuvres tant en vers qu'en prose. Ce bel esprit s'étoit donné à la troupe quasi malgré elle, et parce qu'il ne partageoit point et mangeoit quelque argent avec les comédiens, on lui donnoit les derniers rôles dont il s'acquittoit très-mal... Il menaçoit

(1) *Roman comique*, I, I, ch. v.

(2) A cause de cette longévité, on pourrait songer à Rufin dit Lafontaine, qu'on trouve jouant au Marais, en 1622, avec Hugues Guéru, Robert Guérin, Henry Le Grand, et qu'on revoit en Hollande en 1638. En 1649, à Lyon on revoit encore un Lafontaine avec Abraham Mitallat; mais le Lafontaine de 1622 a le prénom d'Etienne, tandis que celui de 1649 est dit s'appeler Louis. Il s'agit alors de deux acteurs de la même famille.

les comédiens de quantité de pièces, mais il leur avoit fait grâce jusqu'à l'heure; on savoit seulement par conjecture qu'il en faisoit une intitulée *Martin Luther*. » Il se vantait d'avoir vu Corneille, d'avoir fait la débauche avec Saint-Amant et Beys, d'avoir perdu un bon ami en feu Rotrou, ce qui n'avait, après tout, rien de surprenant, Beys et le jeune Rotrou ayant été comme lui des poètes aux gages des comédiens (1). Il aimait les Romans remplis d'aventures de grands princes, tels que *l'Astrée*. *Don Quichotte* n'était point de son goût. Il ne promettoit pas moins que de faire un roman en cinq parties, chacune de dix volumes, qui effaceraient les *Cassandre*, *Cléopâtre*, *Polexandre* et *Cyrus*.

Voilà pour le poète et l'auteur. Voyons maintenant l'homme. C'était le plus incorrigible présomptueux qui fût jamais venu des bords de la Garonne, prônant sa bonne maison, sa richesse, sa poésie, sa valeur, se vantant d'avoir mis sur pied un régiment, et oubliant qu'il avait été correcteur d'imprimerie, ne parlant que de la splendeur de sa race, de ses parents évêques et grands seigneurs de son pays, de ses parchemins, de son arbre généalogique, un mâche-laurier, feu d'alliances et d'armoiries (2).

Bien que d'un âge moins vénérable que la Rancune, il devait être déjà assez avancé dans la vie, puisqu'il avait eu le temps de remplir toutes les boutiques d'épiciers du royaume de ses œuvres tant en vers qu'en prose. On sait aussi à quelle époque lointaine le malin la Rancune, en voulant rembarquer ses vanteries à propos de la prétendue sérénade de ses noces, fait remonter la vie de sa vieille femme, morte de vieillesse

(1) Quant à Saint-Amant, Vion Dalibray, un bon *liberon* comme Faret, dit aussi :

« Et j'ay fait la débauche avec Saint-Amant. »

Voir l'édition de Saint-Amant, donnée par M. Livet, dans la Bibliothèque Elzévirienne, t. I, p. 30.

(2) *Roman comique*, liv. I, ch. VIII, XVI, XIX et XXI.

six mois après leur mariage. Il en fait, et Dieu sait comme, la contemporaine d'Henri IV et de la reine Marguerite (1).

Quel était ce poète gascon attaché à une troupe d'acteurs, ainsi que le furent Hardy, Beys, Rotrou, Tristan sieur de Vauzelle, l'auteur du *Phaëton*, Ragueneau, le pâtissier poète, etc., qui eux aussi suivirent les comédiens dans leurs courses errantes, battirent l'estrade avec eux et à leurs gages?

Est-ce Nicolas-Marie Desfontaines, tour à tour attaché à la troupe de Dufresne et à celle de l'*Illustre théâtre* qui connut certes Beys, mais ne semble pas d'origine méridionale, bien qu'ayant une vanité toute gasconne?

Le grand nombre et les titres ambitieux de ses pièces de théâtre (treize dont la plupart sont des tragi-comédies), la date de ses vers qu'on rencontre dès 1632 en tête des *Passions égarées* du poète saumurois Richemont Banchereau, à côté des vers de Racan, de Mairet et de Gombauld, le nombre aussi et la bizarrerie de ses romans parus à partir de 1637, les *Illustres infortunes de Cliante et de Marilinde veuves pucelles*, *l'Inceste innocent*, *l'Illustre Amalazonthe*, tout, quant à l'apparence littéraire, semble bien en lui se rapporter à Roquebrune. Mais je ne connais pas assez l'homme pour serrer de plus près sa ressemblance avec le poète de la troupe du *Roman comique*, bien qu'elle paraisse assez probable.

Est-ce Jean-Baptiste Tristan, sieur de Vauzelle, frère de François Tristan l'Hermitte, l'auteur de la *Marianne* et du *Page disgracié*, l'ami de Scarron? Ce qui fait simplement pencher la balance de son côté, c'est que l'auteur de *Phaëton* (1639), le comédien de la troupe de Molière, avait d'énormes

(1) « Elle mourut pourtant du mal de mère, dit le poète. — Dites plutôt de grand'mère, d'aïeule ou de bis-aïeule, » répondit la Rancune. Dès le règne de Henry quatrième, la mère ne lui faisoit plus de mal, ajouta-t-il, et pour vous montrer que j'en sais plus de nouvelles que vous-même, je vais vous apprendre une chose d'elle : Dans la cour de la reine Marguerite... » (*Roman comique*, I. xxi.) — Le nom de cette reine fait songer au poète périgourdin Marc de Maillet, si gueux et si fanfaron, mais qui ne devait pas se vanter de ses relations avec Saint-Amant.

prétentions généalogiques, se vantait de descendre des anciens comtes de Clermont et d'Auvergne, sans parler du prévôt de Louis XI, et écrivit une masse d'ouvrages héraldiques où toutes les généalogies ne brillent pas par leur authenticité (1).

Ce ne doit pas être Magnon, l'ami de Molière et le fournisseur de la troupe des Béjart, bien que son théâtre et le poème encyclopédique dont il préparait la publication, lorsqu'il mourut assassiné en 1662, poème de la *Science universelle*, qui ne devait pas renfermer moins de deux cent mille vers héroïques, rentrassent assez, sans parler de sa vanité, dans les spécialités de Roquebrune.

Est-ce le Gascon Guérin de Bouscal, dont le conseil et l'exemple firent aussi de Coras, l'auteur du *Jonas*, un comédien, mais qui, à la différence du poète de la troupe comique, paraît avoir aimé le *Don Quichotte* de Cervantès ? Est-ce Rayssiguier ou quelqu'un de ses pareils d'une date plus ancienne, quelqu'un des poètes cités par Gaillard, le laquais poète, dans sa *furieuse Monomachie* ? Plutôt que de m'attarder trop longtemps, je laisse l'énigme à deviner à ceux qui, familiers de vieille date avec les si nombreux *poetæ minores* du temps de Louis XIII, pourront échafauder leurs présomptions plus à coup sûr, et nommer par là même plus aisément le vrai sosie de Roquebrune, me proposant au reste d'y revenir moi-même à loisir, dans mon livre sur Scarron et son roman.

(1) Scarron cependant n'aurait-il pas craint de blesser un ami en traitant ainsi le frère de Tristan l'Hermite ; de Vauzelle ainsi que sa femme d'ailleurs, paraissent trop jeunes pour être identifiés avec Roquebrune. Je dirai la même chose pour Magnon, qui ne se maria qu'après 1637 à la jeune Marianne Poulain. Voir *Archives de la Bastille*, t. VII, 1873, p. 188. Ce curieux recueil de M. Ravaisson renferme quelques renseignements sur les comédiens ; voir t. VI, p. 30, 51 et 170, sur M^{lle} du Parc et Racine ; t. V, p. 446 et t. VI, p. 236 sur M^{lle} Dupin ; t. VII, p. 50-71 sur Brécourt, réfugié en Hollande après le meurtre d'un cocher, et qui s'était retiré à la Haye pour y jouer dans la troupe du prince d'Orange, dit une lettre de décembre 1681, qui montre que cette troupe existait encore alors,

On voit qu'il reste encore des recherches et des découvertes à faire pour compléter l'histoire de la troupe du *Roman comique*. Grâce à elles, on pourra, j'en suis persuadé, connaître plus en détail les courses de Filandre à travers la France et la Hollande, savoir comment se composait sa bande avant 1650, et quels étaient les comédiens qui parcouraient avec lui la province au temps où Scarron habitait Le Mans.

Ce n'est pas du jour où un premier explorateur aborde une terre inconnue qu'elle est pour cela découverte tout entière; ce n'est que lorsque de nouveaux pionniers ont pénétré plus avant dans ses diverses régions qu'on la connaît désormais à fond. Pour me servir d'une expression vulgaire, j'ai attaché le grelot, j'ai mis les esprits en éveil. J'ai signalé Monchaigne à l'attention des curieux; j'espère, grâce à l'appoint de leurs recherches, grâce aux communications que je serais heureux de recevoir de la part de ceux qu'intéresse l'histoire du théâtre au temps de Molière, pouvoir donner sur la troupe du *Roman comique* des documents aussi complets et aussi précis que ceux que l'on a réunis sur celle de l'*Illustre comédien*.

Je serais heureux d'être en mesure de le faire avant la publication prochaine de mes études sur Scarron et sur son *Roman*, et de pouvoir dénouer de la sorte les cordons des masques de Déslin, de M^{lle} de l'Étoile et de Roquebrune, en même temps que ceux de Ragotin, de M^{me} Bouvillon et de M. de la Rappinière.

Metz-les-Bains, mars 1876.

APPENDICE

LE VOYAGE DE GUIBRAY ET L'HISTOIRE DE FILANDRE

Il est impossible de quitter Filandre sans dire un mot d'une plaquette petit in-12, parue en 1704 sans aucune indication de lieu (204 pages et 4 ff. prélim., sous le titre de *Voyage de Guibray ou les Aventures des princes de B*** et de C***, pièce comique, avec l'histoire du fameux Barry, de Filandre et d'Alizon* (1).

Chose curieuse, cette *histoire comique* est comme un reflet lointain, un écho des aventures théâtrales de Filandre. Après avoir figuré au nombre des personnages d'un roman de théâtre dans sa jeunesse, le vieux comédien a encore été, après sa mort, l'objet d'une exhumation posthume et s'est vu encadré dans un autre roman, dont le plus grand mérite est la rareté, et qui n'approche ni du naturel, ni de l'originalité de l'œuvre de Scarron, dont il s'est, du reste, évidemment inspiré.

Non pas que je veuille dire que les aventures du *Voyage de Guibray* soient vraies ; je les crois au contraire en grande partie fort romanesques.

Ce qui fait le principal objet du récit, ce sont les aventures galantes des deux jeunes princes de B*** et de C*** (2). Ces deux jeunes grands seigneurs, voyageant incognito, se prennent d'amour pour deux comédiennes, jeunes, jolies et vertueuses, qui se trouvent être des jeunes filles de grande maison enlevées dans leur enfance par des comédiens. La reconnaissance de

(1) M. Édouard Frère, dans son *Manuel du Bibliographe normand*, indique aussi une édition de 1746, in-16.

(2) L'auteur dit que ces deux aimables cousins, qui font les délices de la cour, s'ils ne sont pas du sang de nos rois, sont de la plus illustre famille qui fut jamais.

leur rang se fait juste à point pour amener le dénouement, et tout finit, comme au théâtre, par le mariage. Les deux jeunes princes épousent Lisette et Marianne, transformées en *M^{lles}* de Temicour et d'Odonel. Voilà le thème du livre : le reste ne se compose guère que des variations et des fioritures.

Les deux actrices font partie de la troupe d'un comédien du nom de Filandre. Est-ce Filandre-Monchaingre ? Est-ce un homonyme que l'auteur a eu en vue ?

Il a eu soin lui-même de distinguer plusieurs Filandre. Il fait dire par Alizon, qui raconte l'histoire du vieil acteur : « Comme c'est de ce Filandre que j'ai beaucoup de choses à vous dire, ne le confondez pas, s'il vous plait, avec plusieurs autres fameux comédiens qui ont porté le même nom. »

La plupart des traits de la vie de Filandre ne se rapportent guère à ceux de l'acteur en chair et en os dont nous avons fait connaître la longue carrière ; cependant il en est qui semblent empruntés à la vie réelle de Monchaingre.

C'est ainsi que, comme son homonyme, il est dit lui-même comédien de M. le Prince. « Quand M. le Chevalier saura que nous avons l'honneur d'appartenir à *M. le Prince*, il ne se pressera peut-être pas de venir nous insulter, » dit dans l'hôtellerie de Magny la vieille comédienne Alizon. Ceci a tout l'air de se rapporter au prince de Condé. Il est vrai qu'Alizon elle-même dit ailleurs : « Filandre eut le bonheur de plaire à M. le prince de L***., qui voulut bien lui accorder la grâce de souffrir qu'il fît prendre à sa troupe la qualité de comédiens de Son Altesse, et ce fut sous de si glorieux auspices que nous fûmes courir toute l'Europe. » Voilà qui semble avoir trait au prince de Liège (1).

Ce n'est pas d'ailleurs le seul endroit où il y ait des contradictions dans le récit. Le caractère et le portrait de Filandre en sont pleins ; on peut dire de lui que c'est un personnage qui ne se tient pas.

(1) Voir le *Voyage à Guibray*, p. 44 et 172.

L'auteur le présente d'abord comme le comédien le plus honnête et le plus complaisant qui fut jamais, parlant avec toute l'honnêteté et la douceur possibles, le plus riche des comédiens de campagne de son temps, sachant raisonner des choses du théâtre et des lettres, répondant avec beaucoup de sens au pédant M. Fabulin, « que pour juger sainement d'une pièce, il falloit avoir de meilleure étude que celle des livres et que cette étude étoit celle du monde et de la vie civile et polie qui raffine le goût et rectifie l'esprit ; » comparant ce pédant à ces bibliothèques bouleversées où les bons et mauvais livres se trouvent confondus (1). Il fait aussi de lui un bon père de famille, accablé de douleur lors de l'enlèvement des deux comédiennes qu'on croit ses filles et qui étoient deux modèles de vertu, de pudeur, de modestie, ce qui indique qu'il leur avait donné une excellente éducation, conformément à son désir de les établir sur un bon pied dans le monde : « Jamais vertu ne fut plus rigide que celle des deux comédiennes ; mais à dire vray je crois que la raison d'une retenue, qui alloit à l'exès jusques à refuser à leurs amans certaines petites faveurs que la bienséance ne défend pas d'accorder aux plus indifférents, venoit de la crainte qu'elles avoient que Filandre, qui étoit le plus riche comédien de campagne qui ait jamais esté, ne voudroit point consentir de donner ses filles à des inconnus et qui faisoient une profession si vile et si abjecte, lui qui n'avoit pas voulu écouter les propositions du fils du Baron et du jeune Rosimond, deux des plus célèbres comédiens de l'hôtel (2). »

(1) *Voyage*, pp. 31-37, 53, 55, etc.

(2) *Voyage*, p. 80. On connaît le fils du fameux Baron, Étienne Michel qui, à dix-neuf ans et demi, épousa, le 2 mars 1696, à Paris, la fille du sauteur et directeur de spectacles de la foire, Maurice Von der Beck, sans doute plus riche que lui. Je n'ai au contraire jamais entendu parler du fils de l'acteur Claude la Rose, sieur de Rosimond, ancien comédien de campagne entré au théâtre du Marais en 1670 et resté ensuite à la Comédie française jusqu'à sa mort en 1696, comédien, poète et bibliophile qui plus est, auteur d'une *Vie des Saints*, sous le nom de J.-B. du Mesnil.

On voit que ce coin de portrait est peint en beau et en pleine lumière; Monchaingre n'en désavouerait pas les traits. Le reste du croquis, au contraire, est tout en noir, et l'on a peine à comprendre qu'il se rapporte au même personnage. Filandre est bien toujours un bon comédien, ayant eu, tout jeune qu'il était (dès dix-sept ou dix-huit ans), de si beaux talents pour le théâtre, qu'il était aisé de voir qu'il serait un jour un des premiers acteurs du monde; bien fait, passionnément amoureux; mais c'est un homme « n'ayant jamais été fort scrupuleux; » assemblage de bien des vices, amant incestueux de sa sœur, voleur d'enfants, n'ayant maintenu de bons acteurs et de belles actrices dans sa troupe qu'à l'aide du rapt de jeunes enfants de qualité, « tristes victimes de sa vanité et de son ambition », ravis par lui à leurs parents, avec la complicité du fameux capitaine d'Égyptiens la Grappe et l'aide de la *Chouette* (!) soi-disant petite Égyptienne noire (1). »

On voit tout de suite que nous sommes en plein monde romanesque; et cependant c'est à cette partie du portrait que sont accolées les données biographiques les plus précises, qui ont pour but de rattacher Filandre aux personnes de son temps.

Filandre nous est présenté comme un des nombreux fils naturels du fameux opérateur Barry; dont il ne fait dès lors qu'imiter l'existence voluptueuse. Le célèbre Monder, ami de

(1) *Voyage*, pp. 172 à 179. Qui croirait que ce nom du fameux capitaine d'Égyptiens *La Grappe* rattache lui-même d'une certaine façon le Filandre du *Voyage à Guibray* à Filandre-Monchaingre? On se rappelle que ce dernier fut concierge du château de Brissac. Eh bien, dans ce château où les Cossé étaient un faîte quasi royal, il y avait aux gages du duc, jusqu'au milieu du xvn^e siècle, une compagnie de gardes étrangers de Bohèmes ou Égyptiens. Le capitaine, *Bohemorum conductor*, était noble *Charles de la Grave*, Bohème comme ses soldats. Assassiné vers la fin du premier tiers du siècle, il avait pour successeur, quinze ans plus tard, Jean Charles, écuyer (V. *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, V^e Brissac). Ne retrouve-t-on pas dans le *Voyage à Guibray* un souvenir du capitaine des Égyptiens de Brissac?

son père, l'a fait chef de sa troupe qu'il lui a cédée. Depuis il a couru toute l'Europe, comme chef des comédiens du prince de L***, et il vient finir son aventureuse carrière à Caen, se repentant de ses fautes, implorant la bonté de Dieu sur les dérèglements de sa vie (1).

Il y aurait bien des réserves à faire quant à la vraisemblance des faits racontés par Alizon, dans son récit de la vie de Barry et de Filandre (2); mais s'appesantir longtemps sur ce point, ce serait avoir l'air de prendre ce récit trop au sérieux. Je ne puis cependant m'empêcher d'indiquer que la chronologie est fort peu respectée dans cette double biographie. Le récit d'Alizon a trait à plusieurs générations d'acteurs : Il comprend la vie de Barry, vie « de quatre-vingts ans de travaux et de plaisirs », la vie de Filandre, son soi-disant fils, qui lui-même figure comme père de deux actrices de sa troupe, Lisette et Marianne, âgées d'environ dix-huit ans. Mondor nous est présenté comme le contemporain et l'ami de Barry; il a eu pour élève Filandre, et lui a cédé sa troupe. Eh bien ! nous n'en voyons pas moins Filandre à la veille de sa mort écrire à Mondor pour lui demander des acteurs. Cette longévité de Mondor, n'est-elle pas des plus surprenantes ? Il est possible qu'il y ait eu plusieurs opérateurs de ce nom (comme les Orviétan), et qu'on ait exploité la réputation qu'avait laissée le frère du fameux Tabarin. J'avoue cependant ne pas avoir rencontré la trace de successeurs homonymes de ce fameux opérateur du Pont-Neuf, Philippe Girard, si célèbre dans le premier tiers du XVII^e siècle, et qui dut mourir peu de temps après 1640.

(1) *Voyage*, p. 130.

(2) C'est Alizon, sœur, maîtresse de Filandre et complice de « ses forfaits », qui est censée raconter tous ces événements après la mort « de l'infortuné Filandre. » Elle était préalablement tombée en faiblesse, mais un peu d'excellente fenouillette lui avait remis le cœur. (Voir *Voyage*, p. 134.) — A propos de ce nom d'Alizon, on sait que ce fut au théâtre celui d'un acteur qui jouait les vieilles galantes et ridicules et à qui, sans doute, l'auteur de la comédie d'*Alizon*, imprimée en 1637, emprunta son nom populaire. Alizon, servante de Boniface, figure aussi dans les *Boutades du capitaine Matamore* de Scarron.

Quant à Barry, on a encore moins de renseignements sur son compte que sur Mondor : il paraît être d'une époque un peu plus récente. Ce qui contribue le plus à sa notoriété, c'est qu'on a avancé que Molière avait profité de ses leçons. Dans *Elomire hypocondre*, Le Laboureur de Chalussay fait dire par Angélique (Madeleine Béjart) que Molière a rempli un rôle

« Chez des Originaux, l'Orviétan et Barry,
Dont le fou se croyoit déjà le favorý. »

A quoi Elomire (Molière) répond :

« Pour l'Orviétan, d'accord, mais pour Barry, je nie. »

Molière, après tout, avait pu rencontrer Barry dans ses courses à travers le Midi, ne fût-ce même qu'à Lyon où M. Soulié a trouvé la trace de l'opérateur Gilles Barry, demandant, le 6 juillet 1635, l'autorisation de vendre ses drogues et de monter son théâtre sur la place des Jacobins et des Cordeliers.

Ce prénom suffit à prouver que M. Jal s'est trompé dans la biographie qu'il lui a construite de toutes pièces, et s'est mépris en le confondant avec un joueur d'instruments de Paris, Antoine Barry. Cette date de 1635 est la seule précise que je connaisse des voyages du fameux opérateur en France. Le récit d'Alizon le fait trouver à Rome en 1644, date à laquelle une médaille aurait été frappée en son honneur, avec ces mots : *Innocentius decimus Barrido urbis sanatori. Anno salutis 1644* (1).

(1) Voir dans le *Voyage*, l'histoire de Barry, pp. 141-167; elle a été en partie reproduite par les frères Parfait dans leur *Histoire du Théâtre français*, t. XIV, p. 268 et suiv. Alizon après avoir longuement raconté ses hauts faits à Rouen, lors des ravages « du pourpre » en cette ville (sans doute vers 1630), le fait mourir dans la misère à Amiens, « le corps ruiné par quatre-vingts ans de travaux et de plaisirs. » M. Ed. Fournier, *Histoire du Pont neuf*, c'est certes trompé en disant de Barry qu'il brillait

Quant à la vie romanesque de Filandre, les dates y brillent elles-mêmes par leur absence, encore plus que dans celle de sa sœur « la vieille comédienne » Alizon qui, d'après son récit, paraîtrait née vers 1644. On dit seulement qu'il passa en Angleterre avec sa troupe avant la Révolution, et qu'il revint en France après le soulèvement du prince d'Orange contre le roi, qui eut lieu, comme on sait, en 1688. Ce fut à son retour qu'il enleva, à Boulogne, la jeune Marianne, âgée alors de quatre à cinq ans. Dans le roman, elle en a de dix-huit à vingt à l'époque de la mort de Filandre, qui ne peut se placer ainsi qu'assez peu de temps avant la composition du roman lui-même.

Ce simple aperçu chronologique suffit pour montrer que le romancier en a pris tout à son aise avec la réalité, et ne s'est pas astreint même à la vraisemblance. Ne prenons donc son livre que par le seul côté qui soit réellement intéressant pour nous aujourd'hui, l'esquisse de la vie des comédiens de campagne à la fin du XVIII^e siècle. L'auteur avait lu Scarron, et a mis en scène des personnages qui ne sont guère autre chose que des doublures de ceux du *Roman comique*. C'est ainsi que le chevalier de Poligny, « un jeune sot, et un vrai payen, » y rappelle *Saldagne*, et que le pédant M. Fabulin, un petit homme qui se frotte aux gens de lettres et de théâtre, a été inspiré par Ragotin (1). C'est ainsi que l'enlèvement des deux comédiennes par le chevalier de Poligny, et les aventures de

surtout, vers 1702, sur son théâtre élevé à Paris, vers la rue Guénégaud sur le quai, tout près de la boutique de l'apothicaire Blégnny. Dans sa comédie de *l'opérateur Barry*, de 1702 (cause de cette erreur), Dancourt lui fait même dire au milieu de hableries du même genre : « Il y a quatre-vingt-treize ans que je faisais un bruit de diable à Paris, n'y a-t-il personne ici qui se souviennent de m'y avoir vu ? » *Œuvres de Dancourt*, t. VI, p. 70, Ribou, 1711.

(1) M. Fabulin est « un petit homme des plus petits qui se fassent, en habit noir et en grand rabat, » faisant des révérences à droite et à gauche, enfilant un compliment étudié exprès, se disant « homme de conséquence, se piquant de science et aimant tous ceux qui pouvoient avoir du rapport aux gens de lettres. » V. ledit *Voyage*, p. 35.

l'hôtellerie de Magny sont elles-mêmes renouvelées de Scarron.

Ce qui est plus original et peut se lire après le roman de Scarron lui-même, c'est la peinture des comédiens et de leur attirail comique. Qu'on en juge par ce portrait du comédien Floridor, acteur de la troupe de Filandre. C'est dire que ce n'est pas le fameux comédien de l'Hôtel, mais seulement un homonyme, qui est « fils d'un très-pauvre gentilhomme de Bourgogne » (nous avons trouvé un acteur de ce nom dans la troupe du prince de Condé, à Dijon, en 1680). Les deux jeunes seigneurs déguisés et se disant joueurs de gibecière, le rencontrent sur la route de Magny :

« Nous étions à deux lieues de Magny, quand nous vîmes marcher devant, un homme mis et monté d'une manière très-grotesque. La curiosité de voir de plus près un homme d'une figure hétéroclite nous fit doubler le pas. Son visage étoit de ceux qu'on ne porte plus, et je doute si jamais il a été à la mode ; son habillement sembloit avoir été fait pour rire, son chapeau à cul pointu étoit de l'ancienne forme, orné d'un bouquet de plumes encore plus antique. Un grand rabat à point de Hongrie, du temps de Dagobert, descendoit sur son estomac, jusqu'aux lambeaux d'une vieille écharpe noire, qui ceignoit un justaucorps qui autrefois avoit été de couleur d'écarlate.

« La figure du cheval revenoit à celle du cavalier, rien n'étoit mieux assorti ; c'étoit un ayeul de Bayard, si vieil, si maigre, si décharné, qu'on voyoit le mouvement de ses os et de ses muscles au travers de sa peau. Et sans doute que ce fut un pareil qui donna l'idée au savant Descartes de croire que les animaux n'étoient que des machines. Celui-ci étoit tout au moins très-propre à faire la preuve du système. Le cavalier se parloit en marchant et accompagnoit les discours qu'il se faisoit de tant de gestes et de mouvements, que cela augmenta le désir de savoir qui étoit cet étrange personnage.

« Voyons, dit M. de B..., si ce ne seroit jamais l'apparition de

« quelqu'un des chevaliers errans de l'Amadis de Gaule, ou
« du chevalier du Soleil, » et s'en étant approchés, ils entendirent qu'il déclamoit ces vers de M. Pavillon :

« Que notre sort est rigoureux, etc. »

« Nos Messieurs jugèrent à ces vers que c'étoit quelque poëte à cervelle démontée; mais l'ayant abordé, ils sçurent qu'ils se trompoient et que c'étoit un comédien de campagne qui, marchant après sa troupe qui alloit aux foires de Guibray, repassoit un de ses rôles, comme il nous le dit ingénument (1). »

Floridor, qui paraissait avoir du savoir et de la lecture, veut attirer ses compagnons de route dans la parti de la comédie. Il « leur expose, d'un côté, la joye et les plaisirs qui suivent ordinairement la vie des comédiens de campagne, et d'un autre, les gros profits qu'on y peut faire, et que tout nouvellement y avoient fait Deschamps, Guérin, le Baron, Rozimond et la Champmeslé (2). »

(1) *Voyage*, p. 7. Le comédien Floridor rappelle Ragotin déclamant les vers de Théophile, et pris par les paysans pour un prédicateur de grand chemin.

(2) Sans cette curieuse mention du *Voyage à Guibray*, aurait-on pris ces noms pour ceux de comédiens de campagne? Passe encore pour Deschamps, Guérin et Rozimond qui furent en effet acteurs en province avant de jouer sur les théâtres de Paris; mais que penser de Baron et de la Champmeslé?

Ces dires contribuent à établir que les comédiens de l'hôtel de Bourgogne ou de la Comédie française, comme naguère ceux du Marais, couraient eux-mêmes la campagne pour faire de l'argent; ils prouvent que les caravanes des acteurs du Théâtre-Français à travers la province ne datent pas d'aujourd'hui. — La Rachel du temps de Louis XIV, la Champmeslé elle-même, comme les autres comédiens du roi, faisaient des tournées en province. Les registres municipaux de Dijon de 1678 nous montrent les comédiens du roi présentant à MM. de la Chambre une requête signée Champmeslé, afin d'obtenir l'autorisation de jouer dans la capitale de la Bourgogne, autorisation qui cependant ne leur fut pas accordée à cause de l'état actuel des affaires et du mauvais temps « qui font que l'on a plus besoin de prières que de divertissemens, »

Quant à Guérin, l'époux de la veuve de Molière, j'ai dit longuement

Il prend contre eux la défense de la comédie, en leur disant : « Notre théâtre est si modeste et réformé que la vertu la plus délicate n'y court aucun péril. Nos actrices ne sont pas mieux faites ny plus dangereuses que les dames des Thuilleries. » On croit entendre le commentaire des dîres bienveillants de Chappuzeau (1).

Bientôt viennent les aventures de grand chemin à l'exemple de la suite du *Roman* de Scarron. Les voyageurs aperçoivent un cheval renversé, des dames tombées et plusieurs personnes arrêtées dans le chemin. C'était la troupe comique. Un mauvais cheval de louage, que l'on avait chargé de deux comédiennes, était tombé sous la charge dans la plus mauvaise boue qu'il eût pu choisir sur tout le chemin. Les deux jeunes seigneurs prennent les deux demoiselles en croupe, charmés

qu'il avait couru les provinces avant d'entrer au Marais ; fils de comédien, il avait passé avec ses parents par la troupe de Filandre et par celle du duc de Savoie. On a vu que Deschamps avait aussi fait partie de la troupe du duc de Savoie, fort suivie dans nos provinces du Sud-Est, et de la troupe des Raisin, avait été à la tête d'un établissement théâtral à Rouen, avant de venir à la Comédie française en 1679 avec les Raisin, et que plus tard, en 1686-87, il vint jouer à Dijon avec les comédiens du roi. Rosimond avait aussi joué en province. En 1668, il représentait et faisait imprimer à Grenoble son *Duel fantasque*. Le programme sur deux feuillets in-4° du *Don Juan* ou l'*Athée foudroyé*, pièce à machines, que M. Endore Soulié a trouvé en cette ville (programme plus ancien que l'affiche du spectacle forain de 1681 du grand Scot romain qu'a reproduit M. Bonassies) se rapporte sans doute au *Don Juan* de Rosimond. — Avant ces acteurs, on doit citer parmi les riches comédiens de campagne, Floridor et Béjart l'aîné qui mourut le 21 mai 1639, laissant « 24,000 écus en or, » aux dires de Guy Patin.

(1) Voir *Voyage*, pp. 8, 17, 20, 21. On peut rapprocher de cet éloge de la vie de théâtre cela, que, dans l'*Illusion comique* de Corneille, en fait déjà le magicien Alcandre, à propos de Clindor mêlé aux aventures d'une troupe de comédiens errants, et ce qu'on lit dans la *Comédie de la Comédie* (1681) de Dorimon, dont le théâtre ne brille cependant pas par la décence :

« Le théâtre n'a rien que d'honnête et de beau.
Chaque jour il produit un prodige nouveau.
Les vestales pourraient avec bienveillance
Oùir la comédie, elle n'est qu'innocence. »

de la beauté du corps et de l'esprit de ces deux comédiennes, et plus encore de leur modestie et de leur vertu.

Bientôt a lieu le souper à l'hôtellerie de Magny avec Filandre, chef des comédiens, la vieille comédienne Alizon, le comédien La Tremblaye, très-occupé de son repas et de se remplir la bedaine. Toute cette troupe « si illustre », valets, moucheurs de chandelles, afficheurs, s'assoit à la même table. « Les comédiens usaient de cette liberté en marche. » Alors commencent les éternelles aventures d'hôtellerie, comme dans le *Roman*. Les comédiens ont à peu près les mêmes allures que dans le livre de Scarron. Ils semblent cependant moins s'aimer les uns les autres que ceux de la troupe de Destin : « Il n'y a guère entre eux de véritable amitié, étant comme les ouvrages de rapport, composés de différentes pièces qui n'ont ni union ni liaison (1). »

Ce qui est plus curieux, c'est la mention d'une sorte d'agence générale de recrutement des comédiens de campagne fonctionnant à Paris : « Mondor est un fameux doyen de comédiens de campagne, établi à Paris, avec lequel toutes les troupes de France, dispersées par toute l'Europe, ont leurs correspondances pour les choses dont elles peuvent avoir besoin. Ce chef est regardé parmi eux comme général d'ordre. Il entretient une espèce de séminaire aux frais des comédiens de province (2). » On voit Filandre lui écrire pour se procurer deux actrices, destinées à remplacer celles qu'il a perdues. Ce Mondor, dans l'histoire de Barry, qui est chronologiquement le premier chapitre du livre, nous est montré venant passer l'hiver à Rouen « avec les débris de sa troupe, dont on avoit enlevé presque tout ce qu'il y avoit de bon pour l'hostel de Bourgogne. » Barry et Mondor avaient de l'amitié l'un pour l'autre, et se prêtaient leurs acteurs ; Barry, bien que simple opérateur, avait alors « les plus belles femmes de l'Europe

(1) *Voyage*, p. 53.

(2) *Voyage*, p. 57.

et le plus magnifique théâtre qui fut jamais, soit pour les acteurs, soit pour les riches décorations qu'il avoit apportées de Venise. » A cette époque « les comédiens et les opérateurs vivoient au reste amis, et se voyoient très-familièrement comme gens qui avoient une grande relation. » *Le Roman comique* nous a montré lui-même cette étroite camaraderie (1). Elle n'existait plus, paraît-il, en 1704, au point que les acteurs considéraient comme un déshonneur d'avoir commerce avec leurs anciens amis, avec lesquels ils ne vivaient plus sur le pied d'égalité. Était-ce bien uniquement parce que le théâtre des opérateurs ne s'était pas purgé de ce qu'il avait d'impur et d'immodeste, comme le dit l'auteur du *Voyage à Guibray* (2)?

Avant de prendre sa retraite à Paris, Mondor avait cédé sa troupe à Filandre, qui avait perfectionné ses beaux talents pour le théâtre, et c'était avec elle qu'« idolâtre de son art et mettant toute sa gloire à avoir de bons acteurs et de bonnes actrices, » il avait parcouru toute l'Europe, menant une joyeuse vie ainsi qu'Alizon, « suivant les pernicioeux abus qui régnoient alors parmi la plupart des comédiens de campagne, »

(1) On la trouve encore dans les relations, à Lyon, de l'opérateur J. de Gorla, père de la du Parc (1644 à 1630) avec les comédiens de Son Altesse le duc d'Orléans. M. Edouard Fournier a profité de cette camaraderie pour présumer que l'opérateur du Pont Neuf Cormier était le même que le Cormier, dont la troupe se trouva en concurrence avec celle de Molière au château de La Grange à la fin de 1663, chez le prince de Conti. Sonnet de Courval, dans sa *Satyre contre les Charlatans et Pseudomédecins empiriques* (1640), nous montre déjà, « il y a sept ou huit ans, » dit-il, un charlatan florentin, *il signore Hyeronimo*, qui avait fait ériger son théâtre en la cour du palais à Paris, ayant « quatre excellens joueurs de violon qui avoient séance aux coins de son théâtre, lesquels faisoient merveille, assistés d'un insigne bouffon, ou plaisant de l'hôtel de Bourgogne, nommé Galinette la Gallina qui, de sa part, faisoit mille singeries, tours de souplesse et bouffonneries pour attirer et amuser le peuple. » J'espère quelque jour publier une notice sur les théâtres d'opérateurs en province.

(2) On voit encore à Magny le public confondre les comédiens avec le opérateurs.

ce qui nous éloigne beaucoup des portraits de sainteté que Floridor fait des comédiens au commencement du roman, à l'exemple de Chappuzeau.

Il est temps de s'arrêter ; autrement il faudrait citer tout le livre. Si j'en ai parlé si longuement, c'est qu'il est resté presque ignoré et que ni les historiens du théâtre, ni M. Fournel dans sa revue des divers romans comiques, ni M. Deschanel dans la *Vie des Comédiens*, ne s'en sont, à vrai dire, occupés, pas plus au reste que les bibliographes Quérard, Brunet et Barbier (1). L'auteur lui-même est resté inconnu. En dédiant à M. de Marguerit, conseiller au Parlement de Normandie, seigneur de Guibray (2), « le divertissement de quelques aventures galantes arrivées dans un voyage fait en un lieu qui a l'avantage de lui appartenir, » il signe seulement son très-obéissant serviteur D***. Quant à la relation de ces aventures, elle est soi-disant adressée, par un de ceux qui accompagnèrent les jeunes princes dans leur voyage et qu'on appelle *Castillan*, à une dame de la cour dont les manières sont, dit-on, différentes de celles des provinciales.

Il n'y a là presque aucun trait de lumière révélateur, ni quant au romancier, ni quant au roman.

Cependant il n'est peut-être pas impossible de deviner le nom de l'auteur et ce qui a servi de prétexte ou de thème à son œuvre.

Le *Voyage à Guibray* est signé D***. Cette signature est celle qu'emploie assez fréquemment un auteur fécond de

(1) Il aurait fort risqué de demeurer inconnu si les frères Parfait n'en avaient fait un long extrait ayant trait seulement à la vie de Barry (*Histoire du Théâtre françois*, t. XIV, p. 268 et suiv.), à propos de la comédie de Dancourt, *l'Opérateur Barry*, représentée devant la duchesse de Bourgogne au commencement de 1700, et devant le public, en octobre 1702. Paris, veuve Ribou, 1702, in-12.

(2) François-Joseph de Marguerit, sieur de Guibray, était conseiller au Parlement de Normandie depuis 1700. Il avait succédé à François de Marguerit, conseiller en 1634. Il devint ensuite président en la chambre des comptes. Voir sur cette famille et ses armes le *Catalogue et armorial du Parlement de Rouen*, de M. Merval, 1867, in-4°, pp. 48, 58, 81, 101, 150.

l'époque, Eustache Lenoble, ainsi qu'on peut le voir dans Barbier. Là ne s'arrêtent pas les probabilités en sa faveur. Eustache Lenoble est encore l'auteur des *Aventures provinciales ou le Voyage à Falaise, nouvelle divertissante*, dédiée à M. de la Bourimière, gentilhomme et poète normand, et dont il y eut trois éditions de 1697 à 1710 (1). C'est un sujet analogue, tout au moins quant au théâtre de l'action. On pourrait aussi y découvrir un air de famille par le style (2). Lenoble a écrit du reste un grand nombre d'autres « aventures provinciales et galantes, de rencontres amoureuses, de promenades, de fausses comtesses, » etc., toutes pièces plaisantes et comiques où le goût et la délicatesse pourraient se trouver plus abondamment. Il connaissait le théâtre, même celui de la foire Saint-Germain ; il avait travaillé pour la comédie italienne et fait un opéra avec Philidor. Le *Voyage à Guibray* ne se trouve pas dans la collection de ses œuvres (Paris, P. Ribou, 1718, 19 vol. in-12) ; mais, comme l'a dit Quérard dans sa *France littéraire*, elle est loin de contenir tous ses ouvrages. On n'y voit pas figurer entre autres, l'*Entretien de Scarron et de Molière* (P. Marteau, 1690, in-12) qu'on lui attribue, ainsi que je l'ai dit plus haut (3) et qui prouve qu'il était familier avec les productions de l'auteur du *Roman comique*.

Voilà pour l'auteur. Venons maintenant au livre : en songeant à son aîné, le *Voyage à Falaise*, en le voyant dédié à un seigneur de Guibray, conseiller à Rouen, on se prend à songer qu'une fille d'Henri Longchamp, M^{lle} Durieu, s'était retirée, vers 1700, à la Davoisière, près Falaise, où elle fut même rejointe plus tard par sa sœur M^{lle} Raisin. On en vient

(1) Il en existe aussi une édition de 1793, petit in-8°. Paris, chez Guy et Gide, comprenant de plus un *Voyage de Campagne*, par M^{me} de Murat, et le *Voyage à Mantes*, par René de Bonneval.

(2) C'est du moins ce que m'écrit obligeamment M. Saussure, bibliothécaire à Falaise, au sujet de cet ouvrage de Lenoble que je n'ai malheureusement pas sous ma main.

(3) Voir la note à la fin du chapitre 1^{er}.

aussi à se rappeler que Henri Longchamp et sa femme qui paraît avoir été une des filles du célèbre Turlupin, un des contemporains de Mondor, avaient fait un assez long séjour sur le théâtre de Rouen avec leurs deux filles. Longchamp était, comme on le sait, le beau-frère de la Beauval, cette jeune orpheline que Filandre, son tuteur, son père adoptif ou putatif, avait recueillie dans un de ses voyages dans les Flandres. Ne conçoit-on pas alors comment ce roman comique né peut-être à l'occasion de la comédie de *l'Opérateur Barry* de Dancourt, avec laquelle il n'a toutefois aucun rapport, a pu être amené à choisir Falaise comme théâtre de ses principales scènes (1), comment le souvenir de Filandre et de Longchamp, toujours vivant en ce lieu, grâce aux anciennes actrices de sa troupe, a pu être utilisé par l'auteur dans un récit romanesque, renouvelé de Scarron, et qui, comme je l'ai dit, n'a retenu qu'un reflet lointain de la réalité?

On comprend comment la petite Jeanne Olivier Bourguignon, ramenée des Pays-Bas par Filandre, a pu donner naissance au récit de l'enlèvement par lui, lors d'un voyage en Flandre et d'un passage à Beauquesne, de la fille du comte de Temicour qu'il élève comme son enfant, après son retour en France. On se rappelle qu'Henri Longchamp fit un voyage, avec sa troupe, en Angleterre, à la cour de Charles II, et qu'on retrouve à Dijon, en 1689, un acteur du nom de Floridor appartenant très-probablement à la troupe de M. le Prince. On en vient à songer aux amours de M^{lle} Raisin et du grand Dauphin, et, après tout cela, on conçoit mieux comment une imagination romanesque, telle que celle de Lenoble, inspirée

(1) On trouve, p. 96 et suiv., une curieuse peinture de la foire de Guibray, relatant toutes les curiosités de cette foire si célèbre jusqu'à nos jours, sans oublier « les cabarets de caffè » qui étaient alors une nouveauté; cette description n'a pas été connue par l'auteur de la notice historique sur la foire de Guibray, placée en tête de *Guibray au temps de Louis XIII*, d'après une gravure de Chauvel de 1638 (Caen, Mancel, 1841, in-8° de 23 p.).

par ces souvenirs, a pu transformer tous ces événements réels dans le récit du *Voyage à Guibray*.

La mode, pendant le xvii^e siècle, avait favorisé cette intrusion des événements de la vie réelle dans le roman et même sur la scène, grâce à des déguisements de toute sorte empruntés à Rome, à la Grèce, et même à la Perse. Le récit de la vie des personnages de théâtre était lui-même entré dans ce cadre où la vérité coudoyait la fiction. Le *Roman comique* avait ouvert la voie ; *Élomire hypocondre*, les *Aventures de la Guérin*, la *Vie de Henriette-Sylvie de Molière*, etc., étaient restés fidèles à cette tradition que Lesage se donna plus tard bien garde d'oublier. L'auteur du *Voyage à Guibray* l'a suivie, bien que de loin. Cela compense son peu de mérite littéraire.

Grâce à lui, à côté de la peinture d'événements purement romanesques, nous avons un tableau intéressant de la vie des comédiens de campagne au commencement du xviii^e siècle, ou plutôt à la fin du siècle précédent. Son livre, devenu rare aujourd'hui, remplit un vide qui existait dans leur histoire ; sa « pièce comique » est un anneau de la chaîne qui va de Scarron à Lesage. C'est pour cela, et non pour sa valeur intrinsèque, que j'en ai parlé si longtemps. A cause du portrait des caravanes des comédiens de province, de l'histoire de Barry, de Mondor, et surtout de Filandre, le *Voyage à Guibray* mérite d'avoir sa place, non pas seulement chez les bibliophiles normands, mais dans la bibliothèque de tous les curieux, sur le même rayon que le *Roman comique* et le *Gil Blas* : *longo sed proximus intervallo*.

II.

LES COMÉDIENS DE MADEMOISELLE.

Les comédiens de Mademoiselle sont une des principales troupes d'acteurs de campagne du milieu du xvii^e siècle.

Jusqu'ici, au contraire, on ne connaît ces comédiens que par leur établissement passager à Paris, rue des Quatre-Vents, en 1661, et on les a pris purement et simplement pour une troupe parisienne n'ayant eu qu'une existence éphémère.

Si l'on voit ces acteurs de Mademoiselle rester si peu de temps à Paris, il ne faut pas s'en étonner ; d'abord parce qu'en face des troupes de l'hôtel de Bourgogne, du Marais, du Palais-Royal, de la reine (les comédiens espagnols) et des comédiens italiens, il était impossible à une autre troupe de s'y maintenir longtemps, surtout dans les lointains parages du Luxembourg ; ensuite parce qu'ils étaient uniquement une troupe de campagne, qui se borna à venir passer une saison à Paris, pour y divertir la fille de Gaston d'Orléans, comme elle l'avait déjà aidée à passer les longues soirées d'hiver de son exil à son château de Saint-Fargeau. Avant 1661, comme après, nous allons rencontrer les comédiens de Mademoiselle courant la province. C'est encore une révélation pour les curieux de l'histoire du théâtre.

Mademoiselle aimait la comédie. C'était le goût de la cour de son temps, et ce plaisir était pour elle une habitude datant de sa jeunesse. Dans ses *Mémoires* elle parle plus d'une fois des représentations auxquelles elle assistait, soit à la cour, soit dans les grands hôtels seigneuriaux de cette époque (1). C'était aussi pour elle un goût traditionnel, un goût de famille qui lui venait de son père. Gaston d'Orléans aimait le théâtre et les ballets, surtout les ballets bouffons, comme tous les

(1) *Mémoires de Mademoiselle*, 1746, in-12, t. 1^{er}, p. 40. « J'allois aux assemblées que M^{me} la comtesse de Soissons faisoit faire à l'hôtel de Brissac deux fois la semaine ; leurs divertissemens ordinaires étoient les Comédies. » (Ceci a trait à l'hiver de 1638.) Plus tard, en 1639, la comtesse de Soissons fait donner ces divertissemens à l'hôtel de Créquy, p. 48. En 1644, 1646, *Mademoiselle* nous parle encore des bals et de la comédie italienne auxquels elle assiste. « La cour revint à Paris, l'hiver se passa à l'ordinaire en bals et en comédies, etc. » V. pp. 147, 165, etc. A une époque postérieure, Loret parle aussi sans cesse des ballets de *Mademoiselle*.

jeunes seigneurs insatiables de plaisirs, qui remplissaient sa petite cour, le duc de Guise, le comte de Modène, les Tristan, etc. *L'Illustre théâtre* avait même été un instant une troupe entretenue par Son Altesse royale, et l'on a pensé que c'était à son adresse, pour répondre à ses goûts et satisfaire ses désirs, que Molière avait engagé, le 28 juin 1644, le danseur Daniel Mallet de la troupe de Cardelin ; mais la protection toute passagère de Gaston n'avait pas empêché la chute de *L'Illustre théâtre* (1).

Gaston n'avait pas tardé à accorder son patronage à une autre troupe d'acteurs, à des comédiens de campagne ; sa fille nous le montre du reste se donnant, dès une époque bien antérieure, à Tours et à Blois, le plaisir du théâtre. « Enfin (dit-elle), à Tours et à Blois je passai parfaitement bien mon temps ; c'était en automne ; Monsieur y fit venir des comédiens et nous avions la comédie presque tous les jours..... De là je fus à Blois où lorsque Monsieur fut de retour nous eûmes les comédiens et les autres divertissements que nous avions à Tours (2). » La troupe qui jouait ainsi devant Gaston devait se parer du titre de comédiens du duc d'Orléans.

Quand nous retrouvons des acteurs s'intitulant comédiens de Son Altesse royale, ce n'est qu'en 1646, à Lyon, bien que, comme nous le dirons, le séjour de ces comédiens dans cette ville semble remonter plus haut, de même qu'il s'y prolongea plusieurs années après. En 1649 et au commencement de 1650, les comédiens de Son Altesse royale sont toujours à Lyon.

Après son départ de Paris, qui suivit la fin de la Fronde, à partir d'octobre 1652, Monsieur chercha aussi à adoucir les ennuis de son exil, en se donnant le plaisir de la comédie. Mademoiselle rencontra les comédiens à Orléans, en allant y voir son père : « je n'y restai qu'un jour, j'y trouvai des comédiens ; c'étoit une très-bonne troupe qui avoit été tout l'hiver

(1) M. Eudore Soulié n'est pas éloigné de croire aussi à des liens de la troupe de Dufresne envers le duc d'Orléans.

(2) *Mémoires de Mademoiselle*, pp. 22 et 33. Le récit a trait à 1637.

de devant à Poitiers avec la cour, et l'avoit suivie à Saumur (novembre 1651 à février 1652) ; elle avoit eu beaucoup d'approbation de toute la cour, je les fis jouer un soir à mon logis où Son Altesse royale vint. L'on ne parloit en ce temps-là que du retour du cardinal Mazarin à la cour. » Cette représentation mit Mademoiselle en goût de se donner le plaisir de la comédie dès son retour dans son château de Saint-Fargeau. « A mon arrivée, je ne songeai qu'à faire accommoder un théâtre en diligence. Il y a à Saint-Fargeau une grande salle qui est un lieu fort propre pour cela ; j'écoutois la comédie avec plus de plaisir que je n'avois jamais fait ; ce théâtre étoit bien éclairé et bien décoré. »

Le carême fit finir ce plaisir de la comédie ; mais dans ses voyages habituels, pendant l'été, sur les bords de la Loire, Mademoiselle retrouva la troupe qu'elle avait entretenue pendant l'hiver de 1653 à 1654, à son château. « Les comédiens que j'avois eus tout l'hyver à Saint-Fargeau se rencontrèrent à Tours, de sorte qu'à mon arrivée j'allai à la comédie. »

Elle continua les hivers suivants à les appeler auprès d'elle. « Je fis venir à Saint-Fargeau, dit-elle, l'année suivante, les comédiens qui y demeurèrent deux mois. » L'année d'après, elle écrit encore : « J'eus les comédiens à mon ordinaire. » Ils étaient chez elle le 1^{er} janvier 1655. Cela fait, comme elle le dit ailleurs, trois hivers de suite, 1653, 54, 55, qu'ils jouèrent à Saint-Fargeau (1). En allant à Blois, en octobre 1654, Mademoiselle rencontra aussi dans cette ville une troupe de comédiens, qui a tout l'air d'être celle qui représentait l'hiver à son château, et pendant l'été parcourait les villes des bords de la Loire, sans doute sous le patronage de

(1) *Mémoires de Mademoiselle*, tome II, pp. 281, 283, 314, 334, 370, 371, tome IV, p. 139 et Walckenaër, *Mémoires sur M^{me} de Sévigné*, p. 492. — *Mademoiselle* n'avait pu continuer à se donner le plaisir des ballets qu'elle aimait tant. Baptiste Lully, « le grand baladin » l'avait quittée lors de son exil, ne voulant pas rester à la campagne.

Monsieur (1). La même troupe aurait été ainsi placée sous la protection de Mademoiselle et de son père.

On a la preuve de cette assertion dans une mention des registres de la mairie de Dijon, d'avril 1655. On voit à cette époque la chambre de ville, accorder aux *comédiens ordinaires de Son Altesse M^{sr} le duc d'Orléans et de Mademoiselle, souveraine de Dombes*, permission de représenter, à condition de verser 100 livres pour les pauvres et de ne faire payer le prix des places que suivant le tarif accoutumé (2).

De quels acteurs se composait cette troupe, sur laquelle la lumière commence à se faire ?

Lés 21 et 22 mars 1649, alors que, grâce à la Fronde, le séjour de la province valait mieux pour les comédiens que celui de Paris, on voit figurer à Lyon, dans divers actes, avec la qualité de *comédiens de Son Altesse royale*, Abraham (ou Abram) Mitallat, dit la Source, François Henriel, dit La Barre, Hugues de Lan, Louis de Ruffin dit La Fontaine, Georges Pinel dit La Couture, et Remy Broutière dit des Rosiers, qui semblent tous s'y trouver encore le 18 décembre de la même année.

Le 7 décembre 1649 on rencontre, du reste, à Lyon, le baptême d'une fille de Sequier de Corceteus et de Catherine Prunier sa femme, *comédiens de Son Altesse royale*, auquel assistent François La Barre, mari de Michelle du Trasay, des Rosiers, et Louis Desfontaines, tous aussi comédiens (3).

Dès 1646 (22 janvier), les registres de la Charité de Lyon mentionnent la présence en cette ville de Messieurs les *Comédiens de Son Altesse royale*, qui semblent y avoir fait un assez long séjour, coupé seulement par quelques absences.

(1) « Je demeurai tout le mois d'octobre à Blois ; il y avait des comédiens dont Monsieur et Madame n'avoient point le divertissement. Il n'y avait que moi et mes sœurs qui y allassent. » (*Mémoires*, t. II, p. 370.)

(2) Inventaire des archives municipales de Dijon, Registres de 1655-1656.

(3) Le 20 mars 1661, alors que Michelle du Trasay est devenue veuve, on la rencontre encore à Lyon.

Elle remontait sans doute plus haut, puisque dès le 1^{er} février 1644, on voit à Lyon, au baptême du fils du comédien Thous-saint Le Rebe, sieur de Hautefeuille, dans l'église Sainte-Croix, Jeanne de Roncerre, femme du comédien Abraham Mitallat, et Louis de Ruffin, dit La Fontaine, qui, en 1649, portent le titre de comédiens de Gaston, duc d'Orléans. En février 1650, Mitallat était encore à Lyon, et y avait procès avec deux repasseuses pour des dentelles (1).

Voilà donc quels étaient, de 1644 à 1650, les principaux éléments, les principaux acteurs de la troupe de Son Altesse royale.

Nous rencontrerons quelques-uns d'entre eux, à une date postérieure, dans la troupe de Mademoiselle. C'est ainsi que nous retrouverons à Lyon, en 1659, Hugues de Lan, *comédien de Mademoiselle*, ayant pour femme Marguerite Prunier, sans doute sœur de la femme de Sequier de Corceteus, et figurant encore avec Abraham Mitallat.

C'est probablement la même troupe qui, pendant les hivers de 1653, 54, 55, joua à Saint-Fargeau, chez Mademoiselle, et qui, pendant l'été, sous le patronage de Gaston, parcourait les villes des bords de la Loire, plus productives sans doute pour eux, qu'étaient celles des bords du Rhône, depuis que l'arrivée de Molière à Lyon, vers la fin de 1652, était venue accaparer le succès et le public lyonnais (2).

Était-ce la troupe qui avait joué à Poitiers et à Saumur, devant la cour en novembre et décembre 1651 et janvier 1652 ? C'est fort possible, et je ne sais pourquoi Walckenaër

(1) M. Brouchoud, *Origines du théâtre de Lyon*, pp. 50, 51, 60, et M. Eudore Soulié, *Molière et sa troupe à Lyon*.

(2) M. Brouchoud, s'appuyant sur certains dires de Chappuzeau, croit que c'est cette troupe que Molière rencontra à Lyon, et que plusieurs acteurs quittèrent pour entrer dans l'*Illustre théâtre*, ce qui l'amena à se transporter ailleurs. On remarque en effet une étroite camaraderie entre la troupe de Mitallat et l'opérateur Jacomo de Gorla (Jean-Jacques de Gorles) dont la fille, la belle Marquise-Thérèse de Gorles, épousa du Parc, en février 1653.

voit dans la troupe de comédiens ayant joué à Poitiers, une troupe différente de celle qui représenta à Saint-Fargeau. Les *Mémoires* de Mademoiselle, sans rien dire toutefois d'affirmatif à cet égard, permettent plutôt au contraire de présumer cette identité.

Le retour de Mademoiselle à la cour laisse un instant dans l'ombre ses comédiens et ceux de son père ; on ne les retrouve à Lyon qu'à la fin de 1658, alors que le départ de Molière leur a laissé la place libre.

Mademoiselle elle-même est alors à Lyon, avec toute la cour, avec le jeune roi venu pour l'entrevue qu'on lui a ménagée avec la princesse de Savoie. Le cortège royal s'est un instant arrêté à Dijon où les états de la province étaient réunis et dont le duc d'Épernon était encore gouverneur, ce qui permet de croire qu'il se trouva alors des comédiens dans la capitale de la Bourgogne.

Arrivée à Lyon au mois de novembre 1658, la cour eut le plaisir de la comédie. Mademoiselle mentionne expressément ce divertissement : « J'oublois de dire qu'il y avoit à Lyon deux troupes de comédiens dont l'une étoit très-bonne. Ils affichèrent les comédiens de Mademoiselle et avec raison. Ils avoient joué trois hyvers de suite à Saint-Fargeau... Quelquefois le roi alloit à la comédie. J'y allois aussi assez souvent avec Monsieur. Nous étions tous dans une tribune où l'on entroit par chez M. le maréchal de Villeroy (1). »

Ces lignes des *Mémoires* de la fille de Gaston, sont une curieuse révélation : elles nous apprennent la rencontre à Lyon, en 1658, de deux troupes de comédiens, ainsi que cela avait lieu fréquemment dans la seconde ville de France, la présence des comédiens de Mademoiselle, et enfin la représentation des pièces dans le palais même des gouverneurs, dans la salle de l'hôtel du Gouvernement. C'est alors que fut repré-

(1) *Mémoires*, t. IV, pp. 139, 173, et Pericaud, *Notes et documents pour servir à l'histoire de Lyon sous Louis XIV*, première partie, p. 107.

senté à Lyon, le *Festin de Pierre* ou le *Fils criminel*, de Dorimon, le comédien auteur que nous retrouverons bientôt à Paris, à la tête des comédiens de Mademoiselle. Dorimon joua dans sa pièce le rôle de Don Juan (1). L'impression suivit de près la représentation. Le permis d'imprimer est du 11 janvier 1639. L'œuvre du comédien de Mademoiselle parut chez Antoine Offray, libraire au Change, éditeur de la troisième partie du *Roman comique*. Elle portait en tête une dédicace au duc de Roquelaure, des vers dont l'auteur, M. du Perrier, dit tout simplement du comédien poète :

« Dorimon passe Mondori. »

Enfin, d'autres vers de Scipion du Pille et le huitain, souvent reproduit, adressé par la femme de Dorimon à son mari :

« Encore que je sois ta femme,
Et que tu me doives ta foi,
Je ne te donne pas de blâme
D'avoir fait cet enfant sans moi.
Toutefois ne me crois pas buse,
Je connais le sacré vallon,
Et si tu vas trop voir ta muse,
J'irai caresser Apollon (2). »

Des documents tirés des registres des paroisses de Lyon, nous montrent précisément alors la présence en cette ville de la femme de Dorimon et des comédiens de sa troupe. En 1639, le 1^{er} avril, Claude Pélissier, comédien du roi, et sa femme Marie Bolduille, font baptiser une fille qui a pour parrain

(1) Dorimon paraît ainsi avoir été le premier qui, à l'exemple du Théâtre italien, acclimata en France l'histoire du Don Juan espagnol de Tirso de Molina, ce sujet qui depuis devait être si souvent traité sur notre théâtre par de Villiers (1639), Molière, Rosimond, etc.

(2) La réputation fort mince d'esprit qu'a laissée la femme de Dorimon peut faire supposer que son mari mettait la main à ses poésies, de même que Colletet à celles de Claudine. — Au reste ce sont les seuls vers qu'ait commis Marie Dumont. Cette muse allait rarement caresser Apollon.

Abraham Mitallat, aussi comédien du roi, et pour marraine, M^{lle} Marie Dumont.

M^{lle} Marie Dumont n'est autre que la femme de Dorimon, dont, je ne sais pourquoi, les modernes historiens du théâtre n'ont guère pris la peine de bien préciser l'identité, malgré, comme nous le verrons, qu'elle ait paru tour à tour sur le théâtre de Mademoiselle, du Marais et de la rue Guénégaud. Abraham Mitallat, qui lui servait de compère, est l'acteur que nous avons rencontré à Lyon dès 1644, et qui semble avoir été pendant un certain temps à la tête des comédiens du duc d'Orléans.

Quinze jours plus tard, apparaissent encore sur les registres paroissiaux d'autres comédiens de Mademoiselle. Hugues de Lan, comédien de Mademoiselle, et Marguerite Prunier ont un enfant tenu sur les fonts, le 14 avril, encore par Abraham (Abram) Mitallat et M^{lle} Françoise de Lan (1). Hugues de Lan figurait dès 1649 à Lyon, avec Mitallat, parmi les comédiens de Son Altesse royale. Plus tard, on retrouve, en 1673, dans la troupe de l'électeur de Bavière, le sieur et la demoiselle de Lan, alors qu'une autre actrice du même nom et de la même famille, M^{lle} de Lan, joue aussi à l'étranger et dans l'est de la France, dans la troupe du duc de Savoie (2).

Après avoir quitté Lyon, la troupe de Mademoiselle remonta vers le Nord. L'année suivante, en 1660, on la rencontre à Dijon ; le 28 mai, elle obtient des magistrats municipaux la permission de représenter, à condition de ne pas commencer le spectacle après cinq heures du soir, afin qu'il fût terminé avant la nuit.

(1) M. Brouchoud, *Origines du théâtre à Lyon*, p. 52-53. On voit aussi à cette date de février et de mars 1659 les reçus donnés par les hospices de Lyon de ce qu'ils ont reçu des comédiens pour les pauvres. Tous ces acteurs, dits comédiens du roi et comédiens de Mademoiselle, appartiennent-ils à la même bande ? C'est probable, bien que la présence à Lyon de deux troupes à la fois ne permette pas de rien affirmer à cet égard.

(2) Chappuzeau, *Histoire du Théâtre français*, édit. de M. Ed. Fournier, p. 110.

Après cela, nous ne retrouvons plus les comédiens de Mademoiselle qu'à Paris.

On lit dans la *Gazette* de Loiret du 4^{er} janvier 1661 :

« Une troupe toute nouvelle
Qui se dit à Mademoiselle,
Qu'on attendoit de longue main,
Joue au faubourg Saint-Germain. »

Les historiens du théâtre ont peu parlé des causes de cet établissement à Paris. De Mouhy, un des mieux informés sur ce point, dit que les acteurs de la troupe de Mademoiselle étaient des comédiens de province qui, ayant eu le bonheur de lui plaire dans un voyage qu'elle fit à la campagne, obtinrent de ses bontés de s'établir sous son nom, mais ne tinrent que pendant la foire et s'en retournèrent en province (1). Dans sa volumineuse compilation restée manuscrite et inédite, il s'étend plus longuement sur les motifs qui, selon lui, auraient amené à Paris Dorimon, qu'on pouvait tout simplement supposer grisé par l'approbation et le patronage qu'il avait reçus de Mademoiselle à Lyon, devant la cour, et pris dès lors de l'ambition de se produire sous ses auspices sur un plus grand théâtre, à Paris, cette terre promise des comédiens.

Voilà ce qu'y raconte le chevalier de Mouhy (2) : Dorimon et sa femme avaient joué à Lyon quelques mois avant de venir dans la capitale ; n'étant pas contents de leur sort, ils voulurent voir Paris. Dorimon avait un frère, valet de chambre de Mademoiselle, et espérait par son entremise pouvoir entrer chez les comédiens du roi. En attendant la réalisation de ses désirs, il montra à sa nièce à jouer la comédie ; elle était fille du

(1) De Mouhy, t. III, p. 20, *Abrégé de l'histoire du Théâtre. Le Dictionnaire des Théâtres*, 1754, p. xix, dit de même que cette troupe, après avoir obtenu de s'établir à Paris, en 1661, fut obligée de s'en retourner en province au bout de quelques mois.

(2) *Journal manuscrit du Théâtre français*, t. II. Bibl. nat. F. Fr. 9230, p. 1113.

frère de sa femme chez lequel il avait un appartement. Son élève fit en trois mois de grands progrès, ce qui lui donna, de concert avec son beau-frère, l'idée de ménager une surprise à Mademoiselle, et de jouer, la veille de sa fête, une comédie improvisée. La pièce représentée ainsi presque à l'improviste était *l'Amant de sa femme*, une des meilleures pièces du comédien poète (1). Dorimon reçut les éloges de la royale princesse. Il lui dit qu'il serait heureux de se produire en public sous son patronage, et lui demanda l'honneur de faire prendre à sa troupe le nom de comédiens de Mademoiselle. La fille de Gaston accorda cette permission à condition que le roi ne s'y opposerait pas. Quinze jours après elle était définitivement obtenue. Dorimon forma sa troupe de comédiens qui n'avaient pas été reçus dans les troupes de Paris, et établit son théâtre rue des Quatre-Vents, « dans une maison à porte cochère, ayant passage dans la rue des Boucheries-Saint-Germain (2). » Il l'ouvrit le 17 décembre 1660, par la représentation du *Festin de Pierre* et de *l'Amant de sa femme*.

Dans une des nombreuses pièces qu'il produisit et fit imprimer en 1661, Dorimon eut soin d'exprimer sa reconnaissance à Mademoiselle. Toutes ses comédies, d'une grossièreté rare le plus souvent, n'étaient pas de nature à être dédiées à une princesse. C'est dans une des moins inconvenantes d'entre elles, *la Rosélie*, qu'il lui rappelle qu'il a l'honneur d'être à elle ; il la lui offre comme témoignage du dessein qu'il a d'y être toute sa vie et de sacrifier ses veilles au divertissement de sa protectrice (3).

Il semble avoir été à Paris le fournisseur attitré de son théâtre, dont ses pièces composent le seul répertoire connu

(1) *L'Amant de sa Femme*, comédie en un acte dédiée à M. de Buré. Paris, Quinet, 1661, in-12.

(2) Les frères Parfait, *Histoire du Théâtre français*, t. IX, p. 2, disent : « Dans la première maison à main droite en entrant par le bas de la rue de Condé. »

(3) *La Rosélie* ou *Dom Guillot*, comédie en cinq actes en vers. Paris, Jean Ribou, 1661, in-12.

jusqu'à présent (1). Il voulait de la sorte rivaliser avec Molière.

Il eut sans doute le sort de la grenouille qui veut imiter le bœuf. Ces pièces, malgré le talent qu'il pouvait avoir à jouer les rôles comiques, firent sans doute de nombreux fous, comme dit déjà La Grange dès ce temps-là, ainsi que le méritait leur grossièreté et leur platitude ; il dut déguerpir après la fin de la foire de Saint-Germain (2).

Le moment qu'il avait pris pour se produire à Paris était d'ailleurs mal choisi. La *Camma* de Thomas Corneille, à l'hôtel de Bourgogne, la *Toison d'or* de son illustre frère, au Marais, la fameuse épinette des Raisin, à la foire, attiraient la

(1) Malgré la médiocrité de ses pièces, il y aurait lieu d'étudier à loisir le théâtre de Dorimon, comédien, auteur, directeur de troupe, contemporain de Molière, et à voir d'où il a tiré ses pièces, dont le fond offre quelques analogies avec les sources auxquelles a puisé le grand comique. On remarque des ressemblances entre une des *Nouvelles* de Scarron, la *Précaution inutile* (la première des *Nouvelles tragi-comiques*), et son *École des C...ou la Précaution inutile* qu'il fit représenter en 1664. (Voir les frères Parfait, t. IX, p. 53-57, et le *Molière* de M. Despois, t. II, p. 344, et t. III, p. 1181. On a aussi signalé les similitudes de la *Femme industrielle*, inspirée de Boccace et de Lope de Véga, avec l'*École des Maris* de Molière.

La *Comédie de la Comédie*, tableau du théâtre du temps, mérite aussi d'être rapprochée des autres pièces du même genre, sans parler de *Don Juan*.

(2) Le privilège obtenu à la fin de mars ou au commencement d'avril (26 mars-12 avril) par Dorimon, pour l'impression d'un recueil de six petites comédies de sa composition et intitulées : *les Amours de Trapolin*, *l'Inconstance punie*, *l'Amant de sa Femme*, *la Précaution inutile*, *la Femme industrielle* et *le Festin de Pierre*, et transporté par lui au libraire Quinet, ne fut enregistré au syndicat des libraires que le 10 août 1661. C'est dans l'intervalle d'avril au mois d'août 1661, c'est-à-dire postérieurement à l'*École des Maris* de Molière, jouée le 24 juin, que Dorimon ajouta à sa pièce de la *Précaution inutile*, le second titre de l'*École des C...* où il parodiait ainsi le titre de la pièce en vogue de Molière. Sa *Femme industrielle*, dont l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal porte un achevé d'imprimer du 22 avril 1661, est antérieure à l'*École des Maris*. Voir, pour ces renseignements donnés par M. Despois, son édition de Molière, t. II, p. 343, 344. Il est probable que, comme la plupart de ses confrères, Dorimon ne songea à faire imprimer ses pièces que lorsque leur médiocre succès fut épuisé à la représentation.

foule à ses dépens. S'en alla-t-il courir les Pays-Bas, à l'exemple de beaucoup de ses confrères ? De Mouhy indique une de ses pièces comme imprimée à Anvers en 1662 (1).

Longtemps après leur départ de Paris, on retrouve en province ces comédiens de Mademoiselle qu'on pouvait croire n'avoir eu qu'une vie éphémère. On les revoit à Dijon au commencement de 1667, arrivant de Metz. Ils vinrent pour jouer dans la capitale de la Bourgogne, vers le 10 janvier, à l'approche du carnaval ; mais le maire et la chambre de ville leur refusèrent la permission de représenter, à cause de la prétendue désolation résultant des taxes ordonnées par la chambre de justice, qui avaient causé bien des ruines parmi le monde de la finance et de la bourgeoisie. Ils se pourvurent devant le parlement qui, par arrêt du 29 janvier, leur permit de dresser leur théâtre en tel lieu, le plus commode de la ville, que bon leur semblerait, pour y représenter jusques au carnaval prochain, à condition de ne prendre que 10 sols par personne pour les pièces ordinaires, et 20 sols pour les nouvelles.

Le maire voulut alors envoyer un député à la cour pour se plaindre du parlement ; ce fut quasi une grosse affaire. Aussi, le 2 février 1667, le premier président du parlement de Bourgogne, Nicolas Brulart, marquis de la Borde, écrivait-il au prince de Condé, gouverneur de la province, le récit de cette histoire de comédiens, pour le renseigner sur les faits et gestes de la chambre de la ville :

« Il y a près de trois semaines, dit-il, que les comédiens de Mademoiselle étant arrivés en cette ville pour y divertir le public pendant ce carnaval, demandèrent au maire permission de monter sur le théâtre ; il la leur refusa fort légèrement, les comédiens crurent qu'une autre fois il serait de meilleure

(1) En 1662 (2 mars), Chappuzeau dédiait à Son Altesse royale Mademoiselle, *le Riche mécontent*. Scarron avait aussi tiré antérieurement à vue sur Mademoiselle en lui adressant une de ses comédies, *l'Écolier de Salamanque*, en 1655. En 1662, M^{lle} Desjardins lui dédiait également sa tragédie de *Manlius Torquatus*.

humeur, n'y ayant aucune raison de les empêcher de faire leur métier dans la saison qui y est la plus propre de l'année. La chambre de ville fut assemblée pour délibérer sur cette seconde requête qui fut rebutée comme la première ; ces pauvres gens se voyant mourir de faim dans la capitale de la province, se pourvurent au parlement juge souverain de la police... » Je m'arrête. Le reste de cette longue lettre n'a trait qu'aux différends du parlement avec le maire et les gens de l'hôtel de ville (1).

M. le Prince manda au maire qu'il désirait que l'affaire des comédiens qui divisait Messieurs de la ville et Messieurs du parlement se terminât à l'amiable. Alors la chambre consentit à attendre quelque temps avant de se pourvoir auprès du conseil, et chargea le maire de tâcher de finir cette affaire avec Messieurs du parlement. Il est probable qu'elle se termina sans nouveaux déboires pour les comédiens de Mademoiselle, car on les voit, quelques mois plus tard, obtenir sans conteste permission de représenter à Dijon.

Cette troupe dut ne pas tarder à se disloquer, probablement par suite de la mort de Dorimon, dont la date reste ignorée (2).

Toutefois cet acteur ne survécut pas fort longtemps à son passage sur le théâtre de la rue des Quatre-Vents ; car on voit sa veuve, Marie Dumont, épouser Pierre Ozillon ou Auzillon, guidon de la compagnie du prévôt de l'Ile-de-France et plus tard portier de comédie renommé pour sa bravoure.

Devenue comédienne au Marais où elle jouait en mars 1670, dans les *Amours de Vénus et d'Adonis*, M^{lle} Ozillon qui, dit-on,

(1) Voir dans M. Ravaissou, *Archives de la Bastille*, t. III, p. 39, cette lettre tirée de la bibliothèque de Dijon, et *Inventaire des Archives communales de Dijon*.

(2) On s'est tellement trompé sur la date de la mort de Dorimon, qu'on est allé jusqu'à lui attribuer des pièces postérieures à la mort de Molière, telles que la *Descente de l'âme de Molière aux Enfers*, 1674. (V. Fournel, *les Contemporains de Molière*, t. I, p. 483.)

avait plus de beauté que de talents (1), passa au théâtre de la rue Guénégaud, lors de la jonction des deux troupes, mais ne fut conservée qu' « à la recommandation d'une personne qualifiée » qui était sans doute la fille de Gaston. Cette médiocre actrice, qui ne sut jamais se rendre utile à la société, aux dires de l'honnête La Grange, fut renvoyée du théâtre, le 12 avril 1679, et mourut le 18 juillet 1693 (2). C'était peut-être la dernière survivante des comédiens de Mademoiselle.

DISTRIBUTION DES ROLES D'AGÉSILAN DE COLCHOS

JOUÉ PAR LA TROUPE DE FILANDRE.

Voici des renseignements à ajouter à ceux que j'ai donnés au chapitre III, sur les acteurs d'*Agésilan de Colchos*, autres que Filandre et les trois Guérin, et qui n'ont pas été mentionnés par M. Ed. Thierry (3) :

La femme de Monchaingre, M^{lle} Filandre, remplit dans cette pièce de Rotrou, jouée par la troupe de Filandre, vers 1650, le rôle d'*Ardenie*. Son âge la réduisait déjà parfois aux rôles de confidente. A côté de la famille Guérin, se trouve dans la troupe, celle des Beaulieu, c'est-à-dire Pierre Marcoureau, sieur de Beaulieu, et sa femme Marie Boulanger, qu'a fait connaître Jal, et leur fils *le petit Beaulieu*, le futur Brécourt, né vers 1638, entré au Marais en 1660, et que la tradition

(1) Robinet, à propos de cette pièce, a célébré ses charmes, ce qu'on appellerait aujourd'hui son succès de corsage.

(2) Ce n'est pas ici le lieu de parler du procès qu'elle soutint contre ses confrères qui ne l'aimaient pas et qui l'affublaient ainsi que ses contemporains du nom de L'Oizillon. Les derniers historiens du théâtre qui ont parlé d'elle ont tous oublié qu'elle était la veuve de Dorimon. Voir sur le procès pour sa pension, M. Bonassies, *la Comédie française*, p. 43.

(3) Voir le *Rotrou* de la Bibliothèque de l'Arsenal n° 10187, t. V. On se rappelle que Filandre joue le rôle de *Fiorisel*, Guérin celui de Rosaron, M^{lle} Guérin celui de Diaac, et le petit Guérin ceux d'*Anaxarte* et d'un page.

faisait en effet passer par la troupe de Filandre. Beaulieu fait le personnage de *Darinel*, M^{lle} Beaulieu, celui de Sidonie, la reine mère de Diane ; le petit Beaulieu est un des trois chevaliers qui figurent dans la pièce. L'acteur qui joue le rôle du héros de cette tragi-comédie, curieux rôle d'amoureux souvent travesti en femme, le rôle d'*Agésilan* et de *Daraïde*, est appelé *Le Bari* (si j'en dois croire la transcription qu'on m'a transmise de ces noms difficiles à déchiffrer sur une marge malheureusement rognée), ce qui ne laisse pas que d'intriguer après la lecture du *Voyage à Guibray*.

En y ajoutant les deux acteurs remplissant, l'un le rôle de *Brunéo*, un jeune amoureux, et l'autre celui d'*Arlandes*, cela fait onze comédiens composant la troupe de Filandre, y compris le *petit Guérin* et le *petit Beaulieu*.

Les troupes de campagne n'étaient généralement pas plus nombreuses. (Voir les deux actes de société de 1664, reproduits par M. E. Soulié, *Recherches sur Molière*, p. 210.) La troupe de Molière, lors de son retour à Paris à la fin de 1658, n'était elle-même composée que de dix acteurs et d'un gagiste.

LES COMÉDIENS DANS LE MAINE

A BONNÉTABIE, AU XVII^e SIÈCLE.

J'ai dit que, malgré mes recherches, je n'avais rien pu découvrir jusqu'ici qui constatât le passage de comédiens au Mans, du temps de Scarron. L'histoire du théâtre fait complètement défaut, au XVII^e siècle, dans la province qui avait eu l'honneur de donner à la France, au siècle précédent, un de ses plus grands poètes dramatiques, Robert Garnier (1). Ce

(1) Quand je dis que l'histoire du théâtre fait complètement défaut dans le Maine au XVII^e siècle (et je pourrais ajouter dans les deux premiers tiers du XVIII^e), j'en excepte toutefois l'histoire du théâtre des collèges de Sa'nt-Benoît et de l'Oratoire au Mans, et des jésuites de La Flèche,

pendant, si Le Mans reste complètement muet à l'égard du séjour d'une troupe comique dans ses murs, à l'époque où y résidait Scarron, il n'en est pas absolument de même de toutes les autres villes du Maine; une de celles que mentionne précisément le *Roman comique*, laisse percer vers cette époque une lueur à l'endroit d'un passage et de représentations de comédiens.

C'est Bonnétable qui a cet honneur. Rien d'étonnant, d'ailleurs, à ce qu'il en soit ainsi. Cette ville relativement plus importante alors qu'aujourd'hui, et située sur le grand chemin de Paris, avait un autre titre pour attirer les meilleurs comédiens de campagne. Elle était parfois le séjour d'une grande famille de sang royal, qui avait une cour princière et aimait les plaisirs du théâtre, comme on le voit dans les *Mémoires* du temps.

Dans mes études sur Scarron et la société polie du Maine, de son temps, je remets en lumière cette petite cour du château de Bonnétable, trop rarement visité par la Dame du lieu, la comtesse de Soissons, veuve de Charles de Bourbon, et par les siens : son fils, l'aventureux comte de Soissons, Louis de Bourbon, sa fille Louise, la première femme du duc de Longueville, son autre fille, la princesse de Carignan, et sa petite-fille, M^{lle} de Longueville, la future duchesse de Nemours.

Le château avait eu l'honneur de recevoir le roi lui-même, Sa Majesté Louis XIII, à la fin de juillet 1620 (1). Il reçut

que j'ai écrite récemment, et que je dois bientôt publier, ainsi que le peu que je sais sur l'histoire générale du théâtre du Mans jusqu'à l'établissement de la salle de comédie en 1776. — Ce qui explique en grande partie l'absence de renseignements, au XVIII^e siècle, au Mans, sur le passage des comédiens qui devaient y venir, surtout à l'époque des foires, c'est la destruction des registres de ville, dont le plus grand nombre n'existe plus. Je me suis inutilement enquis de mentions du paiement du droit des pauvres à l'Hôpital général, qui ne fut établi qu'en 1638. — Quant à Angers, on y voit inhumér, le 7 février 1632, le comédien Marie (Nicolas).

(1) On lit dans les registres paroissiaux de Saint-Cosme : « Le 29^e jour

aussi, sans parler des divers personnages attachés à la comtesse de Soissons, tels que les Senneterre, les Campion, M^{lle} des Vertus etc., quelques-uns des nombreux poètes, musiciens ou artistes auxquels elle accordait sa protection. Je ne veux pas ici divulguer à l'avance les nombreux renseignements inédits, que je dois publier comme preuves du goût de la comtesse de Soissons et des siens pour le théâtre et les ballets. Qu'il me suffise de rappeler ce que Mademoiselle dit des assemblées que Madame la comtesse faisait faire en 1638 à l'hôtel de Brissac, deux fois la semaine, et dont les divertissements ordinaires étaient les comédiens, divertissements qu'elle fit donner l'année suivante à l'hôtel de Créqui (1). Ses poètes favoris étaient le singulier abbé de la Couture, prieur aussi de Cherré, Jean-Baptiste Croisilles, l'auteur des *Héroïdes ou Epîtres amoureuses*, et de la *Chasteté invincible*, bergerie, ou *Tyrsis et Uranie*, œuvre dramatique que son auteur, tout à fait inattendu, intitulait modestement un vrai chef-d'œuvre (1633). C'était le jeune Rotrou, son protégé et celui de son fils, qui lui dédiait en 1636 les *Occasions perdues*, et adressait à son fils et à sa petite-fille la dédicace de l'*Hypochondriaque* (1631), et des *Deux Pucelles* (1639). Sa fille, la duchesse de Longueville, trop tôt ravie au monde, le 9 sep-

de juillet 1620, le roi Louis XIII^e passa par ce village, accompagné de Monseigneur son frère et de Monseigneur le prince de Condé, et alla loger à Bonnétable, où était Mademoiselle de Soissons. » Mademoiselle de Soissons était arrivée le 3 juillet 1620, sur les 6 heures, au bourg de Saint-Cosme, avait pris son logis chez M. Du Bois des Cours, et le lendemain, après avoir entendu la messe, selon sa coutume, en l'église paroissiale, était allée à Bonnétable au château de Madame la comtesse de Soissons, sa mère.

Voir à propos de la présence du roi dans le Maine, à cette date : *L'arrivée du Roy en la ville du Mans, le 23 juillet 1620; ensemble la harangue faicte à Sa Majesté au nom des habitants de ladite ville, et généralement tout ce qui s'est passé es lieux circonvoisins avant l'arrivée de (sadicte) Majesté*. A Paris, chez Isaac Mesnier, jouste la copie, imp. au Mans, 1620, petit in-8 de 15 pp., rarissim e. — C'es lors de ce passage à Bonnétable, et non en 1614, que Louis XIII put visiter Torcé.

(1) *Mémoires de Mademoiselle*, t. 1, pp. 40 et 48.

tembre 1637, avait vu les principaux poètes du temps, Du Ryer, Scudéri, etc., lui dédier leurs œuvres, en même temps qu'à son mari, qui fut un soutien des *Muses affligées*, et dont Scarron a loué la générosité envers les Comédiens, à Bourbon.

Le célèbre musicien, danseur, luthiste, auteur de ballets, Louis de Mollier, plus connu sous le nom de Molière, était écuyer, gentilhomme servant de Madame la comtesse de Soissons, et ne se tourna du côté de la cour qu'après la mort de sa protectrice (17 juin 1644). Scarron lui-même, ami de Mollier, ainsi que je l'ai dit et que le faisait présumer son goût pour les ballets, les courantes, le luth et la musique, et qui ne devait pas se déplaire dans la société de Croisilles. Scarron a célébré les charmes de la jeune Marie de Longueville, la petite-fille de la comtesse, dans de poétiques *Etrennes* qui font partie de ses premières œuvres (1). Il avait sans doute accompagné l'évêque Charles de Beaumanoir dans les visites que ce prélat faisait à la vieille comtesse (2). C'est alors qu'il avait appris à connaître les grands chemins effondrés du Mans à Bonnétable, où il devait placer une des meilleures scènes de son roman (3).

On ne doit être étonné dès lors, ni de trouver le nom de la ville de Bonnétable dans l'œuvre du joyeux romancier, ni de rencontrer la présence de comédiens dans un lieu où ils avaient la bonne fortune sans pareille de pouvoir compter sur une généreuse protection, un bienveillant accueil et de solides espérances de gain.

Un érudit habitant de Bonnétable, qui a déjà publié dans

(1) A *Mademoiselle de Longueville, Etrennes. Œuvres de Scarron*, t. VII, p. 322.

(2) Ce fut M. de Beaumanoir, ami de Madame de Soissons, qui fit lui-même l'enterrement de la duchesse de Longueville, à Paris, en septembre 1637. — En juin de la même année, on le rencontre dans les parages de Bonnétable, à Torcé, venant de visiter son prieuré de Saint-Gélerin.

(3) Voir l'aventure des brancards, *Roman comique*, liv. I, ch. vii.

plus d'un journal ou d'une revue d'intéressantes notices sur cette contrée, et qui aspire à l'honneur de donner une histoire complète de sa ville natale, m'avait dit que Pesche, le laborieux auteur du *Dictionnaire de la Sarthe*, dont la mort a malheureusement laissé inachevée la *Biographie du Maine* (1), lui avait appris que les comédiens du *Roman comique*, lors de leur séjour à Bonnétable, avaient joué une comédie de *l'Astrée* dans une hôtellerie portant pour enseigne : *Au poing d'or et à la main d'argent*, et où se trouvait une immense salle.

Cette représentation des comédiens à Bonnétable, du temps de Scarron, n'était pas impossible. Cette ville était naturellement indiquée, ainsi que je viens de le dire, comme lieu de séjour des troupes de province. Le nombre de comédies qui a été tiré de *l'Astrée* est incalculable, et une pièce de ce genre devait plaire à la vieille comtesse, habituée, du reste, aux *bergeries* de Croisilles.

Les grandes salles d'auberges, de tripots ou de jeux de paume, étaient les endroits où avaient partout lieu les représentations des troupes de campagne (2). Rien de surprenant donc à ce que le *Poing d'or* à Bonnétable, comme l'hôtel de *la Biche*, au Mans (3), qui existait encore dans la première

(1) Pesche avait réuni, dit-on, la plupart des matériaux historiques et littéraires de cette *Biographie* qui, paraît-il, peuvent se trouver encore aujourd'hui entre les mains d'un membre de sa famille.

(2) On ne conserve plus guère au Mans le souvenir des nombreux jeux de paume qui s'y trouvaient au xvii^e siècle. Bonnétable et Mamers, au contraire, ont conservé comme souvenir de ce passé, leurs rues du Tripot. — A côté des théâtres établis dans les jeux de paume, il ne faut pas oublier les théâtres en plein vent que montaient les opérateurs. — M. Benjamin Fillon a bien voulu m'indiquer une pièce de sa collection, curieuse au point de vue de l'ordonnance des théâtres en planches et datant du commencement du règne de Louis XIII.

(3) L'auberge du *Coq-Hardy*, où le continuateur de Scarron fait loger les comédiens (*Roman comique*, liv. III, ch. iv), existe encore à Vivoin. Je donnerai de nombreux détails sur l'hôtel de *la Biche*, dans mon ét de sur Scarron et le *Roman comique*.

moitié de ce siècle, ait servi de salle de spectacle pour les comédiens qu'attirait dans la première de ces villes la présence de la comtesse de Soissons (1).

Malgré les probabilités qui entouraient l'assertion attribuée à Pesche, je n'avais pas voulu me laisser aller à reproduire de simples dires que je ne pouvais appuyer d'aucune présomption écrite, quand M. Piel, qui sur ma prière avait bien voulu faire de nouvelles recherches à Bonnétable, dont j'avais moi-même consulté les registres paroissiaux, m'a transmis obligeamment un extrait de titres authentiques confirmant dans une certaine mesure l'allégation relative à la présence dans cette ville des comédiens du *Roman comique*.

Il s'agit d'un extrait d'un registre de 1668 des fondations, dons, obits de l'église de Saint-Sulpice de Bonnétable, reproduit dans un autre registre de 1683, de la même église, établi par M^e René Dupont, conseiller du roi, procureur de la fabrique. Voici la pièce que m'a transmise M. Piel, et pour laquelle je lui adresse mes remerciements :

« Animée des sentiments les plus pieux et *pour réparer les scandales donnés dans son auberge par les comédiens, depuis bien longtemps*, Guillemine Jamin, veuve en premières noces de Nicolas Goupil, en secondes de Guillaume Chevalier, et en dernières de Guillaume Bruneau, a donné par son testament, reçu par M^e Lochet, notaire à Courcemont, le 11 janvier 1667, à la fabrice de Bonnétable, le tiers et une moitié faisant le sixième au total d'une maison située en cette ville, où *pend pour enseigne le Poing d'or et Main d'argent*, estant sur le placistre des halles à bled, acquise dans sa première communauté avec ledit Goupil, à la charge de faire

(1) D'après Scarron, liv. I, ch. vii, une partie de la troupe comique débandée se serait arrêtée à Bonnétable, venant de Château-du-Loir, et au lieu de poursuivre sur Alençon, d'où l'éloignait les bruits de peste, aurait rétrogradé vers Le Mans. Mademoiselle de l'Étoile se serait démis le pied dans ce dernier voyage, en un village auprès de Bonnétable, et la femme du seigneur de ce lieu l'aurait fait conduire au Mans.

dire par le procureur de ladite fabrice, pendant vingt ans, à tel jour qu'elle décidera, quatre messes hautes à diacre et sous-diacre, sinon en cas d'empêchement, le lendemain ; lesdites vingt années commençant du jour 22 novembre 1667, date du décès à Bonnétable de Guillemine Jamin (1). »

Est-ce des comédiens qui avaient passé à Bonnétable trente ans plus tôt, du temps du séjour de Scarron au Mans, qu'il est question dans le testament ? Cela n'est pas impossible. L'hôtesse du *Poing d'or*, qui avait eu le temps de compter trois maris, pouvait bien dater de cette époque *les scandales donnés dans son auberge par les comédiens depuis bien longtemps*. Toujours est-il que la curieuse mention de ce remords de conscience est un piquant renseignement pour l'histoire du théâtre, et que les comédiens de Bonnétable ont des titres sérieux à se voir rapprochés de ceux du *Roman comique*.

(1) Par suite de la vente de la maison, les droits légués par la testatrice furent fixés à une rente de 12 livres au jour de saint Jean-Baptiste, à partir de 1668. Voir le Registre indiqué, f° 98, ainsi que d'autres registres plus modernes de la fabrique de Bonnétable.

J'ai connu trop tard, pour pouvoir faire autre chose que le mentionner ici, le désistement du 19 décembre 1657 par Marthe Boisseau de l'instance criminelle intentée au sieur Jean Monchaingre, COMÉDIEN DE LA REINE DE SUÈDE, pour raison *copulationis carnalis* qu'elle dit avoir eue avec ledit sieur, *durant son voyage de la Haye et de Bruxelles*.

TRÉSOR DE MONNAIES ROMAINES

DU III^e SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

DÉCOUVERT A LA BLANCHARDIÈRE, COMMUNE DE BEAUFAY (SARTHE)

Par Eugène HUCHER

Membre titulaire, Président de la Commission d'Archéologie

DESCRIPTION SOMMAIRE DES MONNAIES

(Suite)

• Nota. — Le premier numéro à gauche est celui du livre de M. Cohen sur les monnaies impériales romaines. — Le second à droite est le nombre des médailles.

TÉTRICUS père.

44. IMP C TETRICVS..... Son buste avec le *paludamentum*.

à AEQVITAS AVG. L'Équité debout à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance..... 2

— Variété. Même légende au droit. L'Équité du revers tient de la main gauche une grappe de raisin au lieu d'une corne d'abondance. La balance à la main droite. La légende du revers est peu lisible. Inédite. 1



46. IMP. C. TETRICVS. P. F. AVG. Son buste radié à droite avec le *paludamentum*.

- le COMES AVG. La Victoire debout à gauche tenant
une couronne et une palme..... 220
46. Même légende, mais barbare.
- le COVAXS AVG. Même sujet, barbare, l'X est une
véritable croix grecque et la légende rappelle celle
de PAX AVG... 45



- IMP TETRICVS P. F. AVG (le C manque). Buste
barbu radié à droite avec la cuirasse.
- le COMES AVG. Même sujet..... 9
- Parmi ces neuf pièces une est très-barbare, six
appartiennent à une autre fabrication semi-barbare,
une est de meilleur style, enfin la neuvième est
de fort beau style. Variété inédite.



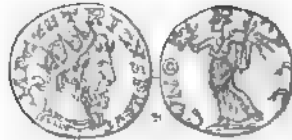
Monnaie inédite IMP TETRICVS PPAIAC. Même
buste.

- le CONCORD EQVIT. La Fortune debout à gauche
tenant une patère et un gouvernail.
- Cette imitation d'une monnaie de Postume a déjà
été signalée à Victorin. C'est absolument la même
facture..... 4



Nous allons revoir la même pièce et du même graveur à Tétricus fils après le n° 8.

46. IMP C TETRICVS P. F. AVG. Buste barbu radié à droite avec le *paludamentum*.
 R CVNO... AVGG. Imitation de *Comes aug.*.... 3
 Variété semi-barbare inédite.



- IPTITHICVS P. F. HVG. Buste barbu radié à droite avec le *paludamentum*.
 R OVAII-IVC. La Victoire debout, à droite, tenant une couronne et une palme,..... 2



53. IMP TETRICVS P. F. AVG. Buste radié à droite avec la cuirasse.
 R FIDES MILITVM. La Foi debout, à gauche, tenant deux enseignes militaires verticales..... 38
 57. IMP TETRICVS AVG. Même buste.
 R Même revers..... 58
 — IMP, C. TETRICVS P. F. AVG. Son buste barbu et cuirassé à droite.
 R Même légende et sujet. Variété semi-barbare.
 M. Cohen donne cette légende avec le buste lauré, seulement; M. de Witte ne la donne que pour un quinaire..... 3



57. IMP C TETRICVS P. F. AVG. Son buste barbu radié avec le *paludamentum* à droite.

℞ Peut-être FIDES EXERCI... La Foi militaire debout, à gauche, tenant deux enseignes dont l'une est transversale. (Imitation barbare de la monnaie de Claude, n° 74 de M. Cohen.) Inédite,.....



55. Du corps d'ouvrage. Rectification au fol. 306, t. VII.

IMP. C. PESV. TETRICVS AVG. Son buste cuirassé à droite.

℞ FIDES MILITVM. La Foi debout, à gauche, tenant deux enseignes verticales..... 5

— Variété inédite..... ESVVIVS TETRICVS AVG. Son buste radié, à droite, avec le *paludamentum*.

℞ Même légende et revers, médaille de haut style, fort habilement dessinée et gravée, comme du reste, toutes celles où le nom ESVVIVS est en toutes lettres..... 1



— Médaille inédite. IMP TETRICVS P. F. AVG. Buste radié et cuirassé, à droite.

℞ ...Fort VNA REDVX. La Fortune assise, à gauche, tenant un gouvernail et une corne d'abondance; sous son siège une roue..... 1



63. IMP TETRICVS P. F. AVG. Son buste radié, à droite, avec la cuirasse.
 R HILARITAS AVGG. L'Allégresse debout, à gauche, tenant une palme et une corne d'abondance..... 436
 C'est par erreur, sans doute, que cette médaille est cotée 3 fr. par M. Cohen qui assigne, d'un autre côté, la valeur de 1 fr. seulement à celle qui suit et qui est beaucoup plus rare; il paraît certain qu'on doit renverser ces termes.
64. IMP. C. TETRICVS P. F. AVG. Son buste radié avec le *paludamentum* ou la cuirasse.
 R Même revers. Cette variété donne quelques pièces de haut style; mais le plus grand nombre offre des signes évidents de dégénérescence. Deux exemplaires offrent au revers HILATAS AVGSPG..... 41



- Médaille inédite. IMP. C. PI. ES. TETRICVS..... On ne voit pas le reste de la légende. Buste de Tétricus père avec le *paludamentum*, à droite.
 R ... LARITAS AVG (*sic*) un seul G. L'Allégresse debout, à gauche, tenant une palme et une corne d'abondance..... 2



- Variété inédite. C TET.. VS P F AVG. Même buste.
 R HILA.... ES AS. L'Allégresse, à droite, tenant une palme et une corne d'abondance..... 1
 — Variété barbare, mêmes légende et buste.
 R HILARIT.... Figure mixte, tenant une couronne

- à la main droite et à la gauche un sceptre et une corne d'abondance..... 2
64. Variété mixte barbare du n° 63. IMP. C. TETRICVS PF AVG. Buste radié avec la cuirasse, à droite.
- R LAETITAS AVG. L'Allégresse debout, à gauche, tenant une palme et une corne d'abondance..... 4
- Autre variété plus barbare, même légende incomprise, et buste.
- R XCEI... TVXXETAE. Le tout très-incorrect, figure tenant un rameau esquissé seulement et une corne d'abondance, le tout très-barbare..... 5
68. IMP. C. TETRICVS PF AVG. Son buste radié, à droite, avec la cuirasse.
- R INVICTVS. Le Soleil radié, à demi-nu, marchant à gauche, levant la main droite et tenant un fouet. Dans le champ une étoile. Il existe deux variétés de cette médaille, d'après Banduri et Tanini. Du reste, elle est si rare qu'elle s'est trouvée en unité seulement dans le trésor..... 1
23. Du supplément IMP. C. TETRICVS PF AVG. Son buste lauré, à droite.
- R IOVI STATORI. Jupiter nu debout, à gauche, regardant à droite, tenant un sceptre et un foudre. 1
71. IMP TETRICVS P. F. AVG. Buste radié et cuirassé, à droite.
- R LAETITIA AVGG. La Joie debout, à gauche, tenant une couronne et une ancre..... 551
74. Même légende et buste.
- R LAETITIA AVGN. Même sujet..... 84
- La cote de 3 fr. paraît un peu élevée, cette monnaie formait le 1/6 du bloc.
72. IMP. C. TETRICVS P. F. AVG. Son buste radié, à droite, avec le *paludamentum* et la cuirasse.
- R Mêmes légende et revers..... 16
- Ces pièces sont d'un assez bon style.
- Variété inédite au revers LAETITIA AVGN..... 6
- Variété inédite. VIP. C. TETRICVS P. AVG. Son buste avec le *paludamentum*, à droite.

- ♀ LAETITIA AVGG. Même sujet..... 3
 72. Variété semi-barbare. IMP C TETRICVS P F AVG.
 ♀ LAETITIA AVG. Même sujet..... 2
 — Variété barbare, mêmes légende et buste.
 ♀ PEITAA.... Même sujet..... 1
 — Autre variété, mêmes légende et buste. R. IAESPCC.
 Même sujet..... 1
 75. IMP.... CVS. AV. Buste radié avec cuirasse, à droite.
 ♀ LETITIA AVG. Même sujet. La figure tient bien une couronne et non une patère..... 1
 — Variété hybride. IMPC TETRICVS..... Son buste cuirassé, à droite.
 ♀ Légende barbare, figure mixte, portant à la main droite une couronne, à la gauche une ancre et une corne d'abondance..... 3
 Nous avons figuré sous la rubrique HILARITAS, deux monnaies semblables ou à peu près.
 — Variété inédite barbare. IMP. C. TETRICVS P. F. AVG. Son buste radié, à droite, avec le *paludamentum*.
 ♀ LAETITAS AVG. La Joie debout, tenant une couronne d'une main et répandant de l'autre une liqueur ou une substance liquide caractérisée par un filet ondulé..... 18



- Variété inédite, légende peu lisible... TRICVS P F AVG. Même buste.
 ♀ LAETITIA AVG. L'Allégresse avec la palme, et la corne d'abondance..... 4
 — Variété inédite semi-barbare. IMP. C TETRICVS P. AVGS. Son buste radié, à droite, avec le *paludamentum*.

- R^h LETITAS AVG. La Santé debout, à gauche, donnant à manger à un serpent enroulé autour d'un autel allumé, et s'appuyant sur un sceptre..... 3
75. Variété de la pièce précédente. IMP TETRICVS P. F. A. et buste.
- R^h AVT AVGG, figure mixte entre Esculape, la Santé et la Joie..... 9
79. IMP C TETRICVS P F AVG. Son buste radié, à droite, avec le *paludamentum*.
- R^h MARS VICTOR. Mars casqué nu, à droite, portant une haste et un trophée..... 2
81. IMP C TETRICVS PF AVG. Son buste radié, à droite, avec le *paludamentum*.
- R^h MON.... La Monnaie debout, à gauche, tenant une balance et une corne d'abondance..... 1
- Monnaie cotée 1 fr. seulement et évidemment valant beaucoup mieux.
25. Du supplément. IMP C TETRICVS P F AVG. Buste, à droite, radié et orné du *paludamentum*.
- R^h NOBILITAS..... Femme debout, à droite, tenant un sceptre et un globe, on ne voit pas de proue... 1
84. IMP. C. TETRICVS P. F. AVG. Son buste radié, à droite, avec le *paludamentum*.
- R^h PAX AVG. La Paix debout, à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre..... 655
87. IMP TETRICVS P. F. AVG. Son buste radié, à droite, avec la cuirasse ou le *paludamentum*. Même revers. Cette variété offre moitié pièces de haut style et moitié pièces dégénérées..... 36
- Variété inédite. Mêmes légende et buste.
- R^h PAX AVG. Rétrograde, gravée dans le sens naturel. La Paix debout, à droite, tenant à la main gauche un rameau et à la droite un sceptre. 3
- Mêmes légende et buste.
- R^h PAX AVG. Dans le bon sens. La Paix, à droite, tenant un rameau de la main gauche et un sceptre de la droite. Ces deux exemplaires très-différents..... 2

88. Variété. IMP. C TETRICVS P F AVG. Avec C et F qui manquent dans M. Cohen.
 ⌚ PAX AVG. La Paix debout, à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre transversal, dans le champ V et une étoile 11



32. Du supplément, p. 312. Variété IMP C TETRICVS....
 Même buste.
 ⌚ PAX AVG. L'Espérance, à gauche, tenant un petit rameau à quatre feuilles et relevant sa robe. 1
 — Inédite : IMP TETRICVS.... AG. Même buste.
 ⌚ PAX AVG STIPS. La Paix debout, à gauche, tenant une branche d'olivier et un sceptre..... 2
 Le mot STIPS placé à la fin de la légende est fort curieux, si l'on y doit voir le nom de la monnaie, de petite dimension, dont parlent les auteurs.
 — Inédite IMP TETRICVS P F.... Même buste.
 ⌚ CAVXA ♀ La Paix, à droite, avec rameau et sceptre..... 1
 — Inédite. IMP C TETRICVS. Même buste.
 ⌚ SAI ACC. La Paix debout, à gauche, tenant un petit rameau trifide comme l'Espérance et un long sceptre..... 3
 — Inédite. IIVXTERICVS[(sans plus). Tête barbue très-barbare.
 ⌚ PV.. AVG. La Paix debout, à gauche, avec rameau et sceptre 1
 — Inédite VX TERICVS. Buste très-barbu de Tétricus père, avec le *paludamentum*.
 ⌚ PAX AVG. La Paix debout, à gauche, tenant un rameau..... 4
 — Inédite IMP C TRICVS P F AVG. Buste radié, peu de barbe, avec le *paludamentum*..... 20

32. Variétés très-barbares..... 20
92. IMP C TETRICVS P F AVG. Son buste radié, à droite, avec le *paludamentum*.
 R̄ PIETIAS AVG. L'E du système vertical. La Piété debout, à gauche, jetant un grain d'encens sur un autel et tenant une boîte à parfum..... 1
93. Même légende et buste.
 R̄ PIETAS AVG. Instruments de sacrifices..... 1
- Inédite. IMP TETRICVS P F AVG. Même buste.
 R̄ PONTV ou DONTV. Femme debout, à gauche, levant la main droite et tenant un sceptre de la gauche..... 1
96. IMP C TETRICVS P. F. AVG. Même buste.
 R̄ PRINC IVVENT. L'Empereur tête nue, à gauche, avec habit court, couvert du *paludamentum*, avec des brodequins ornés aux pieds, tenant à la main droite un raisin comme *Ubertas* ou une branche renversée et trifurquée et s'appuyant sur une haste. M. Cohen a cru voir une baguette dans la main droite, mais il a fait suivre ce terme d'un point de doute..... 24
- Variété inédite IMP TETRICVS P F AVG. Même buste et même revers..... 1
- Variété inédite : IMP C TETRICVS P F AVG. Buste radié et cuirassé, à droite.
 R̄ PRIN IVVENT. L'Empereur debout, à gauche, présentant de la main droite une enseigne militaire et s'appuyant de la gauche sur une haste à fer très-apparent..... 1



99. IMP. C. TETRICVS. P. F. AVG. Buste radié, à droite, avec le *paludamentum*.
 R̄ PROVIDENTIA AVG. La Providence debout, à

gauche, tenant une corne d'abondance de la main gauche et montrant un globe de la droite armée d'un bâton

7

C'est là la variété relativement la moins rare bien qu'elle ne se soit rencontrée qu'au nombre de sept exemplaires. Quant au n° 98 qualifié *commun* par M. Cohen, nous ne l'avons pas trouvé dans le trésor où les médailles communes se comptaient par centaines; faut-il en conclure que le trésor a été enfoui sous Tétricus et qu'il ne contient pas les variétés de ce règne frappées à la fin de la vie de cet empereur? nous ne pouvons le supposer. Cependant M. Cohen étant d'ordinaire fort exact, cette absence de la variété PROVID. AVG nous étonne fort.

99. Variété inédite, même médaille; le revers porte seulement PROVIDEMTA AVG.....

2

Ces pièces sont à fleur de coins.

— Variété inédite.... CVS PF AVG. Même buste.

℞ PROVIDENTIA. Même sujet. L'absence de AVG est très-certaine, la pièce est bonne en cet endroit.

1

103. IMP C TETRICVS P. F. AVG. Son buste radié, à droite, avec le *paludamentum* et la cuirasse.

℞ La Santé debout, à gauche, donnant à manger à un serpent près d'un autel et appuyée sur un sceptre.....

1

Monnaie très-rare; on s'étonne que M. Cohen l'ai cotée commune; l'aurait-on confondue avec le type des Victorin très-abondant et qui a le *sceptre* et non l'ancre.

106. IMP. TETRICVS P F AG. Buste radié, avec la cuirasse.

℞ SALVS AVGG. La Santé debout, à gauche, donnant à manger à un serpent près d'un autel et tenant une ancre.....

62

107. IMP. C. TETRICVS P. F. AVG. Buste radié, avec le *paludamentum*.

℞ SALVS AVGG. Même sujet.....

265

108. La variété à la couronne que signale comme com-

mune M. Cohen n'existe pas dans le trésor ; mais il s'y trouve quelques pièces où la Santé a l'air de tenir une couronne, le serpent n'étant pas très-visible.

46. Du Supplément. IMP C TETRICVS P F AVG. Buste radié, avec le *paludamentum*.
 R̄ SALVS AVGG. La Santé, à droite, donnant à manger à un serpent qu'elle tient dans ses bras.... 1
- Variété inédite IMP. TETRICVS P F AVG. Buste avec la cuirasse.
 R̄ SALVS AVG. Même sujet. Une variété a AVGG. 9
- Variété inédite, mêmes légende et buste.
 R̄ SALVS AVGG. La Santé debout, à gauche, donnant à manger à un serpent qu'elle tient dans ses bras..... 1
- Variété inédite très-barbare, mêmes légende et buste.
 R̄ SALVO AVO. La Santé semble ailée..... 3
- Variété inédite très-barbare M. TIRICV. Buste radié, à droite, avec rudiment de *paludamentum*.
 R̄ OSAA. La Santé debout, à gauche, donnant à manger à un serpent près d'un autel et s'appuyant sur une haste..... 2
- Variété inédite très-barbare M TETIRICVS PND. Buste radié, à droite, avec rudiment de *paludamentum*.
 R̄ SALVS AVG. Même sujet, sauf que la Santé s'appuie sur une ancre..... 8
109. Ce numéro donné d'après Banduri (SPES AVG), paraît ne pas exister. Cette médaille ne s'est pas rencontrée dans le trésor, bien qu'elle soit donnée par M. Cohen comme commune.
51. Du Supplément de M. Cohen. La médaille, qui peut être réputée commune, est celle qui est donnée sous ce numéro ; toutefois, elle n'existait pas en nombre très-considérable.
- Cette médaille porte en légende : IMP C TETRICV P F AVG. Buste radié, à droite, avec le *paludamentum*.

- 50 SPES AVGG. L'Espérance marchant, à gauche, tenant une fleur et relevant sa robe. Cette fabrication qui offre quatre ou cinq variétés de coins bien distinctes est semi-barbare 57
- Variété inédite. IMP TETRICVS P F AVG. Même buste.
- 51 Même revers 20



La barbarie s'accroît davantage, mais la légende est encore régulière.

Variété inédite, même légende, sauf que le dernier mot est AVGI. Même buste.

- 52 VAZEPZ légende rétrograde. L'Espérance, à droite, tenant une fleur et relevant sa robe. Fabrication barbare 2

Autre variété. La figure de l'Espérance, à droite, et la légende devenue VXAOSPS rétrograde 8

Autre. La légende est...VVQZ... rétrograde. La figure est aussi à droite. Les légendes, du droit ne sont pas accentuées.

Un certain nombre de médailles offrant la légende du droit assez régulière, ne donnent plus au revers que SAI, SAES, VC... CA.... AVGG. Nous ne les reproduisons point, bien qu'elles appartiennent à la série actuelle et qu'elles offrent toutes l'Espérance avec la fleur et la robe relevée, ces variétés sont au nombre de 20 ou 30 exemplaires.

53. Variété mixte inédite. IMP TETRICVS P F AVG. Son buste radié, avec le *paludamentum*.
- 54 SPES AVGG, cette fin de légende irrégulièrement représentée, quelquefois AVG... AAV, etc. L'Espérance comme l'Allégresse, tenant une couronne d'une main et une ancre de l'autre 17

Presque toutes ces pièces sont de coins différents et barbares.

51. Variété mixte inédite, mêmes légende et buste..

Ṛ SPES AVΘΘ.. Figure debout, tenant une couronne et s'appuyant sur un sceptre trifurqué, comme s'il portait à son extrémité la plante trifide de l'Espérance..... 3

Autre variété mixte inédite... TETRICVS P. F. AVG. Même buste.

Ṛ SPES... La Valeur debout, à gauche, tenant un bouclier et une haste.

NOTA. — 18 médailles sont restées indéterminées entre les deux séries : IMP C TETRICVS et IMP TETRICVS. Le flan n'ayant pas reçu d'empreinte du côté gauche de cette légende, mais ayant reçu au revers le mot AVGG.

111. IMP C TETRICVS P F AVG. Son buste radié, à droite, avec le *paludamentum*.

Ṛ SPES PVBLICA. L'Espérance marchant, à gauche et relevant sa robe..... 139

De plus, 46 médailles portant au revers cette légende, n'ont pu être déterminées quant au droit, mais la rareté excessive des légendes IMP TETRICVS. IMP. C. G. P. ESV TETRICVS et IMP C. G. P. ESVVIVS TETRICVS nous donne à penser que presque toutes ces pièces appartiennent à la variété commune, n° 111..... 46

112. IMP C. C. P. ESVVIVS TETRICVS AVG. Son buste, orné du *paludamentum* placé sur la cuirasse.

Ṛ SPES PVBLICA. Même type de l'Espérance. Très-beaux exemplaires de haut style..... 2

Ces belles pièces sont classées comme communes dans M. Cohen. Nous avons déjà eu occasion de relever des anomalies du même genre dans d'autres séries ; si le fait était bien certain, devrait-on en conclure que ce genre de monnaies venait seulement d'être émis lors de l'enfouissement du trésor ; mais nous avons peine à croire que des monnaies à la

légende ci-dessus C. C. P. ESVVIVS TETRICVS soient communes. La médaille suivante nous confirme dans nos doutes, car elle est unique dans le trésor.

112. Variété inédite IMP. C. C. P. ESV. TETRICVS AVG.
Buste radié et cuirassé, à droite.

↳ Même revers, 1 seul exemplaire de haut style ... 1

— Variété inédite IMP TETRICVS P FAVG. Son buste radié, à droite, avec le *paludamentum*.

↳ JHS PVBLICII. Figure marchant, à gauche, et présentant la plante trifide. Barbare..... 14

— Variété inédite, même pièce, seulement le droit porte IMP. C. TETRICVS P. F. AVG; il est certain que le coin du revers est le même que celui de la pièce précédente. Le droit est également fort barbare.. 2

— Variété inédite IMP C TETRICVSP F AVG. Son buste radié, à droite, avec la cuirasse. Revers : SES VBLIVA. L'Espérance debout, à gauche, tenant dans le creux de sa main un rameau à six feuilles..... 2

— Variété inédite C PIVESV TETRICVS. Buste radié barbu, à droite, avec col orné.

↳ SBES XSVIV. L'Espérance avec ses attributs ordinaires. Très-barbare..... 1

Le n° 113, coté commun par M. Cohen, n'a pu être découvert dans le trésor. Serait-ce encore une de ces pièces non émises au moment de l'enfouissement du trésor ?

— IMP. C. TETRICVS. P. F. AVG. Même buste.

↳ TET... AVI. Personnage casqué, à droite, s'appuyant de la main droite sur une haste ou un sceptre et tenant à la gauche un bouclier ou une baguette..... 1

Pièce barbare et insuffisamment frappée.

116. IMP. C. TETRICVS. P. F. AVG. Son buste radié, avec le *paludamentum*.

↳ VICTORIA AVG. Victoire marchant à gauche, tenant une couronne et une palme.

Cette monnaie cotée 3 fr. par M. Cohen ne paraît

- pas rare sans être précisément commune. Il en existait 115 dans le trésor..... 115
116. Une variété très-rare et inédite est celle qui porte IMP C C P. ESV. TETRICVS AVG. Buste radié, à droite, avec le *paludamentum*. — Même revers... 3
- Parmi ces trois variétés, une seule est très-accusée, les deux autres pourraient être lues IMP C C P. ESVVIVS..... comme celle qui suit :
117. IMP. G. C. P. ESVVIVS TETRICVS AVG. Même buste et revers 1
- Il est évident que cette pièce vaut plus de 3 fr., à moins qu'on ne suppose qu'elle venait d'être émise au moment de l'enfouissement du trésor, ce qui est bien douteux.
- Variété inédite IMP. TETRICVS P F AVG. Son buste radié, à droite, avec le *paludamentum* ou la cuirasse. Même revers 6
- Une variété barbare offrait ...S. AVG. Avec le revers ordinaire.
- Variété inédite. ... TETRICVS. P. F. AVG. Même buste. R. STORIA AVG. Même figure à gauche ... 1
- Variété inédite, même légende au droit, au revers VICTO... S SIPI offre une femme debout s'appuyant sur une haste..... 1
118. Variété IMP. TETRICVS P. F. AVG. Buste radié, à droite, avec le *paludamentum*.
 R VIRTVS AVG. Mars casqué à gauche, tenant une haste et un bouclier..... 7



Nous n'avons pu découvrir dans le trésor un seul exemplaire du n° 118 de M. Cohen.

- Variété inédite. Mêmes légende et buste.
 R VIRTVS AVGG. Même sujet 17
- Variété inédite. Mêmes légende et buste.

AS. AVCC. Même sujet. Barbare.....	49
119. IMP. C. TETRICVS. P. F. AVG. Son buste radié, à droite, avec le <i>paludamentum</i> .	
R VIRTVS AVGG. Même sujet.....	216
Ces 216 médailles sont déterminées et pour le droit et pour le revers, c'est-à-dire qu'au droit on voit bien IMP. C TETRICVS et au revers VIRTVS AVGG.	
De plus, 68 offraient au revers avec certitude VIRTVS AVGG; le droit ne permettant pas de voir le C, mais la fabrique de ces exemplaires doit les faire classer pour la plus grande partie parmi ceux qui précèdent immédiatement.....	68
— Variété, même légende et buste.	
R VIRTVS AVG. Même sujet.....	68
De même, 53 médailles offrant ce revers, ne permettaient pas de voir le C du droit.....	53
— Enfin, 38 médailles à ce type restent indéterminées quant au droit et au revers.....	38
— Variété inédite : IMP. C TETRICVS AVG.	
R Même buste.	
R VIRTVS AVG. Même sujet.....	1
— Autre inédite. IMP. C. TETRICVS. P. AVG. Même buste. Mêmes revers et sujet.....	1
Variété semi-barbare IMP C TETRICVS P F AVG.	
Même buste. Revers VIRTVS ACC. Même sujet.....	4
— Un peu plus barbare. Même légende et buste.	
R VIRTVSECC.....	1
— Tout à fait barbare. VA.. TETRICVS l'S à rebours P P AIL. Même buste.	
R Impossible à transcrire, même sujet, type déjà reproduit dans la série de Victorin.....	7
— Trois autres ont le droit un peu plus régulier, mais le revers identique.	
— Variétés dans laquelle la Valeur est tournée à droite.	

(Sera continué.)

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Du 4^e Trimestre de 1878

Séance du 5 novembre 1878.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président fait part à la Société de la perte douloureuse qu'elle a faite en M. de Villiers de l'Isle-Adam père, et M. Bailhache.

Le premier, dit-il, M. de Villiers, est un de nos plus anciens et dévoués collègues. Il a rempli, pendant une longue suite d'années, avec un zèle et un tact absolus, les délicates fonctions de trésorier. Son concours était en outre acquis en toute circonstance à la Société, notamment pour les pénibles travaux de la visite annuelle des fermes.

M. Bailhache, atteint depuis plusieurs années déjà par une maladie cruelle, mais toujours dévoré de l'ardeur de la science, a porté constamment un grand intérêt aux travaux de la Société. Ses souffrances lui donnaient-elles un court répit, il en profitait pour se faire amener péniblement afin d'assister à nos séances. De sorte qu'il est juste de dire qu'en dépit même d'une séparation de plus d'un an, le dévouement du savant linguiste nous est demeuré fidèle, jusqu'à sa dernière heure.

M. le Président dépose sur le bureau un certain nombre de médailles. Ces médailles sont celles que la Société a fait frapper et qui auraient dû être distribuées lors du dernier concours agricole de septembre, mais que le graveur n'a pas su livrer en temps utile. Elles vont être adressées aux lauréats.

M. le Président donne avis de l'encasement de la subvention de 300 fr. du Ministère de l'Instruction publique; de l'allocation par le Conseil général pour l'exercice 1878, de la subvention ordinaire de 1,800 fr., plus un crédit de 200 fr. destiné à effectuer, avec le concours du Service hydraulique, des sondages, afin de s'assurer de la présence d'un gisement de sel dans le canton de La Suze.

Lecture est donnée par M. le Secrétaire des principaux passages du travail de M. Kerviller, intitulé : *Guillaume Beautru, comte de Serrant, de l'Académie française, 1588-1665.*

Séance du 19 novembre 1875.

PRESIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président fournit certaines explications pour dégager sa responsabilité personnelle au sujet du retard apporté à la livraison des médailles décernées au concours de septembre ; et explique que les 200 fr. accordés par le Conseil général pour des sondages dans le canton de La Seuzelle se joignent à pareille somme déjà accordée l'an dernier et non employée.

M. Bertrand combat cette opinion, et craint que le Conseil n'ait pas entendu doubler l'allocation déjà votée, mais seulement la renouveler. M. le Président affirme que c'est bien une double allocation qu'il a demandée, et M. Chardon, comme membre du Conseil général, en témoigne.

M. le Président donne communication de deux demandes d'admission en qualité de membres titulaires, formées par :

1^o M. Gentil, professeur de physique au Lycée, présenté par MM. Gaumé et Guiller ;

2^o Et M. Bedorez, aussi professeur de physique au Lycée, présenté par MM. Gaumé et Marquet.

La prise en considération de ces deux demandes est prononcée et le vote qui les concerne inscrit au prochain ordre du jour.

M. Bertrand fait part à l'assistance de la formation, au Mans, d'une nouvelle association savante, sous le titre de *Société historique et archéologique du Maine*. Il espère que la Société d'agriculture, en qualité d'aînée, se plaira à accorder à cette jeune sœur ses sentiments de bienveillante confraternité.

M. le Président répond que, pour lui, c'est de bon cœur qu'il souhaite la bienvenue à la Société historique et archéologique du Maine. Toutefois, il exprime ses craintes de voir un jour cette nouvelle Société porter préjudice à la nôtre. Car, il est à redouter, avec le temps, que les hommes d'étude, se détachant peu à peu de la Société d'agriculture, sciences et arts, n'aillent, au détriment de cette pauvre centenaire, porter à la jeune Société le bénéfice de leur zèle et de leurs travaux.

M. Bellé, président de la nouvelle Société historique et archéologique du Maine, et M. l'abbé Esnault, son principal fondateur, s'efforcent alternativement de combattre ces appréhensions.

M. Chardon donne lecture de la première partie de son remarquable travail intitulé : *La troupe du Roman comique*. M. le Président félicite M. Chardon et lui exprime, au nom de l'assistance, l'espoir de ne pas attendre longtemps la suite d'une lecture à la fois si intéressante et si instructive.

Séance du 3 décembre 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président donne quelques explications au sujet de la subvention de 300 francs accordée à nouveau, cette année, pour l'entreprise des fouilles destinées à reconnaître l'existence d'un gisement de sel dans le canton de La Suze. Il lit une lettre de M. le Préfet dont les termes semblent bien confirmer sa pensée, qui est que ces 300 francs viennent s'adjoindre aux 300 déjà accordés l'an dernier ; ce qui fait une somme de 400 francs pour les fouilles. M. Guillier affirme que cette somme de 400 francs permettra seulement de sonder le terrain au moyen d'un puits, car pour ce qui est de faire venir de Paris une machine de sondage, il ne faut point y penser. Rien que la location, le transport et l'installation de cette machine coûteraient plus de 1,000 francs.

M. Chardon continue la lecture du travail si plein de sagacité et d'érudition qu'il a entrepris sur la *Troupe du Roman comique*.

M. de Villiers de l'Isle-Adam, à la suite de cette intéressante lecture, fait à la Société une non moins intéressante conférence sur les *moyens d'améliorer l'agriculture dans la Sarthe*.

Il est procédé au vote sur la candidature de MM. Gentil et Bédorez qui sont admis en qualité de membres titulaires.

Séance du 17 décembre 1875.

PRÉSIDENCE DE M. CLOUET.

M. BRINDEAU, SECRÉTAIRE.

M. le Président donne communication d'une demande d'admission en qualité de membre titulaire, formée par M. Mengel, professeur au Lycée, et présentée par MM. Marquet et Bédorez. Le vote sur cette demande est porté au prochain ordre du jour.

M. Chardon achève la lecture de son travail sur le *Roman comique*. — M. le Président, au nom de l'assistance, remercie et félicite l'auteur dont les sagaces et savantes recherches vont jeter un jour tout nouveau sur la question encore si controversée de savoir quelle est la troupe de comédiens que Scarron a entendu viser dans le *Roman comique*.

L'ordre du jour porte un article ainsi conçu : *Conversation sur un sujet d'actualité*.

M. le Président expose que ce qu'il entend par un sujet d'actualité, c'est la nécessité, malheureusement trop actuelle, où il se trouve

d'aviser, de concert avec les membres de la Société, au moyen de remplir nos séances. Il n'a en main aucun travail, et pourtant il n'a cessé de faire appel au zèle des travailleurs. Le moyen d'obvier à cette pénurie des travaux serait, à son avis, de rétablir l'usage tombé en désuétude de rapports verbaux faits en séance. La Société reçoit journellement un grand nombre d'ouvrages. Ces ouvrages contiennent, sur tous les sujets, une quantité d'articles fort intéressants que la Société aurait avantage à connaître au moins en substance. Sans doute, le Président, en faisant chaque fois le dépouillement de la correspondance, s'applique à signaler parmi ces articles ceux qui ont plus spécialement attiré son attention. Mais ce signalement sommaire, on le comprend bien, est à la fois trop incomplet et trop rapide. Il n'en serait pas de même si un certain nombre de membres, se partageant les publications, chacun selon ses aptitudes, se chargeaient ensuite de donner en séance un compte rendu verbal des travaux les plus remarquables. L'agriculteur rendrait compte ainsi des travaux ayant trait à l'agriculture, le savant de ceux qui intéressent les sciences ; enfin, l'archéologue, l'historien, le littérateur et l'artiste, des travaux concernant l'archéologie, l'histoire, la littérature et les beaux-arts.

Comme conséquence de cet exposé, M. le Président propose à l'assistance de nommer une Commission de lecture dont chacun des membres sera chargé des rapports verbaux mentionnés ci-dessus.

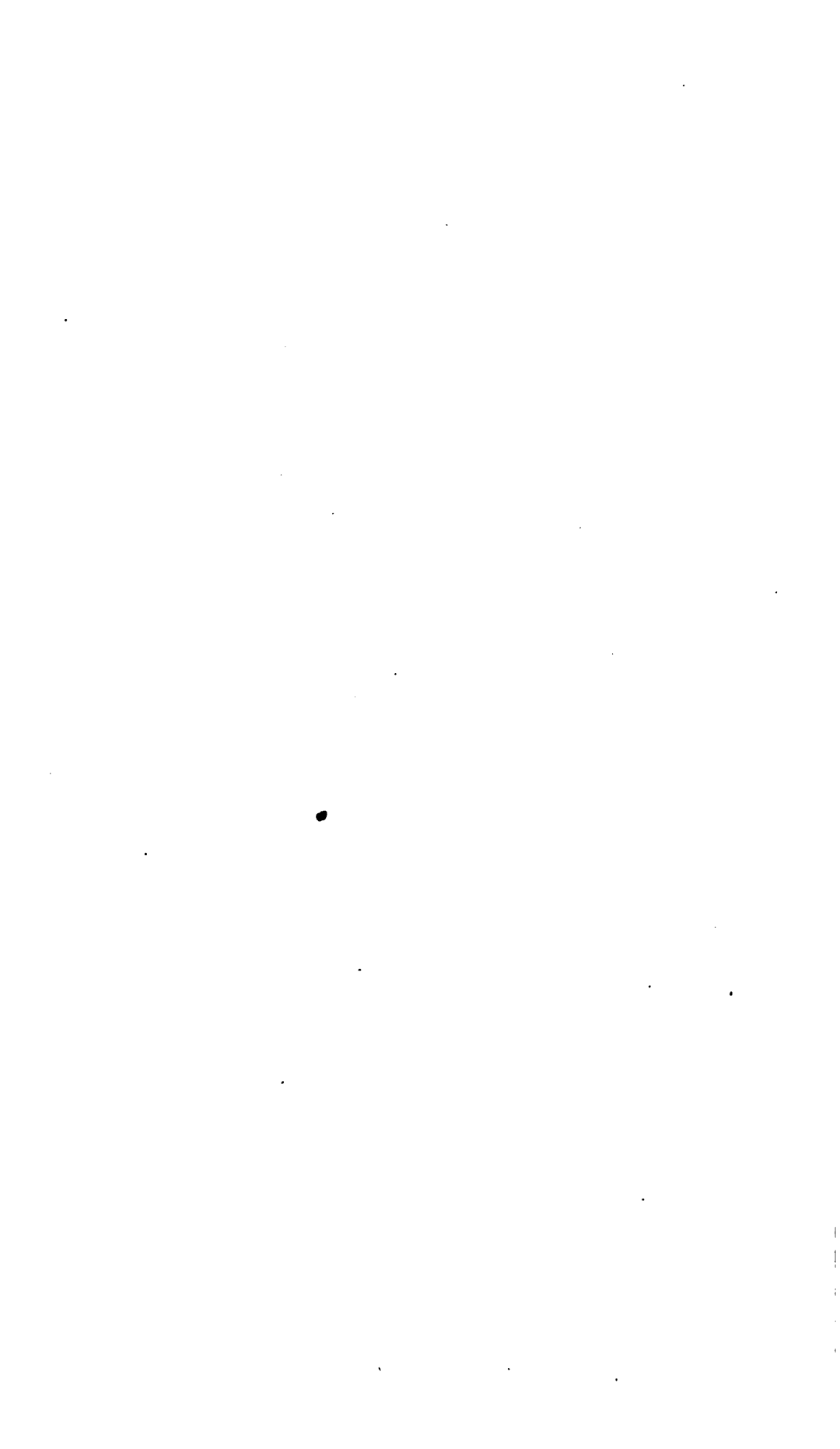
MM. de Villiers de l'Isle-Adam et M. Chardon appuient tour à tour cette proposition. La Commission de lecture est nommée et MM. Lizé, Garnier, Gaumé, de Villiers de l'Isle-Adam, Bertrand, Percheron, Grouas, Marquet, Riandière-Laroche, Bernard, l'abbé Pichon, Bédorez, Gentil et Guittier sont appelés à en faire partie.

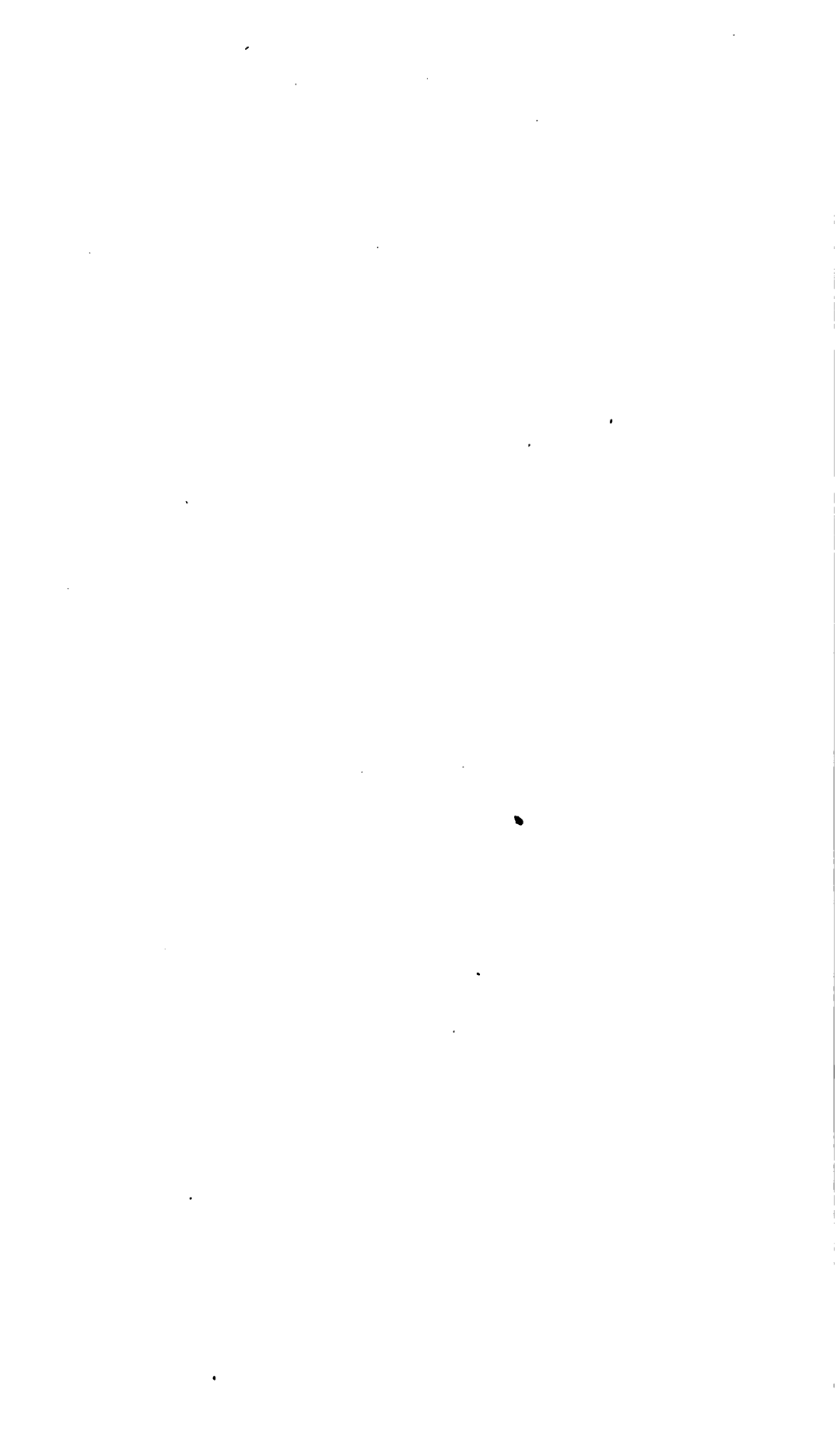
TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XXIII^e VOLUME

XV^e DE LA 2^e SÉRIE. ANNÉE 1875

	PAGES
Causes qui influent sur la longueur de la vie moyenne. — Théorie de M. Dupuit. — Objections proposées par M. CLOUET.	204
Concours départemental d'exploitations rurales en 1875. Rap- port par M. PERCHERON.....	220
Concours régional de Caen. Rapport par M. DE VILLEPIN.....	113
Descartes et Leibnitz envisagés comme physiologistes et méde- cins, par M. le docteur LIZÉ.....	119
Documents inédits sur l'histoire du Maine au xvi ^e siècle, par M. Arthur BERTRAND.....	133
Etude sur l'ouvrage de M. Charles Grad, intitulé : <i>Considéra- tions sur les progrès et l'état présent des sciences naturelles</i> , — par M. Albert GUILLIER.....	137
Etude sur la vie et les ouvrages du T. R. P. Dom Guéranger, abbé de Solesmes, par M. l'abbé PICHON.....	186
Installation du Bureau. — Allocution de M. H. CHARDON, prési- dent sortant, et discours de M. CLOUET, président entrant.....	19 et 29
Liste des membres de la Société.....	5
Note géologique sur le Belinois, par M. A. GUILLIER.....	59
Nourriture des bestiaux pendant l'hiver, au moyen du maïs conservé en silos, par M. PERCHERON.	32
Procès-verbaux des séances de la Société (Extrait des). 103, 221, 433	
Satire janséniste et mancelle de l'an 1772, publiée par le R. P. COLOMBIER.....	45
Sociétés correspondantes.....	13
Trésor de monnaies romaines du iii ^e siècle de l'ère chrétienne, découvert à la Blanchardière, commune de Beaufay (Sarthe), par M. E. HUCHER	70, 160, 416
Troupe (la) du <i>Roman comique</i> de Scarron et les comédiens de campagne au xvii ^e siècle, par M. H. CHARDON.....	252
Vente d'animaux reproducteurs.....	34





BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

JANVIER 1875.

Le courant équatorial continue à traverser le nord de l'Europe, en arrêtant les vents des régions polaires qui pourraient refroidir la température ; aussi le thermomètre conserve-t-il pendant tout le mois une hauteur assez grande.

Une dépression se trouve, le 2, sur le nord de l'Irlande ; elle se maintient dans ces parages pendant plusieurs jours ; le vent est au sud dans nos régions ; le 13, il existe un centre de dépression vers Haparanda et un second à l'ouest de l'Irlande ; pendant les journées suivantes, le premier centre de dépression se transporte lentement vers l'est, tandis que la position du second n'est pas sensiblement modifiée ; celui-ci se trouve, le 19, sur la mer du Nord, il est, le 21, sur la Norvège, le 22, sur la Baltique, le 23, à l'est de Saint-Petersbourg. Une nouvelle dépression apparaît à l'ouest de l'Irlande ; elle est, le 26, sur la mer Baltique et, le 27, sur la mer Noire.

Une dépression qui, le même jour, apparaît à l'ouest de l'Irlande, remonte vers la Norvège ; son centre se trouve, le 29, au centre du golfe de Bothnie.

Le maximum de température a dépassé 10° pendant plus de la moitié du mois et a atteint 12° le 18 janvier ; le minimum a été de -7° , le 1^{er} janvier. La température moyenne du mois a été de $6^{\circ} 7$, la différence entre la moyenne des maxima et des minima de $5^{\circ} 4$.

La moyenne de l'état hygrométrique à midi a été de 86.

La hauteur d'eau tombée dans le département a été de 84 m/m , tandis que pendant le mois de janvier 1874, il n'était tombé que 33 m/m .

La Sarthe a subi deux légères crues sous l'influence des pluies qui se sont produites au commencement de la 1^{re} et de la 2^e moitié du mois ; le maximum de la première crue a eu lieu le 4 et a atteint 1 m. 40 à l'échelle du pont Napoléon, au Mans, qui marquait seulement 0 m. 20 le 1^{er} janvier ; la seconde crue a atteint la même hauteur que la première et le maximum s'est produit le 23 ; — le niveau de la rivière était d'ailleurs redescendu à 0 m. 30 du 14 au 17 janvier.

Un violent orage, le premier de l'année, a éclaté dans la nuit du 24 au 25 janvier et s'est étendu sur presque tout le département — La pluie était mêlée de grêlons qui n'ont causé aucun dégât. — Le vent a soufflé en tempête dans quelques localités, notamment à Sablé, Loué, Le Mans, Bouloire, La Chartre-sur-Loir.

Pendant cet orage et à 9 h. 10 du soir, un bolide présentant un diamètre apparent de 3 décimètres a été signalé au Lude, passant au-dessus de la ville et se dirigeant vers le nord-est.

Pendant l'année 1874, il n'est tombé dans le département de la Sarthe que 369 m/m d'eau, tandis que la moyenne des 13 années précédentes, assez sèches elles-mêmes pour la plupart, a été de 558 m/m . — L'année qui vient de s'écouler est donc notablement au-dessous de la moyenne et doit être considérée comme ayant été très-sèche.

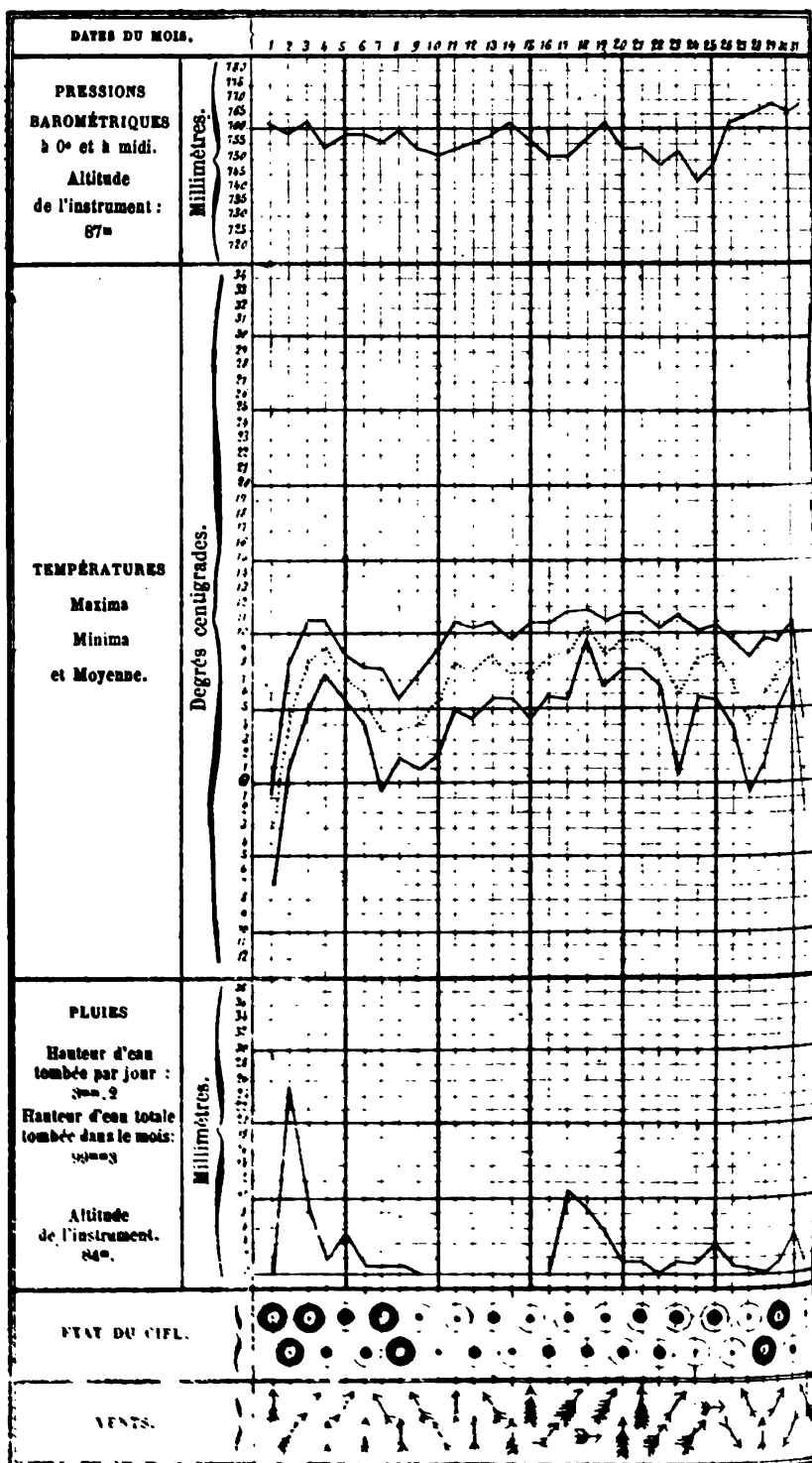
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi.	PLUIE en 24 heures — Millim.	Évapora- tion en 24 heures — Millim.	ÉTAT hygro- métrique à midi.	VENT à midi.	ÉTAT du ciel à midi.
	6 heures du matin.	Midi.	9 heures du soir.	Moyenne	Minimum	Maximum.						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	-5,4	-3,1	-0,2	-3,2	-7,2	-0,5	760,1	»	»	92	S.	0
2	6,1	6,5	7,3	4,7	1,5	8,2	758,2	24,7	»	97	S.O.	0
3	10,7	10,5	10,3	8,2	5,4	11,2	760,2	8,3	»	97	S.O.	0
4	8,7	9,2	8,1	9,2	7,4	11,2	754,6	1,9	»	92	S.	0
5	7,7	7,9	6,9	7,2	5,6	8,5	757,6	5,5	»	89	S.O.	0
6	4,5	7,1	4,9	6,2	4,2	7,9	757,8	0,2	»	88	S.	0
7	4,5	1,2	4,9	3,5	-0,5	7,5	756,4	0,3	»	96	S.S.E.	0
8	5,1	3,9	3,0	3,8	1,9	5,8	759,8	0,7	»	97	S.	0
9	2,1	5,5	3,6	4,1	1,1	7,2	754,2	»	0,3	75	S.S.E.	0
10	4,1	7,5	6,7	5,4	2,2	8,9	750,4	»	0,5	77	S.S.E.	0
11	6,3	9,3	7,7	8,2	5,2	11,2	753,1	»	1,2	79	S.	0
12	7,1	9,3	7,9	7,5	4,5	10,6	755,2	»	1,2	95	S.	0
13	7,5	10,1	8,1	8,3	5,6	11,2	758,2	»	1,4	97	S.S.E.	0
14	6,8	8,4	6,1	7,7	5,7	9,8	760,1	»	0,4	89	S.	0
15	6,2	9,8	8,6	7,5	4,1	11,2	756,1	»	0,4	79	S.	0
16	7,3	10,2	9,1	8,5	6,2	11,2	752,3	»	0,9	86	S.O.	0
17	9,3	11,1	11,1	8,7	5,7	11,7	751,5	10,8	1,7	95	S.O.	0
18	10,6	11,1	10,4	10,9	9,8	12,2	757,2	8,4	0,2	90	0.	0
19	8,3	10,4	10,4	8,9	6,5	11,4	762,2	5,4	1,4	80	S.O.	0
20	10,6	10,1	8,3	9,7	7,9	11,5	754,5	1,8	1,3	97	S.	0
21	10,6	10,1	8,3	9,6	7,8	11,5	754,5	1,8	1,5	97	S.	0
22	8,1	10,4	9,2	8,7	6,9	10,5	749,1	14,3	1,1	74	S.O.	0
23	2,1	9,3	9,6	5,7	0,4	11,1	753,2	1,5	0,7	97	S.S.O.	0
24	9,9	9,3	7,1	8,2	7,9	10,5	744,8	1,3	1,2	73	S.O.	0
25	7,6	9,9	7,7	8,3	5,8	10,8	747,6	4,2	1,9	62	0.	0
26	6,4	7,7	4,5	6,8	3,9	9,7	761,2	0,5	2,4	86	O.N.O.	0
27	0,5	7,3	5,6	4,1	-0,5	8,8	762,3	0,1	1,2	79	S.E.	0
28	3,3	7,5	6,5	5,5	1,3	9,7	765,2	»	0,2	91	S.	0
29	6,2	8,4	8,3	7,5	5,5	9,5	767,2	1,4	0,3	92	S.S.O.	0
30	9,1	8,9	2,9	8,7	7,2	10,2	766,8	4,8	0,4	81	N.N.E.	0
31	-1,1	2,3	1,6	1,3	-2,2	4,6	769,1	1,6	1,6	67	S.S.E.	0
Tot.	187,8	246,9	215,2	206,8	126,6	283,2	23469,9	99,3	22,8	2686		
Max.	10,7	11,1	11,1	10,9	9,8	12,2	769,1	»	2,4	97		
Min.	-5,4	-3,1	-0,2	-3,2	-7,2	-0,5	744,8	»	0,2	62		
Moyen.	6,1	8,2	6,9	6,7	4,1	9,5	757,1	»	»	87		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé.	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
	BASSIN DU LOIR.	MM.		m.		
1	Montmirail.	Beauclair, instituteur.	P.C.	232	9	59
2	Grand-Lucé.	N. do	A.S.	124	"	"
3	Saint-Calais.	Duloir, do	P.C.	110	14	78
4	Ecommoy.	Poirrier, do	do	97	14	107
5	Mayet.	N. do	do	90	"	"
6	La Chartre.	Lecomte, do	do	72	18	84
7	Château-du-Loir.	Gervais, do	do	70	"	"
8	Chapelle-d'Aligné.	Tiratay, do	A.S.	60	12	99
9	Vaas.	Tommeret, do	P.C.	58	14	44
10	Pontvallain.	Drouault, do	A.S.	53	15	97
11	Le Lude.	Marcadé, do	do	45	14	90
12	La Flèche.	Oudot, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	42	15	57
	BASSIN DE LA SARTHE.					
13	Sillé-le-Guillaume.	N. instituteur.	P.C.	200	"	"
14	Neuville.	Fouilleul, do	A.S.	169	19	121
15	Assé-le-Boisne.	Fouquet, do	P.C.	166	"	"
16	La Fresnaye.	Lhuillier, do	do	162	12	73
17	Neufchâtel.	Gilbert, do	do	159	16	95
18	Conlie.	Breton, do	do	139	17	85
19	Petit-Oisseau.	Odillard, do	A.S.	135	17	85
20	Bouloire.	Tourteau, do	P.C.	135	13	57
21	Monhoudou.	Châtain, do	do	130	15	106
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	do	126	19	108
23	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	100	13	91
24	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	do	96	13	106
25	La Ferté-Bernard.	N. do	P.C.	95	"	"
26	Foulletourte.	Morin, instituteur.	do	84	11	36
27	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	17	101
28	Loué.	Gaudin, instituteur.	P.C.	80	16	63
29	Ecole normale.	Poirrier, directeur.	do	101	15	82
30		Denis, maître adjoint.	B.	84	21	99
31		Jarry, élève maître.				
32		Ingénieur en chef.	P.C.	79	"	84
33		Commandant du génie.	do	75	16	94
34		Ingénieur ord ^{re} (Cabinet)	do	76	17	94
35		do do	do	75	17	84
36	Connerre.	do (Bureau)	do	70	17	100
37		Fourmy, chef de bureau.	do	74	"	"
38	Souigné-sous-Vallon.	Chartier, instituteur.	A.S.	72	17	102
39	Amné.	Lebreton, do	P.C.	66	15	67
40	La Guierche.	Collet, cultivateur.	do	62	15	77
41	Chantenay.	Auguste, instituteur.	A.S.	60	13	85
42	Malicorne.	Bruneau, do	do	38	12	75
	Sablé.	Pioger, do	P.C.	37	15	78
		Guibert, do				
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	19	121
A. S. do de l'Association scientifique.			Minim.	37	9	36
B. do Babinet.			Moyen	97	15	84

Station du Mans. — JANVIER 1875. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

FÉVRIER 1875.

Le courant atmosphérique passe sur le nord de l'Europe pendant les premiers jours du mois ; la température est assez élevée ; le 3, une dépression apparaît sur le golfe de Bothnie ; le 4, son centre se trouve au sud de la Norvège ; il est, le 5, sur la mer Adriatique et, le 6, en Asie Mineure. Sous son influence, le vent passe au nord de nos régions et la température s'abaisse.

Le 7 et les jours suivants, une dépression est signalée sur le sud de l'Italie ; en France, les vents sont à l'est, le thermomètre descend, le 9, à 5° au-dessous de zéro.

Le 12, une bourrasque aborde l'Irlande, le vent passe au sud, la température s'élève ; le 13, le thermomètre monte à 10° 8.

Le 16, une zone de fortes pressions se trouve sur l'Irlande ; elle est transportée, le 21, sur le nord de la Russie, tandis qu'une dépression se manifeste sur le sud de l'Italie, le thermomètre s'abaisse de nouveau sur la France, sous l'influence des vents du nord et de l'est.

La dépression de l'Italie remonte vers la Bretagne et disparaît à l'ouest de la Manche vers la fin du mois.

Les dépressions ont suivi, pendant le mois de février, des directions très-variées ; aussi le thermomètre a-t-il subi des oscillations importantes ; — les températures maximum et minimum ont été de 10° 8, et de -5° 3.

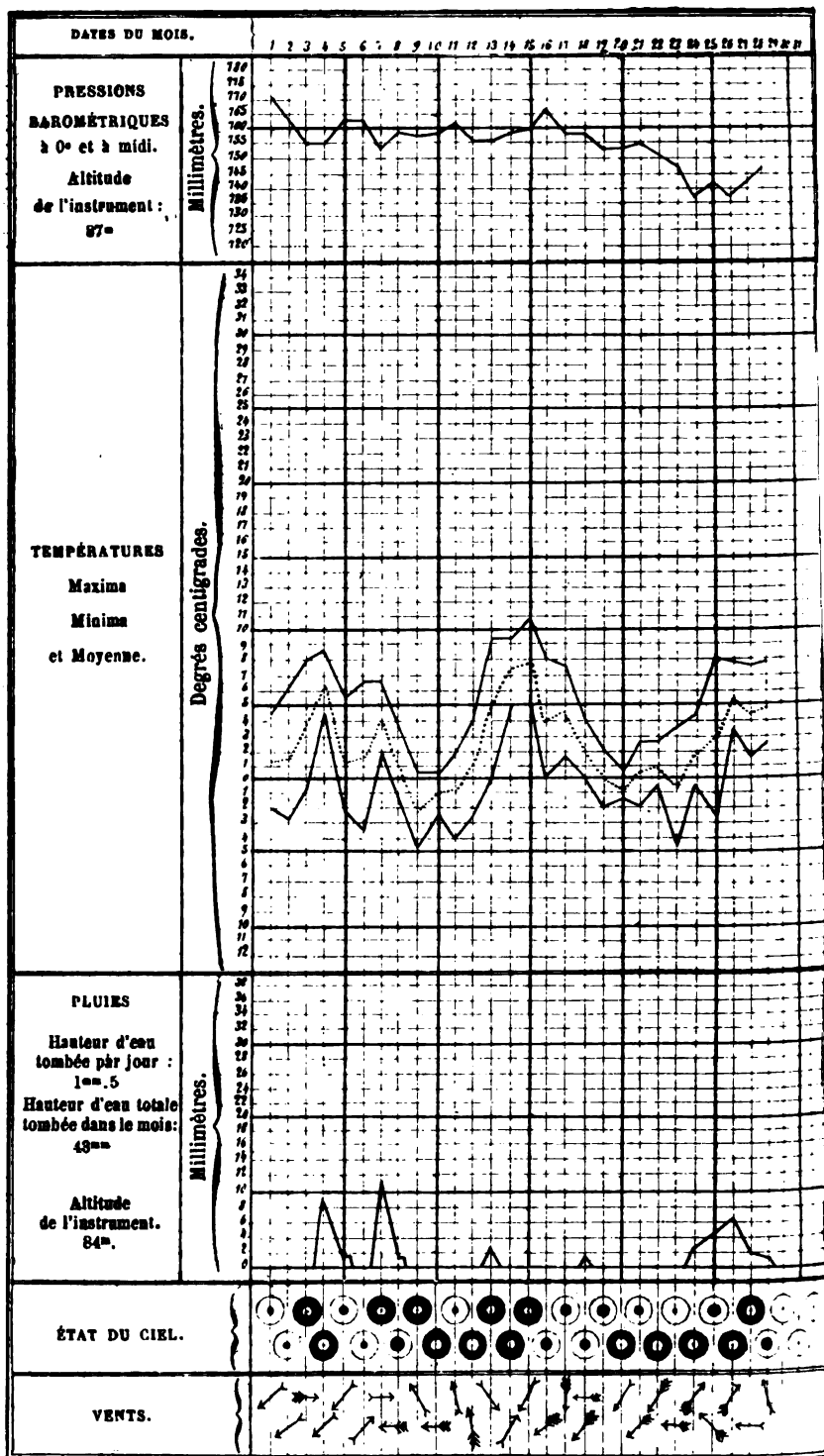
La hauteur d'eau tombée au Mans a été de 43 ^m/_m, et la moyenne dans tout le département de 41 ^m/_m.

La Sarthe a éprouvé une très-légère crue sous l'influence des pluies, faibles d'ailleurs, du commencement du mois, et s'est élevée à 1 ^m 20 au Mans, le 9 février ; elle n'est pas descendue au-dessous de 0 ^m 30.

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé.	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.	
	BASSIN DU LOIR.	MM.		m.			
1	Montmirail.	Beauchair, instituteur.	P.C.	232	7	45	
2	Grand-Lucé.	N. d°	A.S.	124	»	»	
3	Saint-Calais.	Duloir, d°	P.C.	110	8	42	
4	Ecommoy.	Poirrier, d°	d°	97	8	38	
5	Mayet.	N. d°	d°	90	»	»	
6	La Chartre.	Lecomte, d°	d°	72	11	46	
7	Château-du-Loir.	Gervais, d°	d°	70	»	44	
8	Chapelle-d'Aligné.	Tiratay, d°	A.S.	60	7	42	
9	Vaas.	Tommeret, d°	P.C.	58	7	28	
10	Pontvallain.	Drouault, d°	A.S.	52	9	43	
11	Le Lude.	Marcadé, d°	d°	45	9	38	
12	La Flèche.	Oudot, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	42	10	35	
	BASSIN DE LA SARTHE.						
13	Sillé-le-Guillaume.	N. instituteur.	P.C.	200	»	»	
14	Neuvillette.	Fouilleul, d°	A.S.	169	9	52	
15	Assé-le-Boisne.	Fouquet, d°	P.C.	166	»	»	
16	La Fresnaye.	Lhuillier, d°	d°	162	6	46	
17	Neufchâtel.	Gilbert, d°	d°	159	10	55	
18	Conlie.	Breton, d°	d°	139	8	41	
19	Petit-Oisseau.	Odillard, d°	A.S.	135	10	53	
20	Bouloire.	Tourteau, d°	P.C.	135	9	33	
21	Monhoudou.	Châtain, d°	d°	130	9	56	
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d°	126	12	58	
23	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	100	10	48	
24	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d°	96	6	50	
25	La Ferté-Bernard.	N. d°	P.C.	95	»	»	
26	Foulletourte.	Morin, instituteur.	d°	84	»	»	
27	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	11	50	
28	Loué.	Gaudin, instituteur.	P.C.	80	7	25	
29	Le Mans	Poirrier, direct., Denis, malt. adj.	d°	101	12	36	
30		et Jarry, éleve-maitre.	B.	84	11	43	
31		Inspecteur général.	A. Martin.	P.C.	79	»	38
32		Ingénieur en chef.	Robin, chef de bureau.	d°	74	8	38
33		Commandant du Génie.	Follie.	d°	75	11	44
34		Ingénieur ord ^{re} (Cabinet)	De Ponton d'Amécourt.	d°	76	13	38
35		d° d°	d°	d°	75	13	35
36		d° (Bureau)	Fourmy, chef de bureau.	d°	70	13	41
37	Connerré.	Chartier, instituteur.	d°	74	»	»	
38	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d°	A.S.	72	8	40	
39	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	10	26	
40	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d°	62	8	26	
41	Chantenay.	Torchet, d°	A.S.	60	7	40	
42	Malicorne.	Piogier, d°	d°	38	5	31	
43	Sablé.	Guibert, d°	P.C.	37	8	32	
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	13	58	
A. S. d° de l'Association scientifique.			Minim.	37	5	25	
B. d° Babinet.			Moyen	97	9	41	

Station du Mans. — FÉVRIER 1876. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

MARS 1875.

Pendant les premiers jours du mois, une dépression assez forte se trouve sur l'Italie, le vent est au nord sur nos régions et la température est assez basse.

Une dépression apparaît, le 5, à l'ouest de l'Écosse, le vent passe au sud, le thermomètre remonte.

Le centre de dépression est, le 9, sur la mer du Nord, le 10, sur la mer Baltique.

Une forte dépression se trouve, les 19 et 20, sur la mer Baltique, le vent est passé au nord, la température s'est abaissée.

Le baromètre est très-élevé sur le nord-ouest de l'Europe, les vents sont faibles, de directions variables. Pendant les derniers jours du mois, une bourrasque passe sur les côtes de l'Angleterre et de la Norvège ; son centre est, le 31, au nord du golfe de Bothnie. — Le vent est revenu au sud le 25, le thermomètre a remonté.

La moyenne de la température du mois a été, au Mans, de 5° 6, le maximum de 18° (8 mars), le minimum, de 3° 4 au-dessous de zéro (24 mars), soit un écart de plus de 21° ; du 7 au 8 mars, l'écart a été presque aussi grand, (20° 4).

Il n'est tombé que 12 ^m/_m d'eau dans le département, tandis que l'évaporation a été de 54 ^m/_m et la moyenne de l'état hygrométrique de 64. — Le mois de mars a donc été extrêmement sec.

La Sarthe qui marquait 0 = 60 à l'échelle du pont Napoléon, au Mans, le 1^{er} Mars, a toujours été en diminuant jusqu'au 31, où elle marquait seulement 0 = 15, sauf une légère intumescence qui a atteint 0 = 80, le 8, à la suite des petites pluies du 6 et du 7.

MARS

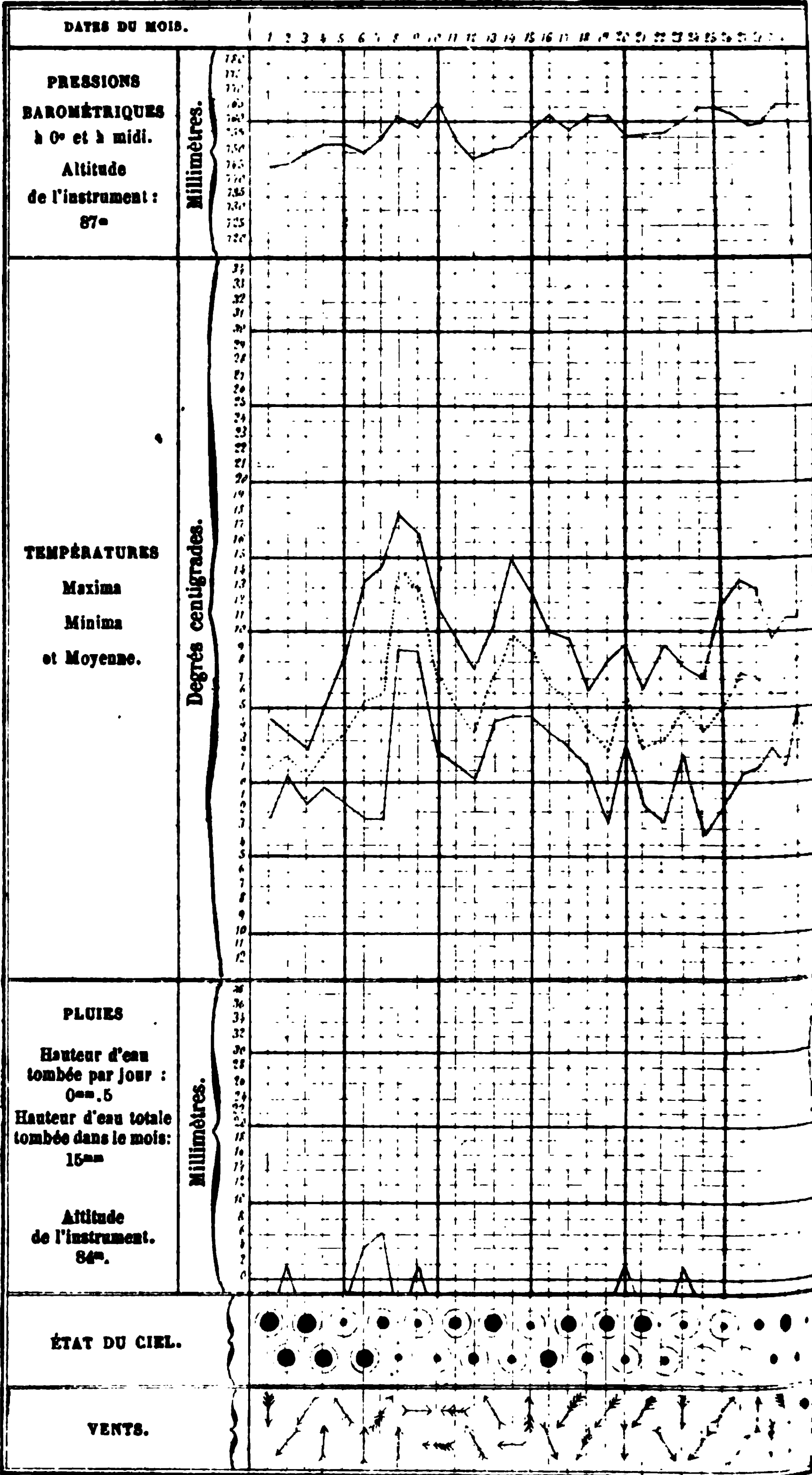
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

THERMOMÈTRE							BAROMÈTRE à zéro à midi.	PLUIE en 24 heures — Millim.	ÉVAPORATION en 24 heures — Millim.	ÉTAT hygro- métrique à midi.	VENT à midi	ÉTAT du ciel à midi.
1	2	3	4	5	6	7						
1	2,7	3,8	2,7	1,1	2,2	4,5	745,7	»	0,7	80	N.	☉
2	2,1	2,1	2,1	2,2	0,5	3,6	746,2	1,5	0,8	80	N.E.	☉
3	-0,1	1,5	1,4	-0,5	1,5	2,0	748,6	»	0,6	79	N.E.	☉
4	0,6	5,1	2,5	2,4	-0,2	5,2	752,8	»	0,7	63	S.	☉
5	-0,1	6,7	5,3	3,5	-1,5	8,5	752,1	»	1,2	56	S.S.E.	☉
6	6,1	11,1	11,7	5,6	-2,4	13,4	751,4	4,2	2,1	80	S.	☉
7	9,6	12,5	11,7	6,2	-2,4	14,5	758,8	6,2	0,3	83	S.S.O.	☉
8	10,9	15,7	13,5	13,0	9,8	16,2	762,8	»	0,7	76	S.	☉
9	10,5	15,5	9,2	13,2	9,7	10,7	759,2	0,7	1,4	68	O.	☉
10	4,5	9,8	6,9	7,2	2,8	11,6	762,6	»	2,2	69	E.	☉
11	3,7	6,5	5,6	5,4	1,5	8,3	754,1	»	2,1	47	E.	☉
12	5,2	5,5	5,7	3,8	0,1	7,5	748,8	»	3,7	63	S.E.	☉
13	5,7	7,3	5,8	7,3	4,2	10,5	749,9	»	2,6	83	E.S.E.	☉
14	5,9	10,6	9,8	9,7	4,4	15,5	751,8	»	0,8	72	E.	☉
15	5,2	9,6	5,5	8,4	4,4	12,4	756,5	»	1,3	71	S.	☉
16	3,9	7,9	7,1	6,8	3,5	10,1	760,9	»	1,6	69	N.O.	☉
17	4,5	5,1	3,6	5,7	2,8	8,7	758,2	»	0,1	66	N.N.E.	☉
18	1,3	3,9	2,3	3,0	1,1	6,2	764,4	»	3,5	57	N.N.E.	☉
19	-1,8	6,4	5,6	2,6	-2,7	7,9	760,7	»	2,6	60	N.E.	☉
20	4,7	7,5	3,0	5,8	3,1	8,0	756,5	1,2	0,3	69	N.	☉
21	1,2	4,4	2,9	2,5	-1,2	6,3	757,3	»	2,1	52	N.E.	☉
22	3,7	4,3	6,1	3,1	-2,7	9,2	757,9	»	1,8	62	N.O.	☉
23	2,5	4,0	3,7	4,8	1,8	7,8	760,6	1,8	2,6	56	N.	☉
24	-1,2	4,3	4,2	3,6	-3,4	7,2	765,2	»	2,5	36	N.E.	☉
25	0,2	8,3	7,2	5,1	-1,5	11,8	764,8	»	2,2	57	S.O.	☉
26	1,9	10,6	8,3	7,1	0,7	13,6	763,3	»	2,2	49	S.O.	☉
27	1,1	10,2	6,2	7,2	1,1	13,2	758,9	»	2,2	76	N.	☉
28	3,5	7,3	4,2	5,0	2,3	9,5	759,7	»	1,3	53	N.	☉
29	3,8	9,7	7,0	6,2	1,1	11,2	761,2	»	3,1	62	N.N.O.	☉
30	5,7	9,7	7,8	7,9	4,9	11,2	766,2	»	3,2	52	N.N.E.	☉
31	3,7	11,1	9,3	8,2	3,2	13,2	766,2	»	2,5	30	N.	☉
Tot.	108,8	338,5	180,1	174,5	48,5	308,4	23488,1	15,2	54,4	1996		
Maxi.	10,9	15,7	13,5	13,0	9,8	16,2	766,2	»	3,7	83		
Mini.	-1,8	1,5	1,4	-0,5	-3,4	2,6	745,7	»	0,1	36		
Moyen.	3,5	7,7	6,1	5,0	1,6	9,0	757,7	»	1,8	64		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé.	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
	BASSIN DU LOIR.	MM.		m.		
1	Montmirail.	Beauclair, instituteur.	P.C.	232	5	7
2	Grand-Lucé.	N. d°	A.S.	124	»	»
3	Saint-Calais.	Duloir, d°	P.C.	110	6	10
4	Ecommoy.	Poirrier, d°	d°	97	»	»
5	Mayet.	N. d°	d°	90	»	»
6	La Chartre.	Lecomte, d°	d°	72	4	9
7	Château-du-Loir.	Gervais, d°	d°	70	4	9
8	Chapelle-d'Aligné.	Tiratay, d°	A.S.	60	4	11
9	Vaas.	Tommeret, d°	P.C.	58	6	9
10	Pontvallain.	Drouault, d°	A.S.	52	5	15
11	Le Lude.	Marcadé, d°	d°	45	4	13
12	La Flèche.	Oudot, cond ^e des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	42	5	11
	BASSIN DE LA SARTHE.					
13	Sillé-le-Guillaume.	N. instituteur.	P.C.	200	»	»
14	Neuvillette.	Fouilleul, d°	A.S.	169	4	15
15	Assé-le-Bosne.	Fouquet, d°	P.C.	166	»	»
16	La Fresnaye.	Lhuillier, d°	d°	162	4	14
17	Neufchâtel.	Gilbert, d°	d°	159	5	20
18	Conlie.	Breton, d°	d°	139	4	14
19	Petit-Oiseau.	Odillard, d°	A.S.	135	3	14
20	Bouloire.	Tourteau, d°	P.C.	135	3	9
21	Monhoudou.	Châtain, d°	d°	130	3	11
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d°	126	5	18
23	Bonnétable.	Garreau, cond ^e des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	100	5	14
24	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d°	96	1	12
25	La Ferté-Bernard.	N. d°	P.C.	95	»	»
26	Foulletourte.	Morin, instituteur.	d°	84	3	16
27	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	5	15
28	Loué.	Gaudin, instituteur.	P.C.	80	4	11
29		Poirrier, direct., Denis, malt. adj.,	d°	101	4	10
30	Ecole normale.	et Jarry, sève-maitre.	B.	84	6	15
31	Inspecteur général.	A. Martin.	P.C.	79	»	11
32	Ingénieur en chef.	Robin, chef de bureau.	d°	74	4	13
33	Commandant du Génie.	Follie.	d°	75	6	12
34	Ingénieur ord ^e (Cabinot)	De Ponton d'Amécourt.	d°	76	5	11
35	d° d°	d°	d°	75	5	9
36	d° (Bureau)	Fourmy, chef de bureau.	d°	70	5	12
37	Connerré.	Chartier, instituteur.	d°	74	»	»
38	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d°	A.S.	72	3	13
39	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	4	13
40	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d°	62	2	5
41	Chantenay.	Torchet, d°	A.S.	60	3	11
42	Malicorne.	Pioger, d°	d°	38	4	13
43	Sablé.	Guibert, d°	P.C.	37	2	8
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	6	20
A. S. d° de l'Association scientifique.			Minim.	37	1	5
B. d° Babinet.			Moyen ^e	97	4	12

Station du Mans. — MARS 1875. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

AVRIL 1875.

Au commencement et à la fin du mois d'avril, le courant équatorial passe sur le nord-est de la Russie, tandis que, du 3 au 15 avril, une bourrasque traverse la partie orientale de l'Europe, se dirigeant de l'Irlande vers l'Algérie.

Une dépression se trouve, le 1^{er} avril, dans les environs de Saint-Petersbourg, tandis que de fortes pressions couvrent l'Angleterre.

Le 3, une dépression se rapproche de l'Écosse, le vent passe au sud sur la France, le ciel se couvre, la bourrasque reste dans la même position pendant plusieurs jours; puis elle descend vers Le Havre (8 avril), Limoges (9 avril), Lyon (10 avril), golfe du Lion (12 avril), Algérie (15 avril).

Une nouvelle dépression apparaît au nord du golfe de Bothnie, elle se dirige vers la mer Caspienne; le baromètre est remonté sur la France; la zone des fortes pressions s'étend de plus en plus et couvre l'Europe occidentale; le ciel est beau, les vents faibles et variables; la température s'est élevée.

Le 20, une bourrasque descend des régions polaires, se dirigeant vers Saint-Petersbourg.

Le 22, son influence s'étend sur toute l'Europe orientale; les fortes pressions règnent en France et se maintiennent jusqu'à la fin du mois.

La température moyenne du mois a été de 9° 9; le maximum a été de 24°, et le minimum de 0°.

La hauteur moyenne d'eau tombée dans le département n'a été que de 27 ^m/_m d'après le relevé qui a été fait à 36 pluviomètres, tandis que la hauteur d'eau évaporée a été de 93 ^m/_m 8 : le mois a donc été très-sec.

Le niveau de la Sarthe, mesuré à l'échelle du pont Napoléon, au Mans, s'est toujours tenu entre 0 m. 15 et 0 m. 20, sauf une très-légère crue qui s'est manifestée à la suite des pluies du 6 au 11, et qui a marqué 0 m. 30 seulement à l'échelle, le 9 avril, soit 0 m. 15 seulement de surélévation; la plus grande partie de la pluie tombée à ce moment a dû, en effet, être absorbée par le sol précédemment desséché et par la végétation à laquelle elle a été extrêmement favorable.

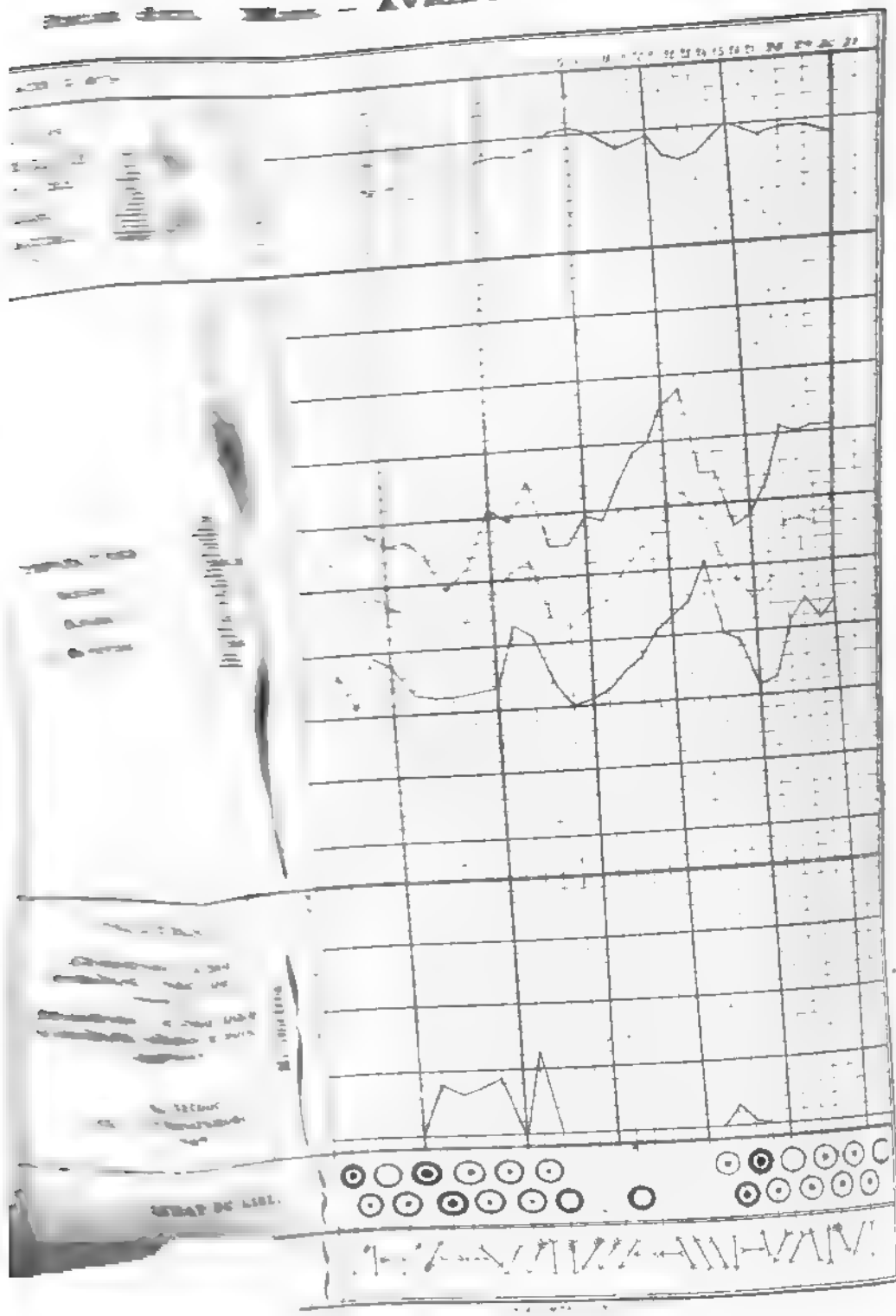
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

THERMOMÈTRE							BAROMÈTRE à zéro à midi.	PLUIE en 24 heures — Millim.	Évapo- ration en 24 heures — Millim.	ÉTAT hygro- métrique à midi.	VENT à midi.	ÉTAT du ciel à midi
1	2	3	4	5	6	7						
1	6,7	9,7	8,1	7,3	3,0	11,7	766,6	»	3,5	47	N.N.E	☉
2	4,3	11,1	7,5	8,1	3,7	12,5	764,4	»	3,8	41	N.	☉
3	1,5	10,5	8,1	7,1	0,5	13,8	758,8	»	2,6	47	O.	☉
4	4,7	11,5	10,1	9,5	4,6	14,5	751,7	»	2,6	54	S.O.	☉
5	6,4	10,5	5,7	8,6	4,1	13,9	743,2	»	2,6	82	S.O.	☉
6	5,6	9,5	6,5	7,5	1,7	13,4	745,9	8,0	1,0	67	O.	☉
7	5,7	8,5	6,5	6,5	1,5	12,9	741,9	7,0	1,3	73	E.	☉
8	5,5	7,5	5,5	5,4	1,5	9,3	743,6	7,5	1,7	60	N.N.O	☉
9	5,5	7,5	5,5	5,5	1,5	11,9	750,0	8,5	1,1	63	E.N.E	☉
10	5,5	13,5	5,7	5,7	2,0	15,5	753,0	»	2,8	54	E.N.E	☉
11	5,5	11,5	10,7	10,5	6,5	14,5	754,4	12,0	2,2	79	N.	☉
12	6,5	12,5	8,5	11,5	5,5	17,5	753,7	»	1,0	51	N.	☉
13	6,5	8,5	5,5	7,5	2,0	12,5	758,6	»	5,8	58	N.E.	☉
14	5,5	10,5	12,5	6,5	0,0	12,5	760,7	»	3,4	38	N.E.	☉
15	1,5	11,5	10,1	7,5	0,6	14,5	762,4	»	3,4	43	N.E.	☉
16	2,5	11,5	11,4	8,0	1,0	14,5	761,5	»	2,1	46	E.	☉
17	5,5	7,5	12,5	8,9	2,8	17,0	758,4	»	4,1	36	E.	☉
18	4,5	15,5	13,9	11,6	3,7	19,5	754,3	»	5,2	25	E.S.E	☉
19	7,1	17,5	16,5	12,8	5,7	20,0	756,9	»	5,3	49	S.E.	☉
20	8,0	20,8	16,8	14,8	6,7	23,0	757,3	»	4,6	29	S.E.	☉
21	11,0	19,7	17,0	15,8	7,7	24,0	752,2	»	4,5	41	S.	☉
22	11,8	13,3	12,5	14,1	10,8	17,5	749,2	3,2	3,3	81	O	☉
23	7,2	15,1	11,5	11,4	5,1	17,8	751,4	0,5	1,7	64	S.S.E	☉
24	5,4	10,8	8,2	9,0	4,6	13,4	756,6	»	3,5	49	N.E.	☉
25	2,2	11,1	9,4	7,5	1,1	14,0	760,0	»	4,3	40	N.E.	☉
26	3,0	12,9	11,9	9,0	1,5	16,5	758,7	»	2,7	39	S.S.E.	☉
27	0,5	17,8	13,9	13,2	5,8	20,6	756,8	»	3,4	47	S.	☉
28	4,0	17,1	13,7	13,6	7,3	20,0	759,5	»	4,4	65	O.S.O	☉
29	7,1	17,3	16,5	13,0	5,8	20,3	758,6	»	2,9	58	N.E.	☉
30	8,8	19,7	17,8	15,0	6,8	23,2	755,8	»	3,0	51	N.	☉
Tot.	140,4	304,1	334,8	298,3	116,0	480,4	22654,1	46,7	83,8	1577		
Max.	11,8	20,8	17,8	15,8	10,8	24,0	766,6	»	5,8	82		
Min.	1,5	0,0	5,5	5,4	0,0	9,3	741,9	»	1,0	25		
Moyen.	8,8	13,1	10,8	9,9	3,9	16,0	756,1	»	3,1	53		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé.	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
	BASSIN DU LOIR.	MM.		m.		
1	Montmirail.	Beauclair, instituteur.	P.C.	232	6	12
2	Grand-Lucé.	N. d°	A.S.	124	»	»
3	Saint-Calais.	Duloir, d°	P.C.	110	7	17
4	Ecommoy.	Chaline, d°	d°	97	7	36
5	Mayet.	N. d°	d°	90	»	»
6	La Chartre.	Lecomte, d°	d°	72	7	21
7	Château-du-Loir.	Gervais, d°	d°	70	»	»
8	Chapelle-d'Aligné.	Tiratay, d°	A.S.	60	8	39
9	Vaas.	Tommeret, d°	P.C.	58	5	32
10	Pontvallain.	Drouault, d°	A.S.	52	4	24
11	Le Lude.	Marcadé, d°	d°	45	5	18
12	La Flèche.	Oudot, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	P.C.	42	7	20
	BASSIN DE LA SARTHE.					
13	Sillé-le-Guillaume.	N. instituteur.	P.C.	200	»	»
14	Neuvillette.	Fouilleul, d°	A.S.	169	6	28
15	Assé-le-Boisne.	Fouquet, d°	P.C.	168	»	»
16	La Fresnaye.	Lhuillier, d°	d°	162	6	20
17	Neufchâtel.	Gilbert, d°	d°	159	5	31
18	Conlie.	Breton, d°	d°	139	7	24
19	Petit-Orseau.	Odillard, d°	A.S.	133	6	21
20	Bouloire.	Tourteau, d°	P.C.	135	6	16
21	Monhoudou.	Châtain, d°	d°	130	6	21
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d°	128	8	23
23	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	A.S.	100	9	35
24	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d°	96	6	25
25	La Ferté-Bernard.	Anis, d°	P.C.	95	6	28
26	Fouletourte.	Morin, instituteur.	d°	84	6	26
27	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	8	32
28	Loué.	Gaudin, instituteur.	P.C.	80	8	21
29	Le Mans	Poirrier, direct. Denis, malt. adj.	d°	101	8	29
30		et Jarry, éleve-maitre.	B.	84	7	47
31		Inspecteur général.	P.C.	79	6	30
32		Ingénieur en chef.	d°	74	7	33
33		Commandant du Génie.	d°	75	6	33
34		Ingénieur ord ^{re} (Cabinet).	d°	76	6	29
35		d° d°	d°	75	6	28
36		d° (Bureau)	d°	70	6	33
37	Connerré.	Fourmy, chef de bureau.	d°	74	»	»
38	Souigné-sous-Vallon.	Chartier, instituteur.	d°	74	»	»
39	Amné.	Lebreton, d°	A.S.	72	8	40
40	La Guierche.	Collet, cultivateur.	P.C.	68	8	30
41	Chantenay.	Auguste, instituteur.	d°	62	8	22
42	Malicorne.	Torchet, d°	A.S.	60	7	33
43	Sablé.	Pioger, d°	d°	38	5	29
		Guibert, d°	P.C.	37	7	23
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	9	47
A. S. d° de l'Association scientifique.			Minim.	37	4	12
B. d° Babinet.			Moyen	97	7	27

AVRIL 1875. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

MAI 1875.

Au commencement du mois, la zone des fortes pressions se trouve sur l'Europe orientale ; une bourrasque aborde l'Irlande le 7 mai ; le baromètre baisse sur nos régions, le vent est assez fort du sud-ouest ; elle remonte les jours suivants vers la Norvège. Le baromètre s'élève, le ciel est beau ; la bourrasque passe au nord du golfe de Bothnie, pour redescendre sur la Russie orientale.

Le 19, un centre de dépression apparaît au nord de l'Écosse ; il se dirige vers l'est.

La température moyenne du mois a été de $15^{\circ} 8$, le maximum de $29^{\circ} 5$, et le minimum de 5° .

La moyenne des maxima a été de $22^{\circ} 2$, et la moyenne des minima, de $9^{\circ} 3$.

La différence entre les températures extrêmes du jour et de la nuit a été de $12^{\circ} 9$.

La quantité d'eau tombée a été, au Mans, de $18^{\text{mm}} = 7$, et la quantité d'eau évaporée, de $106^{\text{mm}} = 5$; le mois a donc été très-sec.

La hauteur moyenne tombée dans le département a été de 17^{mm} .

Les eaux de la Sarthe, au pont Napoléon, au Mans, ont peu varié pendant le mois de mai ; elles n'ont jamais dépassé 0 m. 10, et sont descendues plusieurs fois au zéro de l'échelle.

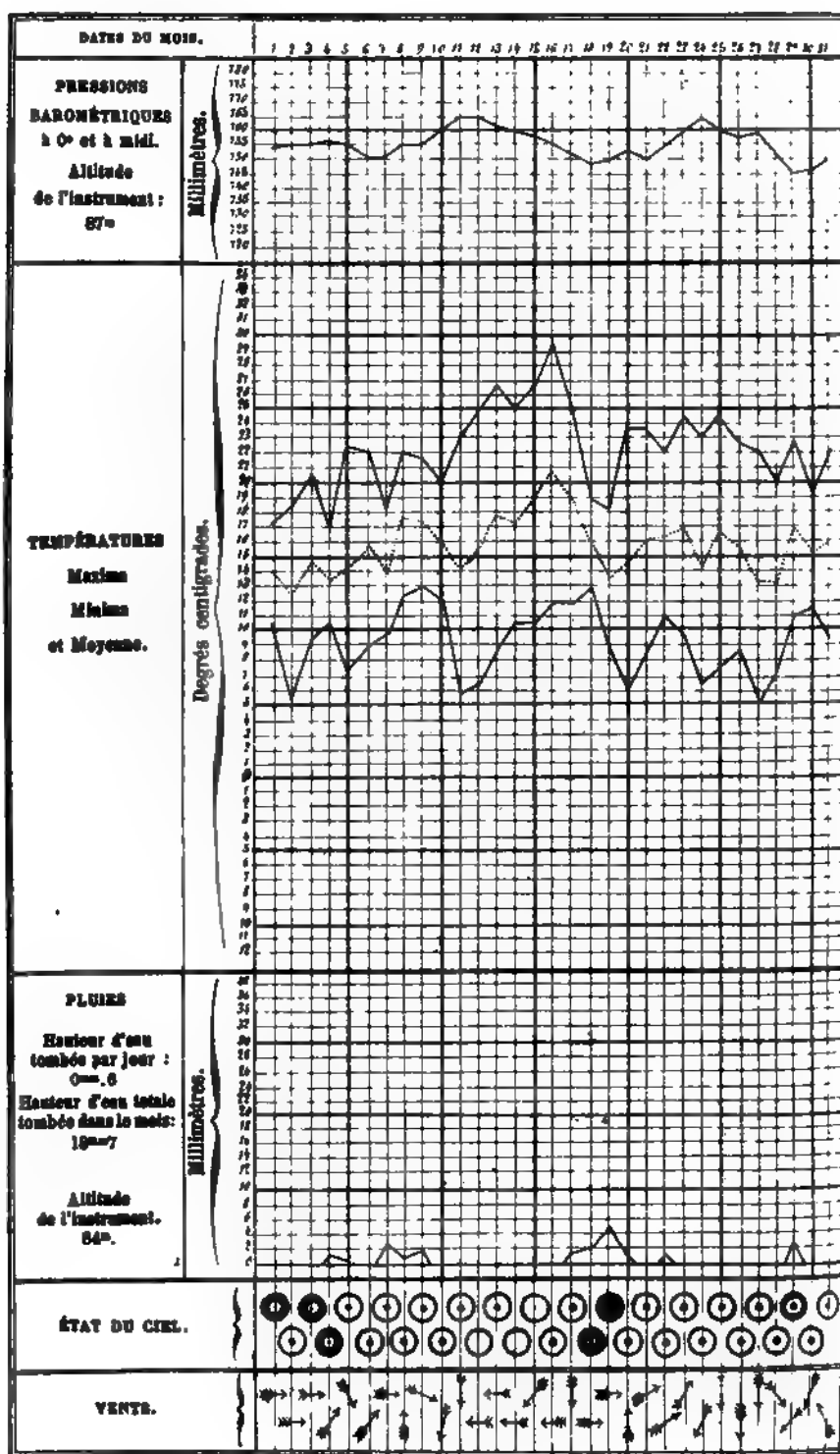
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi.	PLUIE en 24 heures — Millim.	Evapora- tion en 24 heures — Millim.	ÉTAT hygro- métrique à midi.	VENT à midi.	ÉTAT du ciel à midi.
	6 heures du matin.	Midi.	9 heures du soir.	Moyenne	Minimum	Maximum						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	11,3	14,3	13,3	14,»	10,5	17,6	754,2	»	3,6	80	O.	☉
2	6,5	15,3	12,5	12,9	5,5	18,4	753,3	»	3,8	59	O.	☉
3	10,6	15,9	13,8	14,8	9,5	20,2	755,6	»	2,8	73	O.	☉
4	11,4	13,8	13,»	13,7	10,5	17,»	756,1	0,9	2,2	85	S.O.	☉
5	8,5	16,6	16,5	14,6	7,1	22,1	755,6	0,3	1,3	70	N.N.O	☉
6	10,9	18,8	14,»	15,5	9,1	22,»	752,4	»	2,5	59	S.O.	☉
7	10,6	15,8	14,4	14,1	9,7	18,5	752,2	3,2	3,2	65	O.	☉
8	13,9	17,8	17,4	17,4	12,7	22,2	753,6	0,7	1,3	80	S.	☉
9	14,1	18,3	16,»	17,2	13,1	21,5	754,8	1,9	0,9	63	O.N.O	☉
10	12,3	16,4	12,7	15,9	11,7	20,1	760,3	»	3,8	73	N.N.E	☉
11	7,3	15,9	15,1	14,4	5,9	23,»	765,8	»	2,9	68	N.	☉
12	8,4	19,4	19,5	15,1	6,6	24,6	764,1	»	3,»	85	E.	☉
13	9,7	20,8	17,4	17,6	8,7	26,5	762,1	»	6,3	91	E.	☉
14	11,9	21,3	21,2	17,3	10,4	25,2	760,3	»	4,4	50	E.	☉
15	12,»	23,3	20,7	18,9	10,6	27,2	758,5	»	4,»	47	E.N.E.	☉
16	13,7	25,»	20,9	20,7	12,»	29,5	756,2	»	4,7	43	E.	☉
17	14,5	17,8	19,5	18,7	12,»	25,5	752,5	1,7	4,6	61	N.	☉
18	14,7	16,9	12,5	16,»	13,»	19,»	748,2	2,1	3,»	84	O.	☉
19	9,7	14,9	12,3	13,5	9,»	18,»	749,4	4,3	2,5	53	O.	☉
20	8,7	15,9	14,5	14,7	6,»	23,4	754,3	0,6	3,»	51	S.	☉
21	10,5	21,1	14,7	16,»	8,5	23,5	749,1	»	4,»	64	S.O	☉
22	13,7	18,5	15,5	16,5	11,»	22,»	753,3	0,5	3,5	68	S.O.	☉
23	11,1	19,9	14,2	16,9	9,6	24,3	762,»	»	4,3	65	S.S.O	☉
24	7,9	17,3	16,»	14,7	6,4	23,»	765,8	»	4,3	68	N.E.	☉
25	9,5	19,1	16,1	16,9	7,4	24,4	761,6	»	3,8	71	N.	☉
26	10,4	18,1	12,3	15,7	8,6	22,9	759,4	»	3,9	63	N.	☉
27	7,7	14,7	11,9	13,5	5,»	22,»	759,4	»	3,8	49	N.	☉
28	9,7	17,1	14,5	13,6	7,»	20,2	753,»	»	2,5	64	N.O	☉
29	11,9	19,1	16,5	16,9	10,8	23,»	746,7	2,5	2,3	56	N.E	☉
30	12,1	16,3	15,3	15,5	11,5	19,5	747,2	»	5,1	76	N.N.E	☉
31	10,6	17,6	18,7	15,9	9,5	22,3	748,5	»	5,4	73	S.E.	☉
Tot.	335,8	353,»	482,8	480,1	286,9	688,6	23431,5	18,7	106,5	2057		
Maxi.	14,7	25,»	21,2	20,7	13,1	29,5	765,8	»	6,3	91		
Mini.	6,5	13,8	11,9	12,9	5,»	17,»	746,7	»	0,9	43		
Moyen.	10,8	17,8	15,6	15,8	9,3	22,2	753,8	»	3,4	66		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé.	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.	
BASSIN DU LOIR.							
		MM.		m.			
1	Montmirail.	Beauclair, instituteur.	P.C.	232	8	18	
2	Grand-Lucé.	N. d°	A.S.	124	»	»	
3	Saint-Calais.	Duloir, d°	P.C.	110	4	4	
4	Ecommoy.	Chaline, d°	d°	97	6	14	
5	Mayet.	N. d°	d°	90	»	»	
6	La Chartre.	Lecomte, d°	d°	72	8	19	
7	Château-du-Loir.	Gervais, d°	d°	70	6	13	
8	Chapelle-d'Aligné.	Pruneteau, d°	A.S.	60	11	29	
9	Vaas.	Tommeret, d°	P.C.	58	7	14	
10	Pontvallain.	Drquault, d°	A.S.	52	4	14	
11	Le Lude.	Marcadé, d°	d°	43	8	16	
12	La Flèche.	Oudot, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	42	9	13	
BASSIN DE LA SARTHE.							
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	10	16	
14	Neuvillette.	Fouilleul, d°	A.S.	169	12	24	
15	Assé-le-Boisne.	Fouquet, d°	P.C.	166	»	»	
16	La Fresnaye.	Lhuillier, d°	d°	162	7	17	
17	Neufchâtel.	Gilbert, d°	d°	159	6	25	
18	Conlie.	Breton, d°	d°	139	11	22	
19	Petit-Orsneau.	Odillard, d°	A.S.	135	4	26	
20	Bouloire.	Tourteau, d°	P.C.	135	3	5	
21	Monhoudou.	Châtain, d°	d°	130	3	23	
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d°	126	12	23	
23	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	100	10	26	
24	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d°	98	6	23	
25	La Ferté-Bernard.	Anis, d°	P.C.	95	4	16	
26	Fouilletourte.	Morin, instituteur.	d°	84	4	16	
27	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	12	22	
28	Loué.	Gaudin, instituteur.	P.C.	80	11	14	
29	Le Bass	Ecole normale.	Poirrier, direct., Denis, mait. adj.	d°	101	8	14
30			et Jarry, dire-maitre.	B.	94	11	19
31		Inspecteur général.	A. Martin.	P.C.	79	»	14
32		Ingénieur en chef.	Robin, chef de bureau.	d°	74	6	11
33		Commandant du Génie.	Follie.	d°	75	8	13
34		Ingénieur ord ^{re} (Cabinet)	De Ponton d'Amécourt.	d°	76	7	11
35		d° d°	d° d°	d°	75	7	11
36		d° d° (Bureau)	Fourmy, chef de bureau.	d°	68	8	10
37	Connerré.	Chartier, instituteur.	d°	74	»	»	
38	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d°	A.S.	72	6	13	
39	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	9	17	
40	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d°	62	8	25	
41	Chantenay.	Torchet, d°	A.S.	60	8	18	
42	Malicorne.	Pioger, d°	d°	38	5	16	
43	Sablé.	Guilbert, d°	P.C.	37	9	21	
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	12	29	
A. S. d° de l'Association scientifique.			Minim.	37	3	5	
B. d° Babinet.			Moyen	97	7	17	

Station du Mans. — MAI 1878. — Ecole normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

JUIN 1875.

Pendant les premiers jours du mois, les pressions barométriques diffèrent peu sur toute l'Europe ; le ciel est assez beau, les vents faibles et de directions variables.

Le 7, une dépression apparaît à l'est de l'Irlande ; elle se dirige vers le nord-est. Elle est suivie par une seconde qui se montre le 15, et disparaît le 18. Le ciel est resté couvert, le vent au sud-ouest ou à l'ouest, pendant tout le temps que leur influence s'est fait sentir sur nos régions. La zone des fortes pressions s'étend de nouveau sur la France et s'y maintient jusqu'à la fin du mois.

La température moyenne du mois a été de $17^{\circ} 4$, le minimum, de $7^{\circ} 4$, le maximum, de $30^{\circ} 4$.

La moyenne des minima a été de $11^{\circ} 1$, et celle des maxima, de $23^{\circ} 7$; ce qui donne une différence de $12^{\circ} 6$ entre la température du jour et celle de la nuit.

Au Mans, l'évaporation a été de 99^{mm} , et la hauteur de pluie tombée, de 87^{mm} ; — la moyenne du département n'a été que de 54^{mm} .

La Sarthe a été constamment basse, au Mans. — L'échelle du pont Napoléon a marqué zéro pendant 23 jours et 0 m. 05 à 0 m. 15 pendant le reste du mois.

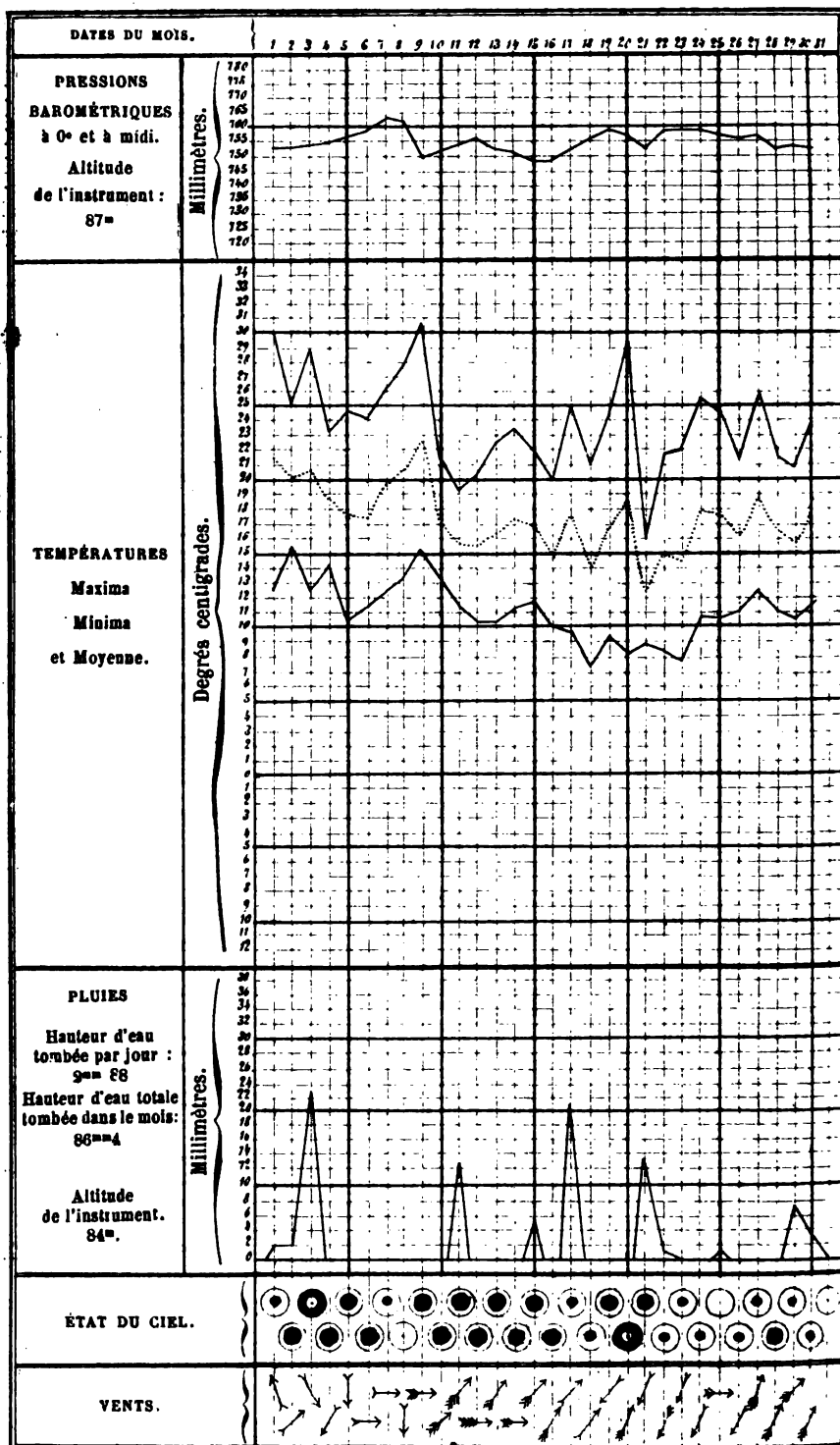
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi.	PLUIE en 24 heures — Millim.	Evapora- tion en 24 heures — Millim.	ÉTAT hygro- métrique à midi.	VENT à midi.	ÉTAT du ciel à midi.
	6 heures du matin.	Midi.	9 heures du soir.	Moyenne	Minimum	Maximum.						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	13,5	23,»	20,1	21,5	12,8	30,3	753,5	2	3,8	54	S.S.E	☉
2	17,4	23,3	16,7	20,2	15,5	25,»	753,»	2	3,7	67	S.E.	☉
3	14,9	21,1	20,3	20,7	12,5	29,»	754,»	21,5	5,3	78	N.O.	☉
4	15,9	19,1	15,»	18,9	14,5	23,4	754,9	»	2,3	74	N.N.O	☉
5	11,9	19,1	16,5	17,6	10,5	24,7	756,4	»	2,7	63	N.	☉
6	12,9	20,9	17,6	17,4	11,2	24,2	758,3	»	4,3	58	O.	☉
7	14,3	20,3	20,1	19,5	12,8	26,2	763,»	»	2,9	69	O.	☉
8	16,»	20,3	21,4	20,6	13,5	27,7	762,1	»	3,3	56	N.	☉
9	17,»	22,»	18,7	22,8	15,3	30,4	750,»	»	4,5	44	O.	☉
10	14,3	16,2	15,»	17,3	13,5	21,2	752,2	»	5,»	81	O.S.O	☉
11	12,»	17,1	14,5	15,5	11,5	19,5	754,»	12,2	2,5	49	S.O	☉
12	12,3	17,8	15,2	15,4	10,5	20,4	753,7	»	4,5	53	O.	☉
13	13,6	18,7	15,6	16,4	10,3	22,6	753,7	»	5,»	51	S.O.	☉
14	14,»	20,3	17,5	17,5	11,3	23,7	751,5	»	5,»	62	O.	☉
15	14,3	17,7	14,»	16,8	11,7	22,»	748,4	4,5	3,5	50	O.S.O	☉
16	12,7	17,»	13,6	14,9	10,»	19,8	748,3	»	5,3	57	S.O	☉
17	11,7	17,7	14,5	17,4	9,8	25,»	751,2	20,5	4,5	74	S.S.O.	☉
18	10,4	17,1	14,2	14,1	7,4	20,9	756,2	»	1,5	81	S.O.	☉
19	11,1	17,7	15,5	16,9	9,1	24,7	759,7	»	1,5	75	N.E	☉
20	13,6	15,2	15,»	16,6	8,2	29,1	757,2	»	3,3	103	S.O	☉
21	11,9	13,5	13,2	12,2	8,8	15,6	752,1	12,6	1,2	84	N.N.E	☉
22	11,4	17,2	14,8	15,»	8,2	21,8	759,3	0,5	1,5	98	N.E.	☉
23	9,4	18,1	15,9	14,8	7,7	22,»	759,9	»	3,8	99	N.E.	☉
24	11,8	18,7	15,5	16,»	10,8	25,3	759,5	»	1,7	73	N.E.	☉
25	12,1	18,5	15,8	17,6	10,5	24,8	757,9	0,3	2,9	66	O.	☉
26	13,1	18,2	17,8	16,1	11,»	21,2	756,4	»	3,5	63	N.E	☉
27	13,6	19,6	17,7	18,9	12,4	25,5	757,»	»	3,3	50	S.O	☉
28	14,5	19,4	15,8	16,1	11,»	21,2	752,7	»	2,6	57	S.O	☉
29	14,3	18,3	16,1	15,5	10,5	20,5	754,»	7,7	1,6	66	O.S.O	☉
30	14,5	19,7	19,6	17,4	11,2	23,7	753,7	2,6	2,»	81	S.O.	☉
Tot.	400,4	568,8	483,2	531,6	334,»	711,4	2263,8	86,4	98,7	2035		
Maxi.	17,4	29,»	21,4	22,8	15,5	30,4	763,»	»	5,3	99		
Mini.	9,4	13,5	13,2	12,2	7,4	15,6	748,3	»	1,2	44		
Moyen.	13,3	18,9	16,4	17,4	11,1	23,7	755,2	»	3,3	68		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé.	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
BASSIN DU LOIR.						
		MM.		m.		
1	Montmirail.	Beauclair, instituteur.	P.C.	232	7	35
2	Grand-Lucé.	N. d°	A.S.	124	»	»
3	Saint-Calais.	Duloir, d°	P.C.	110	12	40
4	Ecommoy.	Chaline, d°	d°	97	10	52
5	Mayet.	N. d°	d°	90	»	»
6	La Chartre.	Lecomte, d°	d°	72	11	40
7	Château-du-Loir.	Gervais, d°	d°	70	13	46
8	Chapelle-d'Aligné.	Pruneteau, d°	A.S.	60	11	56
9	Vaas.	Tommeret, d°	P.C.	58	15	35
10	Pontvallain.	Drouault, d°	A.S.	52	10	55
11	Le Lude.	Marcadé, d°	d°	45	12	46
12	La Flèche.	Oudot, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	42	10	43
BASSIN DE LA SARTHE.						
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	13	50
14	Neuville.	Fouilleul, d°	A.S.	169	18	64
15	Assé-le-Boisne.	Fouquet, d°	P.C.	166	»	»
16	La Fresnaye.	Lhuillier, d°	d°	162	16	47
17	Neufchâtel.	Gilbert, d°	d°	159	16	55
18	Conlie.	Breton, d°	d°	139	13	61
19	Petit-Oisseau.	Odillard, d°	A.S.	135	15	44
20	Bouloire.	Tourteau, d°	P.C.	135	14	57
21	Monhoudou.	Châtain, d°	d°	130	8	39
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d°	126	15	49
23	Bonnétale.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	100	13	61
24	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d°	96	11	62
25	La Ferté-Bernard.	Anis, d°	P.C.	95	11	53
26	Foulletourte.	Morin, instituteur.	d°	84	8	48
27	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	18	72
28	Loué.	Gaudin, instituteur.	P.C.	80	12	45
29	Le Mans	Poirrier, direct. Denis, malt. adj.	d°	101	16	57
30		et Jarry, dire-maitre.	B.	84	11	86
31		A. Martin.	P.C.	79	10	71
32		Ingénieur en chef.	d°	74	9	65
33		Commandant du Génie.	d°	75	17	70
34		Ingénieur ord ^{re} (Cabinet)	d°	76	12	68
35	d° d°	d°	d°	75	12	66
36	d° (Bureau)	Fourmy, chef de bureau.	d°	63	14	60
37	Connerré.	Chartier, instituteur.	d°	74	»	»
38	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d°	A.S.	72	8	56
39	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	10	48
40	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d°	62	11	56
41	Chantenay.	Torchet, d°	A.S.	60	10	68
42	Malicorne.	Pioger, d°	d°	38	7	42
43	Sablé.	Guibert, d°	P.C.	37	12	62
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	332	18	86
A. S. d° de l'Association scientifique.			Minim.	37	7	36
B. d° Babinet.			Moyen	97	12	54

Station du Mans. — JUIN 1875. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

JUILLET 1875.

Une dépression se trouve le 1^{er} juillet à l'ouest de l'Irlande, se dirigeant vers l'est de l'Europe.

Le 7, les basses pressions se trouvent au nord de la Russie, tandis que le baromètre est très-élevé sur l'Angleterre; mais le mercure commence bientôt à descendre; une bourrasque aborde l'Irlande le 8, passe, le 9, sur le Danemark et, le 11, sur la Norvège, puis disparaît, le 14, au nord du golfe de Bothnie. Elle est suivie par une nouvelle dépression qui apparaît le même jour à l'ouest de l'Irlande, traverse la Manche, le 15; arrêtée par le plateau central de la France, elle se dirige lentement vers l'est. Elle est suivie par une nouvelle dépression qui atteint l'Irlande, le 20, et qui vient passer, le 21, au nord de la Baltique.

Une nouvelle dépression se montre, le 24, au nord de l'Ecosse, se dirigeant vers le nord, tandis que la zone des fortes pressions s'avancant vers l'Angleterre couvre, le 28, la mer du Nord.

La hauteur moyenne d'eau tombée dans le département a été de 55 ^{mm}/₁₀₀; elle a été au Mans de 41 ^{mm}/₁₀₀, tandis qu'il s'est évaporé 90 ^{mm}/₁₀₀. — Le mois a donc été très-sec.

La température moyenne a été de 18°, le maximum de 29° et le minimum de 7°5; la différence entre la moyenne des maxima et des minima a été de 10°.

JUILLET

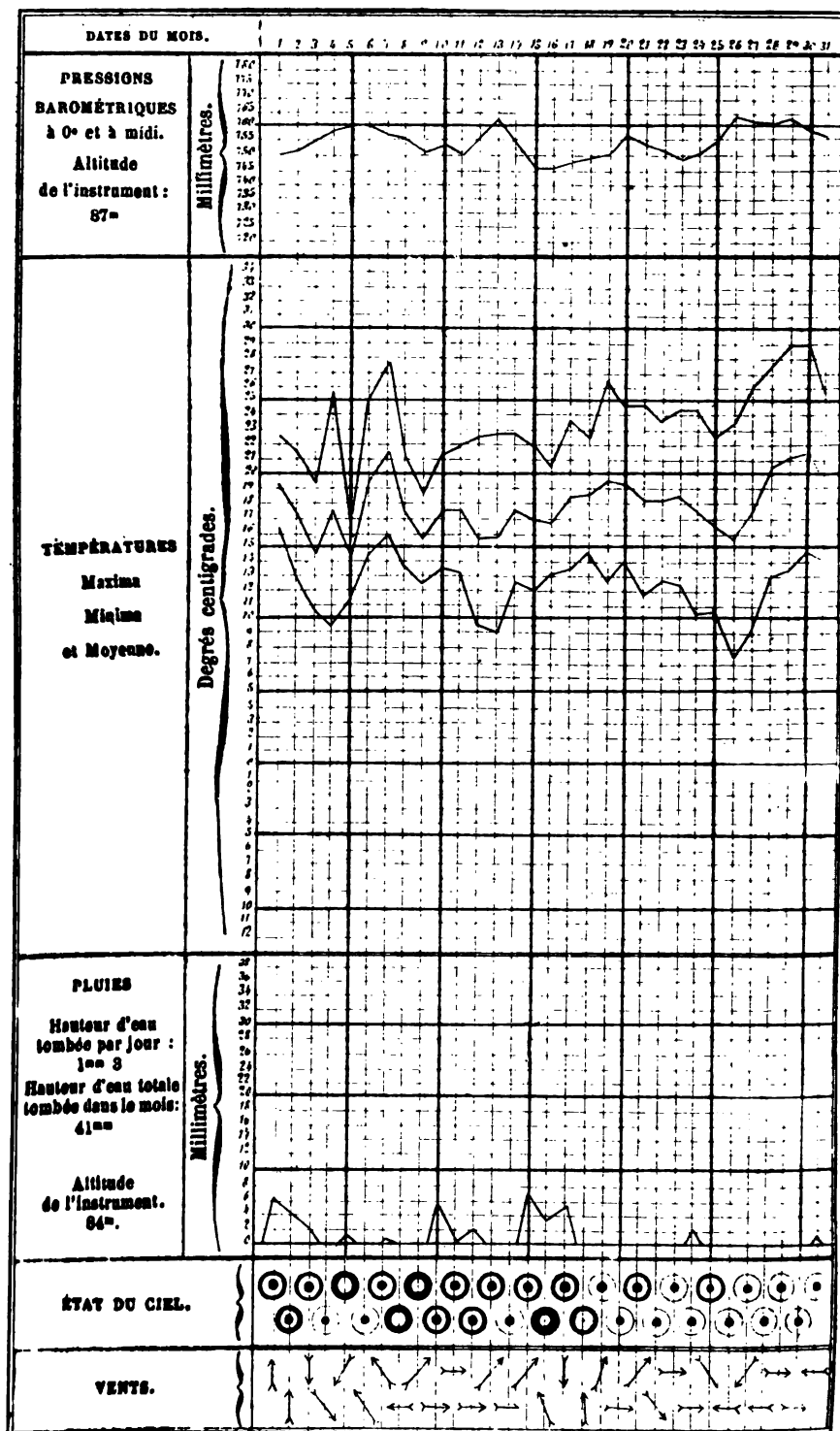
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi.	PESIN en 24 heures — Millim.	Évapora- tion en 24 heures — Millim.	ÉTAT hygro- métrique à midi.	VENT à midi.	ÉTAT du ciel à midi.
	1	2	3	4	5	6						
1	16,5	19,5	15,5	19,4	16,3	22,5	750,2	6,0	4,5	89	S.	☉
2	15,5	18,7	15,6	17,4	13,0	21,9	750,9	4,2	1,8	70	S.	☉
3	14,5	18,1	14,5	14,9	10,4	19,5	754,5	2,3	1,4	75	N.	☉
4	11,2	17,2	12,5	17,5	9,6	23,4	759,4	»	1,4	81	N.O.	☉
5	12,1	14,5	14,1	14,3	11,8	17,8	759,8	1,0	1,2	90	N.N.E.	☉
6	13,0	13,5	18,1	19,5	14,3	24,8	759,7	»	1,2	77	S.E.	☉
7	11,1	18,1	17,3	21,7	15,9	27,6	757,2	0,7	2,0	77	S.E.	☉
8	12,1	18,2	18,1	17,5	13,6	21,4	754,0	»	1,6	86	E.	☉
9	11,1	18,1	18,1	15,6	12,5	18,8	752,2	»	2,0	67	S.O.	☉
10	11,1	18,1	18,1	17,5	13,5	21,5	751,8	4,7	1,8	54	O.	☉
11	11,1	17,1	13,5	17,6	12,3	22,0	754,4	0,8	7,3	54	O.	☉
12	11,1	18,1	13,5	15,8	9,5	23,2	754,6	1,0	3,4	82	O.	☉
13	11,1	18,1	16,5	18,9	9,0	23,9	760,9	»	4,2	64	S.O.	☉
14	11,1	18,1	16,5	17,7	12,7	22,8	754,0	»	3,8	58	O.	☉
15	11,1	18,1	13,5	17,0	12,0	22,0	745,9	7,5	2,7	77	S.O.	☉
16	11,1	18,1	14,9	16,9	13,2	20,7	745,6	3,5	2,3	91	E.S.E.	☉
17	11,1	18,1	16,7	18,5	13,5	23,6	747,7	5,0	1,9	77	N.	☉
18	11,1	18,1	17,6	18,7	14,8	22,6	748,5	»	2,0	77	S.	☉
19	11,1	18,1	17,2	18,5	13,5	23,6	750,4	»	2,4	70	S.S.O.	☉
20	11,1	18,1	17,6	18,4	14,3	24,7	750,2	0,2	3,5	69	O.	☉
21	11,1	18,1	18,4	18,2	11,9	24,6	754,1	»	1,1	78	S.O.	☉
22	11,1	18,1	18,6	18,2	12,8	23,6	751,4	»	3,0	82	O.N.O.	☉
23	11,1	18,1	18,4	18,4	12,4	24,4	749,3	»	3,1	57	O.	☉
24	11,1	18,1	18,5	17,2	10,0	24,4	751,4	2,3	3,8	60	O.	☉
25	11,1	18,1	18,4	18,5	10,2	22,5	755,4	»	»	63	N.O.	☉
26	11,1	17,1	17,3	15,4	7,5	23,4	751,5	»	3,9	54	E.	☉
27	11,1	18,1	18,1	17,6	9,4	25,6	760,8	»	4,0	62	N.E.	☉
28	11,1	18,1	18,9	18,1	13,0	27,4	759,5	»	4,5	58	E.	☉
29	11,1	18,1	18,1	21,2	13,5	29,0	760,8	»	3,9	51	O.	☉
30	11,1	18,1	21,9	21,7	14,5	29,0	757,8	»	4,3	48	O.	☉
31	11,1	18,1	18,9	18,9	14,5	25,5	755,0	1,2	3,9	62	E.	☉
1	11,1	18,1	18,1	18,1	18,1	18,1	755,7	40,7	90,0	2134		
2	11,1	18,1	21,9	21,7	16,3	29,0	762,8	»	7,3	92		
3	11,1	18,1	12,8	14,6	7,5	17,8	745,6	»	1,2	48		
4	11,1	18,1	18,6	18,4	12,4	23,8	754,4	»	3,0	60		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe.

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé.	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.	
	BASSIN DU LOIR.	MM.		m.			
1	Montmirail.	Beauclair, instituteur.	P.C.	232	14	64	
2	Grand-Lucé.	N. do	A.S.	124	»	»	
3	Saint-Calais.	Duloir, do	P.C.	110	13	39	
4	Ecommoy.	Chaline, do	do	97	12	88	
5	Mayet.	N. do	do	90	»	»	
6	La Chartre.	Lecomte, do	do	72	16	84	
7	Château-du-Loir.	Gervais, do	do	70	11	79	
8	Chapelle-d'Aligné.	Pruneteau, do	A.S.	60	11	38	
9	Vaas.	Tommeret, do	P.C.	58	13	69	
10	Pontvallain.	Drouault, do	A.S.	52	12	81	
11	Le Lude.	Marcadé, do	do	45	12	75	
12	La Flèche.	Oudot, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	42	15	52	
	BASSIN DE LA SARTHE.						
13	Sillé-le-Guillaume.	Suhard, instituteur.	P.C.	198	12	69	
14	Neuvillette.	Fouilleul, do	A.S.	169	13	63	
15	Assé-le-Boisne.	Fouquet, do	P.C.	166	»	»	
16	La Fresnaye.	Lhuillier, do	do	162	10	105	
17	Neufchâtel.	Gilbert, do	do	159	»	»	
18	Conlie.	Breton, do	do	139	11	69	
19	Petit-Oisseau.	Odillard, do	A.S.	135	11	34	
20	Bouloire.	Tourteau, do	P.C.	135	13	57	
21	Monhoudou.	Châtain, do	do	130	8	52	
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	do	126	12	71	
23	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	100	15	84	
24	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	do	96	10	63	
25	La Ferté-Bernard.	Anis, do	P.C.	95	10	27	
26	Fouilletourte.	Morin, instituteur.	do	84	12	38	
27	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	14	76	
28	Loué.	Gaudin, instituteur.	P.C.	80	8	38	
29	Le Mans	Poirrier, direct., Denis, malt. adj.	do	101	15	33	
30		et Jarry, élève-maitre.	B.	84	14	41	
31		Inspecteur général.	P.C.	79	10	29	
32		Ingénieur en chef.	do	74	11	36	
33		Commandant du Génie.	do	75	15	40	
34		Ingénieur ord ^{re} (Cabinet)	do	76	12	36	
35		do do	do	75	12	33	
36		do (Bureau)	do	63	13	33	
37		Connerré.	Fourmy, chef de bureau.	do	74	»	»
38		Souigné-sous-Vallon.	Chartier, instituteur.	A.S.	72	9	65
39	Amné.	Lebreton, do	P.C.	68	8	42	
40	La Guierche.	Collet, cultivateur.	do	62	8	45	
41	Chantenay.	Auguste, instituteur.	do	60	9	68	
42	Malicorne.	Torchet, do	A.S.	60	9	68	
43	Sablé.	Pioger, do	do	38	10	63	
		Guibert, do	P.C.	37	10	38	
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	16	105	
A. S. do de l'Association scientifique.			Minim.	37	8	27	
B. do Babinet.			Moyen	97	12	55	

Station du Mans. — JUILLET 1875. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

AOÛT 1875.

Dans les premiers jours du mois d'août, les pressions sont sensiblement uniformes sur l'Europe, le ciel est beau, l'atmosphère calme. — Le 4, une dépression apparaît sur l'Italie; son action s'étend, le 6, sur presque toute l'Europe; la dépression se comble en s'éloignant vers l'est.

Le 10, une deuxième bourrasque se montre sur les côtes d'Irlande; elle remonte vers le nord-est et paraît redescendre, les 16 et 17, vers la mer Caspienne. Une zone de fortes pressions couvre le centre de l'Europe.

Une troisième dépression apparaît, le 16, à l'ouest de l'Irlande; elle suit la même route que la précédente et disparaît, le 20, à l'est de Saint-Petersbourg. Elle est remplacée par une quatrième qui se trouve, le 23, au nord de l'Irlande et, le 28, sur le golfe de Bothnie. — Une cinquième se montre, le 29, et atteint, le 30, les côtes de Norvège.

Pendant tout le mois, le grand courant a donc suivi la même route et les bourrasques se sont suivies d'une façon régulière à un intervalle de six jours environ.

La hauteur moyenne d'eau recueillie dans les pluviomètres du département a été de 45^m/_m. On a constaté, à l'Ecole normale du Mans, une hauteur de 58^m/_m dont 30^m/_m dans la journée du 20. — La hauteur d'eau évaporée a été de 114^m/_m; le mois a donc été très-sec.

La température moyenne a été, au Mans, de 19° 6, le maximum de 34° 7, et le minimum de 10°. — La différence entre la moyenne des maxima et des minima a été de 11° 2. On a déjà eu à signaler la différence considérable qui existe au Mans entre la température du jour et celle de la nuit, différence qui doit avoir une très-grande influence sur la végétation.

NOTICE SUR LES PARATONNERRES

PAR M. GENTIL, PROFESSEUR DE SCIENCES PHYSIQUES AU LYCÉE DU MANS.

Pour être à même de juger qu'un paratonnerre est établi dans de bonnes conditions, il faut bien se rendre compte de son usage et de son mode d'action.

Considérations théoriques.

Le nuage orageux qui porte la foudre n'est autre chose qu'un vaste conducteur chargé d'une grande quantité d'électricité. Le nuage agit par influence sur la terre et sur les objets à sa surface, décompose leur électricité neutre pour repousser au loin l'électricité du même nom et attirer l'électricité contraire. Cette influence s'exerce sur tous les corps, mais elle ne produit réellement d'effet sensible que sur les bons conducteurs.

Dans les circonstances ordinaires, la tension électrique croît à la surface des corps conducteurs voisins du nuage, d'autant plus qu'ils en sont plus rapprochés.

D'ailleurs l'électricité qui s'accumule aux points les plus élevés des objets terrestres réagit sur celle du nuage, dont la tension croît dans les parties les plus voisines. Ainsi, de part et d'autre, la tendance des deux électricités contraires à quitter les surfaces où elles se portent, croissant de plus en plus, peut devenir assez considérable pour vaincre la résistance de l'air. Alors les deux électricités s'élancent brusquement l'une vers l'autre et se réunissent en produisant un brillant éclair : la foudre est tombée.

(A suivre.)

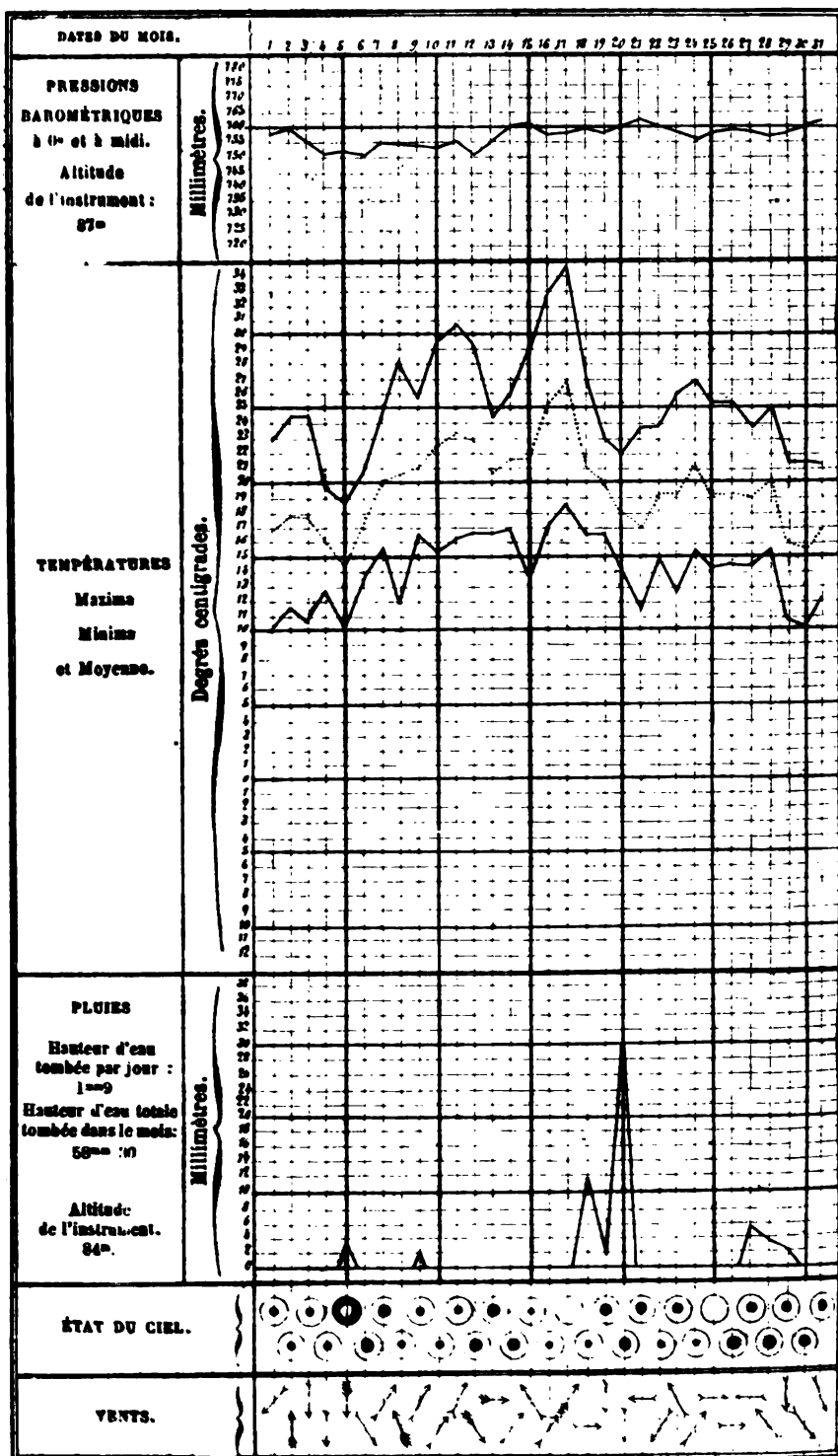
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMETRE						Baromètre à zéro à midi.	Pluie en 24 heures — Millim.	Evapo- ration en 24 heures — Millim.	ÉTAT hygro- métrique à midi.	VENT à midi.	ÉTAT du ciel à midi.
	6 heures du matin.	Midi.	6 heures du soir.	Moyenne	Minima	Maxima						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	11,3	19,2	16,2	16,6	10,3	23,2	757,3	»	3,5	52	N.E.	⊙
2	12,4	21,3	18,2	17,9	11,4	24,5	758,3	»	4,2	90	E.	⊙
3	12,1	20,6	16,6	17,6	10,7	24,5	755,3	»	4,2	63	N.	⊙
4	13,9	16,2	14,7	16,3	12,8	19,7	752,6	»	2,7	88	N.	⊙
5	11,4	15,3	15,3	14,1	9,2	18,7	753,5	3,2	3,2	68	N.	⊙
6	14,6	15,8	16,6	15,3	11,3	20,2	751,4	»	3,9	97	N.O.	⊙
7	16,2	21,2	18,2	18,2	15,3	24,3	754,8	»	1,1	78	S.O.	⊙
8	13,7	24,3	21,2	19,1	12,6	28,1	754,6	»	1,5	56	S.S.E.	⊙
9	17,3	22,3	21,2	20,3	16,1	25,6	753,4	2,2	4,2	55	S.O.	⊙
10	16,2	22,4	21,2	21,3	15,3	24,8	753,2	»	4,2	55	S.O.	⊙
11	17,3	22,4	21,2	21,3	16,1	30,4	755,2	»	5,6	56	S.O.	⊙
12	22,3	27,2	26,3	22,7	16,3	23,1	751,1	»	5,2	52	N.N.O.	⊙
13	17,3	21,2	19,3	20,3	16,4	24,6	756,1	»	3,7	66	O.	⊙
14	17,3	21,2	20,2	21,3	16,7	26,2	759,8	»	4,3	74	S.O.	⊙
15	14,2	20,2	21,2	21,6	13,7	29,3	760,7	»	2,7	53	S.E.	⊙
16	17,3	25,3	25,3	25,2	17,2	33,2	757,8	»	5,2	50	S.O.	⊙
17	15,3	21,3	24,4	21,6	18,3	31,7	756,7	»	5,2	41	S.O.	⊙
18	14,2	22,3	19,3	21,2	16,4	30,2	759,6	11,3	6,5	71	N.E.	⊙
19	17,3	22,2	19,3	19,7	16,5	23,2	757,3	1,5	5,8	92	N.E.	⊙
20	17,3	25,3	18,4	18,2	11,2	22,2	760,2	30,2	4,6	78	N.	⊙
21	17,3	21,3	18,3	17,2	11,2	23,5	762,3	»	4,2	50	E.	⊙
22	17,3	22,6	16,2	19,1	15,2	23,6	760,1	»	4,5	53	N.N.E.	⊙
23	17,3	22,7	19,3	19,2	12,3	26,2	756,3	»	4,6	49	S.E.	⊙
24	17,3	25,3	20,3	21,1	15,3	26,9	751,9	»	3,1	50	S.O.	⊙
25	17,3	22,3	19,4	19,2	14,2	25,2	754,7	»	3,9	50	O.	⊙
26	16,2	20,7	19,7	19,3	14,5	25,2	758,6	»	2,5	69	O.	⊙
27	16,3	22,5	18,8	19,1	14,5	23,8	758,4	5,2	2,5	77	E.	⊙
28	17,1	21,3	16,5	20,2	15,5	25,2	753,1	3,5	2,4	82	S.E.	⊙
29	14,6	18,5	16,2	16,2	10,4	21,0	754,2	2,2	1,5	59	N.	⊙
30	13,1	18,2	16,7	15,8	10,2	21,6	760,2	»	2,5	57	N.O.	⊙
31	14,9	17,5	14,6	16,6	12,2	21,3	760,3	»	2,2	70	N.N.O.	⊙
Tot.	181,8	178,5	181,3	180,1	135,4	280,4	23448,9	50,3	114,2	3000		
Moy.	12,3	11,6	11,3	11,6	18,5	34,7	762,3	»	6,5	97		
	11,4	15,3	14,7	14,3	10,2	18,7	751,1	»	1,1	41		
	21,9	19,1	19,6	14,2	25,2	756,4	»	3,7	65			

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe.

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé.	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.	
	BASSIN DU LOIR.	MM.		m.			
1	Montmirail.	Beauclair, instituteur.	P.C.	232	5	43	
2	Grand-Lucé.	N. d°	A.S.	124	»	»	
3	Saint-Calais.	Duloir, d°	P.C.	110	3	26	
4	Ecommoy.	Chaline, d°	d°	97	»	88	
5	Mayet.	N. d°	d°	90	»	»	
6	La Chartre.	Lecomte, d°	d°	72	6	9	
7	Château-du-Loir.	Gervais, d°	d°	70	»	»	
8	Chapelle-d'Aligné.	Pruneteau, d°	A.S.	60	7	37	
9	Vaas.	Tommeret, d°	P.C.	58	»	24	
10	Pontvallain.	Drouault, d°	A.S.	52	2	18	
11	Le Lude.	Marcadé, d°	d°	45	6	19	
12	La Flèche.	Oudot, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	P.C.	42	6	26	
	BASSIN DE LA SARTHE.						
13	Sillé-le-Guillaume.	Luce, instituteur.	P.C.	198	4	78	
14	Neuvillette.	Fouilleul, d°	A.S.	169	»	85	
15	Assé-le-Boisne.	Fouquet, d°	P.C.	166	»	»	
16	La Fresnaye.	Lhuillier, d°	d°	162	5	43	
17	Neufchâtel.	Gilbert, d°	d°	159	»	54	
18	Conlie.	Breton, d°	d°	139	6	81	
19	Petit-Orseau.	Odillard, d°	A.S.	135	3	35	
20	Bouloire.	Tourteau, d°	P.C.	135	5	36	
21	Monhoudou.	Châtain, d°	d°	130	6	75	
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d°	126	8	63	
23	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ées}	A.S.	100	6	76	
24	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d°	96	4	84	
25	La Ferté-Bernard.	Anis, d°	P.C.	85	6	30	
26	Fouilleourte.	Morin, instituteur.	d°	84	5	31	
27	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	7	57	
28	Loué.	Gaudin, instituteur.	P.C.	80	»	47	
29	Le Mans { Ecole normale. Inspecteur général. Ingénieur en chef. Commandant du Génie. Ingénieur en chef. d° Ingénieur ord ^{re} (Bureau)	Poirrier, direct. Denis, mait. adj.	d°	101	9	42	
30		et Jarry, dire ^r -maître.	B.	84	8	58	
31		A. Martin.	P.C.	79	»	»	
32		Robin, chef de bureau.	d°	74	6	41	
33		Follic.	d°	75	»	35	
34		Be Ponton d'Amécourt.	d°	76	»	36	
35		d°	d°	75	»	36	
36		Fourmy, chef de bureau.	d°	70	8	32	
37	Connerre.	Chartier, instituteur.	d°	74	»	»	
38	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d°	A.S.	72	8	53	
39	Anné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	5	39	
40	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d°	62	4	29	
41	Chantenay.	Torchet, d°	A.S.	60	4	36	
42	Malicorne.	Pioger, d°	d°	38	6	44	
43	Sablé.	Guibert, d°	P.C.	37	4	19	
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon				Maxim.	232	9	88
A. S. d° de l'Association scientifique.				Minim.	37	2	9
B. d° Babinet.				Moyen	97	6	45

Station du Mans. — AOÛT 1875. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

SEPTEMBRE 1875.

Au commencement du mois, une zone de fortes pressions se trouve sur la France, le temps est beau, les bourrasques du courant équatorial longent les côtes d'Irlande et d'Ecosse, se dirigeant vers le nord de la Norvège.

Vers le 10 septembre, la zone des fortes pressions est transportée sur le nord de la mer Baltique, le baromètre a baissé sur la France. Une bourrasque aborde, le 14, le golfe de Gascogne; elle se dirige vers le sud de l'Italie; le 18, une dépression se trouve à l'entrée de la Manche, tandis qu'une autre apparaît au nord du golfe de Bothnie; cet état se maintient pendant plusieurs jours, la bourrasque de la Manche remonte vers le nord de l'Europe, tandis que la seconde se dirige vers la mer Caspienne.

La hauteur d'eau moyenne tombée au Mans a été de 71 mm et de 55 mm dans le département; c'est exactement la moyenne du mois de septembre des 14 années précédentes. La hauteur d'eau évaporée a été de 84 mm ; le mois peut donc être considéré comme sec. La température moyenne a été de 17° 6, le maximum de 28° 5 et le minimum de 9° 4. La différence entre les moyennes 22° 9 et 12° 8 des températures maxima et minima a été de 10° 1.

NOTICE SUR LES PARATONNERRES

PAR M. GENTIL, PROFESSEUR DE SCIENCES PHYSIQUES AU LYCÉE DU MANS.

Considérations théoriques.

(Suite.)

Mais, si le corps soumis à l'influence du nuage se termine en pointe aiguë, à mesure que la décomposition se produit, l'électricité contraire à celle du nuage s'écoule par la pointe. La tension ne peut croître, et pourvu que l'écoulement soit suffisant, cette tension ne devenant jamais assez grande, l'objet sera préservé. Car la décharge ne se fait jamais au hasard; elle ne peut avoir lieu qu'entre deux points où les tensions électriques sont plus considérables qu'en tout autre point voisin.

Ce qui précède montre assez l'utilité d'armer les édifices de pointes élevées, dont chacune constitue ce qu'on nomme la tige d'un paratonnerre. Voyons maintenant pourquoi cette tige doit être mise en communication permanente avec la terre, par un conduit métallique bon conducteur.

Nous avons supposé bons conducteurs les objets situés au-dessus du sol, ainsi que le sol lui-même. Leur conductibilité est en effet suffisante pour de petites charges électriques. Quand il s'agit de la foudre, la terre végétale dans son état habituel devient réellement un mauvais conducteur, aussi bien que les formations géologiques diverses sur lesquelles elle repose. Mais il existe généralement à quelques mètres de profondeur une grande nappe aquifère, la nappe des puits qui ne tarissent jamais.

C'est surtout sur cette nappe souterraine que la nuage exerce son influence décomposante avec une incomparable efficacité.

Toute sa face supérieure se charge d'électricité contraire que l'attraction du nuage accumule; et si rien ne facilite son écoulement rapide, sa tension devenant croissante, la foudre éclate en franchissant l'intervalle.

(A suivre.)

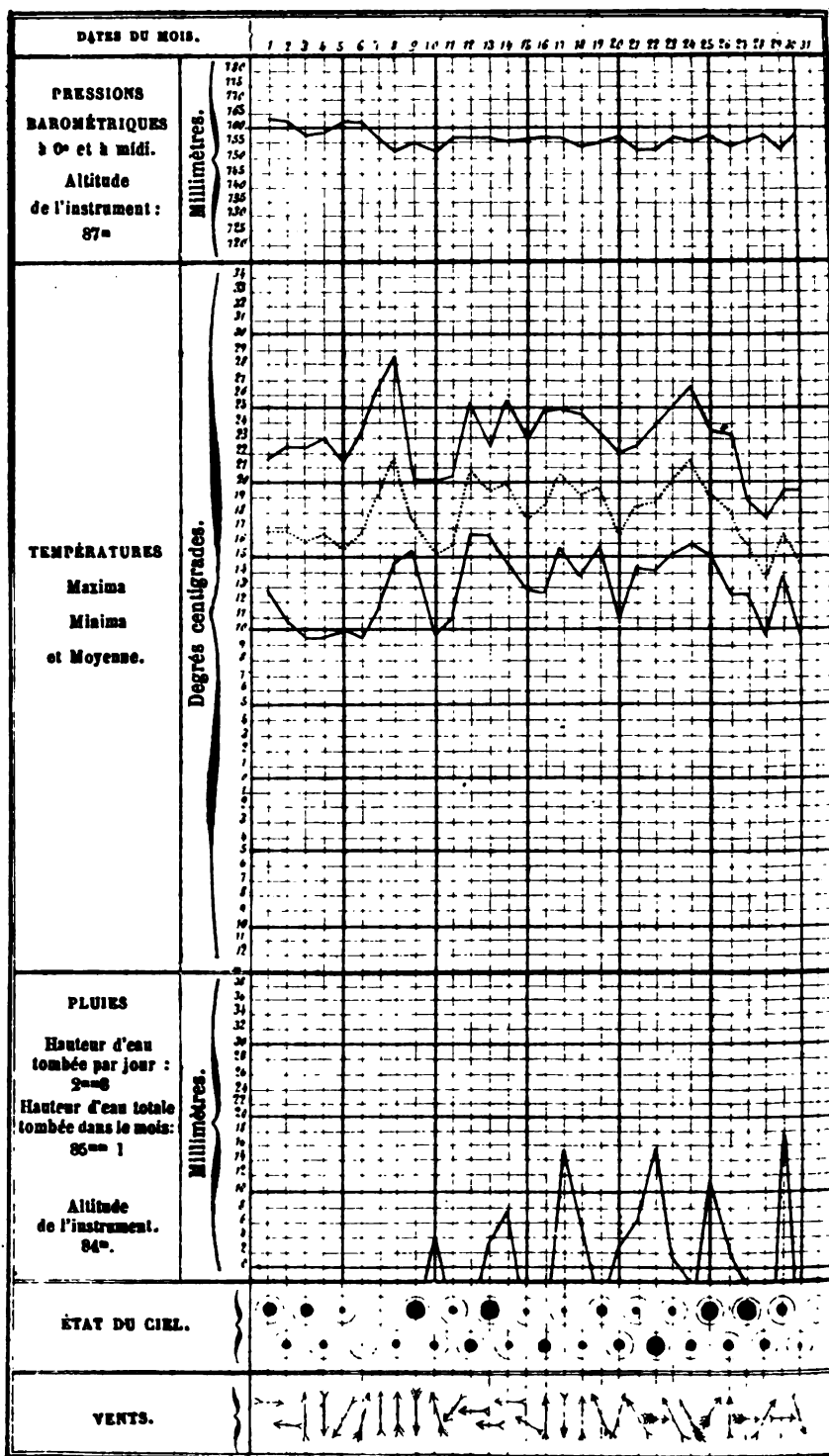
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi.	PLUIE en 24 heures — Millim.	Évapora- tion en 24 heures — Millim.	ÉTAT hygro- métrique à midi.	VENT à midi.	ÉTAT du ciel à midi.
	8 heures du matin.	Midi.	9 heures du soir.	Moyenne	Minimum	Maximum.						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	14,5	19,8	16,1	16,8	12,8	21,4	763,2	»	3,5	76	O.	☉
2	12,7	19,2	16,1	16,2	10,6	22,7	761,2	»	1,6	56	E.	☉
3	10,1	19,1	18,5	15,9	9,5	22,6	758,3	»	3,0	61	S.	☉
4	12,5	18,5	16,5	15,8	9,5	23,2	759,2	»	2,5	65	N.	☉
5	10,7	18,7	16,7	15,4	10,2	21,6	761,7	»	2,7	77	NE.	☉
6	10,3	21,7	18,2	16,7	9,5	22,5	761,2	»	2,8	55	SSO.	☉
7	19,9	24,2	20,9	21,6	11,5	26,5	757,3	»	3,2	53	S.	☉
8	17,5	26,5	21,9	22,2	14,5	28,5	751,7	»	4,2	54	S.	☉
9	15,7	17,7	15,2	16,1	15,2	20,1	754,6	»	5,2	68	N.	☉
10	11,5	17,7	15,4	14,9	9,9	20,5	753,2	2,5	1,5	73	SSE.	☉
11	12,7	16,3	16,4	15,1	11,2	20,4	756,6	»	2,4	85	NE.	☉
12	17,3	22,9	18,6	19,6	16,3	25,5	757,4	»	2,1	73	E.	☉
13	18,3	18,2	19,4	18,6	16,5	22,2	756,9	2,2	2,4	94	E.	☉
14	16,3	23,1	19,5	19,6	14,6	25,5	758,2	7,2	3,9	77	E.	☉
15	13,7	19,3	17,7	16,9	12,8	23,2	755,3	»	3,4	77	ESE.	☉
16	14,5	22,9	17,1	18,2	12,4	24,8	755,2	»	3,2	83	S.	☉
17	16,5	22,2	20,2	19,5	15,2	25,2	756,4	15,5	4,2	93	N.	☉
18	15,4	23,1	19,9	19,5	13,6	24,8	754,7	3,2	3,9	64	S.	☉
19	17,7	20,2	18,4	18,8	15,5	23,7	755,3	»	2,4	81	SE.	☉
20	13,2	19,2	17,2	16,5	10,6	22,2	757,4	2,5	2,9	82	SSO.	☉
21	18,5	19,7	16,7	18,2	14,1	22,5	753,4	6,2	2,4	78	SE.	☉
22	17,8	23,2	19,1	20,2	14,2	23,7	753,6	15,5	2,2	70	O.	☉
23	19,1	23,2	19,1	20,5	15,2	25,2	756,6	1,5	2,4	61	SE.	☉
24	17,3	23,7	22,2	21,1	15,7	26,6	754,6	»	1,5	79	SE.	☉
25	17,5	22,5	17,2	19,1	15,2	23,1	756,2	11,5	2,2	76	SO.	☉
26	14,2	20,7	16,2	17,2	12,8	23,1	754,7	1,2	2,1	71	S.	☉
27	14,1	17,4	14,5	15,3	12,8	18,5	755,6	»	2,6	85	O.	☉
28	11,7	15,1	14,1	13,6	9,6	17,4	757,5	»	4,5	89	SO.	☉
29	14,2	18,4	14,4	15,7	13,4	19,5	753,9	16,5	1,6	62	O.	☉
30	10,2	16,4	12,7	13,1	9,4	19,5	757,6	»	2,5	53	NO.	☉
Tot.	442,4	610,0	527,7	536,9	382,7	686,2	22694,3	85,1	84,2	2151		
Maxi.	19,9	26,5	22,2	22,2	16,5	28,5	763,2	»	5,2	94		
Min.	10,1	15,1	12,7	13,1	9,4	17,4	751,7	»	1,5	53		
Moyen.	14,8	20,3	17,6	17,6	12,8	22,9	756,5	»	2,8	72		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe.

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé.	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.	
BASSIN DU LOIR.		MM.		m.			
1	Montmirail.	Beauclair, instituteur.	P.C.	232	10	43	
2	Grand-Lucé.	N. d°	A.S.	124	»	»	
3	Saint-Calais.	Duloir, ... d°	P.C.	110	11	43	
4	Ecommoy.	Chaline, ... d°	d°	97	11	60	
5	Mayet.	N. d°	d°	90	»	»	
6	La Chartre.	Lecomte, ... d°	d°	72	14	53	
7	Château-du-Loir.	Gervais, ... d°	d°	70	»	»	
8	Chapelle-d'Aligné.	Pruneteau, ... d°	A.S.	60	15	64	
9	Vaas.	Tommeret, ... d°	P.C.	58	14	43	
10	Pontvallain.	Drouault, ... d°	A.S.	52	12	60	
11	Le Lude.	Marcadé, ... d°	d°	43	11	78	
12	La Flèche.	Oudot, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ss}	P.C.	42	11	58	
BASSIN DE LA SARTHE.							
13	Sillé-le-Guillaume.	Luce, instituteur.	P.C.	196	7	35	
14	Neuvillette.	Fouilleul, ... d°	A.S.	169	11	63	
15	Assé-le-Boisne.	Fouquet, ... d°	P.C.	166	»	»	
16	La Fresnaye.	Lhuillier, ... d°	d°	162	8	32	
17	Neufchâtel.	Gilbert, ... d°	d°	159	10	48	
18	Conlie.	Breton, ... d°	d°	129	9	39	
19	Petit-Oisseau.	Odillard, ... d°	A.S.	135	10	41	
20	Bouloire.	Tourteau, ... d°	P.C.	135	11	47	
21	Monhoudou.	Châtain, ... d°	d°	130	11	67	
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d°	126	»	»	
23	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{ts} et Ch ^{ss}	A.S.	100	13	56	
24	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d°	96	7	43	
25	La Ferté-Bernard.	Anis, ... d°	P.C.	95	7	36	
26	Fouilletourte.	Morin, instituteur.	d°	84	9	62	
27	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	13	41	
28	Loué.	Gaudin, instituteur.	P.C.	80	9	40	
29	Le Mans	Poirrier, direct., Denis, mait. adj.	d°	101	11	62	
30		et Jarry, éleve-maitre.	B.	84	12	85	
31		Inspecteur général.	A. Martin.	P.C.	79	»	»
32		Ingénieur en chef.	Robin, chef de bureau.	d°	74	11	71
33		Commandant de Génie.	Fellie.	d°	75	12	73
34		Ingénieur en chef.	De Ponton d'Amécourt.	d°	76	»	70
35		d°	d°	d°	75	»	69
36	Ingénieur ord ^{re} (Bureau).	Fourmy, chef de bureau.	d°	70	11	65	
37	Commercé.	Chartier, instituteur.	d°	74	»	»	
38	Souffigné-sous-Vallon.	Lebreton, ... d°	A.S.	72	8	56	
39	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	8	53	
40	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d°	62	13	43	
41	Chantenay.	Torchet, ... d°	A.S.	60	8	66	
42	Malicorne.	Pioger, ... d°	d°	38	6	59	
43	Sablé.	Guibert, ... d°	P.C.	37	9	55	
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ss} ou Nervé-Haugon			Maxim.	232	15	85	
A. S. d° de l'Association scientifique.			Minim.	37	6	32	
B. d° Babinet.			Reyn ^e	97	10	55	

Station du Mans. — SEPTEMBRE 1875. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

OCTOBRE 1875.

Le mois d'octobre a été assez généralement mauvais et pluvieux. Le baromètre qui, pendant toute sa durée, est resté assez bas, est descendu, le 13, au chiffre exceptionnel de $725^{\text{mm}}/6$, qui correspond en effet à une véritable tourmente s'abattant en ce moment sur nos côtes. La hauteur de pluie tombée au Mans, pendant ces deux journées du 13 et du 14, a atteint 46^{mm} .

Au commencement du mois, plusieurs bourrasques successives apparaissent au nord de l'Europe sans atteindre la France. Le 11, le baromètre baisse brusquement sur les côtes de la Manche et, pendant les trois jours suivants, une violente tourmente s'abat sur toute la France et disparaît ensuite sur l'Italie et la Méditerranée. Le 19, une nouvelle baisse s'accroît sur la Bretagne, mais, le courant passant sur l'Irlande pendant plusieurs jours, la situation reste à peu près stationnaire en France. Le 23, une dépression sensible s'étend sur tout notre sol, mais ne dure point, non plus que celle qui apparaît de nouveau, le 27, sur la Manche.

A eux seuls les quatre orages des 13, 14, 20 et 27 ont donné les deux tiers environ de la hauteur de la pluie qui, pour le mois d'octobre, a été de 108^{mm} en moyenne, avec un maximum de 137^{mm} à Neufchâtel et un minimum de 77^{mm} à Sablé.

L'évaporomètre n'a donné, au Mans, que 45^{mm} pour une hauteur de pluie de 125^{mm} .

La température assez variable de ce mois a été de 11° en moyenne, avec maximum de 20° , le 9, et minimum de 1° , le 26.

NOTICE SUR LES PARATONNERRES

PAR M. GENTIL, PROFESSEUR DE SCIENCES PHYSIQUES AU LYCÉE DU MANS.

Considérations théoriques.

(Suite.)

La croûte sèche qui recouvre la masse intérieure n'est point un obstacle; elle peut être percée, comme l'est une couche de vernis par l'étincelle des machines dans nos expériences de cabinet.

Ainsi, le plus souvent, quand la foudre tombe, les deux points de départ de l'éclair sont l'un sur le nuage et l'autre sur la nappe souterraine. Malheur aux constructions qui se trouvent sur le passage, elles seront inévitablement frappées!

Que faut-il pour conjurer le danger? Prévenir la décharge, la rendre impossible, en fournissant un moyen d'écoulement facile à l'électricité contraire de la nappe souterraine, qu'il suffit pour cela de mettre en communication parfaite, au moyen d'un conducteur métallique, avec la pointe élevée terminant la tige du paratonnerre.

Ajoutons qu'avec une pareille disposition, si l'écoulement se trouve insuffisant par la pointe, c'est elle qui devient le siège du maximum de tension. Si la foudre éclate, les deux points de départ sont alors l'un sur le nuage, l'autre au sommet du paratonnerre.

C'est par la tige et le conducteur que l'électricité du nuage et celle de la nappe souterraine se réunissent pour se neutraliser. Dans ce cas, il est vrai, le paratonnerre n'exerce plus son action préventive, mais il protège encore l'édifice en vertu de son action conductrice.

(A suivre.)

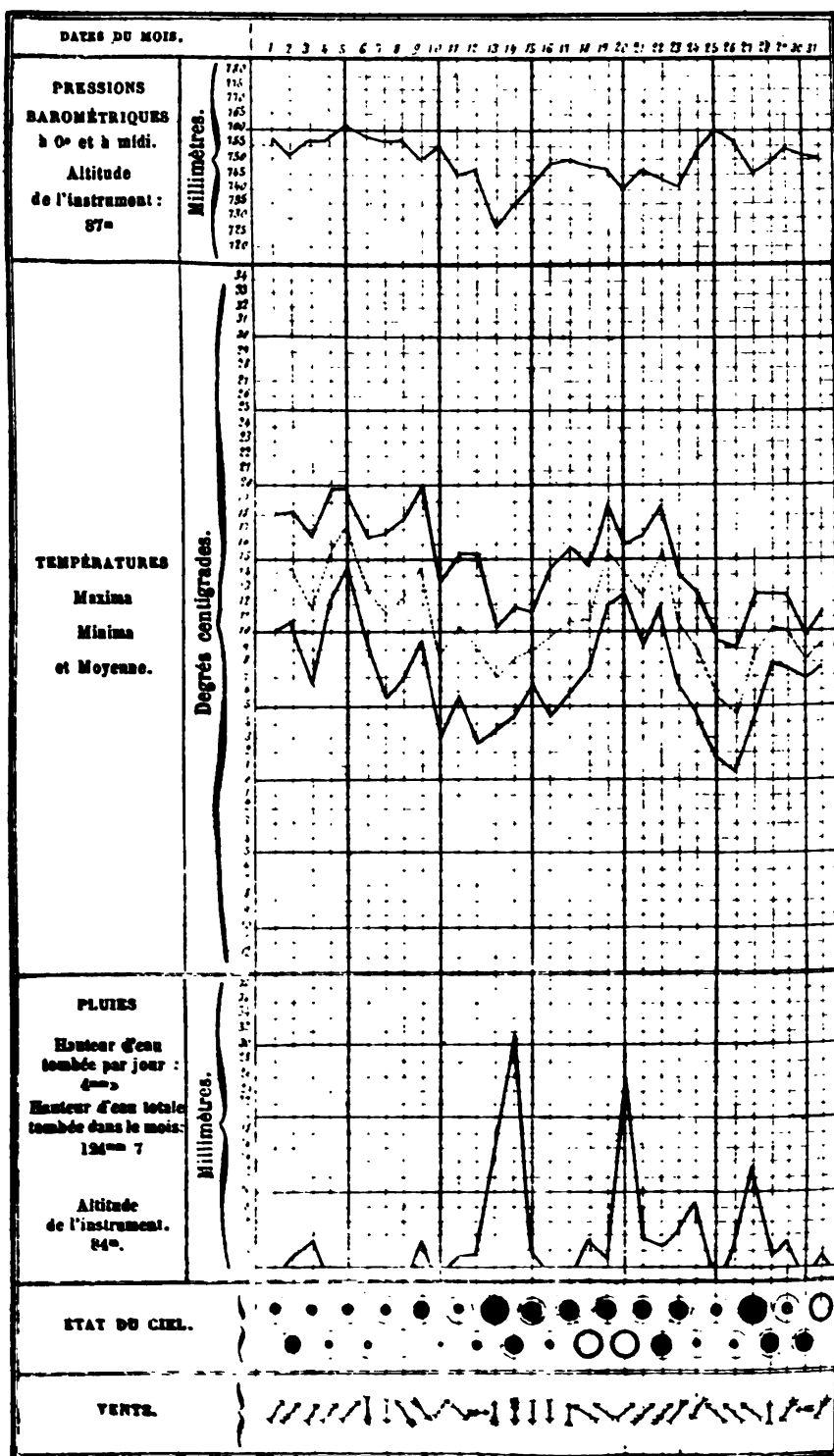
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						Baromètre à zéro à midi.	Vent en 24 heures — Méthode 10	Tempé- rature en 24 heures — Méthode 10	État hygro- métrique à midi.	Vent à midi.	État du ciel à midi.
	6 heures du matin.	Midi.	9 heures du soir.	Moyenne	Minim.	Maxim.						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	10,7	16,7	13,7	14,1	10,3	18,3	757,8	»	3,5	65	SO.	☉
2	12,5	16,2	11,9	14,4	10,5	18,3	752,4	0,8	1,8	92	S O.	●
3	8,2	15,7	12,8	11,6	6,6	16,7	755,6	3,7	2,5	51	S S O.	☉
4	14,2	17,8	16,8	16,3	12,3	20,3	756,8	»	2,1	82	S O.	☉
5	15,1	17,8	16,2	17,3	14,7	20,3	760,6	»	2,3	82	S O.	☉
6	10,5	15,3	11,5	12,9	9,2	16,6	769,3	»	1,7	60	N.	☉
7	6,7	14,3	12,1	11,2	5,6	16,9	767,5	»	2,7	60	N.	☉
8	7,8	15,5	14,3	12,3	6,8	17,8	757,2	»	2,1	60	SE.	☉
9	10,7	12,8	9,3	14,7	9,5	20,3	751,9	3,5	1,9	72	NO.	●
10	4,1	11,7	8,1	8,4	3,3	13,8	755,3	»	1,3	49	SO.	☉
11	9,4	13,9	7,5	10,6	6,3	15,2	740,7	1,2	2,5	52	ONO.	☉
12	4,4	10,4	6,2	9,3	2,9	15,1	741,3	1,6	1,1	61	O.	☉
13	6,3	7,3	6,2	7,1	3,6	10,6	725,6	15,5	0,8	98	S.	●
14	7,3	10,9	8,6	8,6	5,6	11,7	735,6	30,5	1,4	54	N.	●
15	7,7	9,8	7,1	8,8	6,4	11,3	740,9	1,8	1,4	82	N.	●
16	6,3	12,3	10,4	9,8	4,8	14,8	748,9	»	2,2	79	N.	☉
17	7,5	10,4	9,3	11,3	6,4	15,6	749,9	»	1,7	50	S.	●
18	8,3	12,1	14,1	11,3	7,5	14,5	747,2	3,3	0,6	82	SE.	☉
19	12,7	17,9	15,1	15,4	12,3	18,9	746,2	1,3	0,7	79	SE.	●
20	13,3	13,4	11,9	14,2	12,5	16,3	741,8	24,2	0,8	94	S O.	☉
21	10,1	15,3	10,9	12,7	9,2	16,3	746,6	3,4	0,7	76	S O.	●
22	8,1	14,3	9,5	15,4	12,3	18,9	744,7	3,3	0,7	79	S O.	●
23	7,9	12,5	8,7	10,3	6,5	14,2	741,4	4,2	0,9	69	SSO.	●
24	5,3	11,9	8,3	8,6	4,8	12,4	753,3	8,2	1,3	75	NE.	☉
25	2,9	8,1	4,7	5,4	1,5	9,4	760,6	»	1,8	60	SE.	☉
26	1,8	7,1	7,4	4,8	0,7	9,3	755,5	1,5	1,9	58	SE.	☉
27	4,7	9,9	9,5	8,6	4,4	12,8	746,8	13,3	2,3	96	SE.	●
28	9,7	11,4	10,5	10,3	8,3	12,7	748,9	1,3	0,2	92	S.	●
29	9,1	10,7	9,4	10,3	7,4	12,6	753,9	2,5	0,4	83	NE.	☉
30	8,3	8,4	8,1	8,5	7,3	9,9	752,5	»	0,7	86	E.	●
31	8,9	9,8	9,4	9,4	7,6	11,2	750,1	0,6	0,5	94	SE.	☉
Tot.	258,7	300,4	318,6	342,4	224,7	450,4	23256,2	124,7	44,8	2287		
Maxi.	15,1	17,9	16,8	17,3	14,7	20,3	769,3	»	3,5	96		
Mini.	1,8	7,3	4,7	5,4	0,7	9,3	725,6	»	0,2	49		
Moyen.	8,3	12,6	10,3	11,3	7,2	14,9	750,2	»	1,4	74		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe.

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé.	Altitude.	Nombre de jours de pluie.	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.	
	BASSIN DU LOIR.	MN.		m.			
1	Montmirail.	Beauclair, instituteur.	P.C.	232	19	95	
2	Grand-Lucé.	Cordier, d°	A.S.	124	"	"	
3	Saint-Calais.	Duloir, d°	P.C.	110	17	79	
4	Ecommoy.	Chaline, d°	d°	97	17	120	
5	Mayet.	N. d°	d°	90	"	"	
6	La Chartre.	Lecomte, d°	d°	78	19	109	
7	Château-du-Loir.	Besnier, d°	d°	70	18	130	
8	Chapelle-d'Aligné.	Pruneteau, d°	A.S.	69	26	122	
9	Vass.	Tommeret, d°	P.C.	58	17	101	
10	Pontvallain.	Drouault, d°	A.S.	52	11	126	
11	Le Lude.	Marcadé, d°	d°	45	26	107	
12	La Flèche.	Oudot, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	P.C.	42	18	91	
	BASSIN DE LA SARTHE.						
13	Sillé-le-Guillaume.	Luca, instituteur.	P.C.	198	17	119	
14	Neuvillette.	Fouilleul, d°	A.S.	169	16	126	
15	Assé-le-Boisne.	Fouquet, d°	P.C.	166	"	"	
16	La Fresnaye.	Chaligné, d°	d°	162	16	90	
17	Neufchâtel.	Gilbert, d°	d°	159	21	137	
18	Conlie.	Breton, d°	d°	139	18	119	
19	Petit-Orsneau.	Odillard, d°	A.S.	135	15	104	
20	Bouloire.	Tourteau, d°	P.C.	133	18	88	
21	Monhoudou.	Châtain, d°	d°	130	16	121	
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d°	126	20	119	
23	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	A.S.	100	15	99	
24	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d°	96	15	118	
25	La Ferté-Bernard.	Anis, d°	P.C.	95	16	99	
26	Foulletourte.	Morin, instituteur.	d°	84	12	105	
27	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	23	125	
28	Loué.	Gaudin, instituteur.	P.C.	80	16	87	
29	Le Mans	Poirrier, direct., Denis, malt. adj.	d°	101	18	97	
30		et D'homme, d ^{re} -maltre.	B.	84	20	125	
31		Inspecteur général.	A. Martin.	P.C.	79	"	107
32		Ingénieur en chef.	Robin, chef de bureau.	d°	74	15	113
33		Commandant de Génie.	Follie.	d°	73	17	103
34		Ingénieur en chef.	De Ponton d'Amécourt.	d°	76	"	108
35		d°	d°	d°	75	"	109
36		Ingénieur ord ^{re} (Bureau)	Fourmy, chef de bureau.	d°	65	20	108
37	Connerré.	Chartier, instituteur.	d°	74	"	"	
38	Souigné-sous-Vallon.	Lebreton, d°	A.S.	72	15	119	
39	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	15	116	
40	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d°	62	14	116	
41	Chantenay.	Torchet, d°	A.S.	60	13	103	
42	Malicorne.	Pioger, d°	d°	38	13	96	
43	Sablé.	Guibert, d°	P.C.	37	13	77	
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	23	137	
A. S. d° de l'Association scientifique.			Minim.	37	11	77	
B. d° Babinet.			Moyen	97	17	108	

Station du Mans. — OCTOBRE 1875. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

NOVEMBRE 1875.

La première moitié du mois, très-pluvieuse, a présenté de violentes tourmentes, tandis que, pendant la seconde moitié, qui a été très-froide, l'atmosphère est restée assez calme.

Pendant les premiers jours du mois, le baromètre reste assez bas et le temps est mauvais sur tout le versant océanique. Le 5, le 6, le baromètre remonte sur la France, tandis qu'une forte tempête règne sur la mer du Nord et sur les côtes de Norvège. Mais, le 8, une très-forte dépression se produit brusquement en Hollande et s'étend bientôt sur toute la France. Pendant quatre jours, une violente tourmente sévit sur notre sol, et alors même que la dépression a disparu, le 12, au N.-E. de la mer Baltique, le temps reste fort mauvais jusqu'au 16. Pendant tout le reste du mois, plusieurs dépressions passent sur l'Écosse, la mer du Nord, la Prusse, mais le baromètre se maintient assez élevé sur la France et le temps est beau, mais froid. Ce n'est que le 29 et le 30 qu'une nouvelle dépression s'étend sur nous.

La hauteur moyenne de pluie tombée pendant ce mois a été de 103 mm avec maximum de 144 mm à Neuville et minimum de 52 mm à Saint-Calais. Dans la seule journée du 11, en quelques heures, il est tombé 40 mm d'eau au Mans et 55 mm à Château-du-Loir.

Le baromètre est descendu, le 9, à 739 mm et monté, le 18, à 764 mm ; sa hauteur moyenne a été de 752 mm 4.

La température moyenne a été de 6° 9, avec maximum de 17° 3, le 13, et minimum de 4° 5 du 28 au 30.

NOTICE SUR LES PARATONNERRES

PAR M. GENTIL, PROFESSEUR DE SCIENCES PHYSIQUES AU LYCÉE DU MANS.

Considérations théoriques.

(Suite.)

Cependant, la pluie survient abondante, l'eau pénètre le sol dont la couche superficielle est bientôt rendue conductrice. Alors c'est elle qui subit l'action du nuage orageux. En même temps elle remplit l'office d'un écran qui empêche l'influence électrique du nuage de se faire sentir à la nappe souterraine. En ce moment, il est indispensable que la surface du sol communique elle-même directement avec le conducteur du paratonnerre. La branche qui pénètre dans l'intérieur de la terre, et que nous nommerons *branche principale*, cesse d'être active, et l'on conçoit la nécessité d'une *branche secondaire* s'étendant au ras du sol.

Toutefois, cette branche secondaire devient inutile quand, la nappe souterraine se trouvant à une faible profondeur, l'eau du puits où plonge la branche principale est en bonne communication avec un cours d'eau voisin, et par suite avec le sol mouillé par la pluie.

Il entre souvent aujourd'hui dans nos constructions de grandes masses métalliques. Quand elles ne se rattachent pas au conducteur du paratonnerre, elles sont une cause de dangers multiples. D'abord leur présence peut provoquer des décharges latérales, si le paratonnerre est foudroyé. D'ailleurs il est certain que les métaux, excellents conducteurs, subissent l'influence décomposante du nuage.

(A suivre.)

NOVEMBRE

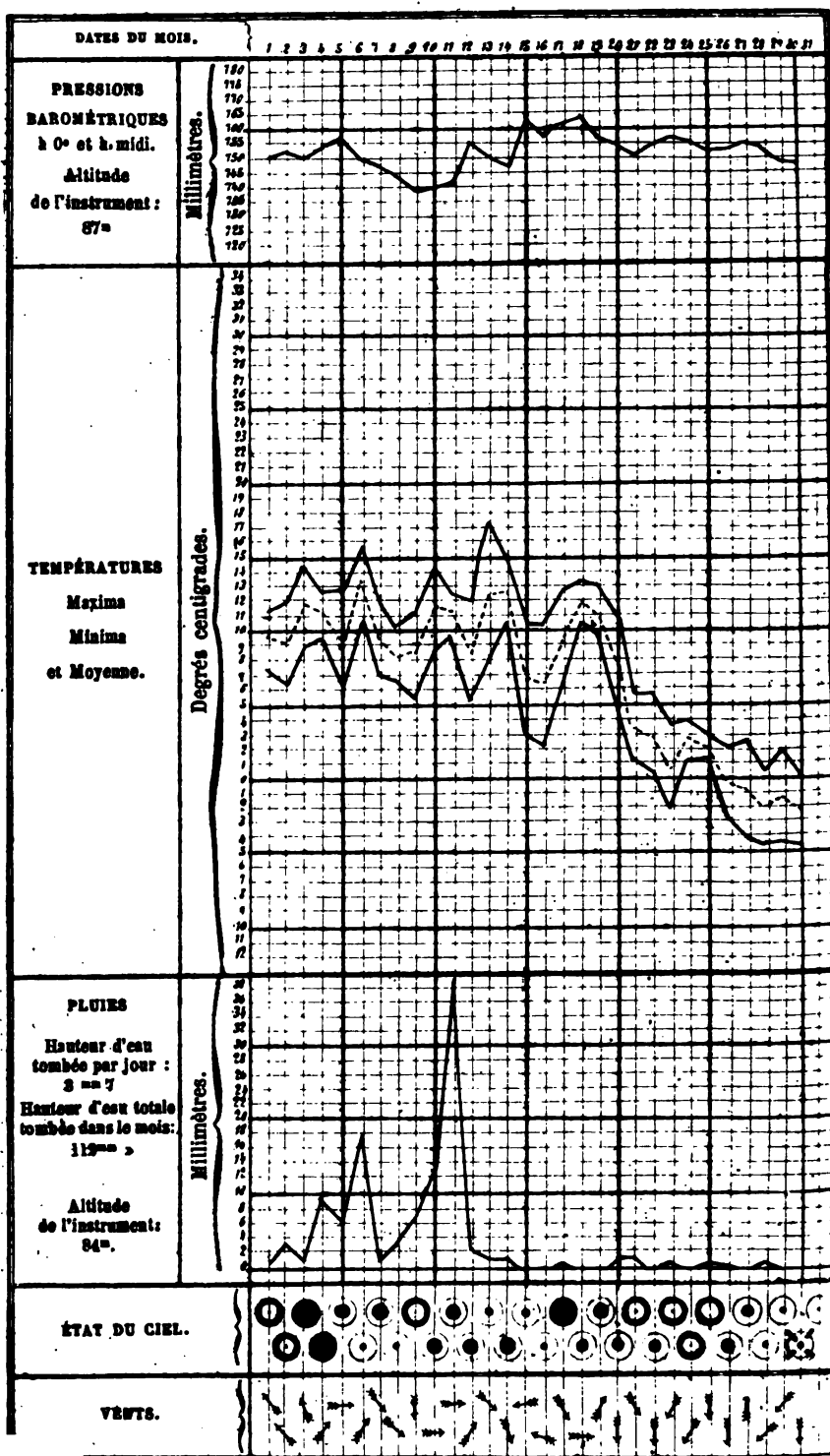
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi.	PLUIE en 24 heures — Millim.	Évapora- tion en 24 heures — Millim.	ÉTAT hygro- métrique à midi.	VENT à midi.	ÉTAT du ciel à midi.
	6 heures du matin.	Midi.	9 heures du soir.	Moyenne	Minimum	Maximum.						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	8,1	8,1	7,7	9,4	7,4	11,4	751,1	0,5	0,8	95	SE.	☉
2	7,0	9,8	10,8	9,2	6,5	11,9	752,6	3,6	0,8	92	S.E.	☉
3	10,3	12,3	11,6	11,8	9,1	14,6	754,6	1,0	0,3	96	SSE.	●
4	10,7	12,8	11,1	11,2	9,7	12,8	754,3	9,3	0,2	95	SO.	●
5	7,1	11,7	11,4	9,4	6,0	12,9	755,0	6,4	0,2	87	O.	☉
6	13,8	13,5	11,1	13,1	10,7	15,5	749,4	18,0	0,3	77	SO.	☉
7	8,5	11,5	10,3	9,5	7,0	12,0	747,3	0,7	2,4	78	NO.	☉
8	10,2	9,1	7,4	8,5	6,7	10,3	745,1	3,1	2,3	70	ONO.	☉
9	6,3	8,7	12,1	8,8	5,8	11,2	739,0	7,0	4,5	97	N.	☉
10	14,2	13,8	12,0	11,5	8,6	14,5	739,7	13,0	3,0	84	O.	☉
11	12,1	11,5	8,3	11,2	9,9	12,5	741,3	39,7	3,2	62	O.	☉
12	7,1	9,9	8,5	8,7	5,5	12,0	735,4	2,6	2,5	73	SSO.	☉
13	10,9	10,9	13,5	12,5	7,7	17,3	750,5	1,8	0,5	97	NO.	☉
14	13,1	12,3	8,9	12,7	10,5	14,9	747,8	1,7	2,4	62	NNO.	☉
15	5,1	8,5	5,2	6,7	3,0	10,4	762,2	0	3,4	66	E.	☉
16	3,7	7,4	10,1	6,3	2,4	10,3	758,7	0	1,7	80	ESE.	☉
17	9,9	11,9	12,4	9,4	5,9	12,9	761,9	0,4	0,9	86	NNO.	●
18	11,1	13,8	12,1	12,0	10,4	13,6	764,3	0	2,5	68	O.	☉
19	10,6	11,8	10,0	11,0	9,9	13,1	755,3	0	1,6	76	SSO.	☉
20	7,4	6,7	3,1	3,3	5,9	10,8	754,5	1,4	2,9	57	N.	☉
21	2,3	5,2	4,5	3,5	1,3	5,8	751,9	1,2	1,0	78	NO.	☉
22	1,3	5,3	1,9	2,9	0,2	5,7	755,5	0	0,5	95	N.	☉
23	-0,9	2,5	2,7	0,8	-2,1	3,8	757,3	0,2	1,0	89	NNE.	☉
24	1,7	2,9	2,3	2,7	1,2	4,2	755,8	0	0,2	85	NNE.	☉
25	1,9	2,9	1,3	2,4	1,4	3,5	753,2	0,3	0,7	81	E.	☉
26	-0,4	0,5	0,1	-0,3	-2,7	2,0	753,5	0,1	0,2	79	N.	☉
27	-2,5	0,7	0,8	-0,7	-4,0	2,6	755,2	0	0	84	S.	☉
28	-4,0	-0,4	-2,0	-1,8	-4,5	0,8	754,0	0,2	0	89	NE.	☉
29	-4,2	-1,7	-2,9	-1,2	-4,4	2,0	749,5	0	0	73	NE.	☉
30	-2,1	-2,1	-2,3	-2,2	-4,5	0,0	748,1	0	0	81	N.	☉
31	194,3	221,7	204,0	207,3	139,5	285,3	2257,2	112,2	41,0	2434		
	55,1	13,8	13,5	13,1	10,7	17,3	764,3	39,7	4,5	98		
	-4,2	-2,1	-2,9	-2,2	-4,5	0,0	739,0	0	0,2	57		
	0,1	7,7	6,8	6,9	4,3	9,5	752,4	0	0	81		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe.

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé.	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.	
BASSIN DU LOIR.							
1	Montmirail.	Beauclair, instituteur.	P.C.	m. 232	15	74	
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^e	A.S.	124	»	»	
3	Saint-Calais.	Duloir, d ^e	P.C.	110	15	58	
4	Ecommoy.	Chaline, d ^e	d ^e	97	14	112	
5	Mayet.	N. d ^e	d ^e	90	»	»	
6	La Chartre.	Lecomte, d ^e	d ^e	72	18	133	
7	Château-du-Loir.	Beanier, d ^e	d ^e	70	11	89	
8	Chapelle-d'Aligné.	Pruneteau, d ^e	A.S.	66	15	97	
9	Vass.	Tommeret, d ^e	P.C.	58	17	91	
10	Ponvallain.	Drouault, d ^e	A.S.	52	10	102	
11	Le Lude.	Marcadé, d ^e	d ^e	45	15	111	
12	La Flèche.	Oudot, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	P.C.	42	16	72	
BASSIN DE LA SARTHE.							
13	Sillé-le-Guillaume.	Luce, instituteur.	P.C.	198	16	91	
14	Neuvillette.	Fouilleul, d ^e	A.S.	169	18	144	
15	Assé-le-Belane.	Fouquet, d ^e	P.C.	166	»	»	
16	La Fresnaye.	Chaligné, d ^e	d ^e	162	13	89	
17	Neufchâtel.	Gilbert, d ^e	d ^e	159	17	141	
18	Conlie.	Breton, d ^e	d ^e	139	14	107	
19	Petit-Oisseau.	Odillard, d ^e	A.S.	135	13	93	
20	Bouloire.	Tourteau, d ^e	P.C.	135	18	73	
21	Monhoudou.	Châtain, d ^e	d ^e	130	12	118	
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^e	126	17	118	
23	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	A.S.	100	15	133	
24	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d ^e	96	13	132	
25	La Ferté-Bernard.	Anis, d ^e	P.C.	95	»	»	
26	Fouilletourte.	Morin, instituteur.	d ^e	84	11	65	
27	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	20	129	
28	Loué.	Gaudin, instituteur.	P.C.	80	13	84	
29	Le Mans	Ecole normale.	Poirrier, direct., Denis, mait. adj.	d ^e	101	19	101
30		« D'hommée, div ^e -maitre.	B.	84	21	112	
31		Inspecteur général.	A. Martin.	P.C.	79	»	109
32		Ingénieur en chef.	Robin, chef de bureau.	d ^e	74	17	118
33		Commandant de Gdsle.	Follie.	d ^e	75	»	»
34		Ingénieur en chef.	De Ponton d'Amécourt.	d ^e	76	19	123
35	Le Mans	d ^e	d ^e	75	19	113	
36		Ingénieur ord ^{re} (Bureau)	Fourmy, chef de bureau.	d ^e	63	19	123
37	Connerré.	Chartier, instituteur.	d ^e	74	»	»	
38	Souligné-sous-Vallon.	Lebreton, d ^e	A.S.	72	17	144	
39	Amné.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	15	123	
40	La Guierche.	Auguste, instituteur.	d ^e	62	15	90	
41	Chantenay.	Torchet, d ^e	A.S.	60	7	100	
42	Malicorne.	Pioger, d ^e	d ^e	38	12	80	
43	Sablé.	Guibert, d ^e	P.C.	37	12	63	
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	21	144	
A. S. d ^e de l'Association scientifique.			Minim.	37	7	52	
B. d ^e Babinet.			Moyen.	97	15	103	

Station du Mans. — NOVEMBRE 1875. — École normale.



BULLETIN

DE LA COMMISSION MÉTÉOROLOGIQUE DE LA SARTHE

(Publié dans le Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe)

DÉCEMBRE 1875.

Le mois de décembre, très-froid pendant sa première moitié et plutôt chaud pendant la seconde moitié, n'a point présenté de phénomènes météorologiques remarquables.

Pendant les huit premiers jours, le grand courant se maintient constamment dans la direction du N.-O. au S.-E. Le baromètre est assez bas sur la France et très-bas sur l'Adriatique. Pendant les dix jours qui suivent, du 8 au 17, le baromètre reste très-élevé sur toute l'Europe, tandis qu'une forte dépression se maintient constamment au nord du golfe de Bothnie. La zone des basses pressions s'abaisse ensuite sur la mer du Nord, l'Ecosse et l'Irlande, mais le baromètre, bien qu'un peu descendu, reste assez élevé sur toute l'Europe centrale et méridionale et, après deux jours de gros temps, le 22 et le 23, sur les côtes de l'Océan, remonte fortement et se maintient aux environs de 770 ^m/_m sur toute la France, jusqu'à la fin du mois, moment où une forte dépression s'accroît sur la Méditerranée.

La hauteur d'eau tombée dans le mois a été de 20 ^m/_m en moyenne, avec maximum de 32 ^m/_m à Soulligné-sous-Vallon et minimum de 9 ^m/_m à Montmirail. La température, dont la moyenne a été de 3° 4 seulement, s'est abaissée à -10° 4, le 8, pour monter à 14° 3, le 22.

La hauteur barométrique moyenne a été de 759 ^m/_m avec maximum de 768 ^m/_m, le 28, et minimum de 748 ^m/_m, le 2.

NOTICE SUR LES PARATONNERRES

PAR M. GENTIL, PROFESSEUR DE SCIENCES PHYSIQUES AU LYCÉE DU MANS.

Considérations théoriques.

(Suite.)

D'une part, leur électricité contraire s'accumule dans les parties supérieures et peut acquérir une tension suffisante pour déterminer la chute de la foudre. D'autre part, l'électricité de même nom, repoussée vers les parties inférieures, ne trouvant point un écoulement facile, en raison du peu de conductibilité de l'édifice lui-même, ne va point se disséminer dans le réservoir commun, s'accumule et peut foudroyer les objets environnants.

Les choses ne se passent point ainsi quand les masses métalliques communiquent avec le conducteur du paratonnerre, qui fournit par la pointe un écoulement facile à l'électricité contraire, tandis que l'électricité de même nom se trouve refoulée par le conducteur jusqu'à la nappe souterraine. En sorte qu'aucune tension ne peut exister dans ces masses.

Conséquences et recommandations.

1° — Un bon paratonnerre doit être un bon conducteur non interrompu, dont l'extrémité inférieure communique largement avec la nappe souterraine par une branche principale, et avec la couche superficielle du sol par une branche secondaire, tandis que son extrémité supérieure, terminée en pointe, s'élève assez haut pour dominer l'édifice qu'il s'agit de protéger.

(A suivre.)

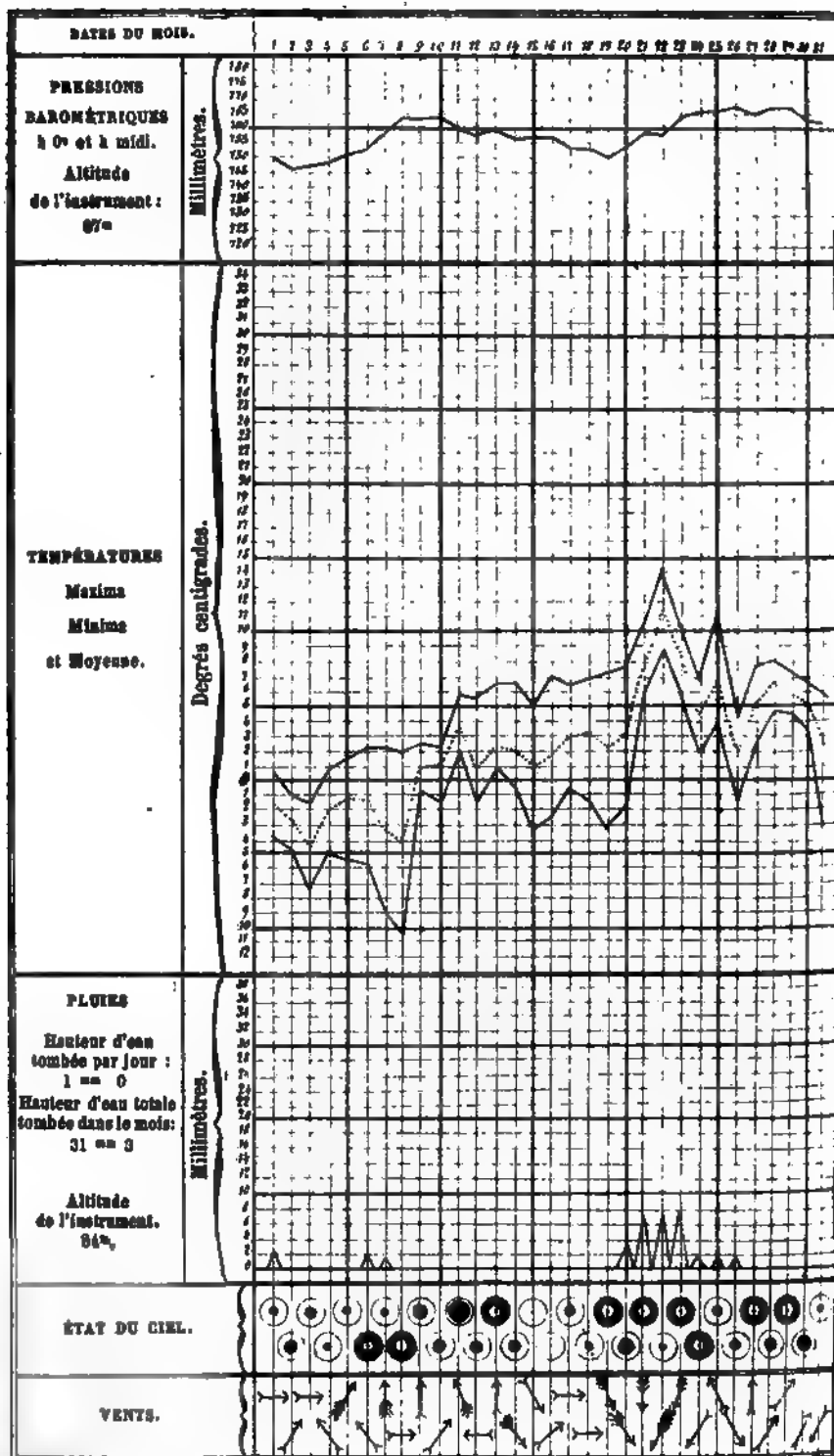
Observations météorologiques faites au Mans, à l'École normale.

Jours	THERMOMÈTRE						BAROMÈTRE à zéro à midi.	PLUIE en 24 heures — Millim.	Évapo- ration en 24 heures — Millim.	ÉTAT hygro- métrique à midi.	VENT à midi.	ÉTAT du ciel à midi.
	6 heures du matin. 2	Midi. 8	9 heures du soir. 4	Moyenne 6	Minimum 6	Maximum 7						
1	-2,3	-1,3	-1,7	-1,7	-3,8	0,5	749,2	»	»	73	E.	☉
2	-3,9	-2,3	-4,9	-2,8	-4,7	-1,»	747,8	2,6	»	78	N.E.	☉
3	-4,9	-3,»	-3,5	-4,3	-7,4	-1,5	748,3	»	»	82	E.	☉
4	-2,1	0,1	-1,1	-1,9	-5,»	1,1	749,6	»	»	92	NO.	☉
5	-4,1	-1,»	-3,5	-1,6	-5,2	1,9	751,4	»	»	80	N.E.	☉
6	-2,4	0,4	-4,1	-1,8	-5,9	2,2	753,3	1,2	»	85	N.O.	☉
7	-5,1	-4,9	-8,2	-3,2	-8,9	2,2	760,8	0,5	»	85	N.	☉
8	-5,7	-1,4	0,3	-4,1	-10,4	2,1	763,3	»	»	84	E.	☉
9	0,6	2,»	0,5	1,»	-0,6	2,6	763,»	»	»	93	N.	☉
10	-0,1	-0,1	-0,6	1,1	-1,3	2,6	763,8	»	»	92	N.E.	☉
11	2,3	4,5	3,»	3,4	2,1	5,8	760,»	»	»	97	N.N.O.	☉
12	-0,8	4,5	2,7	2,»	-1,6	5,6	759,7	»	»	80	O.	☉
13	1,7	5,3	2,5	3,2	1,»	6,5	760,»	»	»	87	N.	☉
14	0,5	1,1	-0,5	3,»	-0,5	6,5	757,»	»	»	92	S.E.	☉
15	-1,9	3,9	1,3	1,2	-3,5	5,1	758,7	»	»	73	S.E.	☉
16	-1,5	3,4	1,7	2,1	-2,6	6,9	758,5	»	»	93	E.N.E.	☉
17	4,»	5,8	3,»	3,1	-0,4	6,7	754,6	»	»	78	E.	☉
18	-0,9	4,9	4,2	3,2	-1,2	7,»	753,6	»	»	97	E.	☉
19	5,5	6,5	6,1	2,2	-3,1	7,6	759,5	»	»	96	S.S.E.	☉
20	2,5	5,9	8,6	3,1	-1,7	8,»	754,7	2,7	»	88	S.E.	☉
21	9,9	9,1	10,7	8,4	5,8	10,8	759,6	7,3	»	94	S.	☉
22	11,5	13,6	10,8	11,5	8,9	14,2	757,3	7,8	0,5	80	S.O.	☉
23	6,8	9,2	6,4	8,1	5,7	10,6	764,5	7,»	1,»	84	S.S.O.	☉
24	2,1	4,3	5,1	4,1	1,8	6,5	768,8	1,5	0,7	97	S.O.	☉
25	7,3	9,7	5,4	7,6	4,2	10,9	768,8	0,5	0,5	92	NO.	☉
26	-0,1	1,3	4,5	2,9	-0,7	4,5	767,6	0,2	»	95	NO.	☉
27	4,9	6,9	6,7	5,»	2,2	7,8	765,6	»	»	91	N.	☉
28	6,1	7,7	5,9	6,3	4,6	8,»	767,9	»	0,5	94	N.E.	☉
29	5,3	5,5	4,7	5,6	4,2	7,2	767,6	»	»	70	N.E.	☉
30	4,5	5,5	5,5	5,»	3,6	6,5	764,2	»	0,8	78	N.E.	☉
31	2,1	4,1	3,3	2,2	-0,2	5,8	762,1	»	»	87	S.E.	☉
Tot.	41,5	111,2	75,8	73,9	-24,8	171,3	29327,9	31,2	4,»	2069		
Maxi.	11,5	13,6	10,2	11,5	8,8	14,3	767,9	»	»	98		
Mini.	-5,7	-1,9	-8,2	-4,3	-10,4	-1,5	747,8	»	»	70		
Moyen	1,3	3,6	2,4	2,4	-0,8	5,5	759,»	»	»	87		

Observations pluviométriques faites dans le département de la Sarthe.

N ^o d'ordre.	LIEUX DES OBSERVATIONS.	NOMS DES OBSERVATEURS.	Instrument employé.	Altitude.	Nombre de jours de pluie	Hauteur d'eau tombée en millimè- tres.
	BASSIN DU LOIR.	MN.		m.		
1	Montmirail.	Panché, instituteur.	P.C.	232	5	9
2	Grand-Lucé.	Cordier, d ^e	A.S.	124	»	»
3	Saint-Calais.	Duloir, d ^e	P.C.	110	4	14
4	Ecommoy.	Chaline, d ^e	d ^e	97	7	23
5	Mayet.	N., d ^e	d ^e	90	»	»
6	La Chartre.	Lecomte, d ^e	d ^e	73	9	22
7	Château-du-Loir.	Beasier, d ^e	d ^e	70	7	17
8	Chapelle-d'Aligné.	Pruneteau, d ^e	A.S.	60	5	23
9	Vass.	Tommeret, d ^e	P.C.	58	7	16
10	Pontvallain.	Drouault, d ^e	A.S.	52	5	26
11	Le Lude.	Marcadé, d ^e	d ^e	45	6	24
12	La Flèche.	Oudot, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	P.C.	42	6	17
	BASSIN DE LA SARTHE.					
13	Sillé-le-Guillaume.	Luce, instituteur.	P.C.	196	5	23
14	Neuvillette.	Fouilleul, d ^e	A.S.	169	9	25
15	Saint-Léonard-des-Bois.	Lemonnier, d ^e	P.C.	127	4	12
16	La Fresnaye.	Bouvier, d ^e	d ^e	162	4	10
17	Neuchâtel.	Gilbert, d ^e	d ^e	159	»	28
18	Conlie.	Breton, d ^e	d ^e	139	6	27
19	Petit-Oisseau.	Odillard, d ^e	A.S.	135	4	15
20	Bouloire.	Tourteau, d ^e	P.C.	135	6	12
21	Monhoudou.	Châtain, d ^e	d ^e	130	3	21
22	Mamers.	Mortagne, sous-ingénieur.	d ^e	126	7	21
23	Bonnétable.	Garreau, cond ^r des P ^{tes} et Ch ^{ées}	A.S.	100	5	19
24	Ballon.	Aubry, garde-pêche.	d ^e	96	3	20
25	La Ferté-Bernard.	Anis, d ^e	P.C.	95	»	»
26	Fouilletourte.	Morin, instituteur.	d ^e	84	3	11
27	Beaumont-sur-Sarthe.	Lermenier, garde-pêche.	A.S.	83	13	23
28	Loué.	Gaudin, instituteur.	P.C.	80	5	10
29	Le Mans	Poirrier, direct., Denis, mait. adj.	d ^e	101	10	22
30		« D'hommes, d ^{tes} -maître.	B.	84	10	31
31		Inspecteur général.	P.C.	79	3	18
32		Ingénieur en chef.	d ^e	74	6	22
33		Commandant de Génie.	d ^e	75	4	21
34	Le Mans	Ingénieur en chef.	d ^e	76	5	18
35		d ^e	d ^e	75	5	17
36	Connerré.	Ingénieur ord ^{re} (Bureau)	d ^e	65	3	20
37		Fourmy, chef de bureau.	d ^e	74	»	»
38	Souigné-sous-Vallon.	Chartier, instituteur.	d ^e	74	»	»
39	Amné.	Lebreton, d ^e	A.S.	72	6	32
40	La Guierche.	Collet, cultivateur.	P.C.	66	5	22
41	Chantenay.	Auguste, instituteur.	d ^e	62	4	21
42	Malicorne.	Torchet, d ^e	A.S.	60	3	14
43	Sablé.	Pioger, d ^e	d ^e	38	0	0
43		Guibert, d ^e	P.C.	37	4	11
P. C. désigne le modèle des Ponts et Ch ^{ées} ou Hervé-Mangon			Maxim.	232	13	32
A. S. d ^e de l'Association scientifique.			Minim.	37	3	9
B. d ^e Babinet.			Moyen.	97	6	20

Station du Mans. — DÉCEMBRE 1878. — Ecole normale.



vol 21

**MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA SARTHE**

COMMISSION D'ARCHÉOLOGIE ET D'ART

SIGILLOGRAPHIE

DU MAINE



LE MANS

TYPOGRAPHIE ED. MONNOYER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1871

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA SARTHE

COMMISSION D'ARCHÉOLOGIE ET D'ART

SIGILLOGRAPHIE DU MAINE

AVANT-PROPOS

La Commission d'archéologie et d'art, instituée par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, pour donner une impulsion plus vive au développement de la science archéologique et aux progrès de l'art dans ce département, a décidé, dans sa séance du 20 juillet 1871, qu'elle proposerait à la Société de se charger de la publication de la Sigillographie du Maine dans les conditions suivantes : les sceaux des comtes du Maine, des évêques du Mans, des abbayes, des prieurés, des cours de justice seigneuriales, etc., seraient publiés complètement, c'est-à-dire gravés ou lithographiés, et décrits dans des mémoires ou notices d'un petit nombre de pages, par ceux des membres de cette Commission qui désireraient s'associer à ce travail considérable.

Ces notices seraient publiées en même temps dans le même format et avec les mêmes caractères que le Bulletin de la Société, mais avec une pagination différente et spéciale; de telle sorte que, plus tard, on pût les classer dans un ordre méthodique satisfaisant pour l'étude et la facilité des recherches.

La Société ayant approuvé ces résolutions et ces dispositions, a décidé, dans sa séance du 4 août 1871, que la Sigillographie du Maine serait publiée dans les conditions précédemment indiquées, et en prévision d'un classement ultérieur de toutes les notices sigillographiques en un corps d'ouvrage, auquel seraient ajoutés une table et un index des noms d'hommes et de lieux, lorsque la Société jugerait à propos de clore cette publication.

Étaient présents à la séance de la Commission d'archéologie du 20 juillet 1871, MM. E. HUCHER, Président; BOËTEAU, BRIÈRE, BON CLOUET, GASTÉ, LECOMTE, RODIER et SOYER, membres de ladite Commission.

COMTES DU MAINE

SCEAU DE CHARLES IV,

COMTE DU MAINE.



Le sceau dessiné sous le n° 1 de la pl. ci-jointe est inédit et les armes qu'il reproduit étaient inconnues, il y a quelques années seulement ; elles n'existent ni dans Simplicien, ni dans le P. Anselme, ni dans Hubner, ni dans le P. Ménéstrier, ni dans aucun autre généalogiste ou héraldiste de cette époque.

Notre estimable et regretté confrère M. Cauvin ne les a pas connues non plus ; il en est de même de M. Demaude, venu après lui, mais trop peu préparé aux études archéologiques pour avoir éclairé la matière.

C'est en 1858 que, dans notre *Histoire du Jeton* (1), nous avons, pour la première fois, fait pressentir que les armes de Charles IV et de Charles V, ou de Charles II et Charles III, suivant qu'on compte ou non les deux premiers Charles de la lignée royale, pouvaient être « de France, à la bordure d'Anjou brisée d'un petit lion combattant à dextre dans le haut de cette bordure. »

Voici ce que nous avons dit à cette époque :

« Les armes de Charles III d'Anjou, comte du Maine, sont ainsi blasonnées par le P. Anselme : « Semé de France au lion d'argent au franc canton, à la bordure de gueules. » Dans le dessin que cet auteur donne des mêmes armes, le

(1) *Histoire du Jeton*, par MM. Jules Rouyer et E. Hucher, in-8°, 1858. Paris, Le Mans, 17 planches.

« lion est représenté dans l'angle dextre du semé de France, mais ne portant nullement sur la bordure de gueules.

« Nous ferons remarquer que le lion étant ici *une brisure de brisure* que Charles III avait prise comme puîné d'Anjou, sa place la plus naturelle paraît être dans la brisure primitive, c'est-à-dire dans la bordure d'Anjou moderne, comme le jeton la donne ; c'est ainsi que les comtes d'Angoulême, issus des ducs d'Orléans, ajoutaient des croisants sur les pendants du lambel d'Orléans et que les comtes d'Alençon, issus des comtes de Valois, chargeaient de besants la bordure de Valois, ne différenciant leurs armes d'avec celles des aînés de la branche dont ils descendaient, qu'au moyen d'additions faites à la brisure de cette branche, sans toucher au fond même de l'écu. »

Le jeton que je publiais étant sans légende spéciale, et ne portant que ces inscriptions banales communes à tous les jetons du temps : GETTES. ET : AV : COMPTE. ENTENDES — AFIN. QVE. VOVS. NE. MESCOMPTEs, il était difficile d'affirmer avec une entière certitude que cette pièce émanait de la maison du comte du Maine Charles III.

L'avenir devait se charger d'élucider ce point ; en effet, lorsque vers 1861 ou 1862, on enleva la grille de fer qui était placée, depuis la fin du xvi^e siècle très-probablement, devant le tombeau de Charles IV, comte du Maine, on put alors apercevoir dans la bordure de la cotte d'armes du prince, représenté couché, les mains jointes sur le corps du tombeau, on put apercevoir un petit lionceau grimpant, lampassé, non couronné, la queue érigée verticalement, absolument semblable, au style près, à ceux qui décorent la targe de Geoffroy Plantagenet. Dès lors, il n'était plus permis d'en douter, les armes des comtes du Maine qui n'étaient pas en même temps ducs d'Anjou, étaient bien : de France, à la bordure de gueules chargée à dextre en chef d'un lionceau grimpant ou combattant. Seulement l'émail du lion n'était pas indiqué ; mais il est permis de penser que ce lionceau était d'argent, car le

lion du franc canton des armes modernes du comté du Maine au ^{xvii}^e siècle était de ce métal. Du reste, nous ne sommes pas le seul à le penser : déjà au ^{xvii}^e ou au ^{xviii}^e siècle, on partageait ce sentiment ; et l'auteur du Recueil manuscrit auquel nous allons emprunter le document suivant, le croyait aussi.

Nous voulons parler d'un manuscrit précieux rempli de chartes et de détails sur l'histoire héraldique du Maine, qui nous a été généreusement prêté par M. le duc de Luynes, il y a quelques années. Ce manuscrit renferme une sorte d'armorial en figures du Maine et donne pour les armes de la province du Maine, la figure n° 3 de la pl. ci-jointe, et pour légende celle ci-après :

« De France à la bordure de gueules chargée d'un lionceau d'argent (1). »

Le mot lionceau que notre héraldiste emploie pour la première fois est assez caractéristique pour être relevé ici, car jusqu'alors les héraldistes n'avaient parlé que d'un lion adulte, c'est-à-dire avec crinière abondante. Or, cette expression lionceau fait naturellement penser aux lionceaux grimpants de la targe de Geoffroy, et ce rapprochement est à l'abri de tout reproche du côté de l'âge de ces animaux, car le

(1) On peut se demander où le compilateur qui nous a donné son abondante moisson héraldique, dans le manuscrit de Luynes, a puisé son renseignement concernant le blason des comtes du Maine : sans doute il avait pu approcher du tombeau de Charles IV, car il est impossible de penser au jeton dont nous venons de parler ; à cette époque, cet ordre de monument n'était pas connu et encore moins étudié. Mais la Cathédrale du Mans offrait encore, dans un détail de ses membres d'architecture, le blason de Charles IV ou Charles V. Nous voulons parler d'un écusson placé au tympan d'un pinacle donnant sur la façade occidentale de cette église. Cet écusson, depuis longtemps signalé comme offrant les armes d'Anjou, présente réellement celles du Maine, et notre héraldiste avait pu l'observer. Le lion placé à l'angle dextre y est très-caractérisé, et il offre même, dans le développement de sa queue, une variante bonne à noter. Nous devons à M. Soyer, architecte et notre honorable collègue, d'avoir trouvé l'occasion d'étudier à fond ce blason et de constater son identité.

moine Jean, contemporain ou peu s'en faut de ce prince, dit expressément dans sa chronique que Geoffroy portait des lionceaux peints sur sa targe : *Leunculos imaginarios*. On peut croire dès lors avec une sorte de raison qu'au xv^e siècle, époque où l'on aimait déjà à faire de l'érudition, lorsqu'on voulut constituer le blason des comtes du Maine qui n'en avaient pas eu jusque-là, puisque tous les comtes du Maine, depuis saint Louis, avaient été ou enfants de France ou rois de Sicile et comtes d'Anjou, on emprunta à l'émail de Geoffroy Plantagenet, qui était encore cloné sur le tombeau de ce prince dans la cathédrale du Mans, l'un des quatre lions qui décorent son long bouclier, et on le plaça comme brisure de brisure sur la bordure d'Anjou, à l'angle dextre et sans brocher sur le fond de France. Il est très-remarquable que la queue du lionceau est érigée verticalement comme celle des lionceaux de Geoffroy. Le n° 2 de la pl. ci-jointe donne la figure exacte, et d'après un estampage que nous avons fait avec soin, du lionceau de la cotte d'armes de Charles IV.

On pourrait un instant penser que, Charles IV ayant épousé Isabeau de Luxembourg, le lion placé comme brisure serait celui des Luxembourg; mais il n'en est rien, ce lionceau ne ressemble nullement au lion *couronné*, la *queue fourchée passée en sautoir*, de cette antique famille; il faut donc renoncer à cette séduisante hypothèse et s'identifier avec les habitudes des héraldistes du xv^e siècle qui cherchaient dans les monuments anciens les éléments des nouveaux blasons qu'ils composaient. Or, il semble tout naturel que l'émail de Geoffroy, qui n'a cessé de figurer sur le tombeau de ce prince, jusqu'en 1562, époque du sac de la cathédrale par les huguenots, ait servi, dans la circonstance, aux héraldistes de la moitié du xv^e siècle, car le lionceau tel qu'il figure sur la cotte d'armes de Charles IV, semble la reproduction fidèle de ceux du comte Geoffroy. On sait que ce tombeau et cette statue sont attribués à l'évêque Thibault de Luxembourg, beau-frère de Charles IV; cependant en examinant le travail et

l'ornementation de ce cénotaphe, on arrive à penser qu'il est très-postérieur à l'année 1477, date de la mort de Thibault, et qu'il pourrait bien être contemporain, ou peu s'en faut, de celui de Langey du Bellay qui est placé vis-à-vis; il ne daterait donc que de la moitié du xvi^e siècle (de 1540 à 1550).

Cette question d'appréciation de l'âge du tombeau de Charles IV est fort délicate. D'abord ce monument n'était pas fait pour être placé dans l'enfoncement où il est aujourd'hui; en effet, pour l'y loger, on a dû le mutiler; le casque qui était placé aux pieds du personnage et maintenu par un goujon, n'est plus à sa place; la statue même a été déplacée, elle était autrefois plus à gauche; enfin il existe un blason et une ornementation sur la face postérieure du corps du tombeau qu'on n'aurait pas faits, s'ils n'avaient été destinés à être vus. Sans doute le costume et la coiffure sont ceux de la fin du xv^e siècle; mais ces objets importants ont pu être imités dans une restauration ultérieure. Au surplus, ce qui dénote l'époque, ce qui trahit l'exécution postérieure, c'est l'ornementation du coussin sur lequel repose la tête du personnage, ce sont les caractères de l'inscription et d'autres détails dans lesquels l'artiste a mis le cachet de son temps. Du reste, la Commission d'archéologie a chargé MM. Soyer et Rodier, nos honorables collègues, d'étudier ce tombeau et de lui faire un rapport qui sera soumis à la Société.

Mais il est temps d'en venir à notre sceau qui fait l'objet principal de ce mémoire.

Ce sceau existe en original, en bronze, dans la collection Daniau à Poitiers; j'en dois la communication à mon savant ami M. Anatole de Barthélemy, à qui la science héraldique est redevable de si excellents documents. Ce dernier a bien voulu accompagner son intéressant envoi d'une notice sur le nom de lieu *Chiziacum*, mentionné sur ce sceau qui porte en légende : *Sigillum AD : CONTRACTVs : APVD. CHIZIA-CVm. Pro : DOMINO : COMITE. DV MAYNE.*

On remarquera le mélange du français et du latin ; sur un sceau des sires de La Ferté, publié par notre savant ami M. Charles, on peut voir le même mélange. Le français est aussi choisi pour désigner le nom du fief

Une autre remarque à faire porte sur l'emploi du mot APVD, très-ordinaire sur les sceaux poitevins, et qui déjà était, pour nous, une indication de provenance.

Le fief de Chizay, aujourd'hui Chizé, est situé aux environs de Niort (Deux-Sèvres) ; c'était le centre d'une région territoriale appartenant aux Lusignan dès les dernières années du XII^e siècle. Chizé arriva aux Lusignan par le mariage de Mathilde, fille de Wolgrin III, comte d'Angoulême, avec Hugues IX le Brun, seigneur de Lusignan ; son frère Raoul de Lusignan, qui devint comte d'Eu par sa femme Alix, le possédait en 1217.

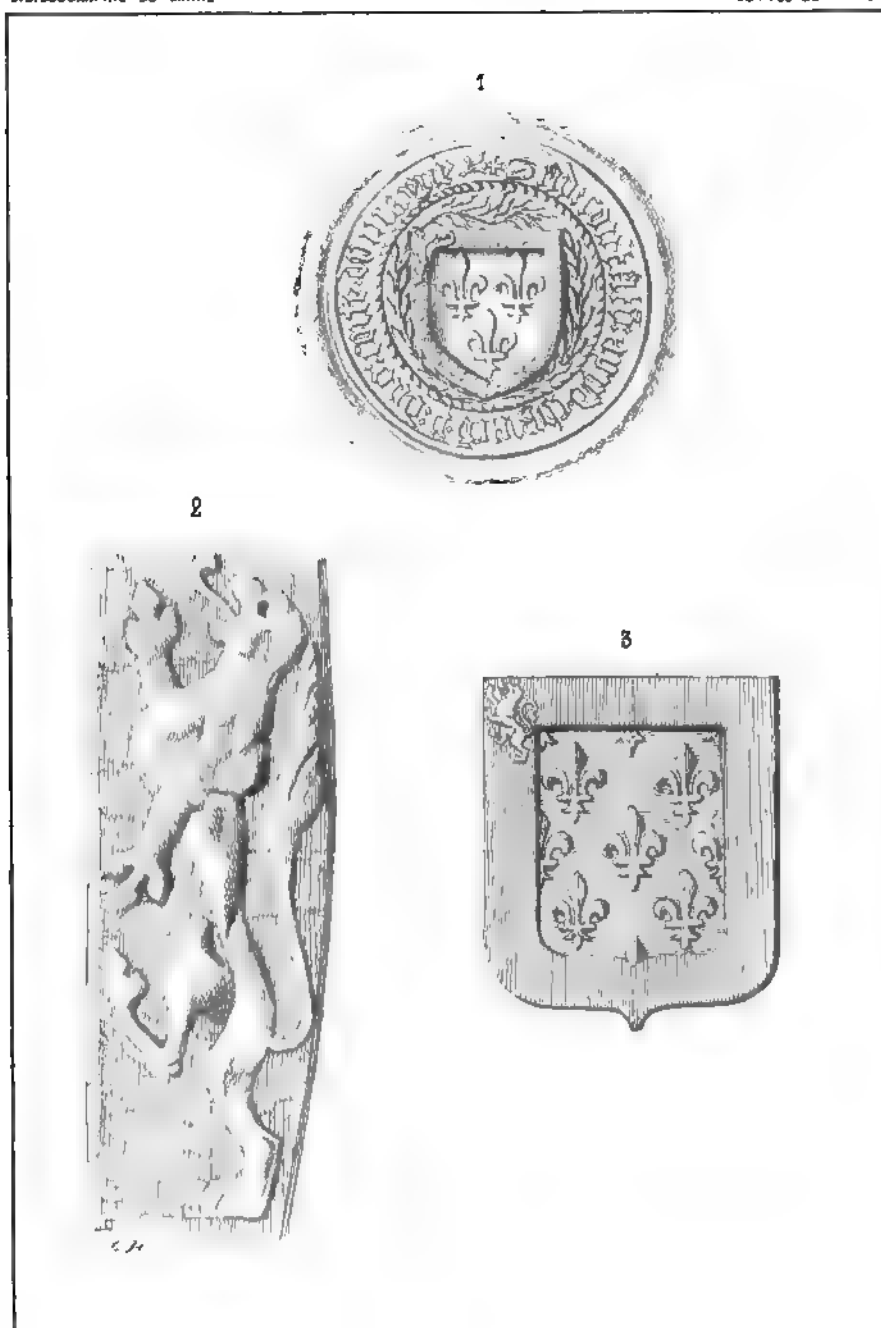
Marie d'Issoudun, sa petite-fille, apporta ce fief à Alphonse de Brienne, fils de Jean, roi de Jérusalem.

Chizé resta dans la maison de Brienne jusqu'à Raoul II, connétable de France, qui fut décapité sous prétexte de haute trahison. Ses biens furent confisqués en 1350. En 1371, Jean V, duc de Montfort, ayant conclu une alliance avec Edouard III, recevait pour prix de sa trahison Chizé, Melle et Civray. En 1456, Civray, Melle et Chizé appartenaient au comte du Maine, qui était alors notre Charles IV dont nous venons de décrire le blason (1) et à qui ces terres avaient été données en apanage.

Il est à remarquer que dans les armes placées au centre de ce sceau, les fleurs de lys n'y sont plus sans nombre. elles y sont réduites à trois, ainsi que c'était assez l'usage à cette époque.

E. HUCHER.

(1) Ces renseignements sur Chizé sont extraits des *Notes historiques sur la ville de Civray*, publiées en 1840, dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, par M. Léon Faye.



E. Hucher del et lith

SCEAU DE CHARLES IV, COMTE DU MAINE

Memories

Supplement
vol 21 (1871/72)



ÈVÈQUES DU MANS.

SCEAU DE GUILLAUME DE PASSAVANT,

ÈVÈQUE DU MANS (1144-1167).



Voici un des sceaux les mieux conservés et les plus intéressants que nous ait légués l'art de la sphragistique au XII^e siècle. L'attitude générale du personnage et les draperies conservent encore en partie la raideur byzantine qui caractérise la sculpture à cette époque et qu'elle allait perdre au siècle suivant; mais tous les détails du costume épiscopal sont nettement et fortement accusés. La tête, d'un modelé très-

large, offre les caractères de l'intelligence et de la force unies à la bonté, et justifie bien l'idée que l'histoire nous donne d'un prélat qui fut un littérateur non sans mérite, un administrateur sage et prudent, que saint Bernard appelait son ami et qu'un chroniqueur du temps déclare être le miroir et le modèle des évêques.

La mitre est cornue, comme à peu près dans tous les sceaux épiscopaux du XII^e siècle. On en voit très-bien les deux pendants, ce qui prouve qu'elle ne pouvait se porter indifféremment droite ou cornue, ainsi qu'on serait tenté de le croire. La chasuble, sans parement, est, bien entendu, en forme de cloche, relevée des deux côtés par les bras, formant ainsi une multitude de plis presque symétriquement agencés. La partie antérieure, ici beaucoup plus courte que l'autre, s'allongera considérablement dans les sceaux épiscopaux d'une date postérieure. Par-dessous, la tunique ou dalmatique, fendue sur les côtés, tombe à larges plis sur l'aube qui se distingue aisément et dont le burin de l'artiste a rendu avec un rare bonheur la légèreté et, pour ainsi dire, la transparence. Les deux pendants de l'étole descendent sur la dalmatique et sont terminés par des orfrois.

L'évêque debout, vu de face, donne de la main droite la bénédiction romaine et tient de la main gauche une crosse placée verticalement, cas assez rare dans les sceaux du XII^e siècle qui présentent, presque toujours, la crosse portée debiais. Le croçon est tourné en dedans, sans ornements (1).

(1) On a beaucoup disserté sur la position de la volute en dedans ou en dehors du champ; on a prétendu que le clergé séculier, les archevêques et les évêques portaient la volute dirigée vers l'extérieur comme signe d'une juridiction étendue, tandis que les abbés la portaient en dedans comme une marque d'autorité limitée. La concession des ornements pontificaux pour la dignité abbatiale, ayant eu lieu surtout vers 1180-1190, cette distinction, si elle était fondée, ne s'appliquerait pas au sceau si bien décrit par M. Bellée, probablement antérieur à cette époque. Notons cependant que l'usage de représenter ainsi la crosse sur les sceaux des Evêques du Mans s'est conservé fort longtemps; ainsi on

La légende S GVILLELMI CENOMANNENSIS EPISCOPI se compose d'un mélange de capitales romaines et d'onziales, où, toutefois, la capitale domine, comme dans tous les sceaux du même siècle et du suivant.

Le sceau ogival que nous venons de décrire est appendu à

la voit tournée en dedans sur les sceaux d'Hamelin : 1203 ; de Maurice : 1233, 1235 ; de Geoffroy : 1234 ; de Geoffroy de Loudun : 1239. La direction de la volute ne change que sous Geoffroy Freslon (1272) dont la légende du sceau est S. GAVFRIDI. DIVIN. SERACIONE. EPI. CENOMAN, pour *divinâ miseracione* et non *divinâ consecracione*, comme le porte par une erreur bien excusable, si l'on considère l'état un peu fruste de l'empreinte, le beau travail de M. Douët d'Arcq sur les sceaux des Archives nationales. Nous avons constaté que des empreintes tirées il y a vingt-cinq ou trente ans par M. Lallemand, mouleur des Archives nationales, sont plus complètes que celles qui ont servi au travail si méritant de M. Douët d'Arcq. Tous les successeurs de Geoffroy Freslon paraissent avoir adopté l'usage de porter la crosse et surtout de la faire représenter, la volute tournée à l'extérieur, si l'on en juge du reste par les sceaux de Jean de Tanlay, 1267 ; Robert de Clinchamp, 1301, et Pierre de Longueil, 1317, les seuls que nous possédions. Le sceau de Geoffroy Freslon, mentionné plus haut, pourrait être de Geoffroy d'Assé, car il porte dans le champ les lettres : ACCE, qui semblent les initiales de ACCEIUM, pour ACEIUM ou ASSEIUM, nom d'Assé-le-Riboul. On sait, en effet, que ce prélat descendait de l'antique famille des Riboul d'Assé ; nous avons respecté plus haut la classification de M. Douët d'Arcq, qui a expliqué autrement ces lettres dans une note qu'il a bien voulu nous transmettre. On n'a pas d'ailleurs la charte à laquelle ce sceau était appendu ; on sait qu'à la Bibliothèque de Tours, où est ce sceau, on a eu la malencontreuse idée de séparer les cires des chartes auxquelles elles étaient appendues.

Il ne nous reste plus qu'un mot à dire sur l'épigraphie si remarquable de notre sceau ; c'est bien celle de la plaque émaillée de Geoffroy Plantagenet où les E lunaires se font remarquer mêlés comme ici aux E romains. L'M très-oncial formé d'un O avec crochet est celui de la curieuse inscription de tâcheron O · C · X · L · V (1145) existant sur la face latérale du maître pilier du chœur, au centre du transept du côté de l'épître, que nous avons reproduite page 17 de notre travail sur l'émail de Geoffroy Plantagenet. Guillaume de Passavant venait d'entrer en charge et son sceau venait d'être gravé. Ce synchronisme est précieux. On trouve encore ce caractère dans les plus anciens deniers des comtes du Maine au monogramme Erbertois figurés numéros 1^{er} et 2 de la pl. III de notre *Essai sur les monnaies du Maine (Mémoires de l'Institut des Provinces, 1^{er} vol.)*. Ce qui prouverait que ces deniers ne sont pas aussi anciens qu'on l'avait pensé.

E. H.

une charte de Guillaume de Passavant, non datée, en faveur de l'abbaye de Saint-Denis, pour des terres situées au Maine. Ce document appartient aux Archives nationales. Pas de contre-sceau.

M. Hucher possède dans sa collection le sceau suivant du même évêque, sorti évidemment de la même matrice que celui des Archives nationales et presque aussi bien conservé, à l'exception d'une partie de la légende qui est enlevée.



Les Archives départementales de la Sarthe, à la Préfecture, qui possèdent des centaines de chartes originales, devraient aussi compter les sceaux dans la même proportion. Malheureusement, des mains impies et ineptes ont, depuis longtemps, dépouillé en majeure partie ces titres précieux de ce signe d'authenticité. Pour combler une lacune si regrettable au point de vue de l'histoire et de l'art, il a fallu s'adresser aux autres dépôts, notamment aux Archives nationales. Grâce au savant rédacteur de l'Inventaire des sceaux, M. Douët d'Arcq, ce dernier dépôt a très-libéralement accordé aux

Archives de la Sarthe une collection de cinquante-trois empreintes de sceaux historiques du Maine, d'une exécution parfaite et vraiment digne de l'établissement qui les a donnés. D'un autre côté, M. Dubosc, archiviste de la Manche, a moulé à notre intention, avec une égale habileté et le même désintéressement, soixante-treize sceaux aussi du Maine, conservés aux Archives de Saint-Lô dans le fonds du prieuré de Saint-Victor du Mans, qui dépendait de l'abbaye du Mont-Saint-Michel. C'est remplir un devoir que de signaler à la reconnaissance du public lettré et savant de notre ville et du pays l'intelligente générosité de ces donateurs. Il faut espérer qu'ils auront des imitateurs et que d'autres donations viendront enrichir la collection départementale et la rendre assez nombreuse pour donner une idée exacte de la sigillographie du Maine.

A. BELLÉE.





BARONS DU MAINE.

SCEAUX DES SIRES DE BUEIL,

SEIGNEURS DE SAINT-CALAIS.

JEAN III ET JEAN IV, SIRES DE BUEIL, SEIGNEURS
DE SAINT-CALAIS.

Bueil est une localité située sur les confins des diocèses de Tours et du Mans ; mais elle est comprise dans la circonscription de l'ancienne province de Touraine. Nous n'aurions donc pas à nous occuper, à notre grand regret, de l'illustre famille qui porte ce nom, si ses membres n'avaient été seigneurs de Saint-Calais et mêlés, à ce titre, à tous les faits de guerre qui se sont passés dans le Maine pendant l'occupation anglaise.

Nous possédons deux matrices de sceaux dont l'une est fort importante, qui offrent les armes et le nom de cette famille.

Le plus ancien de ces sceaux est en fer ; il est rond, assez plat et très-légèrement campanulé ; cependant on remarque au dos un appendice vertical, percé d'un trou, ayant pu servir à recevoir une chaîne. A une époque déjà fort reculée, le haut de cet appendice a été frappé de coups multipliés qui ont dû avoir pour objet d'augmenter, par le choc, la pression de la matrice sur la cire, ou plutôt sur les papiers fourrés dont on s'est servi au ^{xv}^e et au ^{xvi}^e siècle. Le fer est, du reste, un métal très-rarement employé pour les matrices des sceaux du moyen âge.

Ce sceau, n° 1^{er} de notre pl., n'a pas de légende ; un rinceau, divisé en quatre parties, occupe la circonférence et simule une légende absente. Dans le champ, on voit un blason ogival écartelé au 1^{er} et 4^e de Bueil, qui est : d'azur au crois-sant montant d'argent accompagné de six croix recroisettées au pied fiché d'or, et aux 2^e et 3^e d'Avoir, qui est de gueules à la croix ancrée d'or.

Ces armes peuvent appartenir à Jean IV, sire de Bueil, fils de Jean III et d'Anne d'Avoir, sœur et héritière de Pierre d'Avoir, duc de Château-Fromont, sénéchal et châtelain d'Angers, mort en l'an 1390.

L'écartelé indiquant en général, pour le xv^e siècle, la succession ou l'alliance, Jean III peut revendiquer ce sceau aussi bien que son fils, mais il est douteux qu'il ait servi à son petit-fils Jean V, car nous allons voir ce dernier briser ses armes d'un *sur le tout* qui n'existe pas ici.

Jean III, déjà seigneur de Saint-Calais et de beaucoup d'autres lieux, devint successivement conseiller et chambellan du duc d'Anjou et lieutenant général de ce prince, ès provinces d'Anjou, de Touraine et du Maine. Il fut commis à la garde de la ville du Mans où il était avec dix-neuf chevaliers et cinquante-deux écuyers en 1368. Il la défendit contre les Anglais, défit leurs troupes à Lézigné (Maine-et-Loire), et leur fit lever le siège de Château-Gontier. Le P. Anselme ajoute qu'une quittance de Jean III, en date du 12 février 1373, porte un sceau dont les armes sont celles que nous venons d'indiquer, sauf que Avoir est au 1^{er} et au 4^e canton et Bueil au 2^e et au 3^e. Dans un autre acte du 30 octobre 1374, le sceau est le même, mais les armes sont surmontées d'un cimier à col de cigne et soutenues par deux léopards.

Il ne nous appartient pas de discuter les assertions du vénérable historien de la Maison de France ; on nous permettra, cependant, de nous étonner que le blason de Bueil ait été relégué dans les 2^e et 3^e cantons et qu'un baron français, en écar-

telant ses armes de celles de sa femme, ait accordé à celles-ci la place d'honneur.

Il y a là une énigme dont le P. Anselme aurait dû tenter l'explication. Pour nous, nous dirons tout simplement que le blasonnement de l'écu a peut-être eu lieu sur une matrice de métal et non sur le sceau même de cire.

Occupons-nous maintenant de Jean IV, qui a tous les droits possibles à la propriété de ce sceau.

Jean IV, sire de Bueil, grand maître des arbalétriers de France, lieutenant général de Touraine, gouverneur de Loches en 1415, épousa Marguerite Dauphin, fille puînée de Béraud Dauphin, comte de Clermont, et de Marguerite, comtesse de Sancerre.

M. Paulin Paris a fait remarquer dans le tome II des *Manuscrits françois* de la Bibliothèque du Roi, page 131, que c'est à tort que Sainte-Palaye, auteur d'une intéressante notice sur le *Jouvencel* dont nous parlerons plus loin, a dit que Jean IV de Bueil avait été tué à Azincourt (1415), laissant à ses côtés treize guerriers de son nom et de sa maison (Moréri dit seize) morts ou prisonniers; d'ailleurs, Jehan de Bueil avait cessé, dès 1403, d'être grand maître des arbalétriers de France, et il était mort, dit M. Paulin Paris, vers 1414.

On remarquera son alliance avec la fille de Béraud Dauphin d'Auvergne, ce qui motiva l'introduction dans le blason de Jean V, son fils, des dauphins, et des cotices de Champagne qui entraient dans le blason des comtes de Sancerre. Jean IV ne paraît pas avoir brisé ses armes de celles de sa femme; il se contenta de prendre celles de son père: écartelé de Bueil et d'Avoir. Le sceau n° 1^{er} qui lui convient à tous égards et par les armes et par le travail même, sceau qui est bien de la fin du xiv^e siècle ou du commencement du xv^e, offre, au-dessus des armes, une petite figure couchée, nimbée et entourée de bandelettes comme une momie, car les bras ne sont pas visibles et semblent compris sous les bandelettes; serait-ce la figure d'un corps saint ou peut-être celle de l'Enfant Jésus au berceau?

JEAN V, SIRE DE BUEIL, AMIRAL DE FRANCE, SEIGNEUR DE
SAINT-CALAIS.

« Jean V naquit, dit M. Paulin Paris dans l'ouvrage précité,
« en 1405 et montra toujours un goût prononcé pour les armes.
« Réduit par la mort de son père, arrivée vers 1414, au rôle de
« *varlet d'aventures*, il se plaça d'abord sous la bannière du
« vicomte de Narbonne et combattit à la bataille de Verneuil,
« fatale aux armes de France... Jehan de Bueil, dont l'ardent
« patriotisme lui fit donner bientôt le surnom de *Fléau des*
« *Anglais*, titre, dit Sainte-Palaye, plus honorable que celui
« d'amiral dont il fut décoré plus tard, Jehan, dis-je, courut
« alors offrir ses services au bon capitaine de Lahire et se for-
« tifia dans l'expérience de la guerre sous les yeux de ce héros.
« C'est à lui qu'en 1444, la France dut la plus belle part de
« la victoire remportée par le Dauphin Louis sur les Suisses ;
« en 1453, il défit encore à Chastillon les Anglois. Cependant
« Louis XI, en montant sur le trône, le désappointa de la
« charge d'amiral ; mais Jehan de Bueil n'en servit pas moins
« la France de son bras et de ses conseils jusqu'à sa mort,
« arrivée en 1474. Il devait avoir alors plus de soixante-dix
« ans. »

Le P. Anselme, à qui il faut toujours revenir pour tout ce qui touche aux détails de la vie des grands officiers de la Couronne, donne, en ce qui concerne notre Jean de Bueil, des renseignements précieux au point de vue de l'histoire du Maine.

« Il fut l'un de ceux qui firent une entreprise en 1427 sur
« la ville du Mans qui était alors occupée par les Anglais et,
« l'année suivante, il fut commis à la garde et défense de la
« ville de Tours. Il fut aussi employé au ravitaillement de la
« ville d'Orléans et suivit le Roi en 1429, à son voyage de
« Reims pour son sacre. Il était en compagnie d'Ambroise de
« Loré en 1431, lorsqu'il défit les Anglais près de Beaumont-
« le-Vicomte, et avait la conduite des gendarmes de Charles

« d'Anjou, comte du Maine, à la levée du siège de Saint-Céle-
 « rin. Ce fut lui qui, avec le seigneur de Coëtivy, enleva le sire
 « de La Trémouille du château de Chinon en 1433 et le mena
 « prisonnier en son château de Montrésor, d'où il ne sortit
 « qu'après lui avoir payé 6,000 moutons d'or de rançon. Il
 « était avec le duc d'Alençon en 1435 près d'Avranches, et la
 « même année il battit les troupes anglaises près Meulene
 « et Gisors. Il fut pourvu de la charge d'amiral après la mort
 « du seigneur de Coëtivy et signala son courage à la bataille
 « de Castillon en Périgord. Il est qualifié comte de Sancerre,
 « amiral de France, capitaine de Cherbourg dans des quit-
 « tances qu'il donna le 1^{er} mai 1455. Son sceau est écartelé
 « au premier et quatrième, semé de croix au pied fiché un
 « croissant au milieu, au deuxième et troisième une croix
 « ancrée ; sur le tout écartelé au premier et quatrième un
 « dauphin, au deuxième et troisième les bandes de Champagne,
 « support deux anges à genoux, cimier deux cols de cygne. »

Cette description du sceau est fort exacte et en tout conforme à notre matrice, sauf que les anges ne sont pas à genoux et que leurs robes seulement sont traînantes, surtout derrière eux. (Voyez n° 2 de la planche ci-jointe.) Jean V était, comme nous l'avons dit, seigneur de Saint-Calais, et nous possédons personnellement la copie authentique de l'aveu qu'il a rendu pour cette terre, le 25 octobre 1465, à Jehan de Bourbon, comte de Vendôme. Cet aveu était signé de la main même du preux chevalier : « En tesmoing de quoi, dit-il, je vous en rends ce présent adveu, signé de ma main et scellé de mon scel d'armes, » le même sans doute que celui qui est entre nos mains et dont la figure est représentée sur le n° 2 de notre planche.

Les pièces signées ne sont pas très-rares à cette époque ; d'ailleurs le bon chevalier était, comme nous allons le voir, un personnage littéraire, ce qui ne veut pas dire qu'il fût aussi habile à manier la plume que l'épée ; mais il a employé les dernières années de sa vie à dicter à ses trois secrétaires,

Jean Tibergeau, Martin Morat et M^e Nicole Riolai, un ouvrage destiné à l'éducation de son fils Antoine de Bueil, et intitulé *le Jouvencel* ou *le Jennencel*, comme le porte le magnifique manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 6852 anc., et qui a joui, pendant les dernières années du xv^e siècle et pendant tout le xvi^e, d'une réputation justement méritée. Il y règne, en effet, une noble indépendance et une grande élévation d'idées. Jehan de Bueil s'y montre modeste lorsqu'il parle de lui-même, impitoyable à l'égard des fanfarons et presque méprisant pour les gens de cour. Il réalise l'idéal parfait du gentilhomme français « qui ne peut, dit-il, faillir de parvenir « à trois choses de l'une desquelles les armes payent toujours « leurs soudoyés : c'est ou *de la mort*, ou *de vivre povere* et « *honnouré* (1). »

(1) M. Van Praët, dans ses *Recherches sur Louis de Bruges*, a, le premier (1831), signalé le magnifique manuscrit du *Jouvencel*, dont nous parlons, comme provenant de l'incomparable bibliothèque de Louis de Bruges, seigneur de La Gruthuyse. Il le décrit en détail aux pages 187-189 et cite la formule de l'*explicit* qui contient le nom de Jean de Bueil à l'avant-dernier feuillet :

« *Explicit le livre Monseigneur du Bueil nommé le Jouvencel.* »

M. Paulin Paris (1838), qui a su, par de nombreuses citations et d'ingénieux rapprochements, jeter un grand intérêt sur le *Jouvencel*, dans sa notice insérée au tome II des *Mss. franç.*, page 130, dit que le Ms. porte partout *Jennencel* et que c'est sans doute une faute de copiste. Il y a bien, en effet, *Jennencel* dans tous les endroits où ce mot se trouve, et en cela il y a lieu de corriger Van Praët qui, tout en s'efforçant, dans ses citations, de reproduire la physionomie même du texte, en conservant les abréviations, les S verticales, etc., modifie quelquefois les caractères, comme dans le mot *Jennencel* écrit par lui *Jeuuencel*.

C'est ici, croyons-nous, affaire de dialecte, et la preuve c'est que le scribe ayant à écrire les mots *jeunes hommes*, met *jennes hommes*, dans le remarquable préambule que nous demandons la permission de transcrire ici :

« Cy commence la table de ce présent livre appelle le *Jennencel* nouvellement fait et compilé par ung discret et honorable chevalier, pour intro luire, donner couraige et bardement à tous jennes hommes qui ont desir et voallente de sieuvyr le noble stille et exercité des armes, es quelles on puet bien faire et acquerir son sauvement, qui s'y scet bien conduire et gouverner en droit et justice. »

Ce beau manuscrit, que nous avons feuilleté avec grand intérêt, offrait

Antoine de Bueil, pour qui *le Jouvencel* fut écrit ou dicté par Jehan V son père, devint successivement chevalier de l'ordre du Roi et son chambellan (1485-1506), et épousa Jeanne, bâtarde de Valois, fille naturelle du roi Charles VII et d'Agnès Sorel.

Sa fille Renée de Bueil fut mariée par le Roi, comme sa nièce, à Jean de Bruges, sixième du nom, seigneur de La Gruthuyse et fils du célèbre Louis de La Gruthuyse qui fit confectionner notre beau manuscrit *du Jouvencel*, véritable joyau de famille. Ajoutons que Jean de Bruges, sire de La Gruthuyse, malgré son origine étrangère, admis dans l'intimité du roi de France, occupa dans ce royaume les plus grandes charges ; il était sénéchal d'Anjou en 1483, et gouverneur de Picardie en 1504 ; le Roi lui donna, en le mariant à Renée de Bueil, les revenus des greniers à sel de Caen, de Caudebec, de Harfleur et de Lisieux.

L'amour des lettres était héréditaire dans cette belle famille de Bueil. Honorat de Bueil, seigneur de Racan, l'auteur célè-

partout les armes et les devises de Louis de Bruges, seigneur de La Gruthuyse, qui profita de la haute faveur dont il jouissait auprès de Philippe le Bon, de Charles le Hardi et de Marie de Bourgogne, pour former la plus nombreuse et la plus belle collection de manuscrits qu'aucun seigneur, excepté les ducs de Bourgogne, ait jamais possédée ; ses armes, qui se voyaient sur tous ces manuscrits confectionnés sous ses yeux, à Bruges, étaient : écartelé aux 1^{re} et 4^e d'or à la croix de sable qui est *Gruthuyse*, et aux 2^e et 3^e de gueules, au sautoir d'argent, qui est *Van der Aa* ; on ne sait pourquoi il accompagna, dans la suite, son écusson de deux mortiers posés sur leur affût et lançant une bombe qui s'enflamme.

Cette magnifique bibliothèque, dans laquelle se trouvait le *Jouvencel*, passa à son fils Jean de Bruges qui fit hommage ou vendit au roi Louis XII tous ces beaux manuscrits enrichis des plus splendides vignettes. On s'empressa, un peu trop peut-être, de couvrir le blason de Gruthuyse des armes du Roi ; mais en présentant le feuillet au jour, on voit parfaitement le blason du généreux seigneur à qui la France doit tant de magnifiques manuscrits ; notre *Jouvencel* est un des plus beaux et on va facilement comprendre, par ce que nous allons dire, l'intérêt que ce livre avait pour le seigneur de La Gruthuyse.

bre des *Bergeries*, descendait en ligne directe du frère cadet de Jean de Bueil. Il était né à La Roche-Racan, château situé en Touraine. Il se destina d'abord, comme tous les membres de sa famille, à la carrière des armes, mais bientôt la connaissance qu'il fit de Malherbe décida sa vocation. On sait que Racan fut un des premiers membres de l'Académie française.

Mais revenons à notre matrice de sceau qui a été trouvée dans le Maine et, croyons-nous, dans les environs de Saint-Calais. Cette matrice n'est pas précisément complète : elle a perdu la charnière qui devait exister à l'envers pour faciliter son maniement ; car on voit encore une rainure très-peu creuse qui divise cette partie de la matrice en deux parties égales. Le pourtour en est un peu écorné ; on devine que des mains rustiques se sont servies longtemps de ce noble bronze pour jouer au palet. Mais le corps même du sceau n'a pas souffert et la gravure en creux des armes, des accessoires et des légendes, est très-bien conservée ; sa profondeur a sauvé son excellent travail de toute atteinte fâcheuse.

Le sceau reproduit sous n° 2 de notre planche, offre dans le champ : un écu ogival penché, soutenu par deux anges debout et non à genoux ; seulement le bas des robes est un peu relevé en arrière par suite de la rondeur du champ.

La légende en caractères gothiques porte :

SEEL : IEHAN : SIRE : DE : BUEIL.

Les armes qui couvrent l'écu penché sont celles ci-après : écarté au 1^{er} et au 4^e de *Bueil*, au 2^e et au 3^e d'*Avoir*, et sur le tout écartelé au 1^{er} et au 4^e d'un *dauphin pasmé*, qui sont les armes de *Béraud, Dauphin d'Auvergne*, et au 2^e et au 3^e de *Sancerre* qui est de Champagne, brisé d'un lambel ; mais cette dernière brisure n'a pu être indiquée sur le sceau ; et dans la pratique les comtes de Sancerre ne la portaient pas. Les armes de *Sancerre* rappelaient celles de Marguerite de Sancerre, femme de Béraud, père et mère de la femme de Jehan IV. Jehan V portait donc en *sur le tout* les armes de sa mère, ou

plutôt cette adjonction, sans être les armes d'une personne quelconque de la famille Béraud Dauphin, rappelait simplement l'alliance de cette famille.

Nous allons maintenant parler d'un petit monument de marbre blanc des plus curieux qui se rattache intimement à Jean V de Bueil ; nous l'avons représenté sous le n° 3 de notre planche ; il appartient au Musée archéologique du Mans par suite du don qu'en a fait à cet établissement M. Ruillé, sous-inspecteur des forêts et notre collègue. Ce monument n'est que la base d'une scène religieuse, probablement une Notre-Dame de Pitié ou une Résurrection. On ignore sa provenance, mais il a dû avoir été recueilli dans les environs de La Chartre, par M. Ruillé père, qui l'a longtemps possédé. Nous pensons que c'était un *ex-voto*, élevé par la veuve de Jean V à sa mémoire. C'était, en effet, une coutume pieuse de la part des veuves, d'élever des monuments commémoratifs à leur époux. Nous possédons, au Musée archéologique du Mans, un *ex-voto* de ce genre élevé par la veuve du sire de Courvalain et existant autrefois dans l'église de La Chapelle-Saint-Remy ; la scène représentée est une Notre-Dame de Pitié accostée de la Madeleine ; le blason de la femme, mi-parti de celui du mari, est apposé deux fois sur la base du monument.

Ici c'est aussi le blason de la veuve de Jean de Bueil qui donne au monument son intérêt. Il est *parti*, à dextre, de celui de Jean V, c'est-à-dire qu'il offre le blason de son sceau coupé verticalement par la moitié, et à sénestre une autre moitié présentant un *losangé* ou un *fuselé* dont les émaux ne sont plus visibles, si jamais ils ont été peints.

Jean V de Bueil avait, en effet, épousé, en secondes noces, Martine de Turpin-Crissé ; et l'on sait que les armes des Turpin-Crissé offraient un *losangé* ou un *fuselé d'argent et de gueules*.

L'ornementation et les profils de notre édicule rappellent l'époque de Louis XI et spécialement les années 1474 et 1480, pendant lesquelles il dut être élevé. Et, en effet, Martine

Turpin mourut entre les années 1477 et 1480, comme le prouvent : 1° son testament en date du 20 août 1477, 2° la tutelle de son fils, Edmond de Bueil, déférée en 1480, à Jacques Turpin de Crissé son oncle (*Le Père Anselme*).

Nous donnons dans le *Bulletin monumental* (1878) des détails plus précis sur ce petit monument auquel nous adjoignons la signature et le sceau de Martine, en même temps qu'un dessin d'un dossier de banc offrant, comme le sceau, les armes de Martine de Turpin-Crisse.

Ajoutons que nous développons, dans cet article du *Bulletin monumental*, cette opinion que notre sceau n° 2 est celui de la collégiale de Bueil et que ce sentiment est appuyé sur la présence en tête du sceau, d'un enfant en maillot, personnifiant un des Saints Innocents, sous le patronage desquels la collégiale avait été fondée.

E. ET F. HUCHER.



E. et P. Hucqer del. et lith

SEIGNEURS DE SAINT-CALAIS

N^{os} 1 et 2 Sceaux des Sires de Buell (Jean IV et Jean V)

N^o 3 Ex-voto de la veuve de Jean V.

SIGILLOGRAPHIE DU MAIN.

ÉVÊQUES DU MANS.

SCEAU DE HAMELIN

ÉVÊQUE DU MANS (1190-1214).



Hamelin, évêque du Mans, succéda en 1190 à Renault, qui n'avait occupé que pendant trois ans la chaire de Saint-Julien. Son épiscopat fut long (vingt-quatre ans) et entouré d'une auréole d'honneur et de vertu. Hamelin se distingua, dès le bas âge, par son goût pour l'étude : il fut chargé de la direction des écoles qui dépendaient de la Cathédrale, et il remplissait encore ces fonctions en 1186 (*Gall. Christ.*, tome XIV, col. 389). Hamelin occupa le siège pontifical pendant la fin du règne de Henri II, et Dom Piolin, à qui nous empruntons ces intéressants détails, confirme qu'il se montra constamment très-attaché aux Plantagenets, et que même il résista à Philippe-Auguste. Mais, pour apprécier la convenance de ces

sentiments de fidélité à ceux que nous regardons aujourd'hui comme ayant été les plus grands ennemis de la nationalité française, il faut pénétrer avec l'œil de l'annaliste et de l'historien dans les causes intimes, dans les raisons dominantes de cette fidélité qui nous paraît aujourd'hui monstrueuse. C'est ce qu'a fait avec talent un érudit de nos jours, M. Charrière, lorsqu'il a expliqué les motifs de l'attachement des Bretons pour Jean de Montfort, dans sa préface au poème de Du Guesclin par Cuveliers.

Les Plantagenets étaient des princes français. Geoffroy, père de Henri II, avait été comte d'Anjou et du Maine, et son fils tenait ces provinces à titre héréditaire. Son union désastreuse avec Aliénor n'avait ni augmenté, ni diminué ses droits. Seulement, cette fatale complication fit de Henri II, non plus un vassal soumis, mais un adversaire redoutable de la maison de France.

On voit le rôle délicat imposé à Hamelin ; il le remplit avec une noble fermeté, et l'arrivée de Bérengère, princesse alliée aux Plantagenets, termina heureusement la lutte engagée.

Pendant les premiers temps de son épiscopat, Hamelin opéra une réforme radicale dans la constitution du Chapitre de la Cathédrale : nous voulons parler de la vie commune. Dès le ^x^e siècle, dit Dom Piolin, qui traite de main de maître ces questions de discipline intérieure, « les chanoines « commencèrent à s'établir en des habitations séparées, autour « de la Cathédrale. Pendant quelque temps encore, ils continuèrent à prendre leurs repas en commun ; mais peu à peu « cet usage même se restreignit aux jours des fêtes plus solennelles, et au bout d'un court espace il disparut entièrement. Le partage du revenu du Chapitre entre les divers « membres de ce corps devait suivre nécessairement cette « première disposition. » Hamelin favorisa cette tendance à la vie individuelle, contre l'opinion du doyen Nicolas, homme d'un grand sens, mais très-entier dans ses opinions. Le pape Célestin III ayant laissé Hamelin libre de procéder, après

enquête, à la division demandée, celle-ci eut lieu et fut approuvée par le Saint-Siège, sauf une masse commune qui resta pour subvenir aux distributions quotidiennes.

Hamelin réglementa ensuite la question de résidence, si délicate à cette époque, où des écoliers étaient en possession de prébendes productives.

Des institutions vraiment libérales, et dont nous pourrions être aujourd'hui jaloux, régissaient la matière. « D'après des « décisions capitulaires, les chanoines du Mans avaient statué, « dit encore Dom Piolin, que ceux d'entre eux qui seraient « absents avec l'autorisation du Chapitre, soit pour étudier « dans les écoles publiques, soit pour faire le pèlerinage des « Lieux saints, soit pour une mission que leur aurait confiée « leur compagnie, en vue du bien de l'Eglise, recevraient les « fruits de leurs prébendes, sans aucune restriction. » La plus grande sévérité présidait à l'exécution de ce règlement. Hamelin dut y apporter des tempéraments, nécessités par la marche des événements.

Seize ans après ce règlement, le passage au Mans du cardinal de Sainte-Marie-in-Porticu, Jacques Gualla, qui parcourait la France dans un double but, dont le plus louable assurément était la réforme des abus; ce passage, dis-je, fut l'occasion d'une réforme heureuse, et le maintien des prébendes fut appliqué à ceux des chanoines non résidants qui demeuraient dans les universités de Paris, d'Orléans, de Bologne, de Salerne et de Montpellier, ou en d'autres lieux, si des universités venaient à y être érigées, à la condition toutefois qu'ils ne fussent pas pourvus, dans les villes où ils résidaient, d'une prébende ou d'un bénéfice paroissial. Il faut convenir que ce moyen âge tant décrié s'y prenait de la bonne manière pour favoriser l'instruction des clercs pauvres, et que nous, gens du xix^e siècle, nous aurions plus d'un enseignement à tirer de ces institutions vraiment libérales et sympathiques à la cause de l'enseignement populaire.

Seulement, cette réforme porta un coup mortel aux écoles

capitulaires, si florissantes aux temps d'Hildebert et d'Arnaud, et réduites dès lors au rôle mesquin de l'enseignement élémentaire.

Mais, d'un autre côté, la féodalité ecclésiastique s'établissait; le pouvoir sur les hommes de la terre fut transporté du corps capitulaire à l'individu; le chapitre de Chartres fournit les bases du règlement auquel Hamelin ne put opposer de résistance. Des questions de juridiction assez compliquées surgissent alors et sont cependant tranchées dans un sens équitable et protecteur. Ainsi, pour ce qui regarde la poursuite des malfaiteurs et, en cas de contumace, l'interdit n'était prononcé sur leur terre que par la voix du chapitre et de l'évêque. Il faut encore ajouter que ni l'église cathédrale, ni la cité ne pouvaient être mises en interdit par l'évêque ou par un dignitaire de l'église du lieu, mais seulement par le chapitre réuni. De tels règlements ne sont pas d'une époque de décadence, mais d'une période pleine de virile indépendance. Ils font l'éloge de l'évêque qui les sanctionne.

Le pieux Hamelin, dit Dom Piolin, procura à l'église du Mans, par la protection puissante de Henri II, les reliques insignes des saints martyrs Gervais et Protais, qui, par cette haute influence, furent extraites de dessous l'autel de Saint-Ambroise, à Milan. Déjà, depuis plusieurs années, la Cathédrale possédait la curieuse verrière où se trouvent représentés les événements les plus mémorables de la vie de ces saints martyrs, et de leurs père et mère, Vital et Valérie. Cette verrière, qui existe encore presque intacte et remonte, croyons-nous, à plus de cinquante ans avant l'épiscopat de Hamelin, entretenait dans la piété populaire le culte des saints patrons de la Cathédrale. Il faut convenir que nous sommes bien éloignés de ces époques de foi et d'instruction populaire; y a-t-il aujourd'hui, dans le département de la Sarthe, seulement dix personnes, en dehors des membres du clergé, qui connaissent l'existence même de cette verrière, que les plus intéressés auraient peut-être du mal à déchiffrer?

Etudions donc nos origines pendant qu'il en est temps encore, et surtout veillons avec un soin pieux à la conservation des monuments qui nous les mettent libéralement sous les yeux. L'instruction populaire, favorisée au moyen âge par les verrières, les peintures murales, les trouvères et les confrères de la Passion, est aujourd'hui absolument nulle; nous voulons parler de celle qui s'adresse à l'individu pauvre et qui a atteint l'âge d'homme le plus souvent sans avoir réalisé dans sa jeunesse la moindre instruction. Tout est à faire de ce côté, et nous ne cesserons de stimuler nos gouvernants pour qu'on s'occupe enfin de l'instruction religieuse, morale, intellectuelle et surtout artistique de cette classe aujourd'hui plus déshéritée assurément que n'étaient les illettrés du moyen âge. A quoi sert de savoir lire, en effet, si on ne lit que des productions malsaines et qui n'ajoutent rien aux connaissances acquises?

Hamelin, pour en revenir à notre libéral et savant prélat, fut toujours du côté du droit dans les différends nombreux qui s'élevaient à cette époque entre certains membres du pouvoir civil et les gens d'église; il ne souffrit pas que ceux-ci empiétassent sur les prérogatives de l'épiscopat, fondé en droit; ainsi il l'emporta sur le chapitre de Saint-Pierre dans une occasion où celui-ci faisait bon marché de ses prescriptions, et le pape Innocent III lui donna raison par le fait. En matière de discipline intérieure, le vénérable prélat fut inflexible, il proscrivit notamment les doubles prébendes. Il défendit aux curés de tenir une église en titre et l'autre en ferme; enfin on ne put plus confier une église avec charge d'âmes à un clerc de moins de vingt-deux ans. (Dom Piolin, page 229.)

« Innocent III, qui avait eu, de bonne heure, l'occasion d'apprécier les qualités d'Hamelin, lui confia plusieurs missions difficiles. En 1198, il lui ordonna de faire la visite du chapitre de Saint-Martin de Tours et d'y réformer les abus (Dom Piolin, page 257), et en l'année 1204, après une nouvelle visite, Hamelin se trouva en état de dresser un règlement et d'établir la réforme.

« L'année précédente (1203), notre évêque reçut l'ordre de
« presser le départ des Croisés, les dangers de la Palestine
« devenant de jour en jour plus imminents.

« Pendant que les prélats travaillaient à maintenir la discipline, les tournois, pour lesquels la noblesse montrait une
« passion effrénée, introduisaient dans les mœurs de graves
« désordres. Justement effrayé par les rapports qui lui furent
« faits sur notre pays à cet égard, Innocent III adressa en
« 1207 une lettre à l'évêque du Mans, pour lui recommander
« de contraindre, s'il était possible, par les voies spirituelles
« et même l'amende, les chevaliers à s'abstenir de ces luttes
« périlleuses. » (Dom Piolin, page 259.)

Ici, il faut le reconnaître, le pouvoir ecclésiastique était sans force, parce que la chevalerie, dont les tournois étaient les jeux favoris, étant une institution religieuse, ou au moins fondée sur la religion, il était bien difficile à un évêque de lutter avec avantage contre la base même de l'institution, les exercices militaires, puisqu'au demeurant ces institutions devaient tourner à l'avantage de la partie de la société féodale, les faibles et les femmes, qui avait un si grand besoin de protection et d'appui; aussi la chevalerie, qui était à son aurore au commencement du XIII^e siècle, fleurit-elle encore pendant trois siècles, et en somme, si les mœurs en souffrirent un peu, le préjudice n'atteignit que les puissants, et le peuple, les faibles et les opprimés en recueillirent des avantages incontestables.

Hamelin se démit de ses fonctions épiscopales en 1214 et se retira au prieuré de Bersay, de l'ordre de Grandmont, en Saint-Mars-d'Outillé, où il vécut encore quatre ans et où son corps fut enseveli. Il était presque centenaire et avait occupé glorieusement et dignement le siège du Mans pendant vingt-quatre ans.

Cette esquisse rapide, mais nécessaire pour nous faire prendre intérêt au personnage, nous fera nous occuper avec plus de plaisir de son sceau, but de ce travail.

Nous avons donné en tête de ce mémoire le sceau et le contre-sceau du prélat. Le sceau représente l'évêque debout, bénissant de la main droite et tenant à la gauche une crosse à volute très-simple, tournée en dedans. Dans une note à l'appui du travail de M. Bellée sur le sceau de Guillaume de Passavant, qui est ci-devant, nous avons signalé l'usage dans les sceaux des évêques du Mans antérieurs à Geoffroy Freslon (1272) de porter la volute en dedans; nous avons fait remarquer que la concession des ornements pontificaux pour la dignité abbatiale ayant eu lieu seulement en 1180-1190, il n'y avait probablement pas de raison, à l'époque d'Hamelin, pour introduire le symbolisme juridique dans la représentation des crosses épiscopales.

La chasuble est fort longue déjà, mais les plis sont encore fins et serrés, selon la mode byzantine. Seulement on voit apparaître un large orfroi au milieu. L'amict existe faiblement indiqué; on voit la dalmatique et l'aube qui descend, à plis serrés et multiples sur les pieds.

La légende du sceau est † HAMELINVS. DEI. Gratia cENOMANNENSIS EPS.

Si nous ne pouvons représenter les caractères assez curieux de cette inscription, disons cependant que les E, l'V (chose rare) et les N (au moins trois sur cinq) sont en caractères onciaux, c'est-à-dire formés de linéaments moitié courbes et moitié rigides.

Le contre-sceau est très-curieux; il représente, dit M. Douet d'Arcq dans son beau et bon livre sur les *Sceaux des Archives nationales, un personnage ecclésiastique debout, de face et bénissant des deux mains*. Dom Piolin, à qui nous avons tant emprunté dans cette notice, nous paraît avoir mieux caractérisé la fonction de cette figure lorsqu'il dit : *On y voit la figure d'un évêque en la forme d'ORANS, revêtu d'une longue dalmatique, la tête nue et nimbée*. Dom Piolin ne touche pas toujours aussi juste dans ses descriptions archéologiques. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir ici lui donner la préférence

et dans lequel se traitèrent de graves questions de discipline intérieure.

Sous l'épiscopat de Geoffroy, les travaux de la cathédrale prirent une extension considérable et l'on voit saint Louis se préoccuper des brèches ouvertes dans les murs voisins de la cathédrale et recommander, dans une charte conservée au *Livre blanc*, cartulaire du chapitre, de fermer les fossés de palissades.

Dom Piolin, à qui nous empruntons ces détails, rappelle en outre que Geoffroy fit un règlement pour les frères de l'hôpital de Coëffort, règlement qui fut approuvé postérieurement par Geoffroy de Loudun et Geoffroy Freslon, son successeur, et que l'abbaye de Champagne, le prieuré de Saint-Victeur et divers autres monastères éprouvèrent les effets de la libéralité de notre prélat.

Sa mort prématurée eut lieu le 9 août 1234.

Le sceau que nous avons reproduit en tête de cette notice peut lui appartenir; au moins M. Douët d'Arcq, dans sa *Description des sceaux des archives nationales*, pense-t-il qu'il lui convient aussi bien qu'à Geoffroy de Loudun qui suit.

L'incertitude qui règne à ce sujet provient d'un fait connu de tous les amis des sciences archéologiques.

L'original en cire de ce sceau est aux archives de Tours, et l'on sait qu'un conservateur, animé d'un zèle peu réfléchi, détacha, d'ancienne date, les sceaux des chartes auxquelles ils étaient appendus, dans le but probable d'en faciliter la conservation; mais on voit le danger qui pouvait en résulter, et il est certain que si le sceau qui nous occupe reste à déterminer, c'est qu'on ignore le nom du prélat de qui émane la pièce à laquelle il tenait.

Le style de ce sceau est assez élevé et convient à l'époque de Guy de Laval. Nous l'avons donné à Geoffroy de Loudun dans notre *Essai sur les monnaies du Maine*, publié en 1845.

SCEAUX DES ÉVÊQUES DU MANS

SCEAU DE GEOFFROY DE LAVAL (1231-1283),

ou

DE GEOFFROY DE LOUDUN (1234-1255).



Geoffroy de Laval dut à son mérite, autant qu'à sa naissance, d'être promu, le 12 août 1231, au siège épiscopal du Mans.

Dès 1228, Geoffroy, fils de Guy V, seigneur de Laval, et d'Emma, fille de Geoffroy, comte d'Anjou et du Maine, était doyen de l'église du Mans. On rapporte qu'il pratiqua pendant toute sa vie, avec une largeur si remarquable, la vertu chrétienne par excellence, la charité, qu'à sa mort il n'eut rien à léguer et ne put faire de testament.

Dès la première année de son épiscopat, il assista à un concile de la province de Tours qui se tint à Château-Gontier,

Geoffroy de Laval a donc été bien inspiré en adoptant un type qui se rattachait si intimement aux origines de la cathédrale et rappelait l'antique prépondérance des évêques dans la cité cénomane.

Dom Piolin n'a pas connu ce sceau ou n'a pas tenu à le mentionner ; mais il a indiqué, d'après le manuscrit Gaignières, n° 170 de la Bibliothèque nationale, le dessin d'un autre sceau du même prélat qui ne diffère du précédent que par le contre-sceau. Ce dernier représente une main tenant une croix au bout d'un bâton. « L'exergue est GRATIA. DEI. SVM. ID. QVOD. SVM. »

Les représentations données par Gaignières sont très-incorrectionnelles pour la plupart, cependant ce n'est pas une raison pour douter de l'existence de ce sceau que l'on retrouvera sans doute plus tard.

E. HUCHER.

SIGILLOGRAPHIE DU MAINE.

ABBÉS ET ABBESSES DU MAINE

ORDRE DE SAINT-BENOIT

SCEAU DE M^{me} DE RABODANGES, ABBESSE D'ÉTIVAL-EN-CHARNIE

Avant de parler de cette abbesse, une des plus remarquables de celles qui ont gouverné ce monastère, il est peut-être utile de faire connaître en peu de mots ce qu'était l'abbaye d'Étival-en-Charnie.

Il n'y avait dans le Maine, avant la Révolution, que trois abbayes de bénédictines : le monastère de Saint-Julien du Pré ; celui de Notre-Dame d'Étival, dans la forêt de Charnie, et celui de Sainte-Geneviève de Monsor, auprès d'Alençon.

Le monastère de Notre-Dame d'Étival, fondé en 1109, par Raoul II, vicomte de Beaumont et baron de Sainte-Suzanne, à la sollicitation du bienheureux Aleaume, prêtre et solitaire, fut construit dans la partie E. S. E. de la forêt de Charnie, sur un coteau élevé où existait déjà le petit bourg d'Étival. Raoul y mit des religieuses de l'ordre de Saint-Benoît, sous la conduite de Godéhilde, sa sœur, religieuse à l'abbaye du Ronceray (1). L'évêque du Mans, Hildebert, approuva cette fondation, et le pape Célestin III (1191-1198), confirma à l'établissement la possession de ses biens.

Plus tard, en 1218, Thibault VI, comte de Blois et de Chartres, qui mourut cette même année, fondait près de Château-Renaud, en Touraine, le prieuré de Boulai ou du Boulay, qu'il plaçait sous l'obéissance et à la nomination de l'abbesse d'Étival, et Jeanne de Brienne, veuve de Gui VII de

(1) Suivant M. Cauvin, ou du Pré, suivant une note manusc. de mon exempl. du *Dictionnaire de Le Paige*.

Laval, donnait aussi aux religieuses, en 1310, la paroisse du Livet, dépendante du doyenné d'Evron (1).

Cette abbaye était au nombre des décimateurs de la paroisse de Thorigné-en-Charnie, et l'évêque du Mans, Guillaume Roland (1255-1261), lui fit accorder 4 livres mansaises de rente sur les revenus de l'église de Sargé, près le Mans. Elle possédait les seigneuries d'Etival et du Livet, avec plusieurs autres fiefs. L'abbesse présentait aux cures d'Etival et de Saint-Martin du Livet, aux prieurés de Beaulieu et du Boulay, ainsi qu'aux chapelles de Saint-Louis et de Saint-Nicolas du Parc. Ses revenus s'élevaient en l'année 1700, à 8,000 livres; à cette époque les religieuses étaient au nombre de huit.

Les armoiries de ce monastère, qui fut détruit comme tant d'autres par la Révolution, et qui ne s'est jamais relevé de ses ruines, portaient : *chevronné d'or et de gueules de huit pièces* : c'étaient les armes de Raoul, vicomte de Beaumont, son fondateur.

Depuis sa fondation jusqu'à la Révolution, l'abbaye de Notre-Dame d'Etival fut gouvernée par trente-une abbesses, dont les onze dernières furent à la nomination du Roi. La plupart de ces abbesses appartenaient aux premières familles nobles de la province du Maine : de Beaumont, de Laval, de Sillé, du Bellay, de Cossé, de Courtarvel, etc. Elle fut réformée au xvii^e siècle par les soins de saint Vincent de Paul (2) ; en 1675, elle eut pour abbesse M^{me} Charlotte d'Estampes de Valençay, une des plus saintes religieuses de son temps, qui mourut en 1714. L'abbaye d'Etival était donc recommandable autant par sa régularité que par la qualité des personnes qui y faisaient profession (3).

(1) Voir Le Paige, t. I^{er}, p. 303-304. — Pesche, t. II, p. 262-64. — Cauvin, *Géogr. ancienne*, p. 198-99. — Dom Piolin, *Hist. de l'Église du Mans*, t. III, p. 481-483.

(2) Voir *Saint Vincent de Paul et ses Institutions dans le Maine*, par M. l'abbé Lochet, Angers, 1859, in-4^e, p. 12-13.

(3) Voir *Vie de M. Marquis-Ducastel*, par M. l'abbé Pichon, in-8^o, p. 75-77.

M^{me} Marie-Anne-Charlotte de Rabodanges, qui fut la vingt-neuvième abbesse d'Etival, descendait d'une ancienne famille de Falaise. Elle naquit en l'année 1696 ou 1697. Son éducation fut soignée comme le demandaient sa haute condition et l'éclat de sa maison ; mais ses grâces natives, son esprit naturel et son amabilité, ainsi que plus tard ses talents rares et ses qualités personnelles, l'eurent bientôt fait remarquer entre toutes ses compagnes. Cependant la Providence, dont les desseins sont toujours admirables, avait sur elle des vues bien autrement élevées. Elle l'avait fait naître d'une famille recommandable non-seulement par son ancienneté et ses richesses, mais bien plus encore par sa foi vive et la grande régularité de ses mœurs. Marie-Anne-Charlotte faisait l'ornement de sa famille et de tous ceux qui la connaissaient, tant par son élégance que par sa distinction. Une brillante carrière, selon le monde, paraissait donc s'ouvrir devant elle. Mais son intelligence supérieure lui fit bientôt découvrir le néant de toutes les choses de la vie, si Dieu n'en est pas le but. Son grand zèle pour la religion dans laquelle elle avait été si bien élevée, la fit s'efforcer de plus en plus d'arriver à la perfection. Elle avait un modèle tout choisi dans sa famille : une de ses tantes était prieure du monastère de La Fontaine Saint-Martin (1). L'exemple de cette sainte femme, ainsi que sa vie douce et modeste, l'attira bientôt auprès d'elle. En effet, le 17 juin 1717, on les voit assister ensemble, comme marraines, au baptême de deux cloches dans l'église de La Fontaine-Saint-Martin. M^{me} Catherine de Rabodanges, prieure, ainsi que M. Louis-Alphonse Dorvault, chevalier, seigneur du Maurier et des Trocherries, petit-fils de Louis Aubery, sieur du Maurier, auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, nommèrent la plus grosse cloche ; la plus petite fut nommée par Marie-Anne, qualifiée à cette date du titre de novice, et

(1) Ce prieuré, également de l'ordre de Saint-Benoît, fut fondé en l'année 1117, par Foulques, comte d'Anjou et du Maine, et sa femme Heremburge, fille d'Hélie de La Flèche.

par Amien Fontaine de La Crochinière, conseiller du Roi et receveur des tailles à La Flèche (1).

Après son noviciat, étant âgée de vingt-cinq ans environ (1721 ou 1722), elle renonça tout à fait au monde, prononça ses vœux et fut reçue religieuse professe de ce prieuré. Mais son humilité ne l'empêcha pas d'être distinguée au-dessus de ses compagnes, tant étaient grands sa piété et son amour pour Dieu. Aussi cinq ans plus tard, vers la fin de l'année 1726, âgée seulement de trente ans, fut-elle choisie par le Roi pour remplacer M^{me} Charlotte-Madeleine Pezé de Courtarvel, abbesse d'Étival-en-Charnie, qui venait de mourir.

Ses Bulles de provisions signées du Pape Benoît XIII, sont datées des Ides de février 1727, et sa possession en titre, comme abbesse de ce monastère, du 22 mars de la même année (2).

La cérémonie de prise de possession de l'abbaye d'Étival par M^{me} de Rabodanges eut lieu le 22 mars 1727, par-devant M^e Pierre Triquet, notaire royal apostolique du diocèse du Mans, en présence de dame Catherine de Reclesne, religieuse professe de cette abbaye, comme fondée de procuration de la nouvelle abbesse. M^{me} de Reclesne, sur l'invitation du notaire royal, fit assembler au son de la cloche, dans la chapelle de l'abbaye, toute la communauté des religieuses et professes, et leur apprit la nomination en titre, comme abbesse d'Étival, de M^{me} Marie-Anne-Charlotte de Rabodanges. Les religieuses à cette nouvelle marquèrent leur joie et leur consentement unanime de l'avoir à leur tête, et après les cérémonies d'usage, elles entonnèrent le *Te Deum* (3).

Les renseignements sont nuls, ou à peu de chose près, sur cette abbesse qui, cependant, présida longtemps à l'administration de ce monastère. Le Paige n'en connaissait pas les

(1) Arch. départ. de la Sarthe, Suppl., 1^{er} vol., p. 436, 1^{re} col.

(2) Voir 54^e Registre des Insinuations, feu II. 173-174, 184-185.

(3) Ibid., fol. 184, verso.

prénoms, et le R. P. dom P. Piolin n'en parle aucunement dans son *Histoire de l'Eglise du Mans*. Cependant on la voit assister comme marraine, le 31 mars 1733, dans l'église d'Etival (1), au baptême de Charlotte Lepelé dont le parrain était messire Pierre Richard de Fondville (2).

Le 14 octobre 1737, assistée de M^{mes} Thérèse Léger, sous-prieure, Françoise de La Bujotière, Magdeleine Deniau, Marthe Caveton, Marie-Thérèse de La Chaume, Jeanne Ropard, Françoise Davego, Anne-Thérèse de Dominique, Gabrielle de La Roche, Suzanne Paumier, Françoise Du Mesnil, et Marie-Magdeleine-Charlotte de Louviers, toutes religieuses professes de l'abbaye d'Etival, M^{me} Marie-Anne-Charlotte de Rabodanges, leur abbessse, par acte passé devant M^e René Léon, notaire royal à La Fontaine-Saint-Martin, baille à rente à Mathieu Turbous, marchand à Loué, et Françoise Cosson, sa femme, pour une somme annuelle de 25 livres, payable à la Toussaint, une maison et jardin situés audit bourg de Loué (3).

Plus tard, le 20 novembre 1752, elle adresse à M^e Ménard de La Groye (Jean-François), procureur du Roi au Mans, par l'entremise de MM. Du Boulay et Houdebert, notaire et juge, une lettre de deux pages in-4°, scellée de ses armes, dans laquelle elle se plaint, au nom des habitants d'Etival, du prieur-curé de cette paroisse et des dilapidations qu'il commet au détriment de ses paroissiens, de l'abbaye d'Etival et des bâtiments du prieuré auquel, malgré ses revenus, il ne veut faire aucune réparation (4).

Enfin, d'après une note manuscrite de mon exemplaire du *Dictionnaire* de Le Paige, il est dit que le prieuré du Boulay, fondé par Thibault VI, dont j'ai parlé plus haut, fut réuni à l'abbaye d'Etival sous M^{me} de Rabodanges.

(1) Peut-être était-ce dans celle de Chemiré-en-Charnie.

(2) *Arch. départ. de la Sarthe*, t. 1^{er}, *Suppl.*, p. 36.

(3) *Ibid.*, H-84, n° 6.

(4) J'ai acquis cette lettre au daguerré tout dernièrement, et j'en donne une copie à la fin de cette petite notice.

Cette abbesse fit sa démission en 1768, après une longue administration, en faveur de M^{me} Volserre des Adrets, se réservant seulement une pension de 4,000 livres. Elle mourut à Paris, quelques années après, chez les religieuses du Précieux-Sang où elle s'était retirée (1).

M. l'abbé Pichon, secrétaire de l'Évêché, dans son intéressant ouvrage intitulé : *Vie de M. Marquis-Ducastel, doyen rural d'Évron et du Sonnois, curé de Sainte-Suzanne et de Marolles-les-Braults*, qu'il vient de publier récemment (2), donne, le premier, la date certaine de la démission de cette abbesse, date que l'on ignorait jusqu'alors. Il fait connaître également, dans le même ouvrage, une pièce des plus intéressantes touchant la vie et le caractère de cette religieuse, bien faits pour servir de modèle à toutes celles qu'elle avait été chargée de diriger : c'est l'oraison funèbre que M. l'abbé Marquis-Ducastel, qui était très-lié avec les religieuses d'Étival, prononça, le 12 mars 1776, dans l'église même de l'abbaye, au service de M^{me} de Rabodanges. La Communauté, ajoute M. l'abbé Pichon, fut très-contente du discours de M. Marquis-Ducastel, rempli en effet de pensées élevées et de louanges délicatement présentées, et on le supplia d'en donner une copie. Magdeleine Bernard de Courmesnil, élève et amie de M^{me} de Rabodanges, et alors abbesse du monastère, écrivit à l'orateur, le 24 mars suivant, pour le remercier de l'envoi qu'il en avait fait.

Les armes de M^{me} de Rabodanges étaient, d'après le *Nobiliaire de Normandie*, d'or à la croix ancrée de gueules, écartelé de gueules à trois coquilles d'or.

Le sceau en cire rouge parfaitement conservé, dont sa lettre autographe à M. le Procureur du Roi, au Mans, porte l'empreinte, représente exactement les mêmes armes; toutefois l'écu est un losange un peu plus haut que large, comme celui

(1) Voir *Vie de M. Marquis-Ducastel*, par M. l'abbé Pichon, p. 75-77.

(2) Le Mans, Leguicheux-Gallienne, 1873, in-8°, p. 75-77.

de toutes filles nobles en France, renfermé dans un cartouche agrémenté. Ce cartouche est timbré d'une couronne de duchesse surmontée d'une crose abbatiale tournée à dextre.

La reproduction de ce sceau est ci-jointe, ainsi que celle de la signature de l'abbesse.

L. BRIÈRE.

Famille de Rabodanges.

1. En 1571, on voit un Rabodanges, bailli d'Alençon, exécuté en effigie, comme huguenot. (Voir *Histoire de l'Eglise du Mans*, t. V, p. 472.)

2. Louis, marquis de Rabodanges.

3. Antoinette, sa fille, marraine, le 28 mars 1663, d'Antoine, fils de M^{re} Pierre Busson, sieur de la Gaudinière. (Voir *Arch. départ. de la Sarthe*, 1^{er} volume, *Suppl.*, page 438, 2^e colonne.)

4. Marié de Rabodanges, prieure de La Fontaine-Saint-Martin, 1660-64. (*Arch. partic.*, dossier de *La F.-St.-M.*)

5. Antoinette de Rabodanges de Coulaïne.

6. Marie-Antoinette Le Clerc de Coulaïne, sa fille, se marie, le 15 janvier 1703, dans la chapelle de Coulaïne, paroisse de Loué. (*Ibid.*, *Suppl.*, 1^{er} vol., p. 61, 2^e col.)

7. Marie Crèvecœur de Rabodanges, prieure des Bénédictines de Mayenne, 1684, est transférée au prieuré de Saint-Antoine de Domfront-en-Passais. (*Hist. de l'Eglise du Mans*, t. VI, p. 280.)

8. Catherine de Rabodanges, prieure du prieuré de La Fontaine-Saint-Martin, résigne le 11 juillet 1692, en faveur de sa sœur.

9. Françoise de Rabodanges, prieure du même prieuré. (*Hist. de l'Eglise du Mans*, t. III, p. 481.)

10. Catherine de Rabodanges, prieure de La Fontaine-Saint-Martin, marraine le 23 septembre 1694, le 24 mai 1703, le 17 juin 1717. (*Arch. départ.*, 1^{er} vol., *Suppl.*, p. 435.)

11. Marguerite-Charlotte de Cherville de Rabodanges, marraine de Charles-Antoine Trouillard, 14 juin 1708. (*Ibid.*, p. 436.)

12. Catherine-Cécile-Antoinette de Rabodanges assiste au baptême précédent; marraine d'une cloche, le 12 août 1715. (*Arch. depart.*, 1^{er} vol., *Suppl.*, p. 439.)

13. Marie-Anne-Charlotte, abbesse d'Étival, 1726-68.

Lettre écrite à Monsieur le Procureur du Roi, au Mans, le 20 novembre 1752, par Madame Marie-Anne-Charlotte de RABODANGES, 29^e abbesse de l'Abbaye d'Étival-en-Charnie, ordre de Saint-Benoît, au Maine.

A Estival, le 20 Novembre 1752.

Messieurs Du Boulay et Houdebert, notaire et juge (?) vont vous supplier Monsieur au nom des habitans de la ditte paroisse de vouloir bien faire vos diligences au sujet des réparations du prieuré cure de cette paroisse, le prieur ayant touché trois mille quel ques cents livres, fait d'ailleurs un abat de bois qu'il a vendu de plus de trois mille livres pour y estre employé dont lemploy ne paroît point; comme l'on sait que cet eclesiastique conte quitter ce bénéfice, cela pourroit tomber aux charges de ceux qui y ont du bien. M. Du Boulay et moy y sommes les plus inthéressé; ce bénéfice est composé de plusieurs domaines considérables et d'ailleurs il y a dans cette paroisse une prestimonie dont il a jouy ce qui est aisé à prouver environ de deux ans dont il en a touché les reuenûs logé ses fermiers et domestiques dans les batimens, et dont il ne jouit plus que depuis environ un mois quil la presenté à son vicaire crainte den estre inquietté. M. Du Boulay et le notaire vous expliqueront toute choses; vous voudrés bien Monsieur donner vostre attantion à tout cecy, ce prieur na aucun aistre reuenû; a encore danciennes debtes et natant diton que ses quatorse année de possession acomplie pour quitter ce qui sera en peu; vous voudrés bien en cette affaires agir avec votre prudence ordinaire vous obligeray et randré un grand service a la paroisse et a moy en particulier qui suis bien veritablement et avec toute la considération possible Monsieur vostre tres humble et tres obeissante servante.

S^e DE RABODANGES, *abbesse d'Estival.*

1



Diamètre réel. 20 millim. sur 23

2

*M de Rabodanges abbess
d'Étival*

E. et F. Hucman del. et lith.

ORDRE DE SAINT-BENOIT

N^{os} 1 et 2 Sceau et signature de Madame de Rabodanges, abbess d'Étival-en-Charnie.

BARONS DU MAINE

FAMILLE DE SAINT-MARS

SCEAUX DE SAINT-GEORGES-DU-RÔSAY

ARRIÈRE-FIEF DE LA MOUSSE

Les sceaux que nous décrivons et qui font partie de la collection de M. Hucher, datent des premières années du ^{xvi}^e siècle. Ils portent un même blason : « de à la croix ancrée de » L'un d'eux offre l'inscription suivante gravée sur deux lignes concentriques :

† CEAV : DE CONTRAZ. DE : S : GEORGE
DEPANDENT DE : LA MOVSSE.

L'autre :

SEEL. DES CÔTRACTY. DE. SAINCT. GEORGE.
DE. ROVAY.

Nous donnons les dessins de ces deux sceaux dont les blasons sont ceux des anciens seigneurs de la Mousse du nom de Saint-Mars.

M. Pesche semble douter de l'existence de cette famille⁽¹⁾. D'après lui, Saint-Mars serait un nom de fief porté successivement par les maisons de Chahanay et de Thom. Sans nier cette dernière assertion, nous prouverons que, dès la moitié du ^{xiii}^e siècle, il existait au Maine une famille du nom patronymique de Saint-Mars alliée aux puissants seigneurs d'Assé-le-Riboul.

(1) *Dictionnaire de la Sarthe* (Art.^{er} *Saint-Mars-la-Bruyère*). Contrairement à M. Pesche, nous hésitons à croire que la famille de Saint-Mars ait tiré son nom de Saint-Mars-la-Bruyère.

En 1250, Geoffroy de Saint-Mars (*Gaufridus de Sancto Medardo*) acquiert des prés et des pâtures sis entre Savigné-l'Évêque et Chantepie (1).

Le 7 mars 1389, Jehan de Saint-Mars rend aveu à Jeh. Reboussy, chevalier, sire de Clermont (paroisse de Segrie), pour le fief du Cornillier dont il est en sa foi et hommage et pour lequel il est tenu faire audit seigneur une paire de gants blancs doubles.

C'était vraisemblablement le même Jehan de Saint-Mars qui, le 13 novembre 1401, relevait à foi et hommage de Mgr le duc d'Orléans au regard de son chastel de La Ferté-Bernard pour un fief sis à Saint-Georges-du-Rosay. Dès le commencement du xv^e siècle, la famille de Saint-Mars habitait donc Saint-Georges. La preuve nous en est fournie par un inventaire du mobilier trouvé dans l'hôtel de Perrot-Fleury, demeurant dans ladite ville de Saint-Georges, au fief de J. de Saint-Mars. Ce Fleury avait pris la fuite avec ses complices après le meurtre d'un prêtre nommé Geoffroy Tehet.

Le 12 juin 1416, Ambroyse, dame du Puysac, veuve de Jehan de Saint-Mars (probablement celui qui précède), avoue à Jacques de Mathefelon, chevalier, seigneur de Laucheneil et Clermont, une partie de la terre de Puysac nommée fiefs du Cornillier pour lesquels elle doit les redevances susdites.

Le 13 avril 1422, le Chapitre du Mans délègue deux de ses membres pour se rendre près de Jehan de Saint-Mars, chevalier (*miles*), et lui parler de certains excès commis en sa demeure et sur la personne de Jeh. des Ros, chanoine.

Le 21 juillet 1424, Jehan de Saint-Mars, chevalier, est l'un des deux témoins de la réponse faite par Jeh. de Bussy, doyen du Chapitre du Mans aux menaces de Baudouin de Tucé, capitaine du Mans, qui lui reproche d'avoir introduit dans la ville des émissaires anglais (*venientes de obedientia Anglicorum*) sans sa permission, et contrairement à la volonté du roi. Le

(1) *Liber albus Capituli*. (Cartulaire.)

lui répond qu'il n'est point son justiciable et qu'il ne relève que du Chapitre.

Le 29 juillet 1448, Adam de Saint-Mars, seigneur de Saint-Georges-du-Rosay, rend aveu à Jehan de Harcourt, comte d'Aumale, seigneur de la Ferté-Bernard, pour son dit fief de Saint-Georges (1).

Le 20 novembre 1460, Erard de Brie, seigneur de Puisac à cause de demoiselle Jehanne de Saint-Mars son épouse, rend aveu à Jehan de Mathefelon, seigneur de Clermont, pour les redevances et tailles qui lui sont dues.

Le 14 septembre 1468, Jehanne de Saint-Mars, dame de Villemoysant de Puysac, de Coffrene, veuve de Erard de Brie, écuyer, seigneur de Villemoysant, constitue ses procureurs Adam de Saint-Mars, écuyer, son frère, et René de Brie, écuyer son fils, pour rendre foi et hommage à J. de Mathefelon, écuyer, seigneur de Clermont, à Segrie, à cause des cens, rentes et devoirs qu'elle tient de la seigneurie dudit lieu.

Une Jehanne de Saint-Mars, morte en 1490, avait épousé Jehan Ronsart, écuyer, seigneur de Roches et du Pré en Assé-le-Boisne. Son mari transige à cette date avec J. de Mathefelon, seigneur d'Assé-le-Boisne, sur un droit de rivière (2).

En 1495, Phelipot, le dernier des vicomtes de Braiseau de la maison Papeillon dont nous publierons plus tard un sceau

(1) *Les sires de La Ferté-Bernard depuis le XI^e siècle*, par M. Charles

(2) *Chronique d'Assé-le-Boisne*, par M. Leguicheux. (Bulletin de la Soc. d'Agr. de la Sarthe). Cette Jehanne de Saint-Mars était peut-être la veuve d'Erard de Brie. Son mari appartient probablement à la famille des seigneurs de Roches (paroisse de Sceaux), qui a donné le poète Ronsart.

Le 4 août 1613, Louis de Saint-Mars, seigneur de Villiers, est parrain, dans l'église d'Ecommoy, de Louis de Beauville, fils du seigneur de Fontenailles.

Un maréchal des logis des mousquetaires du nom de Saint-Mars reçut en 1665 la garde de Fouquet au donjon de Pignerol. A quelle famille appartenait cet officier ?

Nous devons ces renseignements, tirés des *Archives de la Sarthe*, à l'obligeance de M. Bellée, archiviste.

fort remarquable, ayant succombé aux fatigues d'une lutte vaillante contre les Anglais, transmet, on ne sait à quel titre, le fief dont il était investi à la famille de Saint-Mars. Du 30 juin 1495 au 24 avril 1509, on voit noble homme Mathurin de Saint-Mars, chevalier, titré vicomte de Braisteau (*alias* la Rivière), seigneur de la Mousse, Saint-Georges-du-Rosay, Maugasteau, recevoir les aveux de ses vassaux et rendre hommage aux évêques du Mans, barons de Touvoie, pour ses fiefs de Sainte-Corneille. Le 26 janvier 1508, il constitue son procureur à cet effet Jehan de Saint-Mars, écuyer, seigneur de Monthibault, son frère. Celui-ci avait pour vassal J. de la Fosse, écuyer, qui lui rendait un devoir de trois sous pour le fief et domaine de Boiscerivuet en Maresché.

Mathurin avait épousé Jehanne de Brisay ou Brissé, d'une famille dont fut peut-être René de Brisay, seigneur de Mézières, à Beillé, en 1639 (1). Tous deux léguèrent par testament à la fabrique de Briosnes 50 sols tournois de rente annuelle à prendre « sur les plus claires recettes » de la seigneurie de la Mousse, située dans ladite paroisse de Briosnes, afin d'acheter six torches, chacune d'une livre de cire, pour la procession de la Fête-Dieu. L'acte fut ratifié devant Gauchis, notaire, le 12 novembre 1534, par noble homme J. de Laval, seigneur de Boisdaphin.

M. Piel, de Bonnétable, qui a bien voulu nous communiquer ce testament, possède deux vitraux provenant de l'église de Saint-Georges-du-Rosay. L'un d'eux offre les armes de Saint-Mars écartelées d'Assé. L'autre le même écu parti d'argent à la bande d'azur bordée d'or. Ces armes peuvent être attribuées à la femme ou à la mère de Mathurin de Saint-Mars.

En 1508, Guillaume de Saint-Mars et frère François de Saint-Mars, prieur de Grandmont, sont témoins de la rédaction du procès-verbal de la Coutume du Maine. Ce Guillaume est probablement le même personnage que noble homme

(1) Pesche. *Dictionn. de la Sarthe (Art. Brissé et Additions)*.

Guillaume de Saint-Mars, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem au prieuré d'Aquitaine, commandeur du Mans et dépendances, qui reçut en 1541 l'aveu de la confrérie de Saint-Michel-du-Clottre pour le fief de Monchatin à Chantenay (1).

Un Ambroise de Saint-Mars, titré vicomte de Bresteau, seigneur de la Mousse, assiste aussi à l'assemblée convoquée par le roi pour l'examen, et la publication de la Coutume. Nous ne retrouvons point ce nom dans la suite des aveux de Bresteau. Sauf erreur, cet Ambroise fut vraisemblablement fils de Mathurin de Saint-Mars.

Il mourut jeune, car Mathurin n'avait, en 1518, pour unique héritière que Renée de Saint-Mars, titrée vicomtesse de Bresteau, dame de Saint-Mars, la Mousse, Roupperroux, Saint-Georges-du-Rosay, et Maugasteau en Ceton (2). Elle épousa Jean de Laval, seigneur de Boisdaphin, Saint-Aubin, Précigné, Louaille, Aulnay, Les-Coudrayes (fils de René, chevalier, et de Guyonne de Beauveau). Tous deux fondèrent, en 1526, une chapelle dans l'église de Saint-Pierre, à Précigné. Renée mourut en 1533, après avoir, par testament, augmenté de 1536 livres le revenu de la chapelle de Bresteau (3). Son mari prit l'ordre de prêtrise, laissant sept enfants parmi lesquels :

1^o René, titré comme son père seigneur de Boisdaphin, vicomte de Bresteau, seigneur de Saint-Mars, la Mousse, Saint-Georges-du-Rosay et Maugasteau. Il fut père du célèbre maréchal de Boisdaphin et mourut à la bataille de Saint-Quentin, en 1557.

(1) Le prieuré de Grandmont est situé à Saint-Mars-d'Outillé. Cette paroisse fut-elle le berceau de la famille de Saint-Mars ? C'est ce que nous ne saurions dire. Une ferme de la commune porte le nom d'Assé. Nous verrons plus bas, dans la litre de Beillé, les armes de Saint-Mars alliées à celles d'Assé.

(2) Son écu en losange est souvent reproduit dans la litre de l'église de Beillé dont nous parlerons plus bas.

(3) Il s'agit probablement de la chapelle fondée par Renée dans l'église de Beillé.

2° Claude, seigneur de Théligny et de Maugasteau, lieutenant au gouvernement de Paris, marié à Cl. de la Jaille.

3° Anne, mariée à J. de Champagne, seigneur de Pescheul, trop connu par ses cruautés envers les huguenots (1).

A une date que nous ne pouvons exactement déterminer (1496-1518) l'église de Beillé, paroisse du château de Bresteau, fut consumée par un violent incendie (2). Les seigneurs de Saint-Mars témoignèrent en cette circonstance de leur religieuse générosité. Ils firent reconstruire l'église et ajoutèrent à l'antique nef romane un chœur et une chapelle gothiques. Leurs armes sont sculptées sur le chambranle renaissance de la porte de cette chapelle et sur la grande porte de la nef, formée d'un arc Tudor soutenu de légères colonnettes et artistement décorée de ceps de vigne et de grappes de raisin. Les mêmes armoiries supportées par un ange les ailes déployées, ornent le pilier polygonal des fonts baptismaux. Alliées à celles de Laval-Boisdauphin, elles se répètent sur les vitraux du chœur. Une litre ceignait de ses émaux les murs intérieurs de l'église. Elle était encore visible en 1856 lorsqu'une restauration inintelligente en détruisit les traces.

Nous reproduisons les blasons de cette litre et de ces vitraux. On y voit les armes de Saint-Mars, « d'azur à la croix ancrée d'argent (3) » écartelées en alliance d'un écu « parti emmanché d'argent et de sable de cinq pièces. » Le sceau de la cour d'Assé-le-Riboul, de 1261 à 1293 (4), offre également ces dernières armes, qui sont celles d'Assé, parties d'une croix ancrée. Nous copions ce sceau sur les dessins de

(1) Le P. Anselme, *Histoire des officiers de la Couronne*. — *Histoire de la maison de Montmorency*. — Ménage, *Histoire de Sablé*, 2^e partie.

(2) Les murs portent encore les traces de ce sinistre.

(3) Et non à la croix pattée d'argent comme l'indique l'*Essai sur l'armorial du Maine*, par M. de Maude, d'après les preuves de Malte.

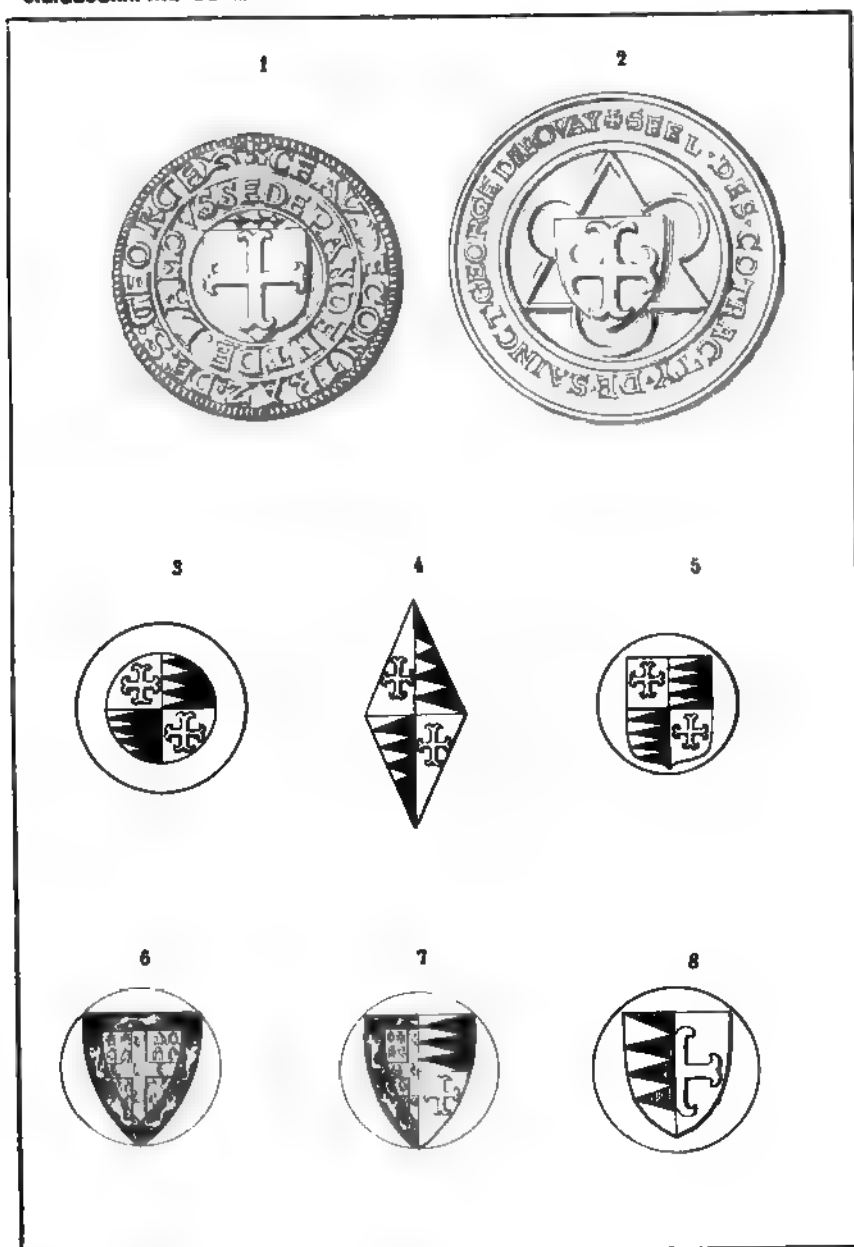
(4) En 1315 le contre-sceau de la Cour d'Assé est toujours le même, mais le sceau porte les armes d'Assé parties d'une bande.

Gaignières (1). Il nous fournit la preuve que dès le XIII^e siècle une alliance intime unissait les maisons de Saint-Mars et d'Assé-le-Riboul (2).

S. MENJOT D'ELBENNE.

(1) Cartulaire de l'abbaye de Champagne. Copie prise à la Bibliothèque nationale sur le manuscrit de Gaignières. Bibl. du Mans, n° 913.

(2) Avant d'avoir comparé le blason de Saint-Mars au sceau d'Assé, nous avons pensé que l'écu partie emmanché pouvait être celui d'une famille de Thouars qui posséda le fief de ce nom, dans la paroisse de Saint-Mars-sous-Ballon. On voit, en effet, au musée archéologique du Mans, le tombeau de Pierre de Thouars, seigneur dudit lieu, d'Uylle-sur-Loir, Vilaine et Haute-Jame, mort en 1506. Ce chevalier, tout armé, porte sur sa cuirasse une tunique partie emmanchée de huit pièces comme ses armes reproduites autour de lui. On pouvait en conclure que le nom de la famille de Saint-Mars était celui de la paroisse de Saint-Mars-sous-Ballon. La similitude qui existe entre le sceau d'Assé et la litre de Beillé, enlève à notre hypothèse une partie de sa vraisemblance.



E. et F. Hucsa del. et lith.

SEIGNEURS DE SAINT-MARS

N^{os} 1 et 2. Sceaux des Châtellenies de Saint-Georges-du-Rosay.

N^{os} 3, 4 et 5. Blasons de la litre de l'église de Beillé, canton de Tuffé, détruite en 1855.

N^{os} 6 et 7. Blasons des vitraux de l'église de Beillé.

N^o 8. Sceau de la cour d'Assé-le-Riboul (1261 à 1315).

ABBÉS ET ABBESSES DU MAINE

ORDRE DE CITEAUX

ABBAYE DE CHAMPAGNE

Les Archives nationales ne possèdent pas de sceaux de l'abbaye de Champagne de l'ordre de Cîteaux, au Maine. On sait que des ruines importantes de cette abbaye existent encore aujourd'hui au domaine de Champagne, situé dans la commune de Rouez-en-Champagne et dans le canton de Sillé-le-Guillaume; nous avons d'ailleurs donné une vue de l'état de cette abbaye au xvi^e siècle d'après les documents laissés par Gaignères, dans notre volume intitulé *Etudes sur l'histoire et les monuments du département de la Sarthe*.

Il peut être intéressant de reproduire ici le seul monument sigillographique qui nous reste de l'ancienne chancellerie de cette abbaye, et qu'une circonstance très-extraordinaire, mais non unique, nous a conservé.

A la fin du xvii^e siècle, l'abbaye de Champagne fit fondre une cloche et comme c'était quelquefois l'usage, on prit sur le moule trois empreintes du sceau de l'abbaye, sceau alors très-ancien, car il datait du xiii^e ou du commencement du xiv^e siècle.

Ces trois empreintes se trouvent disposées 1 et 2. On lit autour de la cloche : *J'ai été bénié par Dom Germain Genty, prieur de cette maison*; et plus haut, cette phrase à la louange du prieur : *Fuit vir gratus benedictus et nomine*.



SCEAUX DES ÉVÊQUES DU MANS

SCEAU DE GEOFFROY D'ASSÉ (1270-1277).



Sceau ogival représentant un évêque debout, vu de face, mitré, croisé et bénissant.

Le prélat porte une chasuble très-étoffée, à plis nombreux ; au-dessous paraît la dalmatique à larges manches, enfin l'aube couvre les pieds du personnage. De chaque côté on lit dans le champ : C : A C : — ✠ : C E : peut-être ACCE pour *de ACCEio*.

Autour on lit : † S'. GAVFRIDI : DIVI..... SERA-
CIONE : EPI : CENOMAN en gothique majuscule. C'est-à-
dire *Sigillum Gaufridi divinâ miseratione episcopi Ceno-*
manensis.

Le contre-sceau rond présente un agneau portant la croix

de résurrection, accostée du soleil et de la lune. Légende : **CONTRASIGILLVM·EPI·CENOM** :

Ce sceau a été donné à Geoffroy Freslon par M. Douët d'Arcq dans son excellent travail intitulé : *Collection de sceaux des Archives nationales*, et classé à l'année 1271.

L'original en cire, détaché de la charte, est aux archives de Tours qui en ont transmis une épreuve en plâtre à la collection des Archives nationales; on ne peut donc vérifier sa date précise. Cependant il est probable qu'avant de détacher le sceau de la pièce à laquelle il était appendu, M. l'Archiviste de Tours a pris soin de noter au dos la date 1271, reproduite par M. Douët d'Arcq.

Cette date, rapprochée de la courte légende du champ ACCE, nous fait penser que ce sceau appartient à Geoffroy d'Assé, évêque du Mans, de 1270 à 1277.

Geoffroy d'Assé était fils d'Hugues d'Assé, qui mourut en 1232 et fut inhumé dans l'abbaye de Champagne; on connaît l'illustration de la famille d'Assé, dont les membres étaient seigneurs d'Assé-le-Boisne et d'Assé-le-Riboul. Nous avons donné d'anciens sceaux de cette famille, ainsi que la succession de ses seigneurs, à la page 210 de notre volume intitulé : *Études sur l'histoire et les monuments du département de la Sarthe*, in-8°, 1856.

Geoffroy d'Assé fut d'abord chanoine, puis grand archidiaque, scolastique et enfin chantre de l'église du Mans; les historiens du temps en font un bel éloge.

Il fit de grandes libéralités au Trésor de Saint-Julien, et Dom Piolin nous a conservé, dans son *Histoire de l'Église du Mans*, si précieuse par l'abondance de ses détails, un panégyrique de notre prélat qui donne des renseignements minutieux sur la nature de ses bienfaits.

Quelques-unes de ces mentions reproduisent des renseignements intéressants pour ceux qui cherchent à reconstituer le passé; on y lit par exemple : *Item (dedit) octo pallia bordata de armis de Aceyo, consueta poni in choro, in majoribus festis.*

Ces armes d'Assé sont bien connues, elles se blasonnent ainsi, *emmanché* ou *émanché d'argent et de sable de huit pièces*.

Constatons que si ces armes étaient, dès cette époque, brodées sur tous les ornements, tels que chapes, chasubles, dalmatiques, étoles, parements d'autel, etc., ainsi que le fait remarquer Dom Piolin, cependant ce luxe un peu mondain n'avait pas encore envahi les sceaux des évêques, et celui que nous représentons manque tellement de ce signe personnel, qu'il n'avait pas eu jusqu'ici d'attribution précise.

La légende de notre sceau est, comme l'on voit, fracturée ; et le mot *miseracione* a besoin d'être reconstitué. M. Douët d'Arcq a lu sur une épreuve, sans doute plus altérée que la nôtre, qui a été prise il y a trente ans sur l'original de Tours, les vestiges d'un autre mot, *consecracione* ; mais nous pensons que notre lecture est bonne. Le mot *miseracione* étant synonyme de *misericordia*, se voit sur d'autres sceaux d'évêques ou dans de nombreux protocoles de chartes.

E. HUCHER.

SIGILLOGRAPHIE DU MAINE.

BARONS DU MAINE

SIRES DE BRAITEAU

FAMILLE PAPILLON

La famille Papillon (1) existait au Maine dès la fin du ^xⁱ siècle. Elle était alors représentée par Herbert Papillon et par Mathieu I^{er} Papillon, chevalier, seigneur d'un fief à Saint-Mars-sous-Ballon, marié à la fille de Guérin de Mont-Gohard (1080-1103).

En 1167, Robert Papillon habitait aussi Saint-Mars-sous-Ballon.

Mathieu II Papillon, sire de Braitel, à Lombron, figure dans les chartes avec un Guillaume Papillon, vassal du sire de Mayet et fils de Hugues Papillon, seigneur de fief à Volnay, et d'une fille de Thibaud de Pescheray. Il s'accorde en 1205 avec les moines de Marmoutier, relativement au prieuré de Saint-Célerin. Dom Auselme Le Michel qui eut entre les mains cette transaction scellée du sceau de Braitel, nous dit qu'il portait distinctement un écu triangulaire chargé de trois papillons (2), posés deux et un.

Par une charte de 1219, le même Mathieu abandonne aux moines de l'abbaye de Perseigne, moyennant un sextier de

(1) Papelon, Papellon, Pappellion, Papillon, Papillon, Papillo, Papailion Papellon dans les chartes et cartulaires. Voir une notice plus détaillée sur cette famille dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, t. XXII, p. 957.

(2) Extrait des chartes de Marmoutier. Bibl. de Tours, n° 1144.

froment et un de farine, la dîme de sa terre de la Touche. L'acte était scellé d'un sceau sur cire verte qui présente trois papillons très-caractéristiques entourés de cette légende en belles lettres-nciales :

† S. MATEI. PAPELIONIS.

Nous le reproduisons d'après le dessin de Gaignières (1).

Mathieu II Papillon transmet son fief, vers 1240, à un III^e Mathieu Papillon, probablement son neveu, fils de Gervais Papillon, chevalier, suzerain de Montloy et de Taillepied à Dangeul (2) (1217-18). C'est ce Mathieu qui fut condamné par l'évêque du Mans pour avoir fait mutiler, en exécution d'un jugement de sa cour, un clerc pris dans son fief en flagrant délit de vol. Il avait épousé Sibille ou Marsibille, veuve en 1258 et remariée à Hugues de Toars.

Jehan I^{er} Papillon, sire de Braitel, fils de Mathieu III, mineur en 1258, eut lui-même pour descendant :

Jehan II Papillon, sire de *Braytel* en 1375, marié à noble *Madame Mahot de Vallaynes*, veuve et garde noble de ses enfants, en 1379. C'est vraisemblablement pendant sa vie que le bourg de Braitel fut détruit et son antique *chastel* reconstruit au lieu de la Rivière, dans les prairies de Beillé.

Foulques ou Fouquet Papillon, escuier, sire châtelain de Braitel, vicomte dudit lieu en 1404, seigneur de la Rivière, rend aveu au comte du Maine pour son fief dont relevaient vingt-deux arrière-fiefs situés sur sept paroisses. En 1435, un seigneur de son nom fait partie des chevaliers convoqués pour le traité d'Arras.

Philippe ou Phelipot Papillon, son héritier, escuier, vicomte

(1) Cartul. de N.-D. de Perselgne. Bibl. du Mans, n° 912. Copie moderne dont les dessins sont dus à M. Hucher à qui j'adresse ici tous mes remerciements pour la jolie gravure qui accompagne cette note.

(2) Il y avait à Dangeul un fief Papillon relevant de la châtellenie de Saint-Aignan.

de Braitel ou Braiteau, seigneur de la Rivière, Courgains, Le Theil, la Salle et des métairies de Villiers et de la Davière, prisonnier des Anglais, lève dans sa vicomté, en 1452, la taille légale de rachat. Connétable du Mans en 1478, son influence territoriale paraît avoir été considérable. Il mourut sans descendance vers 1494, laissant sa terre de Braitel à Mathurin de Saint-Mars (1).

Nous reproduisons le scel de ses armes communiqué aux Archives nationales par M. Cartier d'Amboise. Son diamètre est de 30 millimètres. Il porte un écu triangulaire posé en tournois et écartelé :

Aux 1^{re} et 4^e de trois papillons posés deux et un (2);

Aux 2^e et 3^e de trois jumelles en fasce sous un chef chargé de trois fermaux.

Timbre. — Un heaume fermé, surmonté d'un tortil et posé sur l'angle droit du bouclier.

Cimier. — Une sirène, la ceinture ornée d'un collier, un peigne carré dans la main droite, un miroir dans la main gauche (3).

Supports. — Deux sauvages barbus armés de massues.

Autour de ce curieux monument, on lit la légende suivante en lettres gothiques :

Scel + philipe de braiteau.

Suivant l'usage du temps, Philippe Papillon avait abandonné son nom patronymique pour prendre celui du fief auquel il devait sa puissance.

() Voir *Sigillographie du Maine*, Seigneurs de Saint-Mars, par S. Menjot d'Elbenne.

(2) M. Douet d'Arcq, qui ne connaissait pas la famille Papillon, a vu trois aigles (*Inventaire des Sceaux des Archives nat.*, n° 1549).

(3) Cette figure fréquente au moyen âge et qui, par les soins de sa toilette, semble attirer les passants, se trouve exactement reproduite sur une curieuse maison en bois de La Ferté-Bernard. — Voir sur ce symbole une dissertation dans les *Nouv. Mélanges d'Archéologie* du P. Cahier, t. I. Paris, Didot, 1874.

L'*Armorial de France* (1) composé par le héraut Berry, roi d'armes de Charles VII, nous dit que le sire de *Bretel* portait, vers 1450 : d'or à trois papillons de gueules, posés deux et un ; mais s'il faut en croire Cauvin (2), les seigneurs de Beillé de la famille Papillon ou Papeillon auraient porté le champ de gueules et les trois papillons d'argent mirailés de sable. L'écartelure du blason nous est inconnue (3).

S. MENJOT D'ELBENNE.

(1) Manuscrit publié en 1866 par M. Vallet de Viriville. — Paris, Bachelin Desborens. (Marche de Touraine, Anjou et Maine, n° 698.) Au lieu de *Bretel*, M. de Viriville a lu avec hésitation *de Rotel*, alias *du Frotel*.

(2) Arm. du Maine d'après le *Dict. général* de Lach. Desbois.

(3) Serait-ce l'alliance de l'ancienne maison de Braitel ?



E. Hocqua del. et lith.

SIRES DE BRAITEAU

- N° 1. Sceau de Mathieu Papeillon, chevalier, sire de Bratel, appendu à une charte de 1219
- N° 2. Sceau de Philippe Papeillon, écuyer, vicomte de Braiteau, seigneur de la Rivière et de Courgains (1450-1494).

SCEAUX DES ÉVÊQUES DU MANS

SCEAU DE JEAN DE CHANLAY (1277-1294).



Sceau ogival représentant un évêque debout, vu de face, crossé, mitré et bénissant. Le prélat porte une chasuble très-ample, une dalmatique ornée, une aube et des gants ; dans le champ, à sa droite, est une fleur de lys, à sa gauche la même fleur de lys accostée en chef et en pointe de deux croix grecques.

Autour on voit une légende très-altérée dont il ne reste plus que ...EI. GRA.... ENOMANEN.

Le contre-sceau rond représente un évêque, vu de face à mi-corps, entouré de la légende fragmentée : †SCS.IV.....S CENOMANEN pour *sanctus Julianus cenomanensis*.

Ce sceau existe aux archives nationales, il est appendu à

une procuration donnée par l'évêque à deux de ses chanoines pour aller demander au roi la levée de la Régale (1279).

Jean de Chanlay fut promu au siège du Mans par le pape Nicolas III ; c'était un clerc d'Auxerre qui, dès l'année 1261, occupait un canonicat dans l'église cathédrale de cette ville.

On sait les événements fâcheux qui précédèrent la nomination de l'évêque, nous n'y reviendrons pas ; on peut lire, dans l'ouvrage érudit de Dom Piolin, les regrettables phases de l'épiscopat de Jean de Chanlay ; elles reflètent d'une manière déplorable les tendances processives et désorganisatrices d'une époque où le pouvoir central est faible, et où les barons sont occupés à des guerres lointaines et funestes.

Jean de Chanlay mourut en 1291 et fut enterré dans le sanctuaire de l'église abbatiale de Prully. Avec les ornements du Prélat, on y a retrouvé une charmante petite crosse, ornée d'émaux de Limoges et deux petits médaillons émaillés, bijoux d'un travail exquis présentant le caractère des émaux d'Orient du x^e siècle. (Dom PIOLIN, IV^e vol., p. 451.)

E. HUCHER.

SUPPLÉMENT A LA TABLE DES MATIÈRES.

1873.

1^{er} trimestre.

Sigillographie du Maine. — Sceaux des évêques du Mans. — Sceau de Geoffroy de Laval (1231-1233) ou de Geoffroy de Loudun (1234-1235), par M. E. HUCHER.

2^e et 3^e trimestres.

Sigillographie du Maine. — Abbés et abbesses du Maine. — Ordre de Saint-Benoît. — Sceau de M^{me} de Rabodanges, abbesse d'Étival-en-Charnie, par M. BRIÈRE.

4^e trimestre.

Sigillographie du Maine. — Barons du Maine. — Famille de Saint-Mars. — Sceau de Saint-Grégoire-du-Rosay. — Arrière-fief de La Mousse, par M. MENJOT D'ELBENNE.

Bulletin de la Commission météorologique de la Sarthe, pour l'année 1873.

1874.

1^{er} trimestre.

Sigillographie du Maine. — Abbés et abbesses du Maine. — Abbaye de Champagne (Ordre de Cîteaux), par M. E. HUCHER.

Bulletin de la Société météorologique de la Sarthe, pour le 1^{er} trimestre.

2^e et 3^e trimestres.

Sigillographie du Maine. — Sceau des évêques du Mans. — Sceau de Geoffroy d'Assé (1270-1277), par M. E. HUCHER.

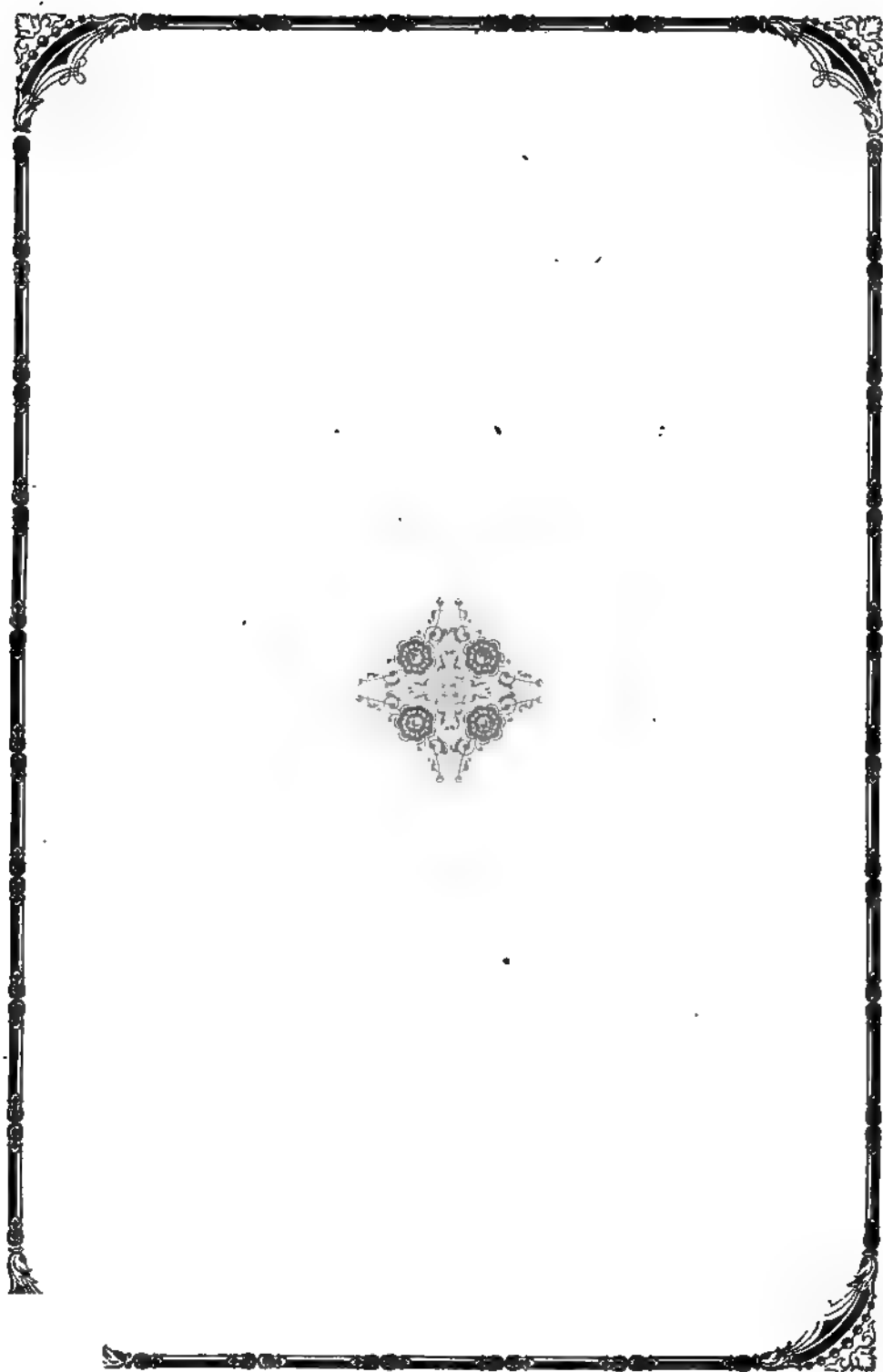
Bulletin de la Société météorologique de la Sarthe, pour les 2^e et 3^e trimestres.

4^e trimestre.

Sigillographie du Maine. — Barons du Maine. — Sceaux des sires de Braiteau de la famille Papillon, par M. Samuel MENJOT D'ELBENNE.

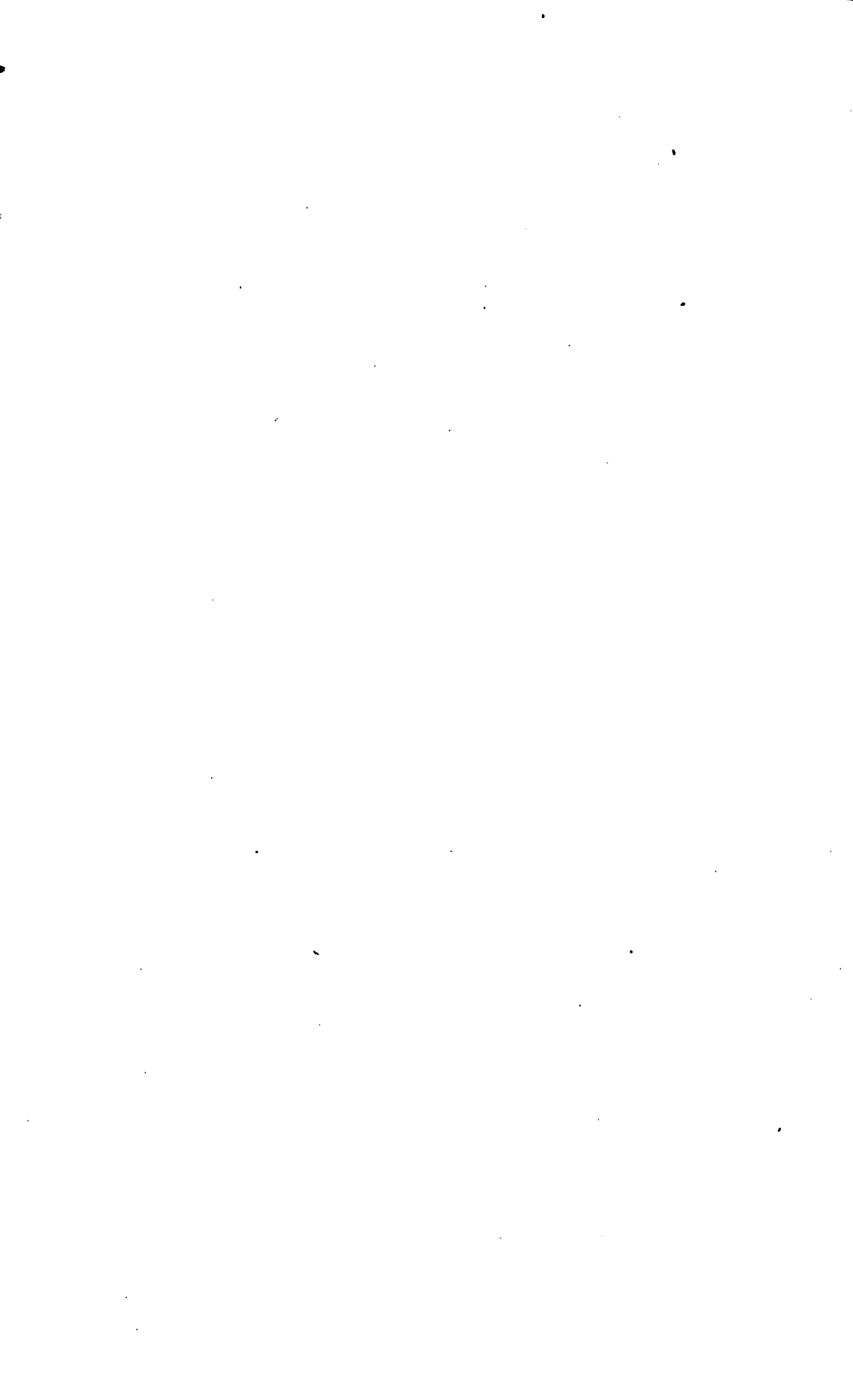
Bulletin de la Société météorologique du 4^e trimestre.













[illegible]

